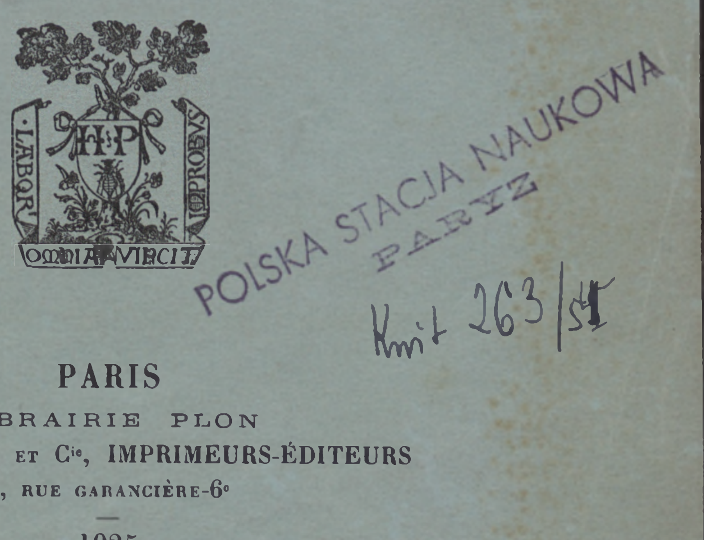
K. WALISZEWSKI

LA RUSSIE IL Y A CENT ANS

LE RÈGNE D'ALEXANDRE Ier

* * *

LA FAILLITE D'UN RÉGIME ET LE PREMIER ASSAUT RÉVOLUTIONNAIRE (1818-1825)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e
1925

4e édition

LE RÈGNE

D'ALEXANDRE Ier

* * *

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Russie il y a cent ans. — **Le règne d'Alexandre Ier** ★ *La Bastille russe et la révolution en marche* (1801-1812). 4e édition. Un volume in-8°.

La Russie il y a cent ans. — **Le règne d'Alexandre Ier**. ★★ *La Guerre patriotique et l'héritage de Napoléon* (1812-1816). 2e édition. Un volume in-8°.

Le Roman d'une impératrice. — *Catherine II de Russie*, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des archives d'État. 20e édition. Un volume in-8° avec portrait.

(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Autour d'un trône. — *Catherine II de Russie.* — Ses collaborateurs. — Ses amis. — Ses favoris. 9e édition. Un volume in-8° accompagné d'un portrait.

Pierre le Grand. — *L'Éducation.* — *L'Homme.* — *L'OEuvre*, d'après des documents nouveaux. 7e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure.

L'Héritage de Pierre le Grand. — Règne des femmes. — Gouvernement des favoris (1725-1741). 3e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure.

Marysienka. Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski (1641-1716). 4e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure.

La Dernière des Romanov : *Élisabeth Ire, impératrice de Russie* (1741-1762), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits puisés aux archives des Affaires étrangères de Paris, aux archives secrètes de Berlin et de Vienne et dans divers autres dépôts, ainsi que dans les publications russes et étrangères les plus récentes. 4e édition. Un volume in-8° cavalier avec un portrait en héliogravure *(Épuisé.)*

Les Origines de la Russie moderne. **Ivan le Terrible**. 5e édition. Un volume in-8° avec une carte. *(Épuisé.)*

Les Origines de la Russie moderne. **La Crise révolutionnaire** (1584-1614). (Smoutnoié Vrémia). Un volume in-8°.

Les Origines de la Russie moderne. **Le Berceau d'une dynastie**. *Les premiers Romanov* (1613-1682). 2e édition. Un volume in-8°.

Le Fils de la Grande Catherine. **Paul Ier, empereur de Russie, sa vie, son règne et sa mort** (1754-1801), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits. 4e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure.

Les Carrosses du Roi. 3e édition. Un volume in-16.

Polonais et Russes. *Vision du passé.* — *Perspectives d'avenir.* Un volume in-16.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.

K. WALISZEWSKI

LA RUSSIE IL Y A CENT ANS

LE RÈGNE D'ALEXANDRE IER

* * *

LA FAILLITE D'UN RÉGIME ET LE PREMIER ASSAUT RÉVOLUTIONNAIRE

(1818-1825)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6e

1925


BIBLIOTEKA
UNIWERSYTECKA
w TORUNIU

LE RÈGNE D'ALEXANDRE Ier

CHAPITRE PREMIER

LA LEÇON DES GUERRES NAPOLÉONIENNES

I. La participation de la Russie aux guerres napoléoniennes et ses conséquences. Alexandre à Varsovie au printemps de 1818. Le chef de la Sainte-Alliance et le roi de Pologne. Le discours du 27 mars. Un manifeste libéral. Espérances et craintes qu'il éveille. Attitude équivoque du tsar. Le scepticisme de Pouchkine. « Un conte de Noël. » — II. Les paroles et les actes. Initiatives généreuses en Finlande, en Bessarabie et en Géorgie. Hommage à la constitution polonaise et encouragement aux ambitions nationales. Indications contraires. — III. Tournée d'inspection à travers l'empire. A Odessa. Récompense accordée au duc de Richelieu et souvenir donné à la France. « Le sale et maudit pays. » En Crimée. Les fruits de la conquête. Bilan désastreux. Le tsar et le roi de Prusse. — IV. Un nouveau projet de constitution pour la Russie. La rentrée en faveur de Novossiltsov. Les embarras de la rédaction et les difficultés de l'exécution. La politique des ajournements et le goût du mystère. — V. Le secret du projet ébruité. Mouvements d'opinion inquiétants. Le tsar est déconcerté. — VI. État des esprits en Russie. Effet du contact pris avec l'Occident. Le tsarisme et l'élément militaire. La pièce de résistance de l'armature de fer a fléchi la première. Le corps des officiers. Ses curiosités littéraires et les impulsions qui en résultent. — VII. Le mouvement libéral et le courant nationaliste. Modération initiale des aspirations réformatrices et prompte inclination aux idées extrêmes. Les esprits et les tempéraments. Influence des guerres napoléoniennes sur la structure matérielle et morale du monde russe. Ses limites. Insensibilité des masses. — VIII. Le rôle des minorités. Les *décembristes*. Un réquisitoire contre le gouvernement d'Alexandre. Les titres de noblesse de la révolution russe. Comment elle y a forfait. La politique intérieure et extérieure du tsar. Incohérence et provocation.

I

Dans la catastrophe récente, où, avec le tsarisme mégalocéphale, l'empire taillé à sa mesure dans l'immensité de deux continents a lui-même sombré, on a reconnu (Avant-Propos du 1er vol.) l'effet d'un vice, qui, inhérent à la nature de cette double

hyperbole, a, dès le premier jour, rendu précaire son existence et fait prévoir le cataclysme auquel elle aboutirait. Très apparemment cependant aussi, le développement du phénomène historique ainsi défini a été accéléré, il y a cent ans, par la paradoxale aventure qui, à deux reprises, a amené les armées du tsar dans les murs de Paris. Lancé depuis un siècle déjà en plein courant de la vie européenne, le peuple de Pierre le Grand ne pouvait demeurer à l'écart du violent remous qui s'y produisait à ce moment et la fatalité, ou, pour mieux dire, la loi même de son existence et de son développement voulait qu'il plongeât à corps perdu dans ce maelstrom et qu'un double flux, révolution et réaction, s'en dégageant successivement, « le colosse aux pieds d'argile » en éprouvât la secousse et en subît l'influence dans les deux sens. Par les inconséquences, les contradictions, les aberrations qu'il portait au pouvoir, Alexandre y a sans doute contribué. Mais, dans ces manifestations de son propre dualisme intellectuel et moral, lui-même était, partiellement au moins, un produit des forces que l'hyperbole tsariste mettait en jeu. Au dehors comme à l'intérieur, c'est le fond de l'histoire de son règne, dans les premières phases que les volumes précédent sont passées en revue, et, plus particulièrement, dans la dernière, dont celui-ci donnera un aperçu succinct.

En mars 1818, nous trouvons le tsar à Varsovie, après cinq mois passés à Moscou, où, chef de la Sainte-Alliance, il s'est appliqué à combattre « l'esprit du mal » sous toutes ses formes, c'est-à-dire réprimer la liberté dans toutes ses manifestations, mais, roi de Pologne, il s'est occupé aussi de préparer un discours, qu'il se proposait de prononcer à l'ouverture de la première diète polonaise et dont il entendait faire un manifeste d'idées et d'intentions ultra-libérales.

Divers personnages ont été nommés comme y ayant collaboré, et, en dernier lieu, Rodione Alexandrovitch Kochélév. Dans l'histoire du règne d'Alexandre, le rôle entier de ce diplomate-mystagogue est une révélation récente et l'auteur de la découverte s'est laissé quelque peu égarer par le souci de la mettre en vedette. Kochélév n'accompagnait son maître ni à Moscou ni à Varsovie et un seul document a été produit (1) comme portant

(1) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 8 ; cf. *ibid.*, t. I, p. 215.

témoignage de la part qu'il aurait prise à la composition de la harangue en cause. Or, la preuve en ressort précisément avec évidence qu'il y a été absolument étranger. C'est une lettre du souverain à son adresse, datée du 3 avril 1818, et, avec le texte du discours *déjà prononcé*, elle contient ces lignes : « C'est encore un de ces ouvrages, où, complètement inexpérimenté et sentant parfaitement la difficulté de ma position, je me suis adressé au divin Sauveur avec ferveur. Il m'a entendu et permis qu'il sortît de ma plume ce que vous allez lire, avec très peu de corrections pour le style que j'ai fait faire par de plus éloquents que moi. »

Le collaborateur céleste que le souverain s'est donné en cette occasion excluait évidemment toute compétition, et Capo d'Istria reconnaît qu'il a vainement essayé d'introduire des modifications substantielles dans un texte que le tsar lui présentait comme son « ultimatum ». Le secrétaire français de Novossiltsov, Deschamps, a eu seul licence, le discours devant être prononcé dans sa langue, de faire valoir contre l'auteur les réclamations de la grammaire et de la syntaxe (1). Sur quoi, le 27 mars, élevant la voix et scandant énergiquement les mots, « le roi de Pologne » a fait entendre devant la Diète ce qui suit :

« L'organisation qui était en vigueur dans votre pays a permis l'établissement immédiat de celle que je vous ai donnée en mettant en pratique les principes de ces institutions libérales qui n'ont cessé de faire l'objet de ma sollicitude et dont j'espère avec l'aide de Dieu étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la Providence a confiées à mes soins... Vous m'avez ainsi donné le moyen de montrer à ma patrie ce que je prépare depuis longtemps pour elle et dont elle est appelée à jouir quand les commencements de cette grande œuvre auront reçu la maturité nécessaire... Vous me montrerez par votre conduite, si, fidèle à mes intentions, je puis étendre ce que j'ai déjà fait pour vous (2). »

(1) Capo d'Istria, *Aperçu de ma carrière politique*, dans Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 495. Ce passage a été omis dans une publication antérieure du *Sbornik*, t. III, p. 227.

(2) Texte français dans d'Angenberg, *Recueil*, p. 134 et suiv., traduction russe dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, 1818, n° 226 ; cf. Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 86.

Les Polonais n'en éprouvèrent ni surprise, ni joie. Ce n'était qu'un regain de promesses dont ils commençaient à se lasser et à se méfier. Mais, au dehors, l'impression fut d'un coup de tonnerre. « En dormant, nos jeunes gens voient la constitution, » écrivit Karamzine (1). Et Zakrevski : « Le discours est très beau, mais les conséquences pour la Russie peuvent être terribles (2). » Et, en effet, les révolutionnaires d'un avenir prochain allaient se prévaloir de ces « nouveautés de Varsovie », comme disait avec chagrin l'historien misonéiste. La parole d'un autocrate ne leur avait-elle pas donné « force de loi? (3) ». D'autre part, même aux oreilles qu'il flattait par l'ensemble, le discours sonnait faux en quelques-unes de ses notes. En le traduisant, le prince Viaziémski « pleurait à la fois de joie et de colère ». Eh quoi! pour entrer au paradis constitutionnel des Polonais, fallait-il donc que les Russes se missent à leur école? — « Sommes-nous des enfants (4)? » — Et, comme le souverain l'annonçait en termes voilés mais suffisamment clairs, qu'ils fissent encore au postulat de l'intégration polonaise le sacrifice des provinces lituaniennes? Parmi les *décembristes*, Ryléiev seul s'y est un jour résigné (5). De 1818 à 1819, en dépit de la réserve que le régime imposait aux bouches et aux plumes, les objections et les protestations dans ce sens se sont multipliées, et, parmi les signataires des mémoires qui en formulaient d'assez vives à l'adresse du souverain lui-même, avec E. Engelhardt, B. Lanskoy et Pozzo di Borgo, figura aussi Michel Orlov, qui était pourtant un des confidents d'Alexandre pour ses projets de réforme politique. Dans une allocution prononcée à l'*Institut archéologique* quelques semaines après l'événement de Varsovie, le très libéral Serge Ouvarov se risquait lui aussi à une réprobation discrète : « Les sociétés politiques ne mûrissent que lentement... Que d'essais malheureux avant que la constitution anglaise n'ait abouti! La

(1) *Lettres à Dmitriév*, p. 238.

(2) A. Kissiélév, *Sbornik*, LXXXVIII, p. 192.

(3) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 262, 263, 279; *Bibliothèque internationale*, t. VIII, p. 208; Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 84; *Ancienne Russie*, 1896, LXXXVIII, p. 38.

(4) *Archives d'Ostafiévo*, t. I, p. 105.

(5) V. son *Ivan Soussanine* et les fragments de la *Confession de Nalivaïko*; cf. Iakouchkine, *Mémoires*, p. 16-19.

liberté politique n'est pas une condition de félicité idéale (1)... »

C'était la voix du groupe qui sympathisait avec le fond du discours. Quant au parti opposé, le franc-maçon Pozdiéiév s'y accordait avec Karamzine dans l'idée que la Russie n'était ni l'Angleterre, ni même la Pologne, mais encore et toujours une *Tatarchtchina*, qui, pour le moment au moins, ne pouvait se passer d'un gouvernement absolu (2).

A l'étranger l'émoi ne fut pas moins grand et tel que l'apparition prochaine du tsar au Congrès d'Aix-la-Chapelle en prenait aux yeux de Gentz figure d'une catastrophe « à faire trembler » (3). En Russie, joie ou colère, une part de scepticisme tempérait les impressions produites. On observait que la censure tenait rigueur aux commentateurs du discours dans la mesure où ils en faisaient l'éloge (4). Une décision ultérieure constituant en un corps distinct, dit lituanien, les contingents militaires de la région du Niémen et du Dniéper, on inclina à supposer que le démembrement de l'empire au bénéfice de la Pologne ne serait pas poussé plus loin, car, selon un mot de Nicolas Tourguéniev, « en Russie tout finissait par des soldats comme ailleurs par des chansons (5). » Le prince Viaziémski écrivait bien : « On pourra quand même lui rappeler cela s'il l'oubliait ; » mais il partageait l'opinion de Rastoptchine que « tout finirait par le renvoi en Sibérie des plus bavards (6) », et il applaudissait le jeune Pouchkine, auteur d'un *Noël* qui fut quelque temps chanté jusque dans les rues et qui donnait figure de conte bleu à tous les projets de réforme ou de constitution (7).

(1) Publiée à Saint-Pétersbourg en 1818, résumée dans *le Fils de la Patrie*, 1818, XLV, n° 13. Pour les autres critiques, v. KARAMZINE, *Lettres à Dmitriév*, p. 236 ; N. TOURGUÉNIÉV, *loc. cit.*, t. I, p. 86 ; *Archives russes* 1863, p. 839 et suiv., SCHILDER, *Alexandre Ier*, t. III, p. 397, t. IV, p. 211, 212, 330.

(2) *Archives russes*, 1872, p. 1878.

(3) GENTZ, *Dépêches inédites*, t. I, p. 380.

(4) SVATIKOV, *le Mouvement social*, p. 129 ; cf. SIÉMIÉVSKI, dans *la Richesse russe*, 1907, t. XI, p. 76.

(5) *La Russie et les Russes*, t. I, p. 89.

(6) *Archives d'Ostafiévo*, t. I, p. 97 et suiv., 103, 105 ; *Archives Vorontsov*, t. VIII, p. 363.

(7) Publié en 1859 à l'étranger, dans *l'Etoile polaire*, et en Russie en 1907 seulement, dans l'édition des œuvres du poète par Vengerov, t. I, p. 461.

II

Très probablement pourtant, dans la mesure qui lui était habituelle, Alexandre avait parlé sincèrement, quelque peine qu'il prît après coup pour donner l'impression contraire au prince de Hesse-Hombourg qui se trouvait à Varsovie, en mission spéciale de la part de l'empereur François, ainsi qu'à son compagnon, le major comte de Clam-Martinitz. Au rapport de ce dernier, le grand-duc Constantin lui aurait même cyniquement représenté le discours du 27 mars comme « une comédie (1) », et le mot avec cette application se retrouve dans une lettre du grand-duc à son ami Sipiaguine, ainsi que dans des confidences qu'il aurait faites à l'un de ses aides de camp, Alexis Orlov. Mais en ce point, les témoignages sont contradictoires. D'après d'autres rapports, Alexandre aurait laissé ignorer à son frère le langage qu'il se proposait de tenir devant la Diète, et, lui faisant part ensuite de l'intention où il était d'y conformer sa conduite, il aurait coupé court sèchement à ses objections : « Je ne demande pas votre avis ; je vous annonce comme à mon sujet ce qui est ma volonté (2). »

Il n'importe ; on sait que le propre de cette volonté était de se trouver constamment en désaccord avec elle-même. Au cours des mois suivants, après les Polonais, les Finlandais allaient obtenir mieux que des paroles. Une commission présidée par I. Aminov s'est occupée d'opérer, dans un sens plus large, la révision de leurs *Lois fondamentales* (3). Dès le 18 mai 1818, un projet de statut pour la Bessarabie a paru lui assurer une autonomie assez étendue. En même temps, chargé d'élaborer un projet de gouvernement pour la Géorgie, le général Knorring s'entendait dire par le souverain qu'il devait s'y inspirer de cette pensée

(1) Grand-duc Nicolas, *Correspondance de Lebzeltern*, p. 30 et suiv., 45 et suiv.

(2) *Ancienne Russie*, 1873, t. VIII, p. 386 ; *Messager hist.*, mai 1897, LXVIII, p. 474 ; cf. Ciprinus, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1872, p. 1728.

(3) Borodkine, *Histoire de la Finlande*, p. 476 et suiv.

que « ce pays était réuni à l'empire non pour l'avantage de la Russie, mais pour le sien propre » (1). A Varsovie même, Alexandre prenait visiblement goût au rôle de roi constitutionnel. Il ne faisait plus danser les jolies Polonaises, s'en trouvant empêché moins encore par ses nouvelles affectations d'austérité que par l'état de l'une de ses jambes qui, par moments, lui rendait la marche elle-même assez pénible ; mais, en public comme dans le privé, il restait fidèle aux façons galantes, qui ont fait dire que Nicolas I[er] avait provoqué l'insurrection de 1830 en négligeant de baiser les mains des Varsoviennes. Et il souffrait que la Diète rejetât une réforme du Code civil projetée par son gouvernement : « Des députés librement élus devaient être maîtres de leurs votes. » Et il répétait à qui voulait l'entendre qu'en ce qui concernait les provinces lituaniennes son parti était irrévocablement pris. Il le disait même aux Czartoryski dont il prenait sur lui de redevenir l'hôte à Pulawy pour vingt-quatre heures, en dépit de leur attitude frondeuse ; et même au prince de Hesse-Hombourg et au comte Clam de Martinitz. Il faisait plus : poussant de Varsovie à Kalisz et s'y arrêtant pendant une semaine, dans le proche voisinage d'une autre partie *irredenta* de l'ancienne Pologne, il se comportait de façon à flatter davantage encore les espérances d'une restauration intégrale, dont la Prusse et l'Autriche seraient bien obligées, après la Russie, de faire les frais (2).

Mais à la même heure, il donnait aussi raison aux sceptiques, car, engagés à l'accompagner dans une autre plus longue randonnée à travers ses États, les deux Autrichiens recueillaient encore, et de sa bouche cette fois, au regard du discours du 27 mars, l'aveu d'une « comédie ». « Comédie n'est pas le mot, se reprenait-il aussitôt, mais enfin un apparat (3). » Qui trompait-il? Lui-même d'abord et surtout, comme il donnait le change à son ambition de gouvernement actif et effectif, en brûlant les relais de poste jusqu'aux confins de son empire.

(1) Borodkine, *Histoire de la Finlande*, p. 504.

(2) Grand-duc Nicolas, *loc. cit.*, p. 31 ; Czajkowski, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1895, LXXXIV, p. 179 ; Dembicki, *Pulawy*, t. II, p. 330.

(3) Rapport du comte de Clam-Martinitz, dans Wellington, *Supplementary Despatches*, t. XIV, p. 678.

III

La Bessarabie, Odessa, Vozniésensk, un des centres de la colonisation militaire, et Nicolaiév et Kherson et les terres des Cosaques du Don le virent passer en mai comme un météore. Il toucha à Taganrog, la lointaine station maritime où il devait trouver la mort sept ans plus tard. D'Odessa, en témoignage de gratitude pour l'œuvre qu'il y voyait accomplie, il envoya le cordon de Saint-André au duc de Richelieu, en même temps cependant, s'entretenant de la France avec l'un de ses compagnons de voyage, il disait garder le plus mauvais souvenir de ce « sale et maudit pays (1). » On l'attendait avec impatience à Sébastopol en raison des mesures que réclamait d'urgence le mauvais état du port et des fortifications. Mais il n'avait pas le temps de les discuter, ne voulant donner que dix jours à la Crimée entière.

C'était un bon moyen pour ne pas voir ce que la conquête russe y faisait depuis Catherine et qui, sous couleur de colonisation et de civilisation, se résumait à y opérer le vide. Expulsant la population indigène pour faire place à des colons allemands qui n'arrivaient pas, détruisant les rudiments de culture que le pays possédait et ne leur substituant que l'incurie ou l'inintelligente rapacité des concessionnaires d'immenses domaines laissés en friche ou livrés aux procédés d'exploitation les plus barbares, les conquérants ne donnaient rien en retour de ce qu'ils prenaient : pas une école, pas un essai d'agriculture perfectionnée, pas un commencement d'industrie. Sur 400 000 Tatars environ que l'on comptait dans le pays avant la conquête, il en restait à peine 130 000, dont, en dépit de la police qui s'employait à les tenir à l'écart, 700 rejoignaient la voiture du souverain sur la route de Baïdary et, en quelques heures, lui présentaient autant de placets pour se plaindre des mauvais traitements dont ils étaient l'objet. Le tsar se donnait l'air d'en être ému, mais ne

(1) Mikhaïlovski-Danilevski, *Journal inédit de 1818.*

ralentissait pas sa course, pressé de recueillir des impressions plus plaisantes aux abords de Novotcherkask, siège de quelques colonies florissantes de *Doukhobors*, ses protégés, et des *Mennonites*, leurs voisins. Proche de Marioupol, bien qu'offrant un aspect moins riant, d'autres villages le réjouissaient encore par l'image que, y voisinant en paix, des Tatars, des Cosaques et des Grecs lui donnaient de cette tolérance religieuse dont il se piquait toujours d'être le partisan décidé. Mais il ne s'y attarda pas non plus (1). Aux premiers jours de juin, il était déjà à Moscou où il recevait le roi de Prusse. Il l'emmenait à Saint-Pétersbourg ; il le retenait quelques semaines à Tsarskoïé-Sielo et il ne l'entretenait assurément ni de l'agrandissement territorial de la Pologne ni de l'affranchissement politique de la Russie. Avant peu, sur le chemin d'Aix-la-Chapelle, il rassurera Gentz par la rigidité des principes de conservation politique et sociale qu'il professera. Mais encore, avant de quitter Varsovie, il aura démenti les propos par lesquels il cherchait lui-même à rassurer deux autres représentants de la même cour : il aura chargé Novossiltsov de donner suite à son discours du 27 mars en reprenant l'œuvre du *Comité secret* et de Spéranski et en rédigeant un projet de constitution pour la Russie.

IV

Pendant dix-huit mois, en dépit de ses déplacements incessants, il devait s'appliquer lui-même avec ardeur à cette tâche, discutant et amendant par voie de correspondance le travail de son collaborateur. Novossiltsov y employait encore la langue française, Deschamps tenant toujours la plume. Dans l'ensemble, il adoptait le plan de Spéranski, en y donnant cependant un développement plus large à ce principe de décentralisation, où l'on sait qu'Alexandre apercevait le moyen de consolider son pouvoir sur les ruines de l'oligarchie rivale. Dès sa première jeunesse il s'était épris du régime fédératif et avait correspondu à ce sujet

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 105 et suiv., a donné de ce voyage un itinéraire détaillé, mais très inexact.

avec Jefferson (1). Le point délicat était l'organisation des corps représentatifs : « Vous ne voudriez pas, observait le tsar, que je m'attende à voir nommer député un homme dont je n'admets pas la présence dans mon voisinage, et, par exemple, un Pahlen ! » On convint que le droit des électeurs serait réduit à un office de présentation, et, en juin 1819, Alexandre se déclara entièrement satisfait du texte qui lui était envoyé de Varsovie à Saint-Pétersbourg, en même temps qu'absolument décidé à en faire l'application. Des difficultés d'ordre financier pouvaient seules, disait-il, retarder la réalisation d'un dessein « qui lui était sacré (2). » Au même moment, cependant, il ne s'embarrassait d'aucune dépense, si énorme qu'elle pût être, pour l'édification d'une chimère architecturale (3). Les difficultés financières n'étaient évidemment qu'une excuse qu'il se donnait, et, quatre mois plus tard, il en trouva une autre en s'intéressant à une combinaison, par laquelle son collaborateur prétendait désarmer l'une au moins des hostilités que l'œuvre en préparation ne pouvait manquer de soulever. Novossiltsov proposait de remanier le projet précédemment adopté en étendant le régime fédératif qu'il instituait à toutes les parties de l'empire, provinces polonaises et lituaniennes comprises, sur la base des pactes d'union, qui, de 1413 à 1501, avaient réalisé la fusion du patrimoine des Piasts avec le patrimoine des Jagellons. Du coup, le problème des nationalités serait résolu et tout motif de jalousie écarté entre elles (4).

La suggestion fournissait matière à de nouveaux et longs débats et, à leur terme, un nouveau projet amendé dans ce sens reçut encore l'approbation du souverain ; mais l'exécution fut de même ajournée. Novossiltsov recueillit seul le fruit de cette laborieuse gestation, avec la riche *économie* de Slonim, la belle résidence du dernier grand général de Lituanie, Michel Oginski, et 125 000 roubles de revenu.

Entouré de mystère, le texte du projet n'a été mis au jour

(1) Kozlovski, dans *la Pensée russe*, octobre 1910 ; Stern, dans *Hist. Zeitschrift*, 1894, LXXIII, p. 285.
(2) Prince P. Viaziémski, *Œuvres*, t. II, p. 87 et suiv.
(3) V. t. II, p. 421 de cet ouvrage.
(4) *Ancienne Russie*, 1882, XXXV, p. 142 et suiv.

qu'en 1831, après que les insurgés polonais en eurent trouvé une copie dans les papiers de l'auteur (1). Novossiltsov avait cependant fait des confidences au consul prussien de Varsovie, Schmidt, homme très habile à en provoquer ; d'autres indiscrétions s'étaient produites, dont en novembre 1819 *le Constitutionnel* (2) recueillait l'écho, et, l'année suivante, ce fut la fable de l'Europe entière, en même temps que des manœuvres diplomatiques et de nouvelles manifestations d'opinion se produisaient, qui, même sympathiques aux intentions du souverain ainsi révélées, avaient pour effet de l'en détourner.

V

En 1820, le maréchal de la noblesse du gouvernement de Kalouga, prince Nicolas Viaziémski, lui adressait un mémoire, où il réclamait la convocation immédiate d'une assemblée de gentilshommes. Elle s'occuperait d'améliorer la condition des paysans, selon le vœu que le gouverneur de la Petite-Russie, prince Nicolas Repnine, avait exprimé récemment au nom du tsar, et, subsidiairement, elle « exposerait les besoins du pays et ne se tairait pas sur ce que paraissaient y réclamer le bien et le bon ordre intérieur ». D'après une des variantes qui en ont été conservées, l'auteur de cette requête semble avoir voulu conditionner les concessions que les maîtres feraient à leurs serfs par l'octroi de certains droits politiques dont eux-mêmes bénéficieraient à titre de compensation.

Avec les dispositions d'esprit que l'on connaît, la démarche était déjà pour alarmer le souverain ; mais, au cours de la même année, un gentilhomme livonien, ami du poète Joukovski, von Bock, poussait beaucoup plus loin l'expression des idées et des

(1) Il a été souvent reproduit depuis. La meilleure édition est celle de Berlin, 1903, avec une préface de Schiemann. Omis par l'éditeur allemand, un préambule grandiloquent a été publié par Askenazy, dans *la Pologne et la Russie*, p. 175 et suiv. ; cf. Schiemann, dans *Hist. Zeitschrift*, 1894, LXXII, p. 65 ; Stern, *ibid.*, 1894, LXXIII, 284 ; Svatikov, *le Mouvement social*, p. 141 et suiv. ; Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 94 ; Smolka, *la Politique du prince Lubecki*, t. I, p. 249 et suiv.

(2) 21 novembre 1819.

sentiments éveillés par le discours de Varsovie : « Nous demandons, écrivait-il à la même adresse, la convocation d'une Diète de toute la noblesse russe... en vue de mesures propres à réformer un gouvernement désordonné et soustraire 40 millions d'hommes aux... malheurs dont l'incapacité ou la malfaisance d'un seul peuvent les menacer,... ainsi que le camp de Drissa, la Sainte-Alliance et la situation actuelle de la Russie en portent témoignage (1). »

L'auteur de cette incartade fut enfermé à la forteresse de Schlüsselbourg, d'où il ne devait sortir que sous Nicolas après avoir perdu la raison, et, en juillet 1820, opérant des sondages à Saint-Pétersbourg, Lebzeltern voyait le souverain très ébranlé dans ses desseins de réforme politique. Le tsar agitait encore des projets qui s'y rapportaient, « convocation d'États provinciaux sur le modèle autrichien, ou création d'un conseil délibératif et consultatif », mais il s'y montrait beaucoup plus hésitant que l'année d'avant (2). Il devait hésiter jusqu'à son dernier jour, également incapable de se déprendre des inclinations dans ce sens, contractées au temps de sa première jeunesse, et de braver, en s'y livrant, les risques que tout essai de réalisation faisait ressortir ; poussé aussi en même temps que retenu par l'influence d'une ambiance morale qu'il avait contribué à créer, et qui n'était plus celle où les rêveries libérales d'un Novikov et les jongleries humanitaires d'une Catherine II pouvaient se rencontrer sans qu'aucun éclat de foudre résultât de ce contact. L'atmosphère russe était maintenant chargée d'électricité, et, dans un ciel d'orage, des signes paraissaient déjà, analogues à ceux qui, de nos jours, ont annoncé le cataclysme final.

VI

Arrivant à Saint-Pétersbourg au printemps de 1820, le comte de La Ferronays notait ainsi qu'il suit ses premières impressions. « Toute la jeunesse, et principalement les officiers, se nourrissent,

(1) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 63 et suiv. ; cf. *Ancienne Russie*, 1870, 3e édit., t. II, p. 560 et suiv. ; 1871, t. III, p. 16 et suiv. ; Pogodine, *Karamzine*, t. II, p. 409 et suiv.
(2) Stern, *Hist. Zeitschrift*, 1894, LXXIII, p. 285.

se pénètrent des doctrines libérales. Les théories les plus hardies sont celles qui leur plaisent davantage. Il n'y a guère d'officiers de la garde qui ne lisent et ne relisent les œuvres de Benjamin Constant et qui ne croient les comprendre. Nos débats parlementaires les occupent autant que si leurs intérêts mêmes s'y discutaient. Les discours les plus violents sont ceux qui trouvent parmi cette jeunesse le plus d'admirateurs. Déjà elle conçoit, elle approuve les excès, les crimes même que l'amour de la liberté fait commettre, et l'infâme Louvel a trouvé des apologistes jusque parmi les officiers chargés de la garde de l'empereur (1). »

L'effondrement si rapide et si total dont l'édifice politique et social de ce pays nous a donné récemment le spectacle s'explique, à la clarté de ces antécédents lointains. Dans l'armature de fer du régime tsariste l'élément militaire était la pièce maîtresse et, il y a cent ans déjà, elle fléchissait la première, comme désagrégée dans sa structure moléculaire au contact du monde occidental, avec lequel une politique imprudente l'avait mise en rapport trop intime. Les admirateurs russes de Louvel revenaient de France et d'Allemagne. A Düsseldorf, où il avait tenu garnison le prince Serge Volkonski s'était laissé engager dans un commerce d'intellectualité sympathique avec Carl Justus Grüner, un collaborateur de Stein ; il y avait recueilli des clartés nouvelles sur « les devoirs d'un citoyen envers sa patrie », et il devait s'en inspirer, dix ans plus tard, en prenant place parmi les insurgés de décembre 1825 (2).

Officiers de marine, d'autres jeunes Russes avaient, dans les ports espagnols, recueilli les mots d'ordre révolutionnaires de Riégo (3). Après qu'il eut été, en 1818, ramené dans ses foyers, le corps entier des troupes russes d'occupation en territoire français passa pour moralement contaminé et fut en partie disloqué, en partie envoyé au Caucase (4).

En fait, ni Michel Vorontsov qui le commandait, ni le plus

(1) Saint-Pétersbourg, 10 avril 1820, Affaires étrangères, *Correspondance* CLV, p. 157. Cf. Siémiévski, dans *le Passé* (« Byloió »), février 1906, p. 76 et suiv.

(2) Prince S. Volkonski, *Mémoires*, p. 291, 327, 338 et suiv., 387.

(3) Biéliaiév, dans *Ancienne Russie*, 1881, XXX, p. 23 ; Engelhardt, « Mémoires », *Bibl. internationale*, XXIV, p. 7.

(4) V. Haumant, *la Culture française en Russie*, p.. 320 et suiv.

grand nombre de ses compagnons d'armes, ne devaient justifier le soupçon dont ils devenaient ainsi l'objet. Cette expérience, avec l'histoire dramatique que l'Europe avait vécue au cours des vingt dernières années, leur laissait cependant un ensemble d'impressions, qui devaient leur rendre déplaisant le régime qu'ils retrouvaient dans leur pays. Ils en retenaient aussi ce trait que le grand-duc Constantin lui-même allait, un peu plus tard, relever dans sa correspondance avec l'empereur Nicolas : ils ne pouvaient oublier qu'après avoir flétri et anathématisé la Révolution française, toutes les grandes puissances européennes s'étaient portées à pactiser avec elle. « Elles avaient reconnu les gouvernements de fait et non de droit issus de cette tourmente. Elles avaient presque toutes accepté ou même recherché leur alliance. Et quand, s'inspirant non d'un motif de principe mais d'une raison d'intérêt, elles s'étaient liguées pour abattre le dernier, c'est en faisant appel contre lui aux mêmes idées révolutionnaires, c'est en dénonçant en lui un instrument de tyrannie et c'est en soulevant à leur tour, pour le combattre, les masses populaires, qu'elles flattaient de même avec des promesses d'affranchissement politique et de rénovation sociale (1). » Et de ces changements de front, de ces compromis, de ces palinodies, après la Prusse, la Russie avait la première donné l'exemple.

De leur séjour en Occident et du grand drame auquel ils y avaient pris part, avec un esprit plus ouvert aux aspects sérieux de la vie, des officiers russes en assez grand nombre rapportaient enfin des curiosités littéraires ou scientifiques, des appétits d'instruction qu'ils savaient mal gouverner et qui, du fait de lectures choisies sans discernement et plus mal digérées, devenaient la source d'une fermentation d'idées dangereuse. La préférence des lecteurs allait généralement aux ouvrages traitant des questions politiques ou sociales. Entre deux apparitions sur la place de parade, de jeunes lieutenants annotaient copieusement ceux de Montesquieu ou de Holbach et se risquaient même à les commenter dans la presse. La censure y faisait obstacle, mais sans logique ni esprit de suite. En 1816, elle laissait passer, dans le

(1) Grand-duc Constantin à Nicolas Ier, 3 octobre 1830, *Sbornik*, CXXXII, p. 52.

Messager de l'Europe (LXXXVIII, 284 et s.), un article où étaient vantés les mérites de la constitution norvégienne, et, l'année suivante, dans *l'Esprit des Revues* (XVII, 227 et s.), une étude approfondie sur l'origine des libertés anglaises (1).

Comme au siècle précédent, la littérature française fournissait encore le fonds des bibliothèques que, même pauvres, un grand nombre d'officiers arrivaient à se donner, et, bien qu'élève de l'Université de Gœttingen (2), Nicolas Tourguéniév lui-même goûtait assez peu les écrivains allemands. En 1817, pourtant, un opuscule anonyme, dans cette langue — *Betrachtungen über das Heilige Bündniss*, — l'impressionnait fortement, lui inspirant des idées assez rapprochées de celles qu'ont adoptées de nos jours les apologistes du « bloc révolutionnaire ». Dans un cénacle occulte que fréquentait, à Moscou, le poète Kuchelbecker d'origine allemande, quelques futurs *décembristes* communiaient bien avec lui philosophiquement en Kant, Fichte ou Oken (3), et, en 1814, une première représentation des *Brigands* de Schiller faisait sensation. Le plus apprécié parmi les poètes du temps était cependant Byron, peut-être à raison des fameuses stances de *l'Age de bronze*, que Nicolas Tourguéniév se vantait d'avoir lues à haute voix, dans une salle du Palais d'Hiver avoisinant le cabinet de l'empereur, où un *Comité civil* dont il faisait partie tenait séance :

Behold the coxcomb tsar,
The autocrat of waltzes and war...
. . . .
With no objection to true liberty,
Except that, it would make the nations free (4).

La philosophie allemande commençait à dominer déjà le monde de la pensée européenne ; mais, si éprise qu'elle fût de

(1) Iakouchkine, *Mémoires*, p. 12, 49 ; baron Rosen, *Mémoires*, p. 24 et suiv. ; prince S. Volkonski, *Mémoires*, p. 350, 387, 401 ; Bassarguine, « Mémoires, » *Dix-neuvième siècle*, 1872, t. I, p. 69 ; « Correspondance de Kissiélév avec Zakrevski, » *Sbornik*, LXXVIII, p. 18 ; N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 514 et suiv. ; Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 200 et suiv. ; Sirotinine, dans *Archives russes*, 1890, p. 127 ; Ballas, dans *Ancienne Russie*, 1873, t. VII, p. 659.

(2) Wischnitzer, *Die Universitaet Gœttingen*, p. 50 et suiv.

(3) V.-A. Kotliarévski, dans *la Richesse russe*, 1901, t. III, p. 122.

(4) N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 125.

nouveauté et inclinée à toutes les témérités de l'esprit, cette jeunesse russe des années vingt retardait quelque peu sur l'heure occidentale. Inféodée à la tradition voltairienne de la génération précédente, elle semble avoir ignoré, en dehors de l'Allemagne même, et Robert Owen et Saint-Simon. La formation de ses propres idées en matière de politique ou d'économie sociale ne paraît pas, d'autre part, avoir été sensiblement influencée par la littérature du cru, qui, il est vrai, ne pouvait, en ce point, suppléer les sources d'inspiration ou même d'info mation exotiques. Portant bâillon, elle n'abordait guère cet ordre de problèmes, si ce n'est à la faveur d'une publicité clandestine, où. sous la plume du prince Viaziémski, de Denis Davydov, de Ryléiév et de Pouchkine, lui-même encore à ses débuts, affectant la forme pamphlétaire, elle se montrait communément assez pauvre de fond. Autant que la liberté, l'éducation intellectuelle manquait à ce milieu, et, si quelques œuvres de valeur y émergeaient, l'indigence générale les frappait de discrédit. Les lecteurs russes négligeaient Kounitsyne et son étude, pourtant estimable, sur *le Droit naturel*, Nicolas Tourguéniév lui-même et son essai brillant d'une *Théorie des impôts* (1). Au bagne de Tchita, les insurgés de 1825 allaient narguer leurs gardiens en chantant *la Marseillaise* (2).

Et pourtant encore, ces rénovateurs de la Russie au mode occidental étaient des chauvins. Ils se piquaient d'originalité; ils répudiaient avec hauteur tout soupçon d'asservissement aux modèles étrangers, et cette attitude que leurs épigones du vingtième siècle devaient imiter n'était pas de simple affectation.

VII

Procédant en grande partie des guerres napoléoniennes, le mouvement réformateur et libertaire se rencontrait ici avec un courant de nationalisme issu de la même source, et y cédant

(1) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 209 et suiv., Miakotine, *Notes pour l'histoire de la Société russe*, p. 235 et suiv., ; Kropotov, dans *Messager russe*, 1869, t. III, p. 235 et suiv.; Roudakov, dans *Messager historique*, 1907, t. XI, p. 624. Cf. *la Richesse russe*, 1904, t. III, p. 73.

(2) Biéliaiév, « Souvenirs » *Ancienne Russie*, 1881, XXX, p. 805.

de même, plutôt que des conquêtes de l'esprit révolutionnaire en France, en Espagne ou en Italie, Ryléiév et ses coreligionnaires politiques préféraient se réclamer des anciennes franchises de Novgorod, ou même de la tradition des libres communautés cosaques (1). Le sentiment dont ils s'inspiraient était légitime ; déjà cependant s'y annonçait l'esprit de présomption outrancier qui, cent ans plus tard, allait amener leurs successeurs à la répudiation inepte de la culture occidentale et, pratiquement, de toute civilisation.

Au début, les orgueilleuses et en partie imaginaires évocations du passé, comme les vues d'avenir qu'ils y rattachaient, furent empreintes chez les nationalistes russes d'un louable esprit de modération. Au sein même des sociétés secrètes, quand il s'en constitua et dans les complots qui s'y ébauchèrent, les conceptions les plus hardies ne visèrent pas une destruction totale du régime politique et social établi dans le pays. L'éveil dans la génération nouvelle des idées de droit, d'humanité, de dignité personnelle, la portait seulement à la recherche des remèdes susceptibles de corriger les vices les plus apparents de cet ordre de choses : misère matérielle et morale des masses laborieuses, atrocités et hontes du servage, barbarie des traitements infligés aux soldats, corruptions des fonctionnaires. Un sentiment très juste de la situation se laisse reconnaître dans ces vœux, avec le souci des égards dus aux bases historiques et aux fondements naturels de la vie nationale (2).

Si le souverain y avait répondu, en donnant corps à des idées et à des aspirations dont il s'était constitué lui-même le promoteur et dont il demeurait l'avocat, la Russie lui aurait peut-être dû d'échapper à l'épreuve séculaire d'un malaise grandissant et à l'horreur des convulsions finales auxquelles il a abouti. Les réformes attendues, promises, demeurant en suspens et une irritation naturelle en résultant, la sagesse insuffisamment mûrie des esprits a cédé graduellement à l'emportement des tempéraments constitutionnellement fougueux. Dans le prompt oubli

(1) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 58 et suiv., 244 et suiv. Cf. Hötsch, *Die historische Grundlagen eines constitutionnellen Leben in Russland*, dans *Beitrage zur rus. Geschichte* du même, p. 83 et suiv.

(2) Zavalichine, *Mémoires*, t. I, p. 195 et suiv., 222 et suiv.



des ménagements nécessaires, avec le dédain des transitions opportunes, l'inclination à l'outrance a prévalu. Les problèmes les plus scabreux ont été d'un coup mis à l'ordre du jour et les solutions les plus extrêmes envisagées. Selon une observation du comte de Noailles, « des officiers porteurs d'un knout, soumis à un souverain absolu et entourés d'esclaves ont parlé de la liberté comme des citoyens des États-Unis. Les objets de première nécessité leur manquant, ils ont réclamé le superflu et cherché le luxe (1). »

Le trait ainsi noté a toujours marqué le génie propre aux hommes de ce pays et une autre conséquence des guerres napoléoniennes tendait à le développer. Autant que des impressions d'ordre intellectuel recueillies du dehors au cours de la grande tourmente des années 1805-1815, la Russie se ressentait de l'ébranlement que cette épreuve terrible avait produit dans tout son être matériel et moral. De telles crises ont toujours pour effet d'accélérer dans les organismes qu'elles affectent la marche de tous les procès d'évolution normale. De multiples expériences ont, au même pays, attesté la réalité et la constance de cette loi. Ainsi la libération des serfs après la guerre de Crimée, le mouvement des populistes libres après la guerre de Turquie, l'avènement du régime constitutionnel après la guerre japonaise et enfin, au cours de la grande guerre, la chute du tsarisme et la désagrégation de l'empire. L'invasion de Napoléon a mis en lumière à la fois l'existence en Russie de partis politiques en formation, avec des noyaux d'opposition, voire des foyers d'agitation révolutionnaire, et leur inconsistance (2). Quelques années plus tard, ils prenaient corps et se consolidaient.

Déchaînée en grande partie au gré des intérêts particuliers du capitalisme naissant qui s'accommodait mal du système continental, la lutte contre Napoléon a accru considérablement l'importance de cet élément. Or, en même temps, le développement des manufactures indigènes et la ruine de l'agriculture, double conséquence de l'interruption du commerce extérieur et de l'invasion, tendaient à déterminer une formation nouvelle des

(1) Saint-Pétersbourg, 23 juillet 1817, grand-duc NICOLAS, *Alexandre Ier*, t. II, p. 263.

(2) V. t. II, p. 54, de cet ouvrage.

forces économiques et des rapports sociaux, en un renversement des situations, des valeurs et des fonctions, qui par lui-même constituait un commencement de révolution.

L'édifice demeurait cependant intact. La Russie était grande, et, quelque amplitude qu'eût pris au dehors le mouvement des idées subversives, quelque proportion, colossale à la mesure du temps, que Napoléon eût donnée à son assaut, une faible partie seulement de l'immense empire en avait fortement ressenti la commotion. Au cours même de l'invasion, par delà l'aire qu'elle couvrait, la vie des habitants en avait été à peine troublée. Après avoir « offert » un quotient de leurs serfs pour la formation des milices, — sans qu'ils oubliassent de le porter au compte du tribut normalement dû au recrutement, — les propriétaires avaient vaqué à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Au rapport de quelques mémorialistes, loin de Moscou ou de Smolensk, jamais même on n'aurait tant dansé ! (1).

VIII

Cependant encore, au lendemain de cette crise, il y eut quelque chose de changé dans le pays qu'elle avait atteint. Toujours et partout, les phénomènes moraux qui déterminent la destinée des collectivités sont, au point initial, le fait d'éléments sociaux assez restreints, et la partie la plus évoluée du corps social a été ici violemment secouée. D'autant plus portée d'ailleurs à s'engager dans une voie où d'éblouissantes perspectives de progrès et de félicité paraissaient s'offrir à sa foi ingénue, que le souverain lui-même semblait l'y devancer. Quand elle le vit s'arrêter, s'attarder dans l'indécision et finalement rebrousser chemin, sa déception fut grande et devait inévitablement se muer en colère. De la forteresse de Saint-Pierre-et-Paul, le *décembriste* Kakhovski allait écrire à Nicolas Ier : « Après la fin des guerres napoléoniennes, nous espérions tous que l'empereur s'occuperait du gouvernement intérieur. Nous attendions avec impatience une constitution, la

(1) Pokrovski, *Histoire de Russie*, t. I, p. 61 et suiv.

réforme des tribunaux... Qu'avons-nous vu? En douze ans, la couleur seule des uniformes a changé (1) ! » Dans les lettres nombreuses adressées par cet officier et ses compagnons de captivité au souverain ou au général Levachov, qui présidait à l'instruction de leur procès, dans leurs dépositions ou les notes par eux rédigées pour leur défense (2), la matière nous a été léguée d'un formidable acte d'accusation, dressé contre un règne, dont l'histoire se laissait résumer en un bilan final de faillite au regard des espérances éveillées, des promesses faites, des engagements tant de fois renouvelés. Le pathos continu qui choque aujourd'hui dans ces écrits était dans le ton de l'époque et la hardiesse qui y surprend s'explique par un détail de la procédure mise en œuvre à cette occasion. La torture ne paraît pas y avoir été employée. L'*oukase* qui en avait prononcé l'abolissement à l'avènement d'Alexandre n'était pas toujours respecté ; mais, à ce coup, on avait trouvé mieux. Les inculpés recevaient l'assurance que les sympathies du successeur d'Alexandre leur étaient acquises. Il voulait seulement « tout savoir » ; après quoi, « il étonnerait l'Europe » en donnant à la Russie une constitution des plus libérales et en faisant plus qu'innocenter ceux qui avaient lutté pour cette cause. Proportionnés à la franchise des aveux ainsi provoqués, de bons traitements confirmaient les naïfs qui en devenaient l'objet dans une illusion, à laquelle l'échafaud et le bagne devaient donner un cruel démenti (3).

Ryléiév, au surplus, et quelques-uns au moins de ses complices étaient de la race des confesseurs. Kakhovski se cha geait délibérement pour disculper ses amis. « La liberté est séductrice », écrivait-il, et, enflammé par elle, j'ai entraîné les autres. »

(1) Borozdine, *Lettres et dépositions des décembristes*, p. 28.

(2) V. notamment, datée du 23 janvier 1826, la lettre au tsar de Vladimir Ivanovitch Steingel, ancien chef de la chancellerie du gouverneur général de Moscou, comte Tormassov, dans *Archives russes*, 1895, t. I, p. 161 et suiv. De ces documents, A. Borovkov a fait pour Nicolas un résumé qu'il a reproduit dans ses « Souvenirs », *Ancienne Russie*, 1898, XCVI, p. 70 et suiv. ; cf. Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 78 ; Zapolski, même titre, p. 251.

(3) Chtcheglov a publié dans *le Passé* (« Byloié »), mai 1906, p. 195 et suiv., les instructions autographes de Nicolas dans ce sens. Cf. Zavalichine, *Mémoires*, t. I, p. 363 ; Sirotinine, « Biographie de Ryléiév », dans *Archives russes*, 1890, t. II, p. 181.

La révolution russe a dans son passé des titres de noblesse, que l'orgie démente à laquelle elle a abouti ne saurait faire méconnaître. Mais on doit aussi à la vérité historique cette triste constatation que les précurseurs de Lénine ont assez tôt laissé prévoir cette fin. En faisant preuve de courage, de générosité et d'abnégation personnelle, les meilleurs d'entre eux n'ont brillé ni par la clarté de l'esprit, ni par la force du caractère, et l'élévation elle-même de leurs sentiments n'a servi, en fait, qu'à encourager des égarements dont ils donnaient l'exemple. L'effet paraissait en eux de plusieurs siècles d'un régime dépravant.

La politique intérieure et extérieure d'Alexandre y a contribué. Par l'impulsion donnée aux tendances libérales comme par leur répression, elle a été elle-même, dans les deux sens, criminellement provocatrice.

CHAPITRE II

LE CONGRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE

I. La politique d'Alexandre et la nouvelle émigration française. Bruxelles et Varsovie. Lazare Carnot et le grand-duc Constantin. Autres foyers d'agitation insurrectionnelle. Le problème oriental et la question des colonies espagnoles. Conflit anglo-russe. — II. La Russie et la France. Protection ou protectorat? Le duc de Richelieu et Pozzo di Borgo. Le problème de la libération du territoire français. — III. Sur la route d'Aix-la-Chapelle. Attitude équivoque de la Russie. Capo d'Istria et Nesselrode. Alexandre et Lebzeltern. Les oscillations du pendule. Les confidences du tsar. Le comte de Noailles et le prince de Hesse-Hombourg. Évocation du traité de Chaumont. Alexandre soupçonné de favoriser une restauration napoléonienne. — IV. Le programme russe au Congrès. La Sainte-Alliance. Le vœu de Capo d'Istria. Pour les *petits* contre les *grands*. Alexandre et Metternich. Le tsar en Allemagne. Espérances conçues et désappointement. — V. Le Congrès. La diplomatie européenne. Comme à Vienne. Frivolité et galanterie. Metternich et Mme de Lieven. — VI. L'évacuation de la France décidée. Les difficultés d'ordre financier. « Les Prussiens traitent les affaires comme des Juifs. » Les nouveaux projets d'alliance. Quadruplice ou quintuplice? Le plan de Metternich. Isolement de la France et emprisonnement de la Russie. « Les sous-alliées. » Voyage d'Alexandre à Paris. Le tsar et Louis XVIII. Sous le charme. Triomphe apparent du programme franco-russe. Sa contre-partie. L'accession de la France à l'alliance des grandes puissances et leurs accords secrets. Un contrat de réassurance. — VII. La question des colonies espagnoles. La Russie puissance américaine. La doctrine de Monroë. Incohérence continue de la politique russe. Encouragements donnés aux libéraux d'Allemagne et manifestation en sens contraire. La brochure d'Alexandre Stourdza. Clôture du Congrès sous des impressions pénibles.

I

Au dehors, les effets désastreux de cette politique ont apparu dès le lendemain du second traité de Paris. En France, la bataille des partis, excès de la terreur blanche ou emportements de l'opposition, y puisait des mots d'ordre. Frappés par la proscription, des partisans de l'empire ou de la république créaient par delà

la frontière, dans les cadres d'une nouvelle émigration, des foyers d'agitation qui se réclamaient volontiers du tsar. Celui de Bruxelles était le plus actif et l'idée y naissait de remplacer Louis XVIII par un beau-frère d'Alexandre, Guillaume, prince d'Orange, fiancé à la grande-duchesse Anne. Réfugié de son côté en Pologne, Lazare Carnot et son compagnon d'exil, de Viel-Castel, étaient mêlés à ce complot. Dans l'existence accidentée de « l'organisateur de la victoire » un trait curieux se place à ce moment. Désœuvrement ou besoin d'une distraction à l'amertume des déchéances encourues, il revenait gauchement à ce culte des muses, qu'il avait pratiqué, trente années auparavant, en compagnie de Robespierre, au sein de la société des *Rosati*, fondée en 1785 aux environs d'Arras et restaurée à la fin du siècle dernier (1). Hôte maintenant d'un ancien frère d'armes, le comte Vincent Krasinski, dans un des plus beaux palais de Varsovie, il dédiait à la comtesse un recueil de vers, précédé d'une invocation « à Bacchus, aux Amours et aux légères illusions (2). » De la même plume, cependant, il rédigeait, en 1816, à l'adresse du grand-duc Constantin plusieurs mémoires où il développait un plan d'agitation populaire et d'opérations militaires, qui, avec le concours du corps d'occupation russe en France, viserait le remplacement de Louis XVIII par le beau-frère du tsar ou le grand-duc lui-même (3). Constantin répondait en obtenant de son frère la permission de renvoyer en Silésie l'auteur de ces communications sur le visage duquel il découvrait « l'expression du crime et de la fausseté » (4) ; mais Viel-Castel restait à Varsovie et y poursuivait l'intrigue, jusqu'en avril 1817, moment où, paraissant à La Haye, « le postillon » Tchernichov y coupait court (5).

(1) En 1885, par les soins de M. Lecholleux et avec le concours des membres survivants de la famille du fondateur.

(2) Le manuscrit, dans une élégante reliure en maroquin, s'est conservé à la bibliothèque du palais Krasinski.

(3) *Sbornik*, CXII, p. 527 et suiv. ; Guillon, *les Complots militaires sous la Restauration;* Debidour, *Histoire diplomatique*, t. I, p. 111 ; Stern, *Geschichte Europa's*, t. I, p. 118 ; d'Anglade, dans *Revue des questions historiques*, 1er juillet 1923, et *Revue d'histoire diplomatique*, 1924, t. I, p. 28.

(4) Le grand-duc Constantin au duc de Richelieu, Varsovie, 27 décembre 1816, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVI, f. 247.

(5) Le comte de Noailles au même, Saint-Pétersbourg, 7 avril 1817, *ibid.*, CLVIII, f. 85 ; *Sbornik*, CXXI, f. 355 et suiv., CXXII, f. 140 et suiv.

Au détriment même de ses propres intérêts, Alexandre se montrait donc gardien scrupuleux de l'ordre politique établi par les traités de Paris. Au cours de la même année, il faisait éconduire avec quelque rudesse un savant français qui lui proposait l'achat d'une collection d'autographes portant la signature du « patriarche des écrivains du siècle. » « De voir Voltaire renié par l'élève de La Harpe est assez inattendu », écrivait à ce propos Gentz. Au même moment, cependant, s'entretenant avec Mme de Staël, Canning traitait le souverain tant apprécié par elle d' « empereur des Jacobins ». Il prenait texte des encouragements que le tsar donnait publiquement à des réfugiés serbes ou grecs, occupés non moins ouvertement à préparer un soulèvement contre la domination ottomane : Georges Czerny, qui passait à Saint-Pétersbourg l'hiver de 1816-1817, ou les frères Ypsilanti qui s'y trouvaient établis à demeure, avec le rang d'aides de camp du souverain.

Pour la cause de l'indépendance hellénique, Canning professait lui-même des sympathies, mais celles du tsar lui paraissaient inspirées moins par des principes que par des ambitions qui se portaient dans tous les sens. Au commencement de 1817, le cabinet de Saint-Pétersbourg mettait inopinément à l'ordre du jour la question des États barbaresques et de la piraterie qu'ils exerçaient. Peu après, le bruit se répandait qu'il négociait à Madrid la cession de Port-Mahon, dont Catherine avait dit : « La mariée est trop belle », quand, en 1781, Minorque leur appartenant alors, les Anglais la lui avaient offerte. En janvier 1818, la nouvelle parut confirmée par une note du tsar qui invitait les grandes puissances à intervenir dans les démêlés du gouvernement espagnol avec ses colonies de l'*ultramar*. Problème oriental, police de la Méditerranée, défense des intérêts européens au delà de l'Océan, l'activité de la Russie débordait sur le monde entier et son représentant à Madrid, Tatichtchev, s'essayait au rôle que Pozzo jouait à Paris. Mais, conservateur en Espagne, le tsar remplissait l'Allemagne et l'Italie d'agents qui y exerçaient une propagande entièrement contraire (1).

(1) Gentz, *Briefe an Pilat*, t. I, p. 242 ; Stapfer, *Briefwechsel*, t. II, p. 218 ; Webster, dans *English Hist. Review*, 1912, XXVII, et 1915, XXX, p. 631 et suiv.

Cette exubérance et son caractère incohérent avaient en partie leur cause dans la dualité et le conflit de tendances qui, à Saint-Pétersbourg, s'accusaient à la direction des relations extérieures. Depuis le renvoi de Roumiantsov, Alexandre se piquait d'y faire lui-même fonction de son chancelier. En avril 1816, le chargé d'affaires français, de La Moussaye, écrivait cependant : « Rien ne se fait aujourd'hui que par M. Capo d'Istria (1). » « Rien ne se fait que par M. de Nesselrode », pouvait-il tout aussi bien dire le mois suivant. Le Grec et l'Allemand se disputaient la prise que leur offraient les distractions habituelles du souverain, ses absences fréquentes, les accès de nonchalance auxquels il s'abandonnait parfois ou la multiplicité d'impulsions contraires qui le partageait lui-même toujours, et, pas plus que ses propres déterminations, il ne prenait souci de mettre d'accord ou de tempérer celles de ses collaborateurs.

II

De la France vaincue et rançonnée, il s'était en 1814 institué le défenseur et il entendait garder ce rôle (2) ; mais, dédaigneuse toujours et par moments malveillante, sa protection tendait à prendre figure de protectorat. « L'empereur croit avoir des droits sur la direction de nos affaires extérieures », écrivait le comte de Noailles en 1816 (3). S'aidant de la docilité à toute épreuve du duc de Richelieu, Pozzo di Borgo ne s'en tenait pas à l'extérieur. En un étrange chassé-croisé d'emplois, l'ancien gouverneur général de la Nouvelle Russie s'occupait encore de la création d'un port franc à Odessa ou de la fondation d'un lycée qui devait y porter son nom et l'ancien rival de Bonaparte en Corse régentait les Tuileries, en intervenant jusque dans les querelles domestiques de la famille royale (4), Alexandre blâmait par moments

(1) Au duc de Richelieu, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVII, p. 71.

(2) *Sbornik*, CXIX, p. 450 ; VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations*, t. IV, p. 477 et suiv.

(3) *Sbornik*, CXII, p. 519.

(4) *Ibid.*, CXII et CXIX et Correspondance de Pozzo.

l'indiscrétion de son ambassadeur, mais se bornait à lui apprendre qu'en assurant le respect des engagements contractés par le gouvernement auprès duquel il était accrédité, il devait s'interdire d'en contrôler l'exécution, et cette distinction subtile, dont le tsar ne saisissait probablement pas lui-même le sens, n'empêchait pas que Richelieu succombât sous le poids de la réprobation que sa déférence excessive au regard de la Russie soulevait dans son pays. Le créateur d'Odessa revenant au pouvoir, en 1820, après l'assassinat du duc de Berry, Pozzo eut défense de s'ingérer dans les affaires intérieures de la France, mais ordre de maintenir sur le même pied ses relations « d'homme à homme » avec le chef du gouvernement (1), et, comme de raison, cet autre expédient équivoque ne changea rien à l'ordre de choses précédemment établi.

« Ministre occidental de la Russie », comme on l'appelait, c'est de la France cependant que Pozzo tirait les plus gros émoluments : titre de comte avec 60 000 francs de rente, en attendant le duché et la pairie et sans parler des libéralités dissimulées dont la légende le rendait bénéficiaire. Aussi partageait-il ses services et c'est comme cela que, dès le milieu de 1816, il s'est porté à soulever la question d'une réduction anticipée du corps d'occupation.

A cent ans de distance, le débat ainsi ouvert emprunte à des événements récents un intérêt particulier. Pozzo y prenait un intérêt personnel. Il voulait se défaire de Wellington qui lui portait ombrage. Mais il devait compter avec la politique personnelle du tsar et son balancement continu du vouloir et du nonvouloir, du pour et du contre. Pozzo n'avait pas pris une initiative de cette importance sans y être autorisé. D'ordre de son maître, il avait, bien que ne devant pas intervenir dans les affaires intérieures de la France, « conseillé » à Richelieu de dissoudre les Chambres ; il s'était fait écouter, et, en retour il avait, par dépêche du 21 juillet 1816, obtenu la permission de donner confidentiellement au duc l'assurance que le tsar « consentirait par son vote à ce que l'armée d'occupation fût réduite, dès que la nouvelle législature aurait prouvé à l'Europe que les principes consacrés

(1) F. de Martens, *Recueil*, XIV, p. 405, 423 et suiv.

par la charte constitutionnelle formaient la base immuable de la restauration de la royauté légitime ». Mais, portant la signature de Nesselrode, la dépêche spécifiait que le tsar n'entendait prendre en cette matière aucune responsabilité et voulait donc que « son vote fût le dernier (1). » Le sens négatif de celui que l'Angleterre émettrait ne faisant pas de doute, cette démonstration prenait encore l'apparence d'une « comédie ».

Cependant, en novembre, avec une invitation à dîner, faveur qui lui était rarement accordée, le comte de Noailles recevait l'aubaine d'un langage qui, dans la bouche du souverain, devait l'étonner davantage : « L'union de mon pays avec le vôtre », disait Alexandre, « ne peut qu'être utile à tous les deux. Nous ne pouvons nous heurter, nous ne pouvons avoir de prétention l'un sur l'autre. En nous donnant la main, nous assurerons le repos de l'Europe (2). » C'était la conséquence de la réponse que le cabinet de Saint-Pétersbourg avait reçue du cabinet de Londres à son ouverture concernant la police de la Méditerranée. L'Angleterre consentait à l'assurer, mais moyennant la constitution d'une ligue maritime, dont l'effet présumable serait de mettre sous son commandement les forces navales de tous les pays d'Europe. L'appui de la France contre cette prétention lui devenant désirable, le tsar consentait à le payer et il adressait directement et personnellement à Wellington l'expression de son vœu en faveur de la libération partielle du territoire français (3). Il l'entourait encore de réserves telles que la communication du message était refusée à l'envoyé du roi (4) ; mais, contre le sentiment de son gouvernement, le destinataire inclinait de lui-même à ce parti. Dans les départements français où il exerçait son commandement, la question ne se posait pas comme elle s'est posée de nos jours dans la Ruhr. Si les occupants de 1818 étaient aussi sûrs de leur

(1) Pozzo di Borgo, *Correspondance*, t. I, p. 369 et suiv. ; *Sbornik*, LIV, p. 485 ; CXII, p. 473, 532, 566 ; cf. Crousaz-Crétet, *Richelieu*, p. 212.

(2) Le comte de Noailles au duc de Richelieu, 14 et 29 novembre et 15 décembre 1816, Affaires étrangères, Russie, CLVI, f. 212, 216, 239 et *Sbornik*, LIV, p. 479, 500, CXII, p. 678, 714 ; Pozzo, *Correspondance*, t. I, p. 369, 395, 405, 476 et suiv., 488 et suiv., t. II, p. 21.

(3) Saint-Pétersbourg, 16 novembre 1816, Wellington, *Suppl. Despatches*, XIV, p. 636.

(4) *Sbornik*, CXII, p. 739.

droit que ceux de 1920, selon le mot de leur chef, ils l'étaient moins de leurs *moyens* et Wellington prévoyait que l'irritation grandissante des esprits en France pourrait à bref délai l'obliger à concentrer ses troupes entre l'Escaut et la Meuse (1). Cette considération l'emporta et la réduction de 150 à 120 000 hommes fut décidée ; mais déjà les vaincus de 1815 refusaient de s'en contenter.

III

Ils ne ressemblaient pas à ceux de 1918 ; ils offraient d'acquitter leur rançon intégralement et même avant terme, et, donnant à entendre que seule une évacuation également intégrale du territoire occupé pouvait prévenir « une explosion de désespoir qu'il serait impuissant à maîtriser », Richelieu en appelait au tsar sur le mode humblement suppliant qui lui était habituel : « Sauvez-nous et l'Europe si vous pouvez (2) ! » Le cas était évidemment fait pour mettre en jeu la procédure diplomatique prévue entre alliés aux traités de 1815 (3) et, dès mai 1817, Alexandre avait suggéré l'idée d'un congrès. Il avait insisté depuis, en élargissant progressivement le programme de cette réunion et maintenant il en venait à y comprendre une révision complète des traités de Chaumont et de Paris (4). Le désir de faire échec à l'Angleterre lui faisait concevoir le vœu de voir à ses côtés une France, docile toujours, mais rendue à la plénitude de ses ressources, et, en son nom, Capo d'Istria instruisait devant l'envoyé du roi le procès de la quadruplice, « espèce de directoire qui s'arrogeait le droit de décider des affaires et presque des destinées de l'Europe sans la participation de quelques-uns des principaux intére sés (5). » Le comte de Noailles ne pouvait qu'approuver ; Pozzo, consulté,

(1) Phillips, *The Confederation of Europe*, 2e édit., p. 157.

(2) 30 octobre 1817, *Sbornik*, LIV, p. 508 ; cf. Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, t. VII, p. 55-56.

(3) V. t. II, p. 366 de cet ouvrage.

(4) Le comte de Noailles au duc de Richelieu, 30 mai et 20 juin 1817, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVII, f. 37 et 162.

(5) *Ibid.*

abondait dans le même sens (1), et, à la fin de l'année, Tchernichov porta au roi, de la part de son maître, les assurances les plus flatteuses : le tsar souhaitait que la France reprît en Europe la place qui lui était due, et, à cette fin, il voulait hâter, dans la mesure du possible, la libération de son territoire (2).

A la même heure cependant encore, le souverain s'épanchait sur le même sujet avec l'envoyé autrichien, Lebzeltern, qui, depuis les conférences de Kalisz en 1813, restait *persona grata*, bien qu'homme de confiance de Metternich, toujours détesté, et les confidences faites à cet interlocuteur prenaient un tout autre sens. Le souple diplomate avait acquis divers titres à la faveur dont il était l'objet. Il se trouvait marié à la fille d'un émigré français, un gentilhomme du bas Languedoc, qui, connu dans son pays sous le nom de Laloubrerie, se faisait appeler en Russie comte de Laval, se donnait les armes des Montmorency et dorait ce blason d'emprunt avec les millions de Mlle Kozitski, héritière du fameux richard Miasnikov. On en plaisantait (3) ; mais, par ce beau-père qui s'y faisait employer, le gendre prenait pied lui-même au département des relations extérieures et y obtenait une influence, à laquelle il devait sans doute le plaisir de s'entendre dire par le souverain que, « si le maintien des troupes étrangères en territoire français présentait de graves inconvénients, les risques d'une évacuation complète pourraient l'emporter, à raison de quoi le tsar ne voulait pas préjuger le parti à prendre (4). »

A ce coup, Alexandre se laissait inspirer par Nesselrode ; mais, dix jours plus tard, Capo d'Istria avait son tour et se trouvait autorisé à transmettre à Paris un avis ainsi formulé : « Que le roi de France demande positivement la sortie des troupes étrangères qui se trouvent dans son royaume et l'empereur appuiera sa requête de tout son pouvoir (5). » Et en mars, un

(1) Pozzo, *Correspondance*, t. II, p. 200, 213.

(2) Le comte de Noailles à Richelieu, Moscou, 14 décembre 1817, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLI, p. 292.

(3) Baron DE DAMAS, *Mémoires*, t. I, p. 65.

(4) Lebzeltern à Metternich, Moscou, 1er janvier 1818, grand-duc NICOLAS, *Lebzeltern*, p. 16.

(5) Noailles à Richelieu, Moscou, 11 janvier 1818, Affaires étrangères,

rendez-vous étant fixé à Aix-la-Chapelle, pour septembre, le tsar reprenait lui-même avec l'envoyé du roi le thème de la pleine « indépendance politique » avec laquelle il souhaitait que la vaincue de 1815 parût à cette réunion (1). Malgré quoi, quelques semaines plus tard, de Varsovie, où « le roi de Pologne » venait de mettre le monde en émoi par l'ardeur de son libéralisme, Capo d'Istria écrivait à Pozzo : « Que ferons-nous à l'entrevue (d'Aix-la-Chapelle)? Libérerons-nous la France et, dans cette hypothèse, le repos de l'Europe ne sera-t-il pas compromis?... Tout en évacuant la France, l'empereur voudrait conserver l'union existante entre les quatre grands cabinets et avoir pour ainsi dire en main le moyen d'agir contre une révolution, si elle se produisait dans ce pays (2). »

Le pendule continuait à osciller, et, à la mi-avril, sur la nouvelle qu'à Londres, où elle envoyait le chevalier de Floret, la cour de Vienne prêchait le maintien d'une occupation partielle, le souverain s'en expliquait lui-même, avec le prince de Hesse-Hombourg cette fois, en des termes faits, s'ils en eussent pris connaissance, pour donner une surprise nouvelle au comte de Noailles et à son maître. Pendant son dernier séjour en France, le tsar avait, disait-il, acquis la conviction que « les gens de tous les partis y étaient gangrénés... et incorrigibles » ; si donc l'évacuation devenait nécessaire ; il était indispensable que « les quatre cours avisassent à d'autres moyens pour s'opposer... à ce que ces gens pouvaient entreprendre... Quels moyens? Ma foi, il ne m'appartient pas de décider ; mais je crois qu'au préalable le renouvellement du traité de Chaumont pourrait servir de base, et puis j'attends ce qu'on proposera. Je suis toujours prêt à accéder à ce que mes alliés voudront... On ne parviendra pas à semer la division entre nous... Nous nous connaissons trop... Je suis toujours le même et le resterai. On a fait l'impossible pour nous désunir, mais... je suis chrétien et je tiens au traité qui nous lie irrévocablement (3). »

Russie, *Correspondance*, CLVIII, f. 13 ; cf. grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 265-266.

(1) Le même au même, Moscou, 5 mars 1818, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVIII, f. 47.

(2) Varsovie, 27 mars 1818, Pozzo, *Correspondance*, t. II, p. 425 et suiv.

(3) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 34.

Rédigeant sa dépêche en allemand, le prince a pris soin de reproduire dans la langue dont le souverain s'était servi — en français — les propos qu'il mettait dans sa bouche. En outre, écrivant quelques jours plus tôt à Pozzo, Capo d'Istria (1) en avait, en quelque sorte, cautionné par avance l'authenticité avec ce qu'il rapportait des sentiments et des intentions de son maître, qui d'ailleurs les confirmait, en faisant de son interlocuteur autrichien le compagnon *gratus* de la longue tournée qu'il entreprenait à travers ses provinces du Sud.

Au même moment, cependant, il se laissait aussi attribuer le dessein de favoriser une restauration napoléonienne. On parlait d'ouvertures que son représentant à Sainte-Hélène, le comte de Balmain, aurait faites dans ce sens à Gourgaud et à Montholon. On voulait que, pris à partie par ses alliés à raison de son discours de Varsovie, le tsar eût dit : « S'ils m'y forcent, je lâcherai le monstre ! » Et Balmain semble bien avoir tout au moins flatté le captif avec l'espoir d'une amélioration de son sort que le souverain s'emploierait à obtenir au Congrès prochain, où il devait, au contraire, réclamer un renforcement des précautions prises contre le « monstre (2). »

L'énigme du « sphinx » tournait au logogriphe.

IV

En juillet, il se déclara satisfait d'un volumineux travail de sa chancellerie où se trouvaient indiquées comme il suit les directives dont la diplomatie russe s'inspirerait au rendez-vous de septembre : « Honorer avec loyauté la foi des traités et y faire concourir spontanément les puissances alliées par l'ascendant

(1) Pozzo, *Correspondance*, t. II, p. 428.

(2) Firmin Didot, *la Captivité de Sainte-Hélène*, p. 293 ; Correspondance du comte de Balmain, *Archives russes*, 1868-1869, et *Revue Bleue*, 1897, t. VII, p. 578 et suiv. ; Montholon, *Récits*, t. II, p. 237 et suiv. ; Gourgaud, *Journal*, t. I, p. 15 et suiv. ; t. II, p. 531 ; Gonnard, *les Origines de la légende napoléonienne*, p. 288, 343 et suiv. ; Gentz, *Briefe an Pilat*, t. I, p. 355 ; Malvirade à Richelieu, 12 juin 1818, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVIII, f. 219.

seul de la vérité, de la bienveillance et de la modération (1). » La formule était vague et sentait son Nesselrode ; mais, dans sa correspondance avec Pozzo, Capo d'Istria y apportait cette précision : « Toutes les mesures qui seront arrêtées à l'effet de préserver la France et l'Europe du retour des révolutions et du droit du plus fort seront également obligatoires pour les contractants comme pour les accédants. La France sera puissance contractante. Une association générale, explicitement statuée, ayant pour base une parfaite solidarité entre les parties contractantes, en sera la garantie générale. »

Le 4 septembre, ces indications furent protocolairement transcrites dans une note circulaire du cabinet russe et les destinataires n'hésitèrent pas à y reconnaître l'esprit même de la Sainte-Alliance interprété par le chimérique Corfiote, qui s'en expliquait avec Metternich, plaidant ingénument la cause des *petits* que les *grands* ne devaient pas prétendre à régenter arbitrairement. Pozzo y souscrivait volontiers, et, dans un mémoire adressé au tsar, il indiquait explicitement la Sainte-Alliance comme base des décisions à prendre au Congrès et du système à faire prévaloir dans la politique européenne. Mais, dans sa correspondance avec Mme de Lieven, Metternich traitait Pozzo d' « aventurier », et, dans les rapports adressés à l'empereur François, il dénonçait comme suspectes et inacceptables les propositions émanant d'une cour qui, « en toute circonstance, rendait hommage à l'esprit du temps et par ses paroles faisait naître les espérances des novateurs et des sectaires de tout genre ». Il se déclarait fort de l'appui de l'Angleterre et de la Prusse pour faire écarter ces suggestions malsaines. Les *grands* avaient non seulement le droit mais le devoir de décider pour les *petits*. « Leur mission était de le faire. »

L'Angleterre n'était, en effet, nullement disposée à suivre la Russie dans cette voie. Au parlement, l'opposition se prononçait énergiquement contre la participation de ce pays à un système dont le tsar prétendait assumer la direction et dont le résultat, selon le langage des Brougham et des Bennet, pourrait être de « faire camper les Cosaques au Hyde Park pour terroriser

(1) F. de Martens, *Recueil*, t. XIV, p. 403.

la chambre des Communes ». Aussi, Castlereagh faisait à la note russe une réponse où un historien anglais a reconnu « un modèle d'ironie solennelle (1). » Il admettait que « les principes bienfaisants de l'alliance du 26 septembre 1815 pouvaient être considérés comme constituant le système européen en matière de conscience politique » ; mais il ne les jugeait pas « applicables aux obligations diplomatiques ordinaires d'État à État ». D'autre part, Pozzo lui-même reconnaissait que la Russie ne pouvait pas compter sur la Prusse (2) ; et, dans ces conditions, la partie, si Alexandre avait voulu l'engager, était désespérée. Mais, comme tout le monde, ses deux collaborateurs se trompaient sur ses intentions, ou sur son aptitude à les convertir en actes.

Il le fit voir en Allemagne, où, souverains en appétit d'émancipation et sujets en fringale de liberté, les *petits* l'attendaient comme un Messie. Ce fut un immense désappointement, et, comme en Russie, sous le coup d'une déception analogue, une irritation violente en résulta (3). Sollicitant l'intervention du tsar dans leurs démêlés avec les deux grandes puissances germaniques, les cours de Weimar, de Darmstadt, de Münich, de Stuttgart, ne recevaient que des appels à la conciliation, ou même des paroles de blâme sévère. En instance auprès de leurs p inces pour l'octroi des franchises depuis longtemps promises, les constitutionnalistes du lieu s'entendaient recommander la patience et le respect de l'ordre établi. Peut-être le souverain se trouvait-il à ce moment impressionné par un mémoire de Vitrolles que le comte d'Artois lui avait fait parvenir récemment en grand secret et où l'auteur représentait la France sur le point de sombrer dans le gouffre creusé par le parti révolutionnaire (4). Avec l'interprétation que Capo d'Istria lui donnait, la Sainte-Alliance ne pouvait conjurer ce péril. Aussi, arrivant à Berlin le 19 septembre 1818, le créateur de ce pacte ne témoigna de la fidélité qu'il lui gardait que par les marques de ferveur mystique et d'humilité chré-

(1) Phillips, dans *Cambridge Modern Hist.*, t. X, p. 16-17.

(2) Pozzo, *Correspondance*, t. II, p. 565, et F. de Martens, *Recueil*, t. VII, p. 293 ; Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 144 et suiv. ; *Lettres de Metternich à la comtesse de Lieven*, p. 115.

(3) Gentz, *Dépêches inédites*, t. I, p. 399.

(4) Baron de Damas, *Mémoires*, t. I, p. 280 ; Debidour, *Histoire de la diplomatie de l'Europe*, t. I, p. 115.

tienne qu'il multiplia dans un long entretien avec l'évêque luthérien, Eylert. Encore, un valet de chambre interrompant ces démonstrations pour demander un ordre, le ministre du Christ fut à son tour déconcerté par la rudesse de l'accueil fait à ce serviteur par son maître (1).

V

A Aix-la-chapelle, Alexandre n'en savoura pas moins quelque temps l'illusion d'un retour aux beaux jours de Paris et de Vienne. Une fois de plus, il voyait l'Europe entière l'entourant et guettant ses moindres gestes. Exclues de la réunion par les grandes cours, les petites y avaient néanmoins envoyé des agents officieux ou des informateurs. L'évacuation projetée de la France se trouvant rattachée à d'importantes opérations de crédit, on y voyait aussi les chefs des grandes maisons de banque de l'époque, Baring de Londres, Bethmann de Francfort, Parish de Vienne, et, introduits par ce dernier dans la haute finance, deux débutants que Gentz traitait de « vulgaires et ignorants Juifs », tout en ne dédaignant pas de recourir à leurs services pour ses opérations de Bourse personnelles. C'étaient les deux frères Maier, Charles et Salomon, qui déjà se muaient en Rohtschild et dont le second devait bientôt sous ce nom prendre un rôle important dans l'histoire financière et même politique de la Russie. La presse, avec M. Perry, l'éditeur du *Morning Post;* les lettres et les arts, avec un lot de célébrités, étaient également représentées. La Catalani enchantait un autre parterre de rois ; Mme Gay tenait un bureau d'esprit ; Mlle Lenormand rendait ses oracles et l'inévitable Mme Récamier faisait admirer ses poses plastiques. Le corps diplomatique se doublait d'un aréopage féminin, où la princesse de Tour-et-Taxis, Mme de Lieven, la comtesse Chouvalov et lady Castlereagh montraient plus d'ardeur encore aux débats et surtout aux cabales politiques. Une fois de plus aussi, comme à Vienne, la réunion d'affaires tournait à la fête galante (2).

(1) Eylert, *Characterzüge*, t. II, 1re partie, p. 242 et suiv.
(2) Puckler. von Muskau, *Briefwechsel*, t. V, p. 138 ; Strobl von Ravelsberg, *Metternich und seine Zeit*, t. II, p. 319.

La future princesse de Lieven, Juliette déjà quelque peu défraîchie (1), entamait avec le futur prince de Metternich, Roméo plus que quadragénaire, le roman qui allait faire époque dans l'histoire européenne et offrir un des spécimens les plus caractéristiques du mélange de sentimentalisme et de rouerie qui était dans les mœurs du temps. Le mari ne devait sa situation qu'à la faveur exceptionnelle dont sa famille bénéficiait (2) et à la parfaite docilité dont il avait fait preuve en servant, de 1806 à 1812, la politique prussomane de son maître. Malgré les énormes oreilles que Lawrence n'a pas dissimulées dans son physique et la « disette d'idées sous l'abondance de paroles » que Thiers, après Chateaubriand, a reconnue dans son moral (3), la femme avait sans doute de l'agrément, puisqu'elle a exercé de la séduction partout où elle a passé. Mais elle a eu plus encore, et surtout, de l'intrigue. « Elle serait enchantée de recevoir le bourreau si le bourreau devenait président du conseil », a dit d'elle un élève de Metternich (4).

Comme celle du Congrès de Vienne, l'œuvre de celui-ci allait aussi se ressentir de l'incurable frivolité des ouvriers. Alexandre visait bien à en paraître dégagé, avec un air de gravité nouveau. Mais on y découvrait aisément l'effort et l'artifice, non sans quelque affectation des airs napoléoniens. Entre deux passes d'armes diplomatiques, il se donnait les gants d'intervenir dans la gérance des théâtres de Saint-Pétersbourg. Il correspondait activement avec Araktchéiév au sujet du progrès des colonies militaires. Mais, consentant, lui aussi, à poser devant Lawrence, il lui plaisait qu'à l'intention de ce modèle, le peintre décorât son atelier avec les portraits des plus jolies femmes d'Angle-

(1) Le savant éditeur de sa correspondance, A. Chuquet, lui donne alternativement (p. XLVII et LV de la préface), vingt-sept et trente-cinq ans. Elle en avait trente-trois et était mère de quatre enfants.

(2) K. Waliszewski, *le Fils de la grande Catherine*, p. 21.

(3) *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 293, 295 ; C.-F. Grenville, *Fragments de journal*, p. 331. Cf. Montgelas, *Denkwürdigkeiten*, p. 394 ; comtesse de Boigne, *Mémoires*, t. II, p. 180. — Sur le rôle de Mme de Lieven à ce moment, v. Kleinschmidt, dans *Westermann's Monatschrift*, octobre 1898 ; E. Daudet, *la Police politique*, p. 89. — Pour ses relations avec Metternich : E. Daudet, dans *Revue hebdomadaire*, 29 juillet et 5 août 1899, ainsi que leur correspondance, publiée en 1909.

(4) Comte Rodolphe Apponyi, *Journal*, p. 183.

terre (1). De l'atmosphère où la diplomatie des grandes puissances a travaillé en cette rencontre, un indice démonstratif se laisse reconnaître dans le fait même qu'en y naissant, moitié d'un caprice et moitié d'un calcul, un banal commerce de double adultère ait pu pour quelque temps, — jusqu'au rendez-vous de Vérone, — devenir un facteur politique de première importance. Tout en rabâchant le vocabulaire vulgarisé par les romans à la mode : — « Clément ! je t'aimerai tous les jours de ma vie... — Dorothée ! je t'aime à Carlsbad comme aux pieds du Vésuve... », — les deux amants cherchaient à exploiter la tendresse dont ils se donnaient l'illusion au gré d'intérêts d'un tout autre ordre : elle pour gagner à la Russie l'appui de l'Autriche contre l'Angleterre dans un conflit qui tendait à s'aggraver ; lui pour se rendre la Russie docile dans le gouvernement de l'Europe, qu'il entendait disputer au créateur de la Sainte-Alliance.

Sur la question qui avait originairement motivé la convocation de ce Congrès, l'entente s'était trouvée pratiquement réalisée avant qu'il prît séance. Jointe aux appréhensions de Wellington, l'impatience des besogneuses cours d'Allemagne l'avaient imposée et le débat ne porta plus que sur le quantum d'or français à réclamer en retour d'une libération complète. Mais, « traitant les affaires comme des Juifs », selon un mot de l'*iron duke* (2), les Prussiens rendaient cette discussion pénible, et, soulevée au cours des négociations préliminaires ou portés incidemment à l'ordre du jour de la réunion, d'autres problèmes s'ajoutèrent à l'embarras qu'elle donnait.

VI

A Varsovie, le tsar avait reconnu la nécessité de remplacer l'occupation du territoire français, si on y renonçait, par quelque autre sûreté, et, s'en remettant au choix de ses alliés, il avait suggéré, comme base des nouveaux arrangements à convenir,

(1) Mikhaïlovski-Danilevski, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1897, XC, p. 547 ; princesse Tourkiéstanov, *Journal*, p. 79 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 121-122 ; grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 609.

(2) Cisternes, *Richelieu*, p. 63 ; Pasquier, *Mémoires*, t. IV, p. 256.

le traité de Chaumont. Metternich le prenait au mot. Un renforcement pur et simple des stipulations du 1er mars 1814 ferait l'affaire. — Sans la France? — Évidemment, puisqu'il s'agissait d'une précaution à se donner contre elle. Associée aux quatre autres grandes puissances par les traités de 1815. mais en dehors de leur concert particulier, la France se trouverait ainsi dans une position intermédiaire entre elles et les puissances de second rang que le ministre de l'empereur François désignait dédaigneusement comme « sous-alliées ». La Russie serait emprisonnée dans la quadruplice, une contre trois, et, par l'effet de cette ingénieuse distribution de forces, l'Angleterre aurait les mains libres en Espagne et l'Autriche en Allemagne et en Italie (1).

Alexandre l'entendait bien ; mais, sujet à se mettre dans de mauvais pas, il était habile à s'en dégager. Avant de venir à Aix-la-Chapelle, il avait déjà fait connaître à Castlereagh son intention d'inclure la France dans l'alliance des grandes puissances, et, maintenant, mettant la main sur le cœur et levant les yeux au ciel, il déclarait que « la religion et la conscience lui rendaient impossible l'acte d'injustice auquel on voulait qu'il souscrivît (2). » En conséquence, dans un mémorandum daté du 8 octobre 1818 et rédigé par Pozzo di Borgo, il proposait : 1) que la quadruple alliance fût conservée comme garantie contre la France ; mais 2) qu'une alliance générale fût formée comprenant tous les signataires des traités de Vienne et ayant pour objet de garantir le *statu quo* territorial et politique, *ab antiquo*, de tous les contractants. La quadruplice et l'alliance générale constitueraient, en outre, un système unique et indivisible, qui assurerait aux droits nationaux une protection analogue à celle dont bénéficiaient les droits individuels.

C'était encore un avatar de la *Société des Nations*, procédant d'une conception que le langage du mémorandum (3) faisait paraître fort confuse. Metternich, Wellington et Liverpool furent d'accord pour s'étonner qu'un pareil « verbiage » pût trouver

(1) Metternich, *Mémoires*, t. IV, p. 256.

(2) Castlereagh à Bathurst, 16 octobre 1818, dans Phillips, *The Confederation of Europe*, p. 170.

(3) *Sbornik*, CXIX, p. 832 et suiv.

place dans un instrument diplomatique (1) et Castlereagh se réclama de la tradition qui, dans le domaine des relations internationales, faisait de l'indépendance des États le premier article du *credo* professé par les hommes politiques de son pays. Le projet du tsar tendait à la constitution d'une police internationale, dont son armée serait l'instrument effectif, et, à ce prix, le bienfait lui-même d'une paix perpétuelle leur paraîtrait trop chèrement payé. Ce fut un tollé général. Bientôt, cependant, la nécessité d'un compromis se fit reconnaître.

Outre qu'il se promettait d'en saisir le commandement, Metternich apercevait dans l'organisation proposée par Alexandre une arme contre ce souverain lui-même, ses ambitions erratiques et ses idées subversives ; inquiète au sujet de ses acquisitions récentes sur le Rhin, la Prusse était tentée par l'idée d'obtenir pou elles, sous cette forme, une garantie complémentaire, et Castlereagh convenait qu'il fallait donner quelque satisfaction au tsar, pour le retenir enrégimenté, « grouped » comme il disait, dans le consortium des grandes puissances. A cette fin, avant le Congrès, il lui avait déjà suggéré l'expédient d'un double protocole, l'un secret mais qui serait néanmoins communiqué à Richelieu, l'autre ostensible ; le premier renouvellerait, en les déclarant obligatoires toujours mais en quelque sorte suspendues, en tant qu'elles menaçaient la France, les clauses du traité de Chaumont ; le second la ferait entrer dans l'alliance des grandes puissances sur la base de l'article 6 du traité du 20 novembre 1815 (2) et la quintuple alliance ainsi formée aurait pour objet, sans plus, le maintien inviolable des traités de Paris et de Vienne (3).

La marche des événements en France contribua à faciliter un accord dans ce sens. Les élections y introduisaient à la Chambre un gros lot de députés dont le libéralisme paraissait fortement teinté d'esprit révolutionnaire. Alexandre décida brusquement qu'il irait à Paris pour se rendre compte de la situation. Il sut engager Frédéric-Guillaume à l'accompagner, ce qui lui donnait

(1) Wellington, *Suppl. Despatches*, t. XII, p. 770, 810, 835 ; Cisternes, *loc. cit.*, p. 115.

(2) V. t. II, p. 366 de cet ouvrage.

(3) Phillips, *loc. cit.*, p. 164 et suiv.

un semblant d'avantage. En route, il passa en revue, à Sedan, les troupes russes d'occupation. Il s'attendait à y reconnaître « le plus mauvais esprit », mais ne trouva à reprendre qu' « une allure trop lente et un abaissement insuffisant de la pointe des pieds ».

« Sire, c'est en marchant de ce pas que ces hommes ont atteint Paris ! » aurait osé dire Michel Vorontsov qui commandait le corps.

Arrivé à destination le 28 octobre, à 2 heures de l'après-midi, le tsar repartit le soir du même jour. Il n'avait pu évidemment recueillir aucune information directe. Mais il avait découvert Louis XVIII. Après un dîner aux Tuileries, le roi de Prusse se retirant discrètement, un tête-à-tête d'une heure avait suffi pour que le tsar subît un charme auquel il était jusque-là demeuré rebelle. Du moins, revenant à Aix-la-Chapelle, s'en montra-t-il pénétré : il louait les tendances libérales manifestées en dernier lieu par le gouvernement de son hôte des Tuileries ; il blâmait l'Autriche et la Prusse de ne pas reconnaître, à son exemple, les nécessités de l'époque. Il redevenait l'homme du discours de Varsovie, et, devant Metternich, il ne démordait pas du dessein de faire rentrer la France dans le concert des grandes puissances sur un pied d'entière égalité.

On semblait donc plus loin que jamais de s'entendre. Mais bientôt il parut que les impressions rapportées par le souverain de son voyage étaient en partie double. Si bref qu'il eût été, le contact repris avec « le sale et maudit pays » qui lui en laissait de si déplaisantes depuis 1815, avait fait renaître ses dégoûts avec ses méfiances. Avant cette excursion, il s'était déjà à peu près accommodé aux idées de Castlereagh (1), et, quelques jours après son retour, il faisait plus : en prévision du cas où la France rendrait nécessaire une opération de police dont les autres grandes puissances devraient faire les frais, il produisait le projet d'un comité militaire international qui réglerait le mode de cette intervention. Il en faisait l'objet d'une autre entente secrète. Il voulait que les contractants y envisageassent la rentrée éven-

(1) Castlereagh à Liverpool, 18 octobre 1818, dans PHILLIPS, *loc. cit.*, p. 179 et suiv.

tuelle des troupes alliées sur le territoire qu'elles se disposaient à quitter. Il se préoccupait de leur assurer la couverture des forteresses des Pays-Bas. Et seule l'opposition de Wellington l'empêchait de joindre à ces prévisions un plan de campagne complet qu'une commission spéciale s'emploierait à élaborer provisionnellement. C'est ainsi qu'il prenait soin des intérêts français ! L'invitation adressée à la France de joindre, cinquième roue du carrosse, l'équipage majestueux de ses vainqueurs est du 4 novembre, et cette date est aussi celle des arrangements secrets convenus contre elle, bien que les signatures ne dussent être échangées que onze jours plus tard (1).

Sinon de la *Convention militaire*, Richelieu eut connaissance des autres accords secrets auxquels elle se rattachait. Mais il n'en était pas retenu de célébrer sur le mode lyrique la générosité du tsar : « On devrait baiser la trace de ses pas », écrivait-il à Decazes (2). Comme une tunique de Nessus, l'uniforme qu'il avait porté en Russie restait attaché à son corps et l'on doit sans doute lui accorder le bénéfice d'une présomption d'inconscience, que, jusqu'à un certain point toujours, on peut étendre à son ancien maître, si averti qu'il fût. Au même moment, les rapports qu'il recevait de Londres confirmaient le souverain dans le soupçon depuis longtemps conçu d'une autre quadruplice secrète en préparation, qui, s'opposant à celle qu'il laissait mettre sur pied pour maîtriser la France, le tiendrait lui-même en échec. Et il ne se méprenait ni sur le caractère déloyal ni sur le sens menaçant de cette combinaison. Il méditait même de la déjouer en traversant la Manche, sous le prétexte de plaider personnellement à Londres la cause de ses protégés français. Mais Liverpool s'arrangeait pour esquiver cette visite (3). Sur un autre terrain, la querelle entre la Russie et l'Angleterre s'envenimait de plus en plus, à travers des conflits d'intérêts dont l'un

(1) F. de Martens, *Recueil*, t. VII, p. 291, 314, 318-327 ; t. XI, p. 269 et suiv. ; cf. Clercq, *Recueil de traités*, t. III, p. 175-178 ; *Sbornik*, CXIX, p. 847 et suiv. ; Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 173-174 ; Wellington, *Suppl. Despatches*, t. XII, p. 770, 810, 835 ; Gentz, *Dépêches inédites*, t. I, p. 400.

(2) Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, t. VII, p. 67.

(3) Castlereagh, *Letters*, 3e série, t. IV, p. 2 ; *Archives russes*, 1875, t. I, p. 168 ; Tatichtchev, *la Politique extérieure de Nicolas Ier*, t. I, p. 9 et suiv.

se manifestait à Aix-la-Chapelle même. Il avait pour objet les colonies espagnoles d'Amérique, où les historiens européens ont été pour la plupart en peine d'imaginer comment il arrivait à se produire.

VII

Leur embarras a été dû à l'oubli de ce fait que l'Europe comptait à cette époque trois grandes puissances américaines, et, avec l'Espagne et l'Angleterre, la Russie était du nombre. L'Angleterre tendait à se prévaloir de l'autonomie déjà virtuellement conquise par les colonies espagnoles, en attendant l'indépendance, pour briser, à son profit, le monopole commercial que la métropole continuait à y revendiquer. Dans le même esprit réaliste, qui récemment l'a portée à précipiter un rapprochement avec le gouvernement bolcheviste, elle cherchait à prendre les devants, diplomatiquement et commercialement, dans les nouveaux États en formation par delà l'Océan. Elle se préoccupait enfin d'adapter sa politique au nouveau régime dont elle prévoyait l'instauration dans les rapports du monde américain avec le monde européen, au sens d'une doctrine que le président Monroë devait, en effet, formuler prochainement.

La politique russe était, elle, essentiellement déterminée en ce point par cette poussée instinctive d'expansion qui, dans l'histoire entière du grand empire, se laisse observer à la base de sa formation et de son développement. Sur la côte occidentale du Pacifique, comme ailleurs, elle s'exerçait dans le sens de la moindre résistance et les colons russes de l'Alaska se trouvaient ainsi intéressés au maintien des faibles reliques de la domination espagnole. Menacés de famine dans leurs établissements septentrionaux, ils visaient à les étendre au sud, poussaient jusqu'à la Californie et y concevaient même des projets d'annexion. La Compagnie russo-américaine dont ils relevaient employait au service de cette entreprise quelques hommes d'une rare énergie, mais était mal secondée par le gouvernement du tsar dont elle-même dépendait. En 1817, les chancelleries européennes étaient mises en émoi par la nouvelle de l'envoi à Cadix d'une escadre

russe destinée à prêter main-forte à l'Espagne dans sa lutte avec les insurgés d'Amérique, et cette armada auxiliaire se réduisait à quatre vieux bâtiments que Tatichtchev vendait au gouvernement de Madrid, en prélevant, assurait-on, une forte commission, et qui se montraient hors d'état de tenir la mer. Le représentant officiel du tsar auprès de Ferdinand VII se trouvait en outre contrecarré par un agent secret de sa diplomatie (1).

Sollicité à plusieurs reprises par Ferdinand VII de provoquer en sa faveur contre ses sujets d'outre-Océan une intervention des puissances signataires du traité de la Sainte-Alliance, Alexandre avait longtemps hésité, et, Londres faisant un accueil nettement hostile à l'ouverture qu'il risquait dans ce sens en janvier 1818, il n'avait pas insisté. Mais, six mois après, non sans y être sans doute autorisé, Tatichtchev engageait le gouvernement de Madrid à revenir à la charge, avec la demande nettement formulée cette fois d'un secours armé et de l'admission de l'Espagne au congrès d'Aix-la-Chapelle pour cet objet. Pressentis par le cabinet de Saint-Pétersbourg, ceux de Berlin, Vienne et Paris avaient donné une opinion favorable, mais Londres avait encore prononcé sur les deux points un veto péremptoire.

Au cours du congrès, cependant, après avoir sondé l'Autriche et la Prusse, Castlereagh jugea à propos de vider ce débat et il le mit à l'ordre du jour par une note du 21 octobre. Après s'être entendu de son côté avec Richelieu, Alexandre y répondit par la proposition d'inviter les États-Unis à prendre siège pour le règlement de cette affaire dans une conférence des ministres accréditée à Madrid. On gagnerait ainsi du temps et on obtiendrait l'avantage de rattacher la grande puissance américaine au système général de la politique européenne. Mais l'Angleterre s· montra une fois de plus récalcitrante. Wellington objecta qu'il était douteux que les États-Unis s'intéressassent autant que les Alliés à la conservation de la puissances espagnole en Amérique, et, plus franchement, Castlereagh déclara que les Alliés eux-même devaient répugner à cette responsabilité. Alexandre se

(1) *The Cambridge modern history*, t. X, p. 209 et suiv. Très instructif pour la mesure des facultés potentielles du peuple qui s'y est aventuré, l'essai de colonisation russe en Amérique fera plus loin l'objet d'un aperçu plus détaillé.

montra sensible à ce dernier argument et l'on tomba d'accord pour ne pas faire appel aux États-Unis et borner l'intervention des puissances européennes à de bons offices (1).

Appuyé par la France seule, qu'il protégeait on a vu de quelle façon, le tsar n'avait aucune chance d'imposer une politique qu'il rendait de plus en plus inintelligible. Défenseur en Espagne de la despotique monarchie espagnole, il continuait à louer le gouvernement libéral de Louis XVIII et à blâmer les princes allemands qui ne suivaient pas son exemple ; il tenait au général Maison dans ce sens (2) des propos qui, recueillis par les journalistes aux écoutes, obtenaient un retentissement égal presque à celui qu'avait eu le discours de Varsovie ; et voici qu'en même temps, sous son patronage apparent et sous la signature d'un employé de sa chancellerie, Alexandre Stourdza, frère de la *freiline* tant appréciée par le maître, paraissait en brochure un « Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne », où, dans un esprit entièrement différent, l'auteur dénonçait ce pays comme le foyer d'une agitation malsaine. Il s'y attaquait principalement aux centres de la vie intellectuelle, qu'il dépeignait comme des repaires de bandits ; il se prononçait pour une restriction de la liberté de la presse. On sut que le tsar avait eu connaissance de l'ouvrage avant qu'il fût imprimé ; on supposa qu'en visant à détruire les éléments de la culture allemande et à jeter le désaccord entre les souverains allemands et leurs peuples, Alexandre poursuivait une ambition d'hégémonie russe dans l'Europe centrale (3), et du coup le problème entier de la reconstruction européenne, avec les lacunes multiples que les traités de Vienne et de Paris laissaient dans sa solution, se trouva posé devant le congrès. On n'y était pas préparé à l'aborder et on n'y toucha pas ; mais on se sépara sous une impression de malaise, d'irritation et d'inquiétude que le développement des événements au cours des mois suivants devait aggraver.

(1) Cisternes, *le Duc de Richelieu*, p. 146 ; Phillips, *The Confederation of Europe*, p. 256 ; *Sbornik*, CXIX, p. 794, 813.

(2) *Archives russes*, 1883, p. 721 ; Pertz, *Stein*, t. V, p. 302.

(3) Zschokke, dans *Prometheus*, Avarau, 1832, t. I, p. 101.

CHAPITRE III

ALEXANDRE ET METTERNICH

I. L'agitation révolutionnaire en France. Un complot bonapartiste. Projet d'enlèvement du tsar. L'agitation constitutionnelle en Allemagne. Kotzebue. Son assassinat. Effort de réaction entamé par Metternich. Les conférences de Carlsbad. Attitude équivoque d'Alexandre. Metternich et Capo d'Istria. — II. Le projet d'hégémonie austro-prussienne et la résistance des petits États. Les conférences de Vienne. Nouvelles tergiversations du tsar. Changement ministériel en France et crise dans les relations franco-russes. Richelieu et Decazes. Rappel du comte de Noailles. Le comte de La Ferronays lui succède. Débuts pénibles. Revirement déterminé par le retour de Richelieu au pouvoir. — III. Révolution en Espagne et en Italie. La politique interventionniste de Metternich. Alexandre toujours hésitant. Un nouveau congrès en perspective. — IV. Le tsar à Varsovie. Nouvel appel à la France. Une manœuvre mystificatrice. Avances et dérobade. Le programme de la Sainte-Alliance et l'opposition de l'Angleterre. Alexandre justifie sa politique. Le premier recueil de documents diplomatiques. — V. Le congrès de Troppau. Les instructions des représentants de la France. Alexandre les interprète comme un acte d'hostilité. La double hypostase du tsar. Apôtre des idées libérales et gendarme de l'ordre politique établi. Nesselrode et Capo d'Istria. — VI. Le jeu de Metternich favorisé par les nouvelles de Russie. Une mutinerie au régiment *Siémionovski*. Sa connexion supposée avec le mouvement révolutionnaire. Colère et émoi d'Alexandre. La répression. Férocité et hypocrisie humanitaire. — VII. Un projet de police internationale. Adhésion du tsar. Refus catégorique de l'Angleterre. « En claquant les portes. » Refus déguisé de la France. Transfert du congrès à Laybach. — VIII. Triomphe définitif de Metternich. La conversion du tsar. Les impressions mystiques dont elle procède. L'Apocalypse et le livre de Job. L'aide militaire à l'Autriche pour combattre « l'hydre révolutionnaire » à Naples. Alexandre prétend cependant rester fidèle à son passé.

I

Au départ d'Aix-la-Chapelle, sur le chemin de Bruxelles où il se proposait de passer quelques jours avec le roi et la reine des Pays-Bas, une alerte attendait Alexandre, propre à le con-

firmer dans les dispositions d'esprit que la brochure de Stourdza indiquait. Il eut nouvelle d'un complot, ourdi, assez peu sérieusement d'ailleurs, par un groupe de bonapartistes, pour l'enlever et l'obliger à proclamer empereur le fils de Napoléon sous la régence de Marie-Louise. Le souverain portait la peine des façons de coquetterie qu'il lui était habituel de ne pas s'interdire à l'encontre même de ses sentiments les plus décidés et par lesquelles il avait, au regard du prisonnier de Sainte-Hélène, prêté à une légende, dont Grouchy venait de se prévaloir, en sollicitant son intervention auprès du gouvernement de Louis XVIII, qui refusait de reconnaître le rang de maréchal qu'il avait obtenu pendant les Cent-Jours (1). Des mesures de police prises à temps firent avorter cette sotte tentative de rapt (2). Mais, au cours des mois suivants, la politique incohérente et équivoque du tsar allait le mettre aux prises avec des complications dont le danger fut plus grand.

En Allemagne, faisant faux bond aux engagements contractés en 1813 et se laissant persuader par Metternich que l'établissement du régime représentatif conduirait inévitablement à la dissolution de l'État prussien (3), Frédéric-Guillaume pouvait se flatter d'avoir aussi l'agrément du tsar. Mais, beau-frère du souverain russe et en relations très amicales avec lui, le duc de Saxe-Weimar semblait contredire cette présomption. Il luttait en eff t de libéralisme avec ses voisins de Bade et de Bavière, en donnant pleine satisfaction à ses sujets dans la charte qu'il leur accordait. Cependant encore, Alexandre ne désavouait pas Stourdza et paraissait goûter fort les rapports que, de Saxe-Weimar même, Kotzebue lui adressait dans le même esprit. Depuis son exil en Sibérie et son retour en faveur auprès de Paul Ier (4), cet écrivain s'était employé de diverses manières au service de la Russie, en restant toujours le même homme,

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 464.

(2) Notice historique sur le complot formé contre l'empereur Alexandre Ier, Paris, 1819 ; Documents... sur la mort d'Alexandre Ier (Récit de Marie-Nicolaiévna Salomka, femme du colonel Anastase Danilovitch S. qui accompagnait le souverain sur la route d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles), p. 109-110.

(3) Biedermann, *Fünfundzwanzig Jahre preussischer G.*, t. I, p. 288 et suiv.

(4) V. K. Waliszewski, *le Fils de la grande Cathereine*, p. 154, 160.

frivole, trivial et mal pondéré. Depuis 1817, il résidait en Allemagne, mais il n'y justifiait pas les inquiétudes que les agents du tsar dans ce pays donnaient à Metternich. Comme la politique de leur maître, leur propagande avait aussi double visage et s'exerçait dans deux sens. Avec plus de violence encore que Stourdza, Kotzebue s'attaquait à la jeunesse universitaire du pays et à ses *sacra* les plus chers : unité nationale, constitution, liberté de la presse, *Bürgerschaft*. Au commencement de 1819, dénoncé par la *Nemesis* de Londres comme mercenaire de la plume aux gages d'un souverain étranger, il commit la maladresse de réclamer et eut le malheur d'obtenir de la faiblesse du tribunal des échevins à Leipzig la saisie de cette feuille « pour injure à un serviteur de l'empereur de Russie ». Quelques semaines plus tard, le 23 mars, il tombait sous le poignard de Sand, en exécution d'un arrêt de mort prononcé à Iéna par un tribunal d'agitateurs occultes (1).

Le tsar parut visé lui-même par cet attentat, auquel Stourdza, également condamné, n'avait échappé qu'en fuyant à temps, et l'événement eut en Russie un retentissement prolongé. L'écho s'en laisse reconnaître dans un des poèmes de Pouchkine, « le Poignard », et l'effet dans la propagation ultérieure des idées de régicide au sein des sociétés secrètes, dont ce pays se couvrait à son tour. En Allemagne, une poussée de réaction, plus violente en résulta d'autre part, sous l'impulsion de Metternich. Après entente entre Vienne et Berlin, toutes les cours allemandes furent, en août 1819, convoquées à Carlsbad, pour des conférences où, du 7 au 27 de ce mois, des mesures de répression sévères furent décidées, en attendant une loi organique, dont Metternich concevait le projet et qui devait attribuer aux deux grandes puissances allemandes un pouvoir de police dictatorial dans le ressort défini par l'acte fédéral de 1815. Une nouvelle réunion, à Vienne cette fois, était prévue pour cet objet.

Ainsi menacées, les petites cours se concertèrent pour la défense de leur indépendance et commencèrent par en appeler aux autres grandes, et à la Russie en particulier. L'Angleterre et la

(1) V. pour les détails : Varnhagen von Ense, *Briefwechsel*, t. I, p. 245 et suiv.

France se firent sourdes, et Alexandre mit en jeu avec son aisance habituelle le mouvement perpétuel de son balancier mental. En juillet, Metternich attirant son attention sur l'activité provocatrice de certains agents russes en Italie où La Harpe lui-même, qui y accompagnait le grand-duc Michel, se livrait à des manifestations de son libéralisme intermittent, le tsar avait répondu en donnant par avance son assentiment à toutes les mesures qui seraient prises à Carlsbad et dont le sens lui était indiqué. Mais, en octobre, après avoir reçu à Varsovie son beau-frère, le roi de Würtemberg, qui seul à Carlsbad avait osé faire acte de protestation, comme Lebzeltern lui exposait le danger des constitutions démocratiques qui étaient en train de « républicaniser l'Allemagne », le tsar observa que, cependant, l'ordre régnait dans son royaume polonais (1), si constitutionnel qu'il fût, et, le 4 décembre, une circulaire adressée aux légations russes en Allemagne y porta une critique assez vive des décisions que le tsar avait précédemment approuvées par anticipation. L'invitation y était jointe à encourager les gouvernements des petits États dans une résistance que la Russie se proposait d'appuyer, en cherchant une entente avec l'Angleterre sur « ce sujet immense ». Une note était en effet envoyée de Saint-Pétersbourg à Londres pour cet objet, et, la commentant devant La Ferronays, Capo d'Istria disait des conférences de Carlsbad qu'elles avaient été « un congrès contre l'opinion (2). »

Metternich s'indigna : « Capo d'Istria, écrivait-il, me fait l'effet d'un amateur de musique qui se mettrait dans une chambre contiguë à la mienne pour faire des études sur le cor de chasse... Fausse mesure, fausse note, fausse clef (3). » Mais il y avait d'autres concertants. Dans un opuscule intitulé : *Manuscript aus Suddeutschland*, un Würtembergeois qui passait pour une

(1) Rapports de Lebzeltern, 10 et 17 octobre, 4 novembre 1819, Stern, *Geschichte Europa's*, t. I, p. 593-594.

(2) La Ferronays à Dessolles, 7 décembre 1819 et 30 janvier 1820, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLIX, f. 366 (cf. *ibid.*, f. 329) et CLX, f. 32 ; Gervinus, *Geschichte des XIX J.*, t. II, p. 647-650 ; Sugenheim, *Russlands Einfluss*, t. II, p. 382.

(3) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 336 ; cf. Hardenberg à Castlereagh, Berlin, 30 décembre 1819, Castlereagh, *Correspondance*, 3e série, t. IV, p. 162.

doublure de Kotzebue et devait plus tard en faire l'aveu, Louis Lindener, allait jusqu'à proposer qu'on chassât l'Autriche et la Prusse hors de l'Allemagne, comme puissances dont la population n'appartenait pas en majorité à la race germanique, et, d'après une indication d'origine anglaise, le roi de Würtemberg aurait, en effet, médité à ce moment de se détacher du *Bund* allemand, comme chef d'un parti constitutionnel, auquel l'appui de la Russie serait assuré (1). On ne saurait dire si ce rapport avait quelque fondement ; mais, au cours des derniers mois de 1819, des concentrations démonstratives de troupes en Pologne provoquaient de la part de la cour de Vienne une demande d'explication.

Au regard de l'Europe centrale, l'œuvre entière des traités de 1815 était ainsi mise en brèche, l'assaut paraissant livré sous le commandement du souverain qui s'était targué de présider à l'é ection de cet édifice.

II

S'ouvrant le 28 novembre sous de tels auspices dans la capitale autrichienne, les nouvelles conférences prenaient naturellement un tour orageux. La Bavière s'y joignait au Würtemberg et la Saxe elle-même semblait incliner à ce parti. Les débats se prolongeaient jusqu'au 15 mai et le consortium austro-prussien y subissait de rudes attaques. Mais, bien que, depuis Aix-la-Chapelle, Alexandre restât en correspondance directe avec Castlereagh (2), sa note du 27 janvier n'obtenait du gouvernement anglais qu'une réponse évasive. La chute de Richelieu déterminait d'autre part une crise dans les relations franco-russes. De janvier à février 1820, le soulèvement insurrectionnel en Espagne suivi de l'assassinat du duc de Berry fournissait des arguments persuasifs au parti de la réaction et l'acte final de la réunion de Vienne, converti peu après à Francfort (8 juin) en loi fondamentale de la confédération germanique, s'en est ressenti : renvoyant

(1) Hagen, *Geschichte der neuesten Zeit*, t. I, p. 465 ; *Gœttingische Gelehrte Anzeigen*, 1854, t. III, 1982.
(2) Castlereagh, *ibid.*, t. IV, p. 403.

les adversaires dos à dos, il maintenait à peu près intacte la construction bâtarde de 1815 (1).

Sous la présidence nominale de Dessole et la direction effective de Decazes, le nouveau cabinet français visait à se libérer de la tutelle de Pozzo, en prenant résolument son appui à Londres. Alexandre en témoignant de l'humeur par une dépêche ostensible de Nesselrode à Pozzo (2), Louis XVIII ne s'en laissait pas émouvoir, et, passant quelques semaines à Paris, en août 1819, Capo d'Istria ne réussissait pas à détacher le roi de son favori. En novembre, Decazes fut premier ministre titulaire et la politique qu'il représentait prenait son plein développement, faisant entrer à la Chambre, avec le conventionnel Grégoire, quatre-vingts libéraux, rappelés pour la plupart de l'exil. De plus en plus irrité en même temps que réellement alarmé, le tsar invoqua formellement le *casus fœderis* aux termes des accords secrets d'Aix-la-Chapelle ; mais, l'Autriche ne voulant pas se séparer de l'Angleterre et Berlin demeurant inféodé à Vienne, cet appel resta sans effet (3).

La tension des rapports entre Saint-Pétersbourg et Paris tournait à l'hostilité, et, de février 1819 à novembre, l'ambassade de France en Russie resta en vacance. Rappelé de son poste, le comte de Noailles n'y avait d'ailleurs tenu qu'un rôle de figuration décorative et il semble s'en être acquitté médiocrement, réduisant ses secrétaires « à courir après un dîner », s'il faut en croire Christin (4). Les affaires étaient traitées par voie de correspondance directe entre les deux gouvernements. Pa ses relations déjà anciennes avec le tsar (5), succédant à ce diplomate certainement peu brillant, La Ferronays paraissait qualifié pour le remplacer avantageusement de toute façon. Au bout de quelques semaines cependant, il déclarait que le poste n'était pas tenable. Nesselrode lui donnait insolemment communication d'un mémoire qu'il disait avoir été envoyé de Paris à sa cour et où la chute de la dynastie bourbonienne en France était pré-

(1) Debidour, *Histoire diplomatique de l'Europe*, t. I, p. 132 et suiv.
(2) 6 février 1819, *Sbornik*, CXXVII, p. 25.
(3) Debidour, *loc. cit.*, t. I, p. 138 et suiv.
(4) *Archives russes*, 1883, p. 749.
(5) V. t. II, p. 222, de cet ouvrage.

sentée comme inévitable à bref délai, en même temps qu'en prévision de cet événement, la candidature du prince d'Orange était évoquée à nouveau. A un bal masqué, un personnage officiel, le maître des cérémonies, Kologrivov, narguait le représentant du roi en s'offrant à des hommages démonstratifs dans le costume légendaire du *Petit Caporal*. Le nouvel envoyé de Louis XVIII ne parvenait seulement pas à obtenir une audience de l'empereur, et, comme il essayait de se faire inviter du moins aux parades où tous ses prédécesseurs avaient eu journellement accès, Nesselrode l'engageait à ne pas insister (1),

Cet état de choses dura jusqu'à la mi-mars, moment où, usant d'un procédé qui lui était habituel, l'inaccessible souverain annonça à l'ambassadeur, par une invitation à dîner en petit comité, un changement d'attitude que les nouvelles du jour expliquaient. Decazes venait de quitter le pouvoir, et, commentant l'événement qui motivait cette retraite, son successeur avait écrit au tsar : « Le meurtre odieux du duc de Berry soulèvera l'indignation de tous les Français bien pensants et provoquera la nécessité de nouvelles lois qui seront promulguées incessamment. C'est jusqu'à cette époque très prochaine que je supplie Votre Majesté de suspendre son indignation contre nous. Je sens que nos folies et nos crimes ne sont pas faits pour inspirer confiance ; mais il faut nous traiter comme des malades. Daignez croire, Sire, que la pensée d'obtenir le suffrage de Votre Majesté Impériale est toujours la règle de nos actions (2). » L'éditeur russe de ce document a pu dire avec quelque fondement qu'il était sans autre exemple dans l'histoire des relations entre ministre d'une puissance indépendante et souverain d'un autre État. Richelieu n'était pas, à la vérité, tout à fait disposé, ni surtout entièrement maître de faire preuve en actes d'autant de déférence qu'il en montrait en paroles, et le tsar allait s'en apercevoir bientôt.

(1) Rapports de La Ferronays, décembre 1819-février 1820, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLIX, f. 354-384, CLX, f. 53. Cf. *Sbornik*, CXXVII, et grand-duc NICOLAS, *Alexandre Ier*, t. II. Ces deux publications se complètent, en laissant cependant encore des lacunes.

(2) Paris, 22 février 1820, F. DE MARTENS, *Recueil*, t. XIV, p. 425.

III

En avril 1820, à la suite d'une note de l'envoyé de Ferdinand VII, de Zéa de Bermudez, sollicitant du secours contre le soulèvement de Riego, en une nouvelle circulaire aux puissances de la quintuple alliance, il esquissa la politique qu'il devait, deux ans plus tard, défendre à Vérone. « La révolution d'Espagne, disait-il, fixe l'attention des deux mondes et intéresse l'avenir de peut-être tous les peuples civilisés. » Il se déclarait constitutionnaliste, mais se prononçait pour les constitutions imposées d'en haut et préconisait une intervention collective contre les révolutionnaires espagnols. Mais Louis XVIII lui-même se fit sourd à cet appel. Pour l'intervention proposée, les troupes françaises seules paraissaient utilisables, et, plus encore que les frais et les difficultés de l'entreprise, le roi y redoutait les risques d'un conflit avec l'Angleterre ou même avec l'Autriche, qui toutes deux se montraient également attachées au parti de la neutralité (1).

En juillet, la situation changea. L'exemple donné par les sujets de Ferdinand VII en Espagne étant suivi pa ceux de Ferdinand IV en Italie, Metternich cessait d'être non-interventionniste. A son tour, il réclamait l'assistance des Alliés contre cet autre mouvement révolutionnaire, et, sans attendre l'effet de sa requête, il concentrait précipitamment des troupes dans le royaume lombardo-vénitien. Alexandre eut la folie de voir dans cette manœuvre le triomphe de sa politique et il donna à l'homme qu'en 1814 il avait voulu jeter par la fenêtre la joie de pouvoir écrire : « Le livre de l'Apocalypse est fermé pour le moment et saint Jean (2) ne prêche plus que dans le désert. L'empereur Alexandre et moi nous déciderons bien des choses à nous deux (3). » Louis XVIII, s'inquiétant des prises que l'Autriche semblait convoiter en terre italienne et arguant des liens dynastiques entre les cours de France et de Naples pour revendiquer un droit

(1) Phillips, *The Confederation of Europe*, 2e édit., p. 195 et suiv.
(2) Capo d'Istria portait le prénom de Jean.
(3) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 337, 363.

de priorité au regard de l'intervention que le mouvement insurrectionnel en cause pouvait réclamer, Alexandre prit péremptoirement parti contre ses « protégés » français, pour Metternich, qui pourtant jugeait à propos de recourir à une nouvelle consultation des cinq grandes puissances. A la faveur de la tension qui se reproduisait dans les rapports entre Saint-Pétersbourg et Paris, il comptait obtenir facilement un blanc-seing pour l'opération de haute police qu'il avait déjà entamée et dont il entendait garder le commandement. Mais, plutôt qu'à un congrès, il imaginait le demander à une *conférence permanente* des ambassadeurs accrédités à Vienne, dont la docilité lui semblait garantie par le diplomate qui y représenterait la Russie. C'était le dernier rejeton, sans postérité mâle, d'une lignée de grands seigneurs, fastueux, ignares et indolents. « Deux ou trois fois vingt-quatre heures après un entretien avec Golovkine, écrivait Metternich à Mme de Lieven, je reste prolixe, entortillé et tant soit peu boursouflé. Le moral peut enfler comme une jambe (1). » Ainsi fut conçue à cette époque l'idée de l'organisme diplomatique qui, cent ans plus tard seulement, devait être appelé à un si grand rôle. En 1820, Alexandre n'a pas été tenté d'en faire l'expérience, bien qu'il dût plus tard y prendre goût. Il connaissait la mesure de Golovkine et se livrer à Metternich n'était pas encore dans ses convenances. Il se réconciliait de plus en plus avec le ministre de l'empereur François et il découvrait des talents à Nesselrode, qui, depuis son séjour à Vienne en 1815, inclinait à y chercher des oracles ; mais il appréciait toujours Capo d'Istria dont les sentiments étaient en ce point très différents. Enfin et surtout, il voulait « faire lui-même ses affaires », et en dernier lieu la réunion d'un congrès à Troppau fut décidée, Alexandre objectant même à ce que la France y envoyât son représentant à Vienne, dont Chateaubriand allait dire quatre ans plus tard : « M. de Caraman qu'on a fait duc parce qu'il a été le valet de M. de Metternich (2). » L'amant de Mme de Lieven n'avait pas encore partie gagnée et le tsar allait le faire voir avant l'heure du rendez-vous.

(1) 3 mars 1819, comtesse DE LIEVEN, *Letters*, p. 228.

(2) *Mémoires d'outre-tombe*, t. IX, p. 259 ; Capo d'Istria à Pozzo, Varsovie, 6 septembre 1820, *Sbornik*, CXXVII, p. 455.

IV

En route pour Troppau, il s'arrêta à Varsovie. La France y avait un agent, Nicolas d'Hédouville, frère de l'ancien ministre à Saint-Pétersbourg, auquel, pour la circonstance, Richelieu avait jugé à propos de donner un adjoint dans la personne d'un ancien commissaire des guerres, Bécheu de la Sancie, qui avait été quelque temps employé en Pologne. Il n'imaginait sans doute pas à quelle épreuve ce diplomate auxiliaire allait être soumis (1). Capo d'Istria accompagnait le tsar, et, aussitôt que Bécheu lui fut présenté, il fit voir que, contrairement à la présomption de Metternich, « le livre de l'Apocalypse » restait ouvert. Se ménageant un aparté avec l'agent français, prenant un air de mystère et recommandant au collègue de d'Hédouville le secret le plus absolu, même devant ce dernier, il s'ouvrit à lui en ces termes : « Votre gouvernement a, en ce moment, l'occasion de ressaisir et d'exercer l'influence qui lui appartient dans les affaires d'Europe. Il est le seul gouvernement constitutionnel établi sur le continent. Que le roi écrive lui-même aux rois d'Espagne et de Naples en leur proposant sa médiation. »

Bécheu ignorait que son gouvernement eût déjà réclamé le privilège dont il était invité ainsi à se prévaloir et que le gouvernement russe se fût précisément joint aux cabinets de Londres et de Vienne pour y objecter péremptoirement. En ce premier contact avec la diplomatie du tsar, son inexpérience ne lui permettait pas aussi de mettre en doute la valeur de l'ouverture qui lui était faite. Capo d'Istria insistait ; il assignait à l'ancien commissaire des guerres un nouveau rendez-vous, où il annonçait qu'il lui remettrait « quelque chose d'écrit ». Après quoi, Bécheu

(1) Pour cet épisode, la correspondance de Capo d'Istria avec Richelieu et Pozzo et de La Ferronays avec Pasquier, en septembre 1820, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXI et *Sbornik*, LIV et CXXVII ; Mémoire de Bécheu de la Sancie, envoyé en mission à Varsovie, avec notes marginales de Richelieu, sans date, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXI, f. 74.

devrait se mettre immédiatement en route pour Paris et faire grande diligence en observant toujours un secret impénétrable sur l'objet de ce déplacement, car « si quelque chose en transpirait, Capo d'Istria ne répondait pas que le voyageur eût chance d'arriver à destination ».

Bécheu ne douta encore pas que le ministre du tsar parlât au nom de son maître et il ne se peut guère d'ailleurs qu'Alexandre ait été entièrement étranger à cette démonstration. Pourtant, au jour par lui fixé, Capo d'Istria arriva les mains vides. L'empereur, expliquait-il, avait jugé que la démarche projetée serait imprudente. Il inclinait, en effet, à partager le sentiment des autres grandes puissances que « l'état de la France n'était pas devenu suffisamment rassurant » pour qu'on pût, sans danger, lui confier une mission comportant de graves responsabilités. Pourtant encore, Capo d'Istria ne donnait pas le projet comme abandonné. Il se disait au contraire persuadé que « le rôle de médiatrice n'échapperait pas à la France ». On devait seulement attendre que « les puissances alliées le lui conférassent elles-mêmes. » Et il ajoutait : « Ma politique à moi est hardie. Peut-être trop. Je voulais vous faire forts. On vous donne le conseil de l'être. Tâchez d'en profiter. Au surplus, la Russie sera toujours l'alliée naturelle de la France (1). »

On a supposé que, dans l'intervalle de quelques jours qui a séparé les deux entrevues du ministre russe avec l'agent français, Alexandre avait été déconcerté par les nouvelles (découverte d'un complot en France, révolution au Portugal), qu'il recevait coup sur coup et qui semblaient justifier la politique violemment réactionnaire de Metternich. Cette explication paraît superflue. Le va-et-vient du balancier se poursuivait simplement. Pour la partie qu'il allait jouer à Troppau, Metternich marquait des points contre le tsar à Paris même, obtenant que Caraman fût envoyé au Congrès et que Richelieu se défendît devant le cabinet russe d'avoir prêté à l'Autriche des projets d'acquisition en Italie (2). Alexandre devait donc être porté à réagir de ce côté, en même temps qu'une entente avec la France lui était rendue

(1) Mémoire de Bécheu cité plus haut. Cf. Pasquier, *Mémoires*, t. IV, p. 532 et suiv.

(2) Richelieu à Capo d'Istria, 29 septembre 1820, *Sbornik*, LIV, p. 553.

désirable par l'attitude de l'Angleterre. Mais, comme toujours il hésitait entre le pour et le contre.

Le cabinet de Londres prenait nettement position contre toute intervention collective dans les affaires de Naples, le principe en étant, observait-il, inconciliable avec le régime politique du Royaume-Uni. C'était aussi mettre en cause l'esprit même et le programme de la Sainte-Alliance, en donnant du poids aux accusations et aux méfiances que ce pacte faisait naître dans le monde européen. Alexandre ne pouvait manquer d'en être profondément blessé, et c'est à cette impression que semble devoir être rattaché le projet, conçu à ce moment, d'une publication qui, de façon éphémère il est vrai, a anticipé sur les recueils multicolores de documents, dont la mise périodique sous presse est entrée dans les habitudes de la diplomatie de notre temps. Le tsar prétendait que, par le dossier de sa politique ainsi ouvert, la Russie fût libérée du soupçon d'un attentat médité par elle contre l'indépendance ou l'intégrité des autres pays. Il paraît aussi avoir plus ambitieusement visé à préparer par cette voie l'introduction de la langue russe dans le vocabulaire diplomatique de l'Europe. Le projet eut en 1823 un commencement d'exécution avec un premier volume, qui, sous la rédaction du comte Bloudov, comprenait les pièces les plus importantes produites ou recueillies au département russe des Affaires étrangères depuis les traités de Paris jusqu'au congrès de Vérone (1). Mais le second volume s'est fait attendre jusqu'à nos jours. Entre les deux pôles vers lesquels sa pensée et sa volonté gravitaient dans un flottement continu, Alexandre avait de l'entêtement mais point de persévérance, et il allait le montrer aussi à Troppau.

V

Les débats s'y ouvrant le 20 octobre, Castlereagh s'éleva dès la première heure avec force contre toute décision qui érigerait en loi générale et permanente, au bénéfice de toutes les puissances

(1) *Le comte Bloudov et son temps*, p. 132-134.

ou de l'une quelconque d'entre elles, le droit à intervenir dans les affaires intérieures des autres pays. Pour le tsar, c'était, précisément, toute la question. Or, il ne se trouvait pas plus près de s'y entendre avec Metternich lui-même. Gendarme de l'ordre européen, il jugeait bon que l'Autriche s'employât à détruire en Italie une constitution révolutionnaire née de l'émeute ; mais, libéral, il voulait qu'une fois remis en possession de sa souveraineté, Ferdinand fût astreint à en faire acte en octroyant à ses sujets « une charte raisonnable ». C'est ce que Metternich n'admettait pas. Le régime qu'il ambitionnait de restaurer à Naples était celui du pouvoir le plus absolu, sans que Castlereagh y objectât, dans l'idée que les institutions libres de son Angleterre n'étaient pas un article d'exportation et que les affaires intérieures de Naples ne la concernaient pas. Pour défendre sa thèse, Alexandre n'avait ainsi de recours possible qu'auprès du « seul gouvernement constitutionnel établi sur le continent », comme disait Capo d'Istria. Mais il avait trop oscillé et mis en méfiance Richelieu lui-même.

Envoyant Caraman à Troppau pour plaire à Metternich, l'ancien gouverneur d'Odessa s'était avisé de lui adjoindre La Ferronays pour ne pas trop déplaire au tsar, et les instructions données aux deux représentants de la France s'ajustaient comme elles pouvaient à cette double préoccupation. Ils devaient esquiver de prime abord, bien qu'avec les plus grands ménagements, une adhésion explicite au *principe* de l'intervention. En consentant ensuite au *fait* de l'intervention autrichienne, ils ne l'admettraient que « tempérée par quelque expédient qui offrît au roi et au ministère de Naples l'occasion et la possibilité de parvenir à un arrangement amical ». Si néanmoins, le prince de Metternich persistait à ne s'accommoder d'aucune réserve dans l'emploi de la force, « la France déclarerait qu'elle conservait la liberté de se conduire selon les circonstances. »

Porté à la connaissance du cabinet de Saint-Pétersbourg (1), ce programme n'était pas très clair, mais l'était assez pour qu'Alexandre l'interprétât comme un acte d'hostilité et presque

(1) Le duc de Richelieu à Capo d'Istria, Paris, 12 octobre 1820. F. de Martens, *Recueil*, t. XV, p. 5 ; cf. Rain, *Alexandre Ier et les Révolutions nationales*, p. 14.

de rébellion, en même temps que l'envoi de Decazes à Londres en qualité d'ambassadeur l'inclinait au soupçon d'une entente entre la France et l'Angleterre. Sous cette impression, son premier mouvement fut de dicter à Nesselrode une dépêche prescrivant à Pozzo de tenir à Richelieu un langage qui le rappellerait au souvenir d'Odessa et des accords secrets d'Aix-la-Chapelle : « Le salut de la France exige impérieusement », y était-il dit, « qu'elle reste fidèle aux principes d'une alliance qui lui a deux fois rendu sa vie politique et sa liberté. Il ne pourrait arriver rien de plus malheureux au gouvernement français que de prendre une attitude qui pourrait faire craindre que, placé hors de cette alliance tutélaire, il rapproche et amène le *casus fœderis et belli*, stipulé dans une occasion récente et solennelle, par un acte spécial qui n'admet pas deux interprétations (1). »

Mais, l'instant d'après, le retour du balancier faisait que le souverain tendait l'oreille à Capo d'Istria et approuvait, sous sa rédaction, une note dont la lecture portait Metternich à traiter l'auteur de « fou fieffé et complet ». Maintenant le principe d'une intervention collective en Italie, le Corfiote lui donnait pour but l'établissement à Naples d'un régime propre à satisfaire « le vœu national » sur la base de la liberté. « Je ne connais que le vœu des carbonari, » répliquait rageusement le ministre de l'empereur François (2). Son habileté n'y suffisant pas, c'est un coup de fortune accidentel qui allait lui donner la possibilité d'orienter dans le sens désiré et de fixer au moins momentanément l'oscillante vo on é que Capo d'Istria et Nesselrode ne cessaient de tirer à hue et à dia.

VI

Le jour même, 9 novembre, où partait pour Paris la dépêche, dictée *ab irato*, à l'adresse de Pozzo, le tsar recevait de Saint-Pétersbourg la nouvelle d'une révolte qui s'était produite au

(1) Nesselrode à Pozzo, Troppau, 9 novembre 1820, *Sbornik*, CXXVII, p. 494.

(2) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 379 ; Stern, *Geschichte Europa's*, t. II, p. 131.

Siémionovski, son régiment favori. En lui-même, le fait n'avait rien qui pût surprendre le souverain ou lui donner un motif d'appréhension sérieuse. Des algarades isolées de ce genre se multipliaient depuis quelque temps dans tous les corps de troupe, mais se laissaient réprimer facilement. En outre, l'incartade du *Siémionovski* était due à des circonstances très spéciales. Bénéficiant en tout temps d'un traitement de faveur, les hommes de ce régiment avaient en dernier lieu pris des habitudes d'enfants gâtés, par le fait d'un colonel débonnaire et d'un lot d'officiers qui, acquis aux idées libérales, étaient encouragés par le souverain lui-même à s'en inspirer dans leurs commandements (1). Sous l'influence de cette dernière cause, un certain relâchement de la discipline devenait apparent dans le corps de la garde tout entier, et, sur l'avis d'Araktchéiév, Alexandre avait pris récemment le parti d'y obvier en donnant aux régiments de nouveaux commandants, Allemands pour la plupart. Au *Siémionovski*, Potemkine, un neveu du favori de Catherine, avait été ainsi remplacé par Schwartz, officier connaissant son métier, mais pas un *barine* comme l'autre, un homme grossier, avec des états de service médiocres, — « colonel, et pas même la croix de Saint-Georges ! » observaient les soldats, — donc sans prestige, et visant à y suppléer par une exagération des méthodes prussiennes (2).

Le 28 octobre, à 11 heures du soir, une compagnie se mutina, les hommes déclarant qu'ils ne pouvaient supporter plus longtemps les mauvais procédés de cet « étranger ». Comme on leur faisait prendre les arrêts, des soldats appartenant à d'autres compagnies se portèrent au secours des camarades punis, essayant de les libérer. Ils ne se livraient cependant à aucune violence et

(1) *Le comte Bloudov et son temps*, p. 139 et suiv. ; KROPOTOV, *Biographie du comte M.-N. Mouraviov*, p. 152 et suiv. ; le même, dans *Archives russes*, 1870, p. 1777 ; LŒWENSTERN, *Mémoires*, édition française, t. II, p. 215.

(2) ENGELHARDT, « Mémoires, » *Bibliothèque internationale*, XXIV, p. 8 et suiv. ; GRETCH, *Mémoires*, p. 326 et suiv. ; JIKHARÉV, dans *Messager de l'Europe*, 1871, t. VII, p. 198 ; RYLÉIÉV, dans *Ancienne Russie*, 1871, t. IV, p. 523 et suiv. ; le même, dans *Bibliothèque des Décembristes*, t. III, p. 42 et suiv. — Cf. *Ancienne Russie*, 1873, t. I, p. 786 et suiv. ; Mme SMIRNOVA, dans *Archives russes*, 1903, t. I, p. 279 et suiv. ; *Archives Vorontsov*, t. XXIII, p. 420 ; SIÉMIÉVSKI, *les Idées des Décembristes*, p. 134 et suiv.

ne songeaient même pas à prendre les armes. Sans trace de complot, ni même d'action concertée, simple coup de tête, cette émeute n'aurait pas duré plus d'une heure, si les autorités compétentes s'étaient employées énergiquement à y mettre fin. Schwartz se cachant, Araktchéiév faisant le mort et le grand-duc Michel, chef divisionnaire, agissant avec mollesse, elle se prolongea jusqu'au matin. Cependant, ordre étant donné, à ce moment, aux rebelles de se rendre à la forteresse, ils obéirent sans mot dire.

Aussi bien, les premiers rapports envoyés à Troppau présentèrent l'incident comme insignifiant. Ne lui reconnaissant aucun caractère politique, ils en attribuaient toute la responsabilité aux maladresses de Schwartz (1). Écrivant de Saint-Pétersbourg à son mari, Mme de Nesselrode traitait l'affaire de bagatelle et raillait « les poltrons qui faisaient d'une mouche un éléphant ». De même l'impératrice Élisabeth, dans une lettre adressée à sa mère (2).

On a voulu qu'Alexandre ait été porté à une impression contraire par Metternich, qui, ayant eu, le premier, nouvelle de l'événement du 28 octobre, se serait ainsi trouvé en mesure de le représenter sous un aspect propre à alarmer le souverain. En fait, le courrier autrichien n'a pas devancé le courrier russe qui, d'après une légende très accréditée (3), se serait mis en retard intentionnellement, et, informé de l'événement par le tsar lui-même, le ministre de l'empereur François ne s'est pas tout d'abord avisé du parti qu'il pouvait en tirer et a traité la mutinerie de « boutade », appréciation qu'Alexandre semble avoir partagée

(1) Rapport du prince Vassiltchikov, avec annotations d'Alexandre Ier, dans *Archives russes*, 1876, t. II, p. 126 ; cf. SCHILDER, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 523 et suiv., grand-duc NICOLAS, *Alexandre Ier*, t. II, p. 539 et suiv. Rapports de Boutourline et de Miloradovitch, dans *Sbornik*, CXXI, p. 471 et suiv., et BOGDANOVITCH, *Alexandre Ier*, t. V, p. 513 et suiv. Lettre du grand-duc Michel à Alexandre Ier, 1er novembres 1820, dans SCHILDER, *Nicolas Ier*, t. I, p. 599 et suiv. ; cf. VADKOVSKI, « Mémoires », *Ancienne Russie*, 1873, t. VII, p. 635 et suiv., ; KARTSOV, même recueil, 1883, XXXVII, p. 685 et suiv. ; XXXVIII, p. 62 et suiv.

(2) NESSELRODE, *Lettres*, t. VI, p. 106 ; grand-duc NICOLAS, *Elisabeth*, t. III, p. 156.

(3) Recueillie en Russie et au dehors par tous les ouvrages de vulgarisation et même quelques autres, v. JOYNEVILLE, *Life and Times of Alexander I*, t. III, p. 299.

au premier moment (1). Le *Siémionovski* lui était cher à divers titres. Prince héritier, il avait à plusieurs reprises puisé dans la caisse du régiment, grâce à la complaisance du général Niédobrovo qui en était le chef à cette époque (2). Empereur, c'est par lui qu'il avait été d'abord acclamé. Il devait donc à son endroit incliner à l'indulgence. Mais bientôt, frappant son esprit, qui, toujours ombrageux, se trouvait particulièrement impressionné dans ce sens par les événements de France et d'Italie, d'Espagne et de Portugal, certains détails dans celui du 28 octobre, successivement portés à sa connaissance, lui en faisaient prendre une autre idée. Le jour où la mutinerie s'était produite se trouvait être celui-là même où les deux impératrices avaient quitté Tsarskoié et Pavlovsk, rentrant à Saint-Pétersbourg. D'où le soupçon d'un attentat qui les aurait visées. Tout en présentant l'incident sous un jour des plus rassurants, le commandant du corps de la garde, prince Vassiltchikov, engageait le souverain en des termes extrêmement pressants à hâter son retour. Il n'en indiquait pas la raison, qui n'eût pas inquiété le tsar, et il ne l'en alarmait que davantage. Après le départ du maître pour Troppau, il avait reçu une dénonciation se rapportant à l'existence d'une société secrète, dont deux officiers du *Siémionovski*, les frères Mouraviov-Apostol, Mathieu et Serge, faisaient partie. N'ayant pas de chiffre, il n'osait confier à la poste ce renseignement, qui n'eût rien appris à l'élève de La Harpe ; Alexandre suivait de près, depuis le premier jour, la vie de ces groupements, dont il avait lui-même favorisé la formation. Mais les réticences de Vassiltchikov devaient lui paraître suspectes, et, d'autre part, brouillés à ce moment à cause d'une belle Polonaise dont ils se disputaient les faveurs, un des colonels de la garde, Boutourline, et le gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, Miloradovitch, envoyaient des rapports contradictoires. Les correspondances non officielles ne reproduisaient pas aussi, toutes, la note opti-

(1) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 377 ; cf. *Archives russes*, 1868, p. 1320 ; *Lectures à la Société d'histoire*, 1864, livre IV, 5e partie, p. 189-192 ; Engelhardt, *Mémoires*, p. 235 ; Siémiévski, *les Idées des Décembristes*, p. 149-150 ; même auteur dans *le Passé* (Byloié), 1907, n° 3.

(2) *Invalide russe*, 1865, n° 263 ; cf. Dirine, *Histoire du régiment Siémionovski*, t. I, p. 14 ; I. Ratchinski, dans *Archives russes*, 1902, t. XI, p. 413.

miste de Mme de Nesselrode. Araktchéiév insinuait que la mutinerie n'était pas le fait des soldats seuls et le chef de tous les « généraux du jour », Zakrevski, parlait d'une proclamation révolutionnaire lancée à cette occasion (1).

Le porteur du premier rapport envoyé à Troppau était lui-même fait pour suggérer au destinataire l'idée d'une connexion entre l'incartade du *Siémionovski* et le mouvement révolutionnaire. Ancien officier de ce régiment d'où il avait passé récemment aux hussards de la garde du corps, aide de camp du prince Vassiltchikov et témoin oculaire de l'incident, il avait paru qualifié de tous points pour cette mission. Tout en appréciant son intelligence et son savoir, Alexandre le jugeait cependant capable de justifier l'épigramme que Pouchkine traçait au bas de l'un de ses portraits : « A Rome il eût été un Brutus ; à Athènes un Périclès ; chez nous, il est officier de hussards (2). » C'était le révolté d'un avenir prochain, en guerre avec le régime politique, l'Église officielle et la société de son pays, l'auteur de la célèbre « Lettre philosophique », publiée en 1836, P. Tchaadaiév (3).

Au bout de huit jours, sans que Metternich y fût pour rien, le souverain se trouva dans un paroxysme d'inquiétude et d'irritation. D'Occident, imaginait-il, la Révolution avait pénétré en Russie et l'armée y prenait la tête du mouvement, représentée par un corps de troupe dont il s'était plu à dire : « Le *Préobrajenski* est le régiment du tsar ; le *Siémionovski* est MON régiment. » L'observation ne lui échappait pas que c'était en partie son œuvre et sa colère n'en était que plus grande. Le 17 novembre, « après une semaine de réflexion », comme il prenait soin de le noter, il expédia à Saint-Pétersbourg un « ordre du jour » prescrivant que l'effectif entier du *Siémionovski*, officiers

(1) *Archives russes*, 1875, t. I, p. 339 et suiv. ; *Sbornik*, LXXIII, p. 26, 112 ; Bogdanovitch, *Alexandre Ier*, t. V, p. 527.

(2) Pouchkine, *Œuvres*, t. I, p. 180. L'inscription est de 1817.

(3) V. sur lui : Longuinov, dans *Messager russe*, 1862, novembre, p. 119 et suiv. ; Jikharev, dans *Messager de l'Europe*, 1871, t. VII, p. 172 et t. VIII, p. 9 et suiv. ; Sverbéiév, dans *Archives russes*, 1868, p. 976 et suiv. ; Pypine, *Opinions littéraires*, p. 141 et suiv. Après son voyage à Troppau, le bruit fut répandu qu'il avait trahi ses camarades, pour obtenir le rang d'aide de camp de l'empereur. Il en fut porté à quitter le service et s'est voué à l'activité littéraire. Une édition de ses œuvres choisies a été publiée à Paris en 1862. L'édition complète est de 1914.

et soldats, fût versé dans la ligne, d'où un nombre d'hommes correspondant serait tiré pour reconstituer le régiment (1). En même temps, écrivant à Vassiltchikov, il faisait valoir la modération de cette mesure, « la plus humaine qu'il fût possible de prendre ». « Le régiment n'est pas cassé, » observait-il ; « il est maintenu, ainsi que son nom et son uniforme. Personne n'est fusillé, ni passé par les verges, pas même touché du doigt (2) ! »

On peut admettre que cette fois encore le souverain n'ait pas pris conscience de tout ce que ce commentaire portait de révoltante hypocrisie. Pour des hommes faisant partie de la garde, le renvoi dans la ligne équivalait à une dégradation ; « l'ordre du jour » spécifiait en outre qu'un certain nombre de soldats, et jusqu'à 166 par compagnie, seraient, comme meneurs présumés, traduits devant un conseil de guerre, et cela sous-entendait une condamnation à des peines qui, variant entre 50 coups de knout et 6 000 coups de baguettes, c'est-à-dire entraînant pratiquement la mort dans d'affreux tourments, allaient en effet être prononcées. Le souverain devait, à la vérité, adoucir quelques-unes de ces sentences ; mais il en a aussi aggravé d'autres, non sans que la rédaction de l'arrêt définitif fût conçue de façon à donner l'impression que, fidèle à ses principes humanitaires, le tsar avait, dans tous les cas, usé de clémence (3).

A Vassiltchikov Alexandre adressait en même temps un long questionnaire, en style de juge d'instruction, où, convertissant en conviction décidée l'insinuation hasardée par Araktchéiév, le souverain s'arrêtait à l'idée d'un complot dont la mutinerie du *Siémionovski* aurait été l'ouvrage, aux mains de meneurs d'un plus haut rang, militaires ou même civils. Un aveu dans ce sens se laisse reconnaître dans un propos attribué par l'un des futurs *Décembristes* à un autre, qui, auteur d'une étude sur l'affaire du 28 octobre, a dû être bien documenté. Au rapport de Batiénkov, Ryléiév lui aurait dit : « Un régiment entier peut se trouver du côté des libéraux... Une occasion pareille a déjà été manquée

(1) Bogdanovitch, *Alexandre Ier*, t. V, p. 517 et suiv. ; Siémiévski, *les Idées des Décembristes*, p. 156.

(2) Troppau, 22 novembre 1820, *Archives russes*, 1875, t. I, p. 349.

(3) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 253 et suiv.

avec le *Siémionovski* (1) ». Mais Ryléiév était poète, et, en fait, suppléant à la carence des grands chefs, qui certainement n'avaient péché, en cette occasion, que par défaut de courage ou de savoir-faire, tous les subalternes du *Siémionovski* s'étaient employés de leur mieux à retenir et calmer les mutins. D'autre part, la proclamation mentionnée par Zakrevski n'avait pas été, comme il le disait, saisie sur un officier du régiment. Ramassée dans la cour de la caserne et œuvre d'un isolé, elle ne semble avoir eu aucun rapport avec la rébellion (2). Dans une certaine mesure cependant encore, Alexandre voyait juste. De plus en plus fréquents depuis quelque temps, aussi bien dans les rangs que dans les états-majors même (3), de tels actes d'indiscipline étaient bien la manifestation plus ou moins réfléchie d'un état d'esprit qui, se propageant de haut en bas, se trouvait en liaison avec un mouvement libéral, sinon encore révolutionnaire, en développement. Et d'autre part, sans importance en lui-même, l'événement du 28 octobre en prenait, à raison de l'ambiance dans laquelle il se produisait : il y faisait l'effet d'un détonateur. L'acte de quelques soldats du *Siémionovski* n'était bien qu'une « boutade », comme disait Metternich, mais une commotion en résultait avec des symptômes alarmants. Revenant sur sa première impression, la comtesse de Nesselrode écrivait quelques semaines plus tard à son mari : « Nous sommes sur un volcan ; il n'y a à ce sujet aucun doute et je n'exagère rien... Il n'y a que la présence du souverain qui puisse nous sauver. Le soldat raisonne, juge... On est si peu sûr de la garnison que, s'il y a ordre de punir en l'absence de l'empereur, on ne peut assurer qu'elle restera tranquille... Si je te faisais un recueil de ce qui se dit, de l'esprit qui règne dans cette troupe, tu en frémirais... En pensant au feu qui couve ici, cela devient curieux de vous voir vous occuper des affaires de l'Europe (4). » « C'est la révolution qui commence ! » entendait dire, de son côté, le publiciste Glinka (5).

C'était, en effet, un commencement bien que la marche du

(1) *Bibliothèque des Décembristes*, 1907, t. III, p. 42 et suiv.
(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 186 et note 229.
(3) V. baron de Damas, *Mémoires*, t. I, p. 94.
(4) 24 novembre 1820, Nesselrode, *Lettres*, t. VI, p. 110.
(5) Siémiévski, *les Idées des Décembristes*, p. 154.

phénomène dût être beaucoup plus lente que ne l'imaginaient des observateurs trompés par l'exemple des faits analogues en pays d'Occident. On doit aussi s'étonner qu'Alexandre n'ait pas, en hâtant son retour en Russie, suivi le conseil que Vassiltchikov n'était pas seul à lui donner. Pour n'y pas céder, il avait plusieurs raisons, dont il indiquait l'une et laissait deviner les autres. Répondant à Vassiltchikov, il expliquait que, le mouvement révolutionnaire procédant du dehors, il se trouvait, pour le combattre, mieux placé encore à Troppau qu'à Saint-Pétersbourg. Il ne disait pas que, se plaisant là où il était, il cherchait des prétextes pour y rester jusqu'à supposer qu'en portant les soldats du *Siémionovski* à se mutiner, on avait cherché précisément à lui faire quitter la besogne salutaire à laquelle il s'employait (1) ! Encore moins avouait-il qu'aimant à jouer avec le feu, il préférait, quand la flamme montait trop haut, laisser aux autres le soin de l'éteindre, à quelle fin il allait donner à ses collaborateurs des moyens suffisants. Avant de quitter la Russie, il avait chargé Vassiltchikov d'étudier le projet d'une organisation de police spéciale, qui aurait pour objet la surveillance des réunions privées d'officiers (2). Mais lui-même prétendait faire œuvre plus efficace dans ce sens, en s'attaquant aux foyers occidentaux de l'incendie et ici Metternich trouvait sa chance. « L'affaire du *Siémionovski*, » écrivait Gentz le 17 novembre, « n'a rien de commun avec es grandes *Weltkrankheiten* du moment, mais au point de vue diplomatique, l'incident est d'un intérêt capital (3). »

VII

Dix jours plus tard, le ministre de l'empereur François allait, en effet, noter dans son journal : « On dirait que c'est d'aujourd'hui seulement que le tsar fait son entrée dans le monde et

(1) Alexandre à Araktchéiév, Troppau, 17 novembre 1820, grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 614 ; à Vassiltchikov, 10 novembre 1820, *Ancien et Nouveau Temps*, 1913, t. XVI, p. 28.

(2) *Sbornik*, LXXIII, p. 26, 116 ; *Archives russes*, 1875, t. II, p. 66 ; *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXIII, p. 217 et suiv.

(3) *Briefe an Pilat*, t. I, p. 446.

qu'il ouvre les yeux. Il en est actuellement au point où j'étais arrivé il y a trente ans (1). » Metternich avait, dans l'intervalle, obtenu l'adhésion du tsar à un projet de résolution ainsi libellé : « Les États faisant partie de l'alliance européenne qui auront subi dans la forme de leur régime intérieur une altération opérée par la révolte et dont les suites soient menaçantes pour d'autres États cesseront par là même de faire partie de cette alliance et en resteront exclus jusqu'à ce que leur situation présente des garanties d'ordre et de stabilité... Les puissances alliées emploieront pour les ramener au sein de l'alliance premièrement les démarches amicales et en second lieu une force corrective. »

La signature de l'Angleterre et de la France elle-même au bas de ce texte ne pouvait être raisonnablement attendue, et elle fut refusée, en effet, par la première d'emblée et avec fracas, « en cassant les vitres », selon l'expression de Richelieu, par la seconde plus timidement, après des atermoiements qui devaient se prolonger jusqu'en janvier et aboutir à une acceptation de principe, accompagnée de réserves qui lui enlevaient toute valeur pratique. « Enfin, c'est chose faite et nos plénipotentiaires ont accédé. » allait écrire Richelieu à Pozzo le 7 février 1821 ; « nous ne les désavouerons pas, mais nous n'irons pas plus loin (2). » Néanmoins Metternich tenait « son » Alexandre, et, avec lui, l'inséparable François-Guillaume. Pour sauver les apparences, l'Autriche, la Prusse et la Russie décidaient de ne pas publier de procès-verbaux officiels (3), et, en notifiant leur accord aux petites puissances, elles annonçaient que l'adhésion de l'Angleterre et de la France était sollicitée et ne faisait pas de doute. En outre, le tsar adressait à Pie VII, au nom de ses alliés comme au sien, une demande de médiation pacifique entre le roi de Naples et le parti révolutionnaire, à l'effet d'éviter l'intervention armée de l'Europe (4). Enfin, décision était prise par la nouvelle

(1) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 379.

(2) *Sbornik*, t. LIV, p. 585.

(3) Un journal de la conférence rédigé par Gentz s'est conservé aux archives de Vienne et a été utilisé par Stern, *Geschichte Europa's*, t. II, p. 129 et suiv.

(4) 12 décembre 1820, publiée dans la *Civilta Catolica*, février 1899 ; reproduite dans *Archives russes*, 1899, t. I, p. 687. Pour les autres détails, v. Debidour, *Histoire de la diplomatie de l'Europe*, t. I, p. 147-153 ; F. de Martens, *Recueil*, t. XV, p. 6 ; *Sbornik*, t. LIV, p. 574, 578 et suiv.

triplice de transférer le congrès à Laybach, où le roi Ferdinand IV était invité à se rendre et où, concurremment avec les préparatifs faits en vue de l'occupation militaire de son royaume, le simulacre d'une procédure de conciliation serait poursuivi.

Capo d'Istria accompagnant encore Alexandre dan ce déplacement, Metternich gardait quelque méfiance au sujet d'une influence que, par moments, Nesselrode lui-même paraissait subir, écrivant à sa femme : « Si jamais Capo d'Istria devait quitter l'empereur, je ne resterais pas un instant moi-même, par la raison très simple que je ne me sens pas assez de force pour conduire la barque tout seul et qu'un second mariage dans le genre de celui-ci n'est pas possible. Ce n'est qu'avec un homme aussi délicat et d'un caractère aussi parfait qu'une position pareille est tenable (1). » Après quelques jours cependant de séjour à Laybach, Metternich fut rassuré. Il compara Nesselrode à « une truite de torrent, qui, de flasque qu'elle était dans l'eau douce et stagnante, s'est trouvée ragaillardie depuis qu'on lui a donné un peu d'eau vive » ; il vit « se creuser toujours davantage l'abîme qui séparait l'empereur du poète du congrès », comme il appelait Capo d'Istria, et, en effet, dès le 23 février, après une suite d'entretiens presque quotidiens avec le tsar, « à une table de thé », il se trouva en mesure d'écrire : « Le plus fort a entraîné le plus faible, conformément aux lois de la mécanique, de la physique et de la morale. Capo d'Istria est à bas (2). »

VIII

A cette conversion définitive, autant que le définitif pouvait entrer dans le jeu de ses évolutions morales, Alexandre s'était préparé par une lecture fervente des saintes Écritures et en particulier du second chapitre de l'Apocalypse, précisément, ouvrage que, correspondant assidûment à son sujet avec le souverain, la princesse Mechtcherski interprétait apparemment dans un autre

(1) Laybach, 9 janvier 1821, Nesselrode, *Lettres*, t. VI, p. 113.
(2) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 376, 381, 451, 456, 457.

sens que Capo d'Istria ou son ennemi autrichien (1). Il avait médité également sur le livre de Job, où il avait, disait-il, « découvert beaucoup d'analogie avec sa propre situation ». Mais il s'était aussi et surtout livré à la consultation des textes sacrés, par voie du tirage au sort, selon la pratique courante des mystiques, et, après de pénibles tâtonnements, il était arrivé ainsi à reconnaître, dans le livre de Judith, une injonction impérieuse à engager la lutte contre « l'hydre révolutionnaire », comme les habtitants de Béthulie s'étaient armés contre Nabuchodonosor (2). Tout en vantant, cependant, les bienfaits de « la paix intérieure » et de « l'harmonie parfaite » qu'il devait à ces pieux exercices, il n'avait pas laissé de donner, en les poursuivant, des signes de nervosité et de trouble mental, qui, par moments, confinaient à l'égarement, ainsi qu'en témoigne sa correspondance même avec ses confidents spirituels, dont le prince Galitzine et Kochélev faisaient aussi partie, et, pour l'en tirer, l'éloquence persuasive de Metternich semble avoir eu plus d'efficacité que les oracles inspirés de « celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite ».

En mars, Ferdinand fut à Laybach ; les troupes autrichiennes, sous le commandement du général Frimont, franchirent le Pô, et, réconforté, le tsar se crut en mesure de ramener la France dans l'obédience, en la mettant, comme il se mettait lui-même, sous le commandement de Metternich. Précisant des insinuations déjà antérieurement faites à La Ferronays, il lui donnait à entendre que son gouvernement se devait d'entreprendre en Espagne la tâche que l'Autriche assumait en Italie. Maîtrisé par Louis XVIII, Richelieu n'avait cependant pas changé de sentiment et s'en était expliqué catégoriquement avec Pozzo que le tsar venait d'appeler à Laybach. Ce serait, observait-il, renouveler l'erreur de Napoléon, et les résultats obtenus en Italie par les soldats de l'empereur François n'étaient pas encourageants : leur présence à Naples provoquait un soulèvement révolutionnaire au Piémont, et la cour de Vienne paraissait elle-même déconcertée (3). Mais Alexandre était lancé à fond et, dans la

(1) *Archives russes*, 1886, t. III, p. 405.

(2) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 241 et suiv. ; p. 552, 559 et suiv.

(3) *Sbornik*, t. LIV, p. 585.

voie où l'avait engagé le prophète que Mme de Lieven inspirait et que le tsar confondait avec le visionnaire de Pathmos, il ne connaissait plus d'obstacles. En quelques jours, des ordres de mobilisation furent expédiés et Iérmolov rappelé du Caucase, pour prendre le commandement d'une armée de 100 000 hommes qui prêterait main-forte à l'Autriche en Italie. La garde devait prendre part à l'expédition.

Le souvenir des démêlés de Souvorov avec le *Hofgriegsrath* faisait que l'ancien chef d'état-major de la 2e armée en 1812 envisageait sans plaisir le nouvel emploi qu'on lui donnait (1), et Vassiltchikov, de son côté, concevait des appréhensions d'une autre nature. Il croyait s'apercevoir que, sympathisant avec les insurgés d'Italie, les plus jeunes officiers de la garde avaient de la répugnance pour la tâche qui leur était destinée. « Faites taire la jeunesse au moyen de quelques arrestations, » répliquait rudement le chef de l'état-major général, Volkonski. « Hélas ! il y a t op de bavards ! » objectait Vassiltchikov. Et il adjurait encore le souverain de hâter son retour « pour prévenir un orage », dont l'impératrice Élisabeth commençait aussi à pressentir l'approche (2).

Alexandre ne se laissait pas ébranler. Pour dissiper les nuages qui paraissaient au ciel russe, il croyait travailler le plus utilement à Laybach même, et, si l'état des esprits dans la garde présentait quelque danger, comme l'affaire du *Siémionovski* pouvait le faire supposer, la mise en campagne de ce corps y obvierait le mieux, en éloignant les « bavards » de Saint-Pétersbourg. Cette considération n'était même pas étrangère à la décision prise par le tsar de venir en aide à son alliée. Mais encore, dans le fond, il se refusait à prendre de ce danger l'idée qu'on voulait lui donner. Avec un souverain « dont la personne valait toutes les constitutions », selon le mot de Mme de Staël, et qui s'employait lui-même à la diffusion des idées libérales, ses sujets n'avaient, pensait-il, aucun sujet de plainte sérieux. Ces idées, maintenant encore, Alexandre prétendait n'en rien répudier, ainsi qu'il s'en expliquait ingénument avec La Ferronays : « Ce que j'ai été.

(1) Iérmolov, *Mémoires*, t. II, p. 125.

(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 192-193 ; grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 175.

je le suis et le serai toujours, » lui disait-il. « J'aime les institutions constitutionnelles et je pense que tout honnête homme doit les aimer, mais peut-on les introduire indistinctement dans tous les pays? » Il convenait que l'opération militaire exécutée en Italie affectait un caractère déplaisant ; mais, l'Autriche et la Prusse la réclamant, devait-il briser la grande alliance, au risque d'autres et plus grandes catastrophes (1)?

En fait, il ne répudiait même pas Capo d'Istria, quoi qu'en pensât Metternich. De même que, par un ordre envoyé de Laybach, il autorisait le retour à Saint-Pétersbourg de Spéranski, événement qui produisait sur place une sensation énorme et pouvait passer aussi pour un témoignage de fidélité au passé, donné par le souverain, si grandement que ses décisions de la dernière heure et ses professions de foi nouvelles l'en montrassent détourné. Il y demeurait en effet attaché par des liens multiples que la nature elle-même de son esprit et de son tempérament l'empêchait de briser. Tandis qu'il concertait avec Metternich les moyens de terrasser « l'hydre révolutionnaire », une nouvelle arrivait à Laybach qui le montrait en complicité avec le monstre dans un autre attentat : dans les provinces moldo-valaques et en Grèce, une insurrection venait d'éclater sous le commandement d'un aide de camp du tsar et avec la connivence avérée de l'un de ses ministres. Et cet autre événement mettait en jeu tous les intérêts russes en Orient, dans des conditions que la politique du tsar leur rendait extrêmement préjudiciables.

(1) Schilder, *Alexaàdre Ier*, t. IV, p. 194. La correspondance du comte de La Ferronays pendant le congrès de Troppau et de Laybach ne s'est pas conservée au dépôt du quai d'Orsay.

CHAPITRE IV

LE PROBLÈME ORIENTAL

I. La cause de l'indépendance grecque évoquée à Vienne. Démêlés entre la Russie et la Turquie. L'organisation et l'activité des hétairies. Appui qui leur est donné par Capo d'Istria. Le soulèvement dans les Balkans. Un aide de camp du tsar est à sa tête. Accord d'Alexandre et de Metternich pour le désapprouver. Ypsilanti désavoué. — II. Revirement. Tension des rapports entre le gouvernement russe et la Porte. Stroganov à Constantinople. Le mouvement insurrectionnel et les représailles. Les atrocités turques. Protestation des puissances chrétiennes. L'Angleterre refuse de s'y associer. Le roi Georges III « ami et allié du Sultan ». — III. Agitation philhellène en Russie. Mme de Krüdener à Saint-Pétersbourg. Alexandre entraîné par le courant. Appel aux alliés pour une action commune en Orient et ultimatum à la Porte. Stroganov quitte Constantinople. — IV. Alexandre abandonné par ses alliés du premier degré. Recours à la France. Ouvertures faites au comte de La Ferronays. L'entente à deux. Manifestations contraires du tsar. — V. Désir qu'il a de prendre les armes et raisons qui l'en détournent. Lieven, Castlereagh et Metternich à Hanovre. Les aveux de l'envoyé d'Alexandre. La commande de la manœuvre diplomatique en Orient passe aux mains du consortium anglo-autrichien. Situation embarrassée et humiliée du tsar. — VI. Appel à l'Autriche. Metternich mis en demeure de « faire son devoir ». Tatichtchev à Vienne. Alexandre demande qu' « on lui remette de l'ordre dans la tête ». Projet d'un nouveau congrès. — VII. Le tsar de plus en plus déconcerté. Renvoi de Mme de Krüdener. Abandon de la politique séculaire de la Russie en Orient.

I

Au congrès de Vienne déjà, Capo d'Istria avait, on en a souvenir (1), réussi à intéresser son maître au sort des populations chrétiennes impatientes de secouer le joug ottoman, en même temps qu'Alexandre Stourdza faisait goûter au tsar la lecture d'un mémoire où il plaidait la cause de l'indépendance grecque.

(1) V. t. II, p. 298, de cet ouvrage. Cf. Pertz, *Stein*, t. IV, p. 300-303.

La diplomatie européenne se trouvait trop embarrassée, à ce moment, par trop d'autres problèmes pour qu'elle se souciât de prendre charge encore de celui-là. L'entreprenant Corfiote avait dû, en conséquence, se contenter d'une collecte, qu'il obtenait la permission d'opérer pour la création d'une hétairie de *philomuses*, dont l'objet avoué était d'aider les jeunes Grecs à acquérir de l'instruction (1).

Après le retour d'Alexandre en Russie, l'envoi d'un nouvel ambassadeur à Constantinople, où Stroganov remplaçait Italinski, avait fourni à Capo d'Istria, devenu secrétaire d'État aux Affaires étrangères, l'occasion d'appeler l'attention du souverain sur les lacunes du traité de Bucarest. Alexandre s'était montré rebelle à l'idée d'introduire une demande de révision, en l'appuyant, comme le Corfiote l'eût voulu, par des démonstrations dans la mer Noire. Il avait, disait-il, assez guerroyé. Cependant, lui prescrivant d'exiger de la Porte des satisfactions et des dédommagements pour les manquements au traité qui lui étaient imputés, en même temps qu'il rejeterait péremptoirement les réclamations de même nature qu'elle produisait de son côté, les instructions de Stroganov (2) semblaient délibérément conçues de façon à provoquer un conflit armé. En outre, sous les yeux du tsar, Capo d'Istria se faisait l'agent officieux d'une propagande insurrectionnelle des plus vives, parallèlement développée dans les Balkans et en Grèce.

A Odessa, en territoire russe, fonctionnait depuis 1814, pour le même objet, une hétairie dite « amicale », dont les fondateurs étaient deux Grecs, Skoufas et Xanthos, avec le Bulgare Tsakalov, et dont les deux frères Ypsilanti, fils d'un hospodar de Valachie, devenaient les représentants à Saint-Pétersbourg. Transporté en 1816 à Moscou, le comité exécutif de cette société contractait en 1818 des relations secrètes et intimes avec l'ambassade russe à Constantinople, et, par l'intermédiaire des nombreux agents

(1) Capo d'Istria, « Mémoire pour l'empereur Nicolas Ier », *Sbornik*, t. III, p. 193-195 ; Jean Negroponte, *publication posthume*, p. 78 et suiv. ; Mendelsohn-Bartholdy, *Geschichte-Griechenlands*, t. I, p. 130 ; le même, *Graf Kapodistrias*, p. 35 ; le même, dans *Histor. Zeitschrift*, 1866, t. XVI, p. 310.

(2) Capo d'Istria, *Aperçu de ma carrière* ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 8, 10, 450.

russes disséminés dans toute l'Europe du sud, il étendait son activité jusqu'à l'Adriatique. Un ancien collaborateur de Zoubov au troisième partage de la Pologne, chassé par Paul et maintenant employé par Alexandre en mission secrète à Trieste, Altesti, stimulait sous main cette agitation.

En 1819, Capo d'Istria lui-même, en compagnie d'un aide de camp général du tsar, Ozarowski, s'était rendu à Venise et à Corfou, pour conférer avec les chefs grecs du mouvement. Il avait paru ensuite à Paris et à Londres, plaidant la cause de ses compatriotes. Après quoi, revenant à Saint-Pétersbourg, il y avait porté l'avis qu'un soulèvement dans la péninsule balkanique était inévitable à bref délai. L'année d'après, les hétairistes demandant à Alexandre Ypsilanti de se mettre à leur tête, il en référait au tsar, qui le renvoyait à Capo d'Istria, et, sans s'expliquer clairement, celui-ci donnait à entendre au prince non seulement qu'il était libre de sa décision, mais que, s'il répondait à l'appel de ses compatriotes, il serait soutenu (1).

Ypsilanti avait vingt-huit ans, le cœur chaud et l'esprit enthousiaste. Le 6 mars 1820, à la tête de quelques Grecs et Moldo-Valaques recueillis à Kichiniév, quartier général de l'armée russe du Sud, donc à l'ombre encore de son drapeau, il franchissait le Pruth, lançant une proclamation, où il se représentait positivement comme agissant avec l'aveu du tsar et ayant reçu l'assurance de son appui. Ni dans les Balkans ni dans l'Europe entière, personne n'en douta, le soupçon même gagnant les milieux diplomatiques que l'empressement de la Russie à prêter main-forte à l'Autriche dans la répression du mouvement insurrectionnel en Italie avait eu pour raison le désir de masquer sa connivence dans ce soulèvement gréco-moldave, beaucoup plus menaçant pour les intérêts de la monarchie habsbourgeoise (2).

A la nouvelle de ce qui arrivait, le premier mouvement d'Alexandre fut cependant de consulter Metternich sur la décision à prendre. Ayant, à son ordinaire, balancé entre le pour et le contre, écouté Nesselrode, mais laissé faire Capo d'Istria, le souverain se trouvait réellement surpris par l'événement et jeté

(1) Mendelssohn-Bartholdy, *loc. cit.*, t. I, p. 145.

(2) Metternich à Lebzeltorn, Vienne, 18 juillet 1821, grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 233 ; Sugenheim, *Russlands Einfluss*, t. II, p. 388.

dans une grande perplexité. L'opinion de Metternich ne pouvait être douteuse. En quelques lieu qu'elle se produisît, et quelque but qu'elle se donnât, la révolution portait, pensait-il, le même visage et devait être pareillement combattue. Ni Pierre le Grand, ni Catherine, ni Paul lui-même n'auraient admis pareille généralisation, et, à un autre moment, l'élève de La Harpe y eût sans doute répugné aussi. Mais, à Laybach, « les lois de la mécanique, de la physique et de la morale » le poussaient, en effet, à un abandon chaque jour plus complet de son indépendance d'esprit aux mains du ministre de l'empereur François. En outre, Ypsilanti faisait abus des encouragements qu'il avait reçus.

Composant à son gré le faisceau de forces qu'il se targuait de faire concourir au triomphe de sa cause, et y conjuguant l'assistance du tsar avec l'effort des sociétés secrètes et l'élan spontané des peuples soulevés pour la conquête de leur liberté, il mettait l'associé politique de Metternich en trop mauvaise posture. Le 15 mars, un courrier porta à Stroganov l'ordre de désavouer entièrement le jeune officier, qui était en même temps rayé des cadres de l'armée russe (1).

Quelques mois plus tard, Metternich n'en allait pas moins écrire à Lebzeltern : « La révolution grecque est une œuvre russe par tous ses antécédents... Croyez-vous que les articles jacobins que vous trouvez dans les feuilles allemandes soient de nature à plaire à l'empereur Alexandre?... Eh bien, je sais de source certaine que beaucoup de ces articles sont fournis à nos misérables folliculaires par les missions de Russie et en particulier par celle de Francfort (2). » Et la presse allemande n'était pas seule à recevoir des inspirations dans ce sens de la même source. Le plus ardent défenseur de l'indépendance hellénique dans la presse parisienne, *le Courrier français*, était couramment désigné,

(1) Pour cet épisode, outre les ouvrages déjà cités, v. Gervinus, *Geschichte des XIX J.*, t. V, p. 91 ; Pantschoff, *Kaiser Alexander und der Aufstand Ypsilantis;* Stern, *Geschichte Europa's*, t. II, p. 195 et suiv. ; Mendelsohn-Bartholdy, *Graf Kapodistrias*, p. 43 et suiv. ; Isambert, *l'Indépendance grecque*, p. 36 et suiv. ; Beer, *Die orientalische Politik Oesterreichs*, p. 271 et suiv. ; Rain, *Alexandre Ier et les Révolutions nationales.*

(2) Vienne, 18 juillet et 6 octobre 1821, grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 233, 235.

de l'autre côté du Rhin, comme « le Moniteur russe » (1). La Ferronays, d'autre part, mettait en doute la sincérité du tsar dans la démonstration réprobative à laquelle il s'était porté au sujet d'Ypsilanti. L'envoyé de Louis XVIII à Saint-Pétersbourg s'attendait même à ce que le souverain russe sollicitât le concours de la France pour une action commune contre la Turquie, et les propos recueillis dans l'entourage du tsar lui faisaient croire que le beau-frère du futur roi des Pays-Bas serait disposé à payer cette complaisance avec la Belgique (2).

Metternich ne se dissimulait pas la difficulté que le tsar éprouvait à se déprendre entièrement de ses anciennes inclinations, comme aussi à rompre avec les traditions séculaires de la politique russe en Orient ; mais, bien que Gentz traitât de « fable » en ce point la « conversion » du souverain (3), son chef la tenait pour certaine et définitive, parce que forcée : l'Angleterre et la France elle-même l'abandonnant, l'alliance autrichienne s'imposait au tsar, avec toutes les servitudes qu'elle comportait. En exprimant cette conviction, Metternich écrivait encore : « Si jamais quelqu'un est devenu blanc, de noir qu'il était, c'est bien lui... » Et plus loin : « Il y a une chose absolument certaine aujourd'hui, c'est que rien ne peut plus les séparer (les deux empereurs) (4) ». Et, en fait, même après son retour à Saint-Pétersbourg, Alexandre parut pendant quelque temps justifier cette présomption. Ses troupes ne renouvelaient pas en Italie le compagnonnage d'armes illustré en 1799 par les journées de la Trebbia et de Novi. Les Autrichiens faisaient, en effet, diligence pour achever leur besogne avant que les Russes eussent seulement franchi leur frontière. Mais, adressant un présent d'argent à l'un des héros de cette peu glorieuse campagne, le tsar apostillait ainsi cet envoi : « Le comte Radetzky ne trouvera pas mauvais que l'empereur de Russie s'intéresse à un général d'une armée qu'il considère, ainsi que la sienne, comme des divisions de la grande armée de la bonne cause (5). »

(1) *Ausland*, rédigé par Widemann, novembre 1848, p. 1047.

(2) La Ferronays à Pasquier, Saint-Pétersbourg, 11 juillet 1820, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLX, f. 317.

(3) *Briefe an Pilat*, t. I, p. 450.

(4) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 464, 466.

(5) Archives de la guerre à Petrograd, Section scientifique, 1re division, n° 541.

Metternich comptait, cependant, sans les fatalités dont se trouvaient grevées les relations russo-turques sur la pente où la politique de Pierre le Grand les avait engagées depuis un siècle et où l'événement du 6 mars ne pouvait manquer de déterminer une poussée violente dans le sens de l'irréductible antagonisme d'intérêts et de passions qu'il mettait au jour de part et d'autre.

II

Aux causes d'irritation que le traité de Bucarest créait entre les deux cours, le second traité de Paris en avait ajouté une, par les stipulations qu'il comprenait au sujet des îles Ioniennes et qui étaient en grande partie l'œuvre de Capo d'Istria. Elles consacraient dans cette portion de l'Hellade le principe de l'indépendance sous le protectorat anglais. La Porte avait protesté et Ali, pacha de Janina, avait revendiqué, comme lui ayant été cédés à bail perpétuel par la Turquie, certains territoires que la nouvelle république s'appropriait sur le continent, Butrinto notamment et Prevesa. L'acte de la Sainte-Alliance était aussi devenu à Constantinople un motif de mécontentement et d'alarme, l'un et l'autre aggravés, à l'arrivée de Stroganov, par les premiers faits et gestes du nouvel ambassadeur. Au mépris des traités qui, depuis 1805, en interdisaient l'accès à la marine militaire de tous pays, il avait passé le Bosphore, de nuit, sur une frégate, « armée en flûte » à la vérité, mais vaisseau de guerre quand même, et, érigeant le fait en droit, revendiquant une liberté entière pour la navigation et le commerce russes dans les eaux turques, s'ingérant dans les rapports de la Porte avec ses sujets de nationalité serbe, et, en sus des cessions prévues par le traité de Bucarest, exigeant l'abandon d'Anape, sous prétexte des incursions que les tribus pillardes de cette région entreprenaient au Caucase, il dépassait l'esprit et la lettre de ses instructions. A elle seule, la personnalité de ce représentant du tsar donnait à sa mission une apparence de défi. Grand seigneur aux allures impérieuses et hautaines, il appartenait à une génération qui avait vu les jours glorieux de Catherine. Il en gardait l'esprit et le ton. En même

temps cependant, par ses affectations de nationalisme russe, par le dédain qu'il professait pour les tailleurs, perruquiers et maîtres de danse français, bien que, dans son aspect extérieur, « il en semblât la création », d'après un mot de la comtesse Bloudov (1), il suggérait au regard de ses sentiments et de ses desseins une présomption qui le rendit de suite populaire parmi tous les chrétiens de Turquie. On voulut voir en lui le libérateur attendu, et il parut appliqué à justifier cette croyance.

La Prusse et la France elle-même ne secondant que faiblement son action, tandis que l'Autriche sous main et l'Angleterre de façon ouverte s'employaient à la contrecarrer (2), il chercha hardiment à prendre son appui sur le mouvement insurrectionnel en développement dans tout le monde balkanique. A travers des négociations pénibles et des débats de plus en plus orageux, les rapports entre l'ambassadeur et la Porte étaient ainsi fort tendus déjà, quand la nouvelle de l'équipée à laquelle Ypsilanti se portait arriva à Constantinople.

Du coup, le sultan Mahmoud parut lui-même arraché à ses inclinations habituellement pacifiques et Stroganov eut beau baisser de ton. En vain s'empressait-il de son propre mouvement à désavouer l'aide de camp du tsar, reconnaissant à la Turquie le droit de prendre toutes les mesures qu'elle jugerait utiles pour la répression de cette tentative et découvrant des dispositions plus conciliantes au regard des différends à résoudre entre les deux cours. Déjà la Porte armait à force et les villages grecs sur les rives du Bosphore étaient mis à feu et à sang. Le secrétaire grec de la légation russe, Fonton, encourait lui-même des menaces de mort. Stroganov demandant, conformément à des ordres qui lui étaient envoyés de Laybach (3), que des commissaires russes fussent employés, de concert avec des commissaires turcs, pour rétablir l'ordre dans les principautés, il essuyait un refus péremptoire et hautain, en même temps que la Porte déclarait ne pas se contenter de la mesure prise par le tsar contre Ypsilanti : elle

(1) « Souvenirs », *Archives russes*, 1875, t. I, p. 170.

(2) Noradounghian, *Recueil*, t. II, n° 31 ; Schiemann, *Geschichte Russlands unter Nikolaus I*, t. I, p. 299.

(3) 26 mars 1821, Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls der Griechen*, t. III, p. 68, n° 8.

exigeait la dégradation du coupable. Elle se voyait soutenue par l'Angleterre, qui, une fois de plus, faisait acte de cet esprit d'individualisme dont les manifestations récurrentes n'ont pas cessé, depuis, de jeter du trouble dans la politique européenne. Renchérissant sur la Russie et la suppléant, cette puissance allait avant peu prendre en main la cause des Grecs insurgés ; mais, sur le moment, le corps diplomatique projetant l'envoi d'une note collective de protestation au sujet des représailles exercées contre les sujets chrétiens de l'empire ottoman, le nouvel envoyé anglais, Strangford, refusait de participer à cette démarche, et, à sa première audience, il traitait le sultan d' « ami et allié du roi Georges III ». Sur quoi, les excès et les violences de toute nature commis par les Turcs se multipliaient. Après le meurtre du patriarche de Constantinople, Georgios, Stroganov annonça l'intention de se mettre en sûreté à bord d'un vaisseau de guerre que le tsar lui enverrait et où l'ambassadeur se tiendrait à la disposition de la Porte pour poursuivre les négociations en cours. Le 2 juin, le vaisseau arriva, franchissant de nuit la passe du Bosphore. En dépit des ordres reçus, le commandant des forts qui la protégeaient ne s'était pas déterminé à ouvrir le feu contre un bâtiment battant pavillon russe, et, après l'avoir sommé de repartir dans les vingt-quatre heures, sous la menace d'être, après ce délai, éloigné par la force, la Porte n'osa pas davantage passer du propos à l'acte. Cependant, d'autres navires porteurs de dépêches pour l'ambassadeur se présentant, dans les premiers jours de juin, à l'entrée du Bosphore, ils furent arrêtés à coups de canon (1). Alexandre revenait à ce moment à Saint-Pétersbourg.

III

Quelques semaines plus tard, Metternich eut lieu de se demander s'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Il a ainsi caractérisé cette phase de ses relations avec le décevant souverain : « Nous ne tardions guère à nous entendre sur le point de

(1) Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls*, t. III, p. 81-84, n°s 15 et 16.

départ et sur le but final, puis nous nous mettions en route en même temps. Je marchais droit au but sans jamais dévier, mais l'empereur prenait des détours. Je lui criais : Arrêtez-vous ! Il me répondait : Venez avec moi. Je criais alors à tue-tête : Mais, vous vous êtes trompé de direction ! Alors il se fâchait de se voir seul et abandonné. Tel fut notamment le cas dans la question d'Orient (1). » A Saint-Pétersbourg, la prise que Capo d'Istria gardait encore sur l'esprit du tsar se doublait d'autres et plus puissantes influences agissant dans le même sens. Toute la Russie frémissait au récit des horreurs dont les Turcs se rendaient coupables à l'endroit des chrétiens, et l'exaltation du sentiment religieux ainsi provoquée trouvait pour l'interpréter, en l'excitant, un organe aux multiples et troublantes séductions : Mme de Krüdener venait de reparaître à Saint-Pétersbourg.

Depuis 1815, Alexandre avait à peu près rompu tout commerce avec cette trop compromettante amie. En 1818, il s'était encore intéressé à un projet de colonisation en Nouvelle-Russie et en Bessarabie qu'elle lui envoyait d'Allemagne et qui avait pour objet de diriger de ce côté un courant d'émigration, qui serait alimenté principalement par les piétistes des pays germaniques, avec lesquels la baronne se trouvait en relations. Mais cette entreprise avait échoué (2). En 1819, le souverain s'était fait restituer toutes les lettres par lui adressées à la prophétesse, ainsi que tous les papiers se rapportant à leurs relations, et il l'avait retenue en Livonie jusqu'au printemps de 1821, époque à laquelle, se prévalant de la sympathie très vive que lui témoignait le ministre de l'instruction publique et des cultes, toujours très en faveur auprès du tsar (3), elle s'était, en l'absence du souverain qui se trouvait à Laybach, risquée à gagner Saint-Pétersbourg, où elle déployait aussitôt une grande activité. Elle y devenait promptement le centre du mouvement mystique au développement duquel les circonstances prêtaient. Il y eut foule, tous les dimanches, à une espèce de messe qu'elle faisait célébrer dans son appartement sous le nom d'« édifice » et qu'elle donnait comme faisant partie d'un culte nouveau, catholique mais non

(1) Metternich, *Mémoires*, t. IV, p. 205-206.
(2) Fadiéiév, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1891, t. I, p. 388 et suiv.
(3) *Archives russes*, 1885, t. I, p. 305 et suiv. ; 1886, t. II, p. 117.

romain, qu'elle instituait. Elle recueillit, par centaines, des adhésions à une société de « Rêveuses » *(Miétchtatiéinitsy)* qu'elle y ajustait. Mais elle ne bornait pas son apostolat à la sphère des intérêts spirituels. En Livonie déjà, elle s'était passionnée pour la cause de l'indépendance hellénique, et maintenant, réprouvant l'indifférence dont faisaient preuve à son endroit les grandes puissances chrétiennes, blâmant l'attitude du tsar lui-même, insuffisamment décidée à son gré, elle disait avoir reçu d'en haut la mission de l'en faire sortir, avec la révélation de grands événements dont elle annonçait l'accomplissement prochain. En 1823, le tsar ferait son entrée à Constantinople, et, un peu plus tard, « la gloire de Dieu se manifesterait sur le tombeau du Christ à Jérusalem (1). » Encouragée par le succès que ses prédications rencontraient dans la société de Saint-Pétersbourg, elle s'enhardissait à en reproduire la substance dans des messages qu'elle adressait au souverain et pour la rédaction desquels elle a dû requérir l'aide d'une plume plus experte que la sienne, car, mélange subtil d'extase religieuse et de rhétorique savante, avec assaisonnement de flagorneries ingénieusement dissimulées, le tour et le style y dépassent ses moyens personnels. L'attention du souverain y était appelée sur l'indignité et le danger d'une politique qui le mettait en contradiction avec le sentiment de son peuple et avec ses propres inclinations : « Seigneur, écrivait-elle, est-ce donc là votre volonté? Cet homme si droit, cet homme dont l'âme est généreuse et qui aime l'Évangile doit-il être séparé ainsi des siens? » Le prince Galitzine recevait au même moment des billets où la baronne donnait mieux la mesure de ses propres aptitudes épistolaires : « Je répète ce que je n'ai pu vous dire qu'à la hâte et qui est, je crois, utile pour l'empereur : que l'Autriche est sur le point d'être séduite et peut-être même par une alliance avec les infidèles, mais enfin elle montrera son cabinet à la Russie *(sic)*, quand même l'empereur François a des intentions droites. Les grands moments sont là. Une personne à Odessa... m'exprime... le mouvement géné al qui porte l'attention sur moi. Il en est

(1) Le comte de Gabriac à Pasquier, Saint-Pétersbourg, 13 juin 1821, grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 356 ; Wiegel, *Mémoires*, t. II, p. 231, 234, t. VII, p. 6 ; Fadiéiév, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1891, t. I, p. 397.

de même en Allemagne et en Suisse. Je n'ose dire au Seigneur : Pourquoi avez-vous choisi quelque chose d'aussi vil? » Et ailleurs : « Le luth qui était un bouleau dont je jouais tristement sous les saules de Babylone et les sons que je tirais ressemblaient à une chute d'eau qui est douleur aussi (1). »

Par l'intermédiaire du chef de la direction des cultes étrangers, Alexandre Tourguéniév, disciple de Saint-Martin, et « courtisan mystique, athée biblique, espion diplomatique » aux termes d'un rapport de La Ferronays (2), le tsar essaya d'engager la prophétesse à se confiner dans la sphère des intérêts religieux, où il consentait à lui laisser liberté entière (3). Mais elle s'obstinait, et, bientôt, il fut quelque peu gagné lui-même par la fièvre qu'elle propageait, d'autres impressions concourant à lui inspirer des idées belliqueuses. Les rapports qu'il recevait sur le développement de l'agitation révolutionnaire au sein des sociétés secrètes en Russie même le portaient au souci de donner un dérivatif à ce mouvement, et, à la mi-juin, il lança une circulaire, invitant les grandes puissances à une action commune pour secourir les chrétiens d'Orient. Son ministre à Berlin, David Alopéus, avait ordre de solliciter la coopération de la Prusse en des termes particulièrement pressants, et le tsar se déclarait disposé à « mettre encore une armée au service de l'Europe » pour cet objet. Favorable dans la forme, la réponse des cours allait se montrer évasive dans le fond (4) ; mais, sans l'attendre, le 28 du même mois, Alexandre dépêchait à Constantinople un courrier, porteur d'une note en manière d'ultimatum. Si, dans les huit jours, les demandes qu'elle formulait ne recevaient pas satisfaction, Stroganov devait partir avec tout son personnel.

Le rédacteur des instructions adressées à Alopéus était Nesselrode ; mais, pour l'instrument diplomatique à destination de la Porte, le maître commun avait recours à la plume de Capo d'Istria et cette seconde expression de sa pensée prenait aussi beaucoup plus d'ampleur et de vigueur. Élargissant le débat, le Corfiote posait le problème oriental dans toute son étendue. Il dévelop-

(1) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 231, 238, 242.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 324.
(3) Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, t. II, p. 371 et suiv.
(4) Ringhoffer, *Ein Dezenium preussischer Orientpolitik*, p. 2-3.

pait cette thèse que la *coexistence* de la Turquie n'était *tolérée* par les puissances chrétiennes qu'à la condition seule qu'elle ne menaçât pas la religion ou la sécurité des nationalités chrétiennes soumises à la domination ottomane et respectât leur culte, leurs mœurs et leurs traditions. Hardiment, il représentait le tsar comme le porte-parole de l'Europe entière, qui, disait-il, « devait se demander s'il lui convenait d'assister les bras croisés à la destruction de tout un peuple chrétien... et s'il lui était permis de souffrir le maintien d'un État qui troublait la paix générale, achetée au prix de tant de sacrifices (1). » Catherine elle-même ne s'était pas avisée de faire entendre à Constantinople un tel langage, et, après cette fanfare, les quatre points de l'ultimatum semblaient presque une chamade. Au nom de l'Europe, le tsar demandait : 1° le rétablissement des églises détruites ou endommagées ; 2° l'assurance que la religion chrétienne bénéficierait désormais, en pays turcs, d'une protection efficace ; 3° une application scrupuleuse à discerner, dans la repression des tentatives insurrectionnelles, les vrais coupables des innocents ; 4° le consentement enfin à ce que, conformément à l'esprit des traités passés par la Porte avec elle, la Russie participât à la pacification des principautés.

Même en ces termes, les conditions proposées auraient, si la Turquie y avait souscrit, équivalu à une capitulation. Mais on savait à Constantinople dans quelle mesure le tsar avait qualité pour parler au nom de l'Europe. Aussi, y laissa-t-on sa note sans réponse et l'on ne fit rien pour retenir son ambassadeur. En Russie, Stroganov a été blâmé, depuis, pour n'avoir pas poussé les Turcs à une déclaration de guerre, qui eût répondu au vœu du plus grand nombre de ses compatriotes et au sien propre. Mais, d'après la communication qu'il avait été chargé de faire à la Porte et les indications qui l'accompagnaient, il croyait que le recours aux armes était décidé à Saint-Pétersbourg, et La Ferronays en jugeait de même. Il voyait le tsar irrévocablement déterminé à ce parti, non sans regret mais avec la conviction qu'il obéissait à la voix de Dieu, « comme pontife encore plus que

(1) Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls*, t. III, p. 94-95 ; Isambert, *l'Indépendance grecque*, p. 90 et suiv.

comme empereur, » comme chef d'une nouvelle croisade (1).

Ni l'envoyé du tsar à Constantinople ni l'envoyé de Louis XVIII à Saint-Pétersbourg ne tenaient compte du tour que le chef présumé de la nouvelle croisade donnait à ses résolutions en faisant part à ses alliés de la notification qu'il en avait adressée à la Porte (2). Il subordonnait nettement toute action militaire de sa part à la décision qu'eux-mêmes prendraient d'y concourir. S'il tirait l'épée, il voulait que ce fût en reprenant le rôle qu'il avait tenu de 1812 à 1815 et dont il gardait le regret inconsolable. En outre, selon la nature de son tempérament, quelque désir réel que des motifs d'ordre religieux ou politique lui donnassent de partir en guerre, il ne répugnait pas à en être détourné par d'autres raisons plus persuasives. De 1812 à 1815, le monde russe et le monde européen s'étaient trouvés d'accord pour souhaiter qu'il bravât Napoléon et soutînt cette lutte jusqu'au bout. Maintenant, les volontés étaient divisées et il hésitait entre les impulsions contraires qu'il en recevait. Metternich n'y fut pas trompé, sans qu'il soupçonnât cependant les complications que son partenaire si docile de Laybach allait introduire dans ce nouveau jeu de va-et-vient.

IV

Au premier moment, faisant appel à la Prusse avec une insistance particulière, le tsar n'avait, dans le concert des grandes puissances qu'il cherchait à réaliser, donné qu'une place secondaire à la France. Il boudait derechef son représentant à Saint-Pétersbourg ; il laissait sans réponse ses demandes d'audience et, recevant en juillet de Pasquier une dépêche qui lui prescrivait de s'entendre avec l'empereur au sujet des possibilités d'une action commune en Orient et des avantages que la France serait en mesure de s'en promettre, La Ferronays répondait : « Nous ne pouvons nous attendre à aucune ouverture dans ce sens et

(1) La Ferronays à Pasquier, 18 juillet 1821, Affaires étrangères, Russie, CLXI, f. 364 ; cf. grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 364 et suiv. Cette dépêche est ici faussement datée du 10 juillet.

(2) 28 juin 1821, Beer, *Die orientalische Politik Oesterreichs*, p. 226-227.

celle que nous risquerions serait interprétée comme portant la preuve d'une ambition, aux projets de laquelle nous voudrions faire servir la Russie. Elle serait communiquée et nous compromettrait auprès de toutes les cours d'Europe (1). »

Capo d'Istria revenait bien, dans ses entretiens avec l'ambassadeur, aux suggestions dont il avait flatté Bécheu. « Le moment était propice pour la France, répétait-il, si elle voulait reprendre le rang auquel elle avait droit. Elle devrait se présenter dans l'Archipel avec une flotte considérable et des vaisseaux de transport portant 15 à 20 000 hommes. On tâcherait d'engager les Turcs à se soumettre aux conditions que la note du 28 juin leur avait fait connaître. S'ils consentaient, la France, d'accord avec la Russie, prendrait des mesures pour réprimer l'insurrection grecque et garantir à la masse de la nation la sûreté et la protection de sa religion. » Mais, instruit par l'expérience, La Ferronays mettait sagement en balance le langage du ministre avec l'attitude du souverain. A la mi-juillet, ayant passé six semaines d'été « à cinquante pas de la résidence de l'empereur », dans cette maison du Kamionnyï Ostrov, que, pour loger l'envoyé de Napoléon, le tsar avait choisie à dessein si proche, l'envoyé de Louis XVIII constatait avec tristesse que le souverain n'avait pas paru s'apercevoir de ce voisinage et l'on annonçait son départ imminent pour une longue tournée en province. Les jours de Tilsitt étaient loin. Cependant, une nouvelle surprise attendait l'ambassadeur et une fois de plus sa sagacité allait être mise en défaut.

Il sut que l'empereur quitterait sa capitale le 20 juillet, et, la veille même de ce jour, il eut l'audience depuis si longtemps attendue et l'agrément d'un accueil extrêmement cordial. Il n'hésita pas à en deviner la raison : le tsar devait avoir reçu la réponse des autres cours au sujet de l'action projetée à Constantinople, ; il n'avait pas lieu d'en être satisfait, et il se rejetait sur la France, *in extremis* et comme pis aller. C'était le vieux jeu et un plus naïf n'y pouvait être trompé. Mais à ce coup, Alexandre allait dépasser la mesure des artifices oratoires qu'il avait fait

(1) Saint-Pétersbourg, 18 juillet 1821, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXI, f. 364.

connaître à son interlocuteur et La Ferronays y fut quand même pris. Le souverain que Metternich s'imaginait avoir définitivement capté et tenir en laisse, l'homme de Troppau et de Laybach, parlait avec le plus grand dédain de la cour de Vienne, « où l'on se figurait que quelques phrases du *Beobachter* suffiraient à calmer une population exaspérée. » Il se montrait décidé à reprendre son indépendance et à en user en répondant au vœu de son peuple et à « la voix de Dieu ». Il se répandait bien encore en protestations de son amour pour la paix. Il répudiait toute ambition personnelle. Il disait avoir « horreur du métier de conquérant ». Il espérait « sortir sans tache de la nouvelle épreuve à laquelle il se trouvait condamné ». Sa ferme résolution était de « tout faire pour éviter l'effusion du sang ». Mais, il ne négligeait rien pour donner à son auditeur l'impression que, si fort qu'il y répugnât, cette douloureuse extrémité lui paraissait inévitable, un devoir supérieur faisant violence à ses inclinations.

C'était ce que La Ferronays avait prévu, c'était la guerre. Mais Alexandre ne voulait pas la faire seul. Après cet exorde, il continuait en ces termes :

« Mon cher comte, il importe que nous nous entendions... Croyez-moi, mon cher ambassadeur, et regardez la carte pour vous convaincre. C'est la Russie que la France doit avoir pour alliée. Nous serons pour vous des amis plus sûrs et plus utiles que les Turcs. Tous nos rapports sont les mêmes. Les deux nations s'estiment et j'aime à croire que la manière dont je me suis conduit dans votre patrie peut me donner le droit d'espérer que je n'y suis pas considéré comme un ennemi. »

Suivaient, en abondance, des précisions qui ne pouvaient laisser aucun doute sur le sens de cette ouverture : elles indiquaient le dessein arrêté de résoudre le problème oriental par les armes et l'offre formelle s'y trouvait jointe d'un accord à deux pour cet objet. Le tsar ne renonçait sans doute pas à y intéresser les autres puissances. « Il est nécessaire, disait-il, que tout le monde puisse s'arranger. Plus vous resserrez le compas, plus vous vous gênerez. Ouvrez-le depuis le Bosphore jusqu'à Gibraltar, et dès lors chacun trouve sa place et sa convenance. » C'était encore le démembrement de l'empire ottoman décidé, et nécessairement on devait y faire la part de tous ; mais Alexandre réservait explicitement

à la Russie et à la France seules le rôle dirigeant dans l'entreprise, le soin de l'exécuter, et, comme de juste, un droit de priorité au regard des profits éventuels. Il prévoyait que le concert ainsi défini rencontrerait des résistances, mais il ne se montrait pas moins résolu à les braver. Mettant dans son langage autant de clarté que de fermeté, il ne donnait prise à aucun doute au sujet de ses intentions et d'ailleurs, les jours suivants, ses collaborateurs abordaient le même thème avec l'ambassadeur, entrant dans les plus grands détails et écartant toutes les raisons de méfiance.

« Je devais croire ce que j'entendais, a écrit plus tard La Ferronays, lorsque, dans des entretiens confidentiels, la carte sur la table, le compas à la main, l'empereur me démontrait combien était facile le démembrement de l'empire ottoman et me disait ce qui pouvait convenir pour la part de la France. Je devais le croire lorsqu'il me demandait si je l'accompagnerais à l'armée et si je m'occupais de mes équipages. Enfin, je devais croire à la guerre quand le ministre alors en faveur me disait qu'elle était décidée, me montrait les ordres envoyés au général Wittgenstein et m'assurait que l'empereur était déterminé, s'il le fallait, à envoyer bivouaquer une armée russe dans le Prater, pour faire entendre raison à l'Autriche ! (1). »

L'envoyé de Louis XVIII n'était pas en mesure de donner une réponse positive aux propositions qu'il recevait. Il dépêcha en toute hâte le comte de Gabriac pour en informer sa cour et demander des pouvoirs et il se tint prêt à faire campagne. Bien que très sceptique à l'endroit des résolutions que le fils de Paul annonçait, Rastoptchine lui-même le jugea, à ce moment, décidé à en découdre, sinon pour répondre à l'appel du devoir, comme le souverain s'en donnait les gants, du moins « pour réussir dans une entreprise où la grand'mère avait échoué, faire dire la messe dans la mosquée de Sainte-Sophie et hériter de tous les droits de Bonaparte en devenant conquérant comme lui (2). » Peut-être aussi, à l'arrivée de Gabriac à Paris, Richelieu eût-il partagé la crédulité de l'ambassadeur s'il n'avait en même temps recueilli,

(1) Saint-Pétersbourg, 19 juillet 1821 et 22 juillet 1825, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXI, f. 376, CLXVIII, f. 342.
(2) *Archives Vorontsov*, t. VIII, p. 409.

par l'intermédiaire de Pozzo, une autre manifestation des intentions du tsar. *Postérieurement à son entretien du 19 juillet avec La Ferronays*, Alexandre avait reçu de Berlin, avec une note du comte Bernstorff s'y rapportant, communication d'un mémoire sur la question d'Orient, œuvre de l'un des augures du cabinet prussien pour les affaires extérieures, Ancillon. Et il en avait aussitôt fait envoyer des copies à Vienne, à Londres, ainsi qu'à Paris, en « donnant ordre à Pozzo, de la manière la plus positive, de faire savoir au gouvernement du roi que les principes contenus dans ce travail étaient les siens de point en point. » Or non moins positivement, le mémoire se prononçait *pour la paix*, en demandant, si néanmoins la guerre ne pouvait être évitée, qu'elle fût faite *par l'Autriche et la Russie seules*, au nom de l'Europe dont ces deux puissances seraient les mandataires (1) !

Dans le fonctionnement en partie double de son mécanisme mental, Alexandre avait dépassé aussi, à ce coup, la mesure des incohérences qui lui étaient habituelles. Il persistait cependant dans son manège. A la mi-septembre, « dépouillant l'acidité habituelle de sa conversation », Nesselrode lui-même se mettait en frais avec l'envoyé de Louis XVIII. Il renchérissait sur les déclarations mystificatrices que son maître lui avait fait entendre deux mois auparavant. Il montrait l'empereur de plus en plus décidé à remettre à sa place l'homme — Metternich — qui prétendait le gouverner, et non moins résolu à entrer en campagne contre la Turquie, avec l'assistance de la France, si elle savait prendre son intérêt : « Nous enverrons une armée, disait-il, pour occuper l'Asie, une autre sur Bucarest. Notre flotte sera dirigée sur Constantinople et ce qu'il y aura de mieux, c'est qu'une belle flotte française force le passage des Dardanelles et vienne nous donner la main à Sainte-Sophie... Après quoi, la France établira dans l'Anatolie et la Troade une colonie où elle enverra le trop-plein de sa population et qui se chargera de tenir les Turcs à distance respectueuse. » Trois jours plus tard, Alexandre confirmait les dires de son ministre, s'expliquant sans le moindre embarras sur le mémoire prussien dont il avait approuvé le contenu.

(1) Pasquier à La Ferronays, Paris, 21 août 1821, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXII, f. 9 ; Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 333.

« L'Autriche ayant une frontière commune avec la Russie comme avec la Turquie, il était naturel que, dans une guerre russo-turque, ses troupes et les troupes russes se trouvassent sur le même théâtre, et, comme il l'avait observé, entre le Bosphore et Gibraltar il y avait de la place pour tout le monde. Mais la cour de Vienne ne savait ni ce qu'elle disait ni ce qu'elle voulait faire et, assurait le tsar, l'idée de partager avec elle, pour faire la guerre aux Turcs, un mandat déféré par les autres puissances était très éloignée de son esprit. Il n'avait lu que de façon distraite le factum envoyé de Berlin, et cet écrit ne traduisait que l'opinion de M. Ancillon. Il n'avait pas besoin d'être aidé. Il marcherait, en effet, non pas avec 70 000 hommes, comme en 1812, mais avec 500 000. Si pourtant la France voulait envoyer une flotte sur le théâtre des hostilités, elle s'en trouverait bien (1). » Huit jours plus tard, il était à Vitebsk où il passait en revue sa garde, vainement mobilisée pour l'expédition d'Italie mais intentionnellement retenue loin de Saint-Pétersbourg. Il y trouvait « par hasard un secrétaire de Lebzeltern, le comte de Bombelles, qui « voyageait pour son plaisir » au cœur de la plus mauvaise saison de l'année dans le plus vilain coin de la Russie. Il ressentait vivement, il devait du moins en donner l'assurance à La Ferronays, « l'espèce de violence qui lui était faite dans la personne de cet importun. » Il l'invitait pourtant à sa table, et, au bruit des salves de canon, en présence de tous les chefs de son armée, il buvait à la santé de l'empereur d'Autriche, « son plus fidèle allié (2) ! » Il ne devait pas confesser à l'envoyé de Louis XVIII l'état d'esprit dans lequel il se trouvait réellement à ce moment. Très probablement d'ailleurs, il ne s'en rendait pas compte lui-même.

V

En querelle depuis Laybach avec le gouvernement anglais, mais toujours en correspondance directe avec Castlereagh, il ne

(1) La Ferronays à Pasquier, Saint-Pétersbourg, 15 et 19 septembre, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXII, f. 74, 84.

(2) Le même au même, Saint-Pétersbourg, 18 novembre 1822, grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 397.

laissait pas d'être impressionné par les avis qu'il recevait de cette source et qui lui conseillaient vis-à-vis des Turcs une politique d'indulgence et de modération (1). Il s'en trouvait rappelé au souvenir d'une observation qu'il avait fait entendre à Richelieu quelques années auparavant, disant qu' « on devait toujours avoir des voisins et que la Russie ne pouvait en préférer aucun à des Turcs (2) ». Enfin, et surtout, sans qu'il l'avouât à personne, et sans doute pas à lui-même, les Grecs insurgés étaient en train de s'aliéner ses sympathies en se donnant *proprio motu* une organisation politique et une constitution de leur choix. C'était, à son gré, beaucoup trop d'indépendance, et cette justice lui est due qu'en ce point il se trouvait d'accord, sinon avec les sentiments généreux et les principes libéraux dont il faisait profession, du moins avec la tradition constante de la politique russe dans ses rapports avec les peuples dont elle assumait la protection ou qu'elle soumettait plus ou moins directement à son influence.

Il n'est pas moins juste de reconnaître qu'au pays où, des œuvres d'un militarisme dépravant, est né un panslavisme conquérant et oppresseur, des hommes se sont toujours trouvés pour réprouver une interprétation aussi basse et fausse de l'intérêt national. Mais, hélas! encore, une expérience récente a montré de quel faible poids y était cette élite, sous un régime qui, en la rétrécissant chaque jour devantage, préparait les déchéances et les hontes finales.

D'entente à deux avec la France, il pouvait moins que jamais être question, comme La Ferronays l'avait raisonnablement pensé avant les démonstrations fallacieuses du tsar. Dans les premiers jours d'octobre, Pozzo se trouva seulement autorisé à faire parvenir à Saint-Pétersbourg l'assurance qu'à tout événement la Russie n'avait pas à craindre d'être contrariée par le gouvernement de Louis XVIII. Celui-ci observerait une stricte neutralité, pour autant que le conflit armé en perspective demeurerait limité entre la Russie et la Turquie et que l'Autriche s'abstiendrait d'envahir les possessions ottomanes. Dans le cas con-

(1) Castlereagh, *Letters*, 3e série, t. IV, p. 403 et suiv.

(2) Mémoire pour servir de complément aux instructions du comte de Noailles, 29 février 1816, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLVI, f. 40.

traire seulement, la France se croirait obligée d'occuper, elle aussi, une partie des mêmes territoires, jusqu'au moment où une entente générale interviendrait à leur sujet (1). Cette communication prouve qu'à Paris on croyait tout de même Alexandre en passe de prendre les armes, et les apparences y étaient en effet. Pourtant, ayant vu le tsar à Vitebsk et rentrant à Londres par Hanovre, où, en décembre, il rencontrait Castlereagh et Metternich qui y avaient pris rendez-vous, Lieven montrait son maître « en divergence positive » avec Capo d'Istria. Le souverain ne se dissimulait ni les inconvénients ni les dangers du parti auquel le Corfiote le poussait. « Il connaissait les Grecs, leur peu de valeur intrinsèque, le peu d'appui qu'il serait possible de trouver chez eux dans l'intérêt même de leur propre bien-être. Aussi n'avait-il d'autre désir que de se tirer avec honneur de ce mauvais pas (2). »

Ainsi renseignés, l'Anglais et l'Autrichien n'eurent pas de peine à s'entendre sur un plan de conduite dont l'effet serait d'enlever au tsar toute possibilité de faire ce à quoi il répugnait de lui-même. Et, comme l'indiquait Lieven, c'était bien ce qu'Alexandre désirait ; mais, comme il ne voulait pas en convenir et tenait même à ce qu'on demeurât persuadé du contraire, il se donnait un rôle qui flottait entre l'odieux et le ridicule. N'ayant plus de représentant à Constantinople, il n'y pouvait négocier que par l'intermédiaire de l'Angleterre qu'il redoutait, de l'Autriche qu'il faisait profession de mépriser, ou de la Prusse dont l'envoyé, von Maltitz, subissait alternativement l'influence de son collègue anglais ou de son collègue autrichien. En conséquence de quoi, au sentiment du chef d'état-major de l'armée du sud, Kissiélév, qui, de Kichéniév, suivait ce manège avec dégoût, « les Turcs en usaient avec les Russes comme avec leurs sujets tatars (3). » Échappant entièrement au principal intéressé, le commandement de la manœuvre diplomatique sur l'échiquier

(1) Pozzo à Nesselrode, 8 octobre 1821, Schiemann, *Russlands Geschichte unter Nikolaus I*, t. I, p. 321 ; cf. Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 331.

(2) Metternich à Lebzeltern, 3 décembre 1821, grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 346 et suiv. ; cf. Debidour, *Histoire diplomatique de l'Europe*, t. I, p. 170.

(3) A Zakrevski, 14 mars 1821, *le Comte Kissiélev et son temps*, t. I, p. 140.

oriental passait aux mains du consortium anglo-russe, qui s'y partageait la besogne aux fins d'un règlement pacifique dont la Russie ferait les frais. Le cabinet de Londres prenait à sa charge l'action directe à Constantinople, la pesée plus ou moins forte à exercer sur le divan pour, dans une certaine mesure, l'amener à composition, et le cabinet de Vienne se donnait pour tâche d'incliner à des concessions plus larges le souverain qui « de tous les enfants du monde était le plus enfant (1). » Metternich se flattait d'y réussir, en ménageant son amour-propre par quelque artifice qui lui permettrait de sauver la face, ou de s'en donner l'illusion ; mais l'entreprise était ardue.

Manifestant toujours des intentions généreuses, multipliant les gestes héroïques et se donnant l'apparence de l'homme « qui va faire un malheur », Alexandre laissait bien voir qu'il souhaitait fort d'être retenu ; il n'en souffrait pas moins d'être réduit à faire figure de comparse sur un théâtre où ses prédécesseurs avaient tenu les premiers emplois et de se voir, au dehors comme dans son propre pays, en butte à un sentiment de réprobation qui grandissait. Prestige de la culture antique rénové dans les milieux lettrés, ou conscience de solidarité réveillée au cœur des croyants, l'Europe entière se passionnait pour la cause de l'hellénisme ; entraînant l'opinion, lord Byron forçait Castlereagh à accorder aux insurgés grecs, secrètement d'abord puis de plus en plus ouvertement, appui moral et appui matériel ; la Russie orthodoxe se laissait suppléer par l'Angleterre dans la défense d'un ensemble d'intérêts qui lui étaient beaucoup plus proches, beaucoup plus chers : le petit-fils de la grande Catherine ne pouvait pas ne pas en éprouver un sentiment de honte ; mais il n'y trouvait aucun remède, si ce n'est de rejeter sur ses alliés la responsabilité de ses défaillances (2).

VI

En mars 1822, mal satisfait de son représentant à Vienne, « l'entortillé » Golovkine, il s'avisa de lui donner un coadjuteur

(1) Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 531.

(2) La Ferronays à Montmorency, Saint-Pétersbourg, 14 janvier 1822, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXIII, f. 37.

dans la personne de son ancien représentant à Madrid, Tatichtchev, qu'il munissait d'instructions en partie double. Rédigées les unes par Capo d'Istria, les autres à l'insu de son collègue, par Nesselrode, elles enjoignaient toutes deux au po teur d'inviter Metternich à « faire son devoir »; mais, sous la plume du Corfiote, le « devoir » était de soutenir à Constantinople les réclamations de la Russie, et, sous la plume de l'Allemand, seulement de lui obtenir, au même lieu, la paix avec l'honneur. Le chancelier exulta. Il n'avait pas autrefois goûté Tatichtchev. En 1820, sur la nouvelle que ce diplomate pourrait être envoyé à Vienne, il avait donné ordre à Lebzeltern d'y faire obstacle, fût-ce, au besoin, par une exclusive formelle. Mais depuis, il avait été mieux renseigné — et documenté — sur l'homme qui vendait aux Espagnoles des navires pourris et il pensait en avoir facilement raison. Depuis Laybach, il avait d'autre part tout mis en œuvre pour « achever » Capo d'Istria, jusqu'à intercepter sa correspondance privée, dont il mettait des extraits, jugés compromettants, sous les yeux du tsar, — par l'intermédiaire de Nesselrode, qui, professant à l'endroit de son collègue les sentiments que l'on connaît (1), ne trouvait cependant à reprendre dans ce stratagème que son inefficacité : les pièces produites ne le faisaient pas assez noir. Metternich pensa mieux réussir avec Tatichtchev, qui, cependant, commença par des bravades. Le chancelier lui disant que son arrivée avait fait monter les fonds, il répondait : « Je félicite les vendeurs », et, écrivant à Nesselrode, il se portait garant que Metternich « ferait son devoir », pour peu qu'on l'effrayât. « Il suffirait que l'empereur annonçât l'intention d'inspecter l'armée de Wittgenstein et la peur ferait rentrer aussitôt le chancelier dans le bon sentier (2). »

Mais où était « le bon sentier »? Patentes ou secrètes, les instructions de Tatichtchev ne contenaient à cet égard aucune indication. Le tsar maintenait-il l'ultimatum du 28 juin? Mandataire de Nesselrode, Tatichtchev répondait par la négative ; mais son autre mandant se référait positivement à cette note, prétendant justifier les exigences qu'elle formulait par « un droit de

(1) V. ci-dessus, p. 66.
(2) 23 mars 1822, SCHIEMANN, *Russlands Geschichte unter Nikolaus I*, t. I, p. 573.

protection » acquis à la Russie en ce qui concernait les populations chrétiennes de l'empire ottoman ». Acquis par quel traité? Tatichtchev ne savait en indiquer aucun, et il devait convenir que le tsar ne pouvait rien exiger. Son intervention devait se borner à solliciter la bienveillance de la Porte en faveur de cette partie de ses sujets, et, en cette forme, l'Autriche appuierait volontiers ses demandes à Constantinople. Mais, quel en serait l'objet précis? Pour « la paix avec l'honneur », que voulait au juste le tsar? Tatichtchev confessait encore qu'il ne s'en doutait pas et se portait facilement à admettre irrévérencieusement que son maître ne se trouvait pas lui-même mieux fixé. Metternich triompha. Il se représentait le souverain « se prenant la tête à deux mains et suppliant qu'on y remît de l'ordre (1). »

Le 31 mai 1822, il nota : « Capo d'Istria est complètement battu ; toutes mes propositions ont été agréées à Saint-Pétersbourg (2). » Il exagérait ; il n'avait obtenu encore que la connivence de Tatichtchev dans une manœuvre qui avait pour objet de gagner du temps, jusqu'au moment où une rencontre avec le tsar, qui serait engagé à quitter une fois de plus ses États, permettrait au chancelier de « mettre de l'ordre dans la tête » du souverain. Alexandre, à la vérité, se prêtait au jeu. Pour faire diversion à ses déboires et se donner l'apparence de sacrifier à un intérêt plus général ceux qu'il renonçait à défendre par les armes en Orient, il venait de remettre en cause (3) le projet d'une intervention collective en Espagne, au secours du roi que les Cortès tenaient prisonnier, et, comme toujours, il offrait son armée pour cette opération de police. Metternich ne pouvait mieux souhaiter. En visant Madrid, le tsar tournait le dos à Constantinople. De plus, l'affaire espagnole qu'il prenait en main rendait nécessaire la convocation d'un nouveau Congrès ; un rendez-vous

(1) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 84, 215, 219 ; Metternich, *Mémoires*, t. III, p. 539 ; Caraman à Montmorency, 13, 16, 19 et 31 mars 1822, Affaires étrangères, Autriche, CCCCIII, f. 78-113.

(2) *Mémoires*, t. III, p. 587.

(3) Dépêche circulaire de mai 1822, Affaires étrangères, Autriche, *Correspondance*, CCCCIII, f. 249 ; projet de dépêche pour Tatichtchev, 22 mai 1822, Schiemann, *Russlands Geschichte unter Nikolaus I*, t. I, p. 327 ; note de Metternich, Ischl, 31 juillet 1825, dans Metternich, *Aus den nachgelassenen Papieren*, 2e partie, t. II, n° 759.

était proposé à Florence pour septembre ; en s'y rendant, Alexandre passerait par Vienne, où « l'on mettrait de l'ordre dans sa tête », s'il était besoin, et, en attendant, pour le règlement du conflit russo-turc, le chancelier suggérait les termes d'un compromis qu'il jugeait (1) impraticable, mais qui servirait à gagner du temps. Rendu entièrement docile, Tatichtchev porta lui-même à Saint-Pétersbourg ce fruit des délibérations communes, et revint en juin avec la nouvelle d'un succès plus grand encore que son complice ne l'espérait : le tsar consentait même à renouer des relations diplomatiques avec la Porte et il annonçait son arrivée à Vienne pour la date prévue.

VII

Il se trouvait de plus en plus déconcerté, partant disposé à s'abandonner. Envoyé en Italie, le marquis Paulucci y avait recueilli des rapports alarmants sur les intelligences établies entre les insurgés grecs et les révolutionnaires napolitains. De Varsovie, le grand duc Constantin en envoyait de non moins inquiétants, signalant une surexcitation des esprits qui, au cas d'un conflit armé où l'empire se trouverait engagé, faisait craindre un soulèvement dans le royaume polonais. Poursuivant à ce moment avec la Russie des négociations assez délicates au sujet d'un règlement d'intérêts commerciaux, le cabinet de Berlin dénonçait également ce danger et en faisait l'instrument d'un chantage que la présence à Poznan d'un gouverneur général, Polonais de naissance et par alliance cousin du roi de Prusse, — le prince Antoine Radziwill, — rendait particulièrement menaçant (2).

En février déjà, pour calmer à Saint-Pétersbourg l'agitation philhellénique que sa propagande entretenait, Alexandre avait

(1) Caraman à Montmorency, Vienne, 9 avril et 10 mai 1822, Affaires étrangères, *ibid.*, fol. 113 et 157 ; Metternich, *Aus den nachgelassenen Papieren*, t. III, p. 539 ; Beer, *Die orientalische Politik Oesterreichs*, p. 284 et suiv.

(2) Ringhoffer, *Ein Dezennium preussischer Orientpolitik*, p. 16 ; Smolka, *la Politique du prince Lubecki*, t. I, p. 332.

éloigné Mme de Krüdener, en la retenant, cependant, a-t-elle affirmé, à proximité de la capitale et en se donnant les moyens de la fréquenter secrètement (1). En fait, elle n'a pas tardé à rejoindre son amie, la princesse Galitzine, en Crimée, où elle allait mourir en 1824, et il ne semble pas que le souverain l'ait revue (2).

Cependant, il gardait Capo d'Istria, toujours établi en apparence dans sa confiance, toujours préposé pour une moitié à la direction officielle de sa diplomatie et pour une part même à l'action occulte qu'elle exerçait, mais néanmoins contrarié ou désavoué d'un côté comme de l'autre. Instruit de la mission de Tatichtchev à Vienne, de son objet et de ses résultats, La Ferronays en concevait de la stupéfaction. « On a peine à croire, écrivait-il, comment après avoir si hautement proclamé les motifs qui forçaient la Russie à obtenir satisfaction des Turcs et mettre à couvert des avantages assurés par un siècle de combats et de gloire, l'empereur a cru devoir travailler secrètement contre son propre ministère auprès d'un cabinet étranger, ennemi naturel de sa gloire et de sa puissance, demander pour ainsi dire excuse et oubli de tout ce qu'il a dit ou écrit et qui se trouve aujourd'hui consigné dans toutes les archives d'Europe... et sacrifier les vrais intérêts nationaux de la Russie, son influence dans le Levant et le point d'honneur même, qui semblait devoir le porter à ne pas souffrir l'anéantissement d'une nation à laquelle la Russie doit sa religion et les premiers éléments de sa civilisation. » L'ambassadeur admettait généreusement que le sacrifice était fait par le tsar sur l'autel de la grande alliance, dans l'idée qu'un intérêt supérieur lui commandait d'en assurer à tout prix le maintien et dans la conviction qu'un conflit armé entre la Russie et la Turquie entraînerait la ruine de ce pacte tutélaire. Mais il n'en partageait pas moins l'opinion de Caraman et de Metternich lui-même, disant, l'un : « Voici frappé dans sa base ce système sagement créé par Pierre le Grand et soutenu avec autant de bonheur que de constance par ses successeurs » ; et l'autre : « Le cabinet russe actuel a détruit d'un seul coup la grande œuvre de

(1) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 232.
(2) *Archives russes*, 1905, t. I, p. 876 et suiv.

Pierre le Grand et de tous ses successeurs. Ce que la Russie perd en force morale, la Porte le gagne (1). »

C'était le bilan de l'œuvre d'Alexandre dans la gestion de cette partie de l'héritage politique qu'il avait recueilli.

(1) La Ferronays à Montmorency, Saint-Pétersbourg, 27 mai 1822, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXIII, f. 231 ; Caraman au même, Vienne, 6 juin, *ibid.*, Autriche, *Correspondance*, CCCCIII, f. 192 ; Metternich à l'empereur François, 3 juin 1822, METTERNICH, *Mémoires*, t. III, p. 588.

CHAPITRE V

LE CONGRÈS DE VÉRONE

I. Conférences préliminaires à Vienne. Le tsar tout entier aux affaires d'Espagne. Nouvelles ouvertures faites à la France. Salomon Rotschild à Saint-Pétersbourg. Un emprunt de guerre converti en un instrument de paix. Renvoi de Capo d'Istria. Triomphe du parti de la conservation politique et sociale. A Vérone. Les représentants de la France. — II. Chateaubriand. Ses liens avec la Russie. Sa correspondance avec l'impératrice Élisabeth. Une intrigue des *ultras* monarchistes en France. La comtesse Tolstoy. La politique du cabinet de Londres. Chateaubriand et Alexandre. — III. Le Congrès. Débats stériles. Proposition transactionnelle de Metternich. Refus de l'Angleterre d'y adhérer. Canning et Monroë. Conflit entre la Russie et les États-Unis. Chateaubriand ministre des Affaires étrangères. Attitude menaçante des Anglais. La Russie offre son assistance à la France. L'ours et la baleine. Projet d'une force armée permanente à la disposition de la Sainte-Alliance. — IV. Fière attitude de Louis XVIII. Il ne veut agir qu'à son heure et en pleine indépendance. Les Français en Espagne. Succès de l'expédition. Intervention du tsar à Madrid. — V. Revirement dans sa politique. Renouveau d'intérêt pour la question d'Orient. « La syndérèse. » Demande d'entrevue avec l'empereur François. A Czernovitz et à Lwow. Projet de conférences permanentes à Saint-Pétersbourg. La Ferronays encore mystifié. « On tourne le dos à la France. » Le tsar en querelle avec Villèle. Les cordons de Saint-André. — VI. Nouveau revirement d'Alexandre. Rapprochement avec l'Angleterre. L'arbitrage russe. Canning demande au tsar d'exposer ses vues sur l'organisation de la Grèce. Un piège. « Le projet des trois tronçons. » Explosion d'indignation en Grèce et réveil d'humeur belliqueuse à Constantinople. Le discrédit de la Russie et de son maître au comble.

I

L'arrivée du tsar à Vienne étant attendue dans les premiers jours de septembre, dès le 28 juin, suivant un protocole dont notre époque troublée a recueilli la tradition, des conférences préliminaires s'ouvraient dans la capitale autrichienne. Exagérant ses airs de nonchalance et ses habitudes de dissipation,

espaçant les séances ou les interrompant pour se donner l'agrément d'une excursion à Baden, Metternich n'apportait à ces débats que le souci de les prolonger. Il attendait « son » Alexandre. Mais un agent français, Durand de Saint-André, adjoint pour la circonstance à Caraman, à raison des relations qu'il avait contractées en Espagne avec Tatichtchev, était vivement entrepris par celui-ci sur les affaires d'Espagne, qui, seules, affirmait-il, intéressaient maintenant son maître. Fond ou forme, ces ouvertures prenaient modèle sur celles dont les affaires d'Orient avaient récemment fourni la matière aux ministres du tsar ou à lui-même. Bien que ce souverain fût disposé à mettre une armée au service de la bonne cause et non moins décidé à n'agir au delà des Pyrénées qu'en accord avec les autres grandes puissances, la France paraissait seule, à raison de sa situation géographique, en mesure d'intervenir utilement de ce côté, et, nécessairement, l'initiative comme aussi la direction de l'entreprise devaient lui appartenir exclusivement. A Saint-Pétersbourg, La Ferronays en entendait autant au même moment. Alexandre exprimait bien des appréhensions au sujet de la contagion révolutionnaire dont les troupes du roi pourraient se ressentir sur le sol espagnol, ainsi que de l'accueil qu'elles y recevraient, à raison des souvenirs que les armées napoléoniennes y avaient laissés. A tout risque, il fallait, cependant, que la France intervînt, comme mandataire de l'Europe, et, sous-entendait-il assurément, sous le haut commandement du tsar. Il ne parlait plus des Grecs, si ce n'est pour s'exprimer à leur sujet avec aigreur : eux seuls étaient responsables des malheurs qui les accablaient (1).

Il permettait, cependant, que restât ouverte à Saint-Pétersbourg, en faveur des insurgés, une souscription, pour laquelle il avait offert 150 000 roubles, dont le produit devait, en septembre, atteindre un million, et qui, au rapport du chargé d'affaires français, Bois-le-Comte, aurait été bien plus fructueuse. si la générosité du public n'avait été retenue par le souvenir des quatre millions de francs, recueillis en 1813 à Londres pour

(1) Caraman à Montmorency, Vienne, 17 juillet 1822 ; Durand au même, Vienne, 5 juillet 1822, Affaires étrangères, Autriche, *Correspondance*, CCCCIII, f. 280, 295 ; La Ferronays, Précis de la conversation du 14 août avec l'empereur, *ibid.*, Russie, *Correspondance*, CLXIV, f. 5.

les incendiés de Moscou et dilapidés en grande partie (1).

C'était une satisfaction donnée à l'opinion. Toute idée d'intervention armée en Orient paraissait néanmoins définitivement abandonnée par le déconcertant autocrate. Pour l'entreprendre, il avait, en octobre 1821, fait un appel de fonds et reçu de Salomon Rothschild la promesse d'un emprunt au capital nominal de 43 000 000 de roubles, qui serait émis à 77 pour 100. Mais, créé récemment baron à Vienne, le nouveau grand argentier de l'Europe avait, après entente avec Metternich sans doute, mis une réserve à cet engagement : il ne fournirait que la moitié de la somme convenue, au cas où la guerre éclaterait, pour qu'il ne se fît pas scrupule, disait-il, d'avoir contribué à déchaîner le fléau. Maintenant, à la mi-août, il paraissait à Saint-Pétersbourg, apportant la somme entière, qu'il avait réalisée d'ailleurs en majeure partie à des taux variant entre 82 et 84 pour 100 et sur laquelle il retenait, pour intérêts sur des versements anticipés et commission, près de deux millions (2).

Dans les conditions où elle aboutissait, cette opération de crédit faisait supposer des gages certains de disposition pacifique, comme aussi d'esprit anti-révolutionnaire, que l'un des contractants aurait obtenus de l'autre, et cette conjecture ne tardait pas à être justifiée. A la fin du mois, après avoir, selon son habitude, redoublé d'amabilité à l'endroit du ministre, Alexandre apprenait à Capo d'Istria, comme en 1812 à Spéranski, que, tout en gardant pour lui les meilleurs sentiments, il se trouvait obligé par les circonstances à se priver de ses services, et le Corfiote quittait aussitôt la Russie, pour n'y plus jamais revenir. Il allait se fixer à Genève. En même temps des *oukases* étaient publiés ordonnant la fermeture de toutes les loges maçonniques et portant interdiction de toutes les sociétés secrètes. Des mesures étaient prises pour le renforcement de la police. Le commandant de la 1re armée, comte d'Osten-Sacken, recevait ordre de transférer son quartier général de Mokhilov à Saint-Pétersbourg. Par la faveur marquée, enfin, dont il faisait bénéficier un vision-

(1) Bois-le-Comte à Montmorency, Saint-Pétersbourg, 17 septembre 1822, *ibid.*, CLXIV, f. 16.

(2) La Ferronays au même, Saint-Pétersbourg, 30 août 1822, *ibid.*, CLXIV, f. 13. L'original porte par erreur le millésime de 1821.

naire d'une autre espèce que Mme de Krüdener, un fanatique de la stricte observance orthodoxe, l'archimandrite Photius, le tsar achevait de certifier sa conversion définitive aux principes de conservation politique et sociale.

C'est sous le bénéfice de ces démonstrations qu'il se mit en route pour Vienne et pour Vérone, siège assigné définitivement au congrès, non sans que, toujours querelleuse, l'impératrice douairière objectât à ce choix. On a supposé qu'elle redoutait pour son fils un séjour en Italie, comme susceptible de développer l'inclination au catholicisme qu'il aurait fait paraître. Mais, plus vraisemblablement, l'entourage de Marie Féodorovna s'inquiétait à l'idée d'un contact direct entre le souverain et les *carbonari*, qui récemment encore figuraient dans ses relations, et, à Vienne, en communiant spirituellement avec le quaker Allen, il prouva que, dans ses intentions, Vérone n'était pas sur le chemin de Rome (1).

Son séjour à la Hofburg fut court et Metternich ne s'employa pas à le retenir, voyant qu'en ce qui concernait Constantinople, il avait partie gagnée. Mais à Vérone, le tsar allait donner au chancelier d'autres embarras. Y arrivant le 14 octobre, il s'y trouva devancé par l'empereur François, le roi de Prusse et tous les souverains italiens, moins le pape. Un corps de diplomates de premier rang leur faisait cortège : Metternich flanqué de l'inévitable Gentz pour l'Autriche ; Bernstorff et Alexandre Humboldt pour la Prusse ; pour l'Angleterre Strangford remplaçant Castlereagh, qui venait de se trancher la carotide, et l'archi-tory Wellington obligé de prendre les ordres du demi-whig Canning qui recueillait la direction des affaires étrangères ; pour la Russie Lieven et Pozzo ; pour la France enfin, avec Caraman et La Ferronays, comme à Troppau, le ministre des Affaires étrangères, Montmorency, et un nouveau venu dans la diplomatie : Chateaubriand, arrivant, après un court stage à Berlin, de Londres, où, depuis la seconde et définitive retraite de Richelieu en décembre 1821, il remplaçait Decazes.

Dans le beau cadre de la vieille cité romaine restaurée par la

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 256, 476 ; grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 291.

Renaissance, mieux qu'à Troppau ou même à Aix-la-Chapelle, les fastes du congrès de Vienne pouvaient être renouvelés, et banquets, bals, ou courses de chevaux dans les célèbres arènes de la ville, rien n'y manqua en effet, l'intrigue politique et romanesque obtenant aussi sa part, dans le salon de la comtesse de Lieven, où Rossini faisait entendre ses premières mélodies. Mais Alexandre pensa d'abord ne pas trouver à qui parler. S'il goûtait peu le successeur de Richelieu, Villèle, il appréciait moins encore Montmorency, à qui il reprochait un excès de zèle réactionnaire après ses emportements en sens contraire, et, en politique, il tenait toujours l'auteur d'*Atala* pour un intrus, bien que depuis leur rencontre à Paris, où il l'avait renvoyé au souci d' « amuser ses lecteurs (1) », des influences assez obscures pour qu'elles aient jusqu'à présent échappé à l'attention des historiens, se fussent employées à le faire revenir sur ce sentiment et n'eussent pas sans doute aussi été étrangères à la désignation du futur successeur de Montmorency pour une mission où il avait d'ailleurs désiré passionnément être employé (2).

II

Des liens beaucoup plus anciens se trouvaient formés entre le célèbre écrivain et la Russie, où, dans les moments de découragement, il parlait souvent de se retirer (3). Il en avait, nous ne saurions dire par quelle filière, contracté de longue date avec l'impératrice Élisabeth, qui, au rapport de Vitrolles, aurait fait les frais du pèlerinage à Jérusalem (4). Elle avait lu en tout cas avec transport l'*Itinéraire* et avait écrit à sa mère : « Je sens souvent le besoin de faire part de ma flamme à l'auteur, comme pourrait sentir un amant passionné (5). » Elle avait correspondu

(1) V. t. II, p. 247, de cet ouvrage.
(2) V. Mme Récamier, *Souvenirs*, p. 415 ; Bartoux, *la Duchesse de Duras*, p. 387.
(3) Cassagne, *Vie politique de Chateaubriand*, p. 377.
(4) Vitrolles, *Mémoires*, t. II, p. 463.
(5) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. II, p. 418.

avec lui à propos de la mort du duc de Berry et l'avait autorisé à publier sa lettre (1). Guettant toutes les chances et disposés à se servir de tous les moyens pour gagner quelque crédit et obtenir quelque appui à Saint-Pétersbourg, les amis politiques de Chateaubriand ne pouvaient manquer de fonder de grandes espérances sur ce commerce, et ils avaient récemment trouvé pour le faire valoir un concours de circonstances des plus propices.

Séjournant depuis quelques années en France, l'amie la plus chère, assez mal choisie, de l'impératrice Élisabeth, la comtesse Tolstoy, femme du grand maréchal de la cour impériale, ne prenait souci que de ses plaisirs, ou de sa santé, qui, d'ailleurs, l'éloignant de la capitale, lui faisait préférer les douceurs d'un climat plus méridional. Très active, sa correspondance avec la souveraine ne portait que sur des objets étrangers à la politique : mondanités, nouveautés littéraires ou articles de toilette. Mais, en 1820, au lendemain de la mort du duc de Berry, un brusque changement se produisait dans les habitudes et les fréquentations de la grande dame russe. Paris la retenait et la montrait éperdument lancée dans la mêlée des partis. Étroitement liée avec Chateaubriand, en relations suivies avec les hommes de son bord, elle se faisait, à Saint-Pétersbourg, l'écho fidèle et persistant de leurs doléances et de leurs prétentions. Non contente des courriers de l'ambassade qu'elle mettait largement à contribution, elle réclamait une voie plus sûre encore pour transmettre à la même adresse des « communications importantes ».

Femme à aventures, un incident de sa vie romanesque aura probablement été l'instrument de cette métamorphose. Veuve de son premier mari, elle venait d'épouser, — morganatiquement à l'exemple de Mme de Staël, — l'ancien agent des princes en Russie, le chevalier de Vernègues. Dans cette phase nouvelle de son existence, elle intéressait cependant à ses agissements non seulement Élisabeth, mais aussi Alexandre lui-même, qui, au rapport de l'impératrice, lisait ses messages « avec plaisir et reconnaissance ». Bien qu'elle se tînt habituellement à l'écart de la politique, Élisabeth ne répugnait pas absolument à y porter ses curiosités. Au congrès de Vienne, il lui était arrivé de conférer, à

(1) Chateaubriand, *Mélanges historiques*, p. 387.

plusieurs reprises, avec le baron de Stein, non seulement sur les affaires de Bade qui la touchaient de plus près, mais sur d'autres aussi, où ses affections de famille n'entraient pas en jeu (1). En commun avec la plupart des dames russes, qui se ressentaient encore, à cette époque, de l'influence longtemps exercée dans leur milieu par leurs commensaux français, marquis de l'émigration, précepteurs et gouvernantes du même bord, ou se donnant l'apparence d'en être, les sentiments de l'impératrice étaient d'une royaliste exaltée. Recevant, en 1814, par Mme Tolstoy, la nouvelle de la rentrée de Louis XVIII à Paris, elle l'en remerciait en ces termes : « Je suis toute troublée, je tremble, mais c'est de joie. Que Dieu vous le rende ! Vive le roi ! (2). » Elle se trouvait donc, six ans plus tard, en sympathie complète avec sa correspondante, qui, ne se bornant pas au rôle d'un organe de transmission, prenait ardemment fait et cause pour les *ultras* les plus fougueux et les plus exigeants contre les libéraux les plus modérés et cherchait à provoquer une intervention du tsar dans le sens de leurs idées et de leurs ambitions. Au moment du congrès de Troppau, Mme Tolstoy avait dénoncé un complot, qui aurait eu Decazes pour chef et se serait proposé de renouveler, dans un autre but, la tentative avortée des bonapartistes à l'issue du congrès d'Aix-la-Chapelle, et elle avait joint à son rapport ce commentaire : « Comment ne pas craindre pour celui de qui dépend la régénération de l'Europe? On a bien peur pour lui ; on demande : « Que fera la Russie? » Elle fera ce qu'elle a déjà fait : elle redonnera le calme à l'Europe et punira d'exécrables monstres. Il faut que l'empereur agisse ! »

Pour qu'elle osât formuler à cette adresse des vœux aussi impératifs, en même temps qu'elle multipliait chez elle des conciliabules qui réunissaient la fleur des monarchistes outranciers, Bergasse, Donnadieu, Clausel de Cousergues, et, avant son départ pour Londres, Chateaubriand lui-même, dont elle vantait particulièrement les mérites, il faut qu'elle y ait été au moins encou-

(1) Stein, *Journal*, *Histor. Zeitschrift*, 1888, LX, p. 414.

(2) Cette correspondance inédite, où tous les détails ici rapportés ont été puisés, s'est conservée aux archives d'Otrada, propriété des comtes Orlov-Davydov. Elle a été mise gracieusement à la disposition de l'auteur avant la Révolution, par l'entremise du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch.

ragée. Un certain rapprochement s'opérait à ce moment, entre Alexandre et sa femme. Il est donc vraisemblable que le souverain figurait en tiers dans les relations d'Élisabeth avec son amie, et, Mme Tolstoy recevant l'autorisation de paraître à Vérone, il n'est pas impossible que l'auteur de l'*Itinéraire* lui ait aussi dû, par le canal de Pozzo, d'y être envoyé et d'y obtenir un succès qu'il a exagéré, mais où les circonstances ont mieux qu'il ne pouvait se le promettre servi son ambition.

La présence de Montmorency à ce rendez-vous diplomatique réduisait La Ferronays à un rôle de comparse et non moins Caraman, au sujet duquel l'envoyé du roi à Saint-Pétersbourg partageait l'opinion de Chateaubriand : « le plus plat et le plus lâche valet de Metternich », disait-il, en écrivant à sa femme (1). Mais, comme porte-parole de son gouvernement, Montmorency lui-même ne paraissait pas suffisamment représentatif. Le congrès mettait en effet en jeu et en conflit trois politiques françaises : celle des *ultras* qui réclamaient une intervention armée en Espagne sans délai et à tout prix ; celle des libéraux et de Villèle lui-même, qui n'en voulaient à aucun moment et à aucune condition et celle enfin de Louis XVIII qui, sous l'influence du sentiment bourbonien, inclinait maintenant au parti interventionniste, mais n'entendait agir qu'à son heure et dans une indépendance absolue. Entre ces tendances opposées, ne se trouvant inféodé à aucune, Chateaubriand devait, à un moment, paraître, à Paris, l'homme nécessaire de la situation, si peu de goût qu'on eût pour lui.

Avec l'infatuation qui lui était propre au regard de tout ce qui le touchait, il a été naturellement porté à exagérer ce triomphe qu'il avait escompté, car, dans le propos célèbre où il s'est attribué le sentiment d'être « accrédité moins auprès du congrès qu'auprès du tombeau de Juliette », il a mis certainement une part d'affectation. S'il a remué ciel et terre pour se faire envoyer à cette réunion, c'est qu'il se promettait d'y jouer un grand rôle ; il n'aurait pas consacré deux volumes à l'histoire de cet épisode diplomatique s'il n'avait pas cru y avoir satisfait son ambition ; les circonstances lui ont permis de s'en persuader et la magie de

(1) *Le Correspondant*, 25 août 1922, p. 605 (Pierre Morane).

son verbe fait que cette illusion est partagée aujourd'hui encore par quelques lecteurs du « Congrès de Vérone (1) », où pourtant, le désordre de la rédaction, répondant très apparemment à une incohérence également déconcertante de la pensée, semble fait pour justifier le jugement de Pozzo sur les talents de l'auteur dans ce domaine : « Un enfant de quinze ans balbutiant de la politique (2). »

Autant et plus que par les sympathies admiratives de la comtesse Tolstoy et de l'impératrice Élisabeth, Chateaubriand se trouvait recommandé au tsar par ce fait que, depuis l'arrivée de ce nouveau représentant de Louis XVIII à Londres, le souverain en recevait des nouvelles plus favorables à la politique qu'il se proposait de faire prévaloir au congrès. Lieven donnait Wellington comme favorablement disposé, au point même d'avoir remis à l'ambassadeur russe, en grand secret, un plan d'opérations au-delà des Pyrénées, celui-là même dont le duc d'Angoulême se serait inspiré ultérieurement (3). Mais Lieven était aussi un illusionniste, et, à Vérone, l'*iron duke* ne laissait rien paraître des inclinations qui lui étaient attribuées. Selon ses instructions, de concert avec Metternich, il répudiait péremptoirement toute idée d'intervention au bénéfice de la monarchie espagnole, dont l'affaiblissement servait les intérêts de l'Angleterre comme Canning les concevait, — comme, quarante ans plus tôt, Vergennes avait compris ceux de la France. Encore, le gouvernement britannique n'accordait-il ni aide, ni aveu même, à lord Cochrane et à ses compagnons, qui, au service d'une cause analogue, renouvelaient, par delà l'Océan, les exploits de La Fayette.

Aussi bien, le rapprochement opéré entre le souverain russe et l'écrivain, en cette rencontre qui n'était pas la première, paraît avoir été borné à la sphère des épanchements d'ordre intime. Cet interlocuteur s'y prêtant et l'y invitant par ce qu'il découvrait volontiers de ses propres inquiétudes d'âme, plus ou moins réelles, il se peut que le tsar l'ait rendu confident du tourment intérieur dont il souffrait, se demandant à tout moment « s'il obéissait à la volonté divine ou cédait à une suggestion du malin ». Ce secret

(1) J. Dessaint, dans la *Revue de Paris*, 1er juillet 1924.
(2) Barthou, *la Duchesse de Duras*, p. 420.
(3) F. de Martens, *Recueil des traités*, t. XI, p. 305 et suiv.

n'était pas d'un grand prix : l'état de dépression physique et morale, dans lequel le souverain se trouvait, éclatait à tous les yeux, ceux de Gentz exceptés, qui, ayant reçu récemment le cordon de Saint-André, accompagné d'une marque de faveur plus substantielle, voyait, au contraire, le dispensateur de ces douceurs plus dispos de corps et d'esprit que jamais (1). Mais Chateaubriand n'avait pas la même raison pour y être trompé, et, en se targuant d'autre part, comme, quinze ans plus tôt Caulaincourt, d'avoir gagné d'emblée l'amitié et l'estime du prince, il a partagé l'erreur, plus ou moins volontaire, du duc de Vicence. « Nous ne nous fûmes pas plus tôt vus pendant un quart d'heure que nous nous plûmes », a-t-il écrit. Quelques mois plus tard, à la nouvelle qu'il recueillait la succession de Montmorency, se refusant toujours à le prendre au sérieux, Alexandre allait en témoigner un vif déplaisir (2), et, à Vérone, d'après le propre aveu du futur ministre, l'arrêtant aux premiers mots, il ne lui a pas permis d'entamer seulement un débat politique d'ordre général, ni de lui faire confidence à son tour de la grande pensée de sa carrière diplomatique. Ce n'était d'ailleurs qu'une chimère, et, selon les vraisemblances, le poète diplomate n'en a même précisé le dessein dans son propre esprit qu'en 1831, en publiant une brochure destinée à montrer à ses compatriotes ce qu'ils avaient perdu à son éloignement du ministère. Y demeurant, il aurait obtenu de la Russie que, pour le service rendu à la cause de la monarchie en Espagne, la France fût payée avec la rive gauche du Rhin, la Prusse recevant un dédommagement en Saxe ! (3).

A Vérone, il n'en a pas été question ; la question n'a pu à aucun moment être sérieusement posée entre Paris et Saint-Pétersbourg, et, même sur le terrain plus étroitement circonscrit d'une action collective contre le gouvernement des Cortès, l'intimité établie entre le tsar et l'auteur des *Martyrs* n'a pas empêché que, se prolongeant d'octobre à décembre dans une stérilité de plus

(1) Gentz, *Briefe an Pilat*, t. III, p. 135 ; Metternich, *Mémoires*, t. I, p. 320 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 261.

(2) La Ferronays à Chateaubriand, Saint-Pétersbourg, 24 mars 1823, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXIV, f. 71.

(3) Chateaubriand, « Le Congrès de Vérone », *Œuvres*, t. XIX, p. 64, 97, 166.

en plus désespérante, les délibérations du Congrès justifiassent l'appréciation dont La Ferronays faisait part à sa femme : « Héraclite en pleurerait toutes ses larmes ; Démocrite en rirait comme un fou (1). » Et aussi les brocards dont, aux Communes, Brougham criblait « les trois gentilshommes de Vérone (2) », sans qu'il négligeât de rappeler qu'en 1812, le tsar avait traité avec ce même gouvernement qu'il taxait maintenant de révolutionnaire.

Après un mois, Alexandre parla de faire seul la besogne que ses alliés déclinaient : ses troupes étaient prêtes. Comme elles devraient passer par l'Allemagne, devant cette perspective, en moins bonne intelligence avec Canning qu'il n'avait été avec Castlereagh, Metternich lâcha l'Angleterre et mit en avant une proposition transactionnelle que les plénipotentiaires russe et prussien agréèrent : les ambassadeurs des grandes puissances feraient une démarche commune à Madrid en faveur de la restauration du pouvoir royal ; si elle restait sans effet, ils seraient rappelés et la France interviendrait militairement avec l'appui des alliés (3). Montmorency donna aussi son adhésion, bien que les ordres de Villèle comme les intentions du roi s'y opposassent également. Il fut rappelé et Chateaubriand eut sa chance. A la faveur des traits d'affinité intellectuelle et morale qui lui étaient communs avec le tsar, même aptitude à se mouvoir dans les terrains vagues de la pensée, même tolérance de l'esprit au regard de l'imprécision et de l'équivoque, en échangeant des quiproquos, il parut réussir à ménager toutes les convenances, et, devenu chef de mission à Vérone, il se trouva indiqué aussi pour remplacer Montmorency à Paris (4).

Mais l'Angleterre restait sur ses positions, Canning, sous la pression du parlement, accentuant son intransigeance jusqu'à des manifestations, qui, bien qu'il dût s'en défendre après coup

(1) *Le Correspondant*, *loc. cit.*, p. 603.

(2) Les deux empereurs et le roi de Prusse, par allusion au titre d'une comédie de Shakespeare, v. Hansard, *Parliam. Debates*, nouvelle série, t. VIII, p. 63 ; cf. *ibid.*, p. 50, 904, 1175 et 1301.

(3) F. de Martens, *Recueil*, t. XI, p. 304 et suiv. ; t. XV, p. 14 et suiv.

(4) Villèle, *Mémoires et Correspondance*, t. III, p. 149, 160 ; Vitrolles, *Mémoires*, t. II, p. 470 ; Stappleton, *Canning*, t. I, p. 219, t. III, p. 230 et suiv. ; Debidour, *Histoire de la diplomatie européenne*, t. I, p. 199 et suiv. ; de Loménie, dans *Revue hebdomadaire*, 8 juillet 1922, p. 149 et suiv.

énergiquement (1), laissaient supposer l'intention d'un recours éventuel aux armes pour faire prévaloir la politique anglaise. De cette politique le successeur de Castlereagh apercevait la justification dans les tendances que le gouvernement des États-Unis accusait dans la sienne, en se portant, de son côté, à un conflit avec le gouvernement russe au regard d'un problème connexe. Par un *oukase* du 4 septembre 1821, le tsar avait prétendu réserver à l'usage exclusif de ses sujets le droit de pêche et de commerce, depuis le détroit de Behring jusqu'au 51e degré de latitude nord, et le gouvernement anglais objectait lui-même à cette constitution d'un *mare clausum*, où le représentant du cabinet de Washington à Saint-Pétersbourg, Middleton, reconnaissait ironiquement une imitation de la bulle pontificale de 1498, qui avait partagé les océans entre l'Espagne et le Portugal. Cette querelle devait être promptement apaisée. La faiblesse des ressources que la Russie mettait en œuvre dans l'objet du litige faisait que ses rivaux ne lui accordaient qu'une médiocre importance. Divisant au contraire irrémédiablement et passionnant tous les participants, les intérêts en cause au congrès de Vérone le vouaient au résultat qu'à son issue Canning a ainsi défini dans une lettre adressée à Bagot, l'envoyé anglais en Russie : « Il a partagé l'Alliance une et indivisible en trois tronçons, aussi distincts que les constitutions de l'Angleterre, de la France et de la Moscovie... Chaque nation pour elle-même et Dieu pour toutes ! Engagez seulement votre empereur à rester tranquille, car le temps de l'aréopage et autres choses semblables est passé (2). »

Mais « rester tranquille » était ce que le fils de Paul savait le moins. Le mois suivant, ne lui promettant pas une longue carrière ministérielle à cause de son « caractère dissolvant (3) », Pozzo devait déjà rappeler Chateaubriand au respect des « promesses » qu'il avait faites à son maître. La Russie, l'Autriche et

(1) Aux Communes, le 14 avril 1823, Hansard, *loc. cit.*, t. VIII, p. 899.

(2) 3 janvier 1823, dans Phillips, *The Confederation of Europe*, p. 280. Pour l'histoire du Congrès, en sus des sources citées, v. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, chap. v ; Stern, *Geschichte Europa's*, t. II, p. 292 et suiv. ; Isambert, *l'Indépendance grecque et l'Europe*, p. 142 et suiv. Ringhoffer *(Ein Dezennium)* a donné trop d'importance au rôle de la Prusse, qui a été insignifiant. Cf. Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus I*, t. I, p. 329 et suiv.

(3) Maggiolo, *Pozzo*, p. 271.

la Prusse retirant de Madrid leurs envoyés, Louis XVIII y retenait en effet le sien, M. de Lagarde, et les troupes du roi ne bougeaient pas. Alexandre supposa que c'était l'effet des intimidations dont usait l'Angleterre, et, à la mi-mars, il autorisa Pozzo à faire entendre à Paris une déclaration ainsi conçue : « Si, contre toute attente, la Grande-Bretagne déclarait la guerre à la France pour empêcher le gouvernement de Sa Majesté Chrétienne de rendre à l'Espagne le plus essentiel des services, l'empereur... regarderait cette attaque... comme dirigée contre tous les Alliés et il accepterait sans hésiter les conséquences de ce principe (1). »

L'offre d'assistance ne pouvait être plus formelle. Venant de l'ours, elle devait cependant être jugée de médiocre valeur contre la baleine, et, en outre, il parut bientôt qu'elle comportait des réserves et des conditions. Le tsar entendait d'abord que, tout en étant individuelle en fait, l'intervention armée de la France affectât néanmoins un caractère collectif. Mais il n'indiquait pas le moyen de réaliser ce postulat. « C'est à vous, disait-il à La Ferronays, de nous apprendre comment vous voulez que nous vous soyons utiles. » Et, d'autre part, bien qu'il l'eût portée à la connaissance du cabinet de Londres et l'eût rendue provisionnelle, il refusait de convertir sa déclaration en un engagement positif de déclarer la guerre à l'Angleterre dans le cas prévu. « Il ne voulait pas se jeter dans des hypothèses... Canning était un fou furieux, mais, Dieu merci, il se trouvait seul à l'être dans son pays. » Pressé et poussé de retranchement en retranchement, le tsar se rejeta sur l'expédient qu'il avait antérieurement condamné. Il reprenait des mains de Metternich le projet d'une *conférence permanente*. Seulement, de Vienne il en déplaçait le siège à Paris, où elle ne pouvait manquer d'être présidée par Pozzo. Elle aviserait (2).

Cette proposition échouant, la pensée inquiète du souverain s'arrêta, fin avril, à l'idée de l'organe de sanction et de contrainte, où, avant lui et depuis, tous les promoteurs de sociétés internationales ont reconnu le complément indispensable d'une telle

(1) F. de Martens, *Recueil*, t. XV, p. 17 ; La Ferronays à Chateaubriand, 26 mars 1823, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLIV, f. 74.

(2) La Ferronays à Chateaubriand, 24 mars 1823, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXIV, f. 71.

construction. Après avoir, au cours des dernières années, offert à plusieurs reprises ses troupes pour l'exécution des décisions communes, il parla d'une force armée qui serait, de façon permanente également, mise aux ordres de la Sainte-Alliance. Il entendait comme de raison en fournir les éléments. C'était ce que Castlereagh avait redouté et Metternich commença aussi par une protestation énergique. A la réflexion, cependant, il se persuada qu'aux mains du « plus grand de tous les enfants du monde », ce joujou ne deviendrait jamais un instrument de guerre. Il se tenait pour assuré de Tatichtchev. L'envoyé du tsar s'avisant de faire montre de dispositions belliqueuses, il se vantait de l'avoir rappelé à l'ordre en ces termes : « Vous savez bien que les hommes pour moi ne sont rien ;... le jour où vous cesserez de servir la paix, je vous briserai comme verre ;... je dirai à votre maître ce que je pense des motifs qui vous auraient fait changer d'opinion. » Alexandre prenant en méfiance le coadjuteur qu'il avait donné à Golovkine et le flanquant lui-même d'un surveillant dans la personne du jeune Obriézkov, le chancelier se targua de « rayer un tiers des rapports que ce nouvel agent envoyait à Saint-Pétersbourg et d'écrire lui-même le reste (1). » Ainsi, le consentement de l'Autriche entraînant celui de la France, la constitution de l'armée de la Sainte-Alliance fut décidée (2) ; mais sa mise en emploi était une autre affaire et Louis XVIII prit soin pour que, en ce qui concernait l'Espagne, elle ne fût seulement pas mise en question.

A son idée et à sa façon, il se donnait, à ce moment, on doit en convenir, figure de grand roi. Contre les menaces de l'Angleterre, les objections de l'Autriche, les prétentions de la Russie, en mai 1823, à son heure et en pleine liberté, il envoyait au delà des Pyrénées une armée française, qui, contre les prévisions du plus grand nombre de ses propres sujets, y faisait, au prix d'une simple promenade militaire, assurément coûteuse, triompher, sans le tsar, la cause, sinon de la France, du moins de la monarchie.

Dépité, Alexandre fut moins disposé que jamais à « rester tranquille ». En juin, son ministre à Washington, le baron de

(1) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 252, 265.

(2) F. de Martens, *Recueil*, t. XV, p. 21 ; Chateaubriand, *Œuvres*, t. X, p. 196.

Tuyll, eut ordre d'y signifier que rien ne déciderait son maître à reconnaître les gouvernements *de facto* constitués sur les ruines de la domination espagnole. C'était une façon de marcher sur les brisées de la France dans la défense des intérêts qu'elle venait de soutenir victorieusement. Suivit le mois d'après, à la même adresse, une demande formelle d'adhésion à la Sainte-Alliance. Sur la question du statut politique des nouvelles républiques américaines, le président Monroë ne répugnait pas à quelque forme d'entente avec les puissances européennes, ni même à l'idée d'un Congrès des deux Mondes. Mais le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Adams, ne voulait ni alliance ni entente. Il connaissait la Russie depuis longtemps, y ayant accompagné en 1781, à l'âge de quatorze ans, le premier envoyé des États-Unis, Francis Dana ; il n'en gardait pas une impression favorable, et, membre de cette énergique famille des Adams qui avait joué un si grand rôle dans la guerre d'indépendance, son autorité l'emportait sur celle du président, auquel il devait d'ailleurs succéder. Ainsi le tsar ne gagna à cette fausse manœuvre que l'imputation d'avoir provoqué par elle le célèbre message présidentiel de décembre 1823 (1).

Mais il manœuvrait aussi à Madrid ; il y envoyait Pozzo, « l'infernal intrigant », comme l'appelait Metternich (2), et il y essayait encore de disputer à la France le fruit de sa victoire avec l'influence qu'elle lui devait dans le gouvernement de la monarchie restaurée par ses armes. Contre ce qu'il avait prêché, il posait en principe qu'aucune puissance étrangère n'avait droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays où il avait pourtant voulu que toutes s'employassent à rétablir l'ordre politique de leur choix. Sur le trône où il se trouvait replacé, Ferdinand VII devait garder une liberté entière de ses actes, fût-ce pour octroyer une constitution à son peuple. Néanmoins, Pozzo avait ordre de représenter au roi « les conséquences terribles d'une telle décision », car, aux termes des instructions qui lui étaient données, en s'abstenant de toute ingérence dans les

(1) W. Ford, « Genesis of the Monroë Doctrine », dans *Massachusetts Hist. Soc. Procedings*, 2e série, t. XV, p. 402 ; F. de Martens, *Recueil des traités*, t. XI, p. 311 ; Adams, *Writings*, t. VII, p. 46 et suiv.

(2) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 374.

questions de cette nature, « les puissances alliées manqueraient cependant à leurs obligations les plus sacrées si elles n'usaient de tout leur pouvoir pour favoriser dans ce pays la création d'institutions propres à sauvegarder le respect de l'autorité souveraine. »

Au rapport de Pozzo, Chateaubriand aurait approuvé ce tissu de contradictions, comme « conforme à la saine politique et à sa manière de voir (1) » ; mais l'attitude de son gouvernement n'en montra rien et les suites du Congrès avorté de Vérone donnaient bientôt au tsar d'autres soucis.

V

Au cours de cette réunion, fasciné par les affaires d'Espagne, il avait pratiquement donné carte blanche à Metternich pour celles d'Orient ; mais, de retour à Saint-Pétersbourg, rendu à l'influence du milieu ambiant, et, après les impressions extérieures qui l'en avaient quelque peu distrait, au tourment intérieur qu'il peut bien avoir qualifié de « syndérèse » dans ses entretiens avec Chateaubriand, car le vocabulaire mystique lui était familier, il se prenait à regretter cette cession de pouvoirs, qui risquait d'ailleurs de devenir ineffective. Pour son objet, en effet, l'Autriche elle-même paraissait en passe d'être évincée par un troisième compétiteur. Accentuant la politique que Castlereagh avait adoptée en dernier lieu, Canning entamait des pourparlers quasi officiels avec les insurgés grecs ; il se portait même à déclarer dans leur intérêt le blocus des côtes de l'Épire, et, jusque dans le monde officiel des deux capitales russes, Nesselrode seul n'en concevait pas de l'émoi. Il s'en rapportait aux décisions du dernier Congrès qui déféraient à l'accord des puissances les mesures à prendre aussi bien dans la Morée que dans les îles de l'Archipel et le problème des principautés danubiennes à une entente directe entre la Russie et la Porte. Il croyait en outre son maître entièrement détaché de la Grèce. Il oubliait que l'opposition de

(1) Martens, *loc. cit.*, t. XV, p. 26.

l'Angleterre avait rendu caduque l'œuvre de Vérone tout entière et il comptait sans la « syndérèse ».

Brusquement, à la fin de janvier 1823, Alexandre fit connaître à Vienne en grand mystère le désir qu'il avait de rencontrer l'empereur François en vue d'une entente qu'il jugeait nécessaire sur les affaires d'Orient. Il indiquait comme date et lieu à sa convenance le mois d'octobre et la capitale de la Boukovine. Lebzeltern à Saint-Pétersbourg et Golovkine à Vienne devaient ignorer le projet de cette entrevue, et, tout en la faisant agréer avec empressement, Metternich lui-même n'en soupçonna pas l'objet, que le tsar eût été d'ailleurs en peine de définir. Il voulait faire quelque chose qui le relevât de la position disgraciée où il se voyait et sinon sur l'empereur, il faisait sans doute fond sur son chancelier pour lui suggérer, à cette fin, l'idée qu'il ne trouvait pas.

Il éprouva cependant un contretemps. Metternich fut retenu en route par une indisposition dont il semble bien avoir exagéré la gravité, car Gentz n'en prenait aucune alarme (1). Depuis Vérone où il s'était vu préférer un Chateaubriand, le goût du chancelier pour les discussions directes avec « son » Alexandre était diminué. Les deux souverains furent donc, du 4 au 12 octobre, réduits à un tête-à-tête qui, dans la bourgade de Tchernovits, a dû manquer de charme (2), et, à Lwow où ils se rencontraient avec Metternich, Nesselrode et Tatichtchev ne faisaient que solliciter son agrément à un nouvel avatar de son propre projet de *conférences.* A ce coup, Alexandre demandait et obtenait qu'elles fussent tenues à Saint-Pétersbourg. C'est tout ce qu'il imaginait pour compenser ou tout au moins masquer ses échecs et Metternich lui accordait volontiers cette fiche de consolation. Il se fiait à l'Angleterre pour « faire tourner en eau de boudin » les débats proposés, et, en attendant, pour prix de sa complaisance, il obtenait de son côté que, désigné déjà pour renouer à Constantinople les relations diplomatiques de son gouvernement avec la Porte, l'ancien consul de la Russie à Patras, Minciaky, fût mis promptement en route. Au pis aller, dussent même ces conférences

(1) *Briefe von und an Gentz*, t. III, 2e partie, p. 64.

(2) V. sur cette entrevue, dans *Ancienne Russie*, 1901, CVI, p. 225 et suiv., des détails pittoresques, mais sans grand intérêt historique.

aboutir, l'Autriche y aurait l'appui de la Prusse, et, occupée en Espagne, la France ne compterait pas (1).

Alexandre et Nesselrode le firent bien voir à La Ferronays après leur retour à Saint-Pétersbourg. Ils l'assurèrent sans sourciller que la rencontre de Tchernovits avait été due au seul hasard et était restée entièrement étrangère à la politique, si ce n'est que les deux souverains y avaient passé leur temps à se réjouir des succès obtenus par la France au delà des Pyrénées et à vanter les mérites du duc d'Angoulême, « au caractère duquel le tsar portait la plus grande estime », ainsi que ceux de Chateaubriand « envers qui sa confiance était sans bornes ». Esprit ingénu, l'envoyé de Louis XVIII mit quelque temps à s'apercevoir qu'on se moquait de lui, et, après que le tsar l'eut entretenu sur ce ton pendant deux heures, il prit la plume pour informer son chef hiérarchique qu'il le voyait en situation de « remplacer Metternich dans la confiance de l'empereur de Russie ». Un mois plus tard, il dut envoyer à la même adresse ce protocole de désenchantement : « Le jour de la fête de l'empereur, on a été... poli pour moi ; mais les véritables prévenances... ont été pour l'ambassadeur d'Angleterre et surtout pour le ministre d'Autriche (2). »

Alexandre ne flattait Chateaubriand qu'en haine de Villèle par lequel il le voyait miné à son poste. Aux premiers jours de 1824, il fit un éclat, envoyant le cordon de Saint-André au ministre des Affaires étrangères et à son prédécesseur, en négligeant leur chef. Justement blessé, Villèle se donna le tort de relever l'affront ; il s'attira cette réponse que, « pour obtenir la même distinction, il devait la mériter (3) », et les rapports entre les deux gouvernements tournèrent à l'hostilité ouverte, tandis que le tsar improvisait, dans un sens qui devait donner une nouvelle surprise à La Ferronays, une autre parade diplomatique des plus imprévues et des plus risquées.

(1) Metternich, *Mémoires*, t. IV, p. 15, 24, 77, 81, 87 ; grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 256 ; Ringhoffer, *Ein Dezennium*, p. 22 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 283 ; *Ancienne Russie*, 1901, t. CVI, p. 225 et suiv.

(2) La Ferronays à Chateaubriand, 18 et 28 novembre, 29 décembre 1823, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXV, f. 248, 268, 355.

(3) Le même au même, 21 janvier 1824, *ibid*, CLXVI, f. 19 ; F. de Martens, *Recueil*, t. XV, p. 28 et suiv.

VI

Après avoir, l'année d'avant, fait entendre à Londres des menaces de guerre, il s'était montré extrêmement flatté d'être accepté par le gouvernement britannique comme arbitre dans un différend avec les États-Unis au sujet de l'interprétation du traité de Gand qui, en 1814, avait mis fin au conflit armé entre ces deux puissances. Leur accord sur sentence arbitrale du tsar avait été signé à Saint-Pétersbourg le 12 juillet 1822 (1) et le petit-fils de Catherine en avait tiré d'autant plus de fierté qu'il triomphait là en un point où la grand'mère avait échoué, s'étant vainement mise en frais, de 1780 à 1783, pour faire agréer sa médiation entre ces deux mêmes parties (2). Il en avait retrouvé momentanément cette confiance en lui-même et cette superbe qu'il avait portées huit ans auparavant de Paris à Vienne. Il déchantait depuis et l'avènement au pouvoir de Canning lui enlevait, au regard de l'Angleterre, ses dernières illusions. Vainement Mme de Lieven le flattait-elle avec l'espoir qu'elle concevait présomptueusement de gagner le successeur de Castlereagh (3). Il le tenait toujours pour un « fou furieux », et, faisant pressentir le cabinet de Saint-James au sujet des conférences projetées dans sa capitale, il s'attendit à un refus tout au plus poli. Dans l'état d'abattement où il se trouvait, la réponse qu'il reçut lui donna un éblouissement.

C'était, rédigée en termes des plus courtois, une invitation à exposer ses vues sur la réorganisation des pays grecs. Il pensa avoir d'un coup reconquis, et au delà, tout ce qu'il avait perdu

(1) Malloy, *Treaties... between the U. S. and other Powers*, t. 1, p. 364 et suiv. Les documents relatifs à cette négociation se trouvaient avant la Révolution partie aux Archives russes de l'Empire, 1821, t. XV, n° 372, et partie aux Archives principales du ministère des Affaires étrangères, 1821, n° 5, f. 190. Cf. Adams Writings, t. VI, p. 235, t. VII, p. 37 et suiv.; Timiriazev, dans *Messager historique*, mars 1897, LXVII, p. 1087 et suiv.

(2) F.-P. Renaut, *la Politique... des Américains durant la guerre d'indépendance*, p. 84, 216, 261.

(3) Guizot, *Mélanges littéraires*, p. 189 et suiv.

depuis les jours glorieux où il régentait le continent. On le consultait, on rendait hommage à la supériorité de son génie et à la droiture de sa conscience, là même où, naguère, victorieux et acclamé partout ailleurs, il s'était vu méconnaître ! Il n'eut aucun soupçon du piège qui lui était tendu.

Ses vues en la matière étaient vagues et inconsistantes, à un point près qu'il indiquait ainsi dans ses entretiens avec La Ferronays : « Je ne veux ni leur indépendance ni leur triomphe absolu ; mais il y a là un foyer qu'il faut éteindre (1). » Et c'est dans cet esprit que fut conçu, au commencement de janvier, à destination de Londres, un mémoire, qui, sous le nom de « projet de trois tronçons », devait, en obtenant un retentissement immense, bien mal répondre au dessein de son auteur. Le plan y était développé d'un partage de la péninsule balkanique en trois régions, à constituer en autant de principautés distinctes sous la suzeraineté de la Porte. Divulgué par *le Constitutionnel* du 31 mai 1824, à la suite d'une indiscrétion, probablement intentionnelle, du cabinet anglais, et porté un mois plus tôt déjà à la connaissance de la Porte par l'internonce autrichien, baron d'Ottenfels, ce projet qui rappelait si cruellement les démembrements de la Pologne, tout en détruisant aussi l'intégrité de l'empire ottoman, souleva une indignation égale dans tous les quartiers. Le gouvernement insurrectionnel de Nauplie protesta avec véhémence ; le gouvernement turc se prévalut des arrangements pris avec son puissant vassal d'Égypte, Mehemet Ali, pour défier cette menace, et le discrédit de la Russie et de son maître monta au comble (2).

C'est sous ces auspices peu favorables que les conférences de Saint-Pétersbourg furent ouvertes à la mi-juin.

(1) La Ferronays à Chateaubriand, 24 février 1824, grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 524.

(2) Gentz, *Briefe aus dem Nachlasse*, p. 21 ; Isambert, *l'Indépendance grecque*, p. 166 ; Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls*, t. IV, p. 73 et suiv., Debidour, *Histoire de la diplomatie*, t. I, 217.

CHAPITRE VI

LES CONFÉRENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG

I. Manœuvre de Metternich pour faire échouer les conférences. Abstention de l'envoyé anglais. Menace de rupture entre la Russie et l'Angleterre. Canning se rend plus conciliant. Stratford Canning à Saint-Pétersbourg. Proposition russe d'un armistice entre les Turcs et les Grecs. La riposte autrichienne. Plutôt l'indépendance. — II. Selon le vœu de Metternich, les conférences « tournent en eau de boudin. » Le protocole final. Offre d'une médiation. Jugements sévères sur la politique d'Alexandre. Prisonnier de la Sainte-Alliance. La Porte refuse l'armistice et la médiation. Le tsar irrité. Il s'en prend à l'Autriche et à la France. Algarade entre Nesselrode et Lebzeltern. La Ferronays « morigéné. » Appel des Grecs à l'Angleterre. — III. Alexandre veut se ressaisir. Volte-face de la politique russe. Vers un accord avec l'Angleterre. Canning et Mme de Lieven. « La dépêche vivante. » Un artifice d'illusionnisme. Canning consent à y faire le jeu du tsar. Présomption d'un accord anglo-russe pour trancher le nœud gordien du problème oriental. — IV. Envoi de Strangford à Saint-Pétersbourg. Départ du tsar pour le sud. « C'est la guerre ! » Dépêche claironnante de Nesselrode : « Sire, vous êtes maître de la situation. » Déclaration inopinée de Strangford en faveur de la paix. Une finale peu glorieuse.

I

Proche de sa fin, Alexandre se donnait un nouveau hochet, avec l'illusion qu'après Paris et Vienne, Saint-Pétersbourg devenait la capitale de l'Europe. Même avec l'épilogue sensationnel qu'il allait y ajouter, ce dernier acte du drame, où il avait joué les destinées de son empire, ne devait cependant pas relever le souverain de ses échecs. Pour « faire tourner en eau de boudin » les conférences, Metternich n'avait pas eu tort de compter sur l'Angleterre et Mme de Lieven avait trop présumé de ses moyens de séduction. Avant de les exercer à l'endroit de Canning, elle avait comploté la disgrâce du ministre et il le savait (1). Il appré-

(1) Metternich à Lebzeltern, 19 janvier 1824, grand-duc Nicolas, *Lebzel-*

ciait sans aménité le projet des « trois tronçons », et objectait formellement à ce que, selon le désir qu'elle en exprimait, la Russie eût mandat collectif pour faire agréer à Constantinople, ou imposer par les armes, un règlement quelconque du problème oriental. Après s'être, à la première séance, expliqué catégoriquement dans ce sens, l'envoyé anglais à Saint-Pétersbourg, sir Charles Bagot, cessa de prendre part aux délibérations, où, bien qu'avec moins de raideur, l'Autriche se prononçait pour qu'on laissât les Turcs vider leur querelle avec les Grecs, et la Prusse elle-même s'associait aux réserves que la France formulait au sujet du projet russe (1). Le résultat fut qu'aussitôt après leur ouverture les conférences subirent une interruption qui se prolongea jusqu'en décembre. Mais, à ce moment, le calcul de Metternich parut en défaut.

A la fin du mois, un rescrit du tsar enjoignit à Lieven de rompre tout entretien sur la question grecque avec le cabinet anglais (2), attitude que Nesselrode avait ordre d'observer également avec sir Charles Bagot. « Toutes les fois qu'il me parlera Grèce, je lui répondrai Amérique, » écrivait le ministre à Lieven (3). On allait ainsi droit à une rupture. Tout en resserrant ses rapports avec les insurgés grecs, Canning ne voulait pourtant pas pousser les choses à cette extrémité, et, dès octobre, envoyant à Constantinople, pour y remplacer Strangford, un de ses cousins, Stratford Canning, célèbre, depuis, sous le nom de lord Stratford de Radcliffe, il lui prescrivait de passer par Vienne et Saint-Pétersbourg, en portant ici et là des paroles plus conciliantes. Metternich jugea qu'elles l'étaient trop. Il traita le nouvel ambassadeur d' « écolier », prit soin que l'empereur François lui fît entendre, à son passage, « des vérités crûment

tern, p. 266 ; Lieven à Nesselrode, 7 février 1824, Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus I*, t. I, p. 333 ; G. Canning, *Correspondance*, t. I, p. 257-258.

(1) Protocole de la séance du 17 juin 1824, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXVI, f. 224 ; Canning, *Correspondance*, t. I, p. 177 ; Stapleton, *Canning*, t. III, p. 122.

(2) 28 décembre 1824, Archives d'État à Petrograd. Cf. F. de Martens, *Recueil*, t. XI. Cette pièce est donnée ici p. 329 avec la date du 18/30 décembre et p. 334 avec celle du 16.

(3) Nesselrode à Lieven, Saint-Pétersbourg, 28 décembre 1824, Schiemann, *loc. cit.*, t. I, p. 343 et 601.

exprimées (1), pensa, non sans fondement, avoir réussi à l'endoctriner, et, à tout événement, s'avisa d'une manœuvre propre à faire en même temps échec à l'Angleterre et à la Russie.

En février 1825, Stratford Canning fut à Saint-Pétersbourg; mais, après avoir annoncé l'intention de prendre part aux conférences, il se déroba à son tour. Il motivait son abstention par l'accueil également hostile que Turcs et Grecs faisaient aux propositions russes, ainsi que par le retard que la Russie apportait au rétablissement de ses relations diplomatiques avec la Porte. M. de Minciaky avait bien gagné son poste, mais, désigné pour l'y remplacer avec la qualité d'ambassadeur, M. de Ribeaupierre restait à Saint-Pétersbourg. En fait, la reprise de rapports diplomatiques normaux entre les deux cours avait été expressément subordonnée à l'évacuation des principautés. La Porte ne s'y était décidée qu'en novembre et Ribeaupierre allait partir. L'Angleterre se mettait donc dans son tort; mais, partagée comme celle d'Alexandre entre les impulsions libérales du successeur de Castlereagh et ses complaisances forcées pour le parti tory (2), la politique du nouveau cabinet britannique se montrait pareillement hésitante, et Metternich en profitait. Gardant la Prusse à sa dévotion et s'étant assuré de la France par une brève apparition à Paris, où Villèle avait réussi à se défaire de Chateaubriand, il restait maître de la partie.

En avril, la Russie mettant en avant la proposition d'un armistice qui serait imposé à la Turquie en cas de nécessité, l'Angleterre demeura muette et l'Autriche se trouva d'accord avec la France et la Prusse pour formuler une fin de non-recevoir déguisée: elles acceptaient l'expédient mais y excluaient toute forme de compulsion, fût-ce seulement par le retrait simultané des ambassadeurs. Nesselrode se contenta de prendre acte du refus : « N'en parlons plus. » Lebzeltern lui avait laissé soupçonner la riposte qu'il eût provoquée en insistant. Plutôt que d'admettre, sous une forme quelconque, l'intervention de la Russie en Orient dans un rôle d'arbitre, les instructions de l'envoyé autrichien lui donnaient

(1) Metternich à Gentz, 26 décembre 1824, GENTZ, *Briefe von und an*, t. III, 2e partie, p. 142.

(2) V. STAPLETON, *Canning*, t. II, p. 423 et suiv.

pouvoir de se prononcer carrément pour l'indépendance grecque (1). Metternich ne croyait y courir aucun risque, dans la conviction qu'il ne serait pris au mot, ni par la Russie, ni même par l'Angleterre. L'indépendance n'était dans le vœu d'aucune des grandes puissances, et, contre ce que les historiens allemands en ont rapporté, il est faux que la France ait, sous certaines réserves, produit une déclaration en faveur de cette solution (2). Alexandre s'est bien gardé d'ailleurs de rien dire ou faire qui eût ouvert un débat à ce sujet. Il subissait une nouvelle crise de dépression.

II

Il avait le sentiment d'être comme enveloppé par une atmosphère de méfiance et d'hostilité. Lebzeltern communiquait à Nesselrode une lettre interceptée, où l'envoyé français à Constantinople, Guilleminot, exposait « le concours favorable de circonstances qui s'offrait en Orient pour y faire brèche à l'influence russe (3). » Attaqué et mis en échec de toutes parts, le tsar s'effondrait, comme au pied de l'arbre auquel il avait adossé sa détresse sur le champ de bataille d'Austerlitz. Au 15 avril 1825, il donna son adhésion à un protocole final des conférences, qui stipulait simplement que les ambassadeurs des puissances à Constantinople essaieraient de faire admettre à la Porte le principe de leur intervention médiatrice et d'obtenir qu'elle la sollicitât de son propre mouvement. Selon une observation de La Ferronays, Alexandre portait la peine d'une politique qui était sans exemple dans l'histoire de la diplomatie russe et dont l'envoyé

(1) Vienne, 15 janvier 1824, Metternich, *Mémoires*, t. IV, p. 207.

(2) Beer, *Die Orientalische Politik Oesterreichs*, p. 312 ; Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls*, t. IV, p. 150 ; A. Stern, *Geschichte Europa's*, t. II, p. 501 ; Mendelsohn-Bartholdy, *Geschichte Griechenlands*, t. I, p. 384 ; cf. procès-verbaux des conférences, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXVII, f. 291 et suiv. ; CLXVIII, f. 102 et suiv. ; Ringhoffer, *Ein Dezennium*, p. 27, 33 et suiv. ; Isambert, *l'Indépendance grecque*, p. 202 et suiv.

(3) La Ferronays à Damas, Saint-Pétersbourg, 13 avril 1825, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXVIII, f. 100.

français définissait ainsi le caractère, mélangé d'irréflexion et d'incohérence déconcertantes sur un fond d'écœurante pusillanimité : « La crainte est un sentiment très fort chez l'empereur : il craint l'Angleterre et la déteste, mais il n'ose rien contre elle ; il nous prodigue sa bienveillance, mais il ne nous craint pas et serait toujours prêt à nous morigéner si nous suivions une ligne de conduite différente de la sienne ;... il craint également de paraître allié à la France ; il est gêné, contrarié de nous trouver plus près de lui que n'est l'Autriche ; il ne veut cependant point de notre intimité, et telle est sa disposition, que,... plutôt que de s'unir à nous pour sauver ses intérêts, il aimerait mieux les sacrifier en s'accordant avec les autres contre nous (1). » Bien que décoré et renté, Gentz portait un jugement encore plus sévère : « On ne peut regarder sans un mélange de honte et de dégoût la misérable marche de ce cabinet russe... On ne trouve vraiment pas de nom pour tant de sottise... Le tsar ne veut pas la guerre ; il ne veut pas l'indépendance des Grecs... ; il veut entrer en pourparlers avec eux, mais est fermement décidé à ne pas leur accorder le seul objet de leurs vœux, comme aussi à ne pas les contraindre à se contenter de ce qu'il entend leur accorder ; il veut déconcerter à ce point les Turcs par ses intentions et ses menaces que la guerre en devienne inévitable, et il ne veut pas la guerre (2). »

Au moment où ces lignes étaient écrites, la Porte rejetait toute idée d'armistice et se disposait à refuser, en des termes qu'elle allait rendre presque outrageants, l'offre de médiation, double échec dont Alexandre recevait la nouvelle en voyage. Il avait quitté Saint-Pétersbourg dès la fin des conférences, le 16 avril, et ne rentra que le 25 juin. La Ferronays n'avait pas vu le souverain depuis le mois de février, époque à laquelle il avait été reçu en cérémonie, à l'occasion de l'avènement de Charles X. Au retour du voyageur, devant quitter lui-même la capitale pour prendre les eaux à Carlsbad, il jugea convenable de demander une audience. Le 6 juillet, il l'attendait encore. Il fit ses préparatifs de départ et s'abstint de paraître à une revue, où son

(1) Au baron de Damas, Saint-Pétersbourg, 15 avril 1825, secrète et très confidentielle, Affaires étrangères, *ibid.*, CLXVIII, f. 210.

(2) A Metternich, 27 mars 1825, Gentz, *Briefe*, p. 125 ; le même, *Briefe ans dem Nachlasse*, p. 45.

absence fut remarquée. Une explication en résulta ; mais le souverain se contenta de rejeter cavalièrement sur la négligence d'un subalterne la responsabilité de l'oubli dont l'envoyé du roi avait souffert. En même temps, il donnait ordre à Nesselrode de « morigéner » également les représentants de l'Autriche et de la France. Lebzeltern apprit ainsi « combien le tsar était blessé. de se voir maltraité par une cour avec laquelle il avait contracté les relations les plus intimes en lui donnant toute sa confiance. Au mépris des obligations qui en résultaient pour elle, c'est elle qui avait tout empêché ; c'est elle qui, de démarche en démarche, avait amené le cabinet russe à la situation pénible où il se trouvait ». Au rapport de Lebzeltern, l'algarade aurait été si forte, qu'il avait dû y mettre fin en déclarant la séance levée. Sur quoi l'entretien se serait terminé par ce colloque dramatique.

Nesselrode. — Je ne sais si le prince de Metternich a bien réfléchi aux conséquences possibles que peut entraîner la position où vous avez placé la Russie, livrée à elle-même dans cette affaire et à celles qui peuvent résulter de la désunion des deux cours.

Lebzeltern. — Je suis certain qu'il n'y a point de conséquences imprévues chez nous (1).

L'auteur de ce rapport y a peut-être mis quelque exagération. Unis par un double lien de sang — allemand et juif, — les deux diplomates vivaient sur un pied de très grande intimité, dans des maisons contiguës, qui, supposait-on, communiquaient même par un passage secret (2). Mais Alexandre était certainement très en colère et son ministre a dû en laisser paraître quelque chose.

La Ferronays eut son tour, s'entendant adresser le reproche inattendu qu'au défaut des autres puissances, la France n'eût pas offert main-forte à la Russie pour une action militaire en Orient. Si placide qu'il fût, l'envoyé du roi ne put retenir cette réplique qu'eût-il même reçu des ordres dans ce sens, l'expérience lui aurait conseillé de n'en pas tenir compte. « Vous nous blâmez », ajouta-t-il, de ne pas nous prononcer assez franchement pour la guerre et presque de ne pas vous y porter. Cependant, celui que

(1) Lebzeltern à Metternich, 31 juillet et 13 septembre 1825, grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 183-186.

(2) Stanley Lane-Poole, *Life of Stratford Canning*, t. I, p. 364.

vous me dites avoir plus que tout autre la confiance de l'empereur,... le prince de Metternich, nous assure que c'est parce qu'il connaît les désirs réels de l'empereur, ses véritables intentions, qu'il se refuse à admettre la possibilité même de la guerre et que c'est en lui montrant sans cesse les difficultés de ce parti, en le rendant effectivement impossible, que nous seconderions les intentions secrètes mais véritables de Sa Majesté. » A ce coup droit, le ministre n'opposa qu'un démenti assez faiblement articulé pour qu'il ressemblât à un aveu, et, accordant quelques jours plus tard à l'ambassadeur l'audience si longtemps retardée, l'empereur évita toute explication sur les affaires d'Orient, ne se retenant pas quand même de quereller l'envoyé du roi, mais se rejetant, à cette fin, sur l'émancipation de Saint-Domingue, que le gouvernement français s'était porté récemment à reconnaître (1).

Cependant, ayant réussi à écraser à demi les forces insurrectionnelles, la Porte accentuait son attitude intransigeante et hautaine. Désespéré, le peuple grec faisait appel à l'Angleterre seule, mettant « le trésor de sa liberté, de son indépendance et de son existence sous la protection illimitée de cette puissance », et, écrivant de Berlin à un de ses amis, un publiciste des mieux avertis traduisait ainsi l'impression que l'événement produisait en Europe : « Que, dans une insurrection des Grecs, l'élément russe dût être entièrement éliminé et remplacé par l'élément anglais, c'est ce que personne n'aurait prévu il y a quatre ans. L'empereur de Russie est très apparemment pris au piège de sa propre œuvre (la Sainte-Alliance). Les liens qu'il a formés l'enlacent plus fortement que personne et jamais un souverain disposant d'une aussi grande puissance n'a eu une situation plus gênée (2). »

Le désastre de la politique russe était complet. Alexandre s'en rendait compte, et, sous le coup de l'humiliation qu'il en ressentait, il parut un moment se ressaisir. Ayant tenu tête à Napoléon sur le terrain diplomatique, il s'y était fait reconnaître comme un maître. Avant de mourir, il allait encore y faire preuve d'une virtuosité qui, dans un sens, fut, de son temps, sans égale. Mais il

(1) La Ferronays à Damas, 9 juillet 1825, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLXVIII, f. 304.

(2) Varnhagen von Ense, *Briefwechsel mit Oelsner*, t. III, p. 321.

semble bien ne l'avoir une fois de plus mise en œuvre qu'aux fins d'une suprême mystification.

III

Nesselrode y préluda en juillet déjà dans ses entretiens avec La Ferronays : « Voulez-vous que je vous annonce, mon cher ambassadeur, disait-il, comment finira cette malheureuse affaire? C'est que l'Angleterre s'en emparera et que toutes vos hésitations, vos faiblesses, forceront l'empereur à se concerter avec celui des cabinets dont les principes sont les plus opposés aux siens. » L'envoyé du roi ne manifesta aucune surprise. La manœuvre se dessinait depuis quelques mois déjà. Depuis que l'Angleterre avait refusé de participer aux conférences de Saint-Pétersbourg, les relations entre les deux cabinets étaient, au moins en ce qui concernait les affaires d'Orient, virtuellement rompues, et vainement Lieven se flattait-il d'avoir obtenu de Wellington et du roi lui-même un désaveu formel de la conduite de Canning (1). Celui-ci n'en restait pas moins au pouvoir. Mais, par l'entremise de Lieven, le tsar se mettait inopinément en frais d'amabilité avec l'ancien représentant de l'Angleterre à Constantinople, Strangford, dont il n'avait pourtant pas eu à se louer, et il faisait connaître au gouvernement anglais le plaisir qu'il aurait à le voir accrédité à Saint-Pétersbourg.

Canning avait peu de goût pour ce diplomate, parce que Metternich en avait trop (2). Strangford n'en était pas moins l'homme de la politique que le successeur de Castlereagh personnifiait et qui opposait de façon plus décidée l'intérêt particulier et l'action individuelle au principe de collectivité, dont Alexandre s'était constitué l'apôtre. On fut donc prompt, dans le monde diplomatique, à supposer que le tsar changeait de religion et prenait le parti de tendre la main à l'Angleterre, sinon pour le triomphe de l'hellénisme insurgé, du moins pour le partage à deux des

(1) Rapport de Lieven du 15 février 1825. F. de Martens, *Recueil*, t. XI, p. 330.
(2) Metternich, *Mémoires*, t. IV, p. 70, 100.

charges et des bénéfices dans le règlement, pacifique ou violent, du conflit auquel ce soulèvement donnait lieu.

Les probabilités sont pour qu'une fois de plus on y ait été trompé par le décevant « gesticulateur », non sans que cependant Canning se soit, dans une certaine mesure, prêté à son jeu. Pour faire pièce à Metternich, auquel il rendait monnaie d'injures en le dénonçant dans une dépêche officielle comme « le plus grand coquin et le plus grand menteur sur le continent et peut-être dans le monde entier (1), » Canning était capable de beaucoup de choses, et, pour obtenir un succès diplomatique, Mme de Lieven était capable de tout. Par ses relations mondaines elle avait une certaine prise sur cet adversaire que son origine modeste et sa fortune, due à un riche mariage, mettaient en difficulté dans le monde tory. Au cours de l'été, l'ambassadrice était venue à Saint-Pétersbourg et, retournant à Londres, « ainsi qu'une dépêche vivante », disait son mari, elle parut, à l'automne, avoir effectivement opéré un rapprochement entre les deux cours et préparé une entente, qui passa bientôt pour réalisée, Canning accréditant cette opinion par un changement d'attitude marqué.

Au commencement de l'année, il s'était promis de « rendre bientôt la place trop chaude pour le mari et la femme (2). » En octobre, il rendit visite aux Lieven à Seaford ; répondant à un appel des insurgés grecs, il évita de se mettre en opposition trop apparente avec l'attitude du tsar et il déféra au vœu du souverain en ce qui concernait Strangford, que Lieven disait n'avoir pas fait broncher en l'assurant qu' « il n'aurait pas à se plaindre de la cherté à Saint-Pétersbourg. » En même temps, une circulaire envoyée aux représentants du tsar à Berlin, Vienne et Paris leur enjoignait d'y décliner, comme à Londres précédemment, tout entretien sur les affaires d'Orient, où la Russie ne poursuivrait plus que ses propres vues et ne prendrait conseil que de ses seuls intérêts (3).

C'était l'esprit même de la politique anglaise, et rapprochée

(1) G. Canning, *Correspondance*, t. I, p. 257.
(2) *Ibid.*
(3) 18 août 1825, Archives d'État à Petrograd ; cf. F. de Martens, *Recueil*, t. XI, p. 333. L'auteur a constamment confondu Strangford avec Stratford.

d'autres faits que des observateurs suggestionnés interprétaient dans le sens des soupçons déjà conçus, cette volte-face de la politique russe sembla les confirmer. Wittgenstein était appelé à Saint-Pétersbourg ; le tsar se disposait à partir pour le sud : plus de doute, avec le sacrifice de son programme européen, Alexandre payait l'adhésion du gouvernement britannique à son programme oriental, et, fort de cet appui, il allait enfin tirer l'épée pour trancher à Constantinople, comme Mme de Krüdener l'avait prévu, le nœud gordien qu'un des aides de camp du tsar avait noué.

IV

Strangford arrivant à Saint-Pétersbourg, tout le monde en fut persuadé, surtout après que, s'étant abouché avec lui, Nesselrode eut expédié à l'adresse du tsar un message auquel il donnait la plus large publicité et où se trouvaient ces mots : « Vous êtes, sire, maître de la situation (1). » C'était clair, et La Ferronays envoyait à son gouvernement ce bulletin : « Les personnes les plus réservées, celles qui désirent le moins la guerre, la croient aujourd'hui inévitable. Il est positif qu'à Taganrog, Sa Majesté travaille avec son chef d'état-major, le général Diebitsch (2). »

Quelles étaient, à ce moment, les intentions réelles du souverain, Nesselrode lui-même ne se serait sans doute pas risqué à le présumer. « Pas un de nous qui l'entourons, avait-il dit quelques mois plus tôt à La Ferronays, n'est sur de le voir le lendemain, dans la disposition où il l'a laissé la veille. » Peut-être bien, en prenant le chemin de Taganrog, l'impénitent illusionniste voulait-il faire croire, ou même se persuader lui-même, qu'il y présiderait aux préparatifs d'une entrée en campagne. Mais, en fait, il s'occupait de tout autre chose, et, s'il pensait aux Turcs et aux Grecs, c'est seulement, peut-on croire, en cherchant, selon un mot de Metternich, « des justifications pour les partis qu'il ne prendrait pas. » En outre, Strangford n'avait pas contresigné le message

(1) 20 novembre 1825, Archives d'État à Petrograd.
(2) Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLIX, fol. 157.

envoyé par Nesselrode au tsar et moins encore souscrivait-il à l'interprétation que le public donnait à cette dépêche (1). Ses premières déclarations furent nettement pacifiques.

On a imaginé que les Lieven ayant gagné au parti contraire Canning, ou seulement Strangford, celui-ci s'en serait laissé détourner par La Ferronays (2). Cette autre supposition est purement gratuite et elle ne résiste pas à l'examen des faits. Outre que la correspondance de l'envoyé de Charles X ne dit pas mot du succès qui lui est ainsi attribué, on ne voit pas comment il aurait fait pour l'obtenir. Honnête homme, Strangford n'a pu, au mépris des engagements contractés ou des ordres reçus, céder à l'éloquence de son collègue français, si persuasive fût-elle. Corruptible et ayant, comme Lieven l'a affirmé (3), accepté une offre d'argent russe, il serait donc devenu l'objet d'une surenchère. Mais, pour en porter une à ce marché, La Ferronays n'avait ni fonds secrets à sa disposition, ni pouvoirs.

Le successeur de sir Charles Bagot a bien outrepassé ses instructions. Elles lui prescrivaient (4) d'observer une attitude expectante, — *wait and see*, — et d'attendre des ouvertures, au sujet desquelles il référerait à Londres. Collusion ou présomption, il s'est, de son propre mouvement, porté à envisager avec Nesselrode un plan d'action commune, à Constantinople, auquel l'Autriche et la France seraient invitées à adhérer. Ce n'était pas ce que son chef voulait qu'il fît à Saint-Pétersbourg, mais c'était moins encore ce qu'on supposait qu'il venait y faire. Il justifiait les appréhensions de Canning, qui disait de lui ce que Bernadotte passait pour avoir dit de Pozzo qu'on lui proposait de prendre pour ministre : « Je n'en veux pas : il est trop habile pour moi (5). » Encore, cependant, Strangford prenait-il soin de préciser le caractère du concert qu'il avait en vue — et il y excluait toute intention belliqueuse.

Mais les imaginations se trouvaient excitées par une mise en

(1) Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, CLIX, fol. 157.
(2) Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, t. XIV, p. 621 ; Isambert, *l'Indépendance grecque*, p. 213.
(3) Schiemann, *Russlands Geschichte unter Nikolaus I*, t. I, p. 348.
(4) Canning, *Some official Correspondance*, t. I, p. 347.
(5) *Ibid.*

scène impressionnante, où, avec l'aide des Lieven, le concours de Nesselrode et la complicité bénévole de Canning, pour donner aux spectateurs et peut-être se donner à lui-même l'illusion d'un geste héroïque, Alexandre déployait tout son art et la fable d'un accord anglo-russe en vue d'une nouvelle croisade est née.

Strangford allait être désavoué et rappelé au devoir de ne se prêter à aucun projet d'action collective, en n'admettant une entente anglo-russe qu'*ad referendum*. Les pourparlers entamés dans ce dernier sens ne devaient pas aboutir, et, quand la dépêche claironnante de Nesselrode est parvenue à destination, le destinataire avait cessé de vivre, sans que, dans les derniers moments de son existence, il eût rien fait pour avancer, si peu que ce fût, la solution d'un problème où il avait assumé de si lourdes responsabilités. Il le laissait entier dans les multiples charges de son héritage qui, par l'effet d'autres erreurs et d'autres défaillances, allait en outre se trouver quelque temps en carence d'un héritier (1).

(1) Un exposé de la diplomatie russe dans la question d'Orient, au cours des dernières années du règne d'Alexandre Ier, a été rédigé pour Nicolas Ier, après son avènement. Il a été publié par M. Iakschitch, dans la *Revue historique*, 1906-1907, XCI-XCIII, et séparément. C'est un spécimen caractéristique de verbiage diplomatique, appliqué à défigurer ou déguiser la réalité des faits. L'ouvrage de Boukharov, *la Russie et la Turquie*, Paris, 1887, est d'autre part sans valeur.

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE INTÉRIEURE ET LE PROBLÈME DE LA SUCCESSION DU TRÔNE

I. Liaison entre la politique à l'intérieur et au dehors. Les deux courants. Les idées de renoncement et l'esprit de réaction. Le tsar reçoit la visite de deux quakers. Développement de ses inclinations mystiques. Leur influence sur le gouvernement de l'empire. Désordre et incurie. — II. Les projets d'abdication. Un conciliabule de famille à Aix-la-Chapelle. Constantin et Nicolas. « L'Apollon souffrant d'une rage de dents. » Manœuvres d'Alexandre pour obtenir la renonciation du frère aîné. — III. Le tsar en voyage. En Finlande. Les préoccupations pieuses et les distractions du voyageur. A Varsovie. Le projet de la réunion des provinces lituaniennes au royaume de Pologne. Alexandre et Karamzine. « Le citoyen russe. » — IV. La situation de l'État polonais. Prospérité apparente et détresse réelle. Le problème des débouchés et l'inféodation de la politique russe à la Prusse. L'hégémonie russe en Pologne. Les conditions qui la rendaient acceptable aux yeux de certains Polonais. Le régime établi à Varsovie n'y satisfait pas. — V. Constantin Pavlovitch et Novossiltsov. Le tempérament du grand-duc et son entourage. *Fifine.* Les mœurs d'un corps de garde au palais du Belvédère. Atteintes à la constitution. Attitude rebelle de la Diète. Colère d'Alexandre. Il rend la main à Constantin. « Carte blanche ! » — VI. Mariage de Constantin avec Jeannette Grudzinska. La princesse de Lowicz. Son influence. Les hésitations de son mari. La renonciation. Ses termes humiliants. But qui y est visé par Alexandre. — VII. La carence d'un héritier. « Après moi le déluge. » Un stratagème savant. Ses conséquences désastreuses. Le mouvement révolutionnaire et l'échéance redoutable.

I

En liaison étroite avec le politique extérieure, comme l'affaire du *Siémionovski* l'a montré, la politique intérieure d'Alexandre a, dans les dernières années de son règne, suivi un développement parallèle, dans la même oscillation continue entre les courants qui se disputaient la pensée et la volonté du maître. Sous l'influence

des idées mystiques qui le pénétraient de plus en plus, des échecs qui éprouvaient son orgueil et de certains accidents qui altéraient sa santé, l'un d'eux portait le souverain au dégoût de la vie, au découragement et au renoncement, dans le sens des projets qu'il avait entretenus déjà au temps de sa première jeunesse. Ce penchant n'excluait cependant pas des retours momentanés d'ambition et d'humeur entreprenante. Sous la hantise grandissante du péril révolutionnaire, l'autre courant déterminait des poussées d'esprit réactionnaire de plus en plus violentes aussi, que l'élève de La Harpe conciliait cependant de même avec les inspirations récurrentes d'un libéralisme platonique.

En janvier 1819, au retour d'Aix-la-Chapelle, il apparut sous le premier de ces deux aspects à des visiteurs dont la présence à Saint-Pétersbourg faisait sensation. C'étaient le quaker-philantrhope William Allen et son compagnon habituel, Étienne Grellet du Mabillier, l'un Anglais, l'autre Français d'origine, mais devenu étranger à sa patrie à la suite d'un long séjour en Amérique. Les ayant connus à Londres, en 1814, le souverain les avait invités à lui rendre visite en Russie, et, au rapport de l'un d'eux, il se serait grandement félicité d'être pris au mot. Les recevant à plusieurs reprises sans témoins et leur permettant de rester couverts en sa présence, il se serait laissé initier par ces hôtes aux béatitudes de la « prière muette ». Il aurait écouté avec déférence leurs observations au sujet des établissements publics, écoles, hôpitaux, prisons, qu'il leur permettait d'inspecter, et il aurait fait droit immédiatement à leurs critiques, en concertant avec le gouverneur militaire de la ville, général Miloradovitch, les mesures dont elles suggéraient l'emploi et en introduisant dans les maisons d'éducation des manuels par eux composés. Aux témoignages de déférence, de reconnaissance et d'admiration qu'il prodiguait à leur adresse, jusqu'à baiser les mains de l'un d'eux, il aurait joint une profession de foi, faite pour leur faire ressentir à leur tour un sentiment de profonde édification. Après avoir mentionné l'effort qu'il s'était imposé depuis 1812, avec l'aide du prince Galitzine, pour compléter son éducation religieuse, il se serait représenté comme exclusivement et passionnément voué désormais aux œuvres de paix et aux idées d'abnégation chrétienne, qu'une inspiration reçue d'en haut l'avait

porté déjà à mettre en application dans la Sainte-Alliance (1).

Non confirmé par son compagnon dans un grand nombre de détails, ce récit de Grellet se laisse suspecter. A l'en croire, les quakers auraient trouvé en Russie un accueil également sympathique dans tous les milieux, et fait goûter leur enseignement même au clergé orthodoxe, si attaché pourtant à ses rites, comme aussi à l'impératrice douairière, si étrangère à toute forme d'exaltation. N'y répugnant pas moins en matière religieuse, l'impératrice Élisabeth aurait pleuré dans les bras des deux sectaires, en disant qu'elle enviait le sort des porteuses de lait qu'elle voyait passer sous les fenêtres de son palais et qu'elle aspirait à ne vivre que pour les intérêts de la foi. On a peine à imaginer que, n'en laissant rien soupçonner à sa mère, dans la correspondance très abondante pourtant où elle la tenait au courant des moindres détails de son existence, la femme d'Alexandre ait réservé la confidence de tels sentiments à des étrangers (2).

D'autre part, la législation de cette époque ne porte aucune trace de l'influence que la prédication des quakers aurait exercée dans ce sens. Datant, semble-t-il, de 1820, et certainement postérieure au séjour des deux étrangers en Russie, une note de Magnitski, l'ancien collaborateur de Spéranski, constate précisément l'ajournement des réformes mises à l'ordre du jour depuis le commencement du règne dans le régime des maisons de détention, qui restait atroce, et dans le code criminel en vigueur, où se perpétuait la tradition de siècles de barbarie. L'emploi de lourdes chaînes et de carcans en fer continuait à être de pratique courante, même pour les prévenus, auxquels les lenteurs ou les négligences de la procédure judiciaire faisaient attendre pendant des années leur mise en jugement, et, virtuellement abolie depuis Élisabeth, la peine capitale était remplacée par le knout, supplice

(1) Grellet du Mabillier, *Mémoires*, t. I, p. 298 et suiv. ; cf. *The Life of William Allen*, t. I, p. 465 et suiv. Des extraits des mémoires de Grellet ont été publiés en traduction russe, dans *Ancienne Russie*, 1874, t. IX, p. 1 et suiv., cf. Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 142 et suiv. ; Pypine, *Messager de l'Europe*, octobre 1869, p. 764. Dans une notice biographique, Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 464, a défiguré le nom de Grellet.

(2) Le récit d'Allen (t. II, p. 13 et suiv.) est muet sur ces épanchements ; il indique de la part d'Élisabeth un accueil plutôt froid et s'étend beaucoup moins aussi sur les effusions d'Alexandre.

d'égale mais plus cruelle efficacité. De 1802 à 1812, une série d'*oukases* avait bien eu pour objet d'en réprimer l'abus, en obligeant les juges à fixer le nombre des coups ; mais Magnitski relevait des arrêts qui portaient ce nombre à 900, alors que 40 suffisaient pour faire expirer le patient le plus robuste (1).

La visite des quakers peut bien, par contre, avoir eu pour effet d'augmenter l'inclination du souverain aux élans mystiques. Au cours des années suivantes, sa correspondance avec Galitzine ou Kochélév en accuse des symptômes caractéristiques. Détachement des choses du monde ou concentration de l'esprit dans les spéculations d'ordre supraterrestre, le tsar prend de plus en plus, ou affecte, des airs de cénobite. Il coupe court à une discussion d'intérêt profane, en écrivant : « En cela comme en toute chose, je m'en remets entièrement à Dieu et que sa sainte volonté se fasse ! Je ne me connais d'autre désir, d'autre vœu que de la remplir. Puisse le Tri-Un éclairer de plus en plus notre marche, en nous épurant toujours davantage de tout ce qui n'est qu'humain en nous. » L'autocrate s'efface et s'humilie, en acceptant de figurer en sous-ordre au bas d'un « triangle » symbolique, où il veut que Galitzine tienne le sommet avec Kochélév à la seconde place, et, au sein de la confrérie spirituelle ainsi constituée, les effusions pieuses alternent avec des controverses religieuses, engagées à coups de citations empruntées aux saintes Écritures. Alexandre Tourguéniév semble y avoir été aussi associé, ainsi que, pendant quelques mois, Mme Bouche, visionnaire de très bas étage et même, au sens propre de sa profession, simple tireuse de cartes, originaire de Bayonne, qu'une recommandation très pressante venant du sommet du « triangle » faisait appeler, en 1821, à Saint-Pétersbourg (2).

Par le canal de la Sainte-Alliance, ces préoccupations s'ajustaient sans heurt, sinon sans dommage pour les intérêts positifs du pays, aux combinaisons que le souverain concevait dans le domaine de la politique extérieure, et son goût très vif pour ce

(1) *Ancienne Russie*, 1879, t. XXIV, p. 779 et suiv.

(2) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 547 et suiv., p. 559 et suiv. ; La Ferronays à Pasquier, Saint-Pétersbourg, 15 avril 1820, Affaires étrangères, Russie. *Correspondance*, CLX, f. 194 ; Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 6-7 ; comtesse Fredro, *Mémoires inédits*.

champ d'activité empêchait qu'elles l'en détournassent. A l'intérieur, au contraire, elles avaient pour effet de le rendre indifférent aux soins les plus élémentaires et les plus urgents même que le gouvernement d'un immense empire réclamait et où, pour cette raison, tout semblait livré au hasard, dans un désordre grandissant. Avant qu'il fût, en 1819, rappelé au ministère de l'Intérieur où il n'avait pas brillé précédemment, Kotchoubey écrivait à Spéranski : « Personne ne s'occupe des affaires du gouvernement avec système... Il n'y a jamais eu plus d'intrigues... D'aucuns croient que l'empereur ne veut précisément pas employer des hommes de talent... Le travail de chancellerie même, où on s'était tant efforcé d'introduire de la correction et du style, est maintenant en désarroi... On dit : qu'importe? L'empereur ne verra pas le rapport... Au Sénat, presque rien n'aboutit et le Conseil est tombé dans le mépris complet. » Bien qu'en activité de service, Serge Ouvarov et Gouriév lui-même adressaient au même destinataire des observations analogues (1). Retenant Spéranski à Penza ou le reléguant au gouvernement de la Sibérie, occupant Iérmolov à la pacification du Caucase, tandis qu'il confiait le ministère de la Guerre à des nullités avérées, telles qu'Alexandre Tatichtchev après Pierre Meller-Zakomelski, Alexandre justifiait le soupçon dont Kotchoubey recueillait l'écho. Mais surtout, il se désintéressait des soucis de cet ordre, en même temps que, plus ou moins sincèrement, et par jeu d'esprit plutôt que par détermination réelle de volonté, il revenait à ses vœux anciens de retraite et d'existence idyllique, en Suisse ou en Allemagne.

II

A l'été de 1819, il en faisait inopinément confidence à son frère Nicolas, plus jeune de dix-neuf ans, et à la femme du grand-duc. Il avait, disait-il, résolu de « résigner ses fonctions » et de se retirer du monde. L'Europe avait besoin de souverains en pleine possession de leurs moyens et « il n'était plus ce qu'il avait été ». Cons-

(1) *A la mémoire du comte Spéranski*, p. 155 et s., 237, 280.

tantin n'ayant pas d'enfants et ne se souciant pas de régner, ce serait à Nicolas de prendre sa place. « Nous voyant comme pétrifiés et prêts à sangloter, » rapporte la grande-duchesse, « il tâcha de nous consoler, de nous rassurer, nous disant que cela n'arriverait pas incessamment, que des années se passeraient sans doute avant qu'il mît son projet à exécution. »

Ainsi narrée (1), la scène est de haute comédie. Au jugement d'un grand nombre d'observateurs, Nicolas était dévoré par l'impatience de régner. C'est à ce sentiment même qu'on attribuait l'expression de colère concentrée qui déparait habituellement son beau visage et qui lui faisait donner le surnom d' « Apollon souffrant d'une rage de dents ». Anticipant sur les événements, sa femme, d'autre part, se plaisait déjà à voir dans l'aîné de ses fils un futur empereur (2). Mais, tout en se tenant pour assurés que le trône ne leur échapperait pas, elle et lui ne prenaient pas très au sérieux les projets d'abdication dont le souverain faisait étalage depuis quelques années déjà, sans entrer cependant dans aucune précision à leur sujet. En septembre 1817, à Kiév, Mikhaïlovski-Danilevski l'avait entendu dire : « Quand quelqu'un a l'honneur d'être à la tête d'une nation comme la nôtre, il ne doit rester à sa place qu'aussi longtemps que ses forces physiques le lui permettent... Je me porte bien à présent ; mais, dans dix ou quinze ans... (3). » Il se donnait de la marge, et les propos qu'il tenait devant son frère et sa belle-sœur deux années plus tard se rattachaient à un conciliabule de famille dont le congrès d'Aix-la-Chapelle avait fourni l'occasion mais d'où aucune décision ferme à effet immédiat, ou même lointain, n'était sortie. Le grand-duc Constantin y avait renouvelé des instances depuis longtemps multipliées pour obtenir la dissolution de son mariage

(1) Souvenirs autographes de la grande-duchesse Alexandra Féodorovna, *Ancienne Russie*, 1896, LXXXVIII, p. 52 et suiv. ; de la même, *Journal*, dans Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus Ier*, t. I, p. 231 et suiv. ; Schilder, *Alexandre I*, t. IV, p. 144-498 ; le même, *Nicolas Ier*, t. I, p. 120 et suiv. L'incident est rapporté également dans les notes autographes de Nicolas Pavlovitch, dont Korff s'est servi pour son histoire de l'avènement au trône de ce prince.

(2) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 131 ; le même, *Alexandre Ier*, t. I, p. 312 ; Souvenirs de la grande-duchesse Alexandra, *loc. cit.*, LXXXVIII, p. 38.

(3) Journal inédit ; v. Schilder, *Nicolas Ier*, t. I, p. 119.

avec la princesse Julie de Cobourg, dont il était séparé depuis 1801. Sa mère y consentait, mais à la condition qu il reprît femme en Allemagne, à quoi il répugnait absolument. Des vers de lui se sont conservés, disant : « Seigneur, défendez-moi contre le manque d'eau, le danger du feu, mais surtout contre les princesses allemandes. » Il annonçait l'intention d'épouser la jolie Polonaise Jeannette Grudzinska, dont il passait, depuis un an déjà, pour être l'amant. Alexandre, de son côté, n'objectait pas à cette mésalliance, à la condition encore que son frère renonçât à tout droit dynastique pour les enfants qui en naîtraient. Le droit n'existait pas en réalité, le statut de famille établi par Paul en 1797 se trouvant virtuellement aboli depuis 1801 (1). Une certaine confusion régnait cependant, à cet égard, dans les esprits et peut-être même dans l'esprit du souverain lui-même. Là encore on était en pleine incohérence. Sur une médaille frappée à Saint-Pétersbourg en 1809, Nicolas figurait déjà avec le titre de *tsesarevitch*, équivalent à celui de *dauphin* ou *kronprinz* (2), et, dans un mémoire adressé à Metternich en juillet 1818, le comte Clam-Martinitz indiquait le frère cadet comme l'héritier présomptif d'Alexandre (3), bien que, d'après le statut publié par Paul, le trône dût revenir à Constantin, et, d'après le manifeste d'avènement publié par le fils, à l'héritier qu'il désignerait, ce qui n'était pas fait.

Alexandre aimait Constantin, ou du moins, il le préférait à ses autres frères, mais il ne voulait pas avoir d'héritier en possession de ce titre tant que lui-même vivrait, et le mariage convoité par le grand-duc lui paraissait propre précisément à servir en ce point son dessein. Et, en effet, il semble qu'à Aix-la-Chapelle, Constantin se soit, comme son frère s'y attendait sans doute, fait un point d'honneur de ne pas retenir pour lui-même un droit qui serait refusé à ses enfants. Sur quoi, ayant eu toujours une prédilection pour son fils cadet, Marie Féodorovna prenait au mot l'aîné, mais on en restait de part et d'autre sur des déclara-

(1) V. t. I, p. 34, de cet ouvrage.

(2) *Archives russes*, 1899, t. III, p. 613. Tous les fils d'un tsar étaient *tsarevitchy;* l'héritier présomptif seul prenait ce titre de *tsesarevitch.*

(3) Grand-duc NICOLAS, *Lebzeltern*, p. 41 ; cf. WELLINGTON, *Suppl. Despatches*, t. XIX, p. 695.

tions de principe (1). La matière était délicate et réclamait l'aboutissement préalable de négociations épineuses avec la femme répudiée, le Saint-Synode et le grand-duc lui-même. En outre, survenant le 9 janvier 1819, la mort de sa sœur Catherine, devenue reine de Würtemberg, détournait bientôt l'attention d'Alexandre de cet objet, et, après qu'il eut paru soucieux quelque temps d'initier Nicolas à la pratique des affaires, en marquant ainsi qu'il le considérait comme destiné à lui succéder, le souverain abandonna ce soin. Il restait cependant attaché à son propos.

Passant quelques semaines à Varsovie en octobre 1819, il semble avoir manœuvré, à sa façon oblique, pour obtenir de Constantin un engagement précis. N'y ayant pas réussi jusqu'au moment de la séparation, il risqua une attaque directe, disant brusquement qu'il se sentait fatigué et hors d'état de supporter plus longtemps le fardeau du pouvoir. Il en prévenait son frère, pour lui donner le temps de prendre ses dispositions en vue de cette éventualité.

— Que feras-tu?

— Je demanderai la place de votre second valet de chambre, et, s'il est nécessaire, je cirerai vos bottes.

Prompte et cordiale, mais tournée en forme de plaisanterie, la réponse n'était assurément pas celle que le souverain attendait, et, bien qu'il affectât d'en être extrêmement touché, embrassant le grand-duc, « comme il ne l'avait jamais fait en quarante-trois années de vie, » il n'insista pas (2).

III

Avant de venir à Varsovie, il était allé, en août, à Arkhangelsk, où, depuis Pierre le Grand, aucun souverain russe n'avait paru. Il s'y était, à son ordinaire, mis en frais de générosité, octroyant

(1) V. grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 131 ; Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus I*, t. I, p. 231.

(2) Mikhaïlovski-Danilevski, *Journal inédit*. (D'après le récit fait par le grand-duc à P. Kissiélév) ; cf. *Ancienne Russie*, 1893, LXXIX, p. 203, et *Revue polonaise*, 1882, LXV, p. 177 et suiv.

des privilèges, accordant des remises d'impôt. Il se montrait cependant sombre et préoccupé, pressé aussi, comme toujours, de partir aussitôt arrivé et de dévorer l'espace. A travers l'immense étendue des provinces septentrionales, par Kargopol, Petrozavodsk, Olonets, brûlant les étapes, il poursuivit sa course vers la Finlande. De Serdopol sur la rive orientale du Ladoga, il voulut, en dépit d'une tempête assez violente, atteindre, sur une des îles du lac, le monastère de Varlaam, où, refusant des hommages « qui n'appartenaient qu'à Dieu », baisant la main des moines les plus âgés, arrivant à matines le premier, et, entre les offices, s'entretenant avec le prieur et quelques-uns de ses compagnons sur des sujets ayant trait à leur vocation, il donna à la communauté une haute idée de son esprit chrétien (1).

En Finlande, il se répandit encore en largesses et aménités, admirant les aspects pittoresques du pays qu'il appelait « l'Italie du nord », distribuant des poignées de main aux paysans et affrontant une nouvelle tempête sur le lac d'Uleo pour visiter la petite ville de Kaiana. Pour atteindre ensuite Uleaborg, il s'obstina à suivre pendant quelques jours des chemins à peine praticables, où il devait fréquemment quitter son cheval, franchir des rivières avec de l'eau jusqu'à la ceinture, coucher dans des chaumières et se nourrir de pommes de terre (2). Il y portait des intentions de mortification, qui lui faisaient oublier le souci qu'il aurait dû prendre de se renseigner sur d'autres aspects réclamant davantage son attention dans les contrées qu'il traversait en courant. Il ne s'arrêta quelques jours qu'aux environs de Novgorod, où il inspecta des colonies militaires en formation, et, à la fin de septembre, il fut déjà à Varsovie.

Il n'y aurait pas trouvé, s'il avait su ou voulu voir, de quoi être réjoui. Après quatre ans, l'expérience d'un régime constitutionnel à contrepoids d'absolutisme tournait mal. Cordiales au début, les relations entre Russes et Polonais se gâtaient. Alexandre n'y prit pas assez garde, distrait qu'il était par d'autres préoccupations et ne tenant encore pas en place. Le 25 octobre, il rentrait à Saint-

(1) *L'empereur Alexandre Ier à Varlaam*, opuscule publié à Tsarskoïé-Siélo en 1858.

(2) Schybergson, *Geschichte Finlands*, p. 567 ; Koskinen, *Finnische Geschichte*, p. 598 et suiv.

Pétersbourg et faisait part à Karamzine des conférences qu'il avait eues avec Novossiltsov au sujet de la réunion des provinces lituaniennes à son royaume polonais, dont il continuait à se louer. L'historien se récria, et, quelques jours plus tard, il revint avec une note (« Opinion d'un citoyen russe »), où il reprouvait vivement un projet dont le résultat serait qu' « un autre Souvorov devrait, un jour prochain, reprendre d'assaut le faubourg de Praga ». A l'en croire, au cours d'un entretien qui se serait prolongé de 8 heures du soir à une heure du matin, le souverain aurait souffert que lui fussent adressées des remontrances, dont celui qui les faisait entendre ne cherchait même pas à pallier l'invraisemblable hardiesse. Il leur donnait, au contraire, un air de défi : « Sire, je ne crains rien ; nous sommes tous égaux devant Dieu... Je ne demande plus votre bienveillance. Je vous parle peut-être pour la dernière fois... » L'auteur de cette algarade en tirait, après coup, une grande fierté. « Postérité, écrivait-il dans son journal, ai-je été digne du nom de citoyen russe? Ai-je aimé la patrie? Ai-je cru à la vérité? Ai-je cru à Dieu? » Et il ajoutait : « Nos âmes se sont, à ce moment, séparées pour toujours. » Il pensait, en effet, n'avoir pas réussi à persuader le maître. Le lendemain, cependant, il dînait à sa table, où, au cours des années suivantes, son couvert devait être souvent mis (1). On est fondé à supposer qu'il a quelque peu exagéré la rudesse de son langage, et, d'autre part, Alexandre était moins éloigné qu'il ne le laissait paraître de donner raison à ce contradicteur, dont les observations et les critiques ne portaient pas seulement sur la politique polonaise du souverain. Elles visaient aussi l'augmentation continue des impôts en pleine période de paix ; les horreurs auxquelles donnait lieu l'établissement des colonies militaires ; le développement progressif d'une force armée, « qui ne semblait destinée qu'à faire la guerre au pays même, dont elle dévorait la substance » ; le choix bizarre d'un grand nombre de fonctionnaires ; le désordre et l'incurie qui s'accusaient dans toutes les branches de l'administration.

Le 24 décembre 1819, Alexandre supprima l'impôt sur le revenu, qui, depuis le 23 février 1812, date de sa mise en appli-

(1) Pogodine, *Karamzine*, t. II, p. 236, 237, 450.

cation, avait d'ailleurs donné de grands mécomptes, et il aurait volontiers fait droit en d'autres points aux vœux de l'historien. Mais, le parti pris d'abandonner à peu près entièrement le gouvernement intérieur aux mains d'Araktchéiév, la préférence accordée à la politique extérieure et le temps employé, en compagnie de Galitzine et de Kochélév, à l'interprétation des textes sacrés, l'amenaient, sans qu'il en eût conscience, dans l'ordre des intérêts qui auraient dû tenir la première place dans sa sollicitude, à une abdication virtuelle. Pendant son dernier séjour en Pologne, il ne s'était seulement pas aperçu que, si l'ordre régnait à Varsovie, comme il s'en était fait gloire devant Lebzeltern (1), tout y allait néanmoins de travers.

IV

« L'enfant du congrès » offrait bien maintenant une apparence, sinon de prospérité, du moins d'un état matériel et moral en progrès rapide d'amélioration. Cruellement éprouvées par les guerres, l'agriculture et l'industrie se relevaient et prenaient même un essor nouveau. Aux mains du savant économiste Staszic, la direction des mines remettait en activité des exploitations abandonnées et en créait d'autres. Des hauts fourneaux étaient construits, des laminages mis en marche. Sous l'impulsion d'un patriote éclairé, Stanislas Potocki, le département de l'instruction publique multipliait les écoles ; il fondait une université à Varsovie ; contre les tendances russificatrices et au bénéfice des restitutions de territoire espérées, il faisait rayonner ces éléments de culture nationale à travers toutes les parties de l'ancienne Pologne. Mais ce n'était qu'une façade brillante masquant de cruelles détresses et même une quasi-impossibilité de vivre.

Avec ses 127 000 kilomètres carrés, soit un sixième environ du territoire de l'ancienne République, et une population de 3 200 000 âmes, le nouveau royaume polonais se trouvait, en fait, moins bien loti que le ci-devant grand-duché de Varsovie.

(1) V. ci-dessus, p. 47.

La perte de la riche province de Poznan et des salines de Wieliczka rendait son assiette économique beaucoup plus faible. Or, il était monté sur un pied beaucoup plus somptueux et hors de toute proportion avec ses ressources. Il entretenait une armée de 35 000 hommes que le grand-duc Constantin voulait magnifiquement équipée, en faisant son joujou à lui, et, casernes ressemblant à des palais, théâtre nouveau, bourse, Varsovie se couvrait, comme Saint-Pétersbourg, d'édifices dont la splendeur semblait une dérision dans le cadre de misère où ils se dressaient. Dans le voisinage proche de l'Orient, le goût des dehors luxueux recouvrant des dessous sordides a toujours été propre à ce peuple ; portant maintenant le deuil de son ancienne grandeur, il cherchait instinctivement dans cette parure l'illusion d'un retour au passé, et Alexandre l'y poussait : il aimait les façades. Mais la dépense en était excessive. La situation géographique du pays le mettait dans la dépendance de ses voisins et la politique de son souverain le livrait à l'exploitation de la Prusse (1).

Les traités de Vienne laissaient à cette puissance les embouchures de la Vistule et du Niémen, par une faute qu'au terme d'une autre crise européenne, un traité de Versailles devait renouveler, cent ans plus tard, en privant encore la Pologne restaurée de ses débouchés naturels, et pratiquement de toute possibilité de développement économique en rapport avec ses possibilités de production. En 1815, il eût été facile à Alexandre de donner au moins à sa protégée Memel, que Napoléon avait déjà offert à son allié de Tilsitt ; mais il eût trop coûté au tsar d'enlever ce port à son allié de la veille, et, en compagnie de Czartoryski, il avait cru mieux faire en stipulant pour toutes les parties de l'ancien État polonais dans les frontières de 1772, une liberté de commerce sans restrictions. C'est ce qu'un historien prussien a appelé « un chef-d'œuvre polonais (2) ». Il a fait tort à la sagacité des négociateurs prussiens des traités de 1815.

(1) Rapports du Conseil d'État polonais, 23 mars 1818, *Sbornik*, LXXXVIII, p. 100-116 ; Askenazy, *la Pologne et l'Europe*, p. 80 et suiv. ; Brand, dans *Ausländische Kapitalien*, t. II, p. 7, 8, 14 ; Ischanian, *Die ausländische Elemente in der russischen Volkswirtschaft*, p. 36 et suiv. ; Krijanovski, dans *Ancienne Kiëv*, février-mars 1882.

(2) Zimmermann, *Geschichte der preussisch-russischen Handels-Politik*, p. 14.

Au point de vue national, favorisant la reconstitution de l'unité détruite par les partages, cette combinaison aurait présenté des avantages, si elle avait vécu ; mais elle n'était pas viable, et Hardenberg s'en est probablement douté. Elle mettait la Russie dans l'alternative de réunir à la *Kongresowka*, par le régime douanier tout au moins, sinon par un lien politique, les parties de l'ancien État polonais, qu'elle retenait sous sa domination directe, ou d'ouvrir l'empire entier au commerce prussien. Le premier parti eût été un pas décisif dans le sens des espérances dont Alexandre flattait ses sujets polonais, et, probablement aussi, Czartoryski avait eu cet objet en vue ; mais le tsar n'était pas pressé de passer en ce point des promesses aux réalisations. Le second parti eût ruiné toute la politique commerciale de l'empire, engagée dans un système de protectionnisme à outrance, où le ministre des Finances, Gouriev, et les « salons » de Saint-Pétersbourg à sa dévotion apercevaient le port du salut après les épreuves du blocus continental. Le « chef-d'œuvre polonais » ressortait ainsi à un traquenard prussien.

Le résultat s'est traduit par des négociations laborieuses, qui, entamées dès 1816, ont abouti, le 15 août 1817, à une convention qui soumettait tous les produits d'origine polonaise au tarif prussien, en accordant à certains produits d'origine prussienne un tarif de faveur, absolument ruineux pour l'industrie polonaise (1). Les inconvénients de ce régime bientôt mis en évidence déterminaient, dès le 5 octobre 1819, le recours à un autre expédient, qui était la réunion du royaume et de l'empire en un seul domaine commercial et douanier (2), avec cet effet que le royaume eut à souffrir l'invasion d'un grand nombre de fonctionnaires russes, au grand détriment de son autonomie. D'où des récriminations et des conflits, qui, en 1823, faisaient décider le retour à l'ancien ordre de choses. Mais aussitôt, une guerre de tarifs éclatait, paralysant entièrement le commerce des blés polonais. On arriva ainsi, en 1825, à une convention nouvelle (3), où la

(1) F. DE MARTENS, *Recueil*, t. VII, p. 329 et suiv. ; *Recueil complet des lois*, t. XXXV, nos 27453 et 27586 ; ZIMMERMANN, *loc. cit.*, p. 63 ; SMOLKA, *la Politique du prince Lubecki*, t. II, p. 347.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XXXVI, no 27938.

(3) ZIMMERMANN, *loc. cit.*, p. 83 ; SMOLKA, *loc. cit.*, t. II, p. 386 et suiv. ;

Prusse montra, momentanément, des dispositions plus conciliantes. Elles se trouvaient inspirées par une circonstance qui est des plus instructives pour l'histoire des relations de ce pays avec ses voisins de l'Est.

La construction était projetée, à ce moment, de deux canaux, qui, reliant le système fluvial polonais aux ports russes de la Baltique, aurait eu pour effet de soustraire cette partie du domaine slave à l'emprise prussienne. Le projet ne devait pas être réalisé, du moins dans son ensemble, dont l'exécution pouvait seule en assurer l'efficacité. En 1831, le canal de la Vistule au Niémen étant achevé et une dépense de 10 millions de roubles étant déjà engagée pour l'embranchement du Niémen à la Windawa, l'ordre allait intervenir d'interrompre les travaux. Il avait suffi que Frédéric-Guillaume IV écrivît à Nicolas Ier, demandant à son beau-frère d'abandonner cette entreprise comme préjudiciable aux intérêts de la Prusse.

Alexandre régnant, la Pologne, ses intérêts et ses espérances n'ont pas cessé d'être sacrifiées à la vassalité où le « colosse » russe consentait à se maintenir par rapport au pygmée allemand qui grandissait. Et donc, vivant au-dessus de ses moyens que cette sujétion tendait à restreindre, le royaume se débattait avec des difficultés financières qui s'aggravaient, en même temps qu'il voyait s'évanouir le rêve d'accroissement territorial et d'affranchissement politique qui, au début, avait bercé sa misère. Dans la situation où la géographie et l'histoire l'ont placé, beaucoup de Polonais, parmi les plus éminents, de Czartoryski à Wielopolski, ont admis que l'inféodation de leur pays à la Russie était un mal nécessaire, et le moindre de ceux entre lesquels il devait choisir, si, sans lui imposer le sacrifice de son individualité nationale, le faisant échapper au pire, il lui assurait une défense contre le *Drang nach Osten* germanique. Ni au point de vue politique, ni au point de vue économique, l'ordre de choses établi à Varsovie depuis 1815 ne répondait à cette double condition, et il s'en fallait qu'y fût réalisé l'équilibre dont Alexandre avait conçu l'idée entre le fonctionnement des institutions cons-

cf. Paczkowski, « Zur Geschichte der russischen Handelspolitik nach dem Wiener Congress », dans *Zeitschrift für Osteuropäische Geschichte*, 1911, t. I, p. 163 et suiv.

titutionnelles et le jeu compensateur de l'absolutisme. L'expérience en aurait sans doute été impraticable si même, dans le rôle que le souverain y assignait à son frère et à Novossiltsov (1), ils n'avaient pas porté, le premier, un tempérament de bête féroce, en dépit de quelques nobles qualités, le second tout l'esprit d'un *tchinovnik* russificateur, malgré les mérites que Karamzine lui reconnaissait, par voie de comparaison : « C'est encore un aigle au regard des autres, un honnête homme, pas un laquais, et il connaît Adam Smith ! (2) » Avec ces deux hommes, tels que la nature les avait faits, la gageure était folle, et, adjoint à Novossiltsov, le prince-poète Viaziémski n'en augurait rien de bon (3).

Les sympathies polonaises du grand-duc Constantin ne se bornaient pas à Jeannette Grudzinska et une part de vérité se laisse même supposer dans les rapports (4) qui lui ont attribué le désir de devenir le chef d'un État polonais indépendant, qu'il aurait agrandi par l'annexion de la province de Poznan, pour laquelle la Prusse aurait reçu une compensation en Saxe, selon l'esprit de la combinaison qu'Alexandre n'avait pas réussi à faire aboutir en 1815. Considérant l'armée polonaise comme sa création, Constantin Pavlovitch lui vouait une tendresse passionnée. Mais, commandant aussi en Pologne un corps de troupes russes, il y exaspérait les officiers eux-mêmes par ses brutalités, et, les officiers polonais étant moins patients, il en poussait un grand nombre à la révolte ou au suicide. Comme Novossiltsov, qui se rendait l'agent d'une police politique très active, le grand-duc ne se retenait pas non plus d'intervenir. de façon tout à fait inconstitutionnelle, dans les affaires intérieures du pays. Enfin, en même temps que l'un devenait un objet de dégoût par le scandale de sa vie privée, l'autre devait un renom également fâcheux aux déportements de son entourage, où, avec le général Kuruta, un Grec entièrement dépourvu d'atticisme, gnome à facies simiesque, dont il faisait son chef d'état-major, son maître de

(1) V. t. II, p. 390 et suiv., de cet ouvrage.

(2) 6 juin 1817, Correspondance avec Dmitriév, p. 215.

(3) Archives d'Ostafiévo, t. I, p. 265, 278, 347.

(4) Rapports de M. de Rumigny, envoyé français à Dresde, 12 septembre 1822 et 9 décembre 1824, Affaires étrangères, Saxe, LXXXVIII, f. 145 et suiv. ; cf. Morane, dans *Revue des Etudes historiques*, juin 1910, p. 260 et suiv.

cour, son menin et son souffre-douleur, figurait Mme Friedrichs, communément appelée *Fifine*. Ancienne employée dans un magasin de modes que tenait à Paris une Mme de Therray, ruinée par la Révolution, en rupture de ban conjugal avec un courrier de cabinet russe qu'elle avait pris pour un baron courlandais, et maintenant maîtresse en titre du grand-duc, dont elle avait un fils, général plus tard et marié à une princesse Chtcherbautov sous le nom de Paul Alexandrov, cette femme introduisait au palais du Belvédère, résidence de son amant, des mœurs de corps de garde (1).

Aux difficultés que comportait naturellement le fonctionnement d'un régime ainsi équipé, Alexandre ajoutait d'autre part les complications de son caractère. Se plaisant au rôle de roi constitutionnel, il prêtait une oreille sympathique aux plaintes élevées par les Polonais. Au rapport de la comtesse Fredro, il parlait à son mari de Novossiltsov en termes peu élogieux et traitait de coquin le général Rozniecki, un Polonais qu'il employait au service de sa police secrète. Il convenait même que la conduite du grand-duc « appelait de grands reproches ». Mais il donnait à ces confidences un épilogue inattendu, en mettant à l'écart le comte Fredro et en conférant au « coquin » le cordon de Saint-André (2). Revenant à Varsovie en avril 1820, après avoir visité Tver, Moscou, Voronèje, Koursk, Kharkov, Poltava et Tchougouiév, où il cherchait à effacer le souvenir de l'atroce boucherie de l'année précédente (3), il allait recueillir le fruit de cette politique extravagante.

Il avait, en 1818, complimenté la Diète au sujet de l'esprit d'indépendance, dont elle faisait preuve. Elle était plus disposée

(1) Moriolles, *Mémoires*, p. x et suiv., p. 338 et suiv. ; Kolaczkowski, *Souvenirs*, t. II, p. 148 et suiv. ; Kolzakov, « Souvenirs », *Ancienne Russie*, 1873, t. I, p. 428 et suiv. ; Erdberg, même recueil, 1882, t. XXXIV, p. 250 et suiv. ; Vériguine, même recueil, 1892, t. LXXVI, p. 76 et suiv., 1893, t. LXXVII, p. 410 et suiv. ; Timiriazev, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1884, t. I, p. 177 ; Davydov, *Mémoires*, p. 5 et suiv. ; Harro-Harring, *Mémoires*, p. 69, 108 ; prince Viaziémski, *Œuvres*, t. VIII, p. 357 ; Zatvornitski, dans *le Centenaire*, p. 126 ; Vl. And., dans *Nouveau Temps*, 7 juin 1913 ; Askenazy, *Lukasinski*, t. II, p. 131.

(2) Comtesse Fredro, *Mémoires inédits*, cf. Mme Trembicka, *Mémoires*, t. I, p. 297 ; Ciprinus, dans *Archives russes*, 1872, p. 1712 et suiv.

(3) V. t. II, p. 461, de cet ouvrage.

encore maintenant à en témoigner, à raison des violations de plus en plus fréquentes des lois constitutionnelles dont elle avait à se plaindre. Décrets draconiens réduisant à néant la liberté de la presse ou arrestations arbitraires, avec l'ordre la tyrannie régnait aussi à Varsovie. Un des chefs de l'opposition, Vincent Niemoiévski, venait d'être jeté en prison au moment où il se rendait à Varsovie pour remplir son mandat de député. Par-dessus tout, l'attitude rebelle de la Chambre traduisait l'irritation générale devant l'ajournement indéfini des promesses dont le souverain s'était montré prodigue. Procédant ainsi d'un parti pris, elle tombait parfois à faux. Une majorité énorme se prononçait contre un code de procédure criminelle présenté par le gouvernement, et le reproche qu'elle lui faisait était d'exclure l'institution du jury, qui pourtant avait été rejetée en 1811 par la Diète du duché de Varsovie, comme « ne répondant pas au niveau de l'instruction et de l'éducation atteint par le pays ». Les députés de 1820 commettaient le péché d'inconséquence. Alexandre les surpassa. Il manifesta une grande colère, refusa les excuses que lui présentait le président de la Diète, Raimond Rembielinski, et, en prenant congé de son frère, il lui dit : « Carte blanche ! »

— Comment carte blanche? Et la constitution?

— J'en fais mon affaire. Agissez à votre convenance et ne vous embarrassez pas du reste.

Le récit que le prince Adam Czartoryski a fait de ce colloque (1), comme le tenant du grand-duc lui-même, prêterait au doute s'il ne trouvait une confirmation dans le développement ultérieur des événements. A ce moment, Constantin Pavlovitch était déjà l'époux médiocrement heureux mais captivé quand même de Jeannette et il paraissait entrer dans les vues de son frère au regard des suites juridiques que comportait cette mésalliance. Alexandre jugeait donc à propos de lui laisser par ailleurs les coudées franches, fût-ce aux dépens des Polonais, dont l'attitude l'offensait d'autant plus qu'il avait quelque soupçon, sinon la conscience très claire, de ses torts à leur endroit.

(1) *Bibliothèque de Varsovie*, avril 1906, t. II, p. 18-19; cf. Askenazy, *Lukasinski*, t. I, p. 89, 358 et suiv.

VI

La dissolution du premier mariage contracté par le grand-duc avait été prononcée le 1er avril 1820, et, « en addition au statut dynastique de 1797 », qu'il remettait indirectement en vigueur par cet énoncé, le manifeste publié à cette occasion (1) déclarait exclus de tout droit à la succession du trône les enfants issus d'une union contractée par un memebre de la famille impériale avec une personne n'appartenant pas à une maison souveraine. Constantin Pavlovitch gardait lui-même ce droit, mais Alexandre et sa mère le tenaient pour engagé par les déclarations qu'il avait faites à Aix-la-Chapelle et peu soucieux d'ailleurs de recueillir un héritage, dont la fin de son père lui avait fait connaître les risques. En 1802 déjà, Hédouville disait avoir recueilli de source sûre un propos dans ce sens attribué au grand-duc (2).

Constantin Pavlovitch passait pour un homme de parole et son mariage même avec Jeannette en portait la preuve : il semble bien ne s'y être décidé que par point d'honneur, parce que ses assiduités, qu'il ne savait pas rendre discrètes, avaient compromis la réputation de la jolie Polonaise. Un journal de Bruxelles avait parlé d'un enfant né de ce commerce (3). Comme de raison, prétendant au titre de compagne légitime et, pour l'atteindre, ayant de grands obstacles à surmonter, Mlle Grudzinska s'était gardée de choir au rang d'une maîtresse. Les obstacles étaient multiples, et, entre une mère divorcée et plus mal remariée ; un père, bon gentilhomme mais ruiné et perdu de dettes ; un beau-père, Adam Broniec, pourvu d'une grasse sinécure comme majordome du château royal mais besogneux quand même et passablement taré ; deux sœurs enfin, élevées dans le plus élégant pensionnat de Varsovie, tenu par une Française, Mlle Vaucher, sous la direction de l'abbé Malesherbes, et passant pour des beautés, mais

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXXVII, n° 28208.

(2) *Sbornik*, t. LXX, p. 500 ; cf. *Révélations sur la Russie d'un résident anglais* (traduction française), t. II, p. 11 et suiv.

(3) *Le Vrai Libéral* du 19 mai 1820.

courant, faute de dot, le risque de partis peu reluisants, la famille seule de cette épousée avait de quoi rebuter cet époux.

De santé délicate, de tempérament mélancolique, d'esprit rêveur et même quelque peu visionnaire, la princesse de Lowicz, comme elle fut appelée après son mariage, ne paraissait pas elle-même une compagne des mieux assorties pour l'homme qu'était Constantin Pavlovitch. Elle eût mieux convenu à Alexandre, qui lui témoigna d'ailleurs beaucoup d'amitié. En matière de charabia mystique, elle pouvait, en effet, rendre des points à Mme de Krüdener, ou à Kochélév. Elle écrivait : « L'eau morte des puits est la figure des voluptés criminelles, où les âmes charnelles, qui en sont altérées, puisent ces eaux corrompues, qui leur donnent la mort. Elle les quitte et Jésus-Christ lui donne en leur place l'eau pure et vivifiante de la grâce et elle lui rend par sa pénitence l'eau précieuse par ses larmes (1). » Constantin Pavlovitch n'y entendait goutte. Aussi, *Fifine* s'en mêlant par surcroît, bien que remariée à un autre Allemand, le colonel Weiss, de la suite du grand-duc, le ménage eut une existence passablement cahotée (2). La princesse de Lowicz n'a pas laissé, cependant, d'exercer une certaine influence sur son mari, et, satisfaite de la situation qu'elle lui devait, elle l'a probablement incliné au parti que son frère désirait lui faire prendre.

Constantin hésitait. Il aimait peu Nicolas, le jugeant sec de cœur, court d'esprit et incliné à une raideur désagréable. A l'été de 1821, devant le recevoir à Varsovie, il disait à son autre frère. qui l'y avait devancé :

— Avec toi, Michel, je suis à l'aise ; mais quand Nicolas m'annonce sa visite, il me semble toujours que j'aurai l'empereur en personne pour hôte.

(1) Notes publiées dans *Ancienne Russie*, 1889, t. LXII, p. 709.

(2) Moriolles, *Mémoires*, p. 208 et suiv. ; comtesse Potocka, *Mémoires*, édition Stryienski, p. 295 et suiv. ; Falkowski, *Tableaux*, t. V, p. 580 et suiv. ; Kolaczkowski, *Souvenirs*, t. I, p. 70 et suiv. ; Skarbek, *Mémoires*, p. 127 ; comtesse de Choiseul-Gouffier, *Réminiscences*, p. 262 ; Mme Trembicka, *Mémoires*, t. I, p. 273 et suiv. ; Bignon, *Souvenirs*, p. 140 ; Kolzakov, dans *Ancienne Russie*, 1873, t. VII, p. 423 et suiv., t. VIII, p. 398 et suiv. ; Isatévitch, même recueil, 1889, t. LXII, p. 707 ; Notes et correspondance de la princesse de Lowicz, *Revue polonaise*, 1882, t. LXV, p. 155 et suiv., 424 et suiv.

Et il s'étendait sur les embarras de sa situation. Alexandre parlant d'abdiquer, il se trouvait indiqué pour lui succéder ; mais, marié à une femme qui n'appartenait pas à une maison souveraine et était Polonaise, il craignait de déplaire aux Russes en prenant la couronne. Il n'annonçait pourtant aucune décision ferme, et, Nicolas s'étonnant, à son arrivée, des témoignages de déférence dont il le rendait l'objet bien que son aîné de dix-neuf ans, il prenait encore le ton de la plaisanterie :

— N'es-tu pas tsar de Myre?

Il l'appelait parfois ainsi en manière de moquerie et par allusion au titre d'évêque de Myre en Licie qu'avait porté le saint patron du grand-duc (1). Le fruit n'était pas mûr, et, pour le cueillir, Alexandre devait s'imposer encore quelques mois de patience.

En janvier 1822 seulement, il put tendre la main. Constantin se trouvant à Saint-Pétersbourg avec Michel, ils prenaient tous les jours place à la table de leur mère, pour le souper qui était servi à 10 heures. Un soir, le cadet attendit passé minuit avant d'être appelé. Se rendant à ce moment chez l'impératrice douairière, il la trouva en compagnie de Constantin et de la grande-duchesse Marie Pavlovna. Tous les trois paraissaient très émus, et, à son entrée, il vit la sœur embrasser le frère, en lui disant avec transport :

— Vous êtes un honnête homme !

Nulle explication ne suivit ce jeu de scène ; mais, en quittant le Palais d'hiver avec Michel pour regagner le Palais de marbre dont il gardait la propriété, Constantin lui dit :

— Ce soir, tout a été fini. J'ai déclaré à l'empereur et à ma mère ma décision. Ils l'ont comprise et approuvée (2).

Il en disait trop. Tout n'était pas fini, et des détails d'une nature extrêmement scabreuse restaient à régler. Au terme d'un débat intérieur, qui n'avait pas laissé d'être douloureux, Constantin avait fait honneur à sa parole ; mais il jugeait qu'elle suffisait. Alexandre exigeait au contraire un engagement écrit, dont le libellé même devait donner lieu, entre les deux frères, à une dis-

(1) Korff, *l'Avènement de Nicolas Ier*, p. 19 et suiv. ; Schilder, *Nicolas Ier*, t. I, p. 134.
(2) Korff, *ibid.*, p. 23 et suiv.

cussion des plus pénibles. Pressé, le mari de la princesse de Lowicz s'exécuta, le 26 janvier 1822, par une lettre, où Alexandre avait introduit, en en corrigeant la minute, un trait qui la rendait extrêmement humiliante pour le signataire. Il avait voulu que la renonciation au trône consentie par son frère fût *motivée.* Constantin n'y objectait pas ; mais on avait eu peine à s'entendre sur le motif qui serait invoqué. Le fait est indiqué dans un document, qui a échappé jusqu'à présent aux historiens. C'est une « Déclaration à mes concitoyens », rédigée par Constantin Pavlovitch au cours de la crise que devait déterminer, après la mort d'Alexandre, l'absence, constatée à ce moment, d'une disposition réglant la dévolution de son héritage de façon satisfaisante. N'ayant reçu qu'une publicité restreinte et promptement mise sous le boisseau, la pièce s'est cependant conservée au dépôt du Quai d'Orsay (1).

Dans le texte par lui rédigé, comme raison de sa décision, Constantin avait donné le manifeste du 1er avril. Excluant du trône les enfants que le frère aîné pourrait avoir, il rendait préférable la cession de son droit au puîné, qui se trouvait déjà père d'un fils « né au Kremlin » et successible. Alexandre avait voulu que le mari de la princesse de Lowicz se reconnût par surcroît « dépourvu des capacités nécessaires au gouvernement d'un grand empire ».

Ayant obtenu gain de cause en ce point, le souverain répondit, le 24 février 1822, à la lettre de renonciation par un message en forme de rescrit où se trouve cette phrase, qui est devenue un sujet de perplexité, en prêtant à des interprétations erronées (2) : « Il ne nous reste qu'à vous laisser pleine liberté pour l'exécution de votre décision inébranlable, en priant Dieu de bénir les suites de desseins aussi purs. » Le mot de l'énigme est encore fourni par la « déclaration » précitée. On y voit que, jusqu'en décembre 1825, tout en persévérant dans l'intention de ne pas régner, Constantin a cru rester maître, à cet égard, du parti qu'il prendrait, le moment venu. Sa lettre de renonciation n'était valable, en effet.

(1) Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, Supplément, t. XVIII, fol. 28.

(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 278 et suiv. ; Korff, *loc. cit.*, p. 18 et suiv. ; Schiemann, *Russlands Geschichte unter Nikolaus*, t. I, p. 299.

qu'en liaison avec le rescrit responsif qui en reproduisait les termes. Or, il était convenu que ce document serait tenu secret et que le frère cadet en serait *seul* dépositaire jusqu'à la mort de l'aîné, restant ainsi maître de revenir sur l'abandon de ses droits, et, s'il le maintenait, de retenir dans l'ombre le motif qu'il avait dû lui donner et dont Alexandre était censé ne lui avoir imposé l'aveu que pour la satisfaction de sa propre conscience (1).

S'il répondait aux convenances du souverain, cet arrangement ne donnait assurément satisfaction à aucune autre. Constantin n'était plus héritier ; mais, son frère aîné le précédant dans la tombe, il pourrait le redevenir, et, entre temps, le problème de la succession du trône demeurait en suspens. Aussi bien, Alexandre ne devait pas s'en tenir là. Il a employé dix-huit mois à imaginer un correctif aux dispositions ainsi prises. Mais il n'est arrivé qu'à les rendre encore plus vicieuses, en y donnant la pleine mesure des bizarreries et des défectuosités propres à son esprit et à son caractère. A ce dernier point de vue, l'épisode est d'un intérêt capital.

VII

En août 1823, contrevenant à l'engagement pris par lui de tenir secrète pour tous la convention passée avec son frère au commencement de l'année précédente, le souverain la portait à la connaissance du prince Galitzine et de Philarète, devenu métropolite de Moscou mais se trouvant à Saint-Pétersbourg en cette fin d'été, et il demandait à ce dernier un projet de manifeste, qui, reproduisant le texte du rescrit du 24 février, *avec le motif que Constantin avait dû attribuer à sa renonciation*, désignerait Nicolas comme héritier. Bien entendu, ce document n'était pas destiné à une publicité immédiate et Constantin ne devait rien en apprendre pour le moment. La pièce serait déposée en grand mystère au tabernacle de la cathédrale de l'Assomption à Moscou, où d'autres papiers d'État se trouvaient déjà recueillis, et, notamment, le

(1) Pour les autres détails, v. Moriolles, *loc. cit.*, p. 205, 274 ; *Revue polonaise*, 1882, t. LXV, p. 178 ; Steingel, *Mémoires*, p. 426. L'auteur appartenait, comme Moriolles, à l'entourage du grand-duc.

Statut de famille, promulgué par Paul Ier. Tout en imposant au frère si tendrement aimé la décision qui consacrait sa déchéance et la forme, si humiliante pour lui, qu'il avait voulu qu'elle reçût, Alexandre s'était appliqué à lui faire croire qu'il la déplorait et ne la tenait pas pour définitive ; mais il s'était aussitôt après mis en frais d'ingéniosité pour la rendre irrévocable à l'insu de l'intéressé.

Le recours à un homme d'Église pour un objet de cette nature peut à première vue surprendre de la part du fils de Paul, quelque ferveur religieuse qu'il manifestât à ce moment. Comme tous les détenteurs du pouvoir suprême depuis Pierre le Grand, il tenait la main à ce que le clergé n'eût aucune part au gouvernement du pays. Mais, dans le passé, cette part avait été grande. Les hommes d'Église avaient présidé, peut-on dire, à la formation même, ainsi qu'au développement de l'autocratie, et le premier des Romanov avait dû son accession au trône à un autre Philarète mitré, qui était son père (1). Il restait quelque chose de cette tradition, et, en outre, avec son esprit enclin aux supercheries, Alexandre a pu s'inspirer de l'idée que, par l'entremise du serviteur, il mettait le maître d'en haut lui-même dans la complicité du stratagème qu'il imaginait.

Homme de sens et de courage, le métropolite de Moscou ne s'est pas retenu de présenter, à ce sujet, des observations dont le souverain a reconnu partiellement la justesse, en décidant que des exemplaires du manifeste seraient déposés également, à Saint-Pétersbourg, aux archives du Sénat, du Conseil de l'Empire et du Saint-Synode ; mais, il s'est obstiné à vouloir que le contenu en fût caché aux dépositaires, sans autre indication que ces lignes inscrites sur les enveloppes cachetées : « A garder jusqu'à ma demande, et, après mon décès, à ouvrir avant toute autre mesure. »

En septembre, le tsar se rendit à Moscou, où le métropolite l'avait devancé, et, le 10 de ce mois, le dépôt fut opéré au lieu convenu. Philarète avait proposé d'y procéder au cours d'un office, afin que l'attention des assistants s'en trouvant frappée, un point de repaire fût au moins créé pour les perplexités aux-

(1) K. Waliszewski, *la Crise révolutionnaire*, p. 440 et suiv.

quelles la succession du souverain ainsi réglée dans l'ombre ne pouvait manquer de donner lieu. Mais la volonté du souverain fut encore que l'acte n'eût d'autres témoins que l'archiprêtre, le sacristain et le procureur de la chancellerie synodiale, personnages dont la présence était indi pensable pour la levée et la réapposition des scellés. Ils ne furent même pas admis à voir l'inscription que portait le pli mystérieux et durent prendre l'engagement d'observer à son sujet un silence absolu (1).

En dehors de Philarète, de Galitzine et d'Araktchéiév, quelques personnes encore ont été cependant mises, à ce moment ou au cours des années suivantes, dans la confidence du mystère, et, notamment, le prince d'Orange, le prince Guillaume de Prusse, et, par ce dernier, semble-t-il, Nicolas lui-même. Au rapport d'un mémorialiste (2), le ministre de France à Dresde, M. de Rumigny, en aurait aussi été instruit par une Mme Pouchkine, veuve d'un général, qui aurait assisté au dépôt du document. Philarète ne fait cependant pas mention de ce témoin. A en croire le *Décembriste* Zavalichine, le secret serait même devenu celui de Polichinelle (3) ; mais cette assertion est démentie par la crise redoutable, compliquée d'un interrègne virtuel, qui a suivi le décès du souverain : elle a eu précisément pour cause essentielle ce fait que le secret a été bien gardé.

En l'assurant, Alexandre rendait cette crise inévitable. Le stratagème auquel il avait recours pour enlever à son frère, en réalité, la liberté du choix qu'il lui laissait en apparence ne devait avoir d'autre effet, à l'heure décisive, que de mettre quand même l'héritage à la discrétion de l'héritier légal, en le portant en même temps à une attitude d'hostilité au regard du défunt et de ses volontés dernières, par la révélation qu'il recevrait de son procédé déloyal. Et, d'autre part, le manifeste exprimant ces volontés n'avait aucune chance d'efficacité. Produit après la mort de l'auteur, on lui reconnaîtrait le caractère d'une disposition testamentaire, et il était admis que les actes de cette nature ne pou-

(1) Philarète, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1897, t. I, p. 113 et suiv., et *Revue du ministère de l'Instruction publique*, 1868, cf. Morioles, *Mémoires*, p. 269 et suiv. Nombreuses confusions de faits et de dates.

(2) Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, p. 8 et suiv.

(3) Zavalichine, *Mémoires*, t. I, p. 198 et suiv.

vaient contrevenir à une loi d'empire. En outre, à ce moment, le mort aurait saisi le vif et l'héritier légal serait investi.

En droit, vivant, Alexandre pouvait tout, et nulle disposition législative n'avait de force contre la loi suprême qui était la volonté du souverain. Constamment mis en pratique jusqu'au dernier jour où elle a fonctionné, ce principe se trouvait à la base de l'autocratie, et, pour autant que ce régime subsistait en Russie au moment de l'abdication de son dernier tsar, ce qu'on ne saurait guère contester, c'est à tort que les juristes du pays ont infirmé la légalité de l'acte par lequel Nicolas II s'est dessaisi de son titre en faveur de son frère, au préjudice de son fils. Alexandre n'usait pas d'un moindre arbitraire cent ans auparavant. Au point de vue juridique, son seul tort était d'en étendre l'effet au delà du terme de son omnipotence que la mort déterminait.

A raison de la nature de son esprit, le fils de Paul a pu, jusqu'à un certain point, ne pas prendre conscience de tous les torts qu'il se donnait dans cette affaire. Récemment encore, un historien s'est trouvé pour louer « la sagesse, la clarté et la logique » dont le souverain y aurait fait preuve (1), et, sous la plume qui l'a produite, cette appréciation prête au soupçon d'un phénomène d'atavisme. De certaine façon, cependant, Alexandre a justifié l'éloge : sinon de clarté et de sagesse, il a, en cette rencontre, fait œuvre de logique parfaite — au service de son intérêt personnel.

L'appréhension d'un héritier, aussi longtemps que lui-même vivrait, c'est-à-dire d'un compétiteur, a tenu, on le sait, dès le premier jour de son accession au trône, la première place dans ses préoccupations (2). A quelques-uns de ceux qui l'approchaient de près, il a même donné l'impression que, pour cette raison, il ne désirait pas avoir d'enfants (3). Et, pour cette fin, son stratagème était savamment conçu, bien qu'inutilement compliqué par un excès de rouerie et de perfidie. Comme prétendant possible,

(1) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 313 ; cf. Miakotine, dans *la Richesse russe*, janvier 1913, p. 373.

(2) V. t. I, p. 34, de cet ouvrage.

(3) J. de Maistre, *Œuvres*, t. XII, p. 36 ; grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. II, p. 239 ; Schilder, *Nicolas Ier*, t. I, p. 174.

Constantin se trouvait exclu par sa renonciation. Consentie dans les termes que l'on connaît, elle mettait à la disposition de son frère, contre toute velléité de compétition, une arme d'efficacité sûre. Mais, retenue dans l'ombre, elle laissait à l'héritier déchu la qualité d'héritier apparent ; moyennant quoi, Nicolas se trouvait également hors de cause.

Quant à ce qui arriverait après qu'il aurait disparu, Alexandre n'en prenait assurément souci que pour la forme, comme avait fait le créateur lui-même de la loi qui réservait au souverain le choix de son successeur. Pierre le Grand était mort sans avoir usé du droit qu'il s'était attribué. Ainsi le voulait l'esprit du pouvoir autocratique. Il tendait à développer chez ses détenteurs toutes les formes de l'égoïsme le plus monstrueux, et Paul n'y avait été soustrait, en ce point, que par sa passion maîtresse, qui fut de tout réglementer. Alexandre eût sans doute suivi l'exemple du grand ancêtre, — après moi le déluge, — sans le mariage de Constantin et l'insistance de l'impératrice douairière pour faire tourner l'événement à l'avantage de Nicolas. Sur quoi, le fils de Paul avait vu jour à en tirer parti dans son propre intérêt, et il y avait réussi, mais au prix de la plus odieuse escobarderie.

D'autant plus criminelle qu'il y faisait, plus ou moins consciemment encore, le jeu du mouvement révolutionnaire qu'il voyait en plein développement. Attentif à en suivre le progrès au sein de sociétés secrètes et très bien renseigné, il n'ignorait pas que les conspirateurs y ajournaient également leurs projets à la même échéance, *post mortem*, qu'il travaillait à rendre si redoutable. Mais, mélange de timidité et de témérité folle, sa politique au regard de cette agitation subversive a constitué aussi un phénomène déconcertant.

CHAPITRE VIII

LE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

I. Les sociétés secrètes en Russie. Leur formation et leur développement. Leurs relations avec la franc-maçonnerie. Alexandre participe à ce mouvement. Michel Orlov et « les Chevaliers de la croix. » Autres collaborateurs occultes du tsar. Dolgorouki et Troubetzkoy. « Les vrais et fidèles fils de la patrie ». Évolution dans un sens plus radical. « L'Alliance du salut. » — II. Les sociétés secrètes et les groupes littéraires. « L'Arzamas. » Pouchkine. La littérature clandestine. — III. Progrès des idées révolutionnaires. Velléités de régicide. Crise dans « l'Alliance du salut » et reconstitution du groupe. Triomphe momentané du parti modéré. « L'Alliance du bien public. » Ses statuts. « Le livre vert. » Traits de ressemblance avec le *Tugendbund* et différences d'inspiration. — IV. Les chefs du mouvement. Les Mouraviov. Rôle historique de cette famille. Ombres et rayons. Les Allemands russifiés. Le premier *bolchevik* russe. Pestel. Son tempérament, ses idées et ses ambitions. — V. Sujétion de la jeunesse aristocratique à son influence. La tradition révolutionnaire en Russie. Traits caractéristiques des révolutionnaires à cette époque. Instruction élevée et exaltation, générosité et naïveté. Nulle trace d'internationalisme. Intentions louables, mais défaut d'esprit pratique. — VI. Dissensions au sein de « l'Alliance ». La « Direction du nord » et la « Direction du sud ». *Minimalistes* et *Maximalistes*. Le parti extrême tend à l'emporter. Un poète lui apporte son appui. Ryléiév. — VII. Pestel au sud. Un projet de charte républicaine. « La vérité russe. » Nikita Mouraviov au nord ; contre-projet de constitution monarchique. L'auteur le défend faiblement. L'idée républicaine gagne du terrain. Le sort de la famille impériale en discussion. — VIII. Contact pris au sud avec les sociétés secrètes polonaises. Leur origine et leurs épreuves. Lukasinski. Entente sur la base de l'indépendance polonaise. « Les Slaves réunis. » Naissance de l'idée panslaviste. Fusion des deux sociétés et projet d'action immédiate. — IX. Accord entre le nord et le sud sur le principe du régicide. Les agents d'exécution. Iakoubovitch. Kakhovski. Absence de tout autre plan. Le tsar disparu, tout s'arrangera. Difficultés de l'entreprise, hésitations et ajournements. Les précurseurs de l'action révolutionnaire et l'avenir qu'ils préparent. La responsabilité d'Alexandre.

I

La diffusion, en Russie, des idées libérales à l'issue des guerres napoléoniennes (1) y a déterminé naturellement la formation de

(1) V. ci-dessus, p. 12 et suiv.

sociétés secrètes, pour lesquelles le maçonnisme local fournissait des modèles et des cadres (1). Dans tous les pays d'Europe, des groupements de cette nature pullulaient depuis la fin du dix-huitième siècle. « On s'y trouvait enrôlé sans le savoir », a dit Chateaubriand (2), et, en Russie, à défaut des autres formes de sociabilité, liberté de réunion, liberté de presse, parlementarisme, qui, en Occident, répondaient au même besoin, celle-ci exerçait une force d'attraction en quelque sorte compulsive. Dans ce pays, pas plus qu'ailleurs, si secrètes qu'elles fussent, ou prétendissent l'être, les sociétés ainsi nommées ne s'inspiraient pourtant pas indistinctement de tendances subversives, et, à cet égard, dans ses *Mémoires sur le jacobinisme*, qui, de 1805 à 1806, ont été deux fois traduits en russe, l'abbé Barruel a certainement forcé la note, de même que l'abbé Georgel, qui taxait de jacobinisme Rastoptchine lui-même. Ce fut, cependant, le cas du plus grand nombre. Jusqu'à une époque récente, cette partie de son histoire a été, au pays des tsars, couverte d'une ombre impénétrable. Au cours des dernières années seulement, une plus grande liberté de recherches a permis, sinon de lever entièrement le voile, du moins de mettre en lumière certains aspects d'un passé auquel le présent donnait en même temps un très grand intérêt.

Les premiers initiateurs de ces groupements, en Russie, ont été des officiers de la garde, ce qui s'explique aisément : ils appartenaient tous à cette classe de la société russe qui, intellectuellement, était la plus évoluée et qui avait pris le contact le plus intime avec le monde de l'Occident. Déjà affiliés, pour la plupart, aux loges, ils y avaient, d'autre part, contracté le goût et appris la technique de ce genre d'associations. Ils ont, enfin, reçu dans ce sens des encouragements venant de haut.

Divers indices permettent, en effet, de croire qu'avant même de reprendre, avec Novossiltsov, l'œuvre réformatrice entamée au *Comité secret*, Alexandre a beaucoup plus tôt et en vue d'une entreprise beaucoup plus radicale encore, cherché des concours dans ce milieu d'agitateurs occultes, et, sinon par un mandat positif, du moins par des sollicitations suggestives, mis en frais

(1) V. t. II, p. 329 et suiv., de cet ouvrage.
(2) *Œuvres*, édition de 1857, t. XIX, p. 108.

de conceptions, à cette fin, Michel Orlov, en premier lieu, puis d'autres militants du même bord : le prince Paul Lapoukhine, le prince Ilia Dolgorouki et les frères Alexandre et Michel Mouraviov. A ce moment, il se faisait encore appeler « empereur des Jacobins ». Mais, même au retour de Laybach et en s'engageant, sous l'influence des impressions qu'il en rapportait, dans les voies d'une réaction des plus violentes, il ne devait pas cesser entièrement de stimuler dans la même sphère le développement de l'esprit non seulement réformateur mais révolutionnaire (1). Ainsi le voulait son dualisme constitutionnel qui s'apparentait en ce point à un des traits les plus déplaisants de ce chapitre de l'histoire russe. Les *agents provocateurs* y ont toujours joué un rôle qui, exagéré par la légende, n'a pas laissé d'être assez important, et, bien qu'à défaut de documentation directe, on soit réduit, en ce qui le concerne, à des données conjecturales, l'élève de La Harpe semble bien avoir figuré dans le nombre.

Avec le négociateur de la capitulation de Paris, il pouvait estimer que le risque n'était pas grand. Élève, lui, de l'abbé Nicolle et admirateur de J. de Maistre, Michel Orlov semblait tout juste propre à entreprendre, sous ce haut patronage, la mise sur pied de quelque façon de *Tugendbund* russe. Il manquait cependant de docilité et un séjour prolongé qu'il fit à Moscou, après son retour en Russie, eut pour effet d'élargir le fossé qui le séparait du souverain. A l'ombre du Kremlin, dans une atmosphère où se maintenait, vivante encore, la tradition des anciens *boïars* à l'humeur turbulente, ses idées évoluèrent. D'un projet de constitution à base aristocratique, un peu dans le sens de la tentative que le parti oligarchique avait esquissé en 1730, à l'avènement de l'impératrice Anne (2), elles passèrent, en 1816-1817, au dessein d'une réorganisation fondamentale de l'empire sous forme de république fédérative. Orlov semble s'y être inspiré des indications qu'il recevait de l'un des représentants les plus éminents de la franc-maçonnerie locale, le comte Dmitriév-Ma-

(1) Rosen, *Mémoires*, p. 57 ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 290 ; Pypine, *le Mouvement social*, p. 326 et suiv. ; Mme Sokolovskaia, dans *Messager universel*, mai 1904, p. 21 et suiv., 146 ; *Archives russes*, 1906 ; t. VIII, p. 539 ; 1908, t. I, p. 103-104.

(2) K. Waliszewski, *l'Héritage de Pierre le Grand*, p. 131 et suiv.

monov, très fortement impressionné lui-même, à ce moment, par la lecture d'un des journaux français datant des premières années de la Révolution : *la Bouche de Fer*, organe des révolutionnaires mystiques, publié de 1790 à 1792 par Bonneville. Une société de « Chevaliers de la Croix », destinée à rester secrète, même pour Alexandre, devait servir à préparer la réalisation de ces velléités aventureuses.

Sans qu'il fût instruit des témérités où son collaborateur s'égarait, Alexandre ne tarda pas à enlever sa confiance à Michel Orlov ; mais, avec l'assentiment du souverain et même sous son impulsion, d'autres officiers francs-maçons s'occupèrent de l'organisation, dans le même but, d'une autre société secrète, qui, constituée en 1816, prit le nom de « Vrais et fidèles fils de la Patrie » et se donna des statuts, pour la composition desquels les princes Ilia Dolgorouki et Serge Troubetzkoy réclamèrent la collaboration de Paul Pestel. Membre très actif de la loge des « Trois Vertus », ce jeune colonel d'origine allemande se distinguait par une érudition peu commune, unie à un tempérament ardent et à une grande ambition. Sous son influence, se portant promptement à prendre un autre nom, emprunté au vocabulaire des révolutionnaires français : « Alliance du salut, » la société accusa partiellement des tendances qui y répondaient. Les affiliés restaient, cependant, attachés en majorité à des idées modérées, assignant à l'action commune des objectifs où ils avaient lieu de supposer qu'ils demeuraient aussi en communion d'esprit avec le souverain : extension de l'instruction, adoucissement de la discipline dans l'armée, répression de la corruption dans les services publics et, d'une manière vague, préparation du pays à des formes d'existence politique plus libres (1).

(1) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 366 et suiv. ; Borozdine, *les Dépositions des décembristes*, p. 145 et suiv. ; Dovnar-Zapolski, *la Société secrète des décembristes*, p. 1 et suiv. ; Pypine, *le Mouvement social*, p. 365 ; Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 221 et suiv. ; Czartoryski, *Mémoires*, édition de Mazade, t. II, p. 349 ; *Ancienne Russie*, 1877, t. XX, p. 661 et suiv., Mme Sophie Bogatina, *Beitraege zur russichen G.*, p. 9 et suiv. Sur Dmitriév-Mamonov, *Ancienne Russie*, 1890, LXVI. Sur M. Orlov, *Rapport de la Commission d'enquête de* 1826, p. 9 ; Herrschensohn, dans *le Passé* (« Byloié »), octobre et novembre 1906.

II

Comme avec la franç-maçonnerie, ce mouvement se trouvait en relation étroite avec le monde littéraire de l'époque et les sociétés qui y pullulaient également, sans que, d'un camp à l'autre, il y eût, cependant, communauté de programme, encore moins concert en vue d'une action quelconque. Pouchkine n'a fait partie ni de « l'Alliance du salut », ni d'aucun groupement analogue, et, quand il publia ses premières poésies, dont « la hardiesse civique » lui valut une large popularité, Ryléiév n'appartenait également à aucune société secrète. Comme des loges maçonniques, la politique se trouvait exclue, en principe, des sociétés littéraires. Mais d'autre part, Michel Orlov était membre de « l'Arzamas », cénacle qui eut pendant quelques années le privilège de recueillir l'élite des jeunes écrivains du temps. De même, Nicolas Tourguéniév, qui fut, au début, un des chefs de « l'Alliance » et qui créait un trait d'union entre elle et le monde officiel. Élève de l'Université de Göttingen et ayant eu des relations suivies avec Stein, les idées de ce futur condamné à mort se rapprochaient beaucoup de celles que l'homme d'État allemand a portées au pouvoir, et, collaborateur d'Alexandre, volontiers aussi Tourguéniév eût imité ce modèle (1).

Réformateur ou révolutionnaire, le mouvement entraînait d'un même rythme et tendait à confondre dans un même désir de rénovation politique et sociale tout ce qui pensait en Russie. A Moscou, de la maison de Nicolas Nicolaiévitch Mouraviòv, le savant et universellement respecté fondateur de l'*Ecole des guides*, où, sous la présidence de Simon Raïtch, le docte traducteur des *Géorgiques*, se réunissait une société exclusivement vouée au culte des Muses, le poète Kuchelbecker passait à une autre, voisine, où, plus ou moins secrètement, étaient discutés les avan-

(1) Wischnitzer, « Nikolai Turgenews politische Ideale », dans *Beitraege zur russischen Geschichte* (édition Hötzsch), p. 214 ; Notice biographique sur N. Tourguéniév, dans *Ancienne Russie*, 1901, t. CVI, p. 235 et suiv.

tages respectifs de la monarchie et de la république (1). En outre, comme celles de Michel Orlov, les idées de ses amis appartenant au monde des lettres évoluaient rapidement et dans le même sens. En 1815, Pouchkine célébrait encore le retour d'Alexandre en Russie par des vers où il traduisait le sentiment du plus pur loyalisme. Quelques années plus tard, il devait se targuer de n'avoir jamais cessé de « siffler » le même souverain, qui, aux termes d'une épigramme célèbre du poète, « élevé au son du tambour, était devenu un foudre de guerre, fuyant à Austerlitz, tremblant en 1812, puis se distinguant comme caporal instructeur, mais avait pris ensuite en dégoût le métier des armes et était passé au département des relations extérieures, avec le rang d'assesseur de collège (2). » En fait, l'auteur de ce morceau s'est vanté et il n'a pas « sifflé » toujours, même après sa conversion, assez peu décidée, aux idées libérales (3). Pourtant, en 1819 déjà, quelques-unes de ses poésies, mises en circulation sous le manteau, lui faisaient encourir un ordre d'exil.

Dans le développement du mouvement en cause, comme agent d'excitation sinon source d'inspiration, cette littérature clandestine a joué un rôle considérable.

III

« L'Alliance du salut » n'a eu qu'une existence éphémère, bien que les circonstances favorisassent ses débuts. A l'automne de 1817, tous les régiments de la garde furent réunis à Moscou pour les cérémonies auxquelles donnait lieu la pose de la première pierre du monument chimérique, conçu par Alexandre en compagnie de Witberg. En même temps, l'affranchissement des serfs dans les provinces baltiques, d'une part, et, de l'autre, le projet annoncé par le tsar de réunir les provinces lituaniennes au royaume de Pologne, produisaient en sens divers une grande

(1) A. Kochélév, *Mémoires*, p. 8 et suiv.

(2) Pouchkine, *Œuvres*, t. I, p. 332.

(3) V. *ibid.*, t. I, p. 57, 63, 103, 360 ; t. II, p. 192 ; t. V, p. 38, 351 ; t. VII, p. 174, 411.

effervescence des esprits (1). Des idées de rébellion et des velléités de violence se faisaient jour dans divers milieux. Les plus exaltés parlaient de déposer, ou même de tuer le tsar. Un des plus récents affiliés de « l'Alliance », le capitaine Iakouchkine, se prononçait énergiquement pour ce dernier parti et s'offrait comme agent d'exécution. Mais, répugnant à la majorité, ces emportements devaient précisément avoir pour effet de provoquer une crise au sein de la société. Un des Mouraviov qui y figuraient en nombre, Michel, fils de Nicolas, mais ne ressemblant en rien à son père, la quittait avec fracas. Gouverneur général de la Lituanie plus tard et destiné à y acquérir un triste renom, il devait se targuer d'être « des Mouraviov qui font pendre et non de ceux que l'on pend ». D'autres défections suivaient celles-là et déterminaient une reconstitution du groupe, qui, changeant encore de nom et se muant en « Alliance du bien public » *(Soiouz Blagodiénstvia)*, parut d'abord assagi, en même temps qu'énervé et tournant à une académie. Nicolas Tourguéniév, qui en fut pendant quelque temps à cette époque, représente ainsi les séances auxquelles il a pris part : « On commençait ordinairement par déplorer l'impuissance où se trouvait l'association d'entreprendre quelque chose de sérieux. La conversation tombait ensuite sur la politique en général, sur les circonstances dans lesquelles se trouvait le pays, sur les maux qui l'accablaient, sur les abus qui le dévoraient, sur son avenir, enfin. Les gouvernements de l'Europe étaient passés en revue et l'on saluait avec joie les progrès que les pays civilisés faisaient dans la voie de la liberté (2). »

Des traits de ressemblance ont été observés entre les statuts de la nouvelle « Alliance », *le Livre vert*, comme on les a appelés d'après la couleur de la reliure, et ceux du *Tugendbund*, et, bien que Tourguéniév ait traité de « brutes savantes » les publicistes allemands qui ont relevé cette similitude, elle ne saurait être niée. Elle se laisse reconnaître, cependant, dans la forme plutôt que dans le fond. En 1817, le *Tugendbund* se trouvait dissous depuis quatre ans ; mais l'un des rédacteurs des statuts de l' « Alliance », Michel Mouraviov, venait de recevoir de Paul

(1) A. Kochélév, *Mémoires*, p. 8 et suiv.

(2) N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 104 ; cf. Wischnitzer, *Die Entwickelung der liberalen Ideen in Russlands*, chap. III, IV et V.

Lapoukhine un numéro de la revue *Freiwillige Blaetter*, où les statuts de l'association allemande étaient reproduits (1). Lui et ses compagnons ont copié partiellement ce modèle, sans se pénétrer de son esprit. L'œuvre allemande a un caractère beaucoup plus pratique. Les adhérents du *Tugendbund* contractaient, par exemple, l'engagement de libérer leurs serfs, en leur attribuant un lot de terre (§§ 21 et 22). Les statuts russes se bornaient, dans cet ordre d'idées, à une recommandation d'humanité. Sans envisager aucun changement dans le gouvernement du pays, ils faisaient seulement appel à l'initiative privée et à l'action commune pour en améliorer le fonctionnement, notamment dans le domaine de l'instruction publique, par la diffusion, en particulier, de l'enseignement mutuel. Le *Livre vert* n'a d'autre part pas emprunté aux statuts du *Tugendbund* certaines clauses, qui y portent la marque prussienne, comme l'obligation pour les sociétaires de défendre la maison régnante contre « l'assaut de l'esprit immoral du temps » et de dénoncer aux autorités les attentats de cette nature (2). « L'Alliance » russe n'a pas incliné à devenir une officine d'espionnage. Nicolas Tourguéniév a cependant exagéré quelque peu le platonisme de ses tendances.

IV

Les Mouraviov et les Mouraviov-Apostol eux-mêmes n'y portaient pas tous figure de simples philosophes. Si, sous l'influence dépravante du despotisme, cette famille s'est en dernier lieu inscrite souvent aux pages les plus sombres de l'histoire russe, son passé y appartient en grande partie à un autre chapitre, et des plus honorables. Les deux aspects en sont ainsi typiques et éminemment instructifs. Futur gouverneur à poigne, lui aussi, le frère de Michel, Alexandre, n'était pas plus épris que son aîné

(1) Kropotov, *Biographie de M. Mouraviov*, p. 200 et suiv.

(2) V. les deux textes, accompagnés d'un commentaire comparatif, dans Pypine, *le Mouvement social*, p. 378 et suiv. Cf. Herschensohn, *Histoire de la jeune Russie*, p. 10 et suiv.

des idées de réforme ou de révolution. Son cousin, par contre, Nikita Mikhaïlovitch, se montrait incliné à devancer Pestel lui-même dans le sens du radicalisme le plus hardi, bien qu'il dût plus tard rompre avec ce compagnon et faire obstacle à ses desseins. Il était le prototype des Russes, dont notre temps a vu se multiplier le nombre, hommes prenant plaisir, comme le fils de Paul, à jouer avec le feu et employant leur vie à amasser des matières inflammables ou à secouer des torches incendiaires, mais non moins prompts à s'effrayer de leur œuvre et à faire éventuellement office de pompiers. Pestel, de son côté, comparait ce faux frère à un condamné à mort, qui, marchant à l'échafaud, garnirait ses oreilles avec du coton par crainte des courants d'air.

Fils d'un fin lettré, traducteur des *Nuées* d'Aristophane, Ivan Matviéiévitch, les deux frères Mouraviov-Amostol, Serge et Mathieu, étaient, le premier surtout, des caractères d'une autre trempe. Officiers distingués, courageux, résolus et ardents, un long séjour en France concourait avec leurs traditions de famille à les rendre particulièrement sensibles aux vices du régime qu'ils avaient retrouvé dans leur pays. Leur grand-père, Daniel Apostol, avait été le dernier *hetman* de cosaques librement élu et le défenseur courageux des franchises communes, abolies depuis. Serge nourrissait en outre une opinion de lui-même dont portent témoignage ces vers français de sa composition :

Je passerai sur cette terre,
Toujours rêveur et solitaire,
Sans que personne m'ait connu.
Au terme seul de ma carrière,
Par quelque grand trait de lumière,
On saura ce qu'on a perdu (1).

Sans qu'il appartînt à la haute aristocratie que représentaient, dans « l'Alliance », le prince sérénissime Paul Petrovitch Lapoukhine, fils unique du président du Conseil de l'Empire et héritier d'une immense fortune, le prince Serge Petrovitch Troubetzkoy et beaucoup d'autres, c'était un *barine*, avec quelques traits spécifiques de sa classe, esprit altier et présomption, mais

(1) GRETCH, *Mémoires*, p. 378. M. MOURAVIOV-APOSTOL, « Mémoires, » *Archives russes*, 1871, t. VI ; M. BALAS, dans *Ancienne Russie*, 1873, t. VII, p. 652 et suiv.

aussi des qualités d'intelligence et de cœur que les plus titrés de ses compagnons ne possédaient pas.

A côté de ces grands seigneurs, « le petit » Pestel, comme on l'appelait, petit de taille, de naissance et de fortune, paraissait un bien mince personnage. Il a dominé le plus grand nombre d'entre eux, supérieur à tous, sinon par l'intelligence et le savoir, du moins par l'application au travail et la concentration de la pensée, la force de la conviction et la volonté de l'imposer. De père et de mère allemands et ayant étudié à Dresde (1), il devait à cette origine et à cette éducation le tour d'esprit que, devenant prépondérante au cours du dix-neuvième siècle, l'influence allemande a donné à la plupart des Russes cultivés. Théoricien dans l'abstrait et constructeur de systèmes dans l'absolu, il poussait inexorablement au bout tous ses raisonnements et en acceptait imperturbablement toutes les conséquences. Les particularités de sa carrière plus qu'une inclination naturelle ont voulu qu'il appliquât ce mécanisme intellectuel à la réforme du régime en vigueur dans sa patrie d'adoption. Gouverneur général de la Sibérie pendant de longues années, son père y avait fait époque par des méfaits dont le fils, bien que colonel à trente-deux ans et très estimé de ses chefs, imaginait porter la peine. Se jugeant méconnu et insuffisamment récompensé, il fut porté à s'enrôler dans l'armée des mécontents, où son tempérament voulait encore qu'il prît le commandement et inclinât aux partis extrêmes. « Socialiste avant le socialisme », selon le mot de Herzen, qui semble ne s'être pas douté que cette doctrine est vieille comme le monde, et plus exactement sioniste avant Pinsker et Birnbaum, il fut le précurseur des *bolcheviks* de notre temps, avec le plus grand nombre desquels il a eu en commun un trait capital : étranger comme eux au pays dont il entreprenait de faire le bonheur, il a de même agi avec le sentiment plus ou moins conscient qu'il travaillait *in terra aliena*, sinon *in anima vili*. Peu aimé, il a exercé un pouvoir de fascination, et, cédant à la vigueur de sa dialectique ou à l'accent impérieux de son verbe, de jeunes patriciens, un prince Eugène Obolenski, un prine Serge Volkonski,

(1) V. pour sa biographie : *Bibliothèque internationale*, XXXIII, p. 5 et suiv.

ont payé d'un long séjour au bagne le reniement de traditions qu'ils continuaient à chérir et la soumission à des mots d'ordre qu'ils ne cessaient de réprouver (1).

V

De jeunes gens en grand nombre s'affiliaient aux sociétés secrètes sans aucune sympathie pour leur objet que souvent ils ne soupçonnaient pas ou dont ils ne prenaient pas souci, — par candeur comme le neveu de l'auteur célèbre du *Mineur*, Michel von Visine, qui imaginait qu'on n'y poursuivait que la réforme des méthodes d'enseignement, ou par esprit d'aventure et goût du danger, comme ce Michel Lounine, qui colonel d'un régiment de la garde à vingt-six ans et possesseur d'une grosse fortune, provoquait en duel un de ses camarades pour lui apprendre à bien se servir de son arme, et, sur le terrain, dirigeait son tir : « Plus bas ! plus à droite ! Vous y êtes : feu ! » Général-major à trente-deux ans, Michel von Visine quittait l' « Alliance » après un stage de quelques mois seulement, et, apprenant ultérieurement qu'on y avait agité des projets de régicide, il disait à son ami Iakouchkine : « Vous savez, si je m'en étais douté, j'aurais été capable d'avertir ! » Nicolas Tourguéniév a passé pour avoir, à une séance de la Société, demandé qu'on procédât, « sans phrases », à l'élection d'un président de la république russe ; mais on l'a soupçonné aussi de s'être énergiquement employé à la dissolution du groupe (2).

(1) V. Barténiév, *Archives russes*, 1866, p. 1126 ; 1875, t. I, p. 421 ; Gretch, *Mémoires*, p. 364 et suiv. *Le Comte Kissiélév et son temps*, t. I, p. 89 ; Papiers du comte Zakrevski, *Sbornik*, LXXVIII, p. 15, 26, 95 ; Dovnar-Zapolski, *la Société secrète des décembristes*, p. 300 et suiv. ; *Dictionnaire biographique*, 1902, p. 599 et suiv. ; Pogorojév, dans *Messager historique*, janvier 1916 ; Masaryk, *Russland und Europa*, t. I, p. 85. — Sur le prince Obolenski, v. Mme Sabaniéva, dans *Messager historique*, décembre 1900, p. 817 et suiv. Des *Souvenirs* du prince O... ont eu plusieurs éditions en russe et en français. D'autres, sur Ryléiév, ont paru dans *Dix-neuvième siècle*, 1872, p. 312 et suiv.

(2) Contre le témoignage de Pestel, le propos attribué à Nicolas Tourguéniév a été nié, devant la Commission d'enquête, par d'autres accusés. Rapport de la Commission, dans la Bibliothèque internationale, t. XVII,

Toute la jeunesse aristocratique du temps a été plus ou moins entraînée par le mouvement. Sur 121 accusés au procès de 1826, 116 appartenaient à ce milieu social, ou faisaient partie de l'état-major de l'armée ; 16 seulement avaient dépassé la trentaine. Les pères avaient, pour la plupart, figuré parmi les « libres penseurs » et les « voltairiens » de l'époque de Catherine ; les fils avaient eu des précepteurs étrangers, ou avaient été élevés dans des pensionnats français ; beaucoup sortaient, comme Pestel, des Corps des Cadets, établissements qui étaient bien moins des écoles de guerre que des distributeurs d'une culture générale à caractère libéral, conformément à la tradition catherinienne. En les quittant, ils étaient entrés dans la garde au commencement du règne d'Alexandre et donc en plein essor encore de libéralisme et d'activité réformatrice. Ils en retenaient l'impulsion (1).

Révolutionnaires, ils ne faisaient aussi qu'ajuster les leçons ainsi recueillies au rythme continu de la vie politique et sociale dans leur pays. Depuis Pierre le Grand, ce « Jacobin avant la lettre », selon un autre mot de Herzen, la révolution y figurait à demeure, et, dans ses conceptions les plus audacieuses, Pestel pouvait se réclamer de l'homme qui s'était, à coups de hache, piqué de démolir tout le vieil édifice moscovite.

Ces jeunes gens possédaient, pour la plupart, un cens d'instruction assez élevé pour l'époque. Sur les 121 *décembristes* précités, 25 avaient reçu une éducation universitaire ; beaucoup, Ryléiév, Alexandre Bestoujév (Marlinski), Kuchelbecker, le prince Odoiévski, Batiénkov, Raiévski, Michel von Visine, Michel Orlov, se sont fait un nom dans la littérature. Auteur de l'*Essai sur la théorie des impôts* plus haut mentionné, en arrivant plus tard à la notoriété européenne par son livre *la Russie et les Russes*, Nicolas Tourguéniév n'a pas fait connaître au public occidental le meilleur de son œuvre. Nicolas Bestoujev devait écrire, au bagne sibérien, toute une série d'études sur *la liberté du commerce*

p. 116-117. Cf. N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 240 et suiv. ; Svistounov, dans *Archives russes*, 1871, p. 346, et suiv. ; Auger, *Mémoires*, même recueil, 1877, t. I, p. 521 ; *Ancienne Russie*, 1901, CVI, p. 238 et suiv. ; CVII, p. 267 et suiv., p. 623 et suiv. ; CVIII, p. 207 et suiv., 327 et suiv., 649 et suiv. ; 1914, CLVII, p. 607.

(1) V. la préface de E. Chichlo à la traduction russe de l'ouvrage de Thun : *Geschichte der revolutionaeren Bewegungen in Russland*, p. 18 et suiv.

et *le système du monde*, qui témoignent d'un esprit très ouvert (1).

Ces révolutionnaires appartenaient de toute manière à l'élite du monde russe de leur temps. Ils se trouvaient en contact intime, dans leur pays, avec tous les autres intellectuels de l'époque qui, pour la plupart, Joukovski, Griboiédov, Baratinski, Krylov et Pouchkine lui même, n'ont dû qu'au hasard la chance d'échapper à une communauté plus directe avec leurs amis au sein des sociétés secrètes et de ne pas être englobés dans la catastrophe où leur existence a sombré. C'étaient, en majorité, des exaltés, d'une sensibilité très vive, sinon d'une conscience morale très haute : Frayant avec les Iakouchkine et les Pestel qui parlaient — déjà ! — de supprimer la famille impériale tout entière, Serge Mouraviov-Apostol s'évanouissait à la vue d'une bastonnade. C'étaient en grand nombre des naïfs : officier de marine distingué, Zavalichine se promettait de « tout arranger » au moyen d'une entrevue qu'il se ménagerait avec le souverain et où, en même temps que des revendications formulées par son parti, il l'entretiendrait d'un projet qu'il avait conçu pour l'annexion de la Californie ! Mais c'étaient aussi, pour la plupart des esprits généreux : Iakouchkine réduisait de moitié les prestations imposées à ses paysans ; Pouchtchine formait à Moscou une société qui se donnait pour but spécial l'affranchissement des serfs domestiques. A cet égard, injustement soupçonné peut-être par ses compagnons de les avoir trahis, Nicolas Tourguéniév leur a fait tort en les accusant d'avoir négligé une cause à laquelle il est resté dévoué, même dans l'exil. C'étaient enfin, sans excepter le poète Kuchelbecker, des révolutionnaires *russes* et non des internationalistes ; ils travaillaient non pour l'humanité, encore moins pour une abstraction, mais pour le peuple en chair et en os auquel ils appartenaient, avec son passé de liberté orageuse, son présent de grandeur et de misère et l'avenir où ils se flattaient de lui assurer une destinée moins douloureuse et encore plus haute. A la dernière heure, dans le cercle de Ryléiév, allait paraître un des futurs apôtres du slavophilisme, Khomiakov, officier de la garde lui aussi à ce moment (2).

(1) V. *Ancienne Russie*, 1881, t. XXX, p. 632 ; 1889, LXIII, p. 309 et suiv. Cf. Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 225 et suiv. ; Chtchoukine, *Recueil*, t. X, p. 287.

(2) Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 3 ; t. II, p. 119 et suiv.,

Leurs intentions étaient pures, leurs idées en partie justes et si, impuissants à les mettre en pratique, ils en poussaient la théorie à des excès que leurs épigones ont rendus monstrueux, c'est l'histoire commune de toutes les gestations de cette espèce et le développement politique, social et intellectuel de ce pays, paradoxalement inverti par la faute de ses gouvernants, devait l'y rendre particulièrement pénible.

VI

En 1819, l' « Alliance du bien public » compta déjà plus de 200 affiliés parmi les officiers, et, étendant ses ramifications dans un grand nombre de provinces, se propageant en sections multiples, elle entrait en liaison avec un grand nombre de groupements qui, bien qu'ils ne se donnassent que des objectifs purement intellectuels ou moraux, comme la « Société de la lampe verte » dont Pouchkine faisait partie, ne se désintéressaient cependant pas entièrement de la politique. Puissante en apparence, cette organisation était cependant paralysée par des divergences d'opinions et de tendances qui, affectant toutes ses parties, mettaient en conflit de plus en plus aigu ses deux corps dirigeants au nord et au sud. Avec l'appui de Nicolas Mouraviov, Pestel se prononçait de façon de plus en plus décidée pour des mesures violentes, y compris un attentat contre le souverain, et, mis en minorité à Saint-Pétersbourg, il concentra son activité dans la « Direction » du sud, qu'il rendit pratiquement indépendante. Il y bénéficiait d'une sorte d'immunité, grâce au chef d'état-major

p. 323 et suiv. ; Iakouchkine, *Mémoires*, p. 26 et suiv. ; Zavalichine, *Mémoires*, t. I, p. 168 ; *Archives des frères Tourguéniév*, t. I, p. 113, 279 ; *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 600 ; 1873, t. VII, p. 661 ; 1875, t. XIII, p. 372 ; 1901, t. CVIII, p. 332 ; 1907, t. CXXX, p. 237 ; *Archives russes*, 1872, p. 1206 ; 1900, t. II, p. 282 ; *Messager historique*, mai 1891, p. 624 ; *Messager de l'Europe*, 1909, nos 1 et 2 ; *le Passé* (« Byloié »), janvier 1906, p. 148 ; février p. 137 ; Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 226 et suiv. ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 601 ; le même, *l'Organisation des paysans*, t. I, p. 209 ; Kornilov, *Essai sur l'histoire du mouvement social.*

de l'armée du sud, Kissiélév (1), qui, souvent mis en garde à son sujet, fermait les yeux, un peu par sympathie, inclinant lui-même au libéralisme, mais surtout par scepticisme, le tenant pour un idéologue et ne voulant pas se priver d'un auxiliaire p écieux : « Que voulez-vous, disait-il, aux dénonciateurs, c'est le seul ici qui soit bon à quelque chose. »

En 1820, à la suite de l'affaire du *Siémionovski* et des mesures de répression auxquelles elle donna lieu, les tendances extrêmes prévalurent, même au nord, et, dans une réunion plénière à Saint-Pétersbourg, tous les membres moins un se prononcèrent pour la forme républicaine (2). Cependant, jouant dans la fraction septentrionale de la société un rôle prépondérant, Nicolas Tourguéniév y assurait la majorité au parti d'une modération relative. Aussi, une nouvelle éunion plénière étant convoquée en janvier 1821 à Moscou, Pestel refusa de s'y rendre et une crise plus grave en résulta, amenant la retraite de Nicolas Tourguéniév et la dissolution de la Société. Michel Orlov passa pour l'avoir provoquée intentionnellement, en mettant en avant des projets scandaleux, comme la création d'une fabrique de fausse monnaie pour donner à l'action révolutionnaire les ressources financières qui lui manquaient ; mais, d'après d'autres indications, la dissolution n'aurait été que fictive et décidée uniquement pour dépister la police (3).

Quoi qu'il en fût, l'effet de cet incident aura été de donner deux « Alliances » pour une, Pestel s'en prévalant pour reconnaître à sa fraction du parti une pleine autonomie et Nikita Mouraviov reconstituant promptement à Saint-Pétersbourg une autre société sans qu'on sache si Nicolas Tourguéniév y a adhéré (4). Sa qualité de fonctionnaire en grande faveur auprès du souverain lui créait

(1) Zablotski-Diéssiatovski, *le Comte Kissiélév*, t. I, p. 89.

(2) Gangelblov, dans *Archives russes*, 1886, t. II, p. 189 et suiv.

(3) Cet épisode dans l'histoire de l'Alliance est fort obscur et a donné lieu à une polémique (*Ancienne Russie*, 1872, t. V, p. 775 et suiv., t. VI, p. 597 et suiv. ; 1873, t. VII, p. 374 et suiv.) qui ne l'a pas éclairci. Cf. Iakouchkine, *Mémoires*, p. 71 ; Siemiévski, *les Idées des décembristes*, p. 507 et suiv. ; Chtchegolév, dans *Messager de l'Europe*, juin 1903, p. 509 et suiv. ; Herrschensohn, dans *le Passé* (« Byloié »), octobre 1906.

(4) V. Wischnitzer, *Die Entwickelung der liberalen Ideen*, p. 180, 182, 191 ; *Ancienne Russie*, 1902, t. CX, p. 55.

une situation embarrassante. La mobilisation de la garde en 1822 a déterminé dans le fonctionnement de ce groupement un temps d'arrêt, après lequel Nicolas Ivanovitch n'a plus pris part au mouvement, dont Troubetzkoy et le prince Eugène Obolenski, ce dernier simple lieutenant aux gardes, prenaient le commandement, en compagnie de Nikita Mouraviov.

Nord ou sud, Alexandre continuait à être très bien renseigné sur les faits et gestes des deux organisations. Son affiliation au maçonnisme permettait au chef de la police militaire spéciale constituée auprès de l'état-major de la garde, Benckendorf, d'avoir des intelligences de part et d'autre. Mais, prenant exemple sur lui-même pour apprécier le pouvoir de réalisation dont disposaient ces révolutionnaires, le souverain imitait Kissiélév ou n'ordonnait que des mesures de répression individuelles, qui, mal inspirées, n'avaient d'autre effet que de mettre les conspirateurs en alerte et en velléité d'action immédiate. En février 1822, après l'arrestation du jeune Raiévski, fils de l'un des héros de la « guerre patriotique (1) », l'Alliance du sud à laquelle il appartenait s'attendit à être frappée en bloc et parla de prévenir le coup. Mais jusqu'à un certain point Alexandre voyait juste : il pouvait quelque temps encore jouer impunément avec le feu. Par oukase du 1er août 1822, il donna un nouveau gage aux principes de conservation politique et sociale qu'il professait maintenant, en proscrivant toute forme de société secrète (2), mais ce n'était qu'une démonstration platonique. Pestel et ses émules n'en constituaient de cette nature que parce qu'ils jugeaient contraires à la légalité leur objet et leur action, et, comme de raison, ils passèrent outre à une interdiction qui n'avait pas de portée pratique ; mais leur action continua à ne se traduire que par des discussions et des projets.

En juin 1823, la « Direction du sud » envoya à Saint-Pétersbourg une délégation de six membres, en vue d'une entente que semblait faciliter la présence, à la « Direction du nord », d'un nouveau membre, dont l'influence y devenait grande et dont le tempérament, sinon les idées, s'apparentait à celui de Pestel. C'était

(1) V. sur lui Chtchégolév, dans *Messager de l'Europe*, juin 1903, p. 531 ; le même, Vladimir Raiévski, *le Premier décembriste*.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XXXVII, nº 29 151.

Ryléiev , le poète déjà populaire, le chantre du Cosaque insurgé Nalivaïko, sous les traits duquel il s'est peint lui-même :

...La mort attend
Celui qui le premier s'élève
Contre les oppresseurs du peuple... (1)

Cette tentative est cependant restée sans effet, et, la renouvelant personnellement à la fin de 1824, Pestel ne réussissait pas mieux. Il devenait de plus en plus *maximaliste.*

VII

En 1820, il avait été encore partisan d'une monarchie constitutionnelle, dont il esquissait le plan en langue française (2). Très autoritaire, il reconnaissait la nécessité, en Russie, d'un pouvoir fort ; mais les vices de celui que les tsars y exerçaient le portaient à en déplacer le principe, en lui donnant une base démocratique qu'il élargissait graduellement, jusqu'à un bouleversement complet du régime politique et social existant. Il arrivait ainsi à un nouveau projet de constitution auquel il donnait le nom de « Vérité russe » *(Rousskaïa Pravda)*, emprunté à l'un des plus anciens monuments de la législation nationale, datant du commencement du douzième siècle (3). Il en esquissait le plan dans un volumineux travail, qui n'avait qu'un caractère préparatoire, mais devait, peut-on croire, servir de guide à un gouvernement provisoire, dont il se réservait sans doute la présidence et par les soins duquel serait opérée la réorganisation définitive du pays. Sous une étiquette russe, il y usait de l'éclectisme le plus large, en une construction composite, dont l'empire antique, l'État socialiste comme le concevait Rousseau, le régime napoléonien et même le système politique de Destutt de Tracy, avec son

(1) V. sa biographie dans *Archives russes*, 1890, t. II, p. 105, et *Bibliothèque internationale*, t. X, et des Souvenirs dans *Etoile polaire*, 1861, t. VI, 1re livraison, p. 1 et suiv. ; cf. Sirotinine dans *Archives russes*, 1893, p. I, p. 74, 81 ; Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 286 et suiv.

(2) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 503.

(3) V. Biéliaiév, *Leçons sur l'histoire de la législation russe*, p. 175 et suiv.

« Corps conservateur », fournissaient les éléments. Son radicalisme s'y accommodait aussi de certains ménagements et compromis dont ses épigones du vingtième siècle n'ont pas pris souci, au début tout au moins de l'expérience par eux tentée. Il n'était pas encore un *bolchevik* parfait.

Au point de vue politique, à l'encontre du plus grand nombre de ses compagnons, il se prononçait pour la centralisation étatiste, répudiant toute forme de fédéralisme, et, sauf en Pologne pour des raisons de tactique, toute idée de concession aux individualismes ethniques. Dans le même esprit, tout en admettant la liberté des cultes, il les assujettissait à l'autorité de l'État, d'après la leçon de Pierre le Grand ou celle du despotisme éclairé, dont la marque se laisse reconnaître dans toutes ses conceptions.

Il y introduisait une grande part d'arbitraire et d'utopie. Déplaçant la capitale, comme devaient faire les *bolcheviks*, et la reléguant à Nijni-Novgorod, sans aucune raison qu'il sût mieux en donner; prétendant résoudre le problème juif par le renvoi en Asie Mineure de deux millions de sujets de cette nationalité et instituant, avec l'instruction obligatoire, le monopole absolu de l'État dans le domaine de l'enseignement, à l'exclusion de toute forme d'éducation privée, il se lançait en pleine fantaisie d'arbitraire.

Dans l'ordre social, il développait l'application de ses idées avec assez de conséquence, proscrivant toute espèce d'aristocratie et se montrant particulièrement hostile à l'aristocratie d'argent, comme moins susceptible d'être refrénée dans ses usurpations par l'opinion publique. Comme de raison, il se prononçait pour l'affranchissement des serfs et même pour le partage des terres, postulat où il s'est inspiré peut-être d'un opuscule publié en 1791 en France, sans nom d'auteur, sous le titre *De la propriété*, et attribué à l'abbé de Cournand. Trois Français de ce nom tenaient à cette époque un pensionnat à Saint-Pétersbourg. Dans sa politique agraire, Pestel prétendait cependant concilier, sans qu'il dît comment, les avantages de la propriété individuelle avec ceux de la propriété collective, ainsi que les droits des propriétaires évincés avec les intérêts des nouveaux possesseurs.

En principe, de même, comme l'égalité des enfants naturels, il admettait celle des sexes, astreignant les jeunes filles dès l'âge

de quinze ans à la prestation du serment civique, mais il restait muet au sujet de l'admission des femmes à l'exercice des droits politiques (1).

Membre de la « Direction du nord », Nikita Mouraviov opposait à la *Pravda* un contre-projet, qui maintenait la monarchie en réduisant seulement le pouvoir du souverain, à peu près selon l'esprit de la constitution des États-Unis d'Amérique, qu'il exagérait dans un sens, mais dont il s'éloignait sur un autre point, en un double désaccord avec son collègue du sud. Il subordonnait l'exercice des droits politiques à un cens aristocratique assez élevé, et, sur la base d'un régime fédéraliste des plus largement conçus, il sacrifiait l'unité de l'empire, au bénéfices de toutes les individualités ethniques ou historiques englobées dans sa masse énorme. Attribuant le pouvoir législatif à une assemblée populaire *(narodnoié viétchié)*, proclamant l'égalité de toutes les classes devant la loi, mais déclarant intangible le droit de propriété et ne touchant pas au problème du servage (2), ce projet était d'un modéré, voire en certaines parties d'un conservateur. N'y faisant cependant pas preuve d'une conviction bien mûrement réfléchie, l'auteur ne donnait son œuvre que comme une ébauche, et il devait promptement se montrer incliné à plus de radicalisme, sans que pour cela, du nord au sud, rendu difficile par la distance même qui séparait les deux foyers de la pensée révolutionnaire, leur rapprochement en fût avancé. Idées et tendances continuèrent à évoluer de part et d'autre indépendamment.

Au sud, l'adhésion acquise au principe d'un gouvernement répu-

(1) Des fragments seuls de la *Pravda* ont été conservés et publiés par Chtchégolév en 1906. Critique de cette édition par Siémiévski, dans *le Passé* (« Byloié »), mai 1906 p. 284 et suiv. Résumé de l'œuvre dans Masaryk, *Russland und Europa*, p. 88 et suiv. Observations de Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 317 et suiv. ; Siemiévski, *les Idées des décembristes*, p. 509 et suiv. ; Pypine, *le Mouvement social*, p. 442 ; P. Svistounov, dans *Archives russes*, 1870, p. 1637 ; I. Raiévski, dans *Messager historique*, 1905, t. VIII ; Pavlov-Silvanski, dans *Dictionnaire biographique*, 1902, p. 599 et suiv. — Déposition de Pestel au sujet de la *Pravda* dans *le Passé* (« Byloié »), février 1906, p. 184 ; cf. M. Kovalevski, dans *Années passées* (« Minouvchyié gody »), 1908, t. I, p. 10.

(2) Le texte du projet a été l'objet de publications nombreuses qui présentent des variantes considérables. La plus récente par V. Iakouchkine (1906) a donné lieu à de multiples controverses. V. les sources indiquées dans la note précédente.

blicain posait la question du sort réservé à la famille impériale. Pestel opinait toujours pour la destruction globale. A titre de concession faite à la fraction modérée du parti, tout au plus consentait-il à se contenter de l'exil pour les grands-ducs et les grandes-duchesses, prenant soin même de s'assurer à cette fin le concours de l'escadre de Kronstadt, avec laquelle « l'Alliance » se trouvait en intelligence. En ce point, le *bolchevisme* a suivi aussi une voie tracée il y a cent ans. Mais au nord, comme Nikita Mouraviov, Ryléiév lui-même répugnait au régicide, et, bien que la majorité penchât en sens contraire, aucune décision ne pouvait être obtenue, tandis que Pestel et ses compagnons ne discutaient plus que sur le choix de l'heure et des moyens (1), tout en s'engageant dans une direction où l'écart entre eux et leurs coreligionnaires du nord ne pouvait manquer de s'élargir encore : Pestel était entré depuis quelque temps en relations avec les sociétés secrètes polonaises.

VIII

La formation de ces dernières était une conséquence naturelle de la politique décevante et irritante que « le roi de Pologne » pratiquait à Varsovie. Comme en Russie, le mouvement révolutionnaire se développait ici principalement dans le milieu militaire, où, depuis la mort de Dombrowski, en 1818, le général Uminski maintenait la tradition du héros avec le drapeau de l'indépendance, mais aussi dans le monde scolaire, notamment à Wilno, où l'historien populaire Lelewel et l'étudiant Zan créaient un foyer d'agitation patriotique, ce dernier fondant la société des « Philarètes », dont Mickiewicz allait faire partie. Dans le duché de Poznan, le général Uminski ralliait de son côté de nombreux adhérents à une société de « Faucheurs » *(Kosynierzy)*, dont les ramifications ne tardaient pas à s'étendre à travers toutes les provinces de l'ancien État polonais. Ces groupements et d'autres encore fournissaient finalement les éléments constitutifs d'une « Société patriotique », qui eut pour principal animateur Valérien

(1) Dovnar-Zapolski, *la Société secrète des décembristes*, p. 116 et suiv.

Lukasinski, un homme encore très jeune, bien qu'il eût, depuis 1808 déjà, des états de service dans l'armée polonaise (1). En juin 1824, cet officier fut, avec un grand nombre de ses compatriotes, arrêté par ordre du grand-duc Constantin. Traduit devant une cour martiale et condamné à un emprisonnement perpétuel, il disparut sans trace. En 1861, seulement, on devait apprendre qu'il se trouvait à la forteresse de Schlüsselbourg. Agé de soixante-quinze ans à ce moment, il en vécut sept encore, mais avait depuis longtemps perdu la raison (2).

Déconcertée d'abord par le coup qui la frappait, « la Société patriotique » y puisa ensuite un redoublement d'ardeur et sa propagande s'étendit jusqu'à Kiév, où, à l'automne de 1824, un commencement d'entente aboutit entre « l'Alliance du sud », représentée par Pestel et Serge Mouraviov-Apostol, et un groupe de patriotes polonais, dont les porte-parole étaient le prince Antoine Jablonowski, le comte Moszynski et le capitaine Séverin Krzyzanowski. En échange de l'engagement pris par eux de provoquer un soulèvement dans leur pays au moment où il s'en produirait un en Russie, les Polonais auraient obtenu le consentement des Russes à la reconstitution d'un État polonais indépendant, qui comprendrait toutes celles des provinces anciennement polonaises « dont la russification ne se trouverait pas assez avancée pour justifier leur rattachement à l'empire russe ». Bien que, d'après certains témoignages, le gouvernement de Grodno ainsi que partie de ceux de Wilno, Minsk et Volhynie y fussent spécifiés, la formule était vague ; Pestel devait se défendre ultérieurement d'y avoir souscrit, et, sans parler de « l'Alliance du nord », dans celle du sud même, Mathieu Mouraviov-Apostol avec beaucoup d'autres répugnait absolument à ce pacte. Les négociateurs polonais, d'autre part, ne se trouvaient pas en mesure d'en garantir la ratification par leurs compatriotes, dont ils ne tenaient aucun pouvoir (3). Mais, à défaut du concours attendu de ce côté, Pestel

(1) Rapport du général Zaionczek en 1823, *Ancienne Russie*, 1904, t. CXX, p. 620 ; Bazilevski, *les Crimes politiques en Russie*, t. I, p. 131-149.

(2) A. Kozmian, *Mémoires*, t. I, p. 318 et suiv. ; Mme Trembicka, *Mémoires*, t. II, p. 15 et suiv. ; Askenazy, *Lukasinski*, t. II, p. 220 et suiv., 285 et suiv.

(3) Baron A. Rosen, *Mémoires (Zapiski)*, p. 71 et suiv., Kolaczkowski, *Souvenirs*, t. III, p. 76 ; Gorbatchevski, « Mémoires, » dans *Archives russes*,

et ses compagnons croyaient s'en être déjà assuré un autre, moins aléatoire, en affiliant à « l'Alliance » une « Société des Slaves réunis », avec laquelle ils étaient entrés en contact par l'intermédiaire de l'un de leurs comités les plus actifs fonctionnant à Vassilkov.

Les pourparlers entamés entre Russes et Polonais se rattachaient à un courant plus général, où le francophobe Chichkov préludait lui-même aux emportements futurs du panslavisme naissant. Le mouvement des révolutionnaires russes, à cette époque, était bien et rigoureusement autochtone, nationaliste, sans aucune idée d'appel à l'étranger, comme sans liaison avec les poussées similaires au dehors (1). On conspirait ici en famille. Mais on admettait déjà que la famille russe comprenait une large parenté. Avec le savant polonais Linde, Chichkov avait fait admettre à l'Académie russe trois Tchèques, Dobrovsky, Hanka et Negedly. Il était entré par eux en rapport avec le collecteur des chants populaires serbes, Wuk Karadjic, qui, arrivant à Saint-Pétersbourg en 1819, y avait reçu le meilleur accueil. Les noms des patriotes polonais, Kosciuszko, Kollatay, Malachowski, Poniatowski, étaient honorés dans certains milieux russes. Ryléiév et Kuchelbecker s'inspiraient des « Chants historiques » de Niémcewicz (2). Dans ce courant de sympathies encore mal définies, « la Société des Slaves réunis » constituait un premier essai de détermination.

Elle avait été fondée, en 1823, par les deux frères Borissov, Pierre Ivanovitch, sous-lieutenant d'artillerie, et André, officier retraité. Le but qu'ils se proposaient était de relier par un système de fédération sous un régime de communauté républicaine huit groupes de nationalités congénères, Russes, Polonais,

1882, t. I, p. 441 ; Dovnar-Zapolski, *la Société secrète des décembristes*, p. 106 et suiv. ; le même, *les Mémoires des décembristes*, p. 268 ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 642 et suiv., ; Pypine, *le Mouvement social*, p. 441 ; Kropotov, *Vie du comte M.-N. Mouraviov*, p. 414 et suiv.

(1) Supplément au rapport de la Commission d'enquête de 1826, *Archives russes*, 1875, t. III, p. 434 et suiv. ; P. Lacroix, *Histoire de Nicolas Ier*, t. II, p. 77.

(2) Chichkov, *Œuvres*, t. VI, p. 181 et suiv. ; t. XIII, p. 52 et suiv. ; t. XVII, p. 324 ; P. Sakouline, dans le *Recueil* d'Ovssianiko-Koulikovski, t. I, p. 100.

Tchèques, Serbes, Croates, Dalmates, Transylvains et Moraviens, figurés symboliquement sur le sceau de la société par huit rayons d'une étoile et quatre ancres représentant les quatre mers qui bordent le domaine slave : Baltique, mer Noire, mer Blanche et Méditerranée. Cependant, le rapport de la Commission d'enquête sur la Société n'y indique qu'un seul membre non russe, un gentilhomme polonais de Volhynie, Lublinski, nom peut-être estropié, car la forme en est plutôt russe que polonaise (1). Après des négociations laborieuses, qui longtemps s'aheurtèrent aux défiances que le rôle de la Russie dans les partages de la Pologne devait éveiller chez quelques-uns d'entre eux, les chefs de ce groupement traitèrent avec « l'Alliance du sud » sur la base de la fusion des deux sociétés, et ils semblent avoir poussé leurs nouveaux compagnons au parti d'une action immédiate.

IX

Coup sur coup, en août 1825, la mort d'un jeune officier du nom de Tchernov, parent de Ryléiév, tué en duel par un camarade du nom de Novossiltov qui avait séduit sa sœur (2), et, en septembre, l'arrestation d'un colonel, Povalo-Chvykovski, sur lequel les conjurés comptaient le plus, tendirent à précipiter l'accord des volontés dans ce sens. Le premier incident provoquait une vive irritation, à raison des situations respectives du meurtrier et de sa victime. Le second renouvelait les alarmes que l'emprisonnement de Raiévski avait créées. En octobre, l'un des Mouraviov, Artamon Zakhariévitch, offrit de se rendre à Taganrog où l'empereur arrivait et de le tuer. En fait, ces rénovateurs de la Russie ne s'avisaient d'aucun autre plan d'action. « La vérité russe » n'avait qu'une valeur théorique ; elle n'était connue que

(1) *Bibliothèque internationale*, t. VII, p. 146 ; Iakouchkine, *Mémoires*, p. 95 ; Gorbatchevski, « Mémoires, » *Archives russes*, 1882, t. I, p. 435 et suiv. ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 310. *Lublinski* a pu être écrit pour *Lubienski*, nom d'une famille appartenant à l'aristocratie polonaise.

(2) V. pour cet incident la biographie de Ryléiév par Sirotinine, *Archives russes*, 1890, t. II, p. 169 et suiv.

de quelques initiés, et, pour ne pas s'avouer leur impuissance de réalisation, Pestel et ses compagnons se trouvaient réduits à cet expédient sinistre : le tsar supprimé, « tout s'arrangerait », comme disait Zavalichine.

A cette fin, ils parlèrent de faire venir de Saint-Pétersbourg un capitaine de dragons, Iakoubovitch, qui, frappé d'une peine disciplinaire à la suite d'un autre duel (1), se donnait comme disposé à tout risquer pour venger cet affront. Cependant, les débats engagés à son sujet faisant ressortir la difficulté de l'entreprise, décision fut prise de l'ajourner encore à l'été de 1826.

Iakoubovitch resta donc à Saint-Pétersbourg. S'y donnant beaucoup de mouvement, il arrivait à incliner au parti qu'il préconisait Bestoujev-Rioumine, le prince Obolenski et Ryléiév lui-même, en sorte que, même entre les deux « Alliances », l'accord aboutissait sur cette idée du régicide. Mais il n'était aussi que théorique. Personnage équivoque, Iakoubovitch ne montrait pas de hâte à passer de la parole à l'acte, et, plutôt que de le presser, Ryléiév se mettait en quête d'un agent d'exécution plus docile. Il le trouvait dans la personne de l'un de ses futurs compagnons sur l'échafaud, Pierre Kakhovski ou Kachowski, parent d'un général qui, en 1792, avait combattu Kosciuszko, bien que d'origine polonaise comme lui, et reçu le titre de comte en récompense de ses succès (2). Esprit exalté, imagination romanesque, ce jeune officier se disposait à passer en Grèce et à y combattre pour l'indépendance des Hellènes, mais il était tout aussi prêt à sacrifier sa vie pour l'affranchissement politique de son pays. Pauvre, il empruntait de l'argent à Ryléiév et, ingénu, il se mettait entièrement à sa disposition : quand on voudrait, à l'heure qu'on lui indiquerait, il tuerait le tsar. Il ne demandait qu'à être mandaté pour cette « exécution » par un vote du conseil de « l'Alliance ».

Mais le Conseil hésitait sur le choix du moment et on peut douter que, sur le fait même, Ryléiév tout au moins, âme de poète, « incapable de tuer une mouche », disaient ses amis, eût un parti bien décidé. En liaison avec le projet antérieurement agité à

(1) V. *Bibliothèque internationale*, XXXIII, p. 30.
(2) L'orthographe russe du nom est Kakhovski.

« l'Alliance du sud, » il prenait des dispositions pour l'enlèvement de la famille impériale et son envoi à l'étranger, sans qu'on puisse discerner si la personne de l'empereur était ou non comprise dans cette mesure (1). Au nord comme au sud, selon la loi qui gouverne les processus psychologiques de cet ordre, la tendance *maximaliste* l'emportait ; mais, de part et d'autre, entre la pensée et l'action les mêmes causes d'inhibition intervenaient. A l'indécision des esprits, à la faiblesse des caractères, à la confusion des idées s'ajoutait dans ce sens l'effet d'un phénomène qu'une phase récente du même drame a reproduit : conséquence d'une réaction naturelle après de longues contraintes, au cours des conciliabules multipliés, le débondement du flux oratoire noyait les délibérations, portant orateurs et auditeurs à s'étourdir dans la griserie du verbe, à confondre l'éloquence des discours avec l'efficacité des actes et, dans l'obsession des mots, à perdre le sens des réalités.

Très probablement aussi, et c'est ce qui explique la tactique du souverain à leur endroit, sans le justifier, *maximalistes* et *minimalistes* de tous les groupes et de toutes les confessions politiques auraient, en continuant à pérorer et à concevoir des projets plus ou moins aventureux, suspendu indéfiniment leur réalisation, d'un ajournement à un autre. Ils n'étaient que des précurseurs, travaillant pour un avenir dont ils se représentaient mal l'image et dont l'échéance était encore lointaine. Ils la rapprochaient cependant ; ils la rendaient redoutable, et la tolérance dont Alexandre couvrait leurs agissements, quand il ne les stimulait pas, n'est donc pas excusable. Mais il a fait plus. Ni Pestel, ni Ryléiév ne se seraient sans doute portés, en décembre 1825, à l'étourdie et maladroite improvisation insurrectionnelle qui était seule dans leurs moyens, sans concert sérieux ni possibilité présumable de succès, si, par l'extravagance des dispositions prises pour le règlement de sa succession, en déterminant une crise dynastique, le maître de la Russie qui disparaissait à ce moment ne leur avait en quelque sorte forcé la main.

(1) Dovnar-Zapolski, *la Société secrète des décembristes*, p. 129 et suiv., p. 266 et suiv. ; le même, *Mémoires des décembristes*, p. 42, 52, 122 ; Chtchegolév, dans *le Passé* (« Byloié »), janvier 1906, p. 161 et suiv. ; *Bibliothèque internationale*, t. XXXIII, p. 30.

Ils ne croyaient pas, dans le fond, qu'ils eussent chance de réussir, et c'était une des raisons qui les retenaient. En novembre 1824, Nicolas Mouraviov-Apostol écrivait prophétiquement à son frère Serge : « Je suis intimement convaincu qu'il n'y a absolument rien à faire pour le moment... Le partage des terres rencontre une grande opposition, même comme hypothèse... Ces messieurs (les hommes au pouvoir) donnent des arpents de terre, de l'argent, des grades. Et nous?... Nous promettons des abstractions!... L'armée sera la première à trahir la cause... On m'écrit de Saint-Pétersbourg que l'empereur a été enchanté de la réception qu'on lui a faite dans les gouvernements qu'il vient de visiter. Le peuple se couchait sous les roues de sa calèche (1) ! »

A côté de cette masse populaire, empressée à s'étendre, humblement et joyeusement, sous l'écrasement des pompes impériales, redresseurs des énergies énervées, éveilleurs des consciences, endormies dans l'avilissement, les Mouraviov n'étaient qu'une poignée. Pour rendre plus efficaces leurs appels autant que pour décharger des colères que seuls ils ressentaient à ce moment, ils exagéraient, dans la surenchère habituelle de tels apostolats, les témérités de la pensée et les virulences du langage. En vain ! Pour user sa patience, secouer son inertie et mettre le géant debout, de longues épreuves, hélas ! dépravantes, des incitations multipliées à la révolte, hélas ! accompagnées de suggestions malsaines,

(1) Sans lieu, 3 novembre 1824, Dovnar-Zapolski, *les Mémoires des décembristes*, p. 268. — Jusqu'à une époque récente, les seules sources pour ce chapitre de l'histoire du règne d'Alexandre Ier étaient les rapports des deux commissions d'enquête, établies, l'une à Saint-Pétersbourg en 1825, l'autre en 1826 à Varsovie, où un certain nombre des insurgés s'étaient réfugiés. Ces rapports ont été publiés comme supplément de *l'Invalide russe*, des 12 juin 1826 et 22 juin 1827 et, à la même époque, une édition du second de ces documents, avec quelques variantes, semble avoir paru en polonais, mais est aujourd'hui introuvable. Reproduits dans la *Bibliothèque internationale*, vol. VII, p. 99 et suiv., l'un et l'autre sont peu sûrs, même avec les additions et les rectifications qu'y ont successivement apportées : en 1847, N. Tourguéniév, dans *la Russie et les Russes;* depuis 1857, Herzen dans *l'Etoile polaire;* après 1871, Bogdanovitch, dans son *Histoire d'Alexandre Ier*, et, en 1898, la publication (dans *Ancienne Russie*), des « Souvenirs » et « Notes » du secrétaire des deux commissions, Borovkov. Au cours des dernières années, il est devenu possible de consulter les dossiers originaux du procès, conservés aux archives du Conseil de l'Empire, no 394, en même temps que les publications se rapportant à cet objet se multipliaient.

étaient encore nécessaires, jusqu'au moment où, par l'accumulation des stimulants ainsi recueillis et plus encore par l'action indépendante mais concurrente d'un élément étranger, s'employant au service d'autres intérêts, poursuivant d'autres fins, mais mettant en jeu le plus puissant ferment révolutionnaire que l'histoire de l'humanité connaisse, il serait, sous nos yeux, poussé à une ruée de violence et une orgie de crime sans précédent connu.

Avec le caractère que les pages qui suivent achèveront de faire ressortir, la politique pratiquée par Alexandre au cours des dernières années de son règne aura grandement contribué à ce résultat.

CHAPITRE IX

L'ÉCLIPSE

I

Aussitôt après son retour de Laybach, en juin 1821, Alexandre avait été informé par Vassiltchikov de la découverte que celui-ci croyait avoir faite d'un complot ayant pour objet la destruction du régime politique et social de l'empire. Au rapport du prince,

après avoir pris connaissance des renseignements par lui recueillis et de la liste des conjurés qui s'y trouvait comprise, le souverain aurait gardé longtemps le silence puis aurait laissé tomber ces mots :

« Mon cher Vassiltchikov, vous êtes à mon service depuis le commencement de mon règne. Vous savez donc que j'ai partagé et encouragé ces illusions et ces erreurs... Ce n'est pas à moi de sévir (1). »

Il se peut qu'Alexandre ait parlé ainsi ; mais, s'il l'a fait, il s'est joué de la candeur de son interlocuteur. Sans qu'il lui convînt de le laisser paraître, il se trouvait depuis longtemps et beaucoup mieux instruit des faits qui lui étaient ainsi signalés. Sur « l'Alliance du bien public », en particulier, il possédait, depuis le commencement de l'année, un mémoire très détaillé, œuvre du chef d'état-major de la garde, Benckendorff, en collaboration, semble-t-il, avec un agent de police, M. Gribovski, employé à l'état-major général (2). Il devait toujours se tenir très au courant sur ce point, ainsi qu'en témoigne une note autographe, qui a été trouvée après sa mort et qui, portant force détails et noms, atteste une documentation des plus minutieuses. Il savait tout, ou presque, et *il sévissait* aussi, comme on l'a vu, dans la mesure qu'il jugeait nécessaire à sa sécurité, tenant essentiellement à garder sa coquetterie de libéralisme, et, pour tout ce qui contrariait cette pose, se cachant derrière Araktchéiév, jusqu'à lui faire copier et signer des ordres et des instructions, dont il rédigeait les minutes de sa main (3).

Le souverain s'entendait mal d'ailleurs avec ceux qui l'informaient. Matériellement exactes, leurs constatations ignoraient dans les faits dénoncés tout le côté idéal, par lequel « l'empereur des Jacobins » se sentait en solidarité, pour une part, et en sympathie avec ceux-là même des conspirateurs qui parlaient de le supprimer. Il se jugeait méconnu par eux et inclinait à leur pardonner parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Mais

(1) Comte Sollohoub, *Souvenirs*, p. 25 ; cf. Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 204.

(2) *Archives russes*, 1875, t. III, p. 123 et suiv., cf. *ibid.*, 1871, t. IV, p. 661 ; 1872, t. VI, p. 602.

(3) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 262.

les répressions lui répugnaient si peu, même dans ce domaine, qu'il allait, à partir de 1822, en autoriser de très rudes en Pologne, où les mêmes motifs d'indulgence n'intervenaient pas pour retenir sa main.

Ayant « carte blanche » et se trouvant mis en alerte, de son côté, par l'affaire Lukasinski, Constantin frappa dur. De Varsovie, ses sévérités et ses représailles s'étendirent à Wilno, où, Novossiltsov remplaçant Czartoryski comme curateur de l'arrondissement scolaire, les auditeurs de Lelewel et les compagnons de Zan furent traités sans ménagement. En mai 1823, le jeune Plater, quinze ans, — un neveu de l'ancien collaborateur du tsar, — étant renvoyé de l'école à l'armée, avec trois autres étudiants et sa mère invoquant devant le souverain qu'elle essayait de fléchir l'âge si tendre du condamné, il répondait froidement : « On le fera fifre. »

L'année suivante, il approuva de même l'envoi à perpétuité aux mines de Nertchinsk, après enquête accompagnée de torture, de trois adolescents, élèves de l'école lituanienne de Kiejdany, coupables de s'être montrés trop épris de l'idéal constitutionnel que « le roi de Pologne » se targuait cependant de mettre en expérience à Varsovie pour l'édification de ses sujets russes (1) !

A ce point de vue, il semble avoir, dans son for intérieur, établi une distinction entre les deux catégories de ses sujets : les Polonais étaient ses débiteurs ; introduits par lui au paradis de la liberté, leur devoir était de se contenter des fruits qu'il leur permettait d'y cueillir ; les Russes, au contraire, pouvaient, à son endroit, se prévaloir de la qualité de créanciers ; les ayant amenés, en effet, au seuil de la terre promise, il les y retenait, au mépris non seulement de ses engagements, ce qui l'incommodait moins,

(1) A. Pogodine, dans *Recueil de matériaux* pour l'histoire de l'instruction publique en Russie, t. IV, p. CIII-CXXVI ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 186 ; *Recueil de matériaux historiques*, provenant de la chancellerie privée de Sa Majesté, t. VI, p. 116 et suiv. ; *Ancienne Russie*, 1907, t. CXXVI, p. 576 ; Lelewel, *Novossiltsov à Wilno*, p. 14 et suiv., ; Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus I*, t. I, p. 171. — Les témoignages de source polonaise concordent dans l'ensemble avec ceux de source russe. V. cependant : S. Cholkovitch, dans *Recueil... éclairant la question polonaise...*, et P. Bobrovski, *l'Eglise grecque unie sous le règne d'Alexandre Ier*, p. 294, note.

car il n'imaginait pas, dans le fond, devoir des comptes à personne, mais de sa propre gloire, ce qui, par moments, lui donnait, sinon des remords, du moins des souffrances d'amour-propre assez aiguës. Sous leur morsure, il se reprenait à agiter de nouveaux et plus vastes projets de réforme, où il se rencontrait presque, sinon avec Pestel, du moins avec Nikita Mouraviov, qu'il n'avait ainsi aucune raison de condamner et de frapper. Mais, devant le néant vite reconnu de ces velléités de plus en plus inconsistantes, il tombait à un morne accablement, qui le rendait indifférent au regard des perspectives d'avenir : après moi le déluge ! En 1824, à Penza, où il s'était rendu pour passer en revue le 2e corps d'infanterie, à ce jeu de parade militaire même, qui l'avait si longtemps passionné, il montrait tant de lassitude, voire de dégoût, que son entourage en prenait alarme. Le souverain s'en apercevait, et, dans un ressaut de conscience plus ou moins sincère comme toutes les manifestations auxquelles il se portait, il s'en expliquait en ces termes :

« Vous me trouvez fatigué? C'est que, ayant tant fait pour l'armée, je pense souvent combien peu a été fait pour le reste. Cette idée me pèse sur le cœur comme un poids de dix pouds, et c'est ce qui me met dans l'état où vous me voyez (1). »

Il n'entreprenait cependant rien pour se défaire de ce fardeau, ou seulement l'alléger. Il le rendait, au contraire, plus lourd, par l'évocation constante des glorieuses tentatives de rénovation qui avaient illustré sa jeunesse et qu'il se disait toujours disposé à reprendre. Ce passé était bien mort et il piétinait sa tombe, mais il n'en perdait pas le souvenir, et, pour le lui rappeler, depuis 1821, un revenant était là, hantant le cimetière des ambitions communes : Spéranski avait reparu.

II

Il revenait de loin et par un long et peu glorieux détour. De 1816 à 1819, se morfondant à Penza, il avait, pour échapper à cet exil médiocrement doré, imaginé de faire preuve d'un grand zèle

(1) Loubianovski, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1872, p. 297.

pour la propagande de la Société biblique. « Voici entraîné dans la foule cet homme que j'aurais voulu voir grand, » écrivait à ce propos le prince Viaziémski (1). Les lettres qu'il adressait à l'empereur restant sans réponse, l'exilé avait entamé un échange d'effusions mystiques avec le prince Galitzine. Ce thème lui était familier et il y apportait une part de sincérité. Mais il exagérait ses inclinations réelles. Il sollicitait un congé pour faire pèlerinage à la *Sarovskaïa Poustynia*, ermitage célèbre, où il espérait, disait-il, trouver le secret du « christianisme intérieur. » Il prenait soin en même temps de faire connaître en haut lieu qu'il occupait ses loisirs de gouverneur d'une province à la traduction de Thomas à Kempis et il obtenait ainsi un premier résultat : Alexandre se reprenait à lui écrire, abordant les mêmes sujets d'édification religieuse. Il ne laissait cependant paraître encore aucun désir de revoir le traducteur de l'*Imitation.* »

Spéranski frappait à toutes les portes, sans dédaigner les plus basses. Il assurait l'inepte Gouriév que son administration des finances russes « les plaçait, comme conception, à une hauteur où l'Angleterre n'avait porté les siennes que par un travail de plusieurs siècles. » En retour, il gagnait une augmentation d'appointements, une ferme de bon rapport et une terre de 5 000 diéssiatines dans le gouvernement de Saratov ; mais qu'était tout cela au regard de ce qu'il avait perdu?

En 1819 seulement, sa « biblomanie », comme disait malicieusement le prince Viaziémski, lui valut mieux que ces aumônes. Encore n'était-ce que la succession peu glorieuse de Pestel père, avec, il est vrai, des pouvoirs dictatoriaux dans un pays vaste comme un grand empire et la mission d'en réorganiser le gouvernement : une tâche immense, combien cependant inférieure toujours à celle qu'il avait abordée avec le souverain onze ans auparavant! Elle n'avait pour lui aucun attrait et elle l'éloignait davantage du but auquel tendait son regret inconsolable et son désir passionné : Saint-Pétersbourg et la reprise de contact avec le tsar. Il dut rejoindre son nouveau poste sans revoir le maître et, à son retour même de Sibérie, au printemps de 1821, une nouvelle attente lui fut imposée : Alexandre était absent. Rentrant

(1) A A. Tourguéniév, 11 mai 1819, *Archives d'Ostafiévo*, t. I, p. 212.

à Tsarskoïé-Siélo en juin, il laissa encore passer dix jours avant d'appeler Mikhaïlo-Mikhaïlovitch et il s'arrangea pour ne le voir qu'au parc, devant les promeneurs, en évitant ainsi toute explication et toute apparence d'un retour d'intimité (1).

Il était gêné ; il craignait d'offenser Araktchéiév, qui donnait des signes de vive inquiétude et ce revenant lui en causait presque autant. Il le mettait en quarantaine, au regard même des quelques rares amis, Iérmolov, Capo d'Istria, Zakrevski, que l'ancien favori gardait dans sa disgrâce ; il les faisait prévenir sous main qu'en cette compagnie on risquait de déplaire au souverain (2). A la fin d'août, au cours de colloques multipliés que nécessitait la mise au point du nouveau statut sibérien, le tsar finissait cependant par évoquer incidemment les circonstances, — « malentendus, intrigues, commérages », — qui l'avaient porté, en 1812, à se séparer de son collaborateur, mais il coupait court à tout débat sur ce thème scabreux, et, les affaires sibériennes liquidées, il ne donnait plus chance à Spéranski de l'y ramener. Occupé au Comité sibérien, ainsi qu'à une nouvelle « Commission de codification », employé dans les grandes occasions comme rédacteur, l'ex *fa tutto* n'en fut pas moins tenu à distance. En 1825, au moment de son départ pour Taganrog, le souverain se plaignant devant Karamzine de la pénurie d'hommes capables, comme l'historien se récriait : « Et Spéranski? » il entendait cette réplique :

« Mais, je lui ai confié la rédaction d'un code. Ce n'est pas ma faute s'il n'en fait rien. Entre nous,... c'est un poltron et à mes yeux même un misérable. Je ne puis autrement appeler un homme qui, après tout ce qui lui est arrivé, a encore le cœur de rester au service ! »

L'auteur d'un abominable acte d'injustice en faisant reproche à sa victime : l'histoire des aberrations de la conscience humaine ne connaît guère de trait plus monstrueux, et, à ce coup, Alexandre s'est surpassé. Mais assurément Spéranski n'était plus à sa place

(1) Récit de Vrontchenko, d'après les confidences de Spéranski, confirmé en partie par Serge Ouvarov et Loubianovski, *Ancienne Russie*, 1903, t. CXVI, p. 45.

(2) Otto, dans *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1875, t. III, p. 53, p. 171 et suiv. ; Pogodine, *Karamzine*, t. II, p. 354 ; Korff, *Spéranski*, t. II, p. 299 ; cf. *Ancienne Russie*, 1903, t. CXVI, p. 52 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 222.

au service de ce maître. Si bas qu'il fût tombé, il restait incapable de s'y employer à la manière de son ancien collaborateur et ami, Magnitski, qui faisait plus que de rentrer en faveur : il montait en grade ; il devenait un grand personnage. Mais il devait pour cela inscrire son nom, côté des bourreaux, au martyrologe de la pensée russe, dans un des plus sombres épisodes d'un douloureux passé, qui a, hélas ! rendu inévitables les horreurs et les hontes de l'heure présente.

***

Si libéral qu'il fût dans son principe, le statut de la censure publié en 1804 (1) n'avait pas longtemps résisté à l'épreuve du régime arbitraire auquel il se trouvait paradoxalement ajusté. De 1808 à 1810, donc en plein essor encore d'activité réformatrice à tendances libérales, deux mesures en avaient déjà faussé l'application : l'une du 6 décembre 1808 subordonnait toutes les publications à un examen préalable par les bureaux de censure établis dans chaque centre universitaire ; l'autre du 6 août 1810 mettait toutes les fonctions censoriales dans la dépendance du ministère de la police, dont le chef devait, l'année suivante, recevoir l'ordre d'examiner directement tous les ouvrages avant leur mise sous presse (2). A ce moment, Spéranski était encore au pouvoir, mais il y perdait pied déjà, et, dans son tempérament, la tare bureaucratique a toujours vicié la part de libéralisme dont s'inspiraient ses conceptions. C'est cependant après la création de la Sainte-Alliance et la réorganisation en 1816, selon son esprit, du ministère de l'Instruction publique, que le parti pris de détruire l'œuvre de 1804 a définitivement prévalu, étendant sur cette partie de l'existence nationale un cercle d'ombre chaque jour plus épaisse. Selon un mot de Karamzine, qui, si réactionnaire qu'il devînt, répugnait à l'obscurantisme, la Russie « entrait dans l'éclipse ». Et le mot peut être appliqué à l'histoire entière de son pays, à cette époque.

(1) V. t. I, p. 77, de cet ouvrage.
(2) *Recueil complet des lois*, t. XXX, n° 23383, t. XXXI, n° 24307, 24687.

Créé auprès du nouveau ministère, un *Comité scientifique* sembla n'avoir d'autre objet que de mettre la science en interdit. En application de l'un des articles du credo que la Sainte-Alliance avait proposé au monde européen et qui faisait de l'enseignement du Christ la source unique de tout savoir comme de toute sagesse, cet aréopage excluait des programmes scolaires jusqu'aux éléments de la technologie et de la statistique ! Et les censeurs renchérissaient sur le mot d'ordre ainsi donné. L'un d'eux, Krassovski, proscrivait un ouvrage sur les propriétés vénéneuses de certains champignons, en raison de la place traditionnellement assignée à ces végétaux cryptogames dans les menus de carême ! Imitée d'une ballade de Walter Scott, l'œuvre d'un poète obscur provoquait de sa part les observations suivantes :

VERS INCRIMINÉS	NOTES DU CENSEUR
Il guette le sourire céleste de tes lèvres	Le sourire d'une femme ne saurait être qualifié de divin.
Et, en silence, il arrête sur toi son regard.	Il y a un double sens.
Oh ! comme je voudrais te donner toute ma vie (1).	Que restera-t-il à Dieu?

Les officines où le contrôle des œuvre littéraires était ainsi exercé se multipliaient, entrant d'ailleurs fréquemment en querelle les unes avec les autres. Censure des livres étrangers au ministère de la Police ; censure des brochures et des manuels au ministère de l'Instruction publique ; censure des théâtres, des journaux, des annonces et des affiches au ministère de l'Intérieur ; censure des gazettes venant du dehors au ministère des Relations extérieures : l'empereur lui-même n'échappait pas aux conflits que cette superposition de compétences faisait naître. Il adressait une lettre de compliments à l'auteur des *Méditations poétiques*, au moment où cet ouvrage était prohibé à Saint-Pétersbourg ! Autorisée exclusivement à l'usage des hommes de lettres et des « personnes de distinction », la vente du *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus donnait lieu, sur une dénonciation de Magnitski, à un procès, qui instruit devant un tribunal secret que présidait le prince Lapoukhine, avait pour conséquence la dispa-

(1) Skabitchevski, *Essais sur l'histoire de la censure russe*, p. 175 et suiv.

rition sans trace de deux censeurs trop complaisants, Hummel et Lerch, Allemands l'un et l'autre (1), comme Pestel et Kuchelbecker.

Dans la lutte qui s'engageait entre la révolution et la réaction, les combattants de cette origine figuraient en nombre des deux côtés de la barrière, et au premier rang. Dans les fastes de la censure, à cette époque, ce sont des Russes, cependant, qui ont acquis la plus grande part d'un triste renom. En janvier 1821, le prince Viaziémski écrivait à Nicolas Tourguéniév : « Quand je serai à Saint-Pétersbourg, de grâce, dites-moi où l'on montre Timkovski. Cet homme doit avoir le museau de ces chiens qui découvrent les truffes : pas une pensée qui se dérobe devant lui (2). » Le flair de Birounov passait pour tout aussi subtil.

A ce moment, le statut de 1804 se trouvait virtuellement aboli, et, en juin 1820 déjà, un Comité avait été chargé d'en élaborer un autre. Trois membres du « Comité scientifique » en faisaient partie, dont un Allemand encore, Fuss, et un Français, le soi-disant comte de Laval. Le troisième était Rounitch. Mais le rôle dirigeant échut dans cet aréopage à Magnitski, qui eut charge aussi de donner forme au produit des délibérations communes, en spécifiant notamment que les ouvrages de médecine relèveraient eux-mêmes de la censure, au *point de vue de leur moralité*. Le projet fut approuvé avec cette rédaction en 1823 ; mais la nécessité d'en accorder les principes avec ceux de la censure ecclésiastique, dont le statut était également en préparation, firent retarder sa mise en vigueur jusqu'après la mort d'Alexandre (3). Magnitski ne devait pas y présider, sa fortune sombrant avec la fin du règne au cours duquel elle était née, et c'est d'ailleurs dans le domaine scolaire, qu'en changeant de visage, l'ancien compagnon d'exil de Spéranski s'est particulièrement distingué. Pour

(1) Rapport de Th. de Lagrené, chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg, 24 octobre 1825, Affaires étrangères, Russie, *Mémoires et documents*, t. XXVIII, f. 89. Cf. A. Skabitchevski, *Essai sur l'histoire de la censure*, p. 65 ; Sérédonine, *Histoire du Comité des ministres*, t. I, p. 339 et suiv.

(2) *Archives d'Ostafiévo*, t. II, p. 142.

(3) Soukhomlinov, *Etudes*, t. I, p. 461 et suiv. Pour l'histoire de la censure : P. Chtchebalski, « Matériaux », dans *Bulletins de la Société des Amis de la littérature russe*, 1871, t. III ; Renseignements historiques sur la censure en Russie, 1er vol., et les ouvrages de Sérédonine et de Skabitchévski.

l'intelligence des changements, souvent déconcertants, que les hommes russes de ce temps ont laissé paraître dans leurs attitudes, sinon dans leurs idées et leurs convictions, en liaison avec les évolutions qu'ils observaient dans la politique de leur maître, la carrière de cet arriviste fournit un complément intéressant à la biographie du souverain et à l'histoire de son règne.

IV

De physique avantageux comme Spéranski, et, à son exemple, en dépit d'une origine également roturière, visant à l'élégance et aux belles manières, Magnitski a débuté dans la diplomatie à Paris, d'où, bien qu'il se fût accommodé aux tendances politiques de son chef qui était Markov, il revenait en 1802, porteur d'une canne où se lisait l'inscription jacobine : « Pour les droits de l'homme » et affichant des opinions concordantes. Né en 1778, il a pu ultérieurement mettre ces manifestations au compte d'un péché de jeunesse. Intelligent et assez instruit, ni ces mérites cependant ni le renom d'esprit libéral, qu'il y joignait à ce moment, ne semblent lui avoir seuls valu d'être apprécié et employé par le *fa tutto*. Les charmes de Mme Magnitski y ont plus contribué, selon les apparences. Mais Spéranski devait conserver longtemps à l'endroit de ce collaborateur, ainsi recommandé à son choix, des illusions contre lesquelles il aurait dû être mis en garde dès le début de leurs relations. En 1807 déjà, en effet, essayant de voler de ses propres ailes, à l'insu de son protecteur et tout à fait contre son sentiment, le protégé tentait de gagner la faveur du maître commun, auquel il osait adresser une lettre où il réprouvait violemment l'alliance française. Trait à noter, au lendemain de Tilsitt, cette hardiesse ne faisait pas tort à l'auteur. Au contraire, il y gagnait le rang de secrétaire d'État, avec le droit si envié de rapport direct au souverain. Cinq ans plus tard, Magnitski n'en fut pas moins englobé dans la disgrâce du grand favori. Mais il se montra plus habile à s'en relever. Usant des mêmes procédés, il y portait plus de virtuosité et un art de dissimulation tel qu'à ce moment encore Spéranski le donnait pour « un Don

Quichotte égaré dans un monde pour lequel il n'était pas fait. »

Gouverneur de Simbirsk en 1818, après un stage à Voronèje comme vice-gouverneur, il mettait à profit l'inauguration d'une nouvelle filiale de la Société Biblique, pour développer une thèse à la Bossuet, où il résumait l'histoire du monde dans la lutte de deux principes : l'esprit du mal, dont la philosophie était l'une des représentations, et l'esprit du bien, dont, en continuation de l'enseignement du Christ, Alexandre se rendait le champion. L'année d'après, rappelé à Saint-Pétersbourg avant Spéranski, il entrait au ministère de l'Instruction publique et recevait la mission de « reviser » l'université de Kasan, où, de Simbirsk déjà, il avait, en proche voisin, épié et dénoncé des manifestations multiples de « l'esprit du mal ». Après une semaine seulement d'examen plus approfondi, il revint à Saint-Pétersbourg, avec un rapport qui concluait à la suppression de cet établissement. Alexandre ne voulut consentir qu'à une « épuration (1). », sans prévoir assurément qu'un jour, cent ans plus tard, pour le même objet bien qu'en un sens différent, d'autres autocrates remettraient en emploi le terme et le procédé. En 1819, Magnitski fut chargé de la besogne, en qualité de curateur de l'arrondissement scolaire correspondant, et il s'y appliqua avec le zèle d'un grand inquisiteur. Congédiant onze des meilleurs professeurs, renvoyant à l'armée par douzaines les meilleurs élèves, il « épura » aussi la bibliothèque de l'Université d'où il retira notamment les œuvres de Grotius. Après quoi, pour justifier le choix qui l'épargnait, le recteur Nikolski inaugura un cours de hautes mathématiques en démontrant la valeur symbolique de l'hypothénuse, « comme indice de la rencontre, dans un angle droit, de la vérité avec le monde et de la justice avec l'amour ». L'instant d'après, il appelait l'attention de son auditoire sur deux triangles qui, « avec l'aide de Dieu », allaient se trouver égaux à un troisième.

Magnitski procédait en même temps à des réformes, qui au statut universitaire de 1804 substituaient une caricature du modèle édifié en France par le gouvernement de la Restauration. Dépouillant le recteur du peu d'autorité qui lui restait, elles con-

(1) *Recueil de décisions se rapportant au ministère de l'Instruction publique*, t. I, p. 1172.

centraient tous les pouvoirs aux mains d'un « directeur », organe de l'administration centrale et ayant pour fonction essentielle de veiller au respect scrupuleux des « bases » sur lequel l'enseignement dispensé sous son contrôle devait être fondé, et notamment, pour les sciences politiques, Platon et Aristote, mais surtout Moïse, David, Salomon, les prophètes et les apôtres. Les élèves dont on ne faisait pas des soldats étaient astreints à des pratiques d'un ascétisme sévère, combiné avec celle de la dénonciation mutuelle, et, pour les moindres infractions à la discipline ainsi établie, les délinquants encouraient l'incarcération plus ou moins prolongée dans une de ces « chambres de solitude » dont l'emploi, dans les maisons d'éducation dirigées par les Jésuites, remontait au seizième siècle et que Voltaire avait dénoncées à l'indignation de ses lecteurs, sans prévoir, lui aussi, que quarante ans après sa mort, on les retrouverait au pays d'où il pensait que nous venait la lumière. Les murs en étaient peints de même de « représentations de démons, de tourments et de flammes, éclairées d'une lumière sombre », et, vêtus d'un sarrau de paysan, chaussés de sandales, les incarcérés devaient, devant ces images, méditer sur leurs fautes (1).

Au rapport de quelques-uns de ceux qui l'ont connu de près, l'homme qui instituait ce régime aurait été un athée des plus décidés. Mais en ce point, les témoignages sont contradictoires. A Odessa où il est mort en 1844 et où, hors de toute vue ambi-

(1) *Recueil de décisions se rapportant au ministère de l'Instruction publique*, t. I, p. 1199 ; Zagoskine, *Histoire de l'Université de Kasan*, t. III, p. 314 et suiv., 500 et suiv. ; Rojdestviénski, *Aperçu historique*, p. 125 ; Kizewetter, *Essais historiques*, p. 172 et suiv. Panaiév, « Souvenirs », *Ancienne Russie*, 1893, LXXVIII, p. 340 et suiv. ; *Messager de l'Europe*, 1868, t. IX, p. 292 et suiv. ; *Dix-neuvième siècle*. t. I, p. 242. — Pour Magnitski : Wiegel, *Mémoires*, t. VII, p. 40 ; Boulgarine, *Souvenirs*, t. II, p. 7 ; Prince Viaziémski, *Œuvres*, t. VIII, p. 191 et suiv. ; Boulitch, *Essais historiques*, t. II, p. 249 et suiv. ; E. Théoktistov, « Monographie », dans *Ancienne Russie*, 1874, t. XI, et 1875, t. XIV ; même *Recueil*, 1874, t. XI, p. 373 et suiv., 1875, t. XIV, p. 479 et suiv. ; 640 et suiv. ; 1893, t. LXXVIII, p. 349 et suiv. ; *Archives russes*, 1867, p. 1702 ; 1870, p. 1133 et suiv. ; 1876, t. III ; 1877, t. II ; 1880, t. III, p. 313 et suiv. ; *Messager de l'Europe*, 1868, t. IX, p. 288 et suiv. ; *Athénée*, 1858, t. III, p. 658 ; Korff, *Vie du comte Spéranski* ; « Essai d'apologie personnelle, » dans *Dix-neuvième siècle*, t. I, p. 235 et suiv. ; cf. Tchistovitch, *les Personnages dirigeants, dans l'enseignement ecclésiastique*, p. 238, et *Ancienne Russie*, 1874, t. IX, p. 587.

tieuse, il n'avait plus aucune raison pour user d'hypocrisie, Magnitski a laissé le souvenir d'un dévot professant la foi du charbonnier (1).

Vingt ans plus tôt, ses ambitions étaient grandes et hautes. Voyant la situation du prince Galitzine ébranlée, il convoitait sa succession et projetait de réformer sur les mêmes principes non seulement le ministère de l'Instruction publique, mais le gouvernement entier de l'empire, tout en se défendant de répudier les conquêtes de la science moderne. qu'il voulait seulement mettre d'accord avec la religion, les postulats de la morale et les droits de l'État. Mais il avait des compétiteurs, Rounitch entre autres, qui, succédant en 1821 à Serge Ouvarov comme curateur de l'arrondissement scolaire de Saint-Pétersbourg, ne s'employait pas avec moins de vigueur à y « épurer » l'Université, née de la veille, édifiée depuis deux années seulement avec les éléments de l'ancien « Institut pédagogique ». Rival dangereux parce que, portant, semble-t-il, plus de sincérité dans les mêmes errements, il congédiait également les professeurs les plus distingués, le Russe Arséniév, comme les Allemands Herrmann et Raupach et le petit-russien Galitch ; il traitait de suppôts de Marat et de Robespierre deux de leurs collègues français qui osaient désapprouver ces proscriptions et il donnait la mesure de ses propres qualifications scientifiques en tirant des arguments d'ordre politique et social de l'histoire de la république des Abdéritains (2) !

A ce jeu de massacre, en attendant qu'il fût dépossédé du portefeuille de l'instruction publique, le prince Galitzine lui-même ne demeurait pas en reste : en juillet 1822, défense faite à l'Université de Dorpat de recevoir des élèves qui auraient déjà fréquenté des universités étrangères ; en février 1823, ordre interdisant à tous les Russes l'accès des universités de Heidelberg,

(1) Biélov, dans *Ancienne et nouvelle Russie*, 1877, t. III, p. 218 ; cf. Matsiéiévitch dans *Archives russes*, 1898, t. I, p. 223 et suiv.

(2) La Ferronays à Montmorency, Saint-Pétersbourg, 30 août 1821, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, t. CLXIV, f. 13 ; Gretch, *Mémoires*, p. 290 et suiv. ; Rounitch, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1901, t. CVI, p. 332, 376 et suiv. ; Boulitch, *Essais*, t. II, p. 276 et suiv. ; Soukhomlinov, *Etudes*, p. 259 et suiv. ; Grigoriév, *l'Université de Saint-Pétersbourg*, p. 34 et suiv. ; Popov, dans *Messager de l'Europe*, novembre 1859.

Iéna, Giessen et Würtzbourg; en 1824, extension à tous les arrondissements scolaires des mesures adoptées par Novossiltsov à Wilno et comprenant, notamment, l'exclusion du droit naturel et des sciences politiques comme matières d'enseignement (1) : il se montrait, de son côté, un extincteur de lumière déterminé. Mystifié plutôt que mystificateur, point sycophante et ayant acquis quelque savoir, le ministre n'était cependant pas capable de sacrifier entièrement aux nouvelles consignes l'idéal dont il avait autrefois partagé le culte avec son compagnon de jeunesse couronné. Mieux encore que lui il en gardait le souvenir. Mais ses jours de faveur et de pouvoir touchaient à leur fin. Sur le point de prendre figure de vice-empereur, Araktchéiév travaillait à éliminer tout ce qui, gardant un reste de dignité et d'indépendance, pouvait lui porter ombrage dans l'entourage du maître, où de grands changements se sont aussi produits au cours des trois dernières années du règne.

V

Au commencement de 1823, le nouveau favori mit à profit deux séjours consécutifs d'Alexandre à Grouzino pour se défaire de Volkonski, qui l'inquiétait en dépit de sa nullité, parce que, honnête homme, il osait parfois user de franchise. Le chef de l'état-major général fut engagé à se rendre à l'étranger « pour soigner sa santé » et remplacé temporairement, — mais ce provisoire allait devenir définitif, — par le général Diebitsch, le premier négociateur de la convention de Tauroggen. En même temps, aux Finances, suffisamment plat mais trop grand seigneur quand même pour ne pas paraître gênant, Gouriév cédait la place à un autre Allemand, Krebs, ou au mode latin *Cancrinus*, ancien intendant de la 1re armée, sous le nom russifié de Kankrine. Une capacité, comme Araktchéiév savait en découvrir et ne refusait pas d'en employer, pour autant qu'il était assuré de leur docilité. A l'Intérieur, pour se défaire de Kotchoubey, qui, malgré lui,

(1) *Recueil des décisions concernant le Ministère de l'Instruction publique*, t. I, p. 1522, 1541, 1597, 1598.

évoquait en sa personne l'ombre du *Comité secret*, il poussa son ami Kampenhausen, encore un Allemand, et, celui-ci succombant aux suites d'un accident de voiture, il le remplaça par l'ancien collaborateur du souverain pour les affaires polonaises, vieillard cacochyme maintenant, Basile Lanskoy. Le tour de Galitzine allait venir. Son influence était déjà très diminuée, mais sa position au sommet du « triangle » mystique lui en laissait une bonne part. L'attaque, en ce qui le concernait, ne devait être poussée à fond qu'au printemps de 1824, époque à laquelle, affaiblissant le tempérament physique et le tempérament moral du souverain, une double et douloureuse épreuve aurait rendu plus facile la tâche des assaillants. Mais la brèche fut ouverte beaucoup plus tôt.

Depuis 1819 déjà, de concert avec Araktchéiév, Magnitski s'employait à des insinuations, qui avaient pour objet de représenter la Société biblique et les autres entreprises du ministre de l'Instruction publique et des Cultes dans le domaine de la propagande religieuse comme entachées d'esprit révolutionnaire. Alexandre pouvait d'autant plus facilement en être persuadé que c'était précisément ce qui l'avait porté à favoriser cette œuvre à ses débuts. Fraîchement éclose, à ce moment, la dévotion du souverain aux intérêts religieux comportait encore un fort mélange d'esprit profane. Maintenant bien que professant toujours en matière de religion un éclectisme très large, il s'astreignait à l'observance scrupuleuse des pratiques du culte orthodoxe, et c'est ainsi qu'en janvier 1824, il allait se faire un devoir, bien qu'assez souffrant, d'assister à la cérémonie traditionnelle de la bénédiction des eaux. S'exposant pendant deux heures sur la glace de la Néva à un froid rigoureux accompagné d'un vent des plus violents, il devait encourir un retour de l'affection, — « inflammation à forme érésipélateuse », — à laquelle il était sujet. Il fut quelques jours en danger de mort et demeura longtemps dans un état de prostration propice aux intrigues ourdies contre son ministre (1).

L'attitude nouvelle du maître au regard de l'Église officielle

(1) Tarassov, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1871, t. IV, p. 628 et suiv. ; Schilder, *Alexandre I*[er], t. IV, p. 311.

devenait déjà très apparente en 1819. On en concluait qu'il se détachait du culte hétorodoxe célébré dans l'oratoire mystérieux du prince Galiztine (1), conséquemment aussi de l'officiant, et les zélateurs de l'orthodoxie intransigeante s'en trouvaient enhardis. Parmi eux se distinguait un jeune moine, Photius, dans le monde Pierre Spaski, fils d'un chantre d'église au diocèse de Novgorod et, à ce moment, aumônier à Saint-Pétersbourg du 2e corps des Cadets. En avril 1820, ce représentant du clergé noir s'attaqua dans un sermon aux mystiques de tout acabit, qu'il confondait avec les maçons de tout rite, et il usa d'une violence de langage telle que Galitzine jugea à propos de l'éloigner de la capitale. Il n'imaginait pas qu'il l'acheminait ainsi à un coup de fortune qui allait faire de lui un adversaire beaucoup plus redoutable.

Au monastère *Dérévianitski*, dans la banlieue de Novgorod, où il fut relégué, le moine voisina d'une part avec Araktchéiév, à Grouzino, de l'autre, avec la comtesse Anne Aléxiéiévna Orlov, dans une des résidences de cette dame, qui en possédait un grand nombre. Le maître de Grouzino devina dans l'exilé un ambitieux qui se prêterait volontiers à servir d'autres intérêts de même ordre, et la comtesse Orlov pensa avoir trouvé le directeur spirituel qu'elle cherchait depuis longtemps. C'était une bien singulière personne que cette fille du célèbre vainqueur de Tchesmé, non mariée à trente-cinq ans, bien qu'en possession d'un héritage que l'on évaluait, non sans quelque exagération sans doute, à 150 millions de roubles. Mi-nonne, mi-bayadère, elle montait à cheval comme un hussard, conduisait une troïka aussi bien que le barbu Ilia, cocher de l'empereur, défiait à la danse les demoiselles du ballet, mais se livrait avec une passion égale aux exercices pieux et aux bonnes œuvres. Elle se nourrissait de racines et d'herbes sauvages par esprit de mortification, mais ne s'interdisait pas d'arroser ce menu d'une frugalité ascétique avec quelques coupes de vin de Champagne et elle récitait des oraisons en se faisant peindre dans une toilette copiée sur les modèles les plus affriolants importés de Paris.

A vingt-huit ans, de constitution robuste et de tempérament

(1) V. t. II, p. 341, de cet ouvrage.

fougueux, exalté et dévoré par des fièvres qui n'étaient pas toutes spirituelles, Photius prétendait de son côté les apaiser par des pratiques où l'ascétisme n'avait pas seul part, et, dans le rapprochement qui en résulta entre ce pasteur et cette ouaille, comme ils luttaient d'ingéniosité à la recherche des meilleurs moyens pour « combattre en eux Satan » et « se conserver la pureté du corps et de l'esprit », une vision céleste est intervenue, ordonnant que « la très pure vierge », comme le moine appelait sa pénitente, « se donnât tout entière à son confesseur (1). » Le monastère *Dérévianitski*, un des plus pauvres de la région, passa du coup à une grande opulence ; mais Araktchéiév entendait tirer un autre parti de ce changement de sort qui mettait le bénéficiaire en valeur.

Fort ignorant, n'ayant même pas achevé ses études à l'Académie ecclésiastique (2), Photius était aussi un orateur médiocre ; mais, empreinte d'originalité, rappelant par certains traits la manière d'Avvakoum, le prophète du *raskol* (3), son éloquence était prenante, et, dans son visage émacié de visionnaire, des yeux ardents (4) exerçaient une sorte de fascination magnétique. Farouche et impérieux, portant un cilice sous lequel il mettait volontiers à découvert des chairs déchirées à vif, pratiquant des exorcismes et s'essayant même à des miracles, il semblait capable de prendre de l'ascendant là où une Mme Bouche avait quelque temps acquis de l'autorité. Au printemps de 1822, Séraphin, prélat d'orthodoxie plus sévère, remplaçant Michel à la chaire métropolitaine de Saint-Pétersbourg, le châtelain de Grouzino l'obligea à rappeler Photius à Saint-Pétersbourg et s'arrangea pour qu'Alexandre eût la curiosité de le voir.

En cette épreuve décisive, l'émule d'Avvakoum se serait montré, s'il faut l'en croire, digne de la confiance qu'il inspirait. Introduit dans le cabinet de l'empereur, par une entrée dérobée, — « l'escalier Zoubov », qui avait assuré naguère la discrétion nécessaire à

(1) V. ses lettres à la comtesse, *Archives russes*, 1869, p. 943 et suiv. ; A. Tourguéniév, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1895, t. LXXXIII, p. 46 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 261, grand-duc Nicolas, *Portraits russes*, t. II, p. 173.

(2) Gœtze, *Fürst Galitzine*, p. 173.

(3) V. K. Waliszewski, *le Berceau d'une dynastie*, p. 417 et suiv.

(4) Grand-duc Nicolas, *loc. cit.*, t. II, p. 172.

d'autres rencontres, — il parut d'abord ne pas s'apercevoir qu'il se trouvait en présence du souverain. Embrassant d'un regard circulaire la vaste pièce, il y cherchait l'icone traditionnelle, devant laquelle, dans toutes les demeures russes, une lampe est toujours allumée. La découvrant, il y alla droit, se prosterna, récita une prière, et, seulement après avoir rendu ce premier hommage au maître d'en haut, se relevant sans précipitation et tournant sur ses talons, il s'inclina devant le maître d'en bas. Impressionné, comme Araktchéiév le prévoyait, Alexandre aurait à son tour plié le genou devant ce visiteur qui ressemblait si peu aux autres et demandé sa bénédiction.

Dans le récit de cette scène tel que le moine l'a produit (1), il convient sans doute de faire la part de son imagination et de son infatuation qui étaient également grandes. L'entrevue n'a pas donné en effet immédiatement le résultat qui en était attendu. Le crédit du prince Galitzine et l'influence sur l'esprit du souverain de la forme de religiosité à laquelle il se rattachait ont bien continué à décliner, et, à la fin de l'année, le ministre en éprouva péniblement l'effet. Depuis le congrès de Vienne, époque à laquelle Alexandre lui-même s'était intéressé aux ouvrages de François Baader (2), le prince entretenait une correspondance suivie avec le théosophe allemand. Il lui servait une pension et l'avait invité à le rejoindre en Russie. Un ordre du tsar arrêta le voyageur à la frontière (3). Le coup était rude autant que significatif. Néanmoins, Galitzine restait en place et gardait assez de pouvoir pour mettre encore à l'écart l'adversaire qu'on lui opposait : quelques semaines plus tard, Photius revenait à Novgorod.

Il y rapportait à la vérité des marques expressives de la faveur acquise en haut lieu : une croix pectorale garnie de diamants et le rang d'archimandrite au monastère de Saint-Georges, le plus riche de la province. La comtesse Orlov y vint souvent et habita bientôt une ferme contiguë, dont elle fit l'acquisition et qu'elle transforma en un paradis fastueux. Bien qu'il y parût souvent aussi, Photius passa pour entièrement étranger au luxe qui l'y entourait. N'ayant pour nourriture qu'un peu de gruau

(1) Cf. Morochkine, dans *Ancienne Russie*, 1876, t. XVII, p. 313 et suiv.
(2) V. t. II, p. 304, de cet ouvrage.
(3) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 107.

d'avoine, ne buvant qu'une décoction de ciguë aquatique, il ne renonçait à aucune de ses habitudes ascétiques et son renom de saint et de thaumaturge augmentait parmi les paysans qui venaient le voir en foule. Il traitait la comtesse sans ménagement et elle supportait patiemment ses incongruités et ses rudesses. Quand il venait la retrouver après la célébration d'un office, elle épongeait son front couvert de sueur et retirait ses bottes. Elle recevait aussi sympathiquement ses confidences, même quand elles avaient trait à une maladie honteuse dont Satan l'affligeait pour tirer vengeance des coups que cet adversaire lui portait, et, dit-il, dans une autobiographie, où il parle de lui à la troisième personne, « l'âme de la très pure vierge et son cœur ne faisaient qu'un avec lui ; tout son bien était commun avec lui (1). »

Le monastère de Saint-Georges acquérait des richesses fabuleuses, dont une partie y était encore conservée au moment de la dernière révolution. Dans l'église principale du couvent, une balustrade à hauteur d'appui, séparant le chœur somptueusement décoré de la nef, portait cette inscription : « Ici, l'empereur Alexandre, accompagné du comte Araktchéiév et d'autres personnes de la cour, a prié, prosterné, à côté de Photius. » Ainsi s'annonçaient les jours lointains où, dans le même milieu, le même type de communauté spirituelle aux dessous équivoques devait reparaître, dans une reproduction avilie jusqu'à la monstruosité.

VI

De 1822 à 1824, la manœuvre entamée contre Galitzine fut poursuivie avec persévérance et habileté, le ministre y prêtant par les côtés de son esprit et de son caractère qui rendaient si paradoxale la haute situation où un caprice du maître l'avait placé. Pendant son dernier séjour à Saint-Pétersbourg, Photius avait fait la connaissance du prince, et il s'était mis avec lui dans les meilleurs termes. Joint à d'autres indications (2), ce

(1) *Ancienne Russie*, 1902, t. CIX, p. 446 et suiv. ; cf. A. Slézinski, même recueil, 1899, t. C, p. 319 et suiv.

(2) Zavalichine, *Mémoires*, édit. de Münich, 1905, t. I, p. 372 et suiv.

trait ne permet pas de reconnaître dans ce précurseur de Raspoutine un passionné pur et simple du sentiment religieux, sincère jusque dans ses égarements. « Mi-fanatique, mi-fripon, » a dit Pouchkine (1). Correspondant avec un employé du Synode, Alexis Pavlov, Photius appelait « un saint homme » celui dont il complotait la perte. Il comptait obtenir de lui préalablement une mitre d'évêque. Et il lui écrivait : « Toi et moi, comme le corps et l'âme, ou l'esprit et le cœur, nous sommes un. » Il l'assurait que Séraphin était le meilleur ami que le prince eût jamais possédé (2). Galitzine, de son côté, ne répugnait pas à figurer en tiers dans les relations du moine avec « la très pure vierge ». De part et d'autre on faisait assaut d'hypocrisie ; mais, à ce manège, Photius se montrait de beaucoup le plus fort, jouant avec son adversaire comme un chat avec une souris.

Au printemps de 1824, Araktchéiév jugea que l'intrigue avait mûri et que le moment était venu de frapper le coup décisif. Alexandre relevait à peine de la maladie qui avait failli l'emporter et il se trouvait en proie à une angoisse cruelle : une fille qu'il croyait tenir de sa maîtresse et qu'il aimait autant qu'il était capable d'aimer, la jeune Sophie Narychkine, se mourait. L'occasion paraissait bonne. Galitzine eut vent de ce qui se préparait, et, le voyant prompt, comme en 1820, à s'émouvoir et à se mettre en défense, Photius lui écrivit : « Quelle inquiétude t'agite et te porte au désespoir? Je t'aime autrement que tu ne fais... L'avenir le montrera... Mais, ose lever la main sur moi, et tu verras que la terre vous engloutira bientôt. »

Il était déjà rentré à Saint-Pétersbourg et ses associés dans le complot, Araktchéiév, Séraphin, Magnitski, Théodore Ouvarov, Chichkov et le chef de la police, Gladkov, mettaient les fers au feu.

Hommes et œuvres, l'espèce de mysticisme que le ministre de l'Instruction protégeait donnait prise sur lui. Un de ses collaborateurs, disciple de Mme Tatarinov, Basile Mikhaïlovitch Popov, venait de publier en traduction russe un opuscule de Gossner (3), où Photius découvrait des manifestations multiples

(1) *Œuvres*, t. I, p. 196.
(2) *Archives russes*, 1895, t. IV, p. 486.
(3) *Geist des Lebens und der Lehre... Christi;* v. t. II, p. 433, de cet ouvrage.

de l'esprit révolutionnaire et de l'influence satanique. A un conseil de guerre tenu chez « la très pure vierge », il fut convenu que, dénonçant ce scandale au souverain, Séraphin réclamerait la mise en congé du ministre responsable.

Le métropolite n'était pas un homme de grand courage. On le vit descendre à trois reprises du carrosse qui devait le conduire au Palais d'Hiver, et, arrivé à destination, il n'osa sans doute pas être assez pressant, car, bien que prolongée tard dans la nuit, l'audience n'eut encore pas le succès que les conspirateurs s'en promettaient. Mais, quelques jours plus tard, Araktchéiév obtenait pour Photius lui-même l'accès de « l'escalier Zoubov », et, cette fois, après trois heures de débat, reconnaissant en lui « un envoyé de Dieu », Alexandre autorisa le moine à mettre par écrit des propositions qu'il parut disposé à agréer. La bataille avait sans doute été rude, car, avant de se rendre chez Séraphin pour lui faire part du résultat obtenu Photius dut changer de linge.

La partie n'était pas encore gagnée. Pour « abattre d'un trait de plume », comme il disait, « le Napoléon moral », Photius demandait beaucoup de choses, et non seulement le renvoi du ministre, mais une réorganisation complète du ministère. Il voulait que, relevant de la direction des cultes, à ce département, les affaires de l'Église orthodoxe fussent restituées à la compétence du Saint-Synode. Il réclamait pour cet office un droit de contrôle sur l'instruction publique et il exigeait la dissolution de la Société biblique. Alexandre hésitait, comme toujours, et sollicitait l'intervention d'Araktchéiév pour une tentative de conciliation entre le compagnon de jeunesse dont il répugnait à se séparer et ses ennemis. Malheureusement pour lui, Galitzine eut l'idée d'aller au-devant de l'accommodement projeté. Se présentant chez la comtesse Orlov, il invita Photius à une explication amicale. Enhardi, le moine accabla le ministre des anathèmes dont il était prodigue, et, le fait de cette « excommunication » devenant public, les adversaires du ministre en tirèrent avantage. Alexandre en prit de l'humeur d'abord, et une nouvelle audience accordée à l'excommunicateur faillit tourner mal pour lui et ses complices. Photius avait beau invoquer l'exemple de saint Nicolas souffletant Arius au concile de Nicée. Très ferré en matière de légendes hagiographiques, le souverain rétorquait l'argument,

en observant que, pour ce fait, l'évêque de Myre avait encouru la déposition. Mais, après avoir vidé les tiges de ses bottes, d'où il tirait force autres pièces de chicane, le moine fit mieux : ouvrant son froc, il découvrit une poitrine et des reins qui saignaient sous la morsure du cilice et de la ceinture de fer.

« Si je ne m'épargne pas, comment trahirais-je mon Dieu, en épargnant ceux qui l'outragent? »

Alexandre fut remué. Il dut aussi s'avouer qu'après l'éclat qui s'était produit chez la comtesse Orlov, le maintien de Galitzine à son poste exigerait des représailles sévères contre l'homme qui l'avait traité en réprouvé. Et cet homme était « l'envoyé de Dieu » et Araktchéiév le soutenait ! Le 27 mai 1824, le prince eut son congé.

La victoire ne répondait entièrement au vœu d'aucun des vainqueurs. Gossner était renvoyé en Allemagne et son livre brûlé ; mais Magnitski ne recueillait pas la succession de Galitzine, qui était attribuée à Chichkov. Le Saint-Synode recouvrait la gestion des affaires de l'Église orthodoxe, mais Alexandre ne se laissait pas engager à détruire la Société biblique. Il remplaçait seulement à sa présidence Galitzine par Séraphin, ce qui, à la vérité, équivalait preque à un arrêt de mort. Le ministre révoqué gardait enfin la direction des cultes étrangers, ainsi que la direction générale des postes, convertie, pour faire honneur au titulaire, en un ministère, et sa situation personnelle au regard du souverain restait en apparence intacte. Lui adressant, le 1er juillet suivant, une lettre de condoléances à l'occasion de la mort de Sophie Narychkine, il osait écrire : « Dieu vous a miraculeusement arraché au péché. Humainement, vous ne saviez comment aborder la rupture du lien qui faisait le bonheur, quoique illégitimement, de votre existence. A présent, il retire à lui le fruit de ce lien, qui ne devait pas pour ainsi dire voir le jour d'après la volonté de Dieu ». Et Alexandre répondait : « Votre lettre m'est allée droit au cœur (1). »

A cette apparence la réalité ne répondait pas non plus entièrement. Déchu quand même, Galitzine appartenait à un passé, marqué sans doute par plus d'avortements que d'accomplisse-

(1) Grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. I, p. 574.

ments, mais où des élans généreux au moins se laissaient voir, dont rien ne survivait dans le nouveau cours auquel l'ami des meilleurs jours était sacrifié. Comme à sa jeunesse, Alexandre tournait le dos aux hommes qui y avaient plus ou moins partagé ses plus nobles ambitions. Vieilli prématurément, il donnait à son entourage l'aspect d'une gérontocratie. Chichkov, Lanskoy, Lobanov, Tatichtchev, septuagénaires courbés sous le poids de l'âge, semblaient y danser déjà la ronde de la mort. « Un tableau à la Hogarth », disait le secrétaire de l'impératrice douairière, Longuinov (1).

Chickhov n'était pas un méchant homme, mais il avait l'esprit d'un moine du moyen âge. Il se piqua d'établir une censure idéale « aux mains d'un petit cercle d'experts, instruits, honorables, intelligents, au regard desquels aucunes fleurs ne pussent cacher le serpent, mais devant qui un simple brin d'herbe ne prît pas non plus l'apparence d'un dard envenimé. » Comme le grand-duc Constantin, il eut « carte blanche » pour donner corps à ce rêve, et, en faisant la chasse aux serpents, il présida inconsciemment à une fauchée de brins d'herbe qui menaça de convertir le champ de la pensée russe en steppe aride (2).

Le rêve de Photius ne fut également pas réalisé. « L'envoyé de Dieu » resta archimandrite de Saint-Georges, où, après la mort d'Alexandre, il parut à court d'inspiration. Des réformes radicales qu'il essaya d'opérer dans son monastère n'eurent d'autre effet que d'indisposer contre lui la communauté, en même temps qu'il faisait scandale en y introduisant certaine Photinia Pavlovna, actrice qui n'avait pas réussi au théâtre et que ses exorcismes ne rendaient pas plus apte à une autre vocation. Il mourut en 1838, précédant de dix ans dans la tombe « la vierge très pure », qui, quelques motifs de jalousie et de dégoût qu'il lui eût donnés, voulut que sa dernière demeure voisinât encore avec celle où reposait son confesseur (3).

(1) *Archives Vorontsov*, t. XXIII, p. 414.

(2) Chichkov, *Mémoires*, t. II, p. 163-221 ; cf. Souhkomlinov, *Matériaux*, t. II, p. 204-205 ; Barssov, *Essais de critique historique*, p. 246 et suiv.

(3) Pour la biographie de Photius, v. Tchistovitch, *les Dirigeants de l'enseignement ecclésiastique*, p. 219 et suiv. ; Znamiénski, *Lectures sur l'histoire de l'Eglise russe*, p. 60 et suiv. ; Slézinski, dans *Ancienne Russie*, 1899, t. C, p. 319 et suiv. ; Karnovitch, même recueil, 1875, t. VII et VIII ;

VII

Alexandre était réactionnaire à moitié, comme il avait été et demeurait libéral, ou même révolutionnaire. Toujours empressé à recueillir, dans la mesure de ses convenances, les impulsions et les mots d'ordre venant du dehors, il se mettait à la mode du jour, sans prendre garde que le nouveau cours auquel inclinait le monde occidental n'avait aucune raison d'être en Russie. En France, la réaction succédait de façon naturelle, et dans une certaine mesure bienfaisante, à une crise où, non seulement des formes usées et vicieuses, mais des éléments nécessaires de la vie politique et sociale avaient été détruits. En Russie, la Bastille restait debout, à peine ébranlée par une secousse qui y rendait seulement plus saillants des défauts de structure et une décrépitude depuis longtemps reconnus. Envisagé déjà par Catherine et partiellement entamé, le travail de réédification en devenait plus urgent; mais il pouvait être poursuivi sans précipitation comme sans violence, et le recours à des procédés de force pour une entreprise de *restauration* au mode français était ici un contresens. Il n'y avait rien à restaurer, mais presque tout était à refaire et il con-

MIROPOLSKI, dans *Messager de l'Europe*, 1878, t. XI et XII; ZAVALICHINE, dans *Messager historique*, 1880, t. I, p. 879 et suiv.; Autobiographie, dans *Ancienne Russie*, 1894-1896, t. LXXXI-LXXXVII; Fragments de journal, même recueil, 1895, t. LXXXIV; Fragments de mémoires, dans *Lectures à la Société d'histoire et d'antiquité*, 1868, t. I, p. 262 et suiv., et *Archives russes*, 1869, p. 929 et suiv.; Correspondance avec Galitzine, dans *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXIII-XXXV; Lettres à son frère, et à ses parents, dans *Archives russes*, 1871, p. 239 et suiv.; Correspondance de Galitzine avec la comtesse Orlov, même recueil, 1869, p. 943 et suiv. Détails divers dans *Lectures à la Société d'histoire et d'antiquités*, 1868, t. I, p. 263 et suiv., *Archives russes*, 1870, p. 897 et suiv.; 1895, t. XII, p. 486 et suiv., *Ancienne Russie*, 1876, t. XVIII, p. 313, 1896, t. LXXXVII, p. 527; *Messager de l'Europe*, 1878, t. XI et XII; GŒTZE, *Fürst A. Galitzin*, p. 180 et suiv. Pour l'épisode de sa lutte avec Galitzine : KIZEWETTER, dans *la Pensée russe*, 1911, p. 28 et suiv.; le même, *Essais*, p. 188 et suiv.; DOVNAR-ZAPOLSKI, *les Idéals des décembristes*, p. 84 et suiv.; BARSSOV, *Essais*, p. 250 et suiv.; le même, dans *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXIII, p. 766 et suiv.; cf. SCHILDER, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 248 et suiv.

venait de mettre les maçons à pied d'œuvre. L'appel aux gendarmes, avec les excès qu'il comportait, ne pouvait qu'en provoquer d'autres en sens contraire, après quoi le temps propice à des réformes utiles et paisiblement accomplies aurait passé. Mais Alexandre se faisait maintenant disciple de Metternich, comme il avait prétendu autrefois mettre en application les leçons de La Harpe.

Il multipliait les précautions policières. Trois polices politiques superposées travaillaient à Saint-Pétersbourg : celle du gouverneur général, celle du ministre de l'Intérieur et celle d'Araktchéiév, sans compter la police militaire dont le quartier général était au corps de la garde. Police distincte encore à l'état-major de la 2e armée, sous la direction de Kissiélév ; police autonome à Moscou, dont le chef occulte, à en croire Rastoptchine, aurait été Ivan Dmitriév, l'homme d'État-poète, assez peu estimé d'ailleurs par Pouchkine (1). Se défiant de tout et de tous, voire d'Arakchéiév lui-même qui le lui rendait (2), le souverain s'attachait de plus en plus à entourer de mystère ses faits et gestes. Au cours de l'un de ses déplacements continuels, il témoignait d'une violente colère, sur le soupçon que son souffre-douleur, Volkonski, qu'il retenait auprès de lui en qualité de maître de cour, après l'avoir, pour plaire à Araktchéiév, congédié comme chef d'état-major, aurait donné à l'impératrice douairière quelque indication au sujet de son itinéraire (3). Il s'isolait aussi chaque jour davantage, et, la comtesse de Nesselrode croyant avoir encouru sa défaveur, parce qu'elle cessait de le voir, il lui écrivait : « Pour toute apologie, je vous dirai que... je ne sors presque plus. Ce tort de ma part, si cela en est un, est commun envers bien des personnes que je fréquentais par le passé (4). » Son humeur de plus en plus ombrageuse faisait que les personnes en cause devaient se féliciter qu'il renonçât à ses anciennes habitudes de sociabilité. Y revenant, en effet, un jour en faveur de Mme Tchernichev et lui demandant de chanter une romance, il imaginait aussitôt que

(1) *Ancienne Russie*, 1889, t. LXIV, p. 654 ; Pouchkine, *Œuvres*, t. VII, p. 34, 57, 73, 75 ; Zablotski-Diéssiatovski, *le Comte Kissiélév*, t. I, p. 157.
(2) Fischer, « Mémoires, » *Messager historique*, février 1908, p. 452.
(3) *Sbornik*, LXXIII, p. 76.
(4) Nesselrode, *Lettres et Papiers*, t. VI, p. 221 et suiv.

celle qu'elle lui faisait entendre était choisie dans une intention de moquerie (1).

Dans l'existence sombre et désolée qu'il se faisait, à l'image de celle qu'il avait la folie d'imposer à son pays tout entier, la mort de Sophie Narychkine avait enlevé au malheureux autocrate sa dernière joie. Il s'était raidi sous le coup, avec ce souci de tenue extérieure qui ne devait le quitter jamais. Surpris par la tragique nouvelle à Krasnoïé le 5 juillet 1824, au moment où il mettait le pied à l'étrier pour se rendre au champ de manœuvres, on le vit fondre en larmes et on crut que les exercices seraient décommandés. Mais, l'instant d'après, le visage du souverain ne conservait plus aucune trace d'émotion, et le programme du jour fut suivi. En rentrant, Alexandre changea de vêtements, se fit conduire à la *datcha* des Narychkine, distante d'une dizaine de lieues, et ne regagna Krasnoïé qu'à 9 heures du soir. Sur les quatre chevaux de son attelage, deux étaient restés en route. Il ne dîna pas, mais écrivit à Araktchéiév de ne pas s'alarmer : « Il se soumettait à la volonté de Dieu. » Et le lendemain, il était à Grouzino, où il passait trois jours à inspecter les colonies militaires. A l'automne, il repartait pour une grande tournée dans les provinces du nord-est, et ne rentrait que le 6 novembre à Saint-Pétersbourg, où une nouvelle épreuve l'attendait : une inondation survenait, plus terrible que celle qui, en 1777, avait fait monter l'eau de la Néva jusqu'aux appartements de la grande Catherine. On veut que, dirigeant personnellement les secours, le souverain ait entendu une voix crier : « Dieu nous punit pour nos péchés ! » et qu'il ait répondu : « Non, pour les miens ! (2) ». S'il l'a dit, il a été pris au mot, car une partie de ses sujets n'a pas manqué, en effet, de reconnaître dans cette catastrophe un signe de la colère divine, que provoquait contre le tsar et son peuple le refus de secourir leurs frères en religion de la Grèce martyre.

Pour venir en aide aux sinistrés, Araktchéiév offrit généreusement un million de roubles — à prélever sur le fonds de roulement des colonies militaires. Disposant de cet argent à sa fantaisie

(1) *Sbornik*, CXXII, p. 165 et suiv.

(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 324 ; Aller, description de l'inondation du 7 novembre (v. s.), à Saint-Pétersbourg ; comte Sollohoub, *Souvenirs*, p. 40 et suiv.

et en dehors de tout contrôle, il arrivait à le considérer comme sa propriété. Alexandre remercia le « vice-empereur » avec effusion ; mais, un comité se formant pour le même objet, avec le concours de l'un des promoteurs de la Société biblique en Russie, le riche philanthrope anglais Benning, homme d'un très noble caractère, il en ordonnait la dissolution. Il ne voulait pas supprimer la Société, mais il prêtait l'oreille en ce qui la concernait aux suggestions hostiles de Photius qu'il continuait de voir (1).

Peu après l'inondation, il eut encore le chagrin de reconduire à sa dernière demeure son aide de camp préféré et le seul être qui, par moments, mît encore un peu de gaieté dans son intérieur, bien qu'aux yeux de tous et du souverain lui-même, sa personne ne cessât d'y évoquer un souvenir tragique. Mais Théodore Ouvarov le portait allégrement. Alexandre suivit le convoi à pied, tête nue, et fit dire à une méchante langue : « Le fils fait grand honneur ici-bas à l'assassin ; reste à savoir comment le père le recevra là-haut. » L'abattement du tsar augmenta après cette séparation, avec le désir de s'en distraire par de nouveaux voyages et quelques-unes de ces jongleries politiques où il excellait. Au commencement de 1825, il s'avisa de convoquer la Diète polonaise.

VIII

Il avait négligé de la réunir depuis 1820, au mépris d'une constitution qui ne cessait de recevoir de multiples atteintes. Sur une proposition de Novossiltsov, il venait d'y introduire un article additionnel qui supprimait la publicité des séances de la Diète, sauf à l'ouverture et à la clôture (2). Ce petit coup d'État concordait avec un ensemble de mesures qui, terrorisant le pays, y maintenait une tranquillité où le vice-roi Zaionczek reconnaissait cependant un signe de dépression mais non d'apaisement réel (3).

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 324 et suiv. ; grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 173.
(2) 15 février 1825, d'Angeberg, *Recueil*, p. 747 et suiv. ; *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXIV, p. 256 et suiv. ; 1904, t. CXX, p. 623.
(3) *Ancienne Russie*, 1904, t. CXX, p. 623.

L'ordre régnait toujours à Varsovie avec l'apparence, dans le pays entier, d'un bien-être matériel, qui, bien qu'artificiellement créé, était réel. A la condition qu'ils se contentassent du simulacre de liberté qu'il leur accordait, Alexandre ne demandait pas mieux que de faire à ses Polonais une existence confortable et d'en payer le prix. Et donc, favorisée en dernier lieu par des subsides, l'industrie polonaise poursuivait son essor, en même temps que, sous la gestion du prince Lubecki, qui s'y montrait habile, les finances du royaume s'amélioraient. Mais, si ce Polonais se félicitait du résultat obtenu avec son concours, la masse de ses compatriotes justifiait pleinement l'observation du vice-roi. Les esprits demeuraient chagrins et les cœurs ulcérés.

Une fois de plus Alexandre se flatta de les concilier avec le mirage des provinces lituaniennes offert à leur attente obstinée. Devant la Diète et au cours d'entretiens particuliers avec les notables, il multiplia des indications dans ce sens. Il les accentua en ordonnant que dans les couleurs du corps de troupes lituanien le *rouge* russe fût remplacé par l'*amarante* polonais. Un peu à raison de l'impression ainsi produite et beaucoup parce qu'elle délibérait portes closes, sans *galerie* et dans une salle entourée de troupes, la Diète se montra docile à souhait, et le souverain pensa avoir eu gain de cause. Après une nouvelle excursion à Kalisz, écrivant à sa femme dont il se rapprochait à ce moment dans le naufrage de toutes ses affections, il se disait on ne peut mieux impressionné : « J'ai été très content de mon voyage. Le pays présente un aspect riant qui fait plaisir à voir. L'esprit est excellent (1). »

Une fois de plus encore, il peut avoir été trompé par l'illusion qu'il créait lui-même. Il n'en a pas été seul dupe. Cinq ans plus tard, à la veille de l'insurrection qui allait le chasser de Varsovie, son frère devait la partager jusqu'à l'aveuglement. « L'esprit général est bon, » lit-on dans une lettre de Constantin à Nicolas, datée du 11 septembre 1830 (2) ! D'autre part, Alexandre semble être resté réellement attaché, en idée, à son projet d'intégration

(1) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 541 ; Moriolles, *Mémoires*, p. 235 ; *Ancienne Russie*, 1900, t. CI, p. 282 ; Schiemann, *Russlands G. unter Nikolaus I*, t. I, p. 174 ; Bogdanovitch, *Alexandre Ier*, t. VI, p. 185 et suiv. ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 331 et suiv.

(2) *Sbornik*, t. CXXXII, p. 48.

polonaise. Il faisait confidence de ses intentions dans ce sens à la femme de Nicolas et aussi à l'envoyé prussien Schöller, devant lequel il développait un plan de réorganisation de l'empire, où, lui donnant une base quasi fédérative, il se rencontrait avec les révolutionnaires de l' « Alliance du nord ». Par ce dessein il expliquait l'esprit général de sa politique. Favorisant le développement des institutions libres à la périphérie, elle visait à consolider temporairement l'armature du noyau central, jusqu'au moment où ces formes d'existence plus souples pourraient y être instaurées sans danger (1).

En théorie, l'élève de La Harpe ne manquait ni d'ingéniosité, ni même de profondeur dans les conceptions et il s'y montrait aussi l'homme « suivi » qu'a reconnu Sorel. Quelques mois plus tard, Karamzine l'adjurant de faire en sorte que la fin de son règne ne démentît pas les promesses du début, il lui aurait répondu avec un sourire approbatif : « Mon intention est bien de tout achever et de donner à l'État des lois fondamentales (2). » Mais on a peine à se représenter la nature du fondement au sujet duquel un accord se serait ainsi établi entre l'auteur des confidences faites à Schöller et l'historien misonéiste, qui écrivait au prince Viaziémski : « L'autocratie est l'âme et la vie de notre pays (3). »

De part et d'autre peut-être et sûrement chez le souverain, ce n'était qu'un jeu d'imagination, où il trouvait par moments un apaisement à son tourment intérieur; mais, polonais ou russes, ses sujets ne pouvaient à la longue s'en satisfaire.

IX

« La sainte Russie me devient insupportable, » écrivait Pouchkine en janvier 1824, et, fréquemment exprimé dans la correspondance du poète, ce sentiment se généralisait. Le nouveau ministre des Finances, Krebs, ou Kankrine, n'était révo-

(1) Schiemann, *loc. cit.*, t. I, p. 495.
(2) Karamzine, *Œuvres et correspondances inédites*, p. 12.
(3) 21 août 1848, *Ancien et nouveau Temps*, 1897, t. I, p. 4.

lutionnaire à aucun degré. Membre, en 1826, d'un Comité institué pour vider la question des réformes politiques, il devait se prononcer contre tout changement constitutionnel. Il n'avait pas aussi à se plaindre, personnellement, du régime en vigueur. Affaiblissement de l'autorité à tous les degrés ; tyrannie des formes mortes ; excès de contraintes policières ; mauvaise qualité de la législation ; défaut de suite dans les conseils et de responsabilité dans les actes, il y dénonçait, cependant, des vices intolérables (1). Et il en oubliait. Dans la corruption et le pillage des deniers publics, systématiquement organisé et impunément pratiqué à travers tous les compartiments de l'administration, les contemporains reconnaissaient, selon le mot d'un *décembriste*, « la seule forme de liberté que la fin du règne laissât au pays (2). »

Ce révolutionnaire oubliait aussi, de son côté, l'immunité relative dont lui et ses compagnons bénéficiaient en préparant l'attentat auquel devaient aboutir leurs agitations. La sévérité des policiers avait, en effet, un palliatif, dans la tolérance plus ou moins affectée du souverain, dans leur propre corruptibilité, ou même, bien que très exceptionnellement, dans les inclinations personnelles de quelques-uns d'entre e x, comme ce fut le cas de Kissiélév, et, dans un autre genre, de l'Allemand von Fock, un censeur fantaisiste, indulgent à toutes les licences de l'esprit. Et c'est ainsi encore qu'en cette fin de règne un phénomène a paru que nous avons vu aussi se reproduire au cours de la dernière crise qui a précédé la catastrophe où le même régime perpétué a sombré : que leur colère, ou leur dégoût, fussent inspirés par la politique intérieure ou la politique extérieure, la voix des mécontents — et, il y a cent ans comme hier, c'était à peu près tout le monde, — se faisait entendre presque sans gêne. Dans les cercles d'officiers, dans les réunions privées, où les espions ne manquaient cependant pas, la hardiesse des propos allait fréquemment jusqu'à l'injure directe à l'adresse du souverain. Jeune homme de dix-huit ans, un neveu du diplomate-mystagogue employé par Alexandre, Alexandre Kochélév, assistait, en mars 1825, chez son cousin, Michel Narychkine, à une soirée où Ryléiév lisait des

(1) K.-A. Skalkovski, *Nos hommes d'Etat*, p. 436.
(2) Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 97.

ballades qui n'avaient certainement pas passé sous les yeux des censeurs et tous les auditeurs du poète se trouvaient d'accord pour déclarer qu'il était temps d' « en finir avec ce gouvernement (1). » A une autre réunion, cinquante officiers défilaient devant un portrait de l'empereur, se défiant à qui lui lancerait l'apostrophe la plus insultante. Poèmes célébrant les charmes de la liberté ou tracts révolutionnaires, la littérature appelée « clandestine » ne justifiait guère ce nom : elle circulait en copies à des milliers d'exemplaires presque sans obstacle (2).

Générale aussi dans tous les milieux, que ces manifestations chargeaient d'électricité, était l'attente vague, sans fondement précis, très vive pourtant, d'un événement qui *changerait tout*, « coming events showing their shadow before them », comme écrivait un observateur appliqué à interroger l'avenir (3).

Alexandre savait tout cela. Il en était douloureusement accablé, s'avouant parfois la part de responsabilité qu'il avait dans ce é at de choses, mais ne faisant le plus souvent que s'en irriter : Que lui voulait-on et de quoi pouvait-on se plaindre? Ne l'avait-on pas pour maître et n'était-il pas « un ange »? Dans l'un et l'autre cas, pour échapper aux reproches de sa conscience ou détendre ses nerfs, il se mettait en voiture. Ayant, le 14 juin 1825, dit adieu à Varsovie pour toujours sans qu'il s'en doutât, il courait à Kovno, visitait dans le voisinage la rive du Niémen, à l'endroit où Napoléon avait franchi le fleuve, faisait une brève apparition à Riga et à Revel et ne touchait, le 25 du même mois, à Tsarskoïé-Siélo que pour gagner, quelques jours plus tard, Grouzino, d'où il rayonnait dans diverses directions, inspectant encore des colonies militaires, ou rendant visite au monastère de Saint-Georges et à Photius (4).

Araktchéiév le retenait aussi longtemps qu'il pouvait, et, le souverain rentrant à Tsarskoïé-Siélo, il l'y relançait avec la nouvelle d'un complot, au sujet duquel il venait de recueillir une information alarmante. Depuis trois ans, les dénonciations de

(1) A. Kochélév, *Mémoires*, p. 13. En français dans le texte.
(2) Pirogov, *Journal*, édit. allemande, p. 238, 250 ; grand-duc Nicolas, *Alexandre I*er, t. II, p. 418.
(3) O. Pjetslavski, dans *Ancienne Russie*, 1874, t. XI, p. 465.
(4) Buler, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1880, t. II, p. 382.

cette nature étaient monnaie courante et celle-ci n'a dû qu'au hasard d'avoir obtenu un retentissement exceptionnel. Suivie de près par des événements dramatiques, qu'elle a paru avoir prévus, elle a bénéficié de ce rapprochement. La personnalité du dénonciateur est d'ailleurs intéressante.

Anglais d'origine, il s'appelait Jean Sherwood. Né au comté de Kent, il avait, en 1800, étant enfant encore, suivi son père qui se trouvait appelé en Russie pour diriger une des premières filatures mécaniques que ce pays ait possédées. Il avait reçu une éducation soignée et il parlait plusieurs langues. Cependant, à vingt-sept ans, il restait sous-officier et était employé à l'armée du sud comme estafette. De naissance roturière, il n'avait pas l'avantage d'être Allemand. Il n'était apparemment pas sans ambition. et, ne voyant pas jour à la satisfaire autrement, il se prévalait de ce fait que, sous le régime auquel Araktchéiév présidait, l'espionnage devenait une carrière.

Ce débutant ne s'y montrait pas habile. Visant la diffusion des idées subversives dans le monde militaire, son rapport n'était fait que de cancans sans consistance. Une seule indication précise s'en détachait et les circonstances dans lesquelles il disait l'avoir obtenue lui enlevaient toute valeur probante. Envoyé à Akhtyrka, petite ville du gouvernement de Kharkov, avec une commission verbale pour un comte Jacques Bulgari, conseiller d'État, il l'aurait trouvé en conversation avec un jeune officier qu'il voyait pour la première fois et qui, d'emblée, lui proposait de faire partie d'un complot ayant pour but la destruction de la famille impériale. Ce conspirateur d'une imprudence invraisemblable était le lieutenant Théodore Vadkovski, déjà signalé à Alexandre comme affilié à une société secrète.

A ce conte, dont l'affabulation maladroite trahissait un novice, Sherwood ajustait, les inventant non moins apparemment ou les défigurant, force épisodes romanesques, dans lesquels il faisait intervenir une femme mystérieuse, dont il refusait de livrer le nom. Il avait essayé d'obtenir directement accès auprès de l'empereur avec ses rapports, mais Araktchéiév s'était, comme de raison, interposé, sauf, mesure prise de l'homme, à le renvoyer, pour ce qu'il valait, au souverain, qui, à en croire Sherwood, lui aurait fait grand accueil, l'interrogeant avec un vif intérêt, mais

sans colère, au sujet de l'état d'esprit observé par lui chez les conspirateurs. « Que voulaient-ils? » Sherwood aurait répondu en citant le proverbe russe sur « l'excès de graisse qui fait prendre la rage aux chiens ». Il aurait osé, cependant, appeler l'attention du tsar sur les abus auxquels l'institution des colonies militaires donnait lieu (1). Produit après la mort d'Alexandre, ce trait paraît également imaginé. Araktchéiév cessait de compter et Nicolas goûtait peu les colonies. Il récompensa cependant grassement Sherwood, en lui conférant des lettres de noblesse, avec l'autorisation d'ajouter à son nom le prédicat de *Viérnyï* (fidèle). Les services de l'amateur espion avaient été quand même acceptés, — à correction, — et utilisés.

Alexandre ne semble pas en avoir fait grand cas. Il possédait d'autres et meilleurs moyens d'information. En lui même, cependant, cet informateur méritait de retenir son attention, — comme un indice de l'atmosphère morale où de telles dégradations de caractère devenaient possibles. En son avilissement volontaire, la personne de Sherwood, sinon ses dires, était une révélation et portait un avertissement de haute gravité. Mais le fils de Paul n'avait plus la force de remonter le courant qu'il avait contribué à créer, et, plus que Karamzine ne le supposait, ses jours étaient comptés.

Quelques mois plus tard, il s'en est fallu de peu, au sentiment de plusieurs contemporains, témoins qualifiés, qu'avec l'empereur, l'empire lui-même ne disparût, cent ans avant que les Kérenski et les Lénine lui donnassent l'assaut qui l'a fait crouler. La poussée révolutionnaire est venue, cette fois, non d'en bas mais d'en haut, attestant un ébranlement dans la partie en apparence la plus solide de l'édifice qui, tout au moins pendant quelques heures, a paru sérieusement menacé. Les détails de cette crise appartiennent à l'histoire du règne de Nicolas Ier. Nous devons nous borner ici à dresser un bilan sommaire de l'héritage de puissance et de grandeur qu'elle a menacé. Il comprendra un aperçu de quelques traits du régime politique et social ainsi mis en cause et de quelques aspects de la vie russe à cette époque, qui n'ont pu, dans les pages précédentes, être dégagés du cours tumultueux des événements.

(1) *Messager historique*, 1896, LXIII, p. 66 et suiv.

CHAPITRE X

LE RÉGIME AUTOCRATIQUE EN SA DERNIÈRE FORME
LES ORGANES ET LES FONCTIONS

I. L'autocratie en brèche. Le souffle libérateur. Intérêt éveillé pour les questions de droit. Le travail de codification. Ses difficultés. Bentham en Russie. — II. La justice. Les tribunaux. Composition vicieuse et fonctionnement défectueux. Les magistratures électives. Corruption générale, Le Sénat instance suprême. Assemblage d'indolences et d'incompétences. — III. L'administration. Les autorités centrales. Le Conseil de l'Empire. Les ministères. Le Comité des ministres. Confusion de pouvoirs et irresponsabilité en résultant. La Chancellerie particulière de Sa Majesté. L'autocratie y ressaisit ses moyens d'action directe. L'administration provinciale. Essais de décentralisation avortés. Nouvelles circonscriptions. Vices reconnus et remèdes inefficaces. L'organisation du despotisme local. — IV. Mœurs et méthodes administratives. La perception des impôts à coups de bâton. Les prisons. La police administrative et la police politique. Les routes. L'approvisionnement. Les villes demandent secours aux campagnes. Détresse commune. Les communications postales. Un léger progrès. Le tsar veut être promptement servi. L'assistance publique. La plus belle œuvre du règne. Le revers de la médaille. — V. La politique financière. Jeux d'écriture et expédients. Excédents fictifs et déficits réels. Le trésor au pillage. Les budgets de l'armée et de la cour. Les fonds secrets et les dépenses personnelles du souverain. L'endettement progressif. Emprunts et assignats. L'inflation fiduciaire et ses conséquences. Les ministres des finances se suivent et se ressemblent. Vassiliév. Goloubtsov. Gouriév. La guerre aggrave la débâcle. Disproportion croissante entre les charges imposées au pays et ses ressources. A l'école allemande, Kankrine. Amélioration relative et attachement aux errements anciens. « Le colosse » continue à fléchir sous son propre poids. — VI. Les forces productives du pays. Un phénomène de régression. Ses causes. Le régime politique et ses servitudes. Fausse direction donnée à la vie économique. L'industrie sacrifiée à l'agriculture. L'étatisme industriel ruineux pour l'État lui-même. La main-d'œuvre serve et le travail libre. La petite industrie rurale. Son développement. Les grandes manufactures. Le taux des salaires. — VII. Le commerce. Les premières sociétés par actions. Encouragement qu'elles reçoivent. Libéralisme initial du gouvernement d'Alexandre et tendances contraires s'y substituant. Le protectionnisme. Les grandes foires. Saint-Macaire et Nijni-Novgorod. Travaux de canalisation. Embellissements de Saint-Pétersbourg. Excès de dépenses somptuaires. Le Moloch du militarisme. — VIII. L'armée. Accroissement con-

tinu des effectifs. Réformes organiques sur le modèle français. Son application faussée. Concentration de pouvoirs à l'état-major général de Sa Majesté. L'insuffisance de l'instruction militaire. Concours des initiatives privées pour en relever le niveau. N. Mouraviov. Le développement matériel poursuivi au détriment de l'élément moral. Misères et hontes. — IX. La marine. L'œuvre de Pierre le Grand. Caractère artificiel et erreur de principe. Une flotte de guerre sans marine de commerce. Gageure difficile à soutenir et programme ambitieux. Le *three powers standard*. Alexandre y renonce. La déchéance.

I

La catastrophe ne s'est produite que cent ans plus tard. L'empire sur lequel le petit-fils de la grande Catherine a régné n'est aujourd'hui plus. C'est à tort cependant qu'au sentiment général, les révolutionnaires de 1917 portent la responsabilité de cette catastrophe. N'ont-ils pas conservé, principe et forme même, à des dehors insignifiants près, l'appareil de gouvernement qui, au cours de quatre siècles, a élevé et soutenu le prodigieux édifice? Ainsi qu'on a essayé de le montrer dans ces études, « le colosse » portait en lui-même la cause de sa chute ; la secousse qui sous nos yeux a ébranlé le monde entier ne pouvait le laisser debout et la révolution triomphante n'a planté son drapeau rouge que sur une ruine, masquée seulement jusque-là par les fastes impériaux.

L'empire a disparu ; mais, sous un autre nom, sous un nouveau masque, rendue polycéphale d'autocéphale qu'elle était, l'autocratie demeure, en essayant même d'employer l'armature usée, ébréchée dont elle s'est emparée à une entreprise de reconstruction qui fait illusion à quelques-uns. Ce n'est que la suite d'autres expériences de même espèce, et il y a ainsi double intérêt à étudier le fonctionnement de ce régime à un moment, où, il y a cent ans, procédant également d'une poussée révolutionnaire, sans modifier davantage sa nature, des travestissements moins grossiers mais analogues lui ont fait prendre l'aspect qu'il a gardé jusqu'à hier.

Ces poussées sont aussi dans la marche naturelle du phénomène. A toutes les époques, dans toutes les phases de son existence, d'Ivan le Terrible à Pierre le Grand, en passant par le premier Romanov, un fils de prêtre porté au trône par le suffrage

populaire à l'issue d'une crise politique et sociale des plus violentes, l'autocratie a été, dans ce pays, fille de la révolution, et, comme tous les pouvoirs de même origine, elle a tendu à se détruire, — par l'abus ou le reniement de son principe.

Dans son avatar actuel, — l'autocratie moins l'empire, moins le décor fastueux, — ce régime paraît monstrueux au plus grand nombre des spectateurs. Ses vices ressortent davantage. C'est pourtant toujours le même et il garde aussi ses qualités. C'est un gouvernement fort, et il le prouve, en se maintenant, comme aussi, malgré la banqueroute évidente — et hideuse — des conceptions enfantines et des méthodes barbares qu'il met en jeu, en réussissant à produire des effets de séduction ou d'intimidation qui prolongent son existence. Mais ce n'est que jonglerie, et quel que soit le sort de cette expérience-ci, il semble peu probable que le régime lui survive. L'usure et la brèche y sont, et l'élève de La Harpe s'est, il y a cent ans, employé à les élargir.

Non qu'il ait jamais voulu, quoi qu'il ait prétendu, détruire ou même seulement affaiblir le pouvoir dont il disposait ; mais, par les projets qu'il a agités dans ce sens tout au long de son règne, il en a infirmé la base ; il a contribué à soulever contre l'autorité qu'il représentait un mouvement de révolte, qui, idées et sentiments, n'a plus cessé de gagner en force comme en profondeur ; et, enfin, le souffle libérateur, dont ses velléités de révolution ou ses ébauches de réforme s'inspiraient quand même, n'a pu pénétrer dans une atmosphère qu'elles laissaient lourde pourtant de tant de servitudes, sans qu'une commotion en résultât, dont les effets immédiats ont été décelés aussitôt et les conséquences lointaines annoncées par des signes expressifs.

Tel, dès le début de ce règne provocateur, l'intérêt de plus en plus vif éveillé dans le public pour les questions de droit et les publications s'y rapportant. De 1803 à 1809, les œuvres de Beccaria, de Bacon, d'Adam Smith, de Fergusson, de Montesquieu, de Delolme, de Bentham trouvaient des traducteurs russes, et des extraits en paraissaient dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, organe officiel du ministère de l'Intérieur, où, seul, un article sur la liberté absolue de la parole était accompagné de quelques réserves.

Entre Bentham et le grand empire du Nord des liens existaient

depuis longtemps, qui semblaient l'y destiner à un rôle de truchement dans la sphère de conceptions où son autorité n'avait pas d'égale en Europe. En 1785 déjà, l'illustre juriste anglais avait fait quelque séjour dans ce pays où son frère gérait les immenses domaines du prince de la Tauride. Sollicité (1), il ne s'est pas non plus refusé à une tâche qui devait le séduire. Mais on ne s'est pas entendu sur les termes. Bentham pensait s'employer à la réforme d'un gouvernement dont il avait reconnu sur place les défauts, et l'autocrate non réformable le renvoyait à la dérision de sa *Commission codificatrice*, qui ne codifiait rien, et à une collaboration avec Kampenhausen, qui y remplaçait Spéranski et y représentait, en l'une de ses plus parfaites expressions, le type composite de haut fonctionnaire élaboré dans ce pays, depuis un siècle, par la fusion de deux races : mélange de l'esprit du *tchine* russe et du caporalisme allemand. « Plutôt avec l'empereur du Maroc ! » répondait l'Anglais, en retournant la bague de prix qui accompagnait cette invitation (2).

C'était en 1814, et, avec des interruptions que cette période troublée multipliait, la *Commission* poursuivait, devant le Conseil de l'Empire, la lecture d'un projet de Code civil, dont l'adoption était hors de cause. Sous la signature de Spéranski, l'œuvre partageait la disgrâce de l'ouvrier et méritait ce sort. Des contre-projets en nombre lui étaient opposés, avec encore des ébauches d'un Code de procédure et d'un Code commercial (3) ; mais, jusqu'à la fin du règne, ce travail devait demeurer sans fruit. Bentham lui-même y aurait échoué. Cette entreprise de codification portait sur une sorte de pandémonium, où ordres, contre-ordres, décisions contradictoires, voire même simples apophtegmes, toutes les manifestations de la volonté souveraine s'accumulaient depuis plusieurs siècles et dont l'amas, — treize énormes volumes pour le règne seul d'Alexandre, — s'accroissait chaque jour par l'apport de cette source de pouvoir législatif, au débit continu et capricieux. S'y reconnaître semblait déjà une tâche défiant toute capacité humaine et en dégager des principes de droit

(1) V. t. I, p. 388, et t. II, p. 293, de cet ouvrage.
(2) A. Pypine, dans *Messager de l'Europe*, 1869.
(3) *Archives du Conseil de l'Empire*, t. IV, 1re partie, p. 1-252, 261-304, 457-588.

stables était certainement une impossibilité, puisque, d'un jour à un autre, le jeu de la volonté souveraine pouvait intervenir, détruisant l'œuvre de la veille. « Dans les affaires d'État, comme dans les affaires privées, a écrit Nicolas Tourguéniév, toute discussion cessait, toute divergence d'opinion disparaissait, toute interprétation de la loi devenait inutile aussitôt que cette volonté venait à se faire connaître (1). »

A cet état de la législation on imagine aisément quelle sorte de justice correspondait.

II

Un humoriste ne lui a pas fait grand tort en la représentant les yeux bandés et la main tendue. Intègres, les magistrats se tiraient d'embarras en faisant traîner les procédures, ce qui faisait qu'en 1825 le chiffre des affaires en instance s'élevait à 2 850 000 et 127 000 inculpés attendaient dans les prisons qu'on statuât sur leur sort. Mais, juges et employés de judicature ne recevant que des traitements dérisoires, l'intégrité était une exception rarissime, et, consacrée par l'usage, échappant presque au blâme, ignorant entièrement la pudeur, la vénalité des uns et des autres s'étendait à la sphère elle-même des magistratures électives, dont les titulaires étaient loin d'ailleurs de représenter une élite. Bien qu'elles constituassent un de ses derniers privilèges, la noblesse répugnait généralement à ces fonctions, par paresse ou point d'honneur, à raison du mauvais renom qui y était attaché. En 1820, un des juges d'instruction à Saint-Pétersbourg était un repris de justice, qui devait finir par être déporté en Sibérie, mais après avoir gagné une grosse fortune qu'il garda. « Sous le règne de Votre auguste prédecesseur, lit-on dans la lettre d'un *décembriste* à l'empereur Nicolas Ier, la Russie n'avait de charmes que pour les concussionnaires de tous offices et de tous grades (2). »

(1) *La Russie et les Russes*, t. II, p. 279 et suiv.

(2) A. Bestoujév (Marlinski), dans Borozdine, *Lettres et dépositions des décembristes*, p. 40 ; cf. Doubrovine, dans *Ancienne Russie*, 1899, t. C, p. I-III ; Korff, *la Noblesse et son administration corporative*, p. 436-447.

L'éducation professionnelle de ces dispensateurs de la justice était généralement nulle. Au sommet, le département judiciaire du Sénat, instance suprême, recueillait par moitiés égales de vieux généraux retraités et d'anciens fonctionnaires n'aspirant également qu'au repos, les uns et les autres aussi étrangers, sur leurs chaises curules, aux notions de droit les plus élémentaires qu'un nègre du centre de l'Afrique sous son cocotier. Exprimée par plusieurs *décembristes*, l'opinion se laisse d'autre part justifier d'après laquelle, comme toutes les institutions centrales de l'Empire, celle-ci aurait été plutôt « gâtée » qu'améliorée par les réformes tronquées des premières années du règne d'Alexandre (1). On peut le dire avec certitude du Conseil de l'empire, dont l'histoire, à cette époque, se laisse réduire, ou peu s'en faut, à un procès-verbal de carence, sans que la faute puisse en être imputée aux « automates, formés de boue, de poudre et de galons », selon un mot de Nicolas Tourguéniév (2), qui siégeaient dans cette assemblée.

III

Clef de voûte imaginaire d'un édifice qui ne devait jamais être construit, ce corps d'État n'y a en fait figuré qu'au titre de motif décoratif et il peut donc être négligé dans ce bref aperçu. La part des ministères dans la construction inachevée a été plus large. Organes exécutifs du pouvoir suprême, les titulaires des portefeuilles ont tendu à s'y ajuster, en une sorte de consubstantialité qui en faisait des autocrates en second. A l'exemple du maître suprême, ils ont incliné à considérer la portion de la chose publique confiée à leurs soins comme un domaine qui leur appartenait en propre, et dont ils pouvaient de même disposer à leur gré, *uti et abuti*. En même temps, ainsi qu'on l'a montré (3), sous le couvert du *Comité des ministres*, ils échappaient à tout

(1) Dovnar-Zapolski, *les Idéals des décembristes*, p. 120 et suiv. ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 86 ; cf. Pjetslavski, « Souvenirs, » dans *Ancienne Russie*, 1874, t. XI ; Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, t. II, p. 172, 175, 176. — L'ouvrage en 5 volumes du baron S. Korff, *Histoire du Sénat depuis deux cents ans*, est sans valeur scientifique.

(2) *Journal inédit*, dans Siémiévski, *loc. cit.*, p. 85.

(3) V. t. I, p. 69-70, de cet ouvrage.

contrôle, comme à toute responsabilité. « On ne pouvait inventer rien de mieux, a écrit un autre *décembriste*, pour masquer tous les désordres devant le souverain et le rendre seul responsable devant la nation (1). »

C'est ainsi que la monarchie absolue a été prise au piège d'un régime où, cherchant essentiellement à satisfaire ses intérêts et ses convenances, elle est arrivée à assumer des péchés qu'elle ignorait et à en porter un jour la peine.

Elle faisait, à la vérité, plus que de les couvrir. Jalouse de son autorité et répugnant à en abandonner la moindre parcelle, fût-ce seulement par voie de délégation, elle reprenait incessamment d'une main ce qu'elle livrait de l'autre, et c'est ainsi que, dix ans après les ministères, la *Chancellerie particulière de Sa Majesté* est entrée en scène, autre organe d'exécution mais actionné plus directement, et, par l'extension progressive de ses attributions, purement militaires à l'origine, destiné à une ingérence universelle, — jusque dans le domaine de l'administration provinciale, où, cependant, fidèle à son manifeste d'avènement, Alexandre s'est piqué, au moins au début, de poursuivre le programme de décentralisation ébauché par sa grand'mère.

La matière y manquait à la vérité. Pour cet essai de *self-government* local, Catherine avait, selon la leçon de Rousseau, parlé de mettre en jeu « les forces sociales » et elle oubliait que, depuis deux siècles, le régime qu'elle représentait au pouvoir avait visé à exclure l'existence d'un tel élément, en poursuivant la destruction de tous les foyers de vie indépendante. Les nouveaux ministères étaient d'ailleurs, en sens contraire, des agents extrêmement énergiques d'une gravitation centripète, et ils le prouvaient en faisant obstacle au rétablissement projeté par Alexandre des lieutenances ou gouvernements généraux que Paul avait supprimés et qui ne devaient reparaître sous le règne du fils qu'à titre exceptionnel, dans les régions de la périphérie, où, sans l'ombre d'autonomie réelle, ces délégations de pouvoir n'ont servi qu'aux fins d'une police renforcée et d'une russification

(1) Batiénkov, lettre à Nicolas Ier, 28 mars 1826, dans Rapport en date du 30 mai 1826 de la Commission d'enquête (sur l'attentat de décembre 1825), nº 11 ; cf. Ikonnikov, *le Comte Mordvinov*, p. 544 ; Ivanovski, *le Droit public russe*, p. 197-198.

intensifiée. L'unité d'organisation et de fonctionnement a été d'ailleurs fondamentalement maintenue de part et d'autre en un trait commun : impuissance au bien, faute de liberté suffisante, et facilité pour le mal, faute de contrôle effectif.

Alexandre l'a vu. Ainsi qu'on l'a observé déjà, pour autant que les suggestions de l'amour-propre, du parti-pris ou de l'intérêt personnel mal compris ne l'aveuglaient pas, il avait le coup d'œil juste. Augmentation du nombre des fonctionnaires, relèvement des traitements, recherche des capacités, remaniements territoriaux, il a aussi agité l'emploi de divers remèdes. En 1820, il s'est indigné en apprenant qu'à Mojaïsk les employés de la chancellerie du gouverneur ne pouvaient prendre leur service qu'à tour de rôle, — parce que, ne touchant que 3 roubles par mois, ils ne possédaient qu'une paire de bottes pour deux ! Résultat : sur la pente où l'autocrate se trouvait incliné par le régime auquel il présidait et par son tempérament personnel, les projets mis à l'étude en ce point ont abouti définitivement à une augmentation des émoluments, déjà plus que suffisants, alloués aux gouverneurs, à une extension de leurs pouvoirs, et, pour les basses œuvres de leur compétence, à la mise sur pied d'un despotisme local que le despotisme central prenait en charge en le couvrant de son omnipotence. Les abus devaient en être empêchés par ces *revisions* périodiques, dont, depuis Pierre le Grand, l'expérience avait cependant déjà démontré l'inanité, avant que Gogol les livrât à la risée publique. En 1814, opérant en Volhynie, des *reviseurs* se trouvaient mis sur la piste d'une bande de faux monnayeurs et ils s'en détournaient discrètement, après y avoir flairé la complicité d'un grand nombre d'autocrates locaux et du gouverneur général lui-même (1).

(1) Gradovski, dans *Recueil des Sciences politiques*, t. VI, p. 134 et suiv. ; Sérédonine, *le Comité des ministres*, t. I, p. 432 et suiv. ; Adrianov, *le Ministère de l'Intérieur*, p. 60 ; Korff, *la Noblesse*, p. 444 et suiv. ; Doubrovine, dans *Ancienne Russie*, 1899, t. XCVII ; Nikitiénko, *Mémoires*, édit. russe, p. 67 ; Boyen, *Erinnerungen*, t. II, p. 219 ; Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 87 ; Pypine, *l'Activité sociale*, t. I, p. 481 ; Ryléiév, *Œuvres et correspondance*, p. 245 et suiv. ; Kotliarevski, dans *la Richesse russe*, août 1904, p. 44 ; *Archives du Conseil de l'Empire*, t. IV, 1re partie, p. 462 et suiv. ; *Recueil complet des lois*, t. XXVII, nos 20162, 20449 ; t. XXVIII, no 21183 ; t. XXXVII, no 28106 ; t. XXXVIII, nos 29344, 29438.

Ainsi a été constitué, dans un de ses éléments essentiels, le mécanisme de ce gouvernement fort que le tsarisme a légué au bolchevisme.

IV

Les méthodes administratives qu'il mettait en action étaient au pair avec ses mœurs. Dans le langage courant, la perception des impôts s'appelait *dratcha*, de *drat*, battre, écorcher ; malgré quoi, dans tous les chefs-lieux d'administration, les prisons se trouvaient mieux remplies que les caisses. Et quels enfers que ces prisons, où, cependant, en ayant visité quelques-unes pendant le séjour qu'ils ont fait au pays des tsars en 1814, les quakers Allen et Grellet n'ont trouvé à reprendre que la promiscuité des sexes, vantant par ailleurs la propreté des locaux ainsi que l'excellence de la nourriture (1), expérience dont devraient faire leur profit les hommes d'État qui, de nos jours, entreprennent des voyages d'exploration au pays des Soviets. Les détenteurs du pouvoir en Russie ont été, à toutes les époques, des maîtres dans l'art des déguisements, et, dans un mémoire adressé à l'empereur, Kampenhausen lui-même traçait ce tableau des lieux de détention en cause : « Hommes et femmes, personnes de basse et de haute condition, bien portantes et malades, assassins, bandits avérés et personnes arrêtées sous un simple soupçon, ou n'ayant à leur charge que l'oubli d'un passeport, ou étant simplement appelées en témoignage..., tous sans distinction languissent pendant une demi-année ou plus, entassés dans une pièce étroite, ou dans un cachot souterrain (2). »

Venant d'Angleterre, les deux quakers pouvaient à la vérité ne pas être exigeants. Quand, l'année d'avant, leur amie et coreligionnaire Élisabeth Fry a entamé sa campagne célèbre contre la *Newgate* de Londres, cette Bastille d'outre-Manche était communément désignée comme « a hell on earth », et ils n'ont pas

(1) Grellet, *Mémoires*, t. I, p. 316 et suiv. ; p. 329 et suiv.

(2) *Recueil de matériaux historiques*, provenant de la Chancellerie de Sa Majesté, t. II, p. 529 et suiv., ; cf. Talbert, dans *Ancienne Russie*, 1879, t. XXIV.

laissé de formuler aussi des critiques, auxquelles ils ont pu croire que feraient droit des projets agités en haut lieu après leur visite. Mais au sénateur Ivan Lapoukhine, qui en recommandait un à son attention, ministre de l'Intérieur à ce moment, le prince Alexis Kourakine répondait :

— Alors, ce ne seront plus des prisons (1) !

Avec les horreurs qui s'y trouvaient accumulées et l'épouvante qu'elles inspiraient, ces géhennes, ainsi que la police qui s'employait à les remplir, ne comptaient-elles pas parmi les pierres angulaires de l'édifice où les Kourakine mettaient leurs complaisances, y trouvant leurs aises? Police politique et police administrative, celle-ci n'étant guère, il y a cent ans, qu'un adjuvant de celle-là, comme c'est le cas aujourd'hui encore. Sauf quand le souverain y passait, la seconde prenait peu souci de la commodité ou de la sécurité des rues ou des routes, et l'on a vu déjà la première à l'œuvre dans les chapitres précédents. On la revoit au temps où nous vivons, car, à travers ses avatars multiples, la *tcheka* n'a fait que mettre un écriteau nouveau sur un pan de mur que les démolisseurs de l'édifice impérial n'ont eu garde de jeter bas, comme ils n'ont pas pris soin davantage d'améliorer les voies de communication.

Quelque effort qu'on fît pour les amender momentanément à son intention sur des parcours généralement prévus plusieurs mois à l'avance et « préparés » en grand mystère, Alexandre a failli souvent s'y rompre le cou. Aussi leur a-t-il accordé une large part de ses bonnes intentions. Mais c'est le seul pavage qu'elles aient reçu au long de son règne, en dépit d'une expérience d'étatisation tentée en 1818 et étendue de 1817 à 1822 au problème du ravitaillement (2). Les communes ont été déchargées, à ce moment, des obligations qui leur incombaient pour l'entretien des chaussées et la constitution des magasins de blé, l'administration centrale devant y pourvoir, comme en Angleterre, moyennant des taxes appropriées. Résultat encore : la Russie n'étant pas l'Angleterre, les fondrières sous les roues des véhicules ont augmenté et, à la première disette, le blé et l'argent pour en acheter ont manqué également.

(1) N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. I, p. 564.

(2) Sérédonine, *Histoire du Comité des ministres*, t. I, p. 509 et suiv. ; Kropotov, *Biographie de M. N. Mouraviov*, p. 120.

Les goûts que l'on connaissait au souverain plutôt que ses soins ont fait que, dans les localités où il a séjourné habituellement, comme dans celles où ses apparitions ont été fréquentes, la saleté des rues et des habitations a quelque peu diminué ; mais, partout ailleurs et à tous les autres points de vue, aucun progrès n'a été obtenu dans cet ordre de faits, et la première capitale de l'empire a attendu jusqu'à nos jours un rudiment de canalisation. Urbaines ou rurales, les communes manquaient de fonds pour les dépenses de première nécessité, et, sous la menace d'être convertis en serfs de la couronne, les bourgeois de Viatka n'échappaient à cette disgrâce qu'en obtenant que fût détournée une route de poste qui desservait leur ville et dont l'entretien ne leur permettait pas de faire face à leurs charges (1). A Ostrogojsk, le chef-lieu de district au gouvernement de Voronèje où les marchands commentaient Voltaire et Montesquieu en discutant les problèmes politiques du jour, ces « Athéniens russes », comme on les appelait, se piquèrent de réunir des fonds pour donner à leur cité le luxe d'un pavage. Mais une autorisation de la régence du gouvernement était nécessaire, et, avant que les démarches faites pour l'obtenir eussent abouti, l'argent avait disparu et la ville avait brûlé (2).

Comme pour ses déplacements, Alexandre a eu pour sa correspondance le souci de la plus grande rapidité et, bien qu'il n'attendît communément rien de bon des Russes qu'il employait, il a dû à l'un d'eux, Constantin Boulgakov, maître général des postes, né, il est vrai, d'une Française, Catherine Imbert, une accélération assez sensible dans ce service, où jusqu'à huit jours furent gagnés entre Saint-Pétersbourg et Paris (3). C'est à un autre titre, cependant, que l'histoire du règne a mérité, même dans l'ordre administratif, d'être marquée d'une pierre blanche. Elle a inscrit à son actif un développement considérable des œuvres d'assistance publique, grâce, il est vrai, pour une bonne part, *suum cuique*, au concours de la Société biblique et des loges maçonniques, dont l'influence et l'activité dans ce sens ont déjà été notées (4).

(1) Sérédonine, *loc. cit.*, t. I, p. 309.

(2) Nikitiénko, *Mémoires*, édition russe, p. 70.

(3) Lettres de C. Boulgakov à son frère, dans *Archives russes*, 1903, t. I, p. 489.

(4) V. t. II, p. 435, de cet ouvrage.

Depuis 1775, sur la base d'un statut promulgué à cette époque, des *Bureaux de bienfaisance* se trouvaient établis dans tous les gouvernements ; mais, faute de ressources, ils végétaient péniblement. En 1825, alimentée par diverses sources, et notamment par un impôt de 5 pour 100 sur les jeux de cartes, leur fortune fut évaluée à plus de 56 millions, avec un fonds de roulement de 5 millions, affecté à l'entretien de 400 établissements, hôpitaux, asiles, maisons d'éducation et ateliers (1). Comme dans la plupart des œuvres russes, la qualité, il est vrai encore, n'y répondait pas à la quantité. Les établissements placés sous le patronage et la direction de l'impératrice douairière et constituant un ensemble distinct étaient le plus volontiers montrés aux étrangers, comme susceptibles de leur donner les impressions les plus flatteuses. Or, visitant l'un d'eux, à Moscou, un orphelinat qui recueillait jusqu'à 8 830 enfants, les quakers Allen et Grellet apprenaient que la moitié des hospitalisés mouraient deux semaines après leur entrée, et, sur le surplus, la moitié encore dans le courant de l'année (2) !

Par comparaison avec les autres, la cour et l'armée exceptés, ce département s'est trouvé, à la fin du règne, amplement et presque somptueusement doté ; mais, hors de proportion encore avec les dimensions colossales données à l'édifice qu'elle devait soutenir, cette provende était en outre mal administrée ou dilapidée, son emploi se ressentant du penchant donné par le régime en vigueur à l'économie entière du pays, dans le sens de l'exploitation non pas intensive mais essentiellement extensive de toutes les ressources disponibles, avec le parti pris de ne pas mesurer les entreprises aux moyens, de dépenser sans compter, et, par contre-coup, des habitudes invétérées de gaspillage et de malversation.

L'histoire financière du règne en a porté la marque, avec un aspect qui, dans ses traits essentiels, s'est perpétué jusqu'à nos jours.

(1) Varadinov, *Histoire du ministère de l'Intérieur*, t. I, p. 113, t. II, p. 13-15, 519, 523.
(2) Grellet, *Mémoires*, t. I, p. 332.

V

Les successeurs immédiats de Catherine ont partagé son dédain hautain pour l'équilibre budgétaire, en refusant, à son exemple, de reconnaître que l'alimentation d'un trésor destiné à des dépenses d'intérêt commun est fonction naturelle de la richesse commune. Ils ont visé le paradoxe d'un État opulent dans un pays pauvre, s'y trouvant portés par cette autre présomption qu'un peuple de gueux est plus facilement gouvernable (1). Pour les deux premières années du règne d'Alexandre, les recettes du trésor ont dépassé de peu 100 000 000 de roubles-assignats. Leur progression fut ensuite assez rapide, atteignant plus du sextuple, 671 123 105 roubles en 1820. Mais, dans le résultat ainsi obtenu, la part était grande de la baisse du change, comme aussi des ressources *extraordinaires*, emprunts, subsides anglais, dons volontaires des particuliers et expédients de toute nature, y compris des jeux d'écriture, auxquels Gouriév, en particulier, excella. Moyennant quoi, à l'exception seule de celui de 1812, tous les exercices budgétaires, de 1801 à 1815, ont été présentés comme laissant des soldes importants, bien que, à la fin des neuf premières années du règne, l'insuffisance des recettes *ordinaires* se chiffrât déjà par 366 600 274 de roubles.

Les deux budgets les mieux dotés furent toujours ceux de la cour et de l'armée, en progression constante, le premier de 9 331 595 roubles en 1801 à 23 997 roubles en 1825, le second passant entre ces deux dates de 41 134 664 à 179 426 736 roubles, après avoir, en 1814, atteint 300 997 638 roubles. La part de la marine dans cet accroissement était modeste : 25 436 467 roubles, à son maximum, en 1822 ; l'armée, au contraire, a réclamé 60 pour 100 du total des dépenses pendant la période des guerres et pas moins de 42 pour 100 après, sans compter les crédits masqués ; la cour près de 8 pour 100 d'un bout à l'autre du règne,

(1) Lettre du *décembriste* baron Steingel à Nicolas Ier, dans SIÉMIÉVSKI, *les Idées des décembristes*, p. 102.

indépendamment des sommes que le souverain réclamait fréquemment « pour des dépenses de lui seul connues » et dont le montant a varié entre 534 000 roubles en 1818 et 1 134 851 roubles en 1823, comme aussi d'autres fonds secrets, qui, au cours de la seule année 1808, avec 5 720 000 roubles envoyés, d'ordre de Sa Majesté, à Riga, 2 000 000 remis à l'envoyé prussien, baron von Schladen, « pour usage connu de Sa Majesté », et nombre d'autres items, ont porté de 148 134 116 roubles, chiffre prévu, à 248 217 906 roubles la dépense effectivement mise à la charge du Trésor.

On a vu (1) que les projets de réforme financière conçus par Spéranski n'ont pas, dans leur ensemble, reçu fût-ce un commencement d'application. Après la disgrâce du favori, le souci principal de son successeur, Gouriév, fut de prendre le contre-pied d'une politique rendue impopulaire. La sienne consista cependant essentiellement en jongleries et tours de passe-passe, en dépit desquels, avant même que le gaspillage des années de guerre eût commencé, le budget de 1812 s'annonça avec 233 951 000 roubles de recettes plus ou moins assurées contre 340 000 000 roubles de dépenses prévues. En même temps, la presse aux assignats continuant à fonctionner, l'inflation produisait les effets qu'une expérience récente a fait connaître à presque tous les pays d'Europe. Le billon de cuivre lui-même et les petites coupures d'assignats disparaissaient. Pour obtenir la monnaie d'un billet de 1 000 roubles on devait en abandonner 35 et, au change, la perte sur les billets atteignait 84 pour 100, taux qui, sur le moment, a paru catastrophique, bien qu'il dût si grandement être dépassé, depuis, en d'autres pays.

Repoussant l'expédient d'une réduction de 70 pour 100 sur la valeur du papier-monnaie moyennant compensation en titres de rente remis aux porteurs, que proposait le financier genevois, baronet en Angleterre, sir Francis d'Ivernois, Alexandre a, sur une suggestion de Stein, semble-t-il, donné la préférence au régime du cours forcé et au système des réquisitions mis en pratique avec la plus extrême vigueur, non seulement en Russie, mais dans tous les pays où les armées du tsar pénétraient. En

(1) Tome I, p. 379 et suiv., de cet ouvrage.

même temps, tous les travaux d'intérêt public étaient arrêtés ; tous les revenus des villes séquestrés ; tous les établissements publics, maisons d'éducation, bureaux de bienfaisance, mis à contribution ; et, après s'être hâté, à son avènement, de révoquer un des décrets de la dernière heure de Paul, qui suspendait les paiements d'intérêt et les remboursements sur l'unique fonds d'emprunt extérieur en Hollande, le fils suivait cet exemple. Malgré quoi, pour la seule année 1814, les émissions d'assignats atteignirent 300 957 638 roubles, et, l'année suivante, l'excédent réel des dépenses monta à 530 925 351 roubles (1).

Pour l'appréciation de toutes ces valeurs, on doit tenir compte du taux général de la richesse publique, très éloigné encore, à ce moment, même en Occident, des chiffres « astronomiques » que les guerres de notre temps et les pratiques financières s'y rattachant nous ont fait connaître.

En 1816, à bout d'expédients, Gouriév eut recours aux conseils de Spéranski, bien que toujours exilé ; Alexandre se résigna à rappeler aux affaires Mordvinov qu'il remit au département de l'économie d'État, et ce résultat fut une expérience à laquelle d'autres, récemment renouvelées, dans le même sens, sous la pression de difficultés analogues, donnent de l'intérêt. Elle eut pour objet de reprendre, dans le plan de 1810 dont Gouriév avait été le plus violent détracteur, l'idée d'une vaste entreprise de déflation, par voie d'échange du papier-monnaie contre des bons du trésor. Il y a cent ans, l'effet en a été désastreux : un total de 240 000 000 de roubles-assignats ayant été, de 1817 à 1822, retiré de la circulation par ce moyen, le relèvement du change n'a pas dépassé 1 pour 100 et la charge annuelle du trésor s'est trouvée augmentée de 5 000 000 de roubles-argent pour les intérêts de la dette ainsi accrue, ce résultat mettant en évidence le fait que du papier-monnaie, quelque nom qu'on lui donne, n'est toujours que papier. Le montant total de la dette était porté, maintenant, à 1 343 453 812 roubles-assignats, en aug-

(1) Migouline, *le Crédit d'Etat en Russie*, t. I, p. 43, 62, 67 et suiv. ; p. 76-86 ; Archives du Conseil de l'Empire, t. IV, 1re partie, p. 121, 543 ; Sérédonine, *Histoire du comité des ministres*, t. I, p. 237, 478 ; Aléxiéienko, *les Impôts directs*, p. 9-10, 84, 222 ; Pertz, *Steins Leben*, t. III, p. 222-223 ; Kaufmann, dans *Messager de l'Europe*, 1885, p. 193-194.

mentation de 1 126 777 491 roubles depuis Catherine II (1).

Le gouvernement autocratique suivait la pente où l'engageait depuis longtemps sa politique de prestige à tout prix et de grandeur à tout risque. Entre l'effort demandé au « colosse » et sa capacité à le fournir la disproportion augmentait.

On ne saurait reprocher à Alexandre de n'avoir pas cherché à réduire cet écart. Loi du 26 avril 1817 supprimant la ferme de l'impôt sur les boissons, en vue d'un meilleur rendement ; loi du 28 avril suivant donnant une organisation systématique au service des emprunts, créant un livre de la dette publique et déclarant la franchise du port d'Odessa ; lois du 19 mai instituant le Conseil des institutions de crédit et créant une Banque de Commerce ; loi du 6 septembre autorisant tous les propriétaires fonciers à établir des colons sur leurs terres ; loi du 12 novembre octroyant à un Français, le sieur Bardoux, le monopole de la navigation à vapeur (2) : ce bilan d'une année de travail législatif est éloquent. Par malheur, il mettait en évidence une incompatibilité de nature entre les emprunts ainsi faits à la technique économique de l'Occident et le régime politique auquel on les ajustait : sous sa coupe qui les privait de toute indépendance, partant de toute vitalité propre, générateurs ailleurs d'une activité féconde, les mêmes organes se montraient ici inertes et à peu près stériles.

En 1823, après avoir fait flèche de tout bois, usé, compromis et universellement décrié à son tour, le protégé d'Araktchéiév fut lâché par son protecteur, qui avait fait provision d'un remplaçant et trouvé, à ce coup, *the right man*, ou tout au moins le meilleur homme que les circonstances permissent de mettre à l'ouvrage, pour une besogne où aucun n'avait chance de beaucoup mieux réussir.

Egor Frantsovitch, futur comte Kankrine, était le petit-fils d'un rabbin de la Hesse, Krebs, ou *Cancrinus*, dans la version latine du nom que son père, économiste distingué, avait adoptée. Après qu'il fut devenu un grand personnage, des généalogistes ne se sont pas fait faute de découvrir au fils une origine plus

(1) Migouline, *loc. cit.*, ; Bloch, *les Finances de la Russie*, p. 106-107.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XXXIII, nos 26387, 26764, 26791, 26792, 26834, 27022, 27110.

illustre dont il a dédaigné de faire état (1). Demandant au chef de l'un de ses services pourquoi il avait congédié un de ses subordonnés et s'entendant répondre : « Il est trop vilain à voir, un Allemand long, sec, gauche, avec un visage renfrogné et marqué de la petite vérole, » le successeur de Gouriév s'écriait : « Eh, c'est mon propre portrait ! »

Comme tant d'autres compatriotes des Bühren et des Münnich qu'y attirait l'espoir d'une fortune semblable, celui-ci était arrivé en Russie un peu avant la mort de Catherine, rejoignant son père, qui, depuis 1770, administrait les salines de Staraïa Roussa. Remarqué par Phull, il avait, de 1813 à 1815, exercé les fonctions d'intendant général des armées en campagne et s'y était fait apprécier. Auteur, depuis, de deux ouvrages traitant de questions économiques, il offrait un curieux exemple de la plasticité de sa race. Russe par le caractère paradoxalement compréhensif de son appareil intellectuel, jouant du violon comme Ingres, se donnant pour expert en architecture, se piquant de connaissances médicales, c'est en faisant valoir des qualités spécifiquement allemandes que ce Juif a porté au pouvoir, sinon un bon ministre des Finances, du moins le moins mauvais de ceux que le gouvernement autocratique a employés. Génie universel au sentiment de quelques-uns, il avait en réalité un esprit assez borné, sans même une intelligence suffisante du mécanisme financier des grands États. On peut l'excuser d'avoir cru que les chemins de fer, « cette maladie du temps, » comme il disait, n'étaient propres qu'à la destruction des capitaux. De plus habiles y ont été trompés. Mais il pensait aussi que les fonds destinés au développement des forces productives du pays devaient être dispensés parcimonieusement, et, sous le règne de Nicolas, époque à laquelle il a donné toute sa mesure, il allait, en ne renonçant pas lui-même aux artifices de comptabilité, présider, en 1839, à la première des banqueroutes masquées qui ont marqué l'histoire financière de l'empire au cours du dernier siècle de son existence, en préparant celle que le bolchevisme a rendue ouverte. Pourtant, recueillant des mains de son prédécesseur un budget qui, avec 443 mil-

(1) Wiegel, *Mémoires*, t. VI, p. 48 ; Fischer, « Mémoires, » dans *Messager historique*, 1908, t. CXI, p. 64 ; Essai biographique dans *Archives russes*, 1866, p. 114 et suiv.

lions de recettes, n'évitait pas le déficit, il a su, deux années plus tard, en présenter un qui, réservant 54 millions au compte d'amortissement et 12 millions à la prévision des dépenses extraordinaires, se trouvait en équilibre réel, sans emprunts ni impôts nouveaux. Un peu d'ordre, de méthode et d'application consciencieuse y avait suffi (1).

Si précieux qu'il fût, ce peu ne suffisait pas pour que « le colosse » cessât de ployer sous sa propre masse, où au *volume* en accroissement constant une augmentation proportionnelle de *substance* ne correspondait pas, celle-ci accusant, au contraire, à certains égards, un rétrécissement sensible, par rapport au développement qu'elle paraît avoir atteint dans le passé. Ce phénomène vaut qu'on s'y arrête.

VI

A l'avènement de Catherine II, le commerce extérieur de son empire ne dépassait pas, entrées et sorties, 24 millions de roubles. Or, des évaluations établies d'après des données documentaires, indiquent pour les premières années du quatorzième siècle un chiffre d'échanges plus de trois fois supérieur (2), et, si quelque exagération en ce point se laisse supposer, le fait se trouve confirmé en même temps qu'expliqué par la disparition presque complète, au dix-huitième siècle, dans le tableau des exportations russes, des produits *ouvrés*, qui semblent bien y avoir figuré antérieurement. En liaison avec le fléchissement simultané de

(1) Pour l'histoire des finances sous Alexandre Ier, en sus des sources déjà indiquées, v. KOULOMZINE, « Documents, » *Sbornik*, t. XLV, p. 86-617 ; BOGDANOVITCH, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. III, p. 46 et suiv., t. VI, p. 196 et suiv. ; IKONNIKOV, *le Comte Mordvinov*, p. 310 et suiv. ; PIÉTCHORINE, *Aperçu... des recettes et des dépenses du trésor russe;* LAMANSKI, « Aperçu de la circulation monétaire en Russie, » dans *Recueil de statistique*, 1854, livre II ; cf. *Lectures à la Société d'histoire de Moscou*, 1860, t. I, p. 89-96. Pour Gouriév : Lettres de N. Longuinov à S. VORONTSOV, *Archives Vorontsov*, t. XXIII, p. 367, 467. — Pour KANKRINE, *l'Eclaireur*, 1891, n° 50, 1898, n° 394 ; *l'Invalide russe*, 1898, n° 40 ; *l'Abeille du Nord*, 1846, nos 15 et 16 ; *Bibliothèque pour lire*, 1864, nos 4-6 ; *Dictionnaire encyclopédique* de BROCKHAUS et EFFRON, t. XXVII, p. 239 ; ZATVORNITSKI, *le Centenaire*, p. 49 et suiv.

(2) ROJKOV, *la Ville et les villages*, p. 75.

l'essor industriel, c'est, dans l'histoire de cette partie du monde européen, un trait d'importance capitale. La Russie du commencemen du dix-neuvième siècle n'est pas seulement, au point de vue économique, un pays retenu en arrière de ses voisins d'Europe par les conditions naturelles de son développement, c'est un pays mis en régression par l'effet d'une cause accidentelle, comme celle qui, à cette heure, le replonge dans la barbarie primordiale. A l'avènement d'Alexandre, sous l'influence de courants nouveaux qui le sollicitent, un retour d'énergie se manifeste dans cet organisme déprimé ; il ne prend cependant pas d'ampleur, visiblement contrarié, paralysé toujours. Par quoi? La réponse a été déjà donnée par les observations recueillies au cours de ces études. Représentez-vous cet autre géant, les États-Unis du nord de l'Amérique, au début de sa période de plus grande croissance, et imaginez-le tombant alors aux mains d'un gouvernement du plus mauvais type sud-américain. Et la Russie a eu d'autres voisins. Pour grandir, elle a dû, contre des hostilités et des résistances, plus difficiles à réduire que celles de quelques tribus de Peaux-Rouges, soutenir une lutte qui a déterminé en grande pa tie sa formation politique et sociale. Elle a été portée à la conception et à la pratique d'un militarisme *sui generis*, dont une des conséquences a été l'établissement du servage, opéré à un moment où, dans les autres pays d'Europe, le progrès de l'industrialisme préparait l'émancipation de plus en plus complète des classes laborieuses (1). De ce chef, la Russie s'est trouvée, dans le champ économique, désastreusement handicapée au regard de ses concurrents occidentaux, en même temps que l'assujettissement de la masse de la population à la propriété foncière affectait aux travaux des champs la plus grande partie de la main-d'œuvre disponible et orientait à contresens toute la vie économique du pays. Autre fait capital à prendre en considération.

Ce pays passe aujourd'hui encore pour prééminemment agricole par prédestination, et, de toute évidence, c'est une contre-vérité. Dans la plus grande partie de son territoire, climat et sol se prêtent mal, en effet, à ce genre d'exploitation, alors que partout presque le sous-sol offre à l'utilisation industrielle des res-

(1) V. t. I, p. 88, 96, de cet ouvrage.

sources aussi abondantes que variées. Et le génie lui-même des habitants y répond. Cultivateur généralement indolent, souvent peu intelligent et rebelle à l'emploi des méthodes perfectionnées, le *moujik* a, en effet encore, accusé toujours une préférence décidée et des aptitudes supérieures pour le commerce et pour les branches même de l'industrie qui réclament de l'invention et du goût artistique.

C'est cette erreur aussi qui a donné, dans ce pays, au problème agraire un caractère particulièrement irritant, en le rendant insoluble. La population grandissant et son application en immense majorité aux travaux des champs demeurant érigée en principe, les disponibilités en terre devaient à la longue, si considérables qu'elles fussent, se montrer insuffisantes, comme le *droit à la terre*, reconnu en dernier lieu au bénéfice de tous les travailleurs, s'est heurté à une impossibilité matérielle, le partage par tête, même étendu au domaine de la grande ou de la moyenne propriété et de l'État, ne fournissant que des allocations dérisoires.

Dans une certaine mesure, la nature a prévalu, en ce point, contre l'aveuglement des hommes. Les grands propriétaires se sont, en effet, portés partiellement à utiliser dans des emplois industriels la main-d'œuvre dont ils disposaient en surabondance, ou, faute de capacité comme de l'application nécessaires, ils ont rendu la main à leurs serfs, en permettant que, même retenus à la chaîne, ces corvéables devinssent les fondateurs, dans leur pays, non seulement de la petite industrie des *Koustary* mais des grandes cités manufacturières.

Dès le milieu du règne d'Alexandre, la moitié, et, par endroits, les deux tiers des assujettis à la glèbe s'en trouvaient déjà détachés en fait, s'adonnant, avec le consentement des maîtres, à diverses variétés de ce qu'on appelait des *otkhojyié promysly*, métiers forains, où ils trouvaient leur gagne-pain, en rentant parfois leurs propriétaires (1).

Le gouvernement d'Alexandre n'a pas contrarié cette évolution et s'est montré même disposé à la favoriser. Il en est cependant resté encore au chapitre des bonnes intentions, et, à partir

(1) Liachtchenko, *Aperçu de l'évolution agraire en Russie*, p. 173 et suiv. ; *Lectures à la Société d'histoire et d'antiquités*, 1860, t. II, p. 209 et suiv.

de 1805, la diplomatie et la guerre l'absorbant, le souverain a été le plus souvent détourné de cet ordre de préoccupations. Des initiatives privées y ont, dans une certaine mesure, suppléé, des essais se multipliant pour combiner l'exploitation agricole avec des entreprises industrielles, et la presse, où des publications spéciales telles que, à partir de 1820, la *Revue de l'Agronomie* s'inauguraient, encourageant ces tentatives. Planteur de mûriers, viticulteur et éleveur de troupeaux en Crimée, un certain Sysoiév y créait des fabriques de soieries et de draps. Organe officieux du ministère de l'Intérieur, *la Poste du Nord*, bi-hebdomadaire fondé en 1809, vantait les toiles fines fabriquées par les frères Iakovlev à Iaroslavl ; les produits des filatures et des papeteries créées par Gontcharov au gouvernement de Kalouga ; les cachemires et les draps fins provenant des fabriques du prince Youssoupov et les donnait pour supérieurs aux articles similaires venant du dehors.

Ces importations bénéficiaient cependant d'un prestige qui ne se laissait pas ébranler, et, en outre, le développement de la production indigène trouvait un obstacle dans la concurrence de l'État qui, pour des raisons d'ordre militaire, monopolisait d'une part certaines industries et obligeait de l'autre certains producteurs à se spécialiser dans des fabrications où il prenait de l'intérêt : draps pour l'armée, toiles à voile pour la flotte, métallurgie. Favorisée quelque temps par l'accession de la Russie au blocus continental et l'exclusion de la concurrence anglaise qui en résultait, l'industrie des cotonnades a pris cependant, dans la première partie du règne, un assez grand essor (1). La première filature russe datait de 1808, fondée par le marchand Pantéléiév à Moscou, et en 1812 on y en compta déjà onze. Par contre, l'industrie métallurgique périclitait, l'État cherchant à se défaire des usines qu'il avait acquises en grand nombre au siècle précédent et qu'il exploitait à perte et les particuliers n'y réussissant pas mieux, à raison des conditions vicieuses où, y ayant prévalu, le régime étatiste plaçait ces entreprises : prix artificiels et emploi exclusif de la main-d'œuvre serve, dont la technique moderne ne s'accommodait pas. Aussi, égale, au dix-huitième

(1) Tougane-Baranovski, *les Manufactures russes*, t. I, p. 57 et suiv.

siècle, d'après certains rapports, à celle des hauts fourneaux anglais, la production de la fonte russe ne cessait de décliner, les exportations annuelles passant de 2 966 000 pouds entre 1793 et 1795 à 1 300 000 seulement entre 1821 et 1830 (1).

L'État, chef d'industrie, ne tirait bon parti que de ses fabriques d'eau-de-vie, qui, mises en ferme ou exploitées directement, prospéraient également ; mais, au prix même de grosses subventions, il n'est jamais arrivé à obtenir des fabriques de draps les fournitures qu'il en réclamait, en quantités et qualités déterminées, pour le besoin de l'armée. Les pénalités les plus sévères n'y ont rien fait, jusqu'au moment, où, de guerre lasse, il s'est porté à inaugurer dans ce domaine, un régime de liberté. L'offre alors a bientôt dépassé la demande, le nombre des usines s'élevant de 155 en 1804 à 324 en 1805, en rapport avec un progrès général, déterminé par le changement qui s'opérait, à ce moment, dans la composition de la classe industrielle tout entière (2).

Les premiers grands industriels, dans la Russie d'avant Pierre le Grand, avaient été les capitalistes de l'époque, les marchands, que les nobles, possesseurs de serfs et donc détenteurs d'une main-d'œuvre utilisable à bon compte, avaient ensuite évincés, jusqu'au moment où, avec son outillage simple et peu coûteux, la fabrication des cotonnades a fait entrer en jeu un troisième élément : le *moujik*, à son établi de tisserand. Cette évolution a eu son point de départ au gouvernement de Vladimir et, en particulier, au village d'Ivanovo, propriété, avec tous ses habitants, du comte Chérémétiév, où, en 1825, 125 fabriques, dont quelques-unes à mille métiers et plus, se sont trouvées déjà en action, beaucoup dans le nombre appartenant à des serfs, dont plus d'un est devenu millionnaire. Tel le fondateur de la colossale fortune des Morozov. Dans la région de Moscou, la plupart des fabriques qui y existaient à l'avènement du bolchevisme sont également issues d'une isba et d'un atelier de *kous-*

(1) Tougane-Baranovski, *loc. cit.*, t. I, p. 79 ; *Archives du Conseil de l'Empire*, t. IV, 1re partie, p. 613.

(2) *Archives du Conseil de l'Empire*, t. IV, 1re partie, p. 613, 1058 et suiv. ; Sérédodine, *le Comité des Ministres*, t. I, p. 520 ; Varadinov, *le Ministère de l'Intérieur*, t. I, p. 143, 166, 194 ; Arsséniév, *Esquisse de statistique*, t. I, p. 147 ; Tougane-Baranovski, *loc. cit.*, t. I, p. 75, 79.

tary. Les propriétaires des grandes fabriques de mousselines et autres tissus au district de Volkolamsk étaient hier encore de simples paysans et le fondateur de l'une des fabriques de soieries les plus importantes de Russie, Kondrachev, n'a échappé qu'en 1861 aux liens du servage. Si dur qu'il fût, on sait (1) que le régime comportait des accommodements.

Il n'en a pas moins, jusqu'en 1861, pesé lourdement sur la vie de ce pays. Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, de 1795 à 1801, Mme Vigée-Lebrun a admiré, au palais Bezborodko, des meubles qui, ouvrés par des mains d'esclaves, égalaient les plus beaux modèles des ébénistes français, et, récemment, un critique d'art français s'est, au même lieu, émerveillé à la vue des chefs-d'œuvre réalisés, dès le commencement du dix-neuvième siècle, par ces mêmes imitateurs des maîtres occidentaux dans les branches les plus diverses des industries de luxe (2). Mais ce n'était qu'une floraison de serre-chaude, fortuite dans son éclosion, limitée dans son développement. Alexandre régnant, le pourcentage de la main-d'œuvre libre dans les emplois industriels a, il est vrai, considérablement augmenté, en conséquence d'un double courant qui, d'une part, tendait à remplacer la corvée par des redevances en argent et, d'autre part, attirait la population rurale vers les agglomérations urbaines. Alexandre s'est aussi porté à restreindre d'abord, puis, en 1816, à interdire entièrement l'achat de serfs pour les fabriques (3). Cependant, en 1825 encore, sur 210 568 ouvriers employés dans l'industrie, il restait 96 053 serfs, qui, peu ou point rétribués, travaillaient comme on les payait.

Au regard de la main-d'œuvre libre, le taux des salaires s'est très rapidement élevé au cours du règne d'Alexandre, passant de 30 à 40 francs-or par mois, prix moyen en monnaie actuelle, calculé d'après la valeur des céréales à cette époque, à près du quadruple (4), en rapport avec l'accroissement simultané du

(1) Tome I, p. 90 et suiv., de cet ouvrage ; Tougane-Baranovski, *loc. cit.*, t. I, p. 97-99 ; Haxthausen, *Studien*, t. II, p. 72 ; N. Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 128.

(2) D. Roche, *le Mobilier français en Russie*, p. 13.

(3) *Recueil complet des lois*, t. XXVII, nos 20, 352 ; t. XXX, nos 23132, 23679, t. XXXIII, no 26504 ; Wittschewsky, *Russlands... Industrie Politik*, p. 26 et suiv.

(4) Tougane-Baranovski, *loc. cit.*, t. I, p. 76, 185 et suiv.

nombre des fabriques. qui s'élevait de 2 423 à 5 261. A Vorotyniéts, domaine du comte Golovine, le mari de l'amie de l'impératrice Élisabeth, dès les premières années du dix-neuvième siècle, plusieurs moulins à vapeur fonctionnaient, utilisant un moteur, dont l'inventeur, un ouvrier mécanicien du nom de Polzounov, originaire de Barnaoul, province de Tomsk, passe pour avoir devancé Watt, en obtenant, dès 1766, un effet satisfaisant de l'appareil par lui construit (1). Le propriétaire de Vorotyniéts n'en est pas moins mort ruiné, en laissant des dettes énormes, pour le payement desquelles une mise en loterie de ses biens a été essayée, et, malheureusement, l'État russe lui-même ressemblait d'assez près à ce prodigue. Dans l'ensemble, en dépit des bonnes intentions que le souverain montrait toujours et d'heureuses suggestions dont il s'inspirait parfois, la politique économique du règne a été au pair avec sa politique financière.

VII

En son manifeste d'avènement, Alexandre a paru adhérer au principe de la liberté commerciale, et, supprimant les défenses d'importation et d'exportation multipliées par son prédécesseur, il s'y est d'abord conformé. Cependant, au regard du commerce intérieur, l'esprit et l'œuvre du règne ont trouvé, à son terme, une expression caractéristique dans le règlement organique de 1824, qui, malgré la présence du « Turgot russe » dans les conseils du tsar, a établi dans l'empire ces barrières intérieures dont le ministre de Louis XVI avait libéré la France un demi-siècle auparavant. Il interdisait les ventes de blé et divers autres produits, d'une province à une autre. En liaison avec l'orientation générale de sa politique, Alexandre s'est intéressé principalement au commerce extérieur, qui, porté de 21 à 109 millions de roubles, sous le règne de Catherine II, et ramené à 91 millions sous Paul, a bénéficié, au cours des années suivantes, des circonstances

(1) Comtesse Fredro, *Mémoires inédits*. Le musée minier de Barnaoul conservait avant la Révolution de nombreux documents se rapportant à l'invention de Polzounov, ainsi qu'un modèle de sa machine.

déjà indiquées qui en ont favorisé l'essor. En raison de la faible capacité d'achat et de vente que montrait le pays, une application particulière y était donnée au développement du trafic de transit et à la constitution pour cet objet de compagnies commerciales, qui n'ont cependant pris quelque importance qu'à la fin du règne et grâce à des initiatives individuelles, que le gouvernement gênait plus souvent qu'il ne les encourageait. S'essayant en 1805 à une entreprise d'affrètement à destination des États-Unis, un marchand, Xénophon Anfilatov, a bien reçu une remise des droits d'entrée et de sortie pour sa première campagne ; mais, au défaut de la même faveur, il a mal réussi dans les suivantes. Les faveurs officielles allaient principalement aux étrangers et permettaient à un Écossais du nom de Baird de réaliser une grosse fortune dans un essai de navigation à vapeur entre Saint-Pétersbourg et Moscou (1).

Contrarié par les fluctuations d'une politique économique que, au gré des combinaisons diplomatiques, les excès du libre échange et du protectionnisme outrancier égaraient tour à tour, le mouvement général du commerce extérieur, à cette époque, ne se laisse pas mesurer exactement. Pour la période allant de 1802 à 1812, nous ne possédons de données précises qu'en ce qui concerne les ports de la mer Baltique et de la mer Noire, où les chiffres suivants ont été relevés :

	ENTRÉES	SORTIES
	1802	
Baltique......	33 000 000 roubles.	47 000 000 roubles.
Mer Noire.....	2 054 000 —	3 000 000 —
	1812	
Baltique......	47 500 000 roubles.	83 000 000 roubles.
Mer Noire.....	3 000 000 —	10 767 000 —

Pour les années 1813-1815, les indications manquent. En 1816, l'ensemble des importations s'est élevé à 110 921 632 roubles, y

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXXVI, nº 27987 ; t. XXXVIII, nº 28964 ; Ladyjenski, *Histoire des tarifs douaniers en Russie*, p. 159, 187, 210 ; Storch, *Russland unter Alexander I*, t. VIII, p. 268, 269 ; le même, *Cours d'économie politique*, t. III, p. 241 ; Zimmermann, *Geschichte der preussich-russischen Handelspolitik*, p. 68-69. Siémionov, *Etudes historiques sur le commerce extérieur de la Russie*, t. III, p. 220 ; Tougane-Baranovski, *les Manufactures russes*, p. 260-276.

compris le commerce d'Asie figurant dans ce total pour 18 879 429. Les exportations ont atteint 201 261 867 roubles et l'année suivante a marqué un nouveau progrès avec, respectivement, 167 545 327 et 296 084 564 roubles ; mais, depuis, le mouvement a décliné, la dernière année du règne ne donnant plus que 185 803 829 et 236 870 180 roubles. Et ces valeurs sont notées en roubles-assignats, en sorte qu'en monnaie d'argent, elles doivent être réduites de 70 à 80 pour 100, ressortant à un quotient très faible par rapport aux chiffres réalisés, à cette époque, dans les pays d'Occident (1).

Les principaux articles étaient, à l'importation, le sucre, le coton et tissus de coton, les vins, l'indigo, le café ; à l'exportation, les céréales, le suif, le chanvre, le lin et la potasse. Jusqu'aux première années du dix-neuvième siècle, le commerce des grains n'a tenu dans ces échanges qu'assez peu de place, les sorties ne dépassant pas 870 000 tchetviérti (1 825 407 hectolitres) ; mais, dès les premières années du règne d'Alexandre, la moyenne s'en est élevée à 2 218 300 tchetviérti, pour atteindre, entre 1816 et 1819, 3 436 586 (2).

L'événement le plus important du règne, au point de vue commercial, a été encore le déplacement de la grande foire dite de Saint-Macaire, qui, en un coin perdu du gouvernement de Nijni-Novgorod, concentrait annuellement, depuis près de deux siècles, les échanges entre l'Orient et l'Occident. En 1804 encore, un nouveau *gostinnyï dvor*, bazar aux proportions colossales, y était construit, avec pas moins de 2 200 boutiques, où, au rapport de la comtesse Fredro, « Persans, Kalmouques, Tatars, une foule de peuplades asiatiques amenait ses éblouissantes marchandises, piles de cachemire, boisseaux de turquoises et tonnes de pierres précieuses, voisinant avec des échantillons de modes françaises, présentés par des marchandes venant de Moscou, que les élégantes du canton appelaient *madami.* » Mais en 1816, le bazar

(1) Arsséniév, *Esquisse de statistique*, t. I, p. 155 ; Tengoborski, *les Forces productives de la Russie*, t. IV, p. 7 ; Bogdanovitch, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. VI, p. 200-203 ; Timiriazev, dans *Recueil de documents pour l'histoire et la statistique du commerce extérieur de la Russie*, t. I, p. 141, cf. *Archives russes*, 1895, t. I, p. 164. (Lettre du *décembriste* baron Steingel à Nicolas Ier.)

(2) Tengoborski, *loc. cit.*, t. IV, p. 218-219.

brûlant, on s'est avisé qu'envahi périodiquement par les inondations de la Volga, l'emplacement en était mal choisi et le transfert à Nijni même fut décidé, la foire ne devant s'en trouver que mieux. D'autres entreprises de même genre prospéraient simultanément. La foire de Romny, au gouvernement de Poltava, recevait en 1816 pour 10 000 000 de roubles de marchandises ; celle d'Irbit, au gouvernement de Perm, pour 14 000 000 (1).

Le développement du mouvement commercial fut, au début du règne, favorisé par l'achèvement d'un ensemble de travaux d'intérêt public, héritage du siècle précédent, et, en particulier, d'un réseau de canaux destiné à relier les grands lacs du nord et leurs affluents au système fluvial de la Volga, ainsi qu'à amorcer la jonction par voie d'eau de la Baltique avec la mer Noire (2). Le petit-fils de la grande Catherine a cependant donné plus de soin et d'argent à l'embellissement de Saint-Pétersbourg, dépensant des sommes qui ont été évaluées à plus de 12 millions de roubles pour la seule construction de ces quais de granit rose dont il était si fier (3), et, à partir de 1811, d'autres soucis et d'autres ambitions l'ont détourné de ces soins. Même après qu'il eut cessé de guerroyer, le Moloch dévorateur du militarisme l'a possédé tout entier.

VIII

L'appareil de guerre que lui laissaient ses prédécesseurs prenait, « sur le papier », un aspect formidable : plus de 400 000 hommes sous les armes sur le pied de paix, plus d'un demi-million avec les irréguliers. A mesure cependant que se précisait la perspective d'un conflit armé avec la France napoléonienne, ces évaluations d'effectifs ont paru plus sujettes à caution, en même temps que devenaient sensibles des vices d'organisation que les campagnes de 1805-1807 ne devaient pas manquer de faire ressortir.

Le statut de 1796, héritage de Catherine, ne comprenait aucune formation au-dessus des régiments, ces unités relevant seulement

(1) Bogdanovitch, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. V, p. 315.
(2) Storch, *loc. cit.*, t. I, p. 48-62, t. V, p. 93-95.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 376.

d'un certain nombre d' « inspections », qui, instituées par Paul, correspondaient vaguement à autant de groupements tactiques. D'autre part, la création, en 1804, d'un *ministère* de la guerre, accolé à l'ancien *collège*, que cette réforme maintenait sans définir clairement les attributions et fonctions respectives, jetait dans tous les services un désarroi qui allait en s'aggravant. Jusqu'en 1812 cependant, Alexandre s'en est tenu à des corrections de détail, en commençant, à son avènement, par la suppression des coiffures à boucles et à tresses dont Paul avait imposé la torture à la troupe. Encore le fils remplaçait-il ce supplice par un autre, voulant qu'à son exemple soldats et officiers fussent sanglés, à y étouffer, dans des tuniques étroites, dont une recherche d'élégance en rapport avec la menace d'une obésité précoce l'engageait à adopter le modèle. En 1803, inspirée de Gribeauval, dont Araktchéiév était un fervent admirateur, une réforme du matériel d'artillerie a eu pour effet d'alléger les affûts ainsi que les caissons, en même temps que le nombre des pièces de campagne était porté à 1108, chiffre considérable pour l'époque. De 1802 à 1806 fut poursuivie la séparation de l'artillerie d'avec le génie, l'une et l'autre constitués en corps autonomes et leurs régiments ou bataillons répartis en 18 brigades. Procédant d'une mesure adoptée en 1736 déjà par le maréchal Münnich mais abandonnée depuis, cette réorganisation se rattachait à la suppression simultanément décidée des « inspections », que remplaçait, d'après le modèle français, le partage en divisions, groupées à partir de 1810 en six corps (1). Mais, c'est à la dernière heure seulement, à la veille de l'épreuve suprême, en janvier 1812, que le travail de reconstruction ainsi entamé a été poussé plus à fond, par la réforme du ministère de la Guerre lui-même et une loi sur le commandement des armées en campagne, très apparemment inspirée des dispositions (2) mises en vigueur pour cet objet en France depuis 1791.

Employé à ce moment au ministère, le comte de Saint-Priest peut avoir collaboré à cette œuvre ; mais l'ouvrier principal en a été Magnitski, que rien, sinon l'universalité présumée de

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXVIII, n° 21904 ; t. XXIX, n°s 22176, 22374 ; t. XXX, n°s 23902.

(2) *Ibid.*, t. XXXII, n°s 24971, 24975.

son protecteur, le *fatutto*, ne qualifiait pour cette tâche et qui n'a pu même y mettre la dernière main : au moment où il corrigeait les épreuves de l'un des règlements s'y rapportant, il a été atteint par la disgrâce qui frappait son patron. Ce n'était qu'une improvisation, dont le vice le plus saillant paraissait dans la subordination de tous les organes du commandement à une double autorité, tactique l'une et administrative l'autre, état-major et ministère de la Guerre. Et cette défectuosité allait être aggravée, à l'issue des campagnes de 1812-1815, par la constitution de l'*Etat-major général de Sa Majesté* (1), organe qui, en prenant une importance exorbitante, a faussé le jeu de tous les autres.

Dans l'armée d'autre part, luxueusement équipée au point de vue matériel, le niveau intellectuel restait très bas. A l'avènement d'Alexandre, les cadres d'officiers n'étaient que partiellement complétés avec les élèves des écoles militaires, trop peu nombreuses : deux corps de Cadets et un Orphelinat militaire à Saint-Pétersbourg, avec un autre corps de Cadets à Grodno. On suppléait à cette indigence en mettant à contribution les sous-officiers, — l'école des Orlov et de Potemkine, où Catherine II découvrait des génies. A son avènement, Alexandre décida d'emblée la création, dans divers gouvernements, de pas moins de dix-sept établissements d'instruction militaire. Mais, destinés aux enfants de la noblesse, appel était fait aux parents pour les frais de leur entretien et ils y ont si peu répondu qu'en définitive deux seulement de ces écoles ont pu être ouvertes, en 1804, à Tambov et à Toula, après quoi, tout plan d'ensemble étant abandonné, l'œuvre du règne s'est trouvée bornée, en ce point, à des développements partiels de l'appareil scolaire existant (2).

Des initiatives particulières ont encore suppléé dans ce sens à la négligence des pouvoirs publics. C'est ainsi que l'*Institut des Guides* a eu son point de départ, en 1811, dans des leçons de mathématiques gratuitement données par Nicolas Nicolaiévitch Mouraviov à quelques élèves de l'Université de Moscou, camarades de son fils Michel, qui, à quinze ans, organisait lui-même une Société des jeunes mathématiciens. L'école ainsi créée étant prise

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXXIII, n° 26021.

(2) Krusenstern, *Précis de... l'état de l'instruction en Russie*, p. 208 et suiv.

en charge par le gouvernement et convertie en établissement militaire, le père voulut continuer néanmoins à en faire les frais jusqu'en 1823, époque où il fut éprouvé par des revers de fortune. Éducateur au sens le plus large du mot, il ne se bornait pas à l'enseignement technique ; patriote et professeur d'idéal, il donnait une expression généreuse aux plus nobles tendances de son temps (1). A un niveau moins élevé, son exemple a trouvé un imitateur jusque dans la lointaine Sibérie, où, en 1813, commandant un corps d'armée, le général Glazenap mettait sur pied une école du même type, en prélevant les fonds nécessaires sur les disponibilités locales.

Cependant, après avoir, en 1817, suivi des manœuvres exécutées aux environs de Peterhof, le général prussien Natzmer résumait ainsi ses impressions : « Les éléments de l'armée russe sont excellents ; mais, *heureusement pour nous*, les officiers supérieurs ne valent rien et les autres, pour la plupart, pas davantage. » Il ne trouvait à louer que l'excellence du matériel et la perfection du dressage (2), et tel devait être aussi, l'année suivante, le sentiment de deux observateurs autrichiens, le prince de Hesse et le comte de Clam-Martinitz. Encore réprouvaient-ils l'excès de précision visé dans les exercices, au détriment de la rapidité, ainsi que la coupe des vêtements, trop étriquée et préjudiciable à la souplesse des mouvements (3). Au pays même de Frédéric II, la légende se mourait de l'automate, exercé au pas de l'oie, qui aurait été le héros de la guerre de Sept ans ; elle tombait en discrédit depuis la leçon d'Iéna. Mais Alexandre lui gardait sa foi. Il intensifiait le travail de la place de parade et bourrait ses casernes et ses arsenaux.

A cette date, ne comprenant pas moins de 888 204 hommes, et plus d'un million d'après certaines évaluations, avec 153 721 chevaux et 1848 canons, l'effectif nominal de son armée réalisait et au delà le vœu que le souverain aurait exprimé, en 1816,

(1) Sa biographie a été publiée par un de ses élèves, N.-V. Poutiata, dans *le Contemporain* (1852). Sur son école, v. Bassarguine, « Souvenirs, » dans *Archives russes*, 1868, p. 793 et suiv. ; Schœnig, « Souvenirs, » *ibid.*, 1880, t. III, p. 294 et suiv.

(2) *Aus dem Leben des Generals Natzmer*, t. I, p. 228.

(3) Grand-duc Nicolas, *Lebzeltern*, p. 48.

d'atteindre, au regard de l'Autriche et de la Prusse, le *two powers standard* (1). Cependant encore, sous des dehors somptueux, cette armée laissait voir d'affreuses détresses, même matérielles, et de pires misères morales. On y crevait de faim, et, pour les hommes de troupe tout au moins, le service y équivalait au bagne. « Un chien ne mangerait pas le pain que nous donnons à nos soldats », écrivait le général Sabaniév (2), et un conte populaire a représenté un soldat vendant son âme au diable pour qu'il le remplaçât au régiment. Avant la fin de la première année, le malin au pied fourchu rompait le contrat. La durée du service était de vingt-cinq ans ; mais, la plus légère punition encourue avant terme entraînait le maintien sous les armes à perpétuité, et les punitions infligées pour les fautes les plus vénielles, un bouton d'uniforme insuffisamment astiqué, un faux pas en cours d'exercice, ou seulement un éternuement, faisaient défaillir, quand ils en avaient le spectacle, des officiers au cœur sensible comme Serge Mouraviov-Apostol.

Mais ceux-ci étaient rares. La plupart arrivaient à prendre plaisir à la vue des bastonnades qui déchiquetaient des épaules saignantes. Ils y trouvaient un divertissement à la monotonie de la vie militaire ; ils en faisaient une manière de sport. En 1812, à Koursk, deux lieutenants engageaient un pari sur la possibilité pour un soldat, de recevoir 10 000 coups de baguettes sans tomber, et, pour 5 roubles-assignats et un baril d'eau-de-vie, ils en trouvaient un qui se prêtait à l'expérience. Ses camarades s'en étonnant : « Si je refusais, je recevrais les coups pour rien », leur disait-il (3). Ce que cette armée deviendrait, le jour où serait brisée la discipline de maison de force qui la maintenait patiente

(1) Dans un entretien avec Kissiélév, v. Schiemann, *Geschichte Russlands unter Nikolaus I*, t. I, p. 437 ; cf. *Le Centenaire du ministère de la Guerre*, 1re partie, livre I, sect. II ; Chtchépiélnikov, *le Recrutement des armées*, p. 132-133 ; Kouchniérév et Pirogov, *la Force armée de la Russie*, t. II, p. 317-318.

(2) Siémiévski, *les Idées des décembristes*, p. 119.

(3) Chtchenkine, *Mémoires*, p. 149 et suiv. — Pour l'histoire de l'armée russe sous Alexandre Ier, v. encore : Scalon et Danilov, *Aperçu du développement des institutions militaires en Russie*, p. 96 et suiv. ; Stein, *Geschichte des russischen Heeres*, p. 229 et suiv. ; Storch, *Russland unter Alexander I*, t. III, p. 90 et suiv. ; Bogdanovitch, *Histoire du règne d'Alexandre Ier*, t. I, p. 185 et suiv.

et docile sous d'aussi cruelles épreuves, ce dont elle serait capable alors, ce que nous avons vu s'annonçait, il y a cent ans déjà, dans de tels traits, qui furent communs à tous les éléments de la puissance militaire dont Alexandre Ier a disposé, la marine comprise, à laquelle cependant, il n'a pas cherché à donner un développement égal.

IX

Il n'avait pas le pied marin. « Mon mari n'a fait que vomir », écrivait Élisabeth à sa mère, après une croisière où, à l'automne de 1797, Paul avait voulu que son fils l'accompagnât (1). Depuis, celui-ci n'a guère plus pris la mer que pour la traversée de la Manche, en 1814, et il s'est toujours désintéressé de cette partie de son appareil de guerre, y étant incliné par ceux même de ses collaborateurs qui en avaient charge. Ministre de la Marine en 1805, Tchitchagov mettait en question l'utilité même de la flotte qu'il avait sous ses ordres. « Elle ne sert pas à la défense de l'empire, écrivait-il, car elle se cache lorsque l'ennemi paraît ; pas davantage à sa gloire, car, tant de fois, elle a été sa honte, et encore moins à sa richesse, car la dépense qu'on y fait est de l'argent perdu (2). » Cet amiral était un esprit chagrin et il se découvrait des aptitudes supérieures pour la stratégie de terre, où il ne devait pas pourtant briller. Mais, huit ans plus tard, dans un rapport adressé de Saint-Pétersbourg à Paris, d'Allonville concluait à l'impossibilité même pour la Russie d'avoir une armée navale, en raison notamment de sa situation géographique, comme aussi de l'absence d'un commerce maritime nécessaire à la formation des équipages (3), et Simon Vorontsov allait plus loin encore, posant en principe que, marine de commerce ou marine

(1) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. I, p. 306 ; cf. Waliszewski, *le Fils de la grande Catherine*, p. 289 et suiv.

(2) A.-S. Vorontsov, 2 septembre 1805, *Archives Vorontsov*, t. XIX, p. 149.

(3) 22 août 1814, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, t. CLIV, f. 87.

de guerre, l'inaptitude de la Russie était égale, constitutionnellement, et absolue (1).

Sous Catherine, cependant, la marine de guerre russe avait connu des jours glorieux et Pierre le Grand avait aussi jeté un défi à la géographie en donnant à son empire une capitale maritime, qui pourtant subsistait et grandissait. Et sans doute, il y avait une large part d'artifice dans ces triomphes ; mais, peu ou prou, tout était artificiel dans l'édifice de puissance dressé par le tsarisme, qui pourtant a subi l'épreuve de plusieurs siècles. La gageure était plus difficile à soutenir sur mer, parce qu'engagée d'emblée à contresens. Pierre le Grand s'est bien proposé de commencer par le commencement, en dotant son pays d'une marine marchande, et, au débouché de tout un système de voies navigables, l'emplacement de Saint-Pétersbourg était, à ce point de vue, judicieusement choisi, quoi qu'en puissent penser aujourd'hui les gouvernants des Soviets. Mais, le courant de mégalomanie l'emportant, le grand homme a pris souci *d'abord* de battre sur mer les Suédois, et le résultat a été que, sous Catherine, on a plaisanté la marine marchande russe, qui, disait-on, se trouvait mieux protégée que toutes ses rivales d'Europe, car, pour un bâtiment de commerce, on en voyait deux de guerre. Sous Alexandre, l'ordre naturel des facteurs a continué à être ainsi renversé, à cette différence près que le petit-fils de Catherine n'a plus porté dans ce domaine les mêmes préoccupations, le sens de sa politique ne l'y inclinant pas. Pendant la première partie de son règne, il n'a pas eu besoin d'escadres russes pour combattre Napoléon : les anglaises y suffisaient ; ni pendant la seconde, pour faire la police du continent. En sorte que la marine de commerce étant négligée comme précédemment, la marine de guerre n'a pas eu meilleur sort, bien qu'après l'avènement du souverain, tout en partageant les idées de son frère Simon, le chancelier Alexandre Vorontsov ait présidé un comité où la nécessité a été reconnue de réaliser, dans les eaux de la Baltique, le *three powers standard*, avec des forces égales à celles qu'étaient capables de réunir les trois autres puissances rive-

(1) *Lectures à la Société d'histoire de Moscou*, 1859, t. I, p. 101 ; cf. t. I, p. 111, de cet ouvrage.

raines (1). Ni Tchitchagov, ni, lui succédant en 1809, le marquis de Traversay, ne se sont très diligemment employés à la satisfaction de ce postulat, et, en 1825, un autre rapport envoyé de Saint-Pétersbourg à Paris a constaté que, sur 559 bâtiments dont la marine de guerre russe faisait état, on ne trouvait que deux vaisseaux de premier rang (2). D'autre part, au cours d'un règne de vingt-quatre ans, pendant la moitié duquel la Russie avait combattu sur tous les fronts, cette flotte n'avait pas tiré un coup de canon.

Elle employait quelques-unes de ses unités à des croisières; mais, impudemment et impunément dilapidé, le budget de la marine ne suffisait même pas aux frais d'un voyage d'exploration que, de 1815 à 1818, la frégate *Rurik*, commandée par l'Allemand Otto de Kotzebue, poursuivait dans le Pacifique et le détroit de Behring. Dépossédé de son emploi à ce moment, et, depuis un temps plus long, de la possibilité d'y servir son pays, c'est l'ex-chancelier Roumiantsov qui prenait à sa charge la dépense de l'expédition, dans un intérêt scientifique (3).

Elle se rattachait pourtant aussi à une entreprise d'ordre politique et économique, où le gouvernement d'Alexandre prenait un vif intérêt, bien que le souverain affectât d'en réprouver le principe. Il faisait profession, on le sait, de répudier toute ambition de conquête. C'est sous son règne, cependant, et avec son aveu que, par delà le continent asiatique où ils ne cessaient de se pousser en avant dans tous les sens, les conquistadors russes ont franchi l'Océan et atteint la côte américaine, en quête de nouveaux établissements. Dans l'histoire du mouvement centrifuge d'expansion qui, longtemps encore, devait entraîner leur peuple hors de son orbite naturelle, cet épisode, auquel quelques pages seront consacrées plus loin, n'a pas jusqu'à présent obtenu l'attention qu'il mérite.

(1) Storch, *Russland unter Alexander I*, t. VII, p. 8 et suiv.; Viéssiélago, *Histoire de la flotte russe*, t. II, p. 308.
(2) Affaires étrangères, Russie, *Mémoires et documents*, t. XXIX.
(3) Otto von Kotzebue, *Entdeckungsreise in den Jahren* 1815-1818.

CHAPITRE XI

LE MOUVEMENT D'EXPANSION

I. Caractère anormal de l'expansion russe. Encore à contresens. Les rives de la mer Noire et de la mer d'Azov. Conquête et colonisation. L'immigration allemande. Les *Kulturträger*. Déceptions et menaces. — II. Une œuvre féconde. Le duc de Richelieu à Odessa. — III. Le Caucase. La Géorgie. Soulèvements insurrectionnels et conflits avec la Perse. Le traité de Gulistan. Ses fruits. Iérmolov. Exploits héroïques et procédés barbares. Le tempérament des conquérants et le mécanisme de la conquête. — IV. La Sibérie. Ermak, Pestel et Spéranski. Un nouveau statut sibérien. Le triomphe de l'esprit bureaucratique. — V. D'Asie en Amérique. Les premiers établissements russes sur la côte occidentale du Pacifique. « Le Colomb russe ». Chélékhov. Ses premiers lieutenants. Baranov et Rezanov. Un roman d'aventures. De l'Alaska en Californie. La Compagnie russo-américaine. Sa prospérité apparente. Son absorption par l'État. Fictions et réalités. Les ambitions hyperboliques. Le *mare clausum* russe. Conflit avec les États-Unis et l'Angleterre. Démonstrations présomptueuses et capitulations. Les conquistadors russes prennent plus qu'ils ne peuvent tenir. Vers le renoncement final.

I

Pour les autres peuples européens qui en ont subi l'entraînement, ce mouvement a coïncidé avec le moment où, à la mesure du temps, ils ont atteint l'apogée d'une puissance et d'une culture dont ils étaient tentés d'étendre ainsi les prises et le rayonnement, en dépensant ce qu'ils pouvaient considérer comme leur superflu. Tel n'a pas été le cas des deux plus grandes nations slaves. Quand, au quinzième siècle, la Pologne a assumé la colonisation des immenses territoires que l'union avec la Lituanie mettait à sa portée, les bases de sa grandeur naissante et de sa richesse en développement venaient d'être sapées par le bouleversement que la découverte de l'Amérique et l'entrée des Turcs à Constantinople opéraient dans le régime économique du monde

européen (1). Quand, au siècle suivant. la Moscovie a entamé la conquête de la Sibérie, elle venait seulement d'échapper au joug tatar, qui la laissait faible et inculte. De part et d'autre, cette poussée n'a donc pas eu le caractère d'un déversement de trop-plein. En rapport avec leur stabilisation imparfaite dans un habitat sans frontières naturelles ou politiques nettement déterminées, et avec leur tempérament exubérant, Polonais et Russes ont plutôt cédé à une sorte de remous dans le courant de migration dont ils ne se trouvaient pas encore entièrement dégagés, comme aussi à cette fièvre de mégalomanie dont, au cours de toute son histoire, le peuple de Pierre le Grand en particulier n'a pas cessé de faire paraître de multiples symptômes. En raison de quoi, s'imposant des tâches au-dessus de ses forces et négligeant celles qui le sollicitaient à son foyer, il a marché à une catastrophe.

Alexandre semble l'avoir compris. Mais il était par excellence l'homme du *video meliora proboque, deteriora sequor*. Sous le règne de sa grand'mère, d'énormes espaces avaient été plus ou moins solidement occupés le long de la rive septentrionale de la mer Noire et de la mer d'Azov. Des essais de colonisation y avaient été entamés, avec l'aide d'immigrants allemands, auxquels l'Allemande Catherine faisait naturellement crédit d'aptitudes éducatrices dont elle attendait merveille au bénéfice de l'œuvre à laquelle elle les associait. L'expansion russe faisait ainsi le jeu du *Drang nach Osten* germanique. Primes de premier établissement, subventions et faveurs de toute nature, rien ne fut épargné pour attirer ces auxiliaires précieux et, tout en y répugnant, Alexandre a poursuivi cette expérience. Elle a tourné, comme il était aisé de le prévoir, à une lamentable duperie, en même temps qu'à une périlleuse aventure.

Les colonies ainsi fondées constituèrent autant d'îlots nettement séparés du milieu environnant, avec lequel les *Kulturträger* présumés ne prenaient que les contacts strictement indispensables. Ils s'appliquaient, au contraire, à en garder d'aussi étroits que possible avec leur patrie d'origine, en attendant le jour où ils serviraient de fourriers à un autre exode de caractère moins paci-

(1) V. K. Waliszewski, *la Pologne inconnue*, p. 44 et suiv.

fique. Simples coureurs de fortune pour le moment, sans aucun esprit d'apostolat, ils n'avaient aucun souci d'une mission civilisatrice, à laquelle ils étaient d'ailleurs, pour la plupart, entièrement impropres. En aucun pays et en Russie moins qu'en tout autre, les immigrations allemandes n'ont jamais représenté des élites. Cependant, pour faire place à celle-ci, on jugeait bon, en Crimée notamment, de provoquer l'exode en masse de la population autochtone, matériel humain d'excellente qualité et, bien que de race asiatique, aisément adaptable à la culture européenne (1). On ne gagnait pas au change et on créait des vides qu'on n'arrivait pas à remplir, en même temps qu'on chargeait d'une menace redoutable l'avenir de l'empire tout entier. Si, en effet, débordant son aire, le flot germanique inclinait de son propre mouvement à s'épandre abondamment dans la plaine voisine, il s'y laissait moins facilement diriger ou endiguer. Se détournant des régions excentriques où l'on cherchait à l'attirer, il se portait de préférence vers des déversoirs plus proches, où parfois encore, déterminé par un mot d'ordre reçu du *Vaterland*, le choix des points visés répondait à des préoccupations qui n'étaient pas d'ordre économique. C'est ainsi que, cent ans plus tard, sous le même drapeau, la *Kultur* bardée de fer allait, au cœur du même pays, trouver jalonnées les routes de l'invasion.

Il semble que, dans les conseils d'Alexandre, on ait pris assez tôt conscience du danger. En 1808, en effet déjà, la nécessité était reconnue de restreindre tout au moins les opérations d'embauchage que les agents russes poursuivaient à travers l'Allemagne entière. Cependant, en 1817 encore, elles portèrent sur 1193 familles wurtembergeoises, et, en 1821, sur 450 familles prussiennes (2). La Russie suivait sa destinée qui, par l'effet naturel des situations et des tendances respectives, opposant ou accordant ses intérêts à ceux de ses voisins de l'ouest, voulait que le plus proche lui fût nuisible de plus d'une façon. Et donc, là où il intervenait, l'accord a aussi permis que, sur cette même côte méridionale, une entreprise de colonisation, poursuivie sous le règne d'Alexandre, devînt, en un point, glorieuse et féconde.

(1) V. ci-dessus, p. 8.
(2) Sérédonine, *le Comité des ministres*, t. I, p. 200-208.

Les colons d'origine allemande ne travaillaient, en territoire russe, que pour eux-mêmes ou pour leur *Vaterland;* mais un autre étranger s'est trouvé pour y accomplir une œuvre d'intérêt commun, russe en même temps qu'européen. Celui-là était un Français qui, par un coup de fortune surprenant à première vue mais se laissant aisément expliquer, a mieux réussi à cette tâche qu'à celles où il s'est essayé, depuis, dans son propre pays. En restant un très honnête et très galant homme, le duc de Richelieu devait être plus tard, en France, un ministre médiocre. Il n'avait pas le tempérament d'un chef de gouvernement constitutionnel. Au service d'un despote, n'y apportant pas les défauts que cette forme de gouvernement développe à la longue et rend communs aux maîtres et aux sujets, il a créé Odessa, en quelques années d'un travail dont le progrès prodigieux a été, en Russie comme en France, l'objet de publications assez abondantes pour qu'il soit superflu de s'y arrêter longuement à cette place.

II

A l'arrivée du duc, en 1803, au poste de gouverneur général de la Nouvelle Russie, la future métropole commerciale de ce pays presque aussi grand que la France n'était qu'une bourgade, où, Russes, Polonais, Grecs, Arméniens, avec quelques Turcs et Tatars, la population ne dépassait pas 5 000 âmes. A peine y trouvait-on une douzaine d'étrangers de race européenne. Quelques toises d'une jetée en construction, un bureau de douane et de quarantaine dans un hangar en bois, constituaient tout l'établissement pour le commerce. Deux cabanes en bois, également sous toit de chaume, affectées au culte et quelques casernes de même style, complétaient l'ensemble des édifices publics. Au départ de Richelieu en 1814, Odessa compta 25 000 habitants ; elle possédait une cathédrale orthodoxe, plusieurs églises grecques et catholiques, un théâtre, une salle de bal et de concerts, une école commerciale, un institut de nobles et un grand nombre de belles maisons. L'Autriche, l'Espagne, Naples et, depuis Tilsitt, la France y avaient établi des consulats, et le mouvement du port

ne cessait de grandir. En 1795, le revenu de la douane n'y était que de 30 roubles ; à la mort d'Alexandre, il devait monter à 4 millions (1).

L'œuvre ainsi accomplie en un si court espace de temps rencontrait des difficultés de toute nature. On ne trouvait dans la localité ni eau courante, ni matériaux de construction, pas même du bois de chauffage. Les forêts les plus proches étaient à vingt-cinq lieues, dans la région de Kherson, et, pendant son séjour à Odessa, en 1821, Pouchkine allait se plaindre que, pateaugeant dans la boue, on y manquât d'eau potable (2). A plusieurs reprises d'autre part, les hostilités engagées dans la mer Noire ont menacé le développement naissant du trafic dans la nouvelle cité. Cependant, paralysées un moment par la guerre russo-turque, les relations commerciales entre les deux pays belligérants n'ont jamais été entièrement interrompues, et, en 1812, le port d'Odessa n'en a pas moins reçu 299 bâtiments venant de Constantinople. En 1807, autre alerte : déjà considérable dans la ville, la colonie française se trouva menacée d'expulsion ; des ordres envoyés de Saint-Pétersbourg enjoignaient au gouverneur de renvoyer tous les sujets de cette nationalité au défaut d'une caution très forte que les uns ne voulaient pas et les autres ne pouvaient acquitter. Bravement, Richelieu se porta garant pour tous et n'en laissa partir aucun. Il y risquait toute sa fortune : quelques économies qu'il était arrivé à réaliser sur son traitement et qu'il devait abandonner intégralement, cinq ans plus tard, en portant cette obole à une souscription pour « la guerre patriotique ».

Pauvre, il restait grand seigneur et le nom qu'il portait et qui faisait qu'en sollicitant l'honneur de lui être présenté un armateur ragusain l'appelait « la Sua Majesta », a été pour quelque chose dans son succès ; mais il l'a dû surtout au parti pris de se donner tout entier à son œuvre, sans rien lui demander pour lui-même. On fut heureux de s'établir, de vivre et de travailler sous la tutelle de ce fonctionnaire, comme on n'en avait pas encore vu en Russie : affable, zélé, dévoué à ses administrés et leur offrant, en dehors des espérances d'avenir, des avantages immédiats, également

(1) *Sbornik*, t. LIV, p. XII, 28, 232.
(2) Pouchkine, *Œuvres*, t. III, p. 410-411.

inconnus jusque-là au pays des *tchinovniks :* ordre, sécurité, justice prompte et efficace, — et pas de pots-de-vin à payer. En dehors du Français Sicard qui fut son meilleur collaborateur, les Russes eux-mêmes qu'il employait se sont, à cette école, dépouillés de quelques-uns de leurs défauts. D'être bien commandés en recevant de bons exemples est ce qui leur a toujours le plus manqué.

Quelque peu compromise par les maladresse ou les négligences du successeur immédiat de Richelieu, un Français aussi mais pas du même type, le brave mais étourdi Langeron, cette œuvre a trouvé des détracteurs en Russie. En grandissant quand même, elle a eu raison de ces critiques que la jalousie inspirait (1). A tort, car, dans le mouvement aux développements multiples dont elle n'a représenté qu'une part (2), la plus glorieuse il est vrai, des Russes ont, dans d'autres directions, eu aussi un rôle qui leur fait honneur.

III

Les premiers établissements russes sur le versant septentional de la chaîne caucasienne remontaient à 1770, et, comme ceux de Sibérie, ils procédaient de l'initiative privée. Au gré de

(1) *Le comte Kissiélév et son temps*, t. I, p. 28.

(2) Les premières publications s'y rapportant ont paru du vivant de Richelieu : Reuilly, *Voyage en Crimée*, 1804 ; baron de Saint-Joseph, *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*, 1805 ; Sicard aîné, *Lettres sur Odessa*, 1812. — Après la mort du duc, son ancien aide de camp, le colonel Stempkowski, a inséré dans la *Revue asiatique* (1822) une « notice sur les travaux administratifs de M. le duc de Richelieu dans la Russie méridionale ». Depuis, en Russie comme en France, documentaire ou biographique, la littérature du sujet est devenue très abondante. La Société d'histoire russe lui a notamment consacré, en 1886, le LIVe volume de son recueil *(Sbornik)*, en même temps que dans son ouvrage substantiel sur « les Français en Russie et les Russes en France », L. Pingaud en faisait a matière d'une monographie détaillée. A consulter encore, en russe : Smolianinov, *Histoire de la ville d'Odessa;* Mikhniévitch, *Biographie du duc de Richelieu;* Nadler, « Odessa au cours des premières années de son existence ; » détails dans *Messager d'Odessa*, 1828, nos 33, 36 ; *Annales de la Patrie*, 1824, t. XXXVI, p. 161 ; en français : Saint-Priest, *Etudes diplomatiques et littéraires*, t. II, p. 256 et suiv., 284 et suiv. ; Rochechouart, *Souvenirs*, p. 132 ; Crousaz-Crétet, *le Duc de Richelieu en Russie*, p. 58-123 ; et la Notice de C. Sicard, dans le volume ci-dessus mentionné du *Sbornik*.

ses inclinations personnelles, Alexandre eût volontiers arrêté les progrès de l'occupation militaire qui suivait et dépassait l'autre. Trouvant réalisée déjà la conquête de la Géorgie, il ne manqua pas de réprouver en termes véhéments cette « spoliation » ; mais, ses conseillers faisant valoir l'état d'anarchie qui régnait dans le pays en cause et le désir des habitants d'y être soustraits, il céda, en acceptant aussi la soumission des khanats voisins : Daghestan, Derbent, Kouba et Bakou. Rappelant en 1802 le général Knorring, qui, à Tiflis où il avait fait en avril une entrée triomphale, se trouvait aux prises avec des mouvements insurrectionnels, provoqués par des mesures de police quelque peu rudes, il donnait, cependant, à son successeur, le prince Tsitsianov, des instructions où il l'invitait à se souvenir que la Russie ne poursuivait dans ce pays d'autre but que le bonheur de ses habitants.

Descendant lui-même des anciens souverains de cette région, les tsars de Karthalinie, et unissant à une grande instruction le caractère le plus noble, le nouveau commandant en chef des troupes russes ne demandait pas mieux que de s'inspirer de cette indication. Mais il avait aussi ordre d'envoyer en Russie toute la famille des princes dépossédés, et la veuve du dernier tsar de Géorgie Georges XIII, Marie, poignarda le général Lazarev qui était chargé de l'exécution de cette mesure. Ne s'en laissant pas déconcerter, Tsitsianov s'appliqua à poursuivre de front l'œuvre de conquête et celle de la civilisation. Fondant à Tiflis une École de Hautes Études, il obtenait en même temps la soumission du tsar Dadian de Mingrélie et réduisait par les armes la résistance des tribus guerrières et intraitables de Hanja, succès qui amenait à capitulation le tsar d'Imérétie, Salomon, et presque tous les khanats à l'est de la Géorgie. Mais, ayant déjà encouragé et soutenu leur résistance, la Perse et la Turquie se trouvèrent portées par leur défaite à une intervention plus énergique, et, après avoir réduit encore le khan du Chirvan, Tsitsianov se laissa attirer à Bakou dans un guet-apens, où il fut assassiné, avec son aide de camp, le lieutenant-colonel Eristov.

Sur le champ d'Arpatch, aux environs de Kars, où, le 30 juin 1807, il gagna le bâton de feld-maréchal, le successeur

de Tsitsianov, Goudovitch, eut raison des Persans, et, en 1812, la Turquie, l'année suivante la Perse furent portées à traiter, la Russie retenant, sur la base de l'*uti possidetis*, la Cabardie, le Chirvan, Derbent, Bakou, tout le Daghestan, la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie et l'Abhazie, avec leurs dépendances. Mais, outre qu'elles se montraient plus onéreuses que productives, ces conquêtes restèrent précaires, jusqu'au moment où, pour l'œuvre de force sinon de culture à y réaliser, l'homme nécessaire fut, en 1816, désigné par un jeu d'influences auxquelles Alexandre a cédé encore, à son corps défendant.

Né en 1877 d'une ancienne mais peu riche famille de la province d'Orel, Alexis Iérmolov n'avait pas encore, à près de quarante ans, donné sa mesure, bien qu'il eût figuré, en 1812-1815, à la tête de l'état-major de la 2e armée. Personnage hors cadre, d'une originalité puissante, il ne possédait sans doute pas l'étoffe d'un stratège au mode napoléonien. Énorme, avec une tête de lion et des yeux perçants sous des sourcils en broussaille, doué d'une force herculéenne et d'un tempérament de fer, brave jusqu'à la plus folle témérité en même temps qu'infiniment rusé, on eût dit un Ilia de Mourom, ressuscité de la légende du onzième siècle. La crédulité populaire lui attribuait aussi des facultés surnaturelles, comme d'être, en sa peau de pachyderme, insensible à la douleur et à l'épreuve des balles, ou de pouvoir retenir indéfiniment sa respiration ainsi que les battements de son cœur. Et il n'y contredisait pas. Rien d'un barbare pourtant. Beau parleur et lettré, il devait, dans les dernières années de sa vie, se donner une belle bibliothèque, dont l'université de Moscou a, depuis, fait l'acquisition et où la reliure artistique d'un grand nombre de volumes était l'ouvrage des mêmes mains qui avaient dompté les peuplades belliqueuses du Caucase. Joyeux viveur avec cela, buveur et trousseur de cotillons également intrépide, Alexis Petrovitch aura été, qualités et défauts, un représentant typique de la « large nature » russe. Dans sa meilleure expression, car les qualités l'emportaient, rares, pour ne pas dire uniques, dans le milieu auquel il appartenait : droiture, désintéressement et courage moral au pair avec le courage physique (1).

(1) V. sur lui : Davydov (D. V.), *Mémoires*, p. 17 et suiv.

On a souvenir (1) du mouvement de colère irréfléchi qui, en 1815, pendant son second séjour à Paris, portait Alexandre à infliger, hors de tout propos, une punition humiliante à deux de ses chefs de régiment. Chargé de l'exécution, Iérmolov laissa passer la journée sans tenir compte de l'ordre reçu, et, le soir, il se rendit longtemps introuvable. Le souverain le réclamant avec une fureur grandissante, on finit par le découvrir dans un lieu de plaisir que, disait-il, le roi de Prusse et lui fréquentaient seuls, avec de jolies filles, et qu'il refusa de quitter, sans que l'algarade eût les suites qu'elle pouvait faire craindre. Avec sa carrure de géant et sa loyauté au-dessus de tout soupçon, cet indiscipliné inspirait à Alexandre un sentiment où le respect se mélangeait de peur. Araktchéiév, d'autre part, le voyait avec inquiétude dans l'entourage du souverain, et c'est ainsi que Iérmolov se trouva choisi pour ce poste du Caucase qui passait pour également périlleux et ingrat. Mais Alexis Petrovitch se flattait d'y mieux réussir que ses devanciers, et il écrivait à son ami Zakrevski : « Sois en repos, Arsène, nous ne ferons pas honte au nom russe (2). » En outre et par-dessus tout, il était aise de s'éloigner de la cour, de ses intrigues et de ses bassesses (3).

Ses instructions lui prescrivaient de se rendre d'abord à Téhéran, en raison des difficultés auxquelles donnait lieu l'application du traité de 1813. Rendu à destination, il refusa devant l'héritier du trône, Abbas Mirza, puis devant le shah lui-même de quitter ses bottes et de revêtir les chaussettes rouges protocolaires, détail d'étiquette auquel les envoyés anglais se prêtaient docilement, comme avait fait aussi le général Gardanne, représentant de Napoléon. Se faisant fort d'indiquer le jour où, s'il était besoin, ses troupes entreraient à Tauris ; jurant par la barbe du prophète qu'il descendait en ligne directe de Tchinghiz-Khan, en prenant

(1) V. t. II, p. 356, de cet ouvrage.

(2) *Sbornik*, t. LXXIII, p. 215.

(3) Pour la personnalité de Iérmolov, v. ses *Mémoires;* ses rapports dans *Lectures de la Société d'histoire et d'antiquités*, 1867-1868 ; fragments de sa correspondance dans *Sbornik*, t. LXXIII, p. 188 et suiv. et *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 493 et suiv. ; A.-S. Iérmolov, *Essai biographiques;* M.-N. Pokhvistine, dans *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 487 et suiv. ; Jirkiévitch, même recueil, 1874, t. XI, p. 635 ; Pogodine, dans *Messager russe*, 1864, mai, p. 239.

texte pour traiter Sa Hautesse de suzerain à vassal et faisant, sous les yeux du souverain, saisir et fouetter un de ses agents, il le terrorisa, lui et ses conseillers, et, ne cédant sur rien, il mena sa mission diplomatique à bonne fin. Il n'avait pas 200 hommes avec lui.

Mais, avec 50 000 hommes, il ne disposait pas, à Tiflis même, de forces suffisantes, et, à ses demandes de renfort, Volkonski répondait que « l'empereur ne voulait de guerre sous aucun prétexte », tandis qu'Araktchéiév ironisait à sa façon, disant que « son cher ami » devait être satisfait des victoires remportées à Téhéran; elles lui vaudraient, un jour prochain, le bâton de feld-maréchal et Araktchéiév solliciterait alors le poste de son chef d'état-major. Sur l'immense front de bandière où il devait faire face à des tribus dont la guerre était l'élément naturel, Iérmolov n'avait pourtant pas le choix. Bien secondé par un lieutenant aussi énergique qu'habile, le prince Madatov, qui, originaire de la contrée, s'entendait à y manœuvrer, et un autre indigène, le prince Bekovitch-Tcherkaski, qui, rompu aux procédés de terreur, massacrait plus de 300 familles au cours d'une opération de représailles (1), il fit si bien qu'en mars 1824, de Kouba à Chemakha, il put franchir une distance de 25 lieues avec une escorte de 25 hommes, et, à la fin du règne, sur une étendue de plus de 1 000 kilomètres, une ligne de postes fortifiés avait donné à la conquête une base solide, en même temps que les colonies cosaques atteignaient les sources du Kouban, de la Malka et du Terek (2).

Mais ces succès étaient d'ordre purement militaire, en une forme qui, exploits héroïques et procédés barbares se substituant régulièrement aux velléités d'action humanitaire, constituait le mécanisme normal de l'expansion russe partout où elle se portait. Avant que Spéranski y eût passé, et même après, la Sibérie en a fait aussi l'expérience.

(1) E. BRÜMMER, « Souvenirs, » dans *Recueil du Caucase*, t. XV; E. KOZOURSKI, dans *Archives russes*, 1904, t. III, p. 24 et suiv.

(2) A.-P. BERGÉ, dans *Ancienne Russie*, 1877, t. XIX, p. 255 et suiv., 389 et suiv.; POTTO, éditeur de *l'Etablissement de la domination russe au Caucase*, t. IV, 1re partie, p. 11 et suiv.; *Actes de la Commission archéographique du Caucase*, t. VI, 2e partie, p. 155-157; N.-N. MOURAVIOV, « Mémoires, » dans *Archives russes*, 1886, t. I, p. 476 et suiv.

IV

Depuis 1803, Ivan Borissovitch Pestel, le père du *décembriste*, y faisait regretter ses prédécesseurs, qui n'avaient pourtant pas été des administrateurs modèles. Depuis 1806, il n'y paraissait plus, résidant à Saint-Pétersbourg et abandonnant le gouvernement direct à ses trois lieutenants, Treskine à Irkoutsk, Illitchevski à Tomsk et von Brink, un autre Allemand, à Tobolsk, qui luttaient d'incapacité ou de malfaisance (1), Ivan Borissovitch couvrant leurs déprédations et leurs excès de toute nature, et se trouvant couvert lui-même par les relations amicales qu'il entretenait avec la famille Poukalov, et, de ce chef, avec Araktchéiév (2). En 1819, une brouille se produisit de ce côté, en même temps que le vice-empereur prenait alarme des rapports qui, par voie de correspondance, se rétablissaient entre le maître et l'ancien favori, retenu à Penza, mais ne s'y trouvant plus assez éloigné de Saint-Pétersbourg au gré de son successeur. C'est ce qui fit décider le remplacement de Pestel par Spéranski, avec ordre pour le nouveau titulaire du poste de le rejoindre *directement* et dans le plus bref délai.

Avant de franchir l'Oural, Spéranski reçut encore deux lettres d'Alexandre, où le souverain lui donnait à entendre que le choix fait dans sa personne pour le gouvernement de la Sibérie était un acheminement à une réhabilitation complète et une lettre d'Araktchéiév, où, ironisant encore, le vice-empereur disait être réjoui par la perspective de céder bientôt le fardeau des affaires à des mains plus vigoureuses, ayant toujours aimé Mikhaïlo Mikhaïlovitch, alors même qu'au faîte des grandeurs, celui-ci « ne daignait pas seulement regarder son frère (3). » Spéranski n'y

(1) A.-M. Tourguéniév, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1895, t. LXXXIII, p. 39 et suiv. ; I. Dmitriév, *Mémoires*, p. 188 ; Korff, *Vie de Spéranski*, t. II, p. 164 et suiv. ; Bogdanovitch, *Histoire du règne d'Alexandre Ier*, t. I, p. vi, 97 et suiv.

(2) V. t. II, p. 449, de cet ouvrage.

(3) Korff, *Vie de Spéranski*, p. 160-161.

était pas trompé et il écrivait à son ami Stalypine : « Quoi que j'aie fait pour éviter la Sibérie, je n'y échappe pas ! Comme un cauchemar de nuit, l'idée de ce voyage n'a pas cessé de me hanter depuis le 17 mars 1812, et voici l'horrible rêve réalisé (1). »

Avec des pouvoirs dictatoriaux, il avait mission de procéder à une enquête sur la situation du pays et de préparer le projet d'une réforme fondamentale de son administration. L'occasion d'une œuvre immense autant que glorieuse lui était offerte et il n'en éprouvait que l'impression d'un exil plus dur que ceux qu'il avait déjà subis, le sentiment d'être envoyé au bagne, avec une corvée, à sa charge, au sujet de laquelle il n'avait qu'une idée qui était de s'en acquitter dans le plus court espace de temps possible, un an, un an et demi au plus. Avec ses horizons si vastes, ses ressources si variées et ses aspects si pittoresques, le pays où il devait s'employer ne disait rien à son esprit et à son cœur, et, en fait, il n'en savait rien, bien que, étant le *fa tutto*, il eût autrefois mis la main à une instruction pour le prédécesseur immédiat de Pestel, I. Sélifontov. Comme pour tout le monde en Russie et au dehors, la Sibérie était pour lui ce que les Russes en faisaient depuis qu'ils s'y trouvaient établis, un lieu d'épouvante, un bagne précisément.

Rendu à Tobolsk le 19 mai 1819, il besogna, en homme dur à la peine, selon son tempérament, et en homme intelligent, selon ses capacités, mais en bureaucrate toujours, entassant des monceaux de dossiers, et trouvant cependant trop long le temps si parcimonieusement mesuré à une besogne si énorme : il en employait une partie à la traduction de l'*Histoire de l'ancienne et de la nouvelle littérature* de Schlegel, ainsi qu'à une volumineuse correspondance, où, comme Ovide à Rome, des rives inhospitalières du Pont-Euxin, il adressait à Saint-Pétersbourg ses *tristia* sibériens. Le 6 avril 1821, il fut de retour, se flattant sans vergogne d'avoir découvert une autre Amérique ; « Ermak seul peut m'en disputer l'honneur », écrivait-il à sa fille (2). Statistique, géographie, topographie, histoire et ethnographie, il rapportait des tonnes de documents et se trouvait, par les résultats

(1) Penza, 13 avril 1819, *Archives russes*, 1871, p. 454.
(2) Irkoutsk, 13 février 1820, *Archives russes*, 1868, p. 1684.

de cette enquête, confirmé dans l'opinion qu'il s'était faite à son premier contact avec le pays qu'il quittait et qui était qu'on devait le juger impropre à fournir un cadre convenable pour le développement des formes normales de la vie civilisée, partant uniquement bon à servir de lieu de déportation (1).

Un Comité spécial fut chargé d'examiner les indications recueillies par le rival d'Ermak, ainsi que les dix projets de réforme en 3020 articles qui en constituaient la conclusion. Avec Araktchéiév, il comprenait le prince Galitzine, Kampenhausen, Gouriév et Kotchoubey, tous entièrement étrangers au problème en cause. Le 3 août de la même année, ils eurent mené à terme leur travail, et, divisée en deux régions distinctes, occidentale et orientale, la Sibérie se trouva dotée d'un statut (2).

Spéranski avait su y reconnaître les vices d'une administration souverainement malfaisante ; mais, pour les corriger, il n'avait aperçu d'autre moyen qu'un renforcement de l'organisation bureaucratique dont elle était l'expression. Il s'était porté à quelques mesures pour refréner les abus des autorités locales dans leurs rapports avec les indigènes, et, réformant une injustice criante de la législation en vigueur, il avait fait décider que les descendants des déportés ne leur seraient plus assimilés au point de vue de leur condition juridique (3). Mais, en pleine conscience pour le coup d'une continuité d'action avec son devancier du seizième siècle, bien qu'en contradiction avec le jugement qu'il portait sur la valeur de cette conquête asiatique, il s'était appliqué aussi à en stimuler l'extension vers les steppes de l'Asie centrale, œuvre qui devait être poursuivie sous les règnes de Nicolas Ier et d'Alexandre II et qui n'était qu'un développement naturel de l'incoercible bien qu'à beaucoup d'égards irrationnelle poussée dont, en une autre direction, l'Océan même n'arrêtait pas l'élan.

(1) A sa fille, Tobolsk, 14 juin 1819, *ibid.*, 1868, p. 1684.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XXXVIII, nº 29124.

(3) Batiénkov, *Mémoires*, *Archives russes*, 1881, t. II, p. 270 et suiv. ; Romanovitch-Slavatynski, *le comte Spéranski*, p. 28.

V

Constitués à la même époque, les établissements russes d'Amérique procédaient des voyages d'exploration qui, au début du dix-huitième siècle, avaient abouti à la constatation d'une solution de continuité entre le continent nord-asiatique et le continent américain et à la découverte, en 1728, par le Jutlandais Behring du détroit qui porte son nom. Un compagnon russe de ce navigateur, Tsirikov, s'était avisé de ramener de cette expédition une quantité considérable de peaux de phoques qu'il avait trouvé à vendre avantageusement. Il eut des émules, et, en 1781, un marchand d'Irkoutsk, Grégoire Ivanovitch Chélékhov, faisant le commerce des pelleteries et entretenant pour cet objet des agences au Kamtchatka et même aux îles Kouriles, se porta avec ses cousins, Michel et Grégoire Golikov, l'un capitaine de vaisseau, l'autre marchand comme lui-même, à fonder une société d'exploitation qui prit le nom de « Compagnie américaine du Nord et des Iles Kouriles ». Le but avoué de l'entreprise était d'ordre purement commercial ; cependant, le 31 janvier 1766 déjà, le commandant du port d'Okhotsk, Plenissner, avait envoyé au département dont il relevait un rapport où se trouvaient ces lignes : « On pourra quand on voudra assujettir le continent américain jusqu'à la Californie » et, en février de la même année, le gouverneur de Tobolsk, Tchitchérine, annonçait l'annexion de six îles Aléoutiennes (1). Ces initiatives répondaient à un courant d'idées qui se propageait dans le monde du *far-east* russe, et, prenant en 1787 la direction de la Compagnie américaine, Alexandre Baranov (2), homme instruit et énergique, donna expressément à son effort, comme but principal, la propagation du christia-

(1) *Recueil complet des lois*, t. XVIII, nos 12589, 13320 ; Krusenstern, *Reise um die Welt in den Jahren* 1803-1806, t. I, p. 10 et suiv. ; Berch, *Chronologische Geschichte der Entdeckung der Aleutischen Inseln*, t. I, p. 137 et suiv. ; Davydov, *Zweimalige Reise... nach Amerika*, t. II, p. 182 et suiv. ; cf. Pilder, *Die Russich. Amer, Handels Cie*, p. 4 et suiv.

(2) V. sa biographie par Khliébnikov.

nisme parmi les indigènes du littoral américain et l'extension de la domination russe sur cette côte, où le nombre des colons de cette nationalité ne dépassait cependant pas encore 150 (1). Au cours des années suivantes, une entreprise rivale surgissant à Irkoutsk, les affaires de la Compagnie périclitèrent, jusqu'en 1799, époque à laquelle aboutit la fusion des deux sociétés en une seule, à laquelle, sur les instances d'un gendre du « Colomb russe », comme Diérjavine a hyperboliquement appelé Chélekhov, Nicolas Rezanov, procureur général au 1er département du Sénat et homme fort entreprenant, Paul Ier accorda un privilège, sous la garantie d'un statut ainsi que d'un règlement très minutieusement établis (2). Chélékhov était mort en 1795.

La nouvelle compagnie s'appela Russo-Américaine et se trouva officiellement constituée aux fins de découverte de nouveaux territoires et de colonisation civilisatrice, selon le plan esquissé par Baranov, en y ajoutant le développement de relations commerciales avec la Chine, le Japon et les autres pays voisins. Son privilège lui assurait l'assistance des forces terrestres et navales de l'Empire, selon le vœu que « le Colomb russe » avait vainement formulé. Son statut fut, avec ces indications, porté à la connaissance de tous les cabinets, sans qu'il soulevât aucune protestation de leur part, circonstance dont le gouvernement russe devait se prévaloir ultérieurement (3).

Le premier établissement de la compagnie par delà le détroit de Behring fut à l'île de Sitka, où cependant, en 1801, pendant une absence de son fondateur, le fort par lui construit fut détruit, les indigènes massacrant tous les occupants russes de l'île. En 1804, avec l'aide d'un renfort envoyé de Kronstadt, Baranov reprit possession de l'île, et, l'année suivante, revenant du Japon où il avait échoué dans une tentative pour nouer des relations diplomatiques et commerciales avec ce pays (4), Rezanov se piqua

(1) *Ancienne Russie*, 1895, t. LXXXIV, p. 124 et suiv.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XIX, nº 18076 ; comte Khvostov, *les Navigateurs russes*, p. 47.

(3) Matériaux pour l'histoire de la colonisation russe sur les rives de l'océan Pacifique ; Berch, *loc. cit.* ; Chélékhov, *Premier voyage sur l'océan Pacifique*.

(4) Sur cette mission, v. K. Voiénski, dans *Ancienne Russie*, 1895, t. LXXXIV, p. 123 et suiv. ; Khliébnikov, *Biographie de Baranov*, p. 80 ;

de pousser à fond l'effort déjà entamé, par la fondation d'une école et d'un orphelinat, pour policer les indigènes. Il apportait une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, voire les éléments d'un cabinet de physique et d'histoire naturelle, où figurait une machine électrique qui avait fait partie des présents destinés à l'empereur du Japon mais refusés. Il dressa un programme d'études où, avec la géographie et les mathématiques, l'enseignement de la langue française était compris, et il entendait que, dans un avenir prochain, la Compagnie recrutât son personnel administratif et naval parmi les élèves ainsi formés (1).

Mais la base matérielle de cette œuvre civilisatrice restait extrêmement fragile. Les établissements de la Compagnie grandissaient et augmentaient leur trafic, mais ils éprouvaient une difficulté croissante aussi à s'alimenter. Les îles Aléoutiennes et Kouriles ne se prêtant pas à la culture, ils étaient à la merci des approvisionnements amenés à frais énormes d'Irkoutsk par Iakoutsk et Okhotsk (2). Rezanov jugea indispensable de leur assurer une base de ravitaillement en Amérique même, et ce fut le point de départ d'une nouvelle odyssée qui devait, à un moment, prendre forme d'un roman d'aventures. Sur la *Junon*, bâtiment acheté aux Américains, Rezanov fit voile vers la côte de Californie, et, pour se concilier le commandant de San-Francisco, il s'attaqua à sa fille, Dona Conception *(Concha)* Arguello. Bien qu'il eût passé la quarantaine, il s'en fit aimer. Veuf, il demanda et obtint sa main, et, sur ce projet d'union matrimoniale, il construisit tout un plan d'alliance économique. Rentrant en Russie, il se ferait envoyer à Madrid, obtiendrait du gouvernement espagnol les engagements que les autorités californiennes n'osaient contracter pour une fourniture régulière de vivres, et il reviendrait chercher sa fiancée, ainsi que cette autre toison d'or.

Donnant la mesure du tempérament audacieux et de l'esprit

Lissianski, *A voyage round the world*, p. 219 et suiv. ; Bancroft, *Works*, t. XXXII, p. 111, 421 et suiv.

(1) Rapport de Rezanov au ministre du Commerce, 17 juin 1806, dans Tikhménév, *la Fondation de la Compagnie Russo-Américaine*, t. II, Annexes, p. 172 et suiv. ; p. 194 ; Golovnine, *Œuvres*, t. III, 1re partie, p. 115 et suiv.

(2) *Archives Mordvinov*, t. VI, p. 666.

ingénieux propre aux hommes de son pays, cette aventure a bien fourni à une Américaine de talent le sujet d'un roman pittoresque à souhait (1), mais elle a mal tourné. Sur le chemin de Saint-Pétersbourg, Rezanov a trouvé la mort à la suite d'un accident de cheval, et au même moment, ses lieutenants vengeaient l'échec de leur chef à Tokio, par une entreprise d'odieux brigandage sur les établissements japonais du Kamtchatka (2), excluant ainsi, pour de longues années, toute possibilité de rapprochement entre la Russie et l'Empire du Soleil Levant.

Aux mains des *conquistadors* russes, le flambeau de la civilisation qu'ils se piquaient de porter était un luminaire à éclipses et, autant que des difficultés d'ordre matériel qu'ils y rencontraient, leur œuvre en Amérique se ressentait des défaillances morales qu'ils y mettaient à jour. En raison des conditions peu attrayantes de ce service, les agents de la Compagnie étaient, pour la plupart, de qualité très peu satisfaisante, marchands en faillite, ouvriers en maraude ou même forçats évadés, et, tout en les assujettissant à une discipline de fer, leurs chefs toléraient les excès dont ils se rendaient coupables envers les indigènes (3).

En 1809, Baranov renouvela cependant la tentative de Rezanov en Californie, se donnant cette fois pour but l'établissement d'une colonie, qui, en novembre 1811, fut fondée, par 38°33′ de latitude nord et 123°33′ de longitude ouest, à 30 kilomètres seulement de San-Francisco, et porta le nom de Ross (4). Les autorités espagnoles du lieu témoignèrent d'abord assez de bienveillance à ces voisins imprévus, consentant même à leur fournir du matériel d'exploitation, semences et bétail ; mais, après la chute de Napoléon, le gouvernement de Madrid modifiant son attitude, les colons russes eurent avis que toute la côte occidentale d'Amérique jusqu'à la mer de glace faisait partie des possessions de Sa Majesté Catholique, en raison de quoi ils étaient invités à

(1) Gertrude Atherton, *Rezanov*, 1906.

(2) A. Davydov, *Reise... nach Amerika*, p. 18 et suiv.

(3) Billings, *An account of... a expedition to the northern parts of Russia*, p. 55, 161.

(4) *Archives Mordvinov*, t. VI, p. 666 et suiv. ; Kotzebue, *Entedeckungsreise*, t. II, p. 9 et suiv. — Aux *Archives de l'empire*, 1789, t. VII, n° 2742 et 1822, t. XV, n° 333, se trouvaient, avant la Révolution, de volumineux dossiers se rapportant à ces établissements.

l'évacuer sans délai. Ils ne voulurent en tenir aucun compte ; mais il parut bientôt que l'objet lui-même de cette colonisation était manqué : loin de pourvoir à l'alimentation des établissements du nord, cet établissement méridional ne réussissait pas à satisfaire ses propres besoins sur un sol pourtant des plus fertiles. Des cultures qu'ils y entreprenaient, les Russes obtenaient moins d'un quart du rendement que les Espagnols tiraient des champs limitrophes (1).

Les bilans de la Compagnie accusaient une prospérité croissante. En 1800 déjà, son siège avait été transféré d'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg, et, à ce moment, contre un capital initial de 714 000 roubles, correspondant à 714 actions de 1 000, elle avait mis en balance un actif évalué à 2 634 365 roubles. Cependant, une augmentation du capital étant décidée, sur 1 000 actions nouvelles offertes *au pair*, 14 seulement trouvaient preneurs pendant la durée de la souscription fixée à six mois. L'empereur et tous les hauts personnages figurant parmi ses premiers souscripteurs, il convenait que les affaires de la Compagnie fussent présentées comme brillantes et sa comptabilité participait des méthodes que Gouriév pratiquait à la direction des finances de l'Empire.

En 1819, à l'occasion du renouvellement de son privilège, elle produisit encore un bilan impressionnant, faisant état, des îles Aléoutiennes à la côte de Californie, de pas moins de 17 établissements, avec forts, redoutes et chantiers de construction, écoles et asiles, ainsi que d'une activité commerciale, qui, de 1797 à 1818, lui avait fait réaliser un bénéfice net de plus de 6 millions de roubles. Mais l'exposé ainsi présenté indiquait aussi que, pour la défense et la police de cet empire, elle ne disposait que de 500 hommes et il ne disait pas que, dans toutes les colonies en faisant partie, une détresse affreuse se conjuguait avec une corruption effroyable (2), laissant prévoir la faillite à laquelle cette entreprise allait aboutir quarante ans plus tard.

(1) *Archives Mordvinov*, *loc. cit.* (L'amiral Mordvinov fut actionnaire important de la compagnie) ; Golovnine, *Œuvres*, t. III, 1re partie, p. 151 et suiv.

(2) *Archives Mordvinov*, t. VI, p. 632 et suiv. ; Khliébnikov, *loc. cit.*, p. 188.

Elle devait être déterminée en grande partie par le renforcement progressif de la mainmise de l'État sur une œuvre où il introduisait le principe de mort qu'il portait en lui-même, la Compagnie ne se défendant pas contre cette intrusion, mais la sollicitant même pour obtenir, d'une part, une extension de ses privilèges, et de l'autre une protection contre les rivalités et les hostilités que le faible gouvernement espagnol n'était plus seul à lui opposer. En 1810 déjà, le futur successeur de Monroë à la présidence des États-Unis, John Quincy Adams, envoyé à ce moment auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, avait demandé jusqu'où le gouvernement russe prétendait étendre ses possessions et il avait reçu une réponse qui ne pouvait le satisfaire. Elle indiquait en effet, comme limite extrême, le 45°15' de latitude nord (1), alors que Rezanov s'était déjà, dans sa tentative californienne, porté beaucoup plus au sud. Les relations entre les deux puissances se trouvant, à ce moment établies sur un pied de grande cordialité, Adams n'insista pas, et, en 1818 encore, au poste de secrétaire d'État pour les relations extérieures, un de ses agents sur la côte du Pacifique, Prevost, lui signalant la présence des Russes aux îles Sandwich et à proximité de San-Francisco, il n'en prenait pas alarme. Écrivant le 28 juin 1818 à son successeur à Saint-Pétersbourg, George Washington Campbell, il exprimait l'idée que, du fait de la direction donnée par Alexandre à sa politique qui l'inclinait à abandonner le programme à grande portée de Pierre le Grand, la Russie ne pouvait être une rivale redoutable pour les États-Unis (2). Mais, au 13 septembre 1821, un nouveau privilège accordé à la Compagnie russo-américaine et un *oukase* publié trois jours plus tard allaient donner à la question un aspect nouveau. Ignorant l'aventure californienne, bien que Baranov après Rezanov eût obtenu pour elle l'assentiment, au moins tacite, de son gouvernement, le premier de ces documents fixait modestement la frontière des établissements russes d'Amérique au 51° de latitude, mais le second réservait à l'usage exclusif des sujets du tsar le droit de commerce, de la pêche, de la chasse et de toutes les utilisations connexes sur la côte occi-

(1) Hildt, *Early... negociations of Russia with the U. S.*, p. 48 et suiv.
(2) J. Q. Adams Writings, t. VI, p. 372 ; Callahan, *American Relations*, p. 32.

dentale du continent américain, jusqu'à cette limite, ainsi que sur les îles Aléoutiennes, les îles Kouriles et la côte sibérienne jusqu'au 45°51' de latitude, et c'était la proclamation d'un *mare clausum* constitué au bénéfice de la Russie dans des eaux où, à la même heure, deux autres puissances faisaient acte de possession : des négociations engagées depuis l'année précédente entre le gouvernement de Washington et celui de Madrid venaient en effet d'aboutir à un accord, qui reconnaissait aux États-Unis un droit également exclusif à toute la côte en litige, entre les 42° et 60° de latitude.

Un conflit s'est trouvé ainsi ouvert et il a pris un caractère orageux quand, en 1823, les puissances de la Sainte-Alliance eurent paru disposées à intervenir en faveur du gouvernement espagnol contre le soulèvement insurrectionnel de ses colonies d'Amérique. Avant même que le message présidentiel du 2 décembre 1823 exposât la doctrine à laquelle Monroë a attaché son nom, Adams avait déjà, dans les discussions qui s'envenimaient entre Washington et Saint-Pétersbourg, exprimé la pensée que les côtes américaines ne devaient plus devenir l'objet d'une colonisation européenne. Il disait aussi qu'il s'attendrait à voir le Chimborasso effondré dans la mer plutôt que la domination espagnole sur le continent américain rétablie par les soins de la Sainte-Alliance (1).

Le débat décisif s'engagea le 9 février 1824, entre le nouveau représentant des États-Unis à Saint-Pétersbourg, Middleton, et Nesselrode qui portait sur ce terrain une affectation de désinvolture et de nonchalance, jusqu'à prétendre qu'il n'apercevait pas que le message du 2 décembre 1823 visât de quelque façon la Russie, bien que les premières lignes y fissent allusion aux démêlés des États-Unis avec cette puissance, en motivant par

(1) J. Q. Adams, *Writings*, t. VII, p. 212 et suiv. ; le même, *Memoirs*, t. VI, p. 10 et suiv. ; Hildt, *Early Negociations*, p. 175 et suiv. ; Greenhow, *History of Oregon and California*, chap. IV ; Heinz, *Die Beziehungen zwischen Russland, England und Nordamerika im J.* 1823, p. 66 et suiv. ; Callahan, *American Relations in the Pacific*, p. 33 et suiv. La correspondance diplomatique relative à cet objet a été publiée dans *American historical Review*, t. XVIII, p. 329 et suiv. et *American State Papers, Foreign Relations*, t. V, p. 434 et suiv., d'après les originaux des Archives principales du ministère des Affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, 1821, n° 5579.

eux cette déclaration de principes. Middleton, cependant, prenait l'affaire très au sérieux, et, le 17 avril 1824, il emporta la signature d'une convention qui, donnant entièrement gain de cause à son pays, proclamait libres la navigation, la pêche et le commerce dans toute l'étendue des eaux et côtes du Pacifique. Elle fixait aussi la frontière des possessions respectives et seulement provisoirement, pour dix ans, au 54°40' de latitude (1).

En brouille avec l'Angleterre, la Russie ne pouvait encourir encore le risque d'une querelle avec les États-Unis. Critiquée par Mordvinov, Ryléiév et Zavalichine, vivement discutée en haut lieu, la convention faillit être désavouée, et l'envoyé russe à Washington, baron de Tuyll, qui avait déjà occupé ce poste en 1817, essaya de la faire amender. Mais, les Américains tenant bon, les ratifications n'en furent pas moins échangées le 11 janvier 1825 (2).

Communiqué au cabinet anglais, l'*oukase* du 16 septembre 1821 avait aussi soulevé de sa part des objections auxquelles le gouvernement russe s'était empressé de faire droit dans les instructions données au capitaine Lazarev, qui commandait le *Kreuzer*, navire destiné à patrouiller dans les eaux en litige. Il lui était enjoint de ne réprimer que la contrebande seule (3). Sur quoi l'affaire demeura assoupie jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Canning, qui, en septembre 1822, la réveilla, non sans quelque animosité, mais se prêta aussi, le 23 février 1825, à la conclusion d'une convention transactionnelle. Copiée, dans ses grandes lignes, sur celle du 17 avril 1824 entre la Russie et les États-Unis, elle définissait avec plus de précision les situations respectives. Il y était stipulé que les sujets respectifs ne s'approcheraient des établissements de l'autre partie qu'avec l'autorisation des autorités locales, la frontière reconnue allant du 50°40' nord, le long du Portland

(1) Texte anglais dans HILDT, *loc. cit.*, p. 186 et suiv. Sur cette convention, ainsi que les négociations et actes qui l'ont précédée, un volumineux dossier se trouvait avant la Révolution aux Archives principales du ministère des Affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg, 1826, n° 1213.

(2) *Archives Mordvinov*, t. VI, p. 682 et suiv.; HILDT, *loc. cit.*, p. 190 et suiv. — La correspondance diplomatique avec de Tuyll aux Archives principales du ministère des Affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, 1817, t. VII, n° 23 ; 1823, nos 55, 57.

(3) F. DE MARTENS, *Recueil*, t. XI, p. 313 et suiv.

Canal, jusqu'au 56° de latitude, et suivant ensuite la ligne des Montagnes Rocheuses jusqu'au 141° de longitude ouest et de là à la mer. La Russie baissait encore pavillon.

Pour les Russes de notre temps, cette entreprise de colonisation américaine n'est plus qu'un souvenir, volontiers oublié. Par delà l'Océan, il se trouve perpétué dans les noms qu'ont conservé de nombreuses localités sur la côte occidentale : *the Russian Hill* à San-Francisco même, et, dans le voisinage de la ville, le massif montagneux de *Sainte-Hélène*, ainsi appelé en honneur de la femme du dernier gouverneur russe de la Californie du nord. Mais, dans la patrie du « Colomb russe », sa gloire est évanouie et les historiens du pays négligent communément ce chapitre, pourtant fort instructif, d'un passé où la politique du gouvernement autocratique a été, dans plus d'une autre direction, marquée par les mêmes traits : incohérence et incurie, témérités mal soutenues et démonstrations présomptueuses, suivies de capitulations humiliées.

Un historien américain a écrit : « Il n'y avait pas de raison pour que la Russie ne réclamât pas une part de l'Amérique. Elle était aussi entreprenante que le Portugal, aussi froide et cruelle que l'Angleterre. Il ne lui a manqué que d'être assez prompte (1). » Et, — doit-on ajouter, — de déployer un effort mieux ordonné (2).

(1) BANCROFT, *Œuvres*, t. XXX, p. 1.

(2) Pour l'histoire de la Compagnie russo-américaine, en sus des sources déjà citées, v. *Matériaux pour l'histoire de la colonisation russe sur la côte du Pacifique;* CHÉMÉLINE, *Journal du premier voyage autour du monde*, 1816-1818 ; GOLOVNINE, *Voyage autour du monde*, 1817-1819 ; le même, *Mémoires sur ma captivité au Japon*, 1811-1813 ; CHÉLÉKHOV, *Premier voyage sur le Pacifique*, 1783-1787 ; MARKOV, *les Russes sur l'océan Pacifique;* CLELAND, *The early sentiment for the annexation of California* (réimpression de la *Southern historical Quarterly*, 1914-1915, t. XVIII, n[os] 12 et 13.)

CHAPITRE XII

LA VIE SOCIALE ET LES MŒURS

I. La formation du peuple russe et l'énigme de son tempérament. La population de l'empire et sa répartition en classes. La noblesse de race et la noblesse du *tchine*. La déchéance progressive de la vieille aristocratie. La politique de nivellement. L'obligation de servir et le droit au service. L'autonomie provinciale et la vie de cour. La ruine des grandes fortunes. Ce qui reste à la noblesse de ses privilègres et de ses richesses. Le capital humain. — II. Le servage et le mouvement émancipateur. L'attitude d'Alexandre au regard de ce problème. Les bonnes intentions sans effet. Les projets d'affranchissement. Initiatives collectives et individuelles. Alexandre les encourage et en empêche l'aboutissement. La complexité du problème et ses difficultés. Comment les serfs en conçoivent les termes. Ils sont à leurs maîtres mais la terre est à eux. Condition méconnue d'une solution satisfaisante. L'instruction et l'éducation. Le débat dans la presse. Son caractère abstrait. Il ne passionne personne. Attitude passive des principaux intéressés. Ses causes. Effet combiné de la servitude et des espoirs de libération. Absence de contact entre les deux éléments sociaux en cause. L'organe de liaison fait défaut. — III. Le tiers-état en formation. Obstacles à son développement. La politique économique du gouvernement. Son caractère oppressif. La concurrence de la main-d'œuvre serve. Développement des tendances révolutionnaires au sein de la bourgeoisie naissante. Le ferment juif. Les corps de métiers. Un organisme original. Les *artiéls*. Espérances qu'il donne et déceptions qu'il cause. L'autocratie destructive de toutes les fonctions de la vie sociale. — IV. L'Église orthodoxe. Son absorption par l'État. Façade imposante masquant une misère matérielle et morale également affreuses. Le recrutement du clergé. Constitution d'une caste sacerdotale. Isolement et croupissement. Les écoles ecclésiastiques. Vices de l'organisation et faiblesse de l'enseignement. Tendances profanes qui y prévalent. Les maîtres et les élèves. Dépravation commune. Gouvernée par l'État, l'Église perd le gouvernement des âmes. — V. L'affaiblissement du sentiment religieux et la corruption des mœurs. L'autocratie agent de démoralisation. L'influence française. Son caractère superficiel et ses effets bienfaisants. Le courant de gallophobie et le commencement d'inféodation à l'esprit germanique. Survivance de l'individualisme national dans les rapports sociaux. — VI. La vie sociale. Les salons. Types féminins. Une Mme du Châtelet russe. Supériorité intellectuelle et morale de cet élément. Les hommes ont plus de difficulté à se faire valoir. L'autocratie élimine les capacités et les vertus.

I

La Russie est le pays des contrastes. On l'a dit souvent et cela est vrai de plus d'une façon. Comme son climat par des températures extrêmes, glaciales ou torrides, la mentalité de ses habitants est caractérisée par des traits à ce point heurtés qu'ils donnent à l'individu l'apparence d'un assortiment de races. Dans l'ordre physique, affectant un territoire qui, du 35°8', de latitude nord va au 77°36', le phénomène a une cause apparente. Dans l'ordre moral, on a cru l'expliquer par la diversité des éléments, barbarie mongole, culture byzantine et civilisation occidentale, qui sont entrés dans la composition de cette partie de l'humanité. Mais à cet égard, tous les peuples se ressemblent : corps hétérogènes, l'unité plus ou moins parfaite de type à laquelle il leur arrive d'atteindre n'est que le produit d'un long travail de fusion au creuset de la vie commune. Tout au plus peut-on admettre qu'à ce carrefour de l'Europe et de l'Asie, l'opération a porté sur une matière particulièrement disparate, comme elle a participé aussi de la lenteur de toutes les évolutions morales en pays d'Orient. Mais le certain est qu'au seuil du dix-neuvième siècle, le peuple auquel Alexandre a commandé se trouvait, au point de vue de sa formation, en retard de plusieurs centaines d'années sur ses voisins de l'ouest, et c'est la raison essentielle des aspects discordants par lesquels il continue de nous déconcerter. Il y a cent ans, politiques ou sociales, ses mœurs ressemblaient d'assez près à celles que l'Europe occidentale a connues entre le Moyen âge et la Renaissance et aujourd'hui encore, en grattant tel Russe, disciple de Marx, reconstructeur du monde civilisé sur un plan nouveau et despote oriental entouré d'une garde de tortionnaires chinois qui ne trouvent plus d'emploi dans leur patrie d'origine, ce n'est pas seulement un Tatar que l'on découvre, mais toute une tribu d'individualités diversement évoluées. Extrêmement simple et pourtant infiniment compliqué ; très barbare toujours, bien que se piquant de plus subtils raffinements ; ingénu et roué ; croyant et sceptique ; strict observateur des commandements

de sa religion, mais néanmoins profondément dépravé ; porté au mysticisme en même temps qu'aux suggestions du matérialisme le plus grossier ; naturellement bon et doux, mais cédant aisément aux emportements de la plus atroce férocité ; non moins enclin par tempérament à l'obéissance passive et pourtant friand d'anarchie : tel est l'être hétéroclite qui, à des dizaines de millions d'exemplaires, se prête sous nos yeux sans résistance sérieuse, donc apparemment sans souffrance intolérable, à une expérience de dislocation sociale telle qu'aucune collectivité d'Occident ne pourrait assurément en endurer l'épreuve pendant un temps beaucoup moins long.

Ce grand conglomérat humain demeure encore à l'état de corps invertébré. Depuis cent ans, cependant, un certain travail de construction organique y a été opéré, et, dans l'ordre social, le règne d'Alexandre n'a pas laissé de lui donner une assez grande impulsion. Mais, comme dans l'ordre politique, ainsi que les pages précédentes l'ont montré, cette œuvre a été engagée dans une fausse voie et elle n'a fait que préparer le cataclysme dont nous sommes devenus témoins. C'est ce qui peut recommander les pages qui suivent à l'intérêt des lecteurs.

En 1825, la population de la Russie d'Europe a été évaluée à environ 49 000 000 d'âmes, ce total se décomposant ainsi qu'il suit, d'après les données démographiques recueillies à la même époque :

Serfs	36 000 000
Marchands.............................	120 000
Bourgeois.............................	1 800 000
Paysans libres et ouvriers................	1 500 000
Noblesse héréditaire	225 000
Noblesse de service et fonctionnaires......	500 000
Clergé	216 000
Population nomade....................	1 500 000
Armée.................................	1 000 000

Plus 1300 habitants en Finlande, 800 000 en Bessarabie, 1500 au Caucase et 4 000 000 en Pologne. Ces chiffres ne doivent bien entendu être retenus qu'au titre d'une indication approximative.

Il y a cent ans, une très faible partie seulement de cette popu-

lation, de 4 à 5 pour 100, était fixée dans les villes (1), qui semblaient autant d'îlots, espacés à d'énormes distances l'un de l'autre dans un océan, sans que leur emplacement même procédât d'une détermination naturelle. Il était dû souvent à une décision arbitraire, mesure de police ou caprice de quelque haut fonctionnaire. Avec leurs maisons en bois couvertes de chaume et irrégulièrement disséminées dans des terrains vagues, les vastes jardins, les prés, les champs cultivés même qui y séparaient les habitations, ces agglomérations urbaines affectaient d'ailleurs plutôt l'aspect de gros villages. A la fin du règne d'Alexandre, seuls Saint-Pétersbourg et Moscou, avec plus de 300 000 habitants l'un et près de 250 000 l'autre, se laissaient comparer aux grandes cités d'Occident. Pratiquement aussi, au point de vue démographique, l'intérêt se partageait, dans la Russie de ce temps, entre la noblesse et les paysans.

Noblesse héréditaire et noblesse de service ou du *tchine*, celle-ci l'emportant graduellement sur celle-là. Au début de son séjour à Saint-Pétersbourg, J. de Maistre s'entendit reprocher, comme dérogatoire à son rang, la fréquentation d'une maison dont le maître était bien de famille noble et même illustre, mais n'avait que le grade de major (2) ! Depuis Pierre le Grand, la politique de l'autocratie a tendu constamment, d'une part, à subordonner l'aristocratie de race à celle de la hiérarchie officielle, dignitaires et titulaires de hauts emplois, et d'autres part, à la noyer dans la masse croissante des parvenus, favoris gavés de terres et de titres, fonctionnaires ennoblis et en dernier lieu princes caucasiens. Elle fut aidée par l'appauvrissement progressif des vieilles familles, descendance des maisons souveraines ou des boïars moscovites. Dès le milieu du dix-huitième siècle, l'effet combiné du désordre et des confiscations arbitraires faisait que bien peu d'entre elles, les Chérémétiév, les Galitzine, les Panine, les Vorontsov, gardaient des débris encore considérables des immenses domaines qu'elles avaient possédés. Et l'œuvre de ruine se poursuivait. En 1805, ayant recueilli dans l'héritage paternel

(1) V.-E. Den, *la Population de la Russie*, vol. I et 2e partie du vol. II ; N. Obroutchev, dans *Recueil de statistique militaire*, 4e partie, p. 50 et suiv.
(2) J. de Maistre, *Correspondance diplomatique*, t. II, p. 330 ; Romanovitch-Slavatinski, *la Noblesse russe*, p. 1.

80 000 têtes de serfs, le comte Ivan Petrovitch Saltykov n'en laissait à son fils que 16 000, avec 3 000 000 de roubles de dettes.

Ruineuse elle-même était l'obligation du service imposée à la noblesse comme contre-partie des privilèges qu'elle gardait. La fortune de cette classe, en Russie, ne reposait pas, comme celle de l'aristocratie française de l'ancien régime, sur un système de revenus fixes, rentes, bénéfices, dotations et pensions, dont la jouissance se trouvât assurée aux titulaires, sans qu'ils eussent à s'employer pour l'obtenir ou la retenir, autrement qu'en faisant valoir des situations acquises, des influences de cour ou des talents de courtisan. Elle consistait exclusivement en terres, dont la mise en valeur réclamait d'autant plus de soins que l'exploitation agricole s'y est combinée partiellement, comme on a vu, avec des entreprises industrielles et commerciales. Il y fallait l'œil et la main du maître, et, en sus de ses conséquences moralement désastreuses, mettant les propriétaires à la merci d'intendants invariablement négligents ou appliqués à s'enrichir aux dépens du *barine*, l'absentéisme leur était fatal. Or, les retenant constamment à la cour ou à l'armée, le service en faisait des absents par destination, et c'était donc la ruine inévitable.

Les prédécesseurs d'Alexandre y remédiaient volontiers par de nouvelles concessions de terres et de serfs où ils trouvaient leur compte. Ces libéralités augmentaient, en effet, la dépendance des bénéficiaires au regard du pouvoir dispensateur et elles ne changeaient rien à un ordre de choses que le manifeste libérateur du 2 mars 1762 n'a lui-même pas sensiblement modifié, en raison de la situation où l'évolution générale du corps social dans le cadre de l'autocratie mettait, à ce moment, la classe privilégiée.

L'accession progressive des autres classes aux avantages *positifs* dont elle avait joui exclusivement ne lui en laissait plus qu'une part en quelque sorte *négative*, comme l'exemption de tout impôt personnel ou de l'astreinte aux peines corporelles, — à un privilège près, ou presque, qu'elle retenait et dont elle faisait grand cas, mais qui perpétuait son asservissement. Supprimée en ce qui la concernait, l'*obligation* du service se muait en un *droit* au service, dans des conditions de faveur dont elle fut jalouse de se prévaloir, au mépris d'une liberté dont elle avait perdu le goût. Obtenant d'emblée, quand ils entraient dans

l'armée, le grade des sous-officiers et passant aux grades supérieurs avant leurs camarades roturiers, sans égard pour le mérite ou l'ancienneté, les fils de famille y entraient tous, et les roturiers y trouvaient aussi leur compte. Originairement, le service civil avait été, à ce point de vue, assimilé au service militaire, les hauts emplois y étant réservés de même à la classe privilégiée. Sous Paul, cependant, les difficultés croissantes du recrutement avaient fait admettre des exceptions, qui, multipliées sous Alexandre, ont déterminé une modification profonde dans la vie politique et sociale du pays.

La noblesse en avait seule jusque-là fourni les cadres constitutifs, non seulement dans le gouvernement et l'armée, avec les Saltykov, Panine, Roumiantsov, Vorontsov, Souvorov, Potemkine, Orlov, haute aristocratie ou petits gentilshommes, mais aussi, à de rares exceptions près encore, dans l'ordre intellectuel, avec les Diérjavine, Soumarokov, von Visine. A la supériorité de la fortune et du rang, elle avait joint ainsi celle de la culture. Au cours des premières décades du dix-neuvième siècle, hommes d'État ou militaires, les Kourakine, Novossiltsov, Koutousov, Tolstoy, et hommes de lettres, les Joukovski, Batiouchkov, prince Odoiévski, prince Viaziémski, Karamzine, Pouchkine, maintiennent cette tradition ; mais déjà, au plus haut échelon du pouvoir, Spéranski a paru, et, des mains de Lomonossov, autre fils de paysan, le flambeau de l'inspiration littéraire et de la curiosité scientifique a été recueilli par une troupe grandissante d'universitaires et de séminaristes de même humble origine. En même temps, le développement progressif de l'industrie et du commerce a tendu à déplacer le volume matériel et le poids moral de la richesse acquise, ne réalisant pas encore mais annonçant déjà le fléchissement de la balance du côté d'une bourgeoisie naissante.

Appauvrie d'une part, et, pour le redressement de sa fortune, s'absorbant dans la quête des faveurs de cour, la noblesse sera graduellement évincée de sa situation dominante dans la sphère des intérêts économiques. D'autre part, en dehors de la cour et de l'armée, partout où elles se porteront, ses ambitions rencontreront la compétition, souvent victorieuse, des nouvelles couches sociales.

Dans les carrières relevant de l'État, la roture ne mettait d'ailleurs les concurrents en infériorité qu'au départ. L'anoblissement y était en effet facile à obtenir ; il devenait de règle pour les titulaires des postes quelque peu élevés, où généralement même il était accompagné de l'octroi d'un titre, donnant ainsi naissance à une caste nouvelle, une aristocratie de bureau, dont le rôle et l'influence devaient constamment grandir.

Confondant toutes les classes sous le drapeau de « la guerre patriotique », la crise des années 1812-1815 a précipité cette évolution. On s'est étonné que, pour échapper à ses conséquences et soustraire au naufrage quelque part de sa prééminence sociale, la noblesse ne se soit pas prévalu de cette autonomie provinciale où Catherine lui avait attribué une large place. Avec la police rurale en entier, la justice au premier degré en partie et la nomination à un grand nombre d'emplois, elle avait mis entre ses mains plus d'une moitié de l'appareil administratif et judiciaire. Sous Alexandre, un *oukase* du 4 février 1803 (1) a eu même pour objet d'étendre, pour le choix des fonctionnaires, le pouvoir discrétionnaire des assemblées provinciales. Mais cette mesure n'a reçu jamais fût-ce un commencement d'application et les droits accordés aux autorités autonomes n'ont pas cessé d'être méconnus et violés, la dignité des titulaires outragée. Tel gouverneur refusait de confirmer des élections parfaitement régulières et en était approuvé en haut lieu. Tel autre, donnant audience à une députation d'électeurs, ne quittait pas sa robe de chambre pour les recevoir et les retenait debout, lui-même se prélassant dans un fauteuil. Une assemblée provinciale encourait un blâme sévère pour outrepassement de ses attributions, à raison d'un vote qui, pourtant, portait une protestation de dévouement à l'adresse du souverain (2) !

Ainsi rebutés, grands seigneurs et hobereaux se rejetaient avec d'autant plus d'empressement sur les perspectives plus flatteuses que seule la vie de cour paraissait leur ouvrir et ils y consommaient leur déchéance. Pour faire figure à Saint-Pétersbourg,

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXVII, nº 20608.

(2) Sérédonine, *le Comité des ministres*, t. I, p. 267 et suiv. ; Doubrovine, « la Noblesse russe au commencement du dix-neuvième siècle, » dans *Ancienne Russie*, 1899 ; Korff, *la Noblesse*, p. 421 et suiv.

ils vendaient ou engageaient ce qui leur restait de terres et de serfs, et un prompt désenchantement les attendait. Au soleil même de la faveur impériale, dispensatrice de la manne convoitée, honneurs et profits, ils se voyaient disputer la place par des rivaux qu'ils jugeaient indignes, mais qu'ils trouvaient beaucoup mieux armés pour la lutte, et, loin de leurs domaines ancestraux, de l'aisance relative qu'ils y conservaient, de l'autorité patriarcale qu'ils continuaient à y exercer et du restant de prestige qu'ils en tiraient, déracinés et dépaysés, ils devenaient autant d'épaves en dérive vers le déclassement final.

Ainsi arrivait à ses fins la politique de nivellement, patiemment et inexorablement poursuivie par l'autocratie depuis le quinzième siècle, en même temps qu'entrait dans sa dernière phase cette querelle de préséances, — l'âpre et obstiné *miéstnitchestvo*, — où Pierre le Grand avait déjà réussi partiellement à résorber les ultimes fiertés et ambitions de l'aristocratie domestiquée. En 1812, s'empressant à traîner, dans les rues de Moscou, la calèche de Sa Majesté, un prince et un sénateur se disputaient à qui aurait l'honneur de prendre dans l'attelage la place du bricolier (1).

Parmi les causes qui ont déterminé l'appauvrissement général de cette noblesse, il serait injuste de ne pas relever sa participation à « la guerre patriotique ». Mais, poussée parfois jusqu'à l'héroïsme, sa générosité s'est montrée souvent, en cette occasion, aussi mal ordonnée que la gestion de ses affaires particulières : en 1806 déjà, un décret avait dû être pris contre l'abus des équipements trop luxueux que des gentilshommes de fortune modeste même donnaient aux soldats qu'ils fournissaient pour la constitution des milices (2) ; et précisément la raison essentielle du phénomène en cause s'est trouvée dans les habitudes de dépense excessive, contractées par un grand nombre à une cour qui fut quelque temps la plus fastueuse de toutes celles d'Europe et généralisées par voie de contagion au sein de toute la classe privilégiée. Après Élisabeth, Catherine les a encouragées autant par goût, en donnant elle-même l'exemple, que par calcul, pour mettre ces prodigues à la merci de sa faveur et de ses largesses,

(1) Nathalie Narychkine, *1812*, p. 146.
(2) *Recueil complet des lois*, t. XXIX, n° 22390.

et, pour lui plaire, ils ont dépensé sans compter, avec l'arrière-pensée qu'ils n'y risquaient rien : quand ils n'auraient plus de serfs à vendre ou à engager, la Sémiramis du Nord leur en donnerait d'autres, pour ne pas se priver, dans son entourage, d'un faste qui faisait partie de sa propre splendeur. En fait, elle en a donné largement à qui voulait prendre et Paul a continué : mais, après l'avènement d'Alexandre, les libéralités cessant avec les pompes de cour, la catastrophe s'est produite.

Pour en mesurer l'étendue, à défaut des documents antérieurs, la *revision* de 1843 fournit une indication qui peut être utilisée : moins de vingt ans après la mort du petit-fils de Catherine, le nombre d'*âmes* mises en gage par leurs propriétaires dans les institutions de crédit atteignait 5 575 515 (1), soit, — les chefs de famille entrant seuls en compte, — près de la moitié de la population serve et certainement plus de la moitié de la fortune qui demeurait encore aux mains de la noblesse. Des millions d'esclaves lui restaient cependant et la possession de ce capital humain si grandement amoindri était à peu près tout ce qu'elle retenait de ce qui avait fait sa puissance et son prestige. Moyennant quoi, déchue et avilie à son propre sentiment, ainsi qu'en témoignent les dépositions, unanimes en ce point, des *décembristes*, nobles tous eux-mêmes (2), elle gardait néanmoins aussi, constatation affligeante, un pouvoir discrétionnaire sur plus de la moitié de la population de l'empire, plus de vingt millions encore d'êtres humains, dont le sort n'était que rendu plus misérable par la détresse matérielle et l'abaissement moral où tombaient ces hommes, leurs semblables, qui restaient, cependant, les maîtres à peu près absolus de leurs personnes, de leurs biens et, pratiquement, de leurs vies.

Ils étaient 225 000, ces *dvorianines*, dont 43 000 ne possédant pas plus de 8 « âmes » chacun en moyenne, n'ayant pour vivre que la rente de ce *capital* et le faisant donc valoir dans les conditions que l'on imagine aisément (3).

(1) Khodski, *le Crédit foncier en Russie*, p. 8.
(2) Borozdine, *Lettres et dépositions des décembristes*, p. 79 et suiv.
(3) Vassiltchikov, *la Propriété territoriale*, t. I, p. 411.

II

Le régime du servage tel qu'il demeurait en vigueur dans les premières années du règne d'Alexandre et les projets agités à ce moment et partiellement adoptés pour le réformer ont été esquissés au premier volume de cet ouvrage (1). La suite du règne n'y a apporté aucun changement notable, l'attitude du fils de Paul au regard de ce problème restant également marquée par les mêmes élans généreux et le même défaut de détermination pour les mettre en pratique. Il déclarait en 1814 à Mlle Stourdza que « la suppression du servage était une tâche chère entre toutes à son cœur et que, en dépit de toutes les difficultés, il ne désespérait pas de s'en acquitter avant sa mort (2). » Il se révoltait, cinq ans plus tard, devant la princesse Tourkiéstanov à l'idée qu'on « pût disposer d'un semblant à soi comme d'un meuble (3). » En 1820, il envoyait ses compliments au jeune Pouchkine, après avoir lu, dans son poème intitulé *le Village*, — en manuscrit, car la publication en était interdite, — une strophe commençant par ces vers :

> Peuple, verrai-je un jour la fin de ton martyre
> Et tes chaînes tombant sur un signe du tsar (4)?

Mais, le 10 novembre 1808, il signait un décret qui déterminait les taxes à percevoir sur les ventes de paysans, *avec ou sans terre*, et tranchait ainsi, dans un sens contraire aux intentions apparentes du souverain, un point de droit contesté, en provoquant d'autres mesures législatives de même caractère (5). Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il devait manifester sa volonté de rendre

(1) Pages 86 et suiv.

(2) Comtesse Edling, *Mémoires*, p. 200 et suiv.

(3) Princesse Tourkiéstanov, « Mémoires, » Supplément aux *Archives russes*, 1883, p. 797.

(4) Pouchkine, *Œuvres*, t. I, p. 206 ; Jikharév, dans *Messager de l'Europe*, 1871, n° 7.

(5) *Archives du Conseil de l'Empire*, t. II, 1re partie, p. 115 ; Sérédonine, *le Comité des ministres*, t. I, p. 363.

accessible aux serfs l'achat de terres ; mais, en prenant le ciel à témoin du regret qu'il en éprouvait, il se rendait aux observations de son Comité des Ministres qui trouvait *neuf* raisons pour demander l'ajournement de la question. Il entendait qu'une somme d'un million de roubles fût, aux termes de la loi du 20 février 1803 (1), consacrée à la conversion d'un certain nombre de serfs en « laboureurs libres » ; mais, en soupirant, il prenait acte des déclarations de son ministre des Finances qui disait n'avoir pas de fonds disponibles pour cet objet. Il prenait souci de défendre les serfs contre les abus de pouvoir dont ils devenaient l'objet de la part de leurs maîtres, auxquels il prêchait aussi l'indulgence et la mansuétude à l'endroit de ces malheureux, qu'il encourageait dans leur attente d'un affranchissement prochain ; mais, en 1818, le gouverneur de Moscou faisant fustiger en secret *(kéleïno)* un serf de la comtesse Dmitriév-Mamonov, pour des propos où se trouvait traduit cet espoir, il encourait un blâme sévère de la part du souverain, qui jugeait que le châtiment infligé au délinquant aurait dû être « plus exemplaire » et rendu public (2).

« La noblesse ne voit pas faire un mouvement à l'empereur dans son vaste empire, écrivait cette même année le comte de Noailles, sans qu'elle lui suppose l'idée de tenter sur un point ou sur l'autre la libération des serfs (3) », et la part très active que le souverain avait prise, deux années auparavant, à l'acte libérateur réalisé dans les provinces baltiques (4) semblait justifier les espérances comme les craintes éveillées de part et d'autre. Alexandre stimulait de toute façon le mouvement d'idées et de sentiments qui se développait dans ce sens et dont, tout en le

(1) V. t. I, p. 100, de cet ouvrage.

(2) *Recueil complet des lois*, t. XXVII, n° 20620 ; t. XXVIII, n°s 21442, 21519 ; t. XXX, n° 23530 ; t. XXXVIII, n° 29507 ; t. XXXIX, n° 29824 ; Sérédonine, *loc. cit.*, t. I, p. 331, 333, 345, 349 et suiv. ; Korff, *la Noblesse*, p. 430-436 ; Tourguéniév, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 197 ; Kulczycki, *Geschichte der russischen Revolution*, t. I, p. 71-72.

(3) 6 mars 1818, grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 269.

(4) V. pour cet objet : Himmelstiern, *Versuch über die Aufhebung der Leibeingenschaft in der Ostseeprovinzen;* A. von Gernet, *die Aufhebung der Leibeigenschaft in Estland;* Tobien, *Die Agrarverfassung des Livländischen Festlandes;* Richter, *Histoire des paysans dans les provinces baltiques;* Samarine, *les Marches de la Russie*, t. I, p. 73-74.

condamnant, les membres du département législatif au Conseil de l'Empire disaient, dans un rapport adressé au tsar, qu'il était « dans l'esprit du temps (1) ». Les grands propriétaires s'y montraient généralement acquis. Ne sachant que faire de leurs milliers de serfs, qu'ils engageaient d'ailleurs pour une bonne part dans les institutions de crédit, ils escomptaient une indemnité de rachat qui les aiderait à restaurer leurs finances délabrées. Parmi les propriétaires même de fortune moyenne, beaucoup adoptaient le même parti, cédant à des impulsions d'ordre plus élevé. Rentrant en Russie en 1809, après un long séjour à Paris où l'avait retenue l'éducation de ses fils, Mme Mouraviov-Apostol leur disait : « J'ai une chose affreuse à vous annoncer : « Vous « allez trouver dans votre patrie quelque chose que vous ne con- « naissez pas : des esclaves (2) ! »

De 1808 à 1820, divers nouveaux projets d'affranchissement ont été aussi ajoutés à ceux qu'Alexandre avait mis à l'étude avec ses collaborateurs de la première heure, au sein du *Comité secret*, et deux de ces initiatives émanaient de groupes où figuraient quelques-uns des plus grands seigneurs du temps. Mais aucune n'a abouti. En 1819, Alexandre paraissait prendre le plus vif intérêt à la lecture d'un mémoire que lui adressait pour cet objet Nicolas Tourguéniév. Remerciant avec effusion le gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, Miloradovitch, qui avait recommandé ce travail à son attention, il lui montrait un cachet dont il se servait habituellement et qui portait l'image d'une abeille butinant parmi les fleurs et disait :

« C'est mon emblème... J'ai recueilli déjà un grand nombre d'études se rapportant à ce dessin, qui m'est cher. J'y choisirai ce que j'aurai trouvé de meilleur et je ferai quelque chose (3). » Mais les plus gros propriétaires du gouvernement de Saint-Pétersbourg lui faisant part, en 1816, de l'intention entre eux concertée de remplacer la corvée dans leurs domaines par des redevances légères, il fronçait les sourcils : « A qui, d'après votre opinion, appartient le pouvoir législatif en Russie? »

(1) *Archives du Conseil de l'empire*, t. II, 1re partie, p. 115.

(2) Grand-duc Nicolas, *Portraits russes*, t. II, p. 140.

(3) Lettres de A. Tourguéniév à N. Tourguéniév, p. 164 ; Siémiévski, *la Question des paysans*, t. I, p. 449 et suiv.

Et quatre années plus tard, une adresse lui parvenant où un nombre considérable de hauts personnages, possédant, dans diverses provinces plus de 100 000 âmes, sollicitaient l'autorisation de fonder une société qui se donnerait la tâche d'entamer la solution du même problème, il reprenait avec aigreur le prince Vassiltchikov et quelques-uns de ses amis, porteurs du message :

« Pourquoi vous associer? Vous n'appartenez même pas à la même province... Agissez individuellement et présentez vos projets au ministre de l'Intérieur (1). »

Le problème était, à la vérité, d'une complexité déconcertante. Au farouche tyrannicide Iakouchkine, qui leur offrait la liberté avec la propriété des maisons qu'ils habitaient, en y ajoutant les enclos et des pâturages à utiliser en commun, ses serfs répondaient par un refus catégorique :

« Comme nous sommes, *batiouchka*, nous sommes vôtres, mais la terre est nôtre. Nous voulons rester comme nous sommes. »

Le pire de la servitude, a-t-on dit, est qu'elle arrive à se faire aimer, et, au quatrième siècle de notre ère, sous d'autres cieux, sainte Mélanie la Jeune et son époux, Pinien, en faisaient déjà l'expérience avec leurs esclaves qui, aux douceurs hypothétiques de la liberté, préféraient la certitude d'être nourris, en travaillant peu ou point. Les serfs de Iakouchkine s'inspiraient cependant aussi d'un autre calcul. En disant la terre est nôtre, ils entendaient le domaine entier auquel ils se trouvaient attachés et avec lequel ils se considéraient comme constituant un ensemble indivisible, où le droit du maître sur leurs personnes avait une contrepartie dans l'obligation qui lui incombait de pourvoir à leur subsistance, le domaine entier en répondant. En raison de quoi, ne leur attribuant qu'une portion de ce qu'ils considéraient comme leur bien commun, la loi libératrice de 1861 devait être jugée par eux inique et spoliatrice. Ils ont eu le sentiment d'être

(1) Prince VIAZIÉMSKI, *Œuvres*, t. II, p. 88 ; t. VII, p. 270 ; SIÉMIÉVSKI, *la Question des paysans*, t. I, p. 430 et suiv., 458 et suiv. ; le même, dans *Messager de l'Europe*, 1909, t. II, p. 556 et suiv. ; cf. *Ancienne Russie*, 1871, t. III, p. 366 ; *Archives russes*, 1875, t. III, p. 417 ; ZABLOTSKI-DIÉSSIATOVSKI, *le Comte Kissiélév*, t. II, p. 203 ; t. IV, p. 197 ; cf. *Dix-neuvième siècle*, t. II, p. 145-151 ; *Archives russes*, 1865, p. 1360 et suiv. ; DOUBROVINE, *Correspondance des principaux hommes politiques*, p. 235 ; BOGDANOVITCH, *Histoire du règne d'Alexandre Ier*, t. I, p. 129-130.

dépossédés et ils ont attendu, réclamé davantage — toute la terre.

En définitive, jusqu'à la fin du règne, cette partie du programme réformateur mis en avant par Alexandre à son avènement est restée à peu près au point où l'ont laissée les timides tâtonnements de la première heure, bien que la presse ne cessât, de son côté, de s'y intéresser autant qu'il lui était possible. Son pouvoir était restreint, l'attitude du souverain au regard des manifestations d'opinion qui s'y faisaient jour demeurant également ambiguë et pleine de contradictions. En 1811, paraissait en traduction russe un opuscule du Polonais Valérien Strojnovski, qui préconisait l'affranchissement des serfs par voie d'accords libres entre eux et leurs maîtres. L'œuvre faisant sensation et soulevant une vive polémique, le comte Razoumovski, ministre de l'Instruction publique à ce moment, la faisait saisir et le général Popov, l'homme des préliminaires de Tilsit (1), la dénonçait au souverain comme attentatoire à la sûreté de l'État. Sur quoi, il recevait cette réplique dont le ton est curieux : « Je trouve votre lettre tout à fait hors de propos... Permettez-moi de croire que je sais comprendre les choses aussi bien que vous... Je ne suis pas moins attaché à la patrie commune (2). » Mais le volume n'en restait pas moins prohibé, comme l'avait été en 1804 un « Essai sur l'instruction », où, en s'inspirant d'indications qu'il disait avoir reçues du souverain lui-même, le jeune Pnine, fils naturel du prince Pierre Repnine, développait l'idée qu'on devait affranchir les serfs avant de chercher à les éclairer (3).

Les écrivains russes qui abordaient ce sujet se portaient généralement à publier leurs ouvrages à l'étranger, comme faisait en 1806, un élève de l'Université de Gœttingen, André Kaïssarov, qui recevait du souverain une bague de prix pour une thèse de doctorat où il plaidait en faveur de la suppression du servage (4).

(1) V. t. I, p. 218, de cet ouvrage.

(2) *Archives russes*, 1880, t. II, p. 222 et suiv. ; *Lectures à la Société d'histoire et d'antiquités*, 1860, t. II, p. 203 et suiv. ; 1861, t. III, p. 135 et suiv. ; *Ancienne Russie*, 1871, t. III, p. 335 et suiv.

(3) Soukhomlinov, dans *Revue du ministère de l'Instruction publique*, 1866, CXXX, t. II, p. 33-35 ; cf. « Matériaux pour l'histoire de la censure russe », dans *Lectures à la Société des Amis de la littérature russe*, t. III, p. 8-9.

(4) Wischnitzer, *Die Universität Goettingen*, p. 20 et suiv.

Dans la presse périodique, les publicistes usaient de procédés cryptographiques, où, dès cette époque, ils faisaient preuve d'une grande virtuosité. Ils produisaient, avec un air de parfaite innocence, « en traduction de l'espagnol, » des récits qui étaient censés évoquer les horreurs de l'esclavage sur les plantations riveraines du Mississipi. Ils évitaient aussi de passionner un débat où, de Karamzine à Rastoptchine, les esclavagistes intervenaient de leur côté, sans que, aux violences de langage près que l'ancien gouverneur général de Moscou ne se retenait pas d'y introduire, la controverse fût détournée d'un ton calme et d'un caractère didactique (1).

La note dramatique y a toujours manqué entièrement, peut-être à raison même de l'élément émollient que le fils de Paul y introduisait avec ses palinodies et dont l'attitude de la masse serve elle-même semble s'être ressentie. Pour autant, en effet, qu'une documentation, très insuffisante assurément (2), permet de le reconnaître, le règne d'Alexandre n'a vu se reproduire dans ce milieu aucune velléité même de révolte concertée, comme celles qui, sous Élisabeth et Catherine II, avaient porté les masses serves à l'assaut de la Bastille tsariste. Les faits isolés de rébellion ont été aussi moins fréquents et ont affecté un caractère moins grave que précédemment sous Paul ou postérieurement sous Nicclas. L'élément populaire n'a d'autre part paru à aucun moment associé aux mouvements et groupements révolutionnaires de ce temps, et, bien que sympathisant tous avec la cause de l'affranchissement, les *décembristes* n'ont ni sollicité un appui de ce côté, ni même provoqué le moindre réflexe concurrent. Nobles tous aussi et appartenant même en grand nombre au monde de la haute aristocratie, un abîme les séparait, dans l'ordre intel-

(1) Pour la propagation des idées d'affranchissement dans la littérature russe de l'époque, v. Piatkovski, *Histoire de notre dévoloppement littéraire et social.*

(2) D.-L. Mordovtsov ayant consacré à ce sujet, sous le titre de « A la veille de la liberté » *(Nakanounié voli)*, une étude documentée, son livre a été, en 1890, retenu par la censure et détruit. On s'en trouve réduit ainsi à quelques indications données par Tougane-Baranovski *(les Manufactures russes)* sur les révoltes des serfs attachés aux usines, et par Varadinov *(Histoire du ministère de l'Intérieur)* sur les documents des archives se rapportant à cet objet.

lectuel et moral, de la classe à laquelle les Stiénka Razine et les Pougatchov appartenaient, et, jusqu'au bas de l'échelle, entre hobereaux ne possédant que quelques arpents de terre et *moujiks* voisins, la similitude des conditions d'existence et des mœurs ne suffisait pas à opérer un rapprochement. Creusé par un travail séculaire, dédains invétérés d'un côté, rancunes accumulées de l'autre, le fossé était trop profond et l'élément intermédiaire, organe de liaison entre ces deux parties du corps social dans les pays à formation normale, n'obtenait pas encore dans celui-ci un développement suffisant, s'il n'était pas entièrement absent, comme des observateurs étrangers s'en persuadaient. Pendant son séjour en Russie en 1812, Mme de Staël est arrivée à la conviction qu'il n'y existait aucune façon de tiers état. On pouvait s'y tromper.

III

Trop restreints étaient encore ici le cadre et la base économiques, à l'ampleur desquels, dans tous les pays et à toutes les époques, l'importance de la classe moyenne a correspondu. La grande industrie demeurait en majeure partie aux mains du gouvernement ou de l'aristocratie, et, dans la petite, la constitution de corps de métiers se trouvait entravée par la concurrence que la main-d'œuvre serve faisait à la main-d'œuvre libre. Les possesseurs de quelques milliers ou seulement de quelques centaines de paysans corvéables, recrutaient parmi eux, en les dressant à cette fin, les artisans, menuisiers, serruriers, forgerons dont ils avaient besoin et les besoins des autres particuliers étaient minimes. Les Juifs, enfin, monopolisaient certaines branches du commerce et étendaient leurs prises sur toutes, mais faisaient bande à part.

Entre paysans, d'autre part, et bourgeois, les éléments d'affinité manquaient aussi. Par ses tendances et ses ambitions, ses idées et ses origines, ce tiers état embryonnaire s'apparentait davantage à la classe privilégiée, avec laquelle il avait, en partie, une origine commune. Avant de prendre rang dans la noblesse et même dans la haute aristocratie, les Stroganov avaient été

des commerçants, les Demidov des industriels et, plus généralement même que la noblesse, la bourgeoisie, pour autant qu'il y en avait une, se montrait acquise au mouvement réformateur ou même révolutionnaire, qui, ainsi qu'il a été marqué, n'ébranlait pas la masse populaire.

Ce dernier phénomène avait deux causes : la politique économique du gouvernement, qui, protectionniste ou libre-échangiste, demeurait également peu ménagère des intérêts du monde commercial et industriel, en même temps qu'oppressive, et la place que tenait, l'influence qu'exerçait dans ce milieu un élément étranger, qui, du fait de son tempérament racial, comme de ses mœurs, s'est constitué en ferment révolutionnaire dans tous les organismes sociaux auxquels il s'est trouvé incorporé et où il est arrivé à prendre un grand développement. Et ce développement a dépassé de beaucoup, en Russie, les proportions expérimentées dans d'autres pays, qui, de nos jours encore, le contingent mondial de nationalité juive étant évalué à 14 millions, n'en ont pas recueilli ensemble une part égale à celle dont, à sa dernière heure, l'empire des tsars s'est trouvé sursaturé et accablé.

Ses habitudes parasitaires portaient le peuple d'Israël à reconnaître un lieu d'élection dans cette vaste et inculte contrée, qui offrait les plus grandes facilités aux modes d'exploitation conformes à son génie et qu'il trouvait aussi hospitalière. Comme il ne tardait cependant pas à y accentuer les traits de particularisme ombrageux et d'activité plus épuisante que productive, par lesquels il s'est partout rendu déplaisant à la longue, aux faveurs, dont il a d'abord bénéficié, ont succédé des procédés contraires, sévices injustifiables, voire même dénis de justice révoltants. D'où le double effet de mettre en jeu l'esprit naturellement querelleur ainsi que l'humeur passionnée de cet élément, et, en même temps qu'une apparence de raison, de donner à leur action une portée redoutable. Peretz, l'ami et le conseiller de Spéranski, à l'époque de la toute-puissance du favori, est mort ruiné : créditeur, depuis 1813, d'une somme de 4 000 000 de roubles pour fournitures à l'armée, il attendait en 1820 encore le règlement de ce compte, quand il encourut une mise en vente de ses biens pour un arriéré dans l'acquittement de ses propres redevances au trésor. Une répétition de l'affaire Ouvrard ; mais l'Ouvrard

russe était un Juif ; ses coreligionnaires se comptaient dans l'Empire par millions ; ils tendaient à s'y constituer en corps autonome ; ils y formaient déjà une communauté d'intérêts matériels et moraux fortement organisée, et, tout au long du règne d'Alexandre, favoris d'un jour et parias du lendemain, ils ont créé et étendu autour d'eux une atmosphère de colère et de révolte, dont la bourgeoisie naissante a éprouvé la contagion.

Cependant, et bien que, dans sa *Vérité russe*, Pestel n'ait pas manqué de faire ressortir les erreurs et les iniquités dont elle avait à se plaindre de la part du gouvernement autocratique, et bien que, aux derniers jours du règne, engageant des débats sur les droits de l'homme au péristyle du *Gostinnyï Dvor* de Saint-Pétersbourg, des marchands fissent entendre des propos subversifs, aucun membre de cette classe n'a paru ni parmi les *décembristes*, ni même parmi les simples adhérents des sociétés secrètes. Dans l'organisme social des pays, elle ne figurait encore qu'à l'état de néoplasme amorphe, sans individualité bien définie, partant passif aussi et incapable de réaction, et l'élément juif ne devait porter que plus tard à un dynamisme volcanique le potentiel révolutionnaire qu'il y introduisait (1).

Entre cette bourgeoisie en voie de formation lente et la masse populaire, on apercevait bien, sans équivalent se laissant reconnaître à aucune époque dans aucun autre pays, un corps qui, à ce trait d'originalité, unissait des apparences de vitalité puissante : une sorte de syndicat ou de guilde, constituée sur le principe de la responsabilité mutuelle et fournissant aux commerçants, aux banquiers, aux industriels, des commis, des garçons de caisse, des agents de toute nature, dont l'application et la probité ne se sont jamais trouvées en défaut. « On confie tout sans hésiter à qui fait partie d'un *artiél*, » a écrit Nicolas Tourguéniev (2). En un exemple unique dans son histoire, l'autocratie a, jusqu'au dernier jour de son existence, laissé indemne cette formation, qui, se développant et se consolidant à l'abri de toute ingérence oppressive des pouvoirs publics, semblait devoir survivre à leur effondrement, et, échappant encore à la

(1) Chougourov, « Histoire des Juifs en Russie », dans *Archives russes*, 1904, t. II, p. 91 et suiv.

(2) *La Russie et les Russes*, t. II, p. 154.

ruine simultanée des autres parties de l'édifice social, fournir une base de reconstruction. On sait qu'il n'en a rien été. Les *artiéls* n'ont pas mieux tenu que le reste, et il a paru que l'autocratie n'avait épargné qu'un instrument technique, qui, en ne s'insurgeant pas contre ses méfaits, prouvait qu'il était sans valeur sociale. Sur tout ce qui en représentait une, son poing de fer s'abattait avec une violence que l'Église elle-même a éprouvée sous le règne du catéchumène de Mme de Krüdener et de Photius.

IV

On peut dire des Russes d'il y a cent ans ce que Renan a dit (1) des Romains du temps des Césars : qu'ils n'étaient complets qu'avec leur religion. Avec le grand nombre de nationalités soumises à sa domination, l'Empire a toujours compris nécessairement une variété correspondante de cultes. A la fin du premier quart du dix-neuvième siècle, l'orthodoxie était cependant censée retenir dans son giron plus des deux tiers de la population, quelque 34 millions de fidèles. Plus de 100 000 prêtres, 5 700 moines et nonnes, 27 000 temples dont 450 cathédrales, 384 cloîtres masculins, 99 couvents féminins, 4 Académies ecclésiastiques, 39 séminaires et 298 écoles avec quelque 50 000 élèves constituaient son établissement. Réduite à néant vers le milieu du siècle précédent par des confiscations, sa fortune se reconstituait et était évaluée déjà à 10 millions de roubles. Ce n'était cependant qu'une façade, masquant encore une détresse matérielle affreuse et une pire misère morale.

Depuis que Pierre le Grand l'avait décapitée en la privant de son patriarche, assujettie au gouvernement civil, cette Église se ressentait de ses vices. La richesse que la générosité des fidèles lui restituait était dilapidée ou mal partagée. Des monastères opulents, comme celui de Saint-Georges, sous le patronage de la comtesse Orlov, voisinaient avec d'autres où les moines mouraient littéralement de faim.

(1) *Les Évangiles*, p. 294.

Les desservants des paroisses se trouvaient en grand nombre réduits à la subsistance que pouvait leur fournir le rendement de quelques arpents de terre qu'ils devaient cultiver eux-mêmes et d'un casuel porté au double par Alexandre, par rapport au tarif établi par Catherine, mais ne donnant, à 20 kopecks par office, que 21 roubles par an en moyenne. Fils d'un prêtre, un professeur renommé de l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, D. I. Rostislavov, a vu sa mère mettre au monde une fille dans l'unique pièce qui servait de logement à toute sa famille et où ses parents partageaient avec leurs enfants la couche du dessus de poêle (1). En 1808, a été décidé le remplacement du casuel par un traitement fixe pour le paiement duquel 5 600 000 roubles ont été prélevés sur l'avoir dont l'Église disposait. Mais, après que son affectation à la rémunération du clergé eut été longtemps différée sous divers prétextes, cette somme a finalement reçu un autre emploi, et, pour manger, les desservants n'ont eu d'autre ressource que de solliciter la charité de leurs paroissiens qu'en quittant l'autel, ils rejoignaient au cabaret (2).

Ils étaient presque sans exception fils de prêtres, les écoles ecclésiastiques ne recevant guère que des élèves de cette provenance et la fréquentation en étant, par les lois du 16 juin 1808 et du 27 août 1814, rendue obligatoire pour les enfants mâles des familles sacerdotales, en une application de ce principe de l'hérédité du service qui figurait dans les traditions de l'aristocratie. D'où pléthore de candidats à la prêtrise et constitution de ce clergé en une sorte de caste, où au croupissement intellectuel s'ajoutait, du fait des conditions d'existence susmentionnées, un avilissement moral, dont Paul s'inspirait en déclarant applicables aux ministres du culte les peines corporelles. Alexandre est revenu sur cette décision, mais, le pli étant pris et le souverain n'y regardant pas de près, les prêtres ont été comme par le passé mis à la

(1) D.-I. Rostislavov, « Mémoires, » dans *Ancienne Russie*, 1880, t. XXVII, p. 550 ; cf. *Messager russe*, 1876, t. V, p. 110 ; *Interlocuteur orthodoxe*, 1894, t. I, p. 30.

(2) Znamiénski, *Lectures sur l'histoire de l'Eglise russe*, p. 11 et suiv. ; *Lectures à la Société moscovite des amis de l'instruction religieuse*, 1870, t. XII, p. 320 ; *Messager russe*, 1876, t. V, p. 110.

chaîne et fouettés en public, ne le méritant que trop d'ailleurs dans un grand nombre de cas. « Archevêché et monastères, à Moscou, ne sont que tavernes et boutiques », écrivait un correspondant du prince Alexandre Galitzine qui n'était pas un libre penseur (1).

Ces prêtres étaient le produit d'une éducation, elle-même extrêmement indigente au point de vue matériel comme au point de vue moral. A l'avènement d'Alexandre, avec 185 000 roubles, le budget annuel des écoles ecclésiastiques ressortait à 8 roubles par an et par tête de pensionnaire. Il s'est trouvé en 1820 porté presque au décuple ; mais le nombre des élèves ayant augmenté en proportion, ils devaient, comme par le passé, pour pourvoir au renouvellement de leur garde-robe, rechercher au dehors des travaux salariés, sans dédaigner les plus humbles, quand ils n'employaient pas les loisirs très amples que les études leur laissaient à des passe-temps moins innocents, partagés avec leurs maîtres (2).

L'instruction qu'ils recevaient était au pair avec ces mœurs. L'enseignement théologique avait pour base un manuel, qui, œuvre de l'évêque Théophilacte, prélat à la mode française du dix-huitième siècle et appelé communément « M. de Brienne », du nom de l'archevêque-ministre, ami de d'Alembert et de Voltaire, n'était qu'une compilation du luthérien Buddée. Encore, consacré à un objet d'intérêt religieux, ce travail, si contestable qu'en fût la valeur, distinguait avantageusement l'auteur de ses collègues, les uns, en immense majorité, aussi ignorants qu'indolents, les autres, comme le très érudit Eugène Bolkhovitinov, éditeur de la *Revue historique de la législation russe*, ne se souciant de faire valoir leurs talents et leurs connaissances que dans le domaine de la science profane, ou comme le très éloquent Philarète, versant dans la politique. Charmant ses auditeurs avec d'ingénieux développements sur la combinaison de l'élément lyrique et de l'élément dramatique dans l'office divin, le plus

(1) M. Niévzorov, janvier 1827, Bibliothèque publique de Petrograd, Ms. O., t. III, n° 73.

(2) Znamiénski, *loc. cit.*, p. 225-226 ; « Souvenirs d'un séminariste », dans *Observateur orthodoxe*, 1879, t. IX, p. 118-119 ; G.-P. Barski, dans *Ancienne Russie*, 1888, t. LVII, p. 115 ; cf. *Messager russe*, 1868, t. IV, p. 447.

brillant professeur de l'Académie ecclésiastique, — orthodoxe, — de Saint-Pétersbourg, à cette époque, fut Fessler, ancien prêtre catholique, nominalement converti au protestantisme, mais libre penseur avéré (1).

« Si, a écrit un des rares prélats du temps dont on puisse évoquer la mémoire avec éloge, de jeunes gens en petit nombre gardaient en quittant ces écoles les qualités nécessaires à leur vocation, ou seulement quelques principes de morale et de religion, ils ne les devaient qu'à l'éducation première apportée dans ce milieu dépravant (2). » Plutôt qu'à la préparation de bons prêtres, dans l'ordre religieux ou moral, cet enseignement servait, dans l'ordre intellectuel, à la formation de cette pléiade de *popovitchy*, parmi lesquels, au cours du dernier siècle de son existence, la bureaucratie tsariste a principalement recruté son personnel et dont Spéranski a été un représentant, — très au-dessus d'ailleurs du niveau commun.

Mais, pour la vie religieuse du peuple russe, l'Église orthodoxe elle-même perdait toute valeur, et si, se dégageant du courant qui prévalait dans leur milieu, quelques rares écrivains ecclésiastiques s'appliquaient à faire œuvre de leur ministère, théologiens comme l'archiprêtre de Saint-Pétersbourg, Grégoire Mansviétov, et son collègue de Moscou, Jean Kandorski, ou moralistes, comme Innocent Smirnov et Jean Kotchetov, leur apostolat rencontrait le vide, au sein d'un public qui goûtait davantage les pointes d'esprit voltairien dans les sermons d'un Théophilacte, les tendances protestantes dans la propagande de la Société biblique, ou les disciplines romaines dans le prosélytisme des Jésuites (3).

Elle se mourait, spirituellement parlant, cette Église, d'être devenue une fonction de l'État, avec, à la tête de son Saint-Synode, des dirigeants comme ceux qu'Alexandre a successivement appelés à ce poste, du comte Khvostov, mauvais rimeur, objet de la dérision générale, Iakovlev, homme instruit et éner-

(1) Philarète, « Souvenirs, » dans *Observateur orthodoxe*, 1868, t. VIII, p. 517 ; A.-V. Gorski, *Journal*, p. 88 ; *Messager ecclésiastique*, 1862, t. II, p. 374.

(2) L'évêque Macaire, dans *Messager russe*, 1868, t. IV, p. 450.

(3) V. t. II, p. 424 et suiv., de cet ouvrage.

gique, mais bureaucrate féroce (1), au libertin débauché qu'était le prince Galitzine à son entrée en fonction. Dans les dernières années de son règne, le fils de Paul a témoigné d'une grande sollicitude au regard même des pratiques du culte orthodoxe. Il lui est arrivé de gourmander son Comité des ministres au sujet d'un fonctionnaire qui avait pu, pendant onze ans, se dérober au devoir de la confession annuelle (2). Mais le côté faible de la vie religieuse dans ce pays ne se trouvait pas dans l'inobservance de ces formes extérieures. Les masses populaires n'encouraient à cet égard aucun reproche, et, dans telle maison aristocratique même, dont les maîtres faisaient ouvertement profession d'incrédulité, voire d'athéisme, la chatte favorite aurait vainement réclamé un morceau de viande en temps de carême. Le malheur était que, pour le plus grand nombre de ceux qui s'y astreignaient, ces pratiques épuisaient toute la religion, en s'accompagnant, jusque dans les milieux relativement éclairés, d'une indifférence absolue pour le fond spirituel des rites familiers, voire d'une ignorance complète au regard de leur sens et de leur base dogmatique. Tel gentilhomme, lecteur de Voltaire et de Rousseau, se représentait la Trinité comme composée du Père, du Fils et de la Sainte Vierge (3). En devenant fonction du pouvoir politique, l'Église s'est trouvée dépossédée du gouvernement des âmes et condamnée à cet effacement progressif dont les conséquences ont apparu récemment.

V

Sa déchéance et son avilissement ont coïncidé, il y a cent ans, avec un glissement du monde russe tout entier sur la pente d'une décomposition morale, dont la crise finale du régime autocratique a également revélé l'étendue. C'est à tort, cependant, qu'on a voulu établir entre les deux phénomènes un rapport de cause à

(1) V. ses « Mémoires, » dans *Monuments de la nouvelle histoire russe*; cf. Blagovidov, *les Procureurs généraux du Saint-Synode*, p. 330 et suiv.

(2) Sérédonine, *le Comité des ministres*, t. I, p. 589.

(3) *Messager russe*, 1876, t. V, p. 105 ; *Ancienne Russie*, 1894, t. LXXXII, p. 183.

effet. Bien qu'en corrélation certaine, ils se laissent reconnaître comme des diathèses secondaires, procédant parallèlement d'une cause commune : l'autocratie toujours. Agent de démoralisation à haute puissance, elle a produit des effets dont Gogol a pris note à sa façon en mettant dans la bouche de l'un de ses personnages la boutade célèbre : « Il n'y a qu'un honnête homme dans toute la ville, encore est-ce un cochon. » Sous la plume d'un humoriste, le trait ne peut être recueilli qu'en tenant compte du grossissement propre à ce mode d'expression. Le régime dépravateur serait mort beaucoup plus tôt de ses propres œuvres, si, aux derniers jours même de son existence, de braves gens ne s'étaient pas trouvés, même parmi ses soutiens. Mais, il y a cent ans déjà, l'espèce en devenait assurément assez rare.

Avec l'affaiblissement du sentiment religieux qui y correspondait, cette corruption des mœurs a été faussement aussi attribuée par la plupart des Russes à l'influence française. Celle-ci ne pénétrait pas dans les milieux populaires ; au sein du monde aristocratique lui-même, elle s'est exercée beaucoup plus en surface qu'en profondeur, et, pendant la plus grande partie du règne d'Alexandre, elle a été contrariée par un très fort courant de gallophobie, sans que la religion ou la morale y gagnassent.

Les informations que nous possédons sur ces aspects de la vie russe au commencement du dix-neuvième siècle sont malheureusement très incomplètes, et, au regard de la partie la plus nombreuse de la population, elles ne permettent pas d'étendre les indications qui ont été déjà données au cours de ces études. Mais, dans l'ordre des valeurs intellectuelles et morales, plus qu'en tout autre pays, la classe privilégiée a été, dans celui-ci, historiquement représentative, le développement commun, idées, sentiments et mœurs, ayant, dans une très large mesure, procédé de ce noyau.

En s'y généralisant, à cette époque, les manifestations d'irréligion n'étaient encore, pour une bonne part, que de l'affectation : affaire de mode, comme la galanterie d'alcôve, les jabots de dentelles ou les vapeurs, et, dans cette mesure, elles portaient la marque française, leçon de Voltaire, ou de Mathieu de Montmorency, à l'époque où, très apprécié en Russie, cet émigré n'annonçait pas le futur ministre réactionnaire de Louis XVIII. « Les Français nous apprennent tout, écrivait Chichkov avec

chagrin ; nous habiller, marcher, demeurer debout, parler, chanter, saluer et même tousser, nous ne savons rien faire autrement que d'après leur enseignement ». Il exagérait quelque peu la portée de ce magistère et en abaissait en même temps le caractère. Ce que les élèves russes lui empruntaient, c'étaient sans doute les traits les moins recommandables du modèle proposé et les plus bas. Ils en retenaient cependant aussi des suggestions d'ordre plus élevé, telle la notion du point d'honneur, qui, avec la pratique du duel, a, il est vrai, causé d'emblée la mort des deux plus grands poètes du pays, mais qui a eu aussi pour effet certain de relever le niveau d'une socialibité attardée dans des formes grossières. Les produits de la littérature française, à la demande desquels les libraires de Moscou, Lavaux et Courtenaire, ne pouvaient suffire, étaient de l'espèce la moins digne d'intérêt ; des lecteurs russes en nombre grandissant recherchaient cependant les classiques français ; quelques-uns disputaient aux amateurs parisiens des raretés bibliographiques, comme l'*Adonis* de La Fontaine, calligraphié par Jarry, qui figurait dans la bibliothèque du prince Michel Galitzine à Moscou (1). Ceux de ses compatriotes qui prenaient le chemin de Paris n'y étaient pas tous attirés et retenus par le goût des élégances et des distractions frivoles. Joukovski y suivait le cours de Villemain ; Sverbéiév retrouvait à la Sorbonne le souvenir des années d'études de Trédiakovski ; pour atteindre ce foyer du savoir, le futur grand mathématicien Ostrogradski dépensait ses dernières ressources ; le graveur Iordan le rejoignait pour se perfectionner dans son art et l'actrice Kolossova pour demander à Mlle Georges et à Talma le secret de la perfection qu'elle ambitionnait d'atteindre dans le sien.

Dans les choses de l'esprit, très puissante sous Catherine II, l'influence française s'est affaiblie sous son petit-fils, cédant du terrain à la marée montante du germanisme. Elle est restée dominante dans les mœurs de salon, où, tout compte fait, elle a été bienfaisante, les affinant, sans qu'elle arrivât à y éliminer certains traits d'originalité barbare, qui, au témoignage de Rastoptchine, donnaient aux intérieurs les plus aristocratiques « un air de

(1) G.-D.-L., *Moscou, avant et après l'incendie*, p. 15.

bouge et de taverne (1). » Dans le commerce de leurs éducateurs français, les *barines* russes contractaient bien une inclination à la recherche des élégances matérielles, avec le goût des beaux meubles et des bibelots de prix ; mais, aucun souci du confort le plus élémentaire ou de la propreté. Ils campaient dans leurs maisons plutôt qu'ils n'y logeaient, et, dans leurs déplacements, en un prolongement des habitudes nomades de leurs ancêtres, ils emmenaient, mobilier et personnel, tout leur établissement, en des caravanes, comme celle dont Pouchkine nous a tracé le tableau savoureux d'après des souvenirs personnels :

« En tête, sur un grand cheval espagnol, marchait le piqueur polonais, Koulikovski, ainsi surnommé à cause de son long nez (2). La fonction habituelle de ce personnage consistait principalement à parcourir les villages avoisinant la résidence du maître et à montrer aux paysans une lanterne magique. Dans ces tournées, il montait un chameau. Accompagnant le *barine* en voyage, il donnait, avec un cor de chasse, le signal des départs et des haltes et il précédait immédiatement le cabriolet du maître que suivait une voiture fermée pour le cas de pluie. Sous le siège de cette voiture, était la place du fou favori qui passait pour avoir tenu autrefois le même emploi auprès de Paul Ier. Derrière venait une file de carrosses avec les enfants du *barine*, leurs « madames » (3) et les femmes de chambre ; puis un long fourgon portant des fous encore, des nègres et des nains. Un autre emmenait une meute de lévriers ; un troisième un assortiment d'instruments à vent ; un quatrième, traîné par seize chevaux, le service de table et plusieurs encore des meubles de toute espèce (4)... »

Dans les rapports sociaux, d'autre part, l'imitation des modèles français rencontrait de multiples obstacles, dont, au rapport de divers contemporains russes et étrangers, le plus grand se serait trouvé dans l'absence complète d'un élément et le plus essentiel de la vie de salon au mode occidental.

(1) Rastoptchine, « Mémoire sur l'année 1812 » dans *Ancienne Russie*, 1889, t. LXIV, p. 659 ; J. de Maistre, *Correspondance diplomatique*, t. I, p. 37 ; Mme de Staël, *Dix années d'exil*, p. 291-293 ; Haumant, *la Culture française en Russie*, p. 219 et suiv.

(2) *Koulik* veut dire en russe bécasse.

(3) Gouvernantes françaises.

(4) Pouchkine, *Œuvres*, t. IV, p. 342.

VI

Au cours du séjour qu'elle a fait en Russie de 1805 à 1807 l'amie anglaise de la princesse Dachkov, miss Wilmot, a observé que les femmes de ce pays n'avaient d'esprit que pour se plaindre des bijoutiers russes et vanter leurs émules français. Quelques années plus tard, Mme de Staël se persuadait que la galanterie et l'amour même ne jouaient qu'un rôle très restreint dans les relations mondaines des Pétersbourgeois et des Moscovites. On serait tenté de croire que l'illustre voyageuse en jugeait d'après une expérience personnelle que l'on pourrait tenir pour insuffisamment concluante. Mais l'auteur des *Mémoires secrets sur la Russie*, Masson, a écrit : « Ce n'est point en Russie qu'il faut chercher des Julies, amantes d'un Saint Preux... Le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions. On aurait de la peine à y trouver l'étoffe d'un roman. » Recueillant les confidences d'un étranger, Pouchkine s'est entendu dire qu'en aucun pays d'Europe, il ne s'était autant ennuyé, parce qu'il n'avait trouvé nulle part des femmes aussi peu divertissantes, et le poète a paru n'y point contredire (1). Cependant, le roman a si bien existé dans les salons de Saint-Pétersbourg, au temps où l'auteur d'*Eugène Oniéguine* a vécu, que lui-même en est mort, et, pour introduire dans la société russe de l'époque un type de femme parée de tous les charmes de l'esprit et du cœur, il n'a pas été nécessaire qu'un colonel des chevaliers-gardes, Alexandre Lvovitch Davydov, épousât cette délicieuse Aglaé de Gramont, que Pouchkine a chantée (2) et qui, dans « la petite Capoue » du faubourg de Kamionka, au gouvernement de Kiév, où il a été son hôte, a fait les délices de tous les Russes de distinction, ses contemporains. Avec des traits en plus de cette excentricité, qui devait longtemps encore rester commune à la plupart des personnalités marquantes dans ce pays, et Voltaire en moins, le règne d'Alexandre a connu

(1) Pouchkine, *Œuvres*, t. IV, p. 365.
(2) « *Aglaé* », *Œuvres*, t. I, p. 237.

même une Madame du Châtelet russe, Eudoxie Ivanovna Galitzine née Izmaïlov et appelée communément « princesse nocturne », sans qu'elle dût ce surnom à aucun des écarts de conduite qu'il ferait supposer. Une bohémienne lui ayant prédit que la mort viendrait la trouver la nuit, pour ne pas se laisser surprendre par cette visiteuse, elle ne gagnait son lit qu'au lever du soleil, et le jour tombant, après avoir travaillé à la composition d'un volumineux ouvrage qu'elle intitulait *l'Analyse de la force* et auquel, quand il fut publié en 1837, le savant Ostrogradski a reconnu un grand mérite, c'est passé minuit seulement qu'en son palais de la rue Millionnaïa, rempli d'objets d'art choisis avec goût, elle recevait de nombreux amis, les entretenant trop souvent à leur gré de science ou de politique, mais les charmant quand même. « Que fait la poétique, l'inoubliable, l'anti-constitutionnelle, l'anti-polonaise, mais toujours divine princesse Galitzine? » écrivait en 1823 Pouchkine à Alexandre Tourguéniév (1).

Pour que les salons des deux capitales soient devenus une puissance, redoutée par Catherine, ménagée par Alexandre, il faut que des femmes s'y soient trouvées qui ne ressemblaient pas à des « momies dans un hypogée égyptien », comme en jugeait l'interlocuteur de Pouchkine. Avant de s'expatrier, Mme Swetchine, « la grande conversatrice », n'est pas restée muette au lieu de sa naissance, et, avec Mme de Krüdener, l'une associée à la propagande religieuse ou politique que la baronne exerçait, l'autre la combattant, les deux sœurs nées Vsiévolojski, princesse Anne Serguiéiévna Galitzine et princesse Sophie Mechtcherski, ont joué un rôle de quelque importance. Dans la galerie de figures intéressantes à divers titres dont l'histoire du règne d'Alexandre a retenu l'image, on peut même dire qu'à quelques exceptions près, les traits en relief, cœur et même esprit, l'emportent du côté féminin. Jusque dans la tragique aventure de décembre 1825 où il n'y a pas eu de héros, des héroïnes ont paru. Belle, gracieuse, très instruite, parlant à la perfection plusieurs langues, musicienne consommée et douée d'une voix remarquable, Marie Nicolaiévna Raievski, grand'mère d'un écrivain connu de notre temps (2),

(1) Pouchkine, *Œuvres*, t. VII, p. 62.

(2) Le prince Serge Volkonski, auteur de plusieurs ouvrages sur le théâtre en Russie et en Europe.

avait, en obéissance au vœu de ses parents, épousé, à dix-neuf ans, un général en retraite, le prince Serge Volkonski, d'âge à pouvoir être son père. Moins d'un an après, relevant à peine de couches fort laborieuses, elle ne se laissait pas retenir par les supplications de sa famille, les remontrances affectueuses du souverain lui-même et, en plein hiver sibérien, elle rejoignait ce mari aux mines de Blagodat et s'agenouillait dans la neige pour baiser ses chaînes. Vingt ans durant, elle allait partager avec lui l'atroce existence du bagne, faisant effort pour lui en adoucir les tourments, s'employant aux soins les plus humbles, et, comme sous nos yeux beaucoup de ses compatriotes au milieu d'épreuves parfois aussi cruelles, — gardant le sourire (1). Et elle a eu des émules. On sait que *toutes* les femmes des *décembristes* ont suivi leurs époux dans l'exil. La fidélité conjugale n'a jamais fait partie des qualités des femmes russes, bien que Pouchkine ait certainement voulu donner à sa *Tatiana* un caractère de type, sans prévoir le démenti que lui réservait l'histoire de son propre foyer. Il est donc permis de supposer que Marie Nicolaiévna et ses compagnes ont cédé, du moins en partie, au souci de faire acte de solidarité révolutionnaire, comme, en les suivant au cours des campagnes de 1813-1815, les femmes des vieux compagnons d'armes de Koutousov se sont inspirées d'une ferveur patriotique. Mais, dans les deux cas, et le premier surtout, le geste était beau.

La lourde pesée de l'autocratie laissait aux femmes, dans leur sphère, beaucoup plus de liberté et beaucoup moins de facilité aux hommes pour donner leur mesure et remplir leur mérite, comme, après Spéranski, Iérmolov l'a éprouvé, condamné sous Nicolas, en pleine vigueur de corps et d'esprit, à achever sa vie dans la retraite. Pour quelques-uns, autant que d'exutoire à une surabondance d'énergie vitale laissée ainsi sans emploi comme au goût de l'indépendance qui ne pouvait être satisfait autrement, l'excentricité était un masque. Nommé en 1803 gouverneur militaire d'Orenbourg, poste qui, pour un homme de son rang, équivalait presque à une façon de disgrâce et d'exil, le prince Grégoire

(1) Elle a, sans un mot de plainte, tracé l'image de cette partie de son existence dans des Mémoires que son fils a publiés. A consulter aussi un recueil de documents se rapportant à sa famille qui a été publié en 1900 par la princesse E. G. Volkonski.

Siémionovitch Volkonski ne s'est fait longtemps remarquer que par la bizarrerie de ses costumes, la quantité énorme d'eau de Cologne dont il s'inondait et les distributions incessantes de bonbons et autres friandises qu'il opérait dans les rues, tout en récitant à haute voix des prières accompagnées de génuflexions, — jusqu'au moment où la répression efficace d'une révolte de la population indigène et la prompte mise en exploitation d'un gisement précieux d'étain découvert dans la steppe kirghize le revélaient homme de ressources insoupçonnées. Aux côtés de sa rayonnante compagne, le mari de Mme Swetchine est resté dans l'ombre. Gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, avec plus de docilité et moins de scrupules, il aurait pu cependant fournir une brillante carrière (1). Il a préféré laisser un témoignage de haute conscience dans son testament que l'on ne peut lire sans émotion et où, les facilités pour faire fortune ne lui ayant pas manqué au poste de surintendant des subsistances qu'il a aussi occupé, il a demandé pardon à son petit-fils et à ses petites-filles de « n'avoir à leur léguer ni richesses ni célébrité, faute de moyens qu'il eût dû posséder pour les acquérir (2). »

L'autocratie éliminait automatiquement en quelque sorte les capacités comme les vertus, et la Russie d'Alexandre Ier a dû en posséder un fonds considérable pour que, tout en s'acheminant à une catastrophe que ce règne a rendue inévitable, elle gardât une apparence de puissance dans sa situation politique et réalisât même des progrès dans son développement intellectuel.

(1) K. Waliszewski, *le Fils de la grande Catherine*, p. 560-581.
(2) Archives de feu le prince Alexandre Gagarine.

CHAPITRE XIII

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

I. Contact plus intime pris avec l'Occident à la suite des guerres napoléoniennes. Impulsion qui en résulte dans la vie intellectuelle du pays et obstacles qui s'opposent à son développement. « Le ministère de la propagation des lumières » et « l'Éclipse ». — II. Défauts de l'organisation scolaire. Indigence de l'enseignement primaire et vices de l'enseignement supérieur. Les universités manquent d'élèves. L'élément étranger dans le corps enseignant. Encore les *Kulturtraeger*. L'enseignement mutuel. L'éducation domestique. Les précepteurs français et leurs émules allemands. Les pensionnats de langue française. L'abbé Nicolle. « Écoles de perroquets. » Critiques fondées et reproches injustes. — III. Les lettres. Occidentalisme et nationalisme. Vers une culture originale. Progrès réels et illusions. Prédominance de l'individualisme dans le développement littéraire et caractère aristocratique de ce mouvement. — IV. Les Mécènes. Michel Mouraviov et les Tourguéniév. Roumiantsov. Stroganov. Ouvarov. Entrée en jeu de l'élément collectif. Essais de littérature populaire. — V. L'évolution littéraire sur les traces de l'Occident. L'avènement du romantisme en Russie. Parallélisme des phénomènes et différences. La formation d'une langue littéraire. — VI. Les cercles littéraires et leurs rivalités. La *Biessiéda* et l'*Arzamas*. Stérilité commune. Prédominance persistante du facteur individuel. — VII. L'époque de Karamzine. Formation intellectuelle et morale de l'écrivain. Le talent et le caractère. L'historien et le romancier. Mérites et défauts de son œuvre. Le premier professionnel des lettres en Russie. — VIII. Naissance d'une corporation littéraire. L'élément féminin. « La Sapho russe ». Anne Bounine. Les faveurs de cour et les rigueurs de la censure. I. Pnine. Un émule russe de La Fontaine. Krylov. Les risques de la parole libre et l'abri du silence. Le premier lyrique russe. Joukovski. L'*aurea mediocritas*. — IX. Le théâtre. L'école classique. Le prince Chakhovskoy et Oziérov. Un essai d'émancipation et une carrière brisée. Griboiédov et « Le malheur d'avoir trop d'esprit. » L'origine militaire de la scène russe. Au Corps des Cadets. La théâtromanie. Elle ne produit aucun chef-d'œuvre. Une grande promesse. Pouchkine. — X. Les débuts du poète. Sa place dans la littérature universelle. Ses droits au titre de poète national. — XI. La presse. Multiplication de ses organes. Son rôle dans « la guerre patriotique » et sa déchéance. Elle est réduite à ne s'occuper que de critique littéraire ou artistique. — XII. L'art. Le phénomène de régression. L'assujettissement au patronage du monde aristocratique et à l'imitation des modèles occidentaux. Le rôle d'Alexandre dans ce domaine. Les embellissements de Saint-Pétersbourg et les collections de l'Ermitage. Pour le décor. Préférence donnée aux étrangers. Les artistes serfs. Peintres et musiciens. L'école italienne

et l'école française. Boieldieu à Saint-Pétersbourg. Le premier oratorio russe. Diékhtiarev. — XIII. Le progrès scientifique. Encore des soldats. « La Société des mathématiques » et « l'Institut des guides ». Faible développement dans le domaine des sciences sociales et de la philosophie. Insuffisance des moyens matériels. Les sociétés scientifiques et les Académies. Résultats médiocres. Les croisières scientifiques. Premier voyage des marins russes autour du monde. Luxe et misère. La politique de « la poudre aux yeux ».

I

Pour la puissance matérielle du « colosse », alors même que par l'écroulement de l'hégémonie napoléonienne et les triomphes obtenus sur tous les fronts de bataille, elle semblait portée à l'apogée, le premier quart du dix-neuvième siècle a néanmoins marqué le commencement d'un déclin qui n'a plus cessé de s'accuser. Pour la vie intellectuelle du peuple russe, il a ouvert, au contraire, une période où, entravé, dévoyé et vicié par les erreurs et les défaillances des pouvoirs dirigeants, son développement devait, cependant, se poursuivre. Surprenante à première vue, cette différence s'explique aisément. Dans l'ordre politique, bien qu'il ne cessât d'augmenter son armée, l'adversaire finalement victorieux de Napoléon a, en fait, poussé à la ruine, en le gouvernant mal et en tendant ses ressorts à l'excès, l'appareil de force dont il disposait et dont l'usure était depuis longtemps apparente. Dans l'ordre moral, par l'impulsion que ses premiers actes ont donnée au monde de la pensée russe, par les courants nouveaux que ses velléités de réforme n'ont cessé d'y introduire, l'élève de La Harpe a fait œuvre d'animateur et créé un mouvement que ses efforts ultérieurs de réaction n'ont plus eu pouvoir d'enrayer complètement. L'esprit est plus fort que la matière, et, dans cette sphère, les rigueurs elles-mêmes du régime de l'« Éclipse », comme, énervantes et épuisantes à d'autres égards, les épreuves de dix années de guerre, ont exercé parfois une influence stimulante et fécondante.

Contrarié à la fin du règne de Catherine et brutalement interrompu sous Paul, le contact avec la vie intellectuelle de l'Occident s'est trouvé, après l'avènement d'Alexandre, non seulement rétabli mais considérablement élargi. Et l'effet en a été comme d'une

digue rompue. En un flot impétueux, science et art, philosophie et religion, tout le produit accumulé de la culture occidentale s'est, pendant quelques années, déversé sans obstacle à travers la steppe moscovite, y créant des impressions, y éveillant des curiosités, y suscitant des appétences nouvelles. A la faveur d'une réceptivité dont la puissance, chez les hommes de cette race, répond à l'étendue des horizons que la nature et l'histoire ont ouvert devant eux, toute cette provende d'importation, fleurs et fruits, aliments et toxiques, a été absorbée avec une avidité où l'absence de discernement excluait le choix, et une grande confusion d'idées en est naturellement résultée, mais aussi un accroissement considérable de richesse et d'énergie.

D'autre part encore, par leur intervention dans les guerres napoléoniennes et les services ainsi rendus à la cause commune, en même temps qu'ils pénétraient plus avant dans l'intimité du monde européen et y contractaient des liens plus étroits, les Russes prenaient du rôle qu'ils étaient capables d'y jouer une conscience qui était pour eux une révélation et ils y gagnaient ce sentiment de confiance en soi-même qui est la première condition de tout pouvoir créateur comme de toute originalité.

Le résultat n'a pas eu, à beaucoup près, l'ampleur que l'orgueil national s'est plu à lui attribuer. Tel quel, dans les conditions où il a été obtenu, on ne saurait y méconnaître l'indice de possibilités tout au moins, propres à satisfaire les ambitions les plus hautes. Mais, il y a cent ans, deux ou trois siècles d'une culture, où il n'avait eu aucune part, séparaient encore ce peuple de ses rivaux d'Occident, qu'il a prétendu aussitôt égaler ou même dépasser ; pour l'accession aux formes supérieures de la vie intellectuelle, ses disponibilités immédiates demeuraient très restreintes, et, dans la seconde partie de son règne, l'élève de La Harpe mué en un disciple de Photius s'est de tout son pouvoir employé à les réduire.

Muselant la presse, mutilant l'école, il a réussi principalement à jeter dans des chemins de traverse et les égarements d'esprit qu'elle y contractait inévitablement cette *intelligentia* russe qui, prenant un jour la tête du mouvement réformateur, devait le conduire à de si folles expériences. Mais il a aussi, dans tous les autres champs qu'il s'était piqué d'abord d'ouvrir à son activité, entravé l'effort auquel une noble émulation la portait.

II

Dans le nouvel édifice scolaire, pompeusement inauguré en 1804, le plan seul d'ailleurs a répondu aux ambitions hyperboliques qui l'avaient fait concevoir. Dès le 24 janvier 1803, décision avait été prise de créer au moins une école par paroisse ou, au pis aller, deux paroisses voisines (1). On voulait faire grand. Mais, ainsi que l'observation en a été faite déjà (2), c'était projeter à contresens et vouloir l'impossible. Intellectuelles ou matérielles, les ressources manquaient pour une telle œuvre et Catherine était mieux inspirée en se souvenant qu'au temps où le monde européen tout entier y cherchait des foyers de savoir, l'Italie du quinzième siècle avait possédé des universités par dizaines avant qu'y existât une seule école primaire. En fait, l'effort du règne d'Alexandre dans ce domaine devait, d'après les données officielles, aboutir à la création de 337 écoles paroissiales et de 193 écoles de district. Mais l'enseignement supérieur et secondaire n'a pas été mieux doté, avec 9 gymnases seulement, aux programmes hyperboliquement enflés qui les assimilaient presque à des universités et 3 nouvelles universités seulement (3), dont on connaît le sort sous le régime auquel les Magnitski ont présidé. En 1824, on compta à celle de Saint-Pétersbourg 38 professeurs et maîtres et 51 élèves (4) !

Dans tous les établissements, l'outillage scientifique était insuffisant et dans la plupart extrêmement indigent, avec des disparités choquantes. Au gymnase de Koursk, en 1819, les quakers Allen et Grellet trouvaient une bibliothèque de 6 650 volumes, un cabinet de minéralogie et un musée d'instruments agricoles (5) ; mais l'Université de Moscou n'avait à montrer aux étrangers

(1) *Recueil complet des lois*, t. XXVII, nº 20597 ; *Recueil de décisions se rapportant au ministère de l'Instruction publique*, t. I, p. 13.

(2) V. t. I, p. 74, de cet ouvrage.

(3) Krusenstern, *Précis de... l'état de l'instruction publique en Russie*, p. 195 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 76.

(5) *Life of William Allen*, t. II, p. 57 et suiv.

qu'un cabinet d'histoire naturelle, fortuitement recueilli dans la dépouille d'un prince polonais, Jean Jablonowski, victime des confiscations ordonnées par Catherine, et toutes les richesses de même genre acquises au domaine de l'instruction publique, dans ce pays, portaient le même caractère d'occasion et de bric-à-brac. Mais sa pire misère apparaissait encore dans le corps enseignant qui restait à former et au défaut duquel, précisément, la multiplication des écoles populaires était une impossibilité.

Les Universités le recrutaient pour la plus grande part en Allemagne, d'où les *Kulturträger* s'offraient en abondance, non sans débattre âprement les conditions matérielles des engagements que, après les avoir contractés, ils n'hésitaient pas à rompre, pour peu que d'autres, plus avantageux, leur fussent offerts ailleurs. Tel a été, notamment, le cas de l'auteur, depuis fort discuté, des *Prolegomena ad Homerum*, Frédéric Auguste Wolff. L'Allemagne ne lâchait pas volontiers des sujets de cette autorité et célébrité, n'hésitant pas à s'imposer, pour les retenir, les sacrifices nécessaires, et la Russie n'avait donc chance de recueillir que des doublures, au plus grand nombre desquelles Nicolas Tourguéniév pouvait, sans leur faire grand tort, appliquer l'épithète de « brutes savantes ». Cependant, dédaignée par Wolff, l'Université de Kharkov se voyait solliciter, pour une chaire, par un savant de quelque renom aussi qui, pour prix de ses services, n'ambitionnait que l'honneur de les avoir rendus. Celui-ci était un Italien, Vincent Cuoco, historien, publiciste, homme d'État et auteur d'un ouvrage estimé sur les révolutions de Naples (1), et son procédé marquait, entre deux types de culture, une différence dont un conflit récent a fait ressortir la portée.

Jusqu'en 1807, bien que la faculté de médecine n'y existât que de nom, avec des appareils d'anatomie et de chirurgie qui dataient des premières années de Catherine, l'Université de Moscou a dû à son curateur, Michel Mouraviov, une certaine vitalité et la formation auprès de ce foyer de plusieurs sociétés scientifiques, dont celle d'*Histoire et d'Antiquité* a, par *oukase* du 18 juin 1804, obtenu le privilège de recevoir communication de

(1) Bagaliéï, *Essai d'une histoire de l'Université de Kharkov*, t. I, p. 229 et suiv.

toutes les vieilles chroniques conservées dans les archives des établissements publics ou des monastères. A ce moment aussi, l'*Alma Mater* moscovite a compté plus de 900 élèves. Mais Mouraviov disparaissant, ces heureux commencements n'ont pas eu de suite. En 1812, l'Université s'est vidée, sa bibliothèque et ses collections ont péri, et, au cours des années suivantes, le régime de « l'Éclipse » a étendu son voile funèbre sur ces ruines (1).

Diverses causes éloignaient d'ailleurs la jeunesse russe des établissements de cet ordre. Coûteux et donc point accessible à des étudiants sans fortune, ce complément d'études n'ouvrait lui-même accès qu'à la carrière pédagogique que les familles riches dédaignaient, donnant la préférence aux écoles militaires ou aux pensionnats privés, qui, avec les langues étrangères et les bonnes manières, inculquaient à leurs élèves tout le fonds d'une « éducation soignée », selon l'idée de ce temps et de ce milieu. En outre, les candidats aux diplômes universitaires étaient rebutés d'une part par la prédominance de la langue allemande dans ce département de l'enseignement et retenus de l'autre par l'insuffisance des écoles préparatoires, bien que, poursuivie de 1811 à 1817, sous la direction de Serge Ouvarov, une réforme de l'enseignement secondaire ait donné quelques fruits.

Dans plus d'une direction, l'œuvre scolaire du règne d'Alexandre I[er] s'est montrée féconde, mais en dehors toujours d'un plan d'ensemble, par à-coups et l'on serait tenté de dire par raccrocs, comme dans la création, en 1806, d'un *Institut des Aveugles*, déterminée par l'arrivée à Saint-Pétersbourg de Valentin Haüy, qui, méconnu à ce moment et dédaigné dans son pays, trouvait meilleur accueil en Russie ; ou dans la propagation quelque temps très vivement poussée des écoles d'enseignement mutuel, à la suite du séjour fait en Angleterre par un boursier du gymnase de Saint-Pétersbourg, Joseph Hamel, d'origine allemande, que cette méthode avait séduit et qui, rentrant en Russie en 1816, en a préconisé l'adoption avec succès, jusqu'en 1820, époque à laquelle le système Bell-Lancaster a paru entaché d'esprit libertaire, après quoi cependant encore il a été maintenu par l'impératrice douairière dans les établissements

(1) Chévyrév, *Histoire de l'Université de Moscou*, p. 329-330.

de son ressort et introduit même par Spéranski en Sibérie (1).

A un moment, Marie Féodorovna a projeté de créer, dans le voisinage de Pavlovsk, à l'intention de la jeunesse aristocratique de son pays d'adoption, une contrefaçon d'université allemande. « Gatchina est devenu le Leipzig et le Göttingen de la Russie, » écrivait Alexandre à sa sœur Catherine en 1812, non sans observer malicieusement qu'on ne trouvait seulement pas à cet endroit une école primaire (2). Ce fait correspondant à la situation générale, en Russie, de l'œuvre scolaire, il était naturel que l'impératrice douairière n'en tînt pas compte ; mais, outre que possédant les moyens de se rendre à l'étranger, les fils de famille devaient, en matière de culture germanique, préférer l'original à la copie, leur choix comme celui de leurs parents allait en majeure partie, ainsi qu'il a été indiqué plus haut, à d'autres maîtres étrangers, professeurs d'élégance, de danse, et au besoin de littérature française, du type de ce M. Méranville, dont un contemporain, auteur de souvenirs intéressants (3), a gardé dans les yeux la silhouette cambrée, parfumée et porteuse de deux montres à chaînettes garnies de diamants.

En sus des leçons données par ces éducateurs, commensaux de la plupart des maisons seigneuriales, l'éducation domestique comprenait bien aussi des rudiments de la langue russe, voire des éléments de science, enseignés respectivement par le diacre de l'église la plus voisine et quelque séminariste en quête de gagne-pain (4) ; mais les précepteurs français prenaient, et de loin, le pas sur ces humbles comparses.

Les chroniqueurs du temps en ont beaucoup médit et sans doute la matière n'en était pas du meilleur aloi. On en embauchait en plein vent, à Moscou, sur le *Pont Kouznietski*, à la porte de l'église catholique, ou devant le café de Constantinople, comme,

(1) Correspondance de l'impératrice Marie Féodorovna avec le prince S. Galitzine, p. 44 ; Dmitriév-Mamonov, *les Décembristes en Sibérie*, p. 241 et suiv.

(2) Grand-duc Nicolas, *Correspondance d'Alexandre I[er] avec sa sœur Catherine*, p. 100.

(3) Levchine, dans *Ancienne Russie*, 1873, p. VIII, p. 851 ; cf. *Chronique tirée des archives du prince Obolenski-Meletski*, p. 88 ; *Archives russes*, 1883, t. III, p. 17 ; 1889, t. III, p. 399 ; *Messager russe*, 1868, t. IV, p. 444.

(4) Timkovski, « Souvenirs, » dans *Ancienne Kiév*, 1894, n° 33.

à d'autres endroits, des prêtres pour la célébration des offices de circonstance dans les chapelles privées (1) et la presse du temps a recueilli la légende de huit Parisiens, qui. engagés comme laquais pour le service du Corps des Pages, auraient été détournés de cet emploi et promus aux honneurs du préceptorat dans des maisons de haut bord (2). Les gallophobes de l'espèce de Chichkov et de Rastoptchine ont cependant fait tort à la corporation, ou tout au moins doit-on reconnaître qu'il s'y rencontrait d'honorables exceptions. Sous le nom de Boudry, emprunté au village du canton de Neufchâtel qui l'avait vu naître, un frère de Marat y a figuré et a laissé à Pouchkine le meilleur souvenir (3). D'un M. Lacour, qui a présidé à l'éducation de Rastoptchine lui-même, sa fille a écrit : « C'était une âme d'élite à qui notre famille doit une éternelle reconnaissance (4). »

Multipliés jusque dans les coins de province (5), les pensionnats de langue française ne méritaient pas non plus tous le nom d'« écoles de perroquets » qui leur était infligé, comme par exemple le premier établissement de ce type à Saint-Pétersbourg, où, avant de diriger le lycée Richelieu à Odessa, l'abbé Nicolle a recueilli les rejetons des familles les plus aristocratiques. Pour l'éducation du fils unique de la très charmante princesse Zénéïde Volkonski, ce pédagogue de réputation européenne a composé un plan d'études qui, portant sur un espace de douze ans, encourt le seul reproche d'un excès de somptuosité (6). Les pensionnats de l'Alsacien Jacquinot à Saint-Pétersbourg et de Mme Baucher à Moscou n'étaient pas non plus des perchoirs (7), et, d'autre part, les précepteurs embauchés à l'étranger ne venaient pas tous de France. En 1822, un journal de Moscou publiait cette annonce : « Un valet de chiens originaire d'Allemagne cherche une place

(1) V. K. Waliszewski, *la Dernière des Romanov*, p. 214 ; cf. Levchine, *loc. cit.*, p. 830.
(2) Timkovski, dans *le Moscovite*, nº 20.
(3) *Archives russes*, 1866, p. 131 ; cf. *ibid.*, 1876, t. I, p. 81.
(4) Mme Narychkine, *1812*, p. 5.
(5) V. *Messager russe*, 1875, t. V, p. 181.
(6) *Archives russes*, 1895, t. IV, p. 486 et 487 ; Haumant, *loc. cit.*, p. 193 et suiv.
(7) Mikhaïlov, dans *Messager historique*, novembre 1910, p. 625.

dans cet emploi ou dans celui de précepteur (1). » Depuis 1811, un décret rendait bien obligatoire pour l'exercice de cette dernière profession un certificat d'aptitude délivré par les autorités scolaires (2) ; mais, le Comité des ministres désapprouvant cette mesure, elle ne recevait pas d'application. Si grandes enfin que fussent les lacunes et les vices qui s'y laissaient observer, l'éducation domestique ne se trouvait pas non plus livrée tout entière à des maîtres sans savoir et sans aveu. Fils d'un élève de l'Université d'Oxford et d'une Française, Daria Desjardins, Alexandre Kochélev, neveu du diplomate-mystagogue, en a eu un, pour la littérature russe et classique, qui était le poète renommé, Alexandre Miérzliakov ; il a étudié la littérature hellénique avec le Grec Braïlo, homme de haute érudition, éditeur à Paris de plusieurs publications d'un grand intérêt scientifique, dont ses compatriotes de Moscou, les frères Zosima, riches marchands, faisaient les frais ; il s'est initié aux problèmes des sciences politiques sous la conduite de Schlözer (3).

On doit aussi tenir compte de ce fait que, telle quelle et publique ou privée, l'éducation que la jeunesse russe a reçue, sous le règne d'Alexandre, n'a pas empêché le génie de son peuple d'entrer à ce moment, ainsi qu'il a été dit, dans une période d'épanouissement, où un meilleur régime lui eût sans doute permis d'atteindre de plus hauts sommets, mais où il devait néanmoins, un jour prochain, amener le monde entier à reconnaître sa puissance et à goûter son charme.

(1) *Nouvelles de Moscou*, 1822, n° 72 ; cf. *Ancienne Russie*, 1894, t. LXXXII, p. 198.

(2) *Recueil de décisions se rapportant au ministère de l'Instruction publique*, t. I, p. 696. Cf. Krusenstern, *Précis*, p. 109, 114.

(3) A. Kochélév, *Mémoires*, p. 6. — Pour le haut enseignement sous le règne d'Alexandre, v. les articles d'Ikonnikov, dans *Messager de l'Europe*, 1876, n° 9-11 ; P. Ferlioudine, *Aperçu historique*. — Pour l'enseignement secondaire : Soukhomlinov, *Etudes et articles*, vol. I. — Pour les écoles primaires : Kallach, *Essais*. — Pour l'ensemble et les détails, en dehors des ouvrages déjà cités : Boulitch, *l'Université de Kasan au cours des premières années de son existence;* Grigoriév, *l'Université de Saint-Pétersbourg;* Krusenstern, *Précis;* Bojérianov, *Esquisse;* Erdmann, *Reisen*, t. I, p. 38 et suiv. ; D. Kobéko, *le Lycée de Tsarskoïé-Siélo.*

III

Il y a cent ans, la base de ce développement était étroite. « En Russie, quelques gentilshommes s'occupent de littérature », écrivait Mme de Staël. Dans la production littéraire, en dépit de l'affaiblissement du sentiment religieux, pauvres d'inspiration comme de forme, les publications de cet ordre tenaient encore la première place, sans que, d'ailleurs, au milieu du choc des tendances et des doctrines, la controverse s'y passionnât. Répondant à un penchant naturel du tempérament national, l'esprit de tolérance a été ici une vertu très tôt et facilement acquise. Les problèmes philosophiques, pour l'approfondissement desquels l'intellect russe a montré jusqu'à présent assez peu de goût comme d'aptitude, n'éveillaient d'autre part qu'un faible intérêt. Après 1820, la jeunesse universitaire de Moscou s'est passionnée quelque temps pour l'enseignement de Schelling, mais, si doués que fussent à d'autres égards les coryphées de ce mouvement, tels que le prince Odoiévski ou Viéniévitinov, c'est à peine s'il a laissé une trace dans la littérature de l'époque.

Après 1815, les préoccupations du plus grand nombre sont allées aux questions politiques et sociales, en un tumulte d'idées et de sentiments d'où, cependant, conséquences de l'exaltation produite par les triomphes récemment obtenus, une seule détermination bien décidée s'est dégagée : l'ambition de se donner une culture originale, nationale, affranchie des influences du dehors et destinée à y porter même des formules nouvelles. Point de départ des débats futurs entre occidentaux et slavophiles, ce mot d'ordre a suscité, sur le moment, une activité féconde : des publications se sont multipliées, révélant des monuments d'histoire et des trésors d'art inconnus ; des recherches archéologiques ont été entamées ; des collections de documents se sont formées et des écrivains, historiens, poètes ou romanciers, se sont trouvés à point pour exploiter les richesses ainsi mises au jour. Karamzine et Pouchkine étaient nés, et, quand ils eurent produit leurs chefs-d'œuvre, les chauvins du lieu ont été prompts à se persuader que,

sur cet autre champ de compétition. la Russie avait aussi triomphé.

Ce n'était qu'une illusion d'orgueil et Pouchkine tout au moins ne l'a pas partagée. « Toutes nos connaissances, a-t-il écrit en 1824, toutes nos idées depuis l'enfance, nous les avons puisées dans des livres étrangers. Nous sommes habitués de penser dans une langue étrangère... Notre prose est encore si mal formée que, dans la plus simple conversation, nous sommes obligés d'inventer des tournures pour traduire les idées les plus banales (1) ». En Occident, l'avènement d'Alexandre Ier au trône s'est rencontré, dans le domaine littéraire, avec de grands événements : Schiller venait de donner ses *Brigands* et sa *Marie Stuart*, Coleridge ses *Ballades*, Schelling son « Système de l'Idéalisme transcendant », Mme de Staël sa *Delphine;* en France, l'année 1801 allait être celle d'*Atala*. En Russie, elle n'a eu à enregistrer, dans l'histoire littéraire, que l'apparition d'un méchant roman d'Izmaïlov.

Elle a cependant vu aussi naître une « Société des amis de la littérature », et, bien qu'insuffisant à combler la distance qui mettait ce pays en retard sur l'heure occidentale, le fait n'en marquait pas moins un progrès considérable. Sous Catherine, la matière elle-même d'un tel groupement aurait fait défaut : les écrivains de langue russe et leurs œuvres se laissaient compter sur les doigts. De 1801 à 1806, Storch dénombrera déjà, dans la production littéraire du lieu, 1 304 publications en 2 175 volumes, dont 756 œuvres originales. Les auteurs russes approchaient du millier. La plupart appartenaient au monde du clergé ou de la noblesse (2), et à ce caractère du mouvement intellectuel au pays de Pouchkine, membre lui-même de la haute aristocratie, se rattache le rôle considérable qu'ont joué dans son développement — les Mécènes.

IV

Jusqu'en 1807, le travail de la pensée russe s'est, pourrait-on dire, concentré en deux foyers : les maisons voisines à Moscou et amies de Michel Nikititch Mouraviov et d'Ivan Tourguéniév,

(1) *Œuvres*, t. V, p. 19.
(2) Storch, *Russland unter Alexander I*, t. I, p. 347.

curateur l'un et recteur l'autre de l'Université. Survenant en 1807, à quelques mois de distance, leur mort a créé un vide qui s'est cruellement fait sentir, bien que deux des fils d'Ivan Petrovitch dussent dans une certaine mesure continuer la tradition paternelle. « Colporteur de la culture russe », comme l'a appelé un historien (1), Alexandre Tourguéniév s'est employé à documenter Karamzine pour ses travaux historiques, tout en le tenant aussi au courant des nouveautés littéraires en Russie comme au dehors, et, trait caractéristique, en menant une vie des plus dissipées. Disciple du Suisse Tobler, le parent et collaborateur de Lavater, il professait des idées libérales, en laissait paraître quelque chose aux divers postes, commission codificatrice, département des Affaires ecclésiastiques, secrétariat de la Société biblique, où on l'employait et se faisait traiter d'athée par Joseph de Maistre. Après la catastrophe de décembre 1825, où son frère Nicolas fut englobé, il lui abandonna la plus grande partie de sa fortune, quitta le service, et, pendant vingt ans, fit le tour de l'Europe, s'intéressant à tous les phénomènes de la vie politique, sociale ou littéraire dans les contrées où il séjournait, mais ne cessant pas de recueillir pour l'histoire de son propre pays des matériaux qui ont alimenté un grand nombre de publications

Le frère, objet d'un si tendre dévouement, a été de la « large nature » russe, aux si multiples complications, un représentant beaucoup plus typique encore, avec les façons de bureaucrate que, *persona grata* en haut lieu, il prenait au ministère des Relations extérieures ou au Conseil de l'Empire et le rôle dirigeant qu'il assumait simultanément dans les groupements révolutionnaires, y observant une tactique dont le sens n'a pu jusqu'à ce jour être tiré au clair et se mettant à l'abri à l'heure critique : la nouvelle de sa condamnation à mort l'a trouvé à Edimbourg. Fixé depuis à Paris, il y a publié en 1847, un ouvrage, *la Russie et les Russes*, qui lui a valu un renom européen, auquel le mérite de ce recueil de notes, superficielles pour une bonne part ou tendancieuses, ne répondait pas ; il s'est installé, non sans quelque ostentation et également sans titres suffisants, dans la possession d'état d'un martyr, mais il a, au service de la cause de l'affranchissement des

(1) Milioukov, *les Principaux courants de la pensée russe*, p. 211.

serfs, déployé un zèle qui doit, aux yeux de la postérité, compenser des erreurs de jugement et des écarts de conduite trop sévèrement appréciés en certains quartiers.

Promoteur et bailleur de fonds de la vaste publication de documents et traités, à laquelle, de 1813 à 1828, une pléiade de savants, Bantich-Kamiénski, Kalaïdovitch, Malinovski, Stroiév, s'est appliquée, grand collectionneur de livres rares et de manuscrits, le chancelier Roumiantsov s'est fait appeler « le caissier des lettres ». Après avoir été longtemps un centre pour les érudits et les écrivains en tout genre, sa maison de Saint-Pétersbourg a été, quand il eut cessé de vivre, en 1836, convertie en un musée dont, en 1861, les collections ont été transportées à Moscou, Saint-Pétersbourg en possédant déjà un équivalent à la Bibliothèque impériale, fondée par Catherine mais ouverte au public seulement en 1814 et mise sous la direction d'un autre mécène de type quelque peu différent.

Mélange singulier d'encyclopédiste à la mode française et de grand seigneur de vieille roche moscovite, le comte Alexandre Stroganov réunissait lui-même dans son palais une bibliothèque importante, en même temps qu'une galerie de tableaux et d'objets d'art qu'il rendait très largement accessible au public. Président de l'Académie des Beaux-Arts, de 1800 à 1811, il a su y grouper des artistes de valeur, tels que les peintres Borovikovski, Chébouiév et Liévitski, les architectes Miélnikov, Mikhaïlov et Voronikhine, les statuaires Choubine et Martos. Il y a protégé aussi les débuts de l'étrange autodidacte que fut le comte Théodore Tolstoy, tardivement révélé, à l'exposition de Londres de 1851, comme un des meilleurs médaillistes de l'Europe, en même temps que, sous l'uniforme d'officier de marine, sculpteur de talent, aquarelliste de mérite et, à côté de Dobrokhotov, graveur de premier ordre. En donnant la préférence aux arts, Stroganov ne négligeait pas les lettres. Von Visine lui donnait la primeur de ses *Satires*, Bogdanovitch de sa *Douchenka* ; Gniéditch obtenait de sa générosité le moyen d'entreprendre une traduction de l'*Iliade*. Appliqué particulièrement à aider l'éclosion de talents indigènes, très dévot et dirigeant avec ferveur la construction de Notre-Dame de Kasan qu'il eut la joie d'amener à terme en 1811, aussi dédaigneux des faveurs de cour que soucieux de garder dans

la mesure du possible une indépendance ombrageuse d'opinions et d'allures, le comte portait cependant dans toutes ses façons d'être et d'agir un air de hauteur qui en gâtait quelque peu l'effet.

A un rang plus modeste, curateur de 1810 à 1818 de l'arrondissement scolaire de Saint-Pétersbourg et président ensuite de l'Académie des sciences, le comte Serge Ouvarov obtenait dans le monde des lettres, avec des dehors moins distants, plus de popularité, sinon autant de respect. Membre de l'*Arzamas* et vivant sur un pied d'intimité avec Karamzine, Batiouchkov et Joukovski, il entretenait aussi des relations suivies avec un grand nombre de lettrés et savants étrangers, Humboldt qu'il appelait « un de ses vieux amis », Gœthe, le prince de Ligne et Mme de Staël. Mais, s'il se montrait secourable, lui aussi, à quelques écrivains besogneux, il lui arrivait, à d'autres moments, de prendre, au regard de leurs confrères, figure de parfait *tchinovnik*, exécuteur docile des consignes reçues, sans excepter celles du plus affreux obscurantisme, et, à ce point de vue, parmi les Mécènes du temps, le comte Stroganov a été une exception.

Au cours du règne d'Alexandre, la part de ce facteur dans le développement du mouvement intellectuel est allée en diminuant, à mesure que s'élargissait celle de l'élément collectif, en une évolution dont quelques historiens de l'école libérale ont cependant exagéré la portée. Ils ont voulu que. « la guerre patriotique » confondant en 1812 toutes les classes dans un même élan, ce mouvement démocratique ait aussi suscité une littérature populaire. Un tel phénomène se laisse difficilement concevoir en rapport avec une population qui, en immense majorité, demeurait illettrée. Avec les « affiches » de Rastoptchine, les caricatures de Térébéniév, les poèmes du célèbre partisan Denis Davydov, les pamphlets de Serge Glinka, la littérature de circonstance a bien affecté, à ce moment, un caractère, qui lui avait été étranger jusque-là, de vulgarisation et souvent de vulgarité. En prétendant atteindre la masse, elle visait à prendre le ton de la plèbe ; mais c'était encore de l'affectation, et, pour « aller au peuple » selon le mot d'ordre qu'ils devaient se donner, les écrivains de la génération suivante ont eu beaucoup de chemin à faire. Néanmoins, en portant cette littérature naissante à quitter la sphère

des abstractions et en lui permettant de plonger dans la vie et dans l'action, les circonstances la faisaient avancer d'un grand pas. Avec *le Barde dans le camp des guerriers russes*, écrit par Joukovski la veille de la bataille de Taroutino, elle est entrée dans la mêlée, et c'était tout de même le point de départ d'une ère nouvelle.

V

Elle restait inféodée, d'ailleurs, fond et forme, aux modes occidentaux de la pensée et de la création, en suivant — de loin — les évolutions qui s'y produisaient. Karamzine avait vécu quelque temps, à Moscou, dans la maison où était mort, en 1792, Reinhold Lenz, un des représentants, et le plus douloureux, de la *Sturm-und-Drangperiode* allemande, et, auteur de *la Pauvre Lise*, il s'en ressentait, tournant en ridicule Soumarokov et le genre classique. Mais bientôt, la sentimentale *Lise* est devenue elle-même un objet de raillerie, et, dès 1814, avec le *Gil-Blas russe* du petit-russien Nariéjnyï, un précurseur de Gogol, le roman réaliste de mœurs est ébauché.

La rupture, ainsi prononcée, avec la convention littéraire, s'étend à la poésie et s'y traduit d'abord par des échappées d'une liberté qui tourne à la licence. Au lycée de Tsarskoïé-Siélo, dans la promotion dont Pouchkine fait partie, un groupe de jeunes adeptes des Muses s'est formé, berceau d'une nouvelle école poétique, et ses débuts prennent un caractère alarmant : le culte de Bacchus et de Cypris célébré sans vergogne, la verve débridée, l'esprit répudiant toute entrave, le verbe bravant toute pudeur, en constituent les traits saillants. Or, la leçon s'en propage. Effarouchés d'abord, les prudes cénacles littéraires où Dièrjavine trône et Chichkov vaticine se laissent impressionner par la coulée de sève abondante et forte qui déborde de ces galéjades et ils en subissent malgré eux le charme. Un fond plus sérieux y transparaît d'ailleurs, dans un mouvement de réaction instinctive contre des formes et des conceptions désuètes.

Cependant, même avec les développements et les amendements qu'une plus grande maturité y aura introduits et après que, ga-

gnant la faveur du public, il se sera imposé aux plus récalcitrants, le produit de cette jeune inspiration ne prendra, aux yeux des lecteurs d'Occident, qu'un intérêt de curiosité. Leur première impression sera d'une surprise et d'un désappointement que, en pleine maîtrise de son talent, Pouchkine aura justifiés. Donnant un sens singulièrement trivial à la thèse de l'*art pour l'art*, « ne fût-il employé qu'à la représentation d'un paquet de cartes », il ne se laissait pas émouvoir par le reproche de n'avoir pas mis d'idées dans son *Eugène Oniéguine*. « Il n'en est pas besoin », déclarait-il avec sérénité, et, en découvrant, depuis, des dessous de profondeur philosophique dans son œuvre, tel commentateur russe (1) a fait preuve de plus d'ingéniosité et de patriotisme que de sens critique.

Si rénovatrice et même révolutionnaire qu'elle fût dans son pays, cette œuvre, comme celle de tous les émules du grand poète, n'a en fait que passé d'une imitation à une autre, et de façon très superficielle, les romantiques russes adoptant principalement les contours extérieurs des modèles étrangers, sans qu'ils arrivassent, sinon très partiellement, à en assimiler la substance, dont ils ne pouvaient davantage tirer l'équivalent de leur propre fonds, encore trop pauvre. Mais, à cela près, d'une moitié du monde européen à cette autre, si proche dans l'espace et dans l'ordre moral si distante, il y a eu répétition exacte, phases et péripéties, d'un procès organiquement identique. Comme en France, l'avènement du romantisme s'est rencontré avec une brillante renaissance des études historiques, de même, en Russie, Pouchkine a suivi de près Karamzine.

Mais, en Russie, cette évolution ne se trouvait pas préparée, comme en France et en Allemagne, d'un côté par un remous politique et social annonçant ou réalisant même déjà le triomphe de la démocratie, avec ses concepts de la vie et ses besoins d'expression nouveaux, de l'autre par de vastes études qui, en pays d'Occident, avaient initié les esprits aux sources profondes de l'inspiration populaire, *folk-lore*, légende, ou histoire du moyen âge. Le romantisme tombait ici dans le vide, en l'absence, avant Karam-

(1) Milioukov, *Essais sur l'histoire de la culture russe*, t. II, p. 201 et suiv. — Pour Nariéjnyï, v. la monographie de Mme N. Biéloziérski.

zine, des premières notions d'idéalisme philosophique ou historique, comme aussi de cette fermentation intellectuelle, qui, dans les milieux de vieille culture, avait frayé la voie à des formes nouvelles de pensée, de sentiment, de conscience commune. Tout était à créer, ici, en commençant par la langue littéraire, qui, bien que fixée dans ses traits essentiels au dernier quart du dix-huitième siècle, demeurait encore dans la période de formation et devait passer, aux yeux des admirateurs de Karamzine, pour être sortie de son encrier. Et, dans ce domaine, le romancier-historien a bien réellement fait œuvre de créateur. Mais il ne s'y est pas seul employé. Une part de mérite y revient aux cénacles littéraires, dont l'apparition, à ce moment, a marqué aussi une date mémorable dans le mouvement intellectuel au pays des tsars.

VI

Fondée en 1811, « la Société des amis des lettres » fut une émanation du groupe plus intime auquel présidait Ivan Tourguéniév (1). Peu après sa constitution, un continuateur futur de Karamzine, le comte Dmitri Bloudov, organisa chez lui des réunions, où, avec le futur grand historien se rencontraient Joukovski, Krylov et Dmitriév, et dont les participants se donnaient comme but la revendication des droits de la langue russe contre le privilège acquis à la langue française, à laquelle, cependant, s'il faut en croire l'émigré français Auger, qui y a participé, ils avaient fréquemment recours dans leurs débats (2). Les vieux croyants de l'école classique s'insurgeaient, de leur côté, contre les tendances nouvelles qui offensaient leur foi littéraire, et, en 1811, une autre Société, fondée par Chichkov et Diérjavine, sous le nom de *Biéssiéda* (Conversation), leur a offert un centre de ralliement, dans la belle maison du ministre-poète, à la *Fontanka*, où des personnages de haut bord, comme le prince Galitzine, le comte Rastoptchine et Spéranski, voire des prélats en robes d'apparat,

(1) V. Istrine, dans *Revue du ministère de l'Instruction publique*, juillet 1880, p. 80 et suiv.
(2) Auger, « Souvenirs », dans *Archives russes*, 1877, t. I, p. 252.

comme Mgr Ambroise de Toula et Mgr Eugène de Vologda, se rencontraient avec des dames du grand monde aux toilettes élégantes, en des séances dont le caractère était généralement assez peu divertissant, mais que Krylov égayait parfois en donnant à l'assemblée la primeur de quelques-unes de ses fables. En 1815, l'auditoire ainsi composé fit un grand accueil à la lecture d'une comédie du prince Chakhovskoy, *la Leçon des coquettes,* où Joukovski était violemment tourné en ridicule. Les amis du poète en prenant émoi, ils fondèrent, pour le venger, une Société rivale qu'ils appelèrent l'*Arzamas*, du nom d'une bourgade du gouvernement d'Orenbourg, où Bloudov avait conçu l'idée d'un impromptu burlesque, imité de la polémique entre l'abbé Morellet et Palissot et maltraitant, par voie de représailles, l'auteur de *la Leçon des coquettes.*

L'esprit de ce cercle, qui tenait alternativement ses assises dans la maison de Bloudov et dans celle de Serge Ouvarov, fut à peu près le même que celui des agapes poétiques du lycée de Tsarskoïé-Siélo, avec seulement un dogmatisme nouveau qui en aggravait le caractère mi-licencieux, mi-bouffon. Joukovski y luttait de pantalonades avec Pouchkine, déclarant, entre autres saillies de même genre, que la critique littéraire devait « chevaucher systématiquement sur le galimatias ». C'étaient encore jeux d'écoliers, qui pourtant avaient grandi et achevaient seulement de jeter leur gourme. Ils ne tardèrent pas à se lasser de ce divertissement, et, dès 1818, l'*Arzamas* avait cessé de vivre (1).

Entre ces deux foyers d'activité littéraire, dont l'un visait à prendre figure d'Académie et l'autre semblait curieusement anticiper sur l'école du dadaïsme, une « Société des amis des sciences, de la littérature et des arts » et une « Société des amis de la littérature russe » faisaient besogne plus utile, la première suscitant en grande partie les beaux travaux de Kalaïdovitch, de Katchenovski et de Vo tokov sur les langues slaves. La maison accueil-

(1) Pour l'histoire de cette société, v. *le Comte Bloudov et son temps*, p. 106 ; Wiegel, *Mémoires*, t. III, p. 137, 357, 360 ; t. IV, p. 176 ; prince Viaziémski, *Œuvres*, t. VIII, p. 415 ; Boulitch, *Histoire de la littérature russe*, t. I, p. 119 ; Sidorov, dans *Revue du ministère de l'Instruction publique*, juin-juillet 1901 ; *Archives russes*, 1866, p. 500. — Quelques documents publiés par Longuinov, dans *le Contemporain*, 1856, n° 8.

lante du successeur du comte Stroganov à la présidence de l'Académie des Beaux-Arts, A. Olénine, un dilettante aux curiosités multiples, *Tausendkünstler* comme l'appelait Alexandre, réunissait d'autre part des amateurs d'art, dont quelques-uns s'intéressaient aux lettres et visaient même à y prendre un rôle d'arbitres. Des groupements analogues se constituaient en province, prenant également contact avec les courants d'idées qui se développaient parallèlement dans la sphère de l'évolution politique et sociale.

De l'ensemble de ce mouvement on reçoit l'impression d'une gestation tumultueuse et chaotique, recueillant à la volée du dedans et du dehors et brassant pêle-mêle, avec ses germes non encore arrivés à maturité comme avec ses scories et ses détritus, tous les produits de la vie intellectuelle de l'époque, sans aucune possibilité de donner à la plus grande partie des éléments ainsi absorbés fût-ce un commencement d'application pratique. Ce travail s'opérait en vase clos, le couvercle en était épais, et, pour le briser, la marée montante de l'effort collectif avait, elle aussi, encore beaucoup de chemin à faire. Elle se laissait à peine pressentir, à tel point que l'histoire littéraire de l'époque où Karamzine a vécu se confond presque avec la biographie de cet écrivain, qui, premier professionnel en son pays de la carrière des lettres, a en quelque sorte personnifié cette phase du développement commun, avec beaucoup de puissance mais aussi ce quelque chose de mal défini, d'inconsistant et d'incohérent, qui est propre à toutes les manifestations de l'esprit humain dans la période initiale. Dans la vie littéraire de son peuple, l'auteur de *la Pauvre Lise* et du mémoire sur *l'Ancienne et la Nouvelle Russie* a été un commencement.

VII

On a vu ses débuts et la part prise par lui à la chute de Spéranski (1), et toujours, alors même qu'il se montrerait conservateur de la plus stricte observance, partisan irréductible du ser-

(1) Tome I, p. 404, de cet ouvrage.

vage et adversaire déclaré de l'idée constitutionnelle, il devait en même temps, se passionnant, comme Catherine amie de Voltaire, pour le bien de l'humanité, les droits de l'homme et les charmes de la liberté, se déclarer, à son exemple, républicain dans l'âme, ennemi de l'inégalité comme de l'arbitraire et soucieux de faire prévaloir dans le gouvernement du monde le respect de la loi. Dans l'atmosphère intellectuelle du lieu et de l'époque où il vivait, il a fait, tout au long de sa carrière, office de réflecteur, de dynamomètre et d'appareil enregistreur. Sensible à toutes les ondes qui la traversaient et s'en trouvant lui-même affecté dans ses sentiments et ses convictions, au gré des impressions du moment, on l'a vu encore, à l'avènement d'Alexandre, acclamer le soleil levant avec ses promesses de réforme, et, dans la dixième année du règne, s'insurger contre leur réalisation. Au vrai, il aura été, lui aussi, comme Serge Ouvarov, un homme de cour, courtisan du tsar régnant, qu'il s'appelât Paul ou Alexandre ; de la grande duchesse Catherine, quand elle daignait l'appeler à Tver ; de l'opinion publique dont il quêtait la faveur à chaque moment, de toutes les puissances l'emportant à chaque heure. Honnête homme néanmoins à la mesure de son époque, mais penseur erratique et ayant trop le tempérament d'un artiste pour pouvoir y joindre l'étoffe d'un bon historien.

Son œuvre historique a dû le succès qu'elle a obtenu à la forme, où il a fait valoir ses dons de romancier et de styliste, beaucoup plus qu'au fond, où il a utilisé, sans en rien avouer, les travaux de prédécesseurs plus obscurs, Allemands comme Schlözer, Krug et Lehrberg ou Russes comme Tatichtchev ou Chtcherbatov. Il n'a guère ajouté à leur documentation que des traits plus pittoresques qu'instructifs empruntés à quelques vieilles chroniques ; il a adopté intégralement leur philosophie de l'histoire, essentiellement fondée sur l'explication des faits par la politique personnelle des princes, et il a justifié l'épigramme que, bien qu'il se donnât pour un de ses admirateurs, Pouchkine n'a pas retenue :

Dans son histoire, l'art et la simplicité
Nous démontrent en toute impartialité
La nécessité de l'absolutisme
Et le charme du knout (1).

(1) *Œuvres*, t. I, p. 195.

Mais, aux yeux des contemporains et même de la postérité, il a bénéficié encore d'une erreur d'optique. Quand il eut achevé sa tâche, la Russie s'est trouvée en possession de toute une école historique, alors que jusque-là quelques professeurs allemands des universités et quelques grands seigneurs les imitant en amateurs s'étaient seuls appliqués à étudier le passé du pays. Maintenant, les professionnels de cette catégorie devenaient légion ; une « Société d'histoire » recueillait de nombreux adhérents ; une *Revue historique* paraissait ; les publications de documents se multipliaient suscitant de vives polémiques : la vie scientifique était née dans cette sphère. *Post hoc, ergo propter hoc;* Karamzine historien a passé encore pour un démiurge (1). Or, en fait, il n'a même pas eu de disciples ; il a été lui-même le produit d'un mouvement qui procédait du développement général de l'intellectualité russe à cette époque, et, superficiel, partant insensible aux courants plus profonds qui s'en dégageaient, il a fait tout juste œuvre de vulgarisation *ad usum delphini*, c'est-à-dire adaptée, comme ses romans, au goût et à la compréhension du même public, qui lui a aussi accordé la même faveur : en quittant les magasins de modes, les dames de l'aristocratie assiégeaient les librairies où, avec les autres « nouveautés du jour », se vendaient les premiers volumes de l'*Histoire de Russie* (2).

Cependant encore, de certaine façon, il a fait, dans ce domaine, œuvre de maître et d'inspirateur. Superficiel et tendancieux, il a, en rapport avec son tempérament de rêveur sentimental, comme aussi avec les idées et les préjugés des lecteurs auxquels il s'adressait, donné du passé national une idée exclusive de toute critique sérieuse, mais il a éveillé, en la leur offrant, des conceptions et des sentiments qui ont, pour ainsi dire, façonné le patriotisme russe.

(1) V. dans ce sens : K. Bestoujév-Rioumine, *Biographies et caractéristiques*, p. 205 et suiv. ; M. Pogodine, Matériaux pour la biographie de Karamzine, *passim.*

(2) Les meilleures études sur l'historien et son œuvre sont celles de M. Soloviov, dans *Annales de la Patrie*, 1853-1855 ; L. Grot, dans *Revue du ministère de l'Instruction publique*, 1867, t. IV ; N. Kalatchov, dans *Lectures à la Société des amis de la littérature russe*, 1867, t. I. P. Smirnovski a consacré à Karamzine les deux premiers volumes de son *Histoire de la littérature russe au dix-neuvième siècle* et V. Savodnik, quelques pages substantielles (24 à 59) de ses *Essais sur l'Histoire de la littérature russe.*

tel qu'il a continué depuis à se manifester, avec son fond d'idéalisme artificiel et de présomption ingénue, mais aussi avec un élément de conviction et de passion qui a fait sa force.

Premier professionnel des lettres russes et le premier écrivain, dans ce pays, qui ait tiré de sa plume des gains appréciables, il a d'autre part présidé à la naissance d'une corporation, dont il est significatif que plusieurs femmes aient aussitôt fait partie.

VIII

On en trouve trois à la *Biéssiéda* de Chichkov et de Diérjavine : une princesse Ouroussov, qui a peu marqué ; Anne Volkov, dont Chichkov a publié, en 1809, un recueil de vers en y mettant une préface des plus élogieuses ; et *la Sapho russe*, *la Corinne du Nord*, *la Neuvième muse*, comme se plaisaient à l'appeler ses nombreux admirateurs, Anne Bounine, dont, fond ou forme, l'œuvre répond assez mal à ces qualificatifs mais représente une somme de travail assez considérable et inlassablement fournie pendant de longues années, en dépit d'une santé des plus fragiles. Née en 1774, cette émule présumée de Mme de Staël a, dès 1799, collaboré à plusieurs revues ; de 1809 à 1812, elle a fait paraître deux volumes de poésies et trois autres de 1819 à 1821, et, mourant en 1829, elle a légué encore à la postérité un album avec des notes sur l'histoire de l'émancipation de la femme, auxquelles leur date donne quelque intérêt. Dans sa jeunesse, elle a passé pour très belle et comme, à ce charme physique, elle a dû sans doute au caractère généralement banal de sa production littéraire, d'une part ses succès, de l'autre l'immunité dont elle a bénéficié et que Karamzine et Joukovski à peu près seuls ont partagée avec elle au regard des tribulations qui étaient le lot commun des écrivains. Fêtée et acclamée dans les cercles littéraires qui se multipliaient, fondés quelques-uns par des femmes aussi, Mme Kvachnine-Samarine en 1811 et Mme Ponomariov dix années plus tard, comme Karamzine elle est devenue *persona grata* en haut lieu, pensionnée par l'empereur et recevant de l'impératrice une lyre en or garnie de diamants (1).

(3) L'étude la plus complète sur Anne Bounine a été donnée par

Cependant, la censure interrompait la publication du *Gil-Blas* de Nariéjnyï, dont les trois dernières parties sont restées inédites jusqu'à ce jour, et le nom de l'un des confrères d'Anne Bounine et de Karamzine, dont les écrits fragmentaires laissent deviner un esprit d'une bien plus grande élévation et portée, n'a été récemment tiré de l'oubli que par des investigations opérées dans les archives des multiples bureaux, qui, il y a cent ans, s'occupaient d'intercepter et de mettre à couvert les rayonnements de la pensée russe. Ivan Petrovitch Pnine est mort en 1805 à la fleur de l'âge (1) et déjà sa participation mentionnée plus haut (2) à la campagne anti-esclavagiste avait brisé sa plume. Sous le régime dont il osait réprouver la plus cruelle application, la plume était serve elle aussi, et si, ne possédant pas le tempérament du courtisan, ils ne se reconnaissaient pas davantage la vocation du martyre, les écrivains n'avaient d'autre ressource que de se condamner eux-mêmes au silence, comme l'a fait l'un des plus doués et avec Karamzine le plus représentatif parmi les membres de la corporation que le règne d'Alexandre a vus naître.

L'émule russe de La Fontaine, Krylov, a assez longtemps cherché sa voie, journaliste dès 1789, à vingt et un ans, et ensuite poète, satiriste et auteur dramatique, avant de se révéler en 1809, avec un recueil de fables, comme un maître du genre. Dans la force de l'âge et à la moitié seulement d'une vie qui devait se prolonger jusqu'en 1844, le succès triomphal qu'il obtenait semblait le mettre sur le seuil d'une carrière brillante et féconde ; mais il trompait l'attente générale. Gagnant aussi, à ce coup, une grasse sinécure, le triomphateur s'y retirait comme un mollusque dans sa coquille et ne devait plus en sortir. Les interprétations plus ou moins fondées auxquelles prêtaient quelques-uns de ses chefs-d'œuvre avaient menacé d'attirer sur l'auteur des foudres que, épicurien passionnément attaché à ses aises, il ne se souciait pas de braver, et, même en 1812, touchant jusqu'à cet autre sybarite

M. Khmyrov, dans *l'Aube*, 1861, t. XII, nº 11. Cf. Vengerov, *Dictionnaire des écrivains russes*, t. I, p. 380. A. Tchékhov, dans *Messager historique*, 1895, t. LXII, p. 164 ; *Archives russes*, 1902, t. I, p. 500 ; Mordovtsev, *les Femmes russes*, t. III, p. 47 et suiv.

(1) Il avait trente-deux ans ; v. sur lui Boulitch, *Esquisses*, t. I, p. 82-93 ; Kizewetter, *Esquisses*, t. I, p. 57.

(2) P. 283.

que fut Joukovski, la fièvre d'exaltation belliqueuse qui secouait le monde russe tout entier l'a laissé insensible et silencieux.

L'originalité de son génie a été contestée par des éplucheurs de textes, qui, sur 200 de ses fables, en ont trouvé 64, dont d'Esope à Diderot, en passant par Phèdre, La Fontaine et Gellert, la matière avait déjà enrichi les chrestomaties. On pourrait avec plus de raison s'étonner du nombre, de la variété et de la richesse des éléments que le fabuliste russe a ajoutés à ce fonds constitué par le travail de vingt-quatre siècles, et, renouvelant les sujets qu'il empruntait, sur tous ceux qu'il mettait en œuvre, il a imprimé puissamment la double marque de son terroir et de sa personnalité, fils de la Russie aux horizons vastes, mais au développement intellectuel encore étroit, en même temps qu'homme, individuellement, de grande et claire intelligence, mais d'idéal assez peu élevé, avec énormément de bon sens, mais peu d'instruction et moins encore de flamme.

Auteur, en 1806, de deux comédies, *le Magasin de modes* et *Une leçon pour les filles*, en y ridiculisant l'éducation française et les toilettes parisiennes, il s'est accommodé aux circonstances et aux passions du moment, mais il a été toujours très peu accessible aux influences occidentales, qui ont, au contraire, dominé l'esprit et déterminé l'œuvre entière de Joukovski, accusant la place qu'elles n'ont pas cessé de tenir dans la vie littéraire de son pays et de son temps, en dépit de toutes les velléités d'émancipation, élans de chauvinisme ou sursauts de gallophobie. Traducteur ou adaptateur d'œuvres étrangères, même en s'essayant au rôle de Tyrtée russe, c'est sur la harpe d'Ossian que ce poète a accordé sa lyre, en portant d'ailleurs de préférence son culte à des *dii minores*, et, par exemple, dans la littérature allemande, à Tieck et à Novalis. Par son tempérament comme par son niveau intellectuel, il s'apparentait à Krylov plus qu'il n'eût aimé à en convenir. Le harnais de guerre qu'il a revêtu en 1812 ne lui a pas en réalité fait quitter la plume pour l'épée. A la chancellerie de Koutousov, il aura été un prototype ingénu d' « embusqué », et la guerre finie, trouvant accès à la cour, il s'est, comme le fabuliste, voluptueusement blotti dans cet abri et y a laissé éteindre le peu de chaleur poétique qu'il portait en lui. Lyrique élégant et froid, il n'en a pas moins, lui aussi, inscrit une date dans l'histoire

littéraire de son pays, en y introduisant, vingt ans avant Pouchkine, un personnage nouveau : le poète de vocation et de profession (1).

Un trait le distingue de la plupart de ses rivaux à cette époque : il n'a jamais abordé le théâtre, qui attirait, avec Krylov lui-même, les moins propres à y réussir, parce que cette forme d'art séduisait et passionnait le public de leur pays à un degré qui semble bien n'avoir été atteint dans aucun autre.

IX

Dès la fin du dix-huitième siècle, en dehors des théâtres impériaux dans les deux capitales, de nombreuses scènes, publiques ou privées, avaient surgi en province, et rendez-vous attitré des fervents de Melpomène, le salon du prince Chakhovskoy, dramaturge prodigieusement fécond, regorgeait de monde. Éditeur, à partir de 1808, d'un *Messager dramatique* et auteur de plus de 70 pièces qui se sont maintenues au répertoire par delà même le règne d'Alexandre, le prince n'a guère dû leur succès qu'à son rang ou au talent d'un interprète exceptionnellement doué, l'acteur Chtchepkine, et la valeur de toute la production dramatique de cette époque ne répondait aucunement à la faveur dont elle jouissait. Griboiédov était là cependant et il avait écrit son *Gore ot ouma* (Le malheur d'avoir trop d'esprit). Mais, sauf une représentation unique et privée, donnée en 1822 à l'*Ecole de théâtre* de Saint-Pétersbourg, la pièce restait inédite. Frappée d'interdit, elle circulait sous le manteau, dans le lot de la littérature manuscrite et clandestine que Pouchkine commençait aussi à enrichir et où l'on veut que 40 000 copies de cette comédie aient été introduites. Mais la scène lui était fermée et l'auteur ne devait plus écrire, bien qu'il eût quitté la carrière diplomatique pour se vouer entièrement aux lettres. Sa carrière littéraire était terminée, et il n'avait pas trente ans ! Après avoir agité des projets de suicide

(1) Biélinski (*Œuvres complètes*, édition de 1857-1862, t. VIII, p. 186-253) a donné une analyse minutieuse de l'œuvre de Joukovski. Sa *Biographie* par C. von Seydlitz, 1870.

et failli sombrer dans la catastrophe de décembre 1825 (1), il devait se rejeter sur son premier emploi et se faire assassiner, en janvier 1829, à Téhéran.

D'un dessin flou, brouillé peut-être à dessein pour dépister la censure, *Gore ot ouma* n'est pas un chef-d'œuvre, bien que, portée depuis sur la scène, la pièce y ait, de nos jours encore, fait fureur. « Beaucoup d'esprit dans certains vers, surtout dans les imprécations de *Tchatski*, mais la pièce est mauvaise et l'intrigue détestable », ainsi en jugeait, il y a cent ans, Alexandre Tourguéniév (2). Avec des traits empruntés au *Misanthrope* de Molière, l'Alceste russe se fait l'interprète d'idées et de sentiments d'un ordre plus spécifique et il en rend cependant le sens beaucoup moins précis. Libéralisme ou cosmopolitisme? La controverse engagée sur ce point, depuis cent ans, n'a pas encore été vidée. Cependant, avec un tableau de la haute société moscovite du temps, d'un vigoureux coloris, bien que quelque peu trop poussé à la charge, et des jeux de scène en nombre, piquants ou pathétiques, l'œuvre portait une grande promesse, et, en empêchant qu'elle donnât son fruit, le régime de « l'Éclipse » a mis à sa charge un crime à ajouter à beaucoup d'autres du même genre. La perfection ni même un haut degré d'habileté ne pouvaient être atteints, à ce moment, dans un art qui, si cultivé qu'il fût, n'avait pas encore dépassé la période des tâtonnements, après des débuts assez bizarres. Dans la Russie tsariste, tout ne finissait pas seulement par des soldats ; beaucoup de choses y prenaient aussi ce commencement.

Le premier dramaturge russe, imitateur des classiques français, avait été Soumarokov, qui, entre 1737 et 1740, s'était, avec ses camarades du *Corps des cadets*, diverti à reproduire les représentations scéniques, inaugurées depuis 1735 à la cour de l'impératrice Anne. Prenant en dégoût la troupe italienne qui s'y employait, Anne et après elle Élisabeth s'avisèrent de mettre à contribution, pour la remplacer, les talents des jeunes futurs officiers, et ce fut la première école russe d'art dramatique, voire même de chorégraphie (3).

(1) Chtchégolev, *Griboiédov et les décembristes*, p. 5-7.
(2) Au prince A. Viaziémski, 20 mai 1825, *Archives d'Ostafiévo.*
(3) Boulgarine, *Souvenirs*, t. II, p. 15-17.

Sous Alexandre, la théâtromanie a fait rage, dans les deux capitales comme en province et jusque dans les campagnes, au gouvernement d'Orel en particulier, où mis en congé illimité, à quarante ans, en 1812, après une carrière militaire qui n'avait pas été sans mérite, le comte Serge Kamiénski donnait ce divertissement à sa disgrâce. On y jouait à Spaskoié, berceau des Tourguéniév, où Barbe Pétrovna, mère d'Ivan Serguiéiévitch, un ami de Pouchkine, faisait fonction d'impresario ; à Tcherni, chez les Plechtchéiév, et à Sourianine, où toute la famille Iourassovski mettait la main à l'œuvre (1). Cependant, le public attiré par ces représentations comptait plus par la ferveur que par le nombre. C'est du moins ce que paraît indiquer la gratuité à peu près générale des spectacles. Ce n'était toujours que fantaisie de grands seigneurs et quelques-uns s'y ruinaient. La troupe du prince Chakhovskoy à Adratovskoié d'abord, puis à Nijni-Novgorod, comptait plus de cent sujets ; pour son théâtre de la banlieue de Moscou, Bibikov faisait venir de Paris un maître de ballet réputé. A Smolensk, le gouverneur général, comte Apraxine, mettait en scène une Diane chasseresse, qui, à la tête d'une meute de chiens anglais, poursuivait une harde de cerfs vivants. D'autre part, au point de vue littéraire et artistique, la qualité des spectacles si luxueusement montés était au-dessous du médiocre, et, Alexandre régnant, le culte de Melpomène a trouvé sa plus haute expression dans la personne et l'œuvre de Griboiédov, dont on connaît le sort, comme la germination littéraire de ces vingt-quatre années a donné sa plus belle fleur avec les premières poésies de Pouchkine, autre promesse, qui elle-même ne devait pas être entièrement remplie.

(1) Pour l'histoire du théâtre russe à cette époque, v. Jikharév, dans *Annales de la Patrie*, 1855, nos 4-10 et séparément, 1859 ; le même, *Souvenirs*, même recueil, 1854, no 10 ; S. Aksakov, *Œuvres* ; P. Arapov, *Chronique du théâtre russe;* P. Zotov, « Souvenirs de théâtre, » dans *Messager historique*, septembre 1913, p. 965. Quelques détails dans le volume consacré par S. Bertenson à I. Sosnitski, un comédien populaire qui a débuté sous Alexandre Ier.

(2) Biélinski, *Œuvres*, t. VIII, p. 92 et suiv.

X

Autour de la formule littéraire que l'auteur de *Rouslane et Loudmila*, épopée romantique publiée en 1820, représentait avec le plus d'éclat, la bataille des partis s'est engagée en Russie avec autant de vivacité qu'en Occident. Elle portait même ici plus loin, car elle se confondait presque avec le choc des doctrines politiques. Ce qu'était au juste le romantisme les combattants ne le savaient guère ; ils entendaient seulement que ce fût œuvre révolutionnaire, à raison de quoi Pouchkine et ses émules se trouvaient enrôlés dans le camp libéral et Miérzliakov, traducteur habile du Tasse, homme de savoir, de sens et de goût mais conservateur décidé, tenait *Rousslane et Lioudmila* pour une abomination. En fait pourtant, sans base nationale parce que sans connaissance suffisante du passé historique où il prétendait puiser ses inspirations, ce romantisme russe n'était, à ses débuts, qu'une théorie d'art abstraite, une doctrine esthétique, ou plus encore un article de mode importé du dehors, et, dans l'application qu'il en a d'abord faite, Pouchkine ne mettait en jeu qu'une fantaisie puissante mais mal gouvernée et passablement dépravée. En se développant, cependant, le mouvement ainsi créé devait amener le poète et beaucoup d'autres Russes avec lui à une intelligence plus profonde des aspects de la vie ancestrale qu'ils cherchaient à évoquer, en même temps que, dans ses poèmes caucasiens, l'auteur de *Rousslane et Loudmila* s'inspirait de Byron et dans *Boris Godounov* d'un plus grand Anglais, — le seul maître, avec Gœthe et Dante, que la plupart de ses compatriotes consentent à reconnaître pour ses pairs.

Un débat sur ce point, pas plus qu'une appréciation plus pénétrante de l'œuvre ainsi mise en cause ne sauraient trouver ici place, Même en Russie, cependant, un sens plus juste des proportions s'est, en ce qui la concerne, accusé en certains quartiers (1). Celles qui sont devenues, à travers les siècles, le patri-

(1) Kotliarevski, *les Tendances littéraires*, p. 57.

moine commun de tous les peuples civilisés ont dû ce privilège au fait qu'elles ont porté le reflet de leur vie commune, idées, sentiments et mœurs, à certaines époques, dont elles ont réalisé la synthèse plastique : Moyen âge avec le Saint-Empire et la papauté dans l'œuvre de Dante, Renaissance avec l'Angleterre d'Élisabeth dans celle de Shakespeare, ou « Europe éclairée » du dix-huitième siècle dans celle de Gœthe. L'horizon de Pouchkine a été beaucoup plus restreint, sans que la raison s'en laisse reconnaître entièrement dans la mesure de son génie. Le poète a été circonscrit et entravé de plus d'une façon. Dans ses plus hautes manifestations, dont le niveau et l'ampleur pourront quelque jour être atteints et ont été déjà approchées en Russie, la littérature occidentale est devenue le produit d'un travail séculaire, auquel, jusqu'à l'époque d'Alexandre, ce pays est demeuré étranger, d'une liberté de penser qu'il n'a obtenue jusqu'à nos jours que partiellement et d'une liberté sociale qu'après le tsarisme, le bolchevisme a encore plus exclue. A la mort d'Alexandre, Pouchkine ne faisait que débuter, et déjà il avait connu les amertumes de l'exil. Plutôt que des témérités de langage d'ordre politique, on a voulu qu'il ait expié ainsi certaine « Gabriélide », où, imitant *la Guerre des Dieux* de Parny, il dépassait de loin ce modèle en fait d'obscénité (1). Mais, non sans que des insinuations ou des consignes partant d'en haut y fussent pour quelque chose, la personne du poète et sa pensée ont été l'objet des plus injustifiables travestissements. Au bas du monument qui lui a été élevé à Moscou figure une inscription qui passe pour empruntée à l'un de ses poèmes. Il y exprime l'espoir de conserver longtemps l'amour de son peuple « pour l'avoir charmé par la beauté de ses vers ». Et c'est un faux ! Le texte visé porte : « Pour avoir, dans un siècle cruel, glorifié la liberté (2). » Et l'auteur de la falsification a été un confrère et un ami — Joukovski lui-même !

Dans le milieu où il a vécu, comprimé encore par les habitudes et les influences de la caste à laquelle il appartenait, Pouchkine n'a pu même développer ni le tempérament romantique ni l'esprit libéral qui lui étaient propres. En contact et en sympathie

(1) V. *Ancien et Nouveau Temps*, 1909, t. XIII, p. 1-2.
(2) *Œuvres*, t. II, p. 189.

avec les *décembristes*, il ne les a pas suivis dans les passes dangereuses ; à l'heure critique, endossant l'uniforme de *dvorianine*, il est allé faire sa cour à Nicolas, et, quand à moins de quarante ans, la mort l'a enlevé à sa tâche et à sa gloire, dans un duel stupide, il devait se trouver déjà à bout de souffle (1). Poète national, comme l'ont appelé quelques-uns de ses admirateurs, contre des contradicteurs plus nombreux, en Russie et au dehors? (2). Oui, certes, mais avec les limites que le terme comportait dans un pays et à une époque, où, aux yeux de l'auteur d'*Eugène Oniéguine* lui-même, la nation c'était la classe dont il faisait partie, quelque 500 000 hommes sur 50 millions, qui seuls comptaient politiquement et socialement parlant, et qui savaient lire, — pas même tous encore. Dans cette classe même, il n'a pas, de son vivant, obtenu la majorité des suffrages, et, depuis, aux yeux de la démocratie russe, quand il s'en est trouvé une, bien qu'il eût « glorifié la liberté », — en sourdine — il n'est pas devenu populaire. Il a trop gardé figure de *barine* (3). En son temps, le libéralisme qu'il professait demeurait aussi une façon d'aristocratie, avec des restrictions et sous réserve de consignes qui n'étaient pas toutes imposées d'en haut. C'est un trait que l'on retrouve dans l'histoire de la presse à cette époque.

XI

De 1804 à 1809, sous l'inspiration de Spéranski, le *Journal de Saint-Pétersbourg* a publié des articles très libres de ton, qui semblaient inaugurer dans ce pays la discussion des actes du

(1) V. K. Waliszewski, *Littérature russe*, p. 176.

(2) V. *ibid.*, p. 158.

(3) Après ceux de Brückner, de Pypine, d'Engelhardt, les derniers et plus importants travaux sur la littérature russe de l'époque d'Alexandre sont les quatre premiers volumes de Smirnovski (1900) et le premier volume du recueil d'Ovssianiko-Koulikovski (1908-1909). Les études d'Anniénkov, Brioussov, Chtchegolév, Herrschensohn, Lœrner, Saïtov, sur Pouchkine, ainsi que les éditions de ses œuvres et de sa correspondance composent déjà une grande bibliothèque. Les citations dans ce volume sont d'après l'édition de 1878, la plus répandue.

gouvernement. Entre 1815 et 1820, le nombre des périodiques, gazettes et revues, ne cessant d'augmenter (1), quelques-uns ont pu encore, bien que de façon plus discrète déjà, témoigner de la sympathie pour l'idéal constitutionnel. Toujours, ces manifestations de l'opinion se montraient gouvernées par l'esprit et l'intérêt de la classe privilégiée, dont, nécessairement, l'existence de tous les organes de cette presse dépendaient et aux conceptions comme aux convenances de laquelle ils devaient s'accommoder.

De 1812 à 1815, s'employant à stimuler les ardeurs patriotiques, la presse de Moscou, avec *le Messager de l'Europe* de Karamzine, *le Messager russe* de Serge Glinka, *le Fils de la Patrie* de Gretch et *l'Invalide russe*, obtenait une liberté d'expression dont elle usait fréquemment avec excès. Elle n'en usait pas pour se dégager des influences aristocratiques qui la dominaient et dont ses dirigeants étaient d'ailleurs solidaires. Au cours des années suivantes, de nouveaux éléments y pénétrant, elle fut partiellement inclinée à porter sur un autre terrain l'ardeur belliqueuse dont elle restait animée ; mais déjà « l'Éclipse » s'annonçait et la censure devenait moins tolérante. Fondé en 1815, *l'Esprit des revues* fut interdit en 1820 pour la reproduction de quelques articles du *Times* sur la politique économique du gouvernement russe, et le journalisme russe se trouva à peu près confiné dans le cercle des débats d'ordre littéraire et esthétique, où encore l'obscurantisme officiel ne fut pas seul à lui mettre des lisières.

Au titre d'organe de critique littéraire, repris en 1808 par Joukovski, continué après 1811 par Katchenovski, *le Messager de l'Europe* bénéficiait de l'autorité que lui avait acquise Karamzine et d'une immunité exceptionnelle. Mais il devait celle-ci à un conservatisme obtus, professé sous une forme pédantesque, et, se risquant en 1815 à lancer un *Observateur de la Littérature russe*, où, avec une autre ouverture d'esprit, il témoignait d'une largeur d'idées que son âge rendait surprenante, le tout jeune P. Stroiév, que des études d'archéologie allaient solliciter et retenir, a vu son recueil arrêté aux premiers numéros (2).

(1) Piatkovski, *Notes sur l'histoire de notre développement littéraire et social*, t. II, p. 127 ; Kolioupanov, *Biographie de A. Kochélév*, t. I, p. 195 et suiv.

(2) Piatkovski, *loc. cit.*, t. I, p. 301-316.

A partir de 1824, le romantisme militant a bien trouvé un foyer et une citadelle dans *le Télégraphe* de Moscou, où un remarquable autodidacte, échappé du négoce, Nicolas Polevoï, a engagé le combat avec Katchénovski et son école, en ouvrant une ère nouvelle dans l'histoire de la presse et de la critique et en rendant sensible, dans cette sphère, l'ascension lente mais continue de l'élément social qu'il représentait. La résistance des formules classiques devait se prolonger cependant, étayée au double rempart d'un ordre politique et social qui faisait sentir sa domination et sa tyrannie dans toutes les directions. Plus encore que la littérature, l'art s'en trouvait affecté au pays du malheureux Diékhtiarev (1).

XII

Sculpture ou peinture, architecture ou musique, il demeurait tributaire presque exclusivement du monde de la cour et de l'aristocratie, qui seul, ou à peu près, lui accordait quelque intérêt et le faisait vivre, et, avec le caractère que prenait ce patronage, une autre forme de servitude en résultait. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, elle avait assujetti les artistes du pinceau à l'observance stricte d'un code de conventions extrêmement étroites et rigoureusement maintenues, même dans ce qu'on désignait comme « style bas », par opposition au « style élevé » de la peinture religieuse ou historique, le seul qu'on goûtât réellement, l'autre n'étant que toléré. A tous les deux d'ailleurs s'appliquait l'exigence d'une interprétation « épurée » des formes et des aspects représentés ; cependant que, se pliant même à cette règle, l'artiste passait pour déroger et prostituer son talent, s'il l'employait à la reproduction des traits familiers de l'existence commune, réputés vulgaires et presque indécents.

L'accession de nouvelles couches sociales à la richesse et à la part d'influence qui en est l'apanage devait briser cette autre servitude ; mais l'art a attendu plus longtemps que la littérature l'heure de son affranchissement. Bourgeois et *moujiks* ont appris

(1) V. t. I, p. 91, de cet ouvrage.

à lire avant de devenir sensibles aux beautés de l'expression plastique, et, bien que le règne d'Alexandre ait vu paraître la première revue russe d'art, éditée par Gretch, l'existence elle-même, à cette époque, d'un art russe a pu être mise en question.

A. Pavlinov a arrêté à la fin du dix-septième siècle son histoire de l'architecture russe, les constructions postérieurement ajoutées à la parure monumentale de son pays ne lui paraissant pas rentrer dans le cadre de cette étude (1), et il est certain qu'en ses traits originaux tout au moins, le développement de cette branche de création artistique a pris fin ici avec l'avènement de Pierre le Grand, accusant, comme le développement économique, un phénomène de régression, dû apparemment aux mêmes causes. Alexandre a fait plus qu'aucun de ses devanciers, sans en excepter Catherine II, pour l'embellissement de Saint-Pétersbourg ; mais, parmi les nombreux édifices dont il s'est plu à orner sa capitale, Notre-Dame de Kasan seule a mis à l'ouvrage des artistes russes, l'architecte Voronikhine, le peintre Borovikovski, le sculpteur Martos, et ils n'ont produit qu'un pastiche assez plat de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Paul de Londres. Commencée sous Paul, d'après les plans de l'Italien Rinaldi, la transformation de la cathédrale de Saint-Isaac a été poursuivie, sous le règne du fils, par le Français Ricard de Montferrand. La Bourse a eu pour architecte un autre Français, de Thomon. Les peintres les plus renommés de ce temps ont bien porté des noms russes, mais c'étaient des noms d'emprunt : le portraitiste Kiprenski appartenait à une famille allemande, les Schwalbe ; le peintre du *Dernier jour de Pompéi*, rendu célèbre sous Nicolas par ce tableau, Brullov, descendait d'une famille de réfugiés français, les de Bruleau, et avec la désinence en *v*, Venetsianov déguisait son origine italo-grecque.

Alexandre a, malgré l'embarras de ses finances, employé des sommes considérables à l'augmentation des richesses artistiques de l'Ermitage ; mais, avec quelques pièces seulement de tout premier ordre, comme la célèbre *Ferme* de J. Potter ou les *Quatre parties du jour* de Claude Lorrain et un plus grand nombre d'œuvres médiocres ou de Rembrandt douteux, ces acquisitions

(1) Page 256.

ne valaient pas, à beaucoup près, celles de Catherine. La grand'-mère n'entendait pas plus aux choses d'art que le petit-fils ; du moins en avait-elle le goût. Parmi les plus beaux joyaux de la galerie formée sous son règne figurait le fameux *Saint Georges à la jarretière*, commandé en 1506 à Raphaël par le duc Guidobaldo d'Urbin et destiné au roi Henri VII d'Angleterre, qui venait de conférer au donateur la chevalerie de l'ordre institué par Édouard III. Le tableau, où le saint est représenté portant le nœud avec la devise « Honni soit qui mal y pense », provenait de la collection du baron de Crozat, après avoir passé par celles de M. de La Noue et du marquis de Sourdis. Sous Alexandre, il disparut de l'Ermitage. Il se trouvait, par ordre du souverain, transporté au Palais d'Hiver, dans la salle dite « des généraux de 1812 », où, placé dans une encognure sombre à une grande hauteur et très insuffisamment éclairé par un lumignon, il faisait office d'icone. Il n'a été restitué au musée qu'à la fin du règne de Nicolas (1). Telle était la mesure de l'intérêt que le fils de Paul se montrait capable d'accorder aux beautés de cet ordre.

Dans la règle, d'autre part, il ignorait les artistes russes. Ceux qui trouvaient emploi à Notre-Dame de Kasan le devaient, on le sait, à Stroganov et c'était, de la part du comte, un acte d'indépendance assez osé. Son maître tenait l'esprit russe aussi impropre à ce genre de production que le sol du pays à la culture du riz. En 1808, après son arrivée à Paris, le comte Tolstoy réclamant, pour le placer selon l'usage dans un des salons de la légation, un portrait du tsar, le département des Relations extérieures l'avisait qu'il n'en restait aucun de disponible, ni personne en Russie pour en peindre un, et l'ambassadeur était invité à en faire la commande à Paris même, d'après une miniature qu'on lui envoyait (2).

Le cas comporte des circonstances atténuantes. Les aptitudes du génie russe en ce point ne sauraient plus faire de doute. Dans une forme au moins de l'expression artistique, avec les Moussorgski et les Rimski-Korsakov, il a touché aux sommets, en

(1) *Catalogue de la galerie des tableaux au Musée de l'Ermitage*, 3e édition (1891), revue, augmentée et corrigée par le baron E. Brünigk et A. Somov, t. I, p. 139-140.

(2) *Sbornik*, t. LXXXIX, p. 376.

s'imposant à l'admiration universelle. Mais, il y a cent ans, rien n'annonçait ces triomphes. De Novgorod à Kiév, antérieurs au règne de Pierre le Grand, des édifices en nombre témoignaient d'une originalité puissante dans ce domaine de l'art, encore qu'assez barbare. Mais le dix-huitième siècle n'y avait rien ajouté. En se consolidant, le régime politique et social que l'autocratie imposait au pays avait étendu à cette sphère ses contraintes avilissantes et déprimantes, en raison de quoi sans doute aussi la Russie n'y a pas connu jusqu'à présent une période d'activité comparable à celles qui, en France, ont produit l'architecture gothique et en Italie la Renaissance. Sauf en musique, comme l'a observé récemment un critique français (1), elle n'a eu qu'un art de seconde main et de second plan.

Dédaignée généralement, *comme objet d'application personnelle*, par l'aristocratie de tous les pays, de même que la danse par les Orientaux d'un certain rang, bien que plus ou moins appréciée et parfois honorée hautement, la création artistique a été partout, à quelques exceptions près, un produit des classes inférieures ; mais, en Russie, étendu à la masse de la population, le régime du servage a donné à ce phénomène un aspect particulier. Exposé en 1803, à l'Académie des Beaux-Arts, un *Enfant à l'oiseau* a attiré l'attention du comte Stroganov et de l'impératrice Élisabeth, plus accessible que son mari aux impressions de cet ordre. Ce tableau était l'œuvre d'un jeune serf, dont le propriétaire, le comte Héraclée Markov, fils du diplomate qui laissait de si mauvais souvenirs à Paris, fut vivement pressé d'affranchir l'artiste. Il n'en fit rien et le renvoya à sa résidence de campagne où, pendant vingt ans, entre quelques leçons de dessin et quelques portraits de famille où il lui était permis d'exercer son talent, le malheureux fut employé principalement à des travaux de domesticité, comme de cirer les parquets et servir à table. En 1823 seulement, âgé de quarante-six ans déjà, ce Basile Tropinine reçut la liberté, « pour son œuf de Pâques », et s'établit alors à Moscou, où il passe pour avoir peint jusqu'à 3 000 toiles, travaillant à la grosse et acceptant la rétribution la plus modeste. L'esclavage avait fait un manœuvre

(1) L. Réau, *l'Art russe*, t. I, p. 14.

de cet homme qui peut-être portait en lui l'étoffe d'un maître.

Comme des troupes de comédiens recrutés parmi leurs serfs, les grands seigneurs russes se donnaient aussi le luxe d'orchestres, où les exécutants étaient de même condition ; mais cette autre fantaisie n'a déterminé l'éclosion ou du moins le développement d'aucun grand talent. En sus de l'esclavage, dont les conséquences ont été illustrées dans ce domaine par la lamentable destinée de Diékhtiarev, une autre cause y faisait obstacle : tout au long du règne d'Alexandre, la musique étrangère, et pas même du meilleur choix, a été en possession d'un monopole dans ce pays où l'on peut dire que tout *moujik* est un musicien né, et elle-même s'est ressentie des disgrâces dont toutes les formes de l'art y étaient tributaires à cette époque.

En 1803, s'exilant volontairement à vingt-huit ans, à la suite de désagréments d'ordre intime, Boieldieu s'est avisé de chercher fortune à Saint-Pétersbourg, où, avec le poste de maître de chapelle à la cour, il reçut commande de trois opéras à écrire par an sur des librettos qui lui seraient fournis. Mais il ne devait jamais en obtenir aucun. S'en irritant et s'énervant, il y perdit son inspiration, et, à son départ en 1811, il ne laissait sur les rives de la Néva que les partitions de huit opérettes, qui n'ont rien ajouté à sa gloire. Le public de la capitale acclamait l'Italien Caterino Cavos, un mauvais imitateur de Chérubini, dans un méchant opéra, dont le libretto, œuvre du prince Chakhovskoy, glorifiait, avant Glinka, le héros légendaire de *la Vie pour le tsar* et les mélomanes pétersbourgeois n'attachaient guère du prix qu'à la mise en scène et à la voix des chanteurs.

Les concerts, avec des exécutants exclusivement étrangers, Italiens ou Allemands, étaient cependant fort recherchés (1) et, dès la première année du règne d'Alexandre, Saint-Pétersbourg a vu éclore un « Cercle musical », dont, avec les représentants les plus marquants de l'aristocratie, l'empereur et tous les membres de la famille impériale faisaient partie ; mais cette Société n'a eu qu'une existence éphémère (2). En 1811, la célébration du bi-centenaire de la délivrance de Moscou occupée par les Polonais a

(1) Mikhniévitch (Vl.), *Histoire de la musique en Russie*, p. 339.
(2) Boulgarine, *Souvenirs*, t. II, p. 86.

compris l'audition du premier oratorio russe, œuvre de Diékhtiarev, exécutée par 200 musiciens et chanteurs (1) ; mais cette manifestation d'art ne devait pas non plus avoir de lendemain. Encore cependant, et l'art et la littérature ont été, à cette époque, plus favorisés que la science.

XIII

Plus rares étaient les mécènes disposés à encourager les talents qui se révélaient dans cette direction et leur générosité y trouvait aussi moins d'emploi. Son père lui ayant fait cadeau d'un télescope, le jeune Batiouchkov lui demandait la permission de le vendre pour acheter des recueils de poésies. Il s'est trouvé cependant quelques grands seigneurs, non seulement pour faire acte de patronage dans le domaine des recherches scientifiques, mais pour s'y employer personnellement. Membre de l'opulente famille des Démidov, Paul Grigoriévitch abandonnait en 1762 à ses frères la moitié de sa part dans l'héritage paternel qui comprenait toute sorte d'exploitations agricoles, commerciales et industrielles, auxquelles il refusait de s'intéresser, pour se consacrer entièrement à des travaux qui, visant l'histoire naturelle, le mettaient en correspondance et en collaboration avec Buffon, Gellert, Linné et Valérius. Ses goûts comme ses études étaient d'ailleurs d'un caractère extrêmement éclectique. A côté d'un musée de géologie, de minéralogie et de botanique, dont le catalogue français a été publié en 1806, il s'est donné le luxe d'un cabinet de numismatique et d'une galerie d'art, dont les collections de Mlle Clairon, achetées en 1803, après la mort de la comédienne, ont fourni le premier fonds. Cette même année, Démidov offrait un domaine de 3 578 âmes et une somme de 100 000 roubles pour la création d'un gymnase à Iaroslavl. Deux années plus tard, avec une autre somme de 100 000 roubles, il abandonnait toutes ses collections à l'Université de Moscou, en donnant encore 50 000 roubles à chacune de celles qui étaient projetées à Kiév

(1) *La Poste du Nord*, 1811, n° 24. Pour les autres détails, v. Ivanov, *Histoire du développement musical en Russie*, t. I, p. 226-244.

et à Tobolsk. Il ne dépensait pas pour sa table plus de 6 à 7 roubles par mois (1).

Le progrès de la culture scientifique se rattachait par un lien naturel au problème scolaire, et, en prenant conscience, le fils du chancelier Bezborodko ajoutait une rente annuelle de 15 000 roubles au capital de 210 000 roubles que son père avait offert pour la fondation d'un autre gymnase dans la bourgade petite-russienne de Niéjine. A Moscou, les marchands eux-mêmes ont, au cours du règne, affecté une annuité de même importance pour l'entretien d'un *Institut commercial.*

En 1811, la Russie s'est ressentie de l'impulsion que les Lagrange, Laplace, Legendre, Monge donnaient à travers l'Europe à une branche de la science pour laquelle l'esprit russe devait, depuis, à travers quelques excentricités, montrer des aptitudes particulièrement prononcées, et c'est ainsi qu'est née, à Moscou, cette « Société de mathématiques », qui, en « finissant par des soldats », n'a malheureusement pas pris le meilleur chemin.

En 1823, le généreux fondateur de l'Institut des Guides, Nicolas Mouraviov, reporta l'effort qu'il ne pouvait plus fournir de ce côté sur une « Société d'Agriculture » pour laquelle il créait, dans la banlieue de Moscou, une ferme modèle, en influençant peut-être la « Société libre d'Économie politique », qui, à Saint-Pétersbourg, engageait quelques mois plus tard ses travaux dans la même direction (2). Trait à noter : sur 162 mémoires recueillis par elle jusqu'en 1796, année de la mort de Catherine, sept seulement portaient la signature d'écrivains russes. Maintenant, la proportion était renversée (3), le fait marquant un progrès considérable dans le développement intellectuel du pays, si même, dans ces écrits, la qualité n'égalait pas la quantité.

La création, en 1804, de la première « Société d'Histoire russe » a été due à l'Allemand Schlözer, qui a fait agréer, à ce moment, par Alexandre le projet d'une édition critique de vieilles chroniques. L'infatigable et ubiquitaire Michel Mouraviov y a encore

(1) Krusenstern, *Précis*, p. 35 et suiv.

(2) Kropotov, *Biographie de M. Mouraviov*, p. 17 et suiv. ; N. Mouraviov, « Mémoires, » dans *Archives russes*, 1886, t. I, p. 133 et suiv. ; Khodniév, *Histoire de la Société libre d'Economie*, p. 298.

(3) Khodniév, *loc. cit.*, p. 396 et suiv.

eu part, en groupant, à Moscou, quelques amateurs d'études historiques qu'il associait à cette entreprise.

Au regard des sciences politiques et de la philosophie, ses compatriotes se sont bornés, pendant le premier quart du dix-neuvième siècle, à l'assimilation partielle des produits de la pensée occidentale dans cette sphère, les rares écrivains russes, Arséniév, Galitch, Kounitsyne, Ossipovski, Vellanski, qui l'abordaient, n'essayant même pas d'y faire œuvre d'inspiration ou de critique indépendante.

Avec « l'Académie libre d'Économie politique », les autres corps scientifiques existants ont, au début du règne d'Alexandre, connu un renouveau d'activité et de prospérité relative. Chassée sous Paul de la maison qu'elle occupait, « l'Académie russe » a recouvré l'allocation annuelle de 6 280 roubles qui lui avait été accordée à sa fondation, en même temps qu'un subside de 25 000 roubles y était ajouté pour l'aménagement d'un nouveau local. Il ne pouvait, à ce prix, être très somptueux, et bien qu'elle bénéficiât en outre du privilège de faire paraître ses publications aux frais de l'État, elle n'a donné à ses travaux qu'un développement assez médiocre. La bienveillance que le souverain lui témoignait n'excluait pas l'assujettissement à la règle commune, c'est-à-dire la privation de toute indépendance. Un des présidents de l'Académie, nommés par ordre, Nartov, était presque un illettré, et son successeur, Chichkov, se laissait égarer par ses recherches philologiques jusqu'au délire, en découvrant, notamment, dans la langue russe, la source de toutes les autres. Sous sa direction, l'Académie a cependant fait quelque besogne utile, moins en publiant successivement quatre revues qui ont périclité, qu'en venant en aide, dans la mesure de ses moyens, à des écrivains nécessiteux et surtout en prenant contact avec la vie scientifique des autres pays slaves (1).

Création, en 1726, de l'illettrée Catherine I , l' « Académie des Sciences » russe a fourni, à la même époque, une carrière encore moins brillante, Alexandre voulait en faire un foyer de recherches appliquées à la mise au jour et à la mise en valeur des richesses de toute nature qui, même dans la Russie de notre temps, de-

(1) Soukhomlinov, *Histoire de l'Académie russe*, t. VIII, p. 368 et suiv.

meurent en grande partie inconnues ou inexploitées, ainsi qu'en témoigne la découverte récente, dans la région de Koursk, d'un gisement de fer que ses inventeurs donnent pour le plus riche du monde. En 1803, le souverain portait de 53000 à 120000 roubles le budget annuel de l'institution ; il la dotait d'un nouveau statut (1) et désignait pour présider à ses travaux celui de ses collaborateurs qu'il jugeait le plus capable de leur donner une impulsion énergique. Mais c'était Novossiltsov, et les progrès que l'Académie réalisait, sous la direction de ce carriériste, se trouvent illustrés par la mésaventure qu'elle encourait dans ses rapports avec les corps scientifiques de l'étranger, auxquels elle adressait un volumineux bulletin rédigé en français et de qui elle se plaignait de ne recevoir en retour aucune communication. Un des savants ainsi mis en cause répondait qu'il avait dû faire promesse à son gouvernement de n'entretenir de commerce avec aucune *société secrète* (2).

Une fortune bizarre a fait qu'Alexandre a mieux réussi dans une voie où il était le moins incliné à porter son intérêt. Il a présidé à la première entreprise de navigation autour du monde que des Russes aient tentée et qui, si elle fut déterminée par des considérations d'un tout autre ordre et notamment par le souci d'assurer le ravitaillement des colonies d'Amérique, a néanmoins servi la science. De 1802 à 1820, le développement de la colonisation russe sur la côte occidentale du Pacifique a occasionné de même toute une série de croisières, où, au témoignage même des historiens allemands, le Russe Lissianski, auteur d'une relation des plus instructives publiée en 1812 à Saint-Pétersbourg et en 1814 à Londres, a apporté la plus grande part d'énergie et de savoir, mais dont, grâce à une réclame savante, l'Allemand Krusenstern a, même aux yeux des historiens russes, tiré le plus de gloire.

Plusieurs Français : en 1803, le Mulhousien Tilénius de Tilenau, voyageur et naturaliste réputé ; en 1815, le botaniste et poète Chamisso ; en 1820, le lieutenant de la marine russe Pierre Anjou, qui a donné son nom à un groupe d'îles de l'océan Arctique, ont pris part à ces expéditions.

(1) 6 août 1803, *Recueil complet des lois*, t. XXVII, nº 20863.

(2) Pjétslavski, « Souvenirs, » dans *Ancienne Russie*, 1874, t. XI, p. 476 et suiv.

La valeur scientifique des résultats qu'elles obtenaient est estimable. Mais, sans effet au regard de son objet principal, l'effort ainsi dépensé s'accordait mal avec l'ensemble des intérêts en cause, avec la misère d'une marine, dont, à ces fastueuses randonnées près, le pavillon ne se montrait guère sur les mers et la médiocrité d'un développement économique et commercial qui, à son foyer même, prenait si peu d'ampleur. C'était encore affaire de luxe et de décor, de prestige et de poudre aux yeux, le trait répondant à la physionomie générale du règne dont cet ouvrage a eu pour objet de donner un aperçu, ainsi qu'à l'histoire entière du régime qui y a trouvé, dans tous les sens, sa plus complète expression.

Et, pendant quelques heures au moins, la fin du règne a paru — déjà ! — sonner le glas du régime.

CHAPITRE XIV

ALEXANDRE A TAGANROG. SA MORT

I. Alexandre et Élisabeth. Altération simultanée dans la santé des époux et projet de villégiature commune dans le sud de la Russie. Les médecins de cour. Le diagnostic du Bachkir. — II. L'empereur précède l'impératrice. Ses adieux à Saint-Pétersbourg. A la Laure de Saint-Alexandre. Le moine Alexis. Visions funèbres et fictions. Installation à Taganrog. — III. Élisabeth y rejoint son mari. Idylle conjugale. Apaisement et retour de sombres préoccupations. Nouvelles de Grouzino. La retraite simulée d'Araktchéiév. La dernière expression du régime autocratique. Carence de pouvoirs et usurpations. Nouvelles du camp révolutionnaire. Pas de danger immédiat. Excursions du souverain au pays des cosaques du Don et en Crimée. — IV. Visions plaisantes et impressions pénibles. La Riviera russe et la mer Putride. Surmenage et imprudences. Premiers symptômes de malaise physique et dépression morale. La mort du courrier Maskov. La crise. Le retour. — V. Les derniers jours. Le journal d'Élisabeth. Le malade et ses médecins. La légende et les faits. Syncope et alitement définitif. Pronostic d'issue fatale. Appel aux secours de la religion. L'agonie et la mort. Doutes au sujet de cet événement et certitude historique. — VI. L'embaumement du corps et son acheminement sur Saint-Pétersbourg. La veuve ne l'accompagne pas. Déclin de ses forces et projets d'avenir. En route pour Kalouga. Fin subite. Les dernières volontés de l'impératrice. L'empereur n'en a pas laissé. L'égoïsme fonction du rôle d'autocrate. Impénitence finale.

I

Les pages qui suivent pourraient être réduites à autant ou moins de lignes si, au regard de leur objet, en trouvant créance même auprès des historiens, une prodigieuse éclosion d'invraisemblables fictions n'y rendait nécessaire un exposé quelque peu minutieux de faits en eux-mêmes médiocrement importants.

Plus remuant à quarante-sept ans qu'il ne l'avait été à vingt, Alexandre se surmenait, sans souci de ménager sa santé, qui ne cessait de s'altérer. Au retour de Varsovie, les chaleurs de l'été l'engageaient à prendre quelques semaines de repos à *Kamionnyï*

Ostrov; mais, pour les premiers jours de septembre, il méditait déjà une excursion en Crimée, où sa femme projetait de le rejoindre. La dernière maladie du souverain avait déterminé un nouveau progrès dans leur rapprochement. Alexandre avait consenti à recevoir les soins de sa compagne légitime, et, s'en étant bien trouvé, il ne fuyait plus sa société (1). Élisabeth était elle-même très souffrante, sans que les médecins de cour sussent reconnaître la nature de son mal. A part l'Écossais sir Thomas Wyllie, baronnet depuis 1814 (2), et le petit-russien Tarassov, tenu à l'écart par ses confrères étrangers, tous étaient Allemands et, semble-t-il, ineptes. Le plus écouté, Stoffregen, tenait l'impératrice pour poitrinaire, la bourrait de drogues et justifiait le diagnostic d'un Bachkir, fabricant de *koumys* (3), que la malade allait rencontrer en Crimée :

« Vous êtes malade, lui dit cet homme, parce que vous avez de l'esprit et que vous pensez trop. Cela vous rend malade. Ensuite, on vous donne des médecines qui vous rendent encore plus malade (4). »

En fait, elle semble avoir été atteinte d'une affection du cœur, angine de poitrine peut-être, et Stoffregen confondait, insistant, comme faisaient aussi ses collègues, pour qu'elle passât l'hiver dans un climat plus doux que celui de Saint-Pétersbourg. Elle objecta péremptoirement à un voyage en Italie, ne voulant pas, disait-elle, « donner à des étrangers le spectacle *von einer kranken Kaiserin* qu'on promène de ville en ville,... et elle n'imaginait pas qu'en Russie où se rencontraient tant de climats, il ne s'en trouvât pas à sa convenance (5). » Elle ne disait pas et elle ne s'avouait peut-être pas à elle-même la raison véritable dont elle s'inspirait et qui était que, l'empereur devant faire quelque séjour à Taranrog, elle désirait passionnément s'y trouver avec lui et réaliser ainsi le rêve de possession sans partage qui avait été le tourment de sa vie. Les médecins le devinèrent sans doute et s'accordèrent

(1) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 278.

(2) Cette origine écossaise a été contestée, v. Zatvornitski, dans *le Centenaire*, p. 22 et suiv.

(3) Boisson faite avec du lait de jument.

(4) Grand-duc Nicolas, *ibid.*, t. III, p. 435.

(5) *Ibid.*, p. 462.

pour dire que Taranrog était précisément ce qu'il lui fallait. On ne pouvait plus mal choisir.

Sur la mer d'Azov, en face de l'embouchure du Don, cette ville avait, au siècle précédent, servi de lieu d'internement pour les malfaiteurs et tout y répondait à cette affectation : climat rude en dépit de la latitude, eaux stagnantes aux exhalaisons malsaines. Après y avoir passé deux semaines avec l'empereur, le prince Volkonski allait écrire : « Le climat ne diffère ici en rien de celui de Saint-Pétersbourg ; tout aussi froid et humide » (1). Alexandre ne l'ignorait pas, puisqu'il avait déjà, en 1818, visité cette plage inhospitalière ; mais, un des centres de la flotte russe et place forte, — rasée, sous Pierre le Grand, après la catastrophe du Pruth, réédifiée sous Catherine, — Taganrog avait au regard de la Turquie la valeur d'un symbole, et c'est ce qui sans doute y portait à ce moment le souverain.

II

Son départ étant fixé au 12 septembre, il chargea le prince Galitzine de mettre en ordre quelques-uns de ses papiers, et, à l'en croire, l'ancien ministre de l'Instruction publique aurait saisi cette occasion pour renouveler des observations antérieurement présentées au souverain au sujet de l'impropriété des mesures qu'il avait prises pour le règlement de sa succession. Alexandre s'en serait montré impressionné d'abord, mais aurait dit ensuite en levant les yeux au ciel : « Remettons-nous-en à Dieu » (2). N'ayant pas eu de témoins, ce colloque peut bien avoir été imaginé après coup.

En partant, le souverain n'alla pas, comme à l'ordinaire, faire ses dévotions à Notre-Dame de Kasan. Il avait commandé pour quatre heures du matin un office à la Laure de Saint-Alexandre Nevski, et cette dérogation à un usage observé depuis le commencement du règne a donné cours à des commentaires fantai-

(1) *Sbornik*, LXXIII, p. 94.
(2) Korff, *l'Avènement au trône de Nicolas Ier*, 3e édition, p. 30.

sistes. Le couvent comprenait plusieurs cimetières, dans l'un desquels quelques membres de la famille impériale avaient leur sépulture, et cela a suffi pour qu'on supposât que le mari d'Élisabeth avait fait choix de cette nécropole, en vue d'une *panikhida* (office des morts), qu'il aurait fait célébrer à l'intention de sa femme, dont il croyait la fin très proche (1). Il paraît avoir, en effet, emporté à Taganrog une copie du cérémonial établi pour les obsèques de l'impératrice Catherine (2). Mais on doit douter qu'il ait poussé plus loin ses anticipations *post mortem*, et sa présence à la Laure au matin du 12 septembre comporte une explication plus plausible. En rapport avec les dispositions d'esprit que le souverain montrait à ce moment, elle a pu être déterminée par le souci qu'il prenait de plus en plus de dépister la curiosité du public au regard de tous ses mouvements, ou par le désir de voir à ce couvent un moine qui, ascète et visionnaire lui-même en grand renom de sainteté, était le directeur spirituel de Photius. La cellule de cet Alexis avait forme de crypte sépulcrale ; il y couchait dans un cercueil sous un suaire en guise de couverture (3), et cet appareil macabre a contribué à égarer les imaginations.

On a voulu encore qu'à la barrière de la ville, se dressant dans la voiture qui l'emportait et se retournant, le voyageur ait adressé un long regard — d'adieu — à sa capitale qu'il s'attendait à ne plus revoir, ayant décidé déjà de déposer la couronne et de disparaître. Cependant, en quittant Alexis, il avait promis de revenir souvent auprès de lui, à son retour, et, son frère Nicolas le reconduisant jusqu'au premier relais de poste, il l'entretenait des embellissements qu'il projetait dans une maison de campagne qu'il venait d'acquérir à proximité de Peterhof (4). S'il avait enfin conçu, à ce moment, le projet de renoncement qui lui a été attribué, il n'est guère admissible que, dans la phase où leurs relations entraient, Élisabeth, n'en ait rien appris, ou tout au

(1) Bogdanovitch, *Alexandre Ier*, t. V, p. 507.

(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 432.

(3) *Archives russes*, 1903, t. II, p. 215 et suiv. ; *Ancienne Russie*, 1896, LXXX, p. 193 ; Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, t. I, p. 111 et suiv. ; Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 353 et suiv.

(4) Gerlach, *Denkwürdigkeiten*, t. I, p. 8 ; Korff, *loc. cit.*, p. 32.

moins soupçonné. Or, elle n'en a rien dit à sa mère qu'elle tenait au courant des moindres incidents de sa vie conjugale. Elle était tout entière à la joie de ses préparatifs pour le déplacement en perspective que, lui donnant presque figure d'un voyage de noce, elle n'envisageait certes pas comme la préface d'une séparation définitive. Ces précisions sont nécessaires, en raison des fables auxquelles la mort du souverain a donné lieu.

Alexandre devait précéder de quelques jours sa femme à Taganrog. Il voyageait trop rapidement pour qu'elle pût l'accompagner et il voulait prendre soin personnellement des arrangements que réclamait leur installation dans la maison du gouverneur de la ville, qui n'était pas faite pour recevoir de tels hôtes. Construction des plus modestes, en briques sous crépi de chaux, elle ne comprenait qu'un rez-de-chaussée avec une dizaine de pièces. Alexandre n'en retint que deux pour lui-même : une pièce d'angle assez spacieuse qui devait lui servir de chambre à coucher et de cabinet de travail et une autre beaucoup plus petite avec fenêtre sur la cour, qu'il destinait aux soins minutieux de sa toilette. Séparant les deux parties de l'appartement, une sorte de hall devait faire office de salle à manger et de salle de réception. Le personnel de service était logé dans le sous-sol. Entre la cour boueuse et un jardin fruitier en fort mauvais état d'entretien, la maison n'avait même pas de vue sur la mer et les difficultés du transport ne permettaient d'y mettre qu'un mobilier des plus simples. Alexandre s'occupa lui-même de sa distribution, surveillant la pose des rideaux et plantant des clous pour les tableaux. Il y portait peut-être une idée d'amende suprême, acquittée en expiation du passé. Le 5 octobre, il alla à la rencontre de sa femme au dernier relais de poste et monta dans sa *dormeuse* (1). L'illusion du « voyage de noce » revêtait ainsi une apparence de réalité. Volkonski disait le mot par manière de plaisanterie, et, à l'arrivée du couple impérial, les habitants de Taganrog parlèrent sans rire de « jeunes époux ». Au terme d'une existence douloureuse, Élisabeth allait être ainsi rendue pour quelques jours à l'idylle qu'un sort cruel avait interrompue trente ans auparavant.

(1) Tarassov, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 103.

III

Pendant quelques jours, Alexandre lui en donna encore l'impression presque entière. Un site pittoresque de la côte retenant l'attention de sa compagne, il décidait aussitôt d'y créer un parc ; il en dessinait de sa main le plan, et, pour l'exécuter, il appelait un jardinier anglais employé au château de Ropcha. Exprimait-elle le regret de ne pas voir la mer de ses fenêtres, elle avait le lendemain la surprise d'une percée opérée pendant la nuit dans les massifs du jardin, où un chemin se trouvait aussi ouvert, donnant accès au rivage (1). Le souverain semblait lui-même, par moments, prendre plaisir à l'existence simple et paisible qu'elle partageait avec lui. Il parcourait à pied les rues de la ville, accostant les passants et engageant avec eux des colloques, où il mettait une bonhomie qui ne lui était pas habituelle. Rencontrant un officier, qui, pris de vin, titubait, il l'interpellait en ces termes : « Où demeures-tu? Allons! je te reconduirai. Sinon, tu risquerais d'avoir affaire à Diebitsch et il t'en cuirait (2). » La ville possédait un club ; il y faisait de fréquentes apparitions, entretenait les habitués de leurs affaires et faisait même danser la polonaise à leurs femmes, Élisabeth l'y rejoignait parfois (3). A d'autres égards, cependant, dans les rapports du couple impérial avec les habitants de Taganrog, l'étiquette reprenait ses droits, et le président du tribunal de commerce, Théodore Martos, écrivait à son frère : « Il est rare qu'un jour se passe sans que nous ayons ordre d'être en souliers et en poudre, d'où je ressens une telle fatigue que je me tiens à peine sur mes jambes (4). »

Par moments aussi, Alexandre revenait à ses idées sombres, ses méfiances et ses appréhensions. Il prenait l'alarme à raison d'un petit caillou qu'il découvrait dans un biscuit qui lui était

(1) Prince N. Galitzine, « Souvenirs, » *ibid.*, 1880, t. XXIX, p. 843.
(2) *Ibid.*, p. 741.
(3) *Ibid.*, p. 842.
(4) *Messager historique*, t. LXIII, p. 475.

servi (1). Le 4 octobre, arrivait à Taganrog la nouvelle de l'assassinat de la Minkine (2), la maîtresse d'Araktchéiév, et de la crise de folie, réelle ou simulée, dont le maître de Grouzino se montrait atteint à la suite de cet événement. Il écrivait au souverain qu'il ne souhaitait plus que la mort et se voyait hors d'état de prendre soin des affaires. La menace d'une catastrophe plus grave en résultait. Deux des collaborateurs du « vice-empereur », le général Euler pour les colonies militaires et le secrétaire d'État Nicolas Nazarévitch Mouraviov pour le reste, avaient ordre de le suppléer. Mais Araktchéiév suppléait le souverain lui-même, et lui seul pouvait le faire, disposant de blancs-seings à cette fin. Pour les colonies militaires, des achats considérables devaient être opérés à ce moment et la conclusion des marchés devenait impossible. Euler envoya à Taganrog rapports sur rapports, signalant cette situation, qui exposait le gouvernement entier de l'empire à un arrêt de fonctionnement complet. En réponse, il n'eut qu'un billet de Diebitsch, disant que l'empereur avait pris connaissance de sa correspondance, mais n'avait fait connaître aucune décision. C'était la dernière manière d'Alexandre. Russe, Euler se fût croisé les bras et eût été excusable. Allemand et participant à l'espèce d'hégémonie que ses congénères commençaient à exercer au pays des tsars, il trouva une solution du problème : sur une copie de ses rapports il écrivit : « Lu et approuvé par Sa Majesté », et il passa les contrats. C'était la dernière expression du régime autocratique en Russie.

Alexandre ne voulait s'intéresser à ce qui était arrivé à Grouzino qu'en raison du chagrin qu'en éprouvait le favori. Mandant à Taganrog le chef d'état-major des Colonies, général Kleinmichel, qui se trouvait dans le sud, il lui ordonnait simplement de se rendre auprès d'Araktchéiév et de s'employer à le réconforter. Il faisait appel pour le même objet à Photius, et il adressait au favori deux longues lettres, les remplissant d'effusions et d'objurgations qu'on a peine à concevoir sous la plume d'un souverain écrivant à un sujet. A une tendresse quasi déférente, il y mêlait de la flatterie, se disant persuadé que les assassins de la Minkine

(1) Schœnig, « Mémoires, » *Archives russes*, 1880, t. III, p. 273.
(2) V. t. II, p. 451, de cet ouvrage.

avaient eu un but politique, qui était d'éloigner du pouvoir un homme dont ils savaient les services indispensables au pays. Il l'engageait enfin, en termes pressants, à rejoindre, en se rendant à Taganrog, « l'ami le plus sincère qu'il eût au monde (1). »

L'état de trouble moral dans lequel Araktchéiév se trouvait, ou voulait paraître, ne devait pas l'empêcher de donner la plus large publicité à ce message, non sans qu'il prît soin cependant d'y supprimer quelques lignes d'où, contre une croyance par lui-même accréditée, la preuve ressortait du fait déjà mentionné (2), qu'au cours de ses séjours fréquents à Grouzino, dont la Minkine faisait les honneurs à tous les autres visiteurs, le souverain s'était toujours défendu de voir cette drôlesse.

Sa tolérance au regard des côtés répugnants dans l'être du favori et ses entours avait des limites. Probablement aussi quelque part de scepticisme se mêlait à l'émoi que lui faisait éprouver l'état physique ou moral du « vice-empereur ». Quelques mois plus tôt, irrité par les marques d'estime que le tsar donnait au commandant de la 1re division de la garde, prince Ivan Chakhovskoy, un ancien compagnon d'armes de Souvorov, le vice-empereur avait parlé déjà de « tout quitter et de se retirer à l'étranger pour faire place à des hommes nouveaux, plus jeunes et plus dociles (3). » Très probablement, maintenant encore il exagérait la détresse où le mettait la mort de sa compagne et en prenait prétexte pour renouveler une menace, où il comptait bien ne pas être pris au mot.

Sherwood devait, à la vérité, prétendre ultérieurement qu'il aurait prévenu le soulèvement insurrectionnel de décembre, s'il avait reçu à ce moment de Grouzino les ordres et les pouvoirs qu'il avait vainement réclamés. Mais l'Anglais était un hâbleur ; en octobre, ses rapports parvenaient aussi à Taganrog, où Alexandre continuait à en recueillir de toutes parts sur le mouvement révolutionnaire. Il attendait le général Witt qui en annonçait de très précis ; il se tenait en communication avec le général Roth, qui, commandant du 3e corps d'infanterie, venait

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 362 ; grand-duc Nicolas, *Alexandre Ier*, t. II, p. 659 et suiv.

(2) V. t. II, p. 450, de cet ouvrage.

(3) Maiévski, « Souvenirs, » *Ancienne Russie*, 1873, t. VIII, p. 766 et suiv.

d'y confesser un de ses subordonnés, collègue de Pestel, le capitaine Maïboroda (1). Très contradictoires, ces informations concordaient sur un point qui était que les conspirateurs ajournaient en dernier lieu leurs projets à l'été de l'année suivante, et, s'il n'en avait acquis la certitude avant de quitter Saint-Pétersbourg, le souverain n'aurait assurément pas songé à mettre des centaines de lieues entre sa capitale et sa résidence actuelle d'où il projetait de nouveaux voyages. Après la Crimée, la Géorgie et la région du bas Volga, il se proposait de visiter la Sibérie, mais assurément pas en chemineau : on y travaillait à la construction de routes carrossables et à l'établissement de relais de poste sur le parcours projeté (2).

A Taganrog comme ailleurs, il se tenait en alerte et en garde, avec des accès de nervosité grandissante, mais pas plus que pour partir en guerre contre les Turcs, il n'était venu là pour se mettre à l'abri des révolutionnaires ou pour préparer son évasion de la scène du monde. Il n'en montrait nullement le dégoût, mais témoignait au contraire d'un vif besoin de s'y donner du mouvement. Il cachait ses projets à sa femme, sauf en ce qui concernait l'excursion à travers la Crimée qui ne devait lui prendre que quelques jours et dont il affectait d'être très ennuyé. Mais, « il avait fait promesse au comte Vorontsov de lui rendre visite à Aloupka et, tout étant arrangé, il devait en passer par là (3) ». L'ancien commandant du corps d'occupation en France avait succédé en 1823 à Richelieu et à Langeron comme gouverneur général de la Nouvelle Russie ; nouvellement construite, sa résidence d'Aloupka passait pour féerique et Alexandre était très curieux de la voir. Mais plus encore il était tourmenté par le besoin de changer de place, à tel point que, dès le 23 octobre, avant la tournée de Crimée, il remontait en voiture pour parcourir la terre des Cosaques du Don, de Nakhitchevan à Novotcherkask, où il remit à Diebitsch un des rapports envoyés par Sherwood,

(1) Prince S. VOLKONSKI, *Mémoires*, p. 428 ; *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXV, p. 149.

(2) TARASSOV, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 109 ; SCHŒNIG, « Mémoires, » *Archives russes*, 1880, t. III, p. 267.

(3) TARASSOV, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 109 ; SCHŒNIG, « Mémoires, » *Archives russes*, 1880, t. III, p. 267.

en disant qu'à son retour à Taganrog, il enverrait à Kharkov le colonel Nicolaiév, du régiment des Cosaques de la garde, pour suivre l'une des pistes que l'Anglais indiquait. Rien ne pressait.

Le départ pour la Crimée étant fixé au 1er novembre, la veille de ce jour un incident se serait produit que la légende a encore exploité mal à propos. L'empereur se trouvant à sa table de travail et le ciel s'assombrissant brusquement, il aurait demandé des bougies. L'instant d'après, comme une éclaircie survenait, le valet de chambre Anissinov rentrait pour éteindre les lumières, et, le souverain se plaignant d'être inutilement dérangé, il aurait répondu que des bougies allumées en plein jour, « comme pour un mort », étaient de mauvais présage, observation que le tsar aurait retenue, et dont il se serait plus tard montré très impressionné (1). On a vu (2) qu'au rapport de la comtesse de Choiseul-Gouffier, à Tsarskoïé, Alexandre avait toujours une bougie allumée sur sa table de travail et cet épisode semble donc avoir été aussi inventé de toutes pièces.

IV

La première partie du voyage se passa bien. Comme toujours, une fois en route, le voyageur se trouvait plus dispos, d'esprit et de corps. Sur le chemin de Simferopol, comme à son précédent passage au même lieu, il prit grand plaisir à la vue des florissantes colonies allemandes ou hollandaises établies le long de la Molotchna. Il fut cependant incommodé par les senteurs malodorantes qui y signalaient la proximité de la mer Putride et peut-être contracta-t-il à ce moment le germe de l'intoxication qui devait l'emporter. Capitale de la Tauride, Simferopol n'était guère encore qu'un gros village entrecoupé de jardins et peuplé en majorité de Tatars. Le souverain n'y passa qu'une nuit, et, le lendemain, poussant plus loin au sud, il gagna la partie de la côte qui, abritée contre les vents du nord et exposée en plein midi, eût offert à sa femme un climat de réelle et réconfortante

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 368.
(2) V. t. II, p. 484, de cet ouvrage.

douceur. A cette époque, à la vérité, bien qu'un assez grand nombre de familles russes ou polonaises y eussent déjà des établissements, l'accès de cette *Riviera* criméenne demeurait assez difficile, par des routes à peine tracées, à travers le massif montagneux que domine le Tchatyrdakh, dont Mickiewicz a chanté la majesté. Pour atteindre, à Ioursouf, le domaine du comte Vorontsov, Alexandre dut franchir, sur un parcours de 35 verstes, un terrain des plus accidentés. Il en éprouva quelque fatigue, et, ayant goûté immodérément des excellents fruits que le pays produit, son malaise en fut aggravé. Il poursuivit cependant sa course, visitant, au village de Nikita, un jardin botanique créé en 1811 par le duc de Richelieu et, à Orianda, terre qu'il venait d'acheter au comte Kouchélev-Bezborodko, marquant la place d'une habitation qu'il se proposait d'y faire construire, apparemment pas avec l'intention d'y dérober son existence à tous les yeux. Il parlait d'y terminer ses jours, « après qu'il aurait quitté le service » et comptait y avoir pour compagnon Volkonski, « qui devait aussi songer à prendre retraite (1). » Mais ce n'était évidemment qu'un jeu d'imagination sur un thème qui lui était familier depuis sa jeunesse.

Il dîna à Aloupka et dégusta avec satisfaction des vins du cru, produit de cépages français du Bordelais et de la Champagne. La princesse Anne Galitzine, l'amie de Mme de Krüdener, habitait à Koréis une villa assez proche; il voulut lui rendre visite et, d'après un des nombreux récits de ce voyage, il aurait même gagné Karassou-Bazar, pour dire une prière sur la tombe de la baronne livonienne. A cheval ou même à pied, faute de routes autrement praticables, il continua à parcourir la contrée, s'imposant un effort excessif et faisant toujours une consommation abusive de fruits. Ordonnant à ses équipages de le devancer à Baïdary, autre gros village situé au milieu d'une vallée presque circulaire que la beauté de ses aspects rendait célèbre, il fit encore une course de 40 verstes à franc étrier pour s'y rendre. A Balaklava, qu'il gagna ensuite en voiture, sans prendre le repos que l'altération grandissante de sa santé réclamait, il passa une revue, et, déjeunant chez le commandant de la place, il ne se retint pas de

(1) Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 370.

manger d'un poisson ailé, très gras, dont la saveur lui avait été vantée. En quittant la table, il repartit au galop, et, vers le soir, abandonnant une fois de plus sa voiture qu'il envoyait à Sévastopol, il se remit en selle pour se rendre par un raccourci montueux au monastère voisin de Saint-Georges. C'était le 8 novembre et à une journée assez chaude succédait une soirée très fraîche. Le souverain n'avait sur lui qu'un uniforme de drap très fin. Il ne voulut pas s'arrêter pour revêtir le manteau que son piqueur portait, et, en arrivant à Sévastopol à 8 heures, il se trouva sans doute assez indisposé, car il ne dîna pas, bien qu'en voyage il eût ordinairement bon appétit.

Le lendemain et les jours suivants il n'en laissa cependant rien paraître. Il visita, en courant comme toujours, les fortifications de la ville, la flotte, l'hôpital maritime, les casernes et ne souffrit aucun changement dans le programme de son voyage qui le ramenait maintenant à son point de départ par Baktchissaraï, où, comme il avait fait en 1818, il descendit au palais des Khans.

Il ne voulait toujours pas convenir qu'il fût sérieusement malade. Cependant, en arrivant, il ordonna à Tarassov de lui préparer une décoction de riz qui lui avait été prescrite en 1814, pendant la première atteinte d'érésipèle qu'il avait subie. Il éprouvait depuis quelques jours un dérangement intestinal, dont l'acuité augmentait. Malgré quoi, le 11 novembre, il fit encore une course à cheval assez longue pour se rendre à la petite ville caraïte de Tchoufout-Kale. Au retour, il parut remis et de bonne humeur. Le lendemain, il couchait à Eupatoria, et, le jour suivant, il se reprenait à visiter sans trêve églises, mosquées et synagogues, casernes, hôpitaux et établissements de quarantaine. Il présidait même, dans une maison tatare, à la cérémonie d'une circoncision. Touriste avide d'impressions, ou souverain appliqué aux devoirs de sa fonction comme il les comprenait, il ne manifestait aucun détachement de la vie ou du pouvoir.

Son retour à Taganrog était marqué pour le 17 novembre et il tenait à ne pas décevoir l'impatiente attente d'Élisabeth. Il avait d'ailleurs le goût de la ponctualité allemande. Sur la route d'Oriékhov, une impression pénible l'attendait. Rejoignant le courrier Maskov, qui venait à sa rencontre avec des dépêches, il lui ordonna de le suivre. Sa calèche marchait comme toujours

à une allure vertigineuse. Moins habilement conduite, la chaise de poste du courrier versa à un tournant et Maskov fut tué. Laissé sur le lieu de l'accident, Tarassov ne rejoignit le souverain, à Oriékhov, que vers minuit et le trouva dans un état alarmant. Debout auprès d'une cheminée où flambaient de grosses bûches, l'empereur grelottait.

Le lendemain, mettant aux prises en sa présence le gouverneur civil d'Ekatierinoslav et l'archevêque Théophile, une rixe portée jusqu'à des voies de fait augmenta encore sa dépression physique et morale qu'il surmonta cependant, une fois de plus, et, le 16 novembre, à 7 heures du soir, il était déjà à Marioupol. A ce moment, Wyllie le vit en plein paroxysme d'une fièvre très violente. Après avoir beaucoup hésité, il lui fit avaler un verre de punch au rhum très fort et le coucha, le couvrant aussi chaudement qu'il put. L'élévation de la température constatée chez le malade n'en pouvait qu'être augmentée et le souverain ne prit un peu de sommeil que vers le matin. Il fut vivement engagé à rester sur place. Mais, craignant d'inquiéter l'impératrice et n'ayant plus que 90 verstes à franchir pour la rejoindre, il commanda sa voiture pour dix heures (1).

V

Pour les derniers jours de la vie du souverain, où le motif déjà indiqué donne de l'importance à des détails qui en eux-mêmes n'en ont aucune, la contradiction habituelle des témoignages se laisse réduire, grâce à un document d'une valeur exceptionnelle. L'imagination l'égarant fréquemment dans les choses de l'esprit. Élisabeth était, dans le domaine des faits matériels, inclinée à des habitudes de précision dont les plus violentes émotions ne la détournaient pas. Or, elle a beaucoup écrit à ce moment. En dehors des lettres qu'elle continuait d'adresser à sa mère, elle a

(1) Tarassov, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 110 et suiv. ; Fadiéiév, « Souvenirs, » *Archives russes*, 1891, t. I, p. 402 ; cf. même recueil, 1902, t. III, p. 85, et *Ancienne Russie*, 1878, t. XXI, p. 143 ; « Correspondance du général Diebitsch avec G. Villamov, » dans *Recueil de l'Institut archéologique*, t. I, p. 180, et *Messager historique*, 1907, CIX, p. 167 et suiv.

tenu une sorte de journal, qui s'arrête, à la vérité, le 24 novembre, quelques jours avant la mort de l'empereur ; mais la correspondance de l'impératrice supplée à cette lacune.

Le souverain fut de retour à Taganrog le 17 novembre, à 6 heures du soir, et, dès le lendemain, sans qu'il s'alitât encore, son état parut alarmant aux médecins. La fièvre ne le quittait pas ; il avait le teint jaune et sa surdité augmentait sensiblement. Il essayait cependant de travailler, comme il savait le faire, en employant à une paperasserie sans aucun intérêt souvent un temps qu'il refusait à des besognes plus importantes. « C'est un besoin pour moi, disait-il, cela me calme et j'en ai à ce point l'habitude que je ne peux plus m'en passer. J'ai du vague à la tête quand je ne fais rien, et, si je quittais ma place, je devrais dévorer des bibliothèques pour ne pas devenir fou. » A Orianda, il avait parlé de donner au prince Volkonski l'emploi de son bibliothécaire, quand tous deux auraient pris leur retraite dans ce coin fleuri de la Crimée, et, répondant à une activité de corps et d'esprit que la maladie elle-même n'affaiblissait pas, ces propos suffiraient à rendre invraisemblable le dessein qu'il aurait eu, à ce moment, de se condamner, pendant de longues années, à l'épreuve d'une vie contemplative, dans un milieu où la ressource elle-même de la lecture devait lui manquer.

Autant qu'on en peut juger, il semble avoir été atteint d'une des formes du typhus intestinal qui, en cette saison, sévissait habituellement dans la contrée et que Wyllie eut raison, au début, de combattre avec des laxatifs et des purgatifs énergiques. En s'obstinant à poursuivre ce traitement, il peut cependant avoir précipité le développement de la crise et déterminé son issue fatale. Pour dégager leur responsabilité, le chirurgien et ses collègues ont mis en cause celle du malade, qui aurait refusé toute autre médicamentation (1) et ils ont ainsi fourni un argument à la légende parallèle d'une mort volontaire. Le journal et la correspondance d'Élisabeth opposent à cette allégation un démenti formel, relevant au contraire chez le moribond des traits cons-

(1) C'est la version qu'ils ont donnée à leur confrère anglais, Robert Lee, qui, attaché à la personne du comte Vorontsov, est arrivé avec lui à Taganrog aussitôt après la mort du souverain (Lee, *The last days of Alexander I*, p. 46 et suiv.).

tants d'une docilité et d'une patience dont il ne se serait départi qu'au dernier moment, alors qu'il avait perdu déjà la conscience de ses paroles et de ses actes, et le point prête donc pour le moins au doute.

Jusqu'au 21 novembre, il ne voulut pas que la nouvelle de sa maladie fût répandue. A cette date seulement, il autorisa Volkonski à en faire part à l'impératrice douairière et au grand-duc Constantin. Le lendemain, pour la première fois, il eut un évanouissement prolongé et Wyllie nota dans son journal une aggravation de l'état général. Le soir, il constata un trouble accentué des facultés mentales. Le souverain ne parlait presque plus.

Le 22 novembre, un courrier arriva de Grouzino ; mais il n'apportait qu'un récit détaillé de l'assassinat de la Minkine. Le favori se déclarait trop souffrant pour entreprendre le voyage de Taganrog. Il ne quitterait Grouzino que pour se rendre à Novgorod et se rapprocher ainsi de Photius. Il ne parlait pas de Sherwood et de ses dénonciations. Cependant, ce même jour, Alexandre ordonna à Diebitsch de faire partir Nicolaiév, qui prêterait son concours au dénonciateur, tout en ne suivant ses indications qu'avec « la prudence nécessaire ». Cette décision du souverain semble être la dernière qu'il ait prise avant de mourir (1).

Le lendemain, au rapport de Tarassov, se levant à 7 heures du matin, comme il essayait de se raser, il se coupa, perdit connaissance et tomba à terre. Mis au lit, il ne devait plus se relever. D'après le journal de Volkonski, la syncope se serait produite le soir du même jour ; mais, bien que les fabulistes en aient tiré grand parti, cette contradiction n'a assurément aucune importance. Wyllie a noté, de son côté, à la même date, que la parole du souverain devenait de plus en plus embarrassée. Le 25 novembre, il observait chez le malade une tendance inquiétante à la somnolence continue, qu'interrompait seulement le réveil d'une préoccupation angoissante, où le chirurgien croyait reconnaître l'idée d'une tentative d'empoisonnement dont le fils de l'assassiné

(1) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 379 et 483, en indique deux, en date du 18 et du 22 novembre, en donnant chacune comme la *dernière*. C'est un exemple de la confusion à laquelle les détails de ce chapitre d'histoire ont prêté.

imaginait être l'objet, et il se peut que le soupçon ainsi conçu ait mis le souverain en rébellion contre ceux qui le soignaient. Mais la preuve certaine en résulterait qu'il ne souhaitait pas mourir. En fait, le lendemain soir à 9 heures, il fit appeler Tarassov dont il n'avait plus réclamé l'assistance depuis son retour à Taganrog et il lui demanda de remplacer Wyllie, qui, disait-il, avait besoin de repos. De quelque cause que cette décision ait procédé, méfiance ou souci de ménager les forces d'un vieux serviteur, à coup sûr encore aucune intention de suicide ne s'y laisse reconnaître. Le Petit-Russien a noté d'ailleurs dans ses mémoires qu'il fut aussitôt persuadé que le malade était perdu, à raison de quoi, d'accord avec son collègue anglais, il engagea l'impératrice à s'entremettre pour que le souverain exprimât le désir de voir un prêtre. Au rapport d'Élisabeth, après un mouvement de surprise indiquant, comme Wyllie l'observait aussi, qu'il n'avait pas conscience de son état, Alexandre fut prompt à accueillir la suggestion que sa femme rendait d'ailleurs très discrète : « Je vous remercie ; donnez des ordres ; je suis prêt. »

L'archiprêtre de la cathédrale du lieu, Alexis Fédotov, vieillard sans instruction aucune mais d'aspect vénérable, avait été choisi par le souverain comme chapelain pour le temps de son séjour à Taganrog. Il fut mandé aussitôt ; mais déjà le malade était tombé dans une sorte de torpeur, dont il ne sortit qu'à 5 heures et demie du matin. A ce moment seulement, il se confessa longuement, et communia ensuite en présence de l'impératrice qu'accompagnaient Volkonski, Diebitsch, Wyllie, Stoffregen et Tarassov. Les valets de chambre du souverain se trouvaient également présents. Ses devoirs religieux remplis, Alexandre baisa la main de sa femme, disant : « Jamais je n'ai éprouvé un plus grand contentement et je vous remercie beaucoup. »

Vers le soir, après une application de sangsues, l'état du malade parut amélioré ; mais, dès le 28 novembre, Wyllie et Tarassov se retrouvèrent d'accord pour juger qu'il touchait à sa fin, bien que, s'accrochant à toute lueur d'espoir, Élisabeth dût le lendemain encore envoyer à l'impératrice douairière un bulletin rassurant. Des symptômes de congestion cérébrale se manifestant, déjà le souverain tombait dans le coma. Élisabeth seule l'en tirait par moments, en se penchant sur son lit. Il prenait alors la main

de sa femme et la portait à son cœur, puis il se signait et récitait des prières. Vers le soir du 30, lui donnant à boire avec une cuiller, Tarassov constata une difficulté de déglutition significative et il avertit l'impératrice. Elle prit place au chevet du mourant et retint une de ses mains dans les siennes. A dix heures et cinquante minutes du matin, il s'éteignit doucement.

Au rapport de Volkonski, confirmé par la veuve elle-même, elle ferma les yeux du mort et lui noua la mâchoire avec son mouchoir. Après quoi, elle eut encore la force d'écrire à sa mère, ce même jour, une lettre dont les premiers mots : « Notre ange est au ciel » ont obtenu en Russie et au dehors un immense retentissement.

VI

Ces détails (1) ne peuvent laisser place à aucune incertitude : Alexandre a bien passé de vie à trépas le 1er décembre 1825 et sa mort a été naturelle. Aussi bien, sur le moment, ni en Russie ni au dehors, l'idée contraire n'est entrée dans l'esprit de personne. Le corps fut embaumé, sans que cependant Wyllie, Stoffregen ou Tarassov voulussent procéder à l'opération. Ils alléguaient leur attachement pour le défunt, qui les faisait répugner à cette besogne, où ils craignaient sans doute de mal réussir. Les remplaçant, les Allemands Dolbert et Reinhold, le Juif Lakier et le Russe Vassiliév, assistés par le pharmacien Tott, ne s'y mon-

(1) Journal et Correspondance d'Élisabeth, grand-duc Nicolas, *Elisabeht*, t. III, p. 338 et suiv., 467 et suiv. ; cf. *ibid.*, t. III, p. 677 (lettre de Stoffregen) ; Tarassov, « Mémoires, » *Ancienne Russie*, 1872, t. VI, p. 126 et suiv. ; N. Dourov, même recueil, 1872, t. VI, p. 149 et suiv. ; « Correspondance de Diebitsch », même recueil, 1882, t. XXXV, p. 157 et suiv. ; du prince Volkonski, *Sbornik*, t. LXXIII, p. 95 et suiv. ; Schœnig, « Mémoires, » *Archives russes*, 1880, t. III, p. 318 et suiv. ; « Journal de Wyllie et de Volkonski, » Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 376 et suiv., 561 et suiv. ; cf. *Sbornik*, t. LXXIII, p. 95 (lettre de Volkonski) ; *le Comte Bloudov et son temps*, p. 166 ; « Histoire de la dernière maladie de l'empereur Alexandre, » *Ms. des Archives de l'Empire*, 3e division, n° 163 ; Procès-verbal d'autopsie, *ibid.*, n° 29 ; « Correspondance du général Salomka, » Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 579. Ce dernier, que le souverain appelait « ma paille d'or » (*salomka* veut dire en russe, petite paille), a été, depuis 1814, son compagnon inséparable.

trèrent pas plus habiles. Ils travaillèrent de nuit, le cigare à la bouche, à raison de l'odeur que le cadavre dégageait déjà, et ils manquèrent d'ingrédients nécessaires, voire même de serviettes propres. Le résultat fut qu'ayant noirci, le corps ne put être exposé à visage découvert, selon l'usage du pays, et cette circonstance devait être aussi exploitée par les fabricants de légendes. Il fut processionnellement acheminé sur Saint-Pétersbourg le 12 janvier, et, la veuve ne l'accompagnant pas, la fable trouva dans cette abstention un nouvel aliment. En fait, Élisabeth était à bout de forces et proche elle-même de sa fin. Le bonheur si longtemps attendu lui échappant au moment où elle croyait l'avoir enfin saisi, elle ployait sous le coup. Donnant du jeu à son imagination et oubliant tout ce que sa tendresse si longtemps dédaignée lui avait valu de souffrances et d'humiliations, elle en idéalisait l'objet, le parant de toutes les vertus et elle n'en ressentait que plus douloureusement la perte (1).

Ayant suivi la dernière maladie du défunt dans toutes ses phases cruellement triviales, elle n'allait pas, comme la comtesse de Choiseul-Gouffier, jusqu'à supposer que, dans le dégoût des bassesses terrestres, il était « mort d'une nausée (2) ». Metternich lui-même adoptait cette glose, en lui donnant, il est vrai, un sens différent : « Devant la nécessité, devenue inexorable, de frapper les révolutionnaires qui étaient ses élèves, la peine qu'Alexandre en éprouvait aurait été plus grande que sa force, et, un souffle suffisant pour, dans telle situation morale, briser la frêle machine de l'homme, quand le souffle est venu, il n'a point voulu lui opposer le plus léger remède et il est mort de ce qu'en Angleterre on nomme *broken heart* et en langage technique *odium et tedium vitæ* (3). » Mais Élisabeth en savait davantage, et comment eût-elle admis que l'être qu'elle pleurait eût voulu échapper à la vie, quand elle-même y demeurait attachée malgré tout? Elle faisait des projets d'avenir, y témoignant d'ailleurs de son désintéressement habituel. Elle abandonnait au grand-duc Michel les palais de *Kamionnyï Ostrov* et d'Oranienbaum, dont le nou-

(1) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 488.

(2) Comtesse de Choiseul-Gouffier, *Réminiscences*, p. 347, 359 et suiv.

(3) Metternich au baron de Damas, Vienne, 20 février 1826, baron de Damas, *Mémoires*, t. I, p. 310 ; cf. Metternich, *Mémoires*, t. I, p. 331.

veau souverain lui attribuait la propriété. Elle refusait une augmentation de douaire qu'il lui offrait et elle n'achetait la maison où elle était devenue veuve que pour la convertir en église commémorative. Elle se proposait de louer à son usage une habitation dans la banlieue de Moscou (1).

De plus en plus souffrante, elle ne put quitter Taganrog que le 3 mai 1826, se rendant à Kalouga, où elle comptait rencontrer sa belle-mère. Le 15 mai, elle coucha à Biélév, chef-lieu de district au gouvernement de Toula, et fut trouvée morte au matin. Elle ne laissait pas de testament, d'après le principe sans doute qui lui faisait professer qu'elle ne possédait rien en propre dans sa patrie d'adoption. Une de ses demoiselles d'honneur, Catherine Valouiév, aurait cependant été, à l'en croire, constituée, par écrit, légataire d'une cassette, qui se trouvait à Saint-Pétersbourg et qui, autant que des indications assez confuses données à ce sujet par la défunte permettent d'en juger, aurait contenu : des lettres et des papiers divers, une « Histoire de notre ange », gros volume écrit en entier de la main de l'impératrice et quatre cahiers, où se laissent deviner les mémoires de la comtesse Golovine, auxquels Élisabeth avait collaboré (2). Les deux premiers lots devaient être brûlés par la légataire après qu'elle en aurait pris connaissance, et le dernier remis, « d'une manière sûre », à la comtesse Fredro, fille de l'auteur des Mémoires (3).

Le choix fait par Élisabeth de Mlle Valouiév, comme dépositaire de ses dernières volontés, peut étonner. Il lui avait été habituel, en effet, de se plaindre de son caractère. « Ma croix journalière », disait-elle à son propos (4). Mais elle appréciait moins encore ses autres compagnes. L'amie de la comtesse Golovine était une personne portée aux nobles pensées et aux sentiments généreux, mais difficile à contenter.

A s'en rapporter toujours à Mlle Valouiév (5), l'ouverture de la cassette aurait été opérée cérémonieusement, en présence de

(1) Grand-duc Nicolas, *Élisabeth*, t. III, p. 353 et suiv., p. 483, 495, 508 526.

(2) V. la préface de ces Mémoires dans l'édition qu'en a donnée l'auteur du présent ouvrage.

(3) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 688, 694.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 65, 149, 151, 160, 180, 426, 465, 517, 530, 556.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 690.

l'impératrice douairière et du prince A. Galitzine, après quoi, la *freiline* procédant aux destructions ordonnées par la défunte, Marie Féodorovna aurait, cependant, retenu quelques cahiers, qui contenaient des extraits et des réflexions, fruit des lectures faites par sa bru. Elle devait d'ailleurs prendre des dispositions pour que, après sa mort, ces reliques fussent également anéanties.

Sans qu'il eût pour cela la même raison que sa femme, Alexandre avait moins encore qu'elle pris soin de sa succession. Au cours de sa dernière maladie, il n'avait pas prononcé un mot qui eût trait à la dévolution du trône, ni fait la moindre allusion aux mesures antérieurement adoptées pour cet objet, bien que les circonstances où sa mort survenait augmentassent l'impropriété de ces dispositions, dont personne dans l'entourage du défunt n'avait seulement le soupçon.

On pensa découvrir quelque indication testamentaire dans un papier que le souverain portait toujours sur lui ; mais on n'y trouva que deux prières et une note sur un texte de l'Écriture sainte (1). Imbu plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou successeurs de cet égoïsme irréductible, où l'on a reconnu un phénomène inhérent au rôle que lui assignait le régime auquel il présidait, il en a gardé l'impénitence finale. Il s'était ingénié pour retenir à sa disposition, aussi longtemps qu'il vivrait, le choix de son héritier, et, à l'article de la mort, il ne s'était plus soucié de l'héritage, indifférent aux conséquences que cette défaillance suprême ne pouvait manquer de produire, et donnant ainsi à son règne l'épilogue que l'on sait et où l'existence elle-même de l'empire a été mise en jeu.

Ce chapitre d'histoire déborde le cadre du présent ouvrage et ne peut qu'y être évoqué sommairement : pendant quatre semaines Constantin ne voulant et Nicolas n'osant s'y asseoir, le trône demeura vacant, et, les arrachant à leurs irrésolutions et à leurs atermoiements, cet appel du destin précipitait les révolutionnaires à l'assaut. Ils échouaient, mais de peu, au sentiment de bons juges, tels que le comte de La Ferronays et Nicolas lui-même (2). Et voici comment, anticipant sur un dénoûment encore lointain mais

(1) Grand-duc Nicolas, *Élisabeth*, t. III, p. 699.

(2) Propos tenus au comte de La Ferronays ; La Ferronnays, dépêche du 5 janvier 1826, Affaires étrangères, Russie, *Correspondance*, t. CLXX, f. 12.

désormais inévitable, un autre observateur se représentait les conséquences qu'aurait eu le succès de cette tentative : « La famille impériale une fois égorgée,... la révolution dévorait l'empire, le déchirait en lambeaux sanglants et le livrait aux fureurs du fanatisme, de l'ignorance et de la barbarie. Qu'on ne croie pas que ces maux n'auraient eu qu'une courte durée. Comment rétablir l'ordre parmi des hordes féroces, des populations grossières, des peuples conquis ou asservis, tous de mœurs, d'origine, de langage différents et se connaissant à peine? La chaîne qui retenait les parties incohérentes de ce tout immense étant rompue, que l'on juge du chaos général et des désordres particuliers ! Ici, il n'y avait pas, comme dans les autres pays, ces éléments d'union sociale, d'harmonie et de patriotisme, qui, après les tourments révolutionnaires, rappellent les citoyens égarés autour d'un centre commun... Ce n'eût donc été qu'au bout de longues années... que l'épuisement des hommes et du sang aurait amené le repos, vrai repos de mort que l'on pourrait comparer à l'immobilité de ces ruines qu'on voit dispersées çà et là après quelques violentes commotions de la nature. »

Le signataire de ces lignes (1) était un émigré français de distinction employé par le grand-duc Constantin comme précepteur de son fils naturel. Moriolles, après La Moussaye : on a retenu l'horoscope de cet autre Français (2). A cent ans de distance, sans qu'ils crussent peut-être si bien dire, ils auront été les prophètes, hélas ! trop véridiques, du tragique destin dont nous aurons eu le triste privilège de voir l'accomplissement.

Et cette fatalité a voulu encore que, suivant la disparition du « sphinx » couronné, l'interrègne aux émouvantes péripéties, et, le terminant, la sanglante journée du 26 décembre 1825 ne marquassent pas la fin de son histoire personnelle, dont nous ne saurions négliger, si bizarre qu'il soit, le prolongement posthume, à travers les légendes où elle a survécu.

(1) Comte DE MORIOLLES, *Mémoires*, p. 245.
(2) V. l'Avant-propos du vol. I de cet ouvrage.

CHAPITRE XV

LÉGENDES, ÉNIGMES ET RÉALITÉS

I. Floraison de légendes sur la tombe d'Alexandre. Sa prétendue conversion au catholicisme. Mission du comte de Beauretour à Rome. Alexandre et Léon XII. Grégoire XVI et Nicolas. Témoignages écrits et tradition orale. Fragilité de ces preuves: L'imagination au service du parti pris. Éclectisme religieux du fils de Paul. — II. La fable de la survie du souverain. Ses origines. L'ésotérisme dans la tradition du régime tsariste. Ses effets. Le cadavre voilé. Autres circonstances génératrices d'un doute au sujet de son identité. Impossibilité matérielle et morale d'une substitution. La fable tombe à l'oubli et rebondit. — III. L'aventure d'un déporté et le roman d'une paysanne sibérienne. Fiodor Kouzmitch et Alexandra Nikiforovna. Un pèlerinage mystérieux. Lien qu'il établit entre Fiodor Kouzmitch et la famille impériale. Exploitation de cette légende. Un fabricant de boniments. Khromov. Affabulation grossière. Conjectures au sujet de la vraie personnalité du faux Alexandre. — IV. « Le sphinx ». L'énigme déchiffrée par les contemporains. Appréciations concordantes. Alexandre et son œuvre. Apogée et déchéance. Le bilan du passé et l'énigme de l'avenir.

I

Sur la tombe des grands protagonistes du drame humain, la floraison des fictions de ce genre est un phénomène banal, et, plus qu'une autre, la personne du fils de Paul devait solliciter dans ce sens le travail des imaginations. N'avait-il pas été un « sphinx »? Dans le lointain où elle le surprenait, en un coin perdu de son immense empire, sa mort elle-même prenait un aspect irréel, et, vivant, par le mystère dont il se plaisait à entourer tous ses actes, il avait déjà fait naître une profusion de fables, où son image subissait un travestissement plus ou moins grossier. Un laquais de cour, Fiodorov, n'en a pas recueilli moins de cinquante et une. Encore en a-t-il dû passer sous silence, comme celle de la prétendue conversion du souverain au catholicisme, qui continue à retenir des convictions sincères, bien que la base

documentaire que d'aucuns ont prétendu lui donner soit des plus fragiles.

A son départ pour Taganrog, décidé à adopter ce parti en l'imposant à son peuple, Alexandre aurait envoyé à Rome un de ses aides de camp généraux, ce comte Michaud de Beauretour, qui, en 1812, s'était fait auprès de lui l'organe d'une sorte de pronunciamento militaire (1). Introduit auprès de Léon XII par le ministre de Russie, Italinski, le Piémontais se serait acquitté de sa mission en mettant le genou à terre et en reconnaissant le souverain pontife, au nom de son maître, comme chef de la chrétienté. Cependant, sans qu'aucune explication du fait soit fournie, ni à la légation russe ni au Vatican, aucune trace de cet événement d'une si grande importance ne s'est conservée. Pour que la nouvelle nous en parvînt après un très long espace de temps, il a fallu que, passant par Turin, à son retour en Russie, Michaud en eût fait part à la dernière personne qui parût désignée pour l'honneur d'une telle confidence. C'était une jeune fille, Constance de Maistre, depuis duchesse de Laval-Montmorency, qui d'ailleurs a fait preuve, de son côté, d'une discrétion non moins surprenante, car c'est cinquante ans plus tard seulement qu'elle s'en est départie en faveur du savant historien des relations entre la Russie et le Saint-Siège, feu le père Pierling, membre de la Société de Jésus et d'une famille dont le rôle dans le développement de la propagande catholique au pays des tsars est connu des lecteurs (2). Il a pris acte par écrit de cette déposition, sous la signature de la duchesse.

Michaud se serait, il est vrai, ouvert aussi, à ce sujet, devant un comte de Lescarenne, futur ministre du roi de Sardaigne, Charles-Albert ; mais, cet autre confident ne s'est déchargé du secret qu'au terme d'un autre délai de seize ans et en grand mystère toujours, dans un mémoire destiné à son souverain. Un sens plus précis y était attribué à la mission que le Piémontais aurait reçue et qui aurait eu notamment pour objet de solliciter l'envoi en Russie d'un délégué du Saint-Siège, muni de pouvoirs nécessaires pour ramener dans l'obédience de Rome le tsar et ses sujets.

(1) V. t. II, p. 126, de cet ouvrage.
(2) *Ibid.*, p. 427.

Mais nous n'avons encore eu connaissance de cette pièce qu'après un autre délai de trente-six ans, par une publication de la *Civilta catolica.*

Conformément à la méthode en honneur dans l'enseignement chrétien, ces témoignages écrits, ou censés tels, sont rattachés à une tradition orale, qui procède de Léon XII par le futur Grégoire XVI et son confident, Gaétan Moroni, que le père Pierling a interrogé en 1880. A ce moment, l'érudit italien avait déjà fait connaître, dans le 59e volume de son *Dizionario di Istoria Ecclesiastica* (p. 310 et suiv.), des détails conformes à ceux rapportés par la duchesse de Laval-Montmorency et le comte de Lescarenne, en y ajoutant cependant un trait nouveau : le dessein conçu par Alexandre aurait reçu un commencement d'exécution, le pape faisant choix pour l'œuvre à accomplir en Russie de dom Mauro Capellari, abbé du couvent des Camaldules à San Gregorio in Monte Cœlio, le futur Grégoire XVI, de qui Moroni aurait tenu ce renseignement. Au dernier moment, cependant, l'abbé se serait laissé intimider par les fatigues d'un aussi long voyage, et, à son défaut, le père Orioli, conventuel et plus tard cardinal, aurait été désigné. Il faisait ses préparatifs de départ, quand la nouvelle arriva à Rome du décès d'Alexandre.

La tradition romaine se raccorde, en ce point, à la tradition russe, ou plutôt polonaise. A son départ pour Taganrog, Alexandre aurait annoncé au père Sokalski, prieur du couvent des Dominicains à Saint-Pétersbourg, l'arrivée prochaine d'un ecclésiastique de haut rang venant de Rome, pour lequel il lui ordonnait de préparer un appartement. Le successeur du père Sokalski, le père Iozewicz, a rapporté ce fait au père Pierling. A Taganrog, un prêtre catholique, ou uniate d'après une autre version, aurait administré à Alexandre les derniers sacrements, avant qu'aucun prêtre orthodoxe eût obtenu accès auprès du souverain et alors que celui-ci avait encore toute sa connaissance qui l'abandonna aussitôt après. Le comte Witt en a fait rapport au comte Ladislas Branicki, dont le fils, Xavier, a recueilli aussi des détails inédits sur la célèbre entrevue de Nicolas Ier avec Grégoire XVI, en 1845, au cours de laquelle le pape aurait produit la lettre qui, vingt ans auparavant, avait annoncé à Léon XII la conversion d'Alexandre Ier. La comtesse Caumont La Force, née princesse

Galitzine, aurait eu également connaissance de la présence d'un prêtre catholique au chevet du tsar mourant et en aurait informé, en 1830, le nonce du pape, à Paris, Lambruschini (1).

Accessoirement, une confirmation de ces données est cherchée dans la longue audience accordée, à Vienne en 1822, à l'abbé prince Alexandre de Hohenlohe, devant lequel le souverain se serait mis à genoux, en demandant sa bénédiction (2).

La valeur probante de ce dernier fait peut servir de mesure commune pour tous les arguments produits à l'appui de la même thèse. A Vienne, sur le chemin de Vérone et non de Damas, en même temps et autant qu'avec l'abbé de Hohenlohe, Alexandre s'est mis en frais de telles démonstrations avec le quaker Allen, et depuis, ses fréquents entrevues avec Photius, accompagnées de ferventes effusions, semblent bien exclure tout soupçon fût-ce seulement d'une inclination à l'abandon de l'orthodoxie. Plus significatives encore en sens contraire paraissent, le jour même du départ pour Taganrog, les dévotions portées par le souverain non pas officiellement à Notre-Dame de Kasan, ce qui se laisserait expliquer par une déférence à l'usage établi, mais, de façon privée et quasi secrète, à la Laure de Saint-Alexandre.

Que l'ancien catéchumène de Mme de Krüdener ait été attiré au catholicisme, comme au quakerisme ou au protestantisme, on ne saurait s'en étonner. Il était, de certaine manière, assoiffé de religiosité, mais sans aucun souci de croyance positive et avec seulement des besoins d'émotion qui, pour leur apaisement, ne réclamaient aucune forme précise de dogme ou de discipline. Qu'il se soit maintenu dans cette indétermination même à l'article de la mort, cela est à peine concevable mais admissible à la rigueur, en raison des facultés de dédoublement qu'on lui connaît. Et même qu'il ait, à ce moment, accueilli successivement un prêtre catholique et un pope, bien qu'il paraisse invraisemblable que, ne quittant plus son chevet, Élisabeth n'en ait rien su, ou, l'ayant

(1) P. Pierling, *Un problème historique*, p. 15 et suiv. ; X. Korczak-Branicki, *les Nationalités slaves*, p. 386 et suiv. ; P. Boudou, *le Saint-Siège et la Russie*, p. 131 et suiv. ; P. Rinieri, « La conversione dello Csar Alessandro I, » dans *Scuola Catolica*, 1913, t. I, p. 36 ; Artaud, *Histoire du pape Léon XII*, t. I, p. 242 et suiv.

(2) Prince de Hohenlohe, *Mémoires*, p. 466.

appris, qu'elle n'en ait pas été détournée de son admiration pour « l'ange », on peut l'admettre, — *s'il n'a pas antérieurement fait de choix.* Mais, s'il a répudié son éclectisme, si, avant son départ pour Taganrog, il s'est, de façon formelle, en envoyant Beauretour à Rome, porté à une profession de foi et d'obédience exclusive de tout partage, qu'il ait, quelques semaines plus tard et au seuil de l'éternité, non seulement sacrifié publiquement au schisme, en acceptant le ministère de l'un de ses représentants, mais encore déclaré qu' « il en éprouvait un contentement qu'il n'avait jamais ressenti », cela passe toute compréhension. Or, en ce point, le témoignage d'Élisabeth est confirmé par celui du fourrier Babkine, qui était présent (1).

Reste la lettre que le souverain aurait adressée en 1825 à Léon XII pour annoncer sa conversion. Mais le comte Xavier Branicki qui aurait eu seul le privilège de la lire, sans que cette préférence se laisse expliquer davantage, a été, ainsi que ses écrits en témoignent, un homme des plus imaginatifs. L'imagination au service d'un parti pris constitue aussi le fond du plaidoyer que les avocats du catholicisme conquérant ont produit dans ce procès. Le père Gagarine (2) a argué d'une correspondance entre Alexandre et l'abbé Vuarin, curé de Genève, auquel le souverain aurait, en 1825, envoyé une somme de 5 000 roubles, destinée à des œuvres charitables. A ce compte, la conversion du souverain à la religion de Moïse ou à celle de Mahomet pourrait être admise avec le même degré de vraisemblance. D'autres défenseurs de cette thèse plus que hasardeuse ont fait état d'une lettre de la princesse Sophie Volkonski, née Volkonski, femme du compagnon longtemps inséparable d'Alexandre Ier. Daté de Taganrog, le 12 janvier 1826, à l'adresse de Marie Féodorovna, ce message parle en termes énigmatiques d'une particularité de la vie du souverain défunt, dont la princesse aurait eu connaissance par son mari, qui, « avec un cœur aussi dévoué que le sien, pouvait moins qu'un autre se tromper sur ce qui se passait dans cette *belle âme* ». Sans qu'elle en indiquât la nature, la correspondante

(1) Lettre datée de Taganrog, 23 novembre v. s. et publiée par le grand-duc Nicolas dans *Messager historique*, mars 1914.

(2) P. Gagarine, *les Archives russes et la conversion d'Alexandre Ier*, p. 10 et suiv.

de l'impératrice douairière représentait cette « particularité » comme « une chose *pénible*, mais que la mère du défunt pourrait confier à celui qui trouverait peut-être de l'avantage à connaître l'observation intime faite sur l'état moral du bien-aimé souverain de glorieuse mémoire (1) ». Elle sous-entendait apparemment Nicolas et renvoyait l'explication de l'énigme à une communication orale. Elle ne nous a pas permis d'en deviner l'objet. Peut-être n'en avait-elle pas elle-même une idée très nette. Cette petite-fille du dernier prince Repnine, le célèbre maréchal, parenté qu'elle ne perdait aucune occasion de rappeler, semble aussi avoir joint à un esprit assez borné une imagination des plus vives qu'elle s'entendait mal à gouverner. Toute sa correspondance laisse reconnaître en elle une de ces personnes qui aiment le mystère pour lui-même et qui se font d'autant plus secrètes qu'elles ont moins à cacher. Elle avait aussi le goût de l'intrigue politique, et, ayant accompagné le tsar à Paris, en 1814, elle a contracté avec la reine Hortense et Mlle Cochelet des relations qu'elle a rendues suspectes tout à fait gratuitement (2).

Un point est certain : à supposer qu'Alexandre se fût porté à embrasser secrètement une religion, tout en continuant à en pratiquer publiquement une autre, même à l'article de la mort, la révélation de cet « état moral » pouvait être « une chose pénible » pour ses proches, aux termes de la lettre précitée ; mais comment la princesse Volkonski y aurait-elle reconnu le témoignage d' « une belle âme »? D'autre part, « l'avantage » que le frère et successeur du défunt pouvait retirer de la connaissance de ce fait semble difficile à concevoir.

On serait plutôt tenté de chercher le mot de l'énigme dans un propos que la même princesse Volkonski a attribué à l'impératrice Élisabeth et qu'elle a rapporté à quelques *décembristes* au bagne de Tchita, où elle est allée rendre visite à son frère, Serge Grigoriévitch, impliqué dans la révolte de 1825. Comme elle s'apitoyait devant la veuve sur le chagrin que le défunt avait dû ressentir en voyant quelques-uns de ses sujets s'insurger contre lui, Élisabeth l'aurait reprise avec vicacité : « Détrompez-vous ! Il

(1) SCHILDER, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 585 ; grand-duc NICOLAS, Extrait du *Messager historique*, 1914, p. 674 et suiv.

(2) Grand-duc NICOLAS, *Portraits russes*, t. II, p. 96.

n'a souffert que d'être obligé de punir des hommes dont il avait, dans sa jeunesse, partagé les idées et goûté les desseins (1). » C'est ce que supposait aussi Metternich (2).

Pour vider ce débat, un départ doit enfin y être établi entre le fait personnel de la conversion d'Alexandre et la portée générale qu'on a voulu lui donner. Que le souverain soit devenu ou ait médité de devenir catholique, cela n'est nullement prouvé, paraît peu vraisemblable, mais se laisse accorder avec les traits connus de son tempérament moral. Mais on veut qu'il ait décidé d'imposer le même changement de religion à tous ses sujets et soit passé de l'intention à l'acte. A défaut de preuve certaine, cette conjecture doit être reconnue comme absolument inacceptable, l'indice psychologique devenant, à son endroit, entièrement contraire. Alexandre n'était pas un maniaque de l'absolutisme comme son père ; en vingt-quatre années de règne, il avait appris à connaître les limites qui restreignaient pratiquement son omnipotence théorique et, réformateur avorté, il avait démontré son inaptitude foncière à violenter les idées, les sentiments ou seulement les habitudes de ses Russes (3).

Dans la lettre de la princesse Volkonski d'autres exégètes ont prétendu aussi trouver la preuve que le tsar n'est pas mort à Taganrog en décembre 1825. Tel est, pour égarer les esprits, le pouvoir des partis pris. S'adressant à la mère du défunt, sa correspondante aurait donc écrit : « Madame, j'ai *une chose pénible* à vous apprendre, qui est que votre fils, dont vous pleurez la mort, demeure en vie ! » Dans un message antérieur à la même adresse, la princesse a d'ailleurs noté qu'elle avait vu à découvert le visage du défunt, et qu'elle avait très bien reconnu ses traits (4).

(1) Zavalichine, *Mémoires*, édition de Münich 1905, t. I, p. 189 et suiv.
(2) V. ci-dessus, p. 358.
(3) V. encore pour cet objet : De Norvins, *Mémorial*, t. II, p. 281 et suiv. ; Prince de Polignac, *Études historiques*, p. 197 ; Mme Trembicka, *Mémoires*, p. 265.
(4) 6 janvier 1826, Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 582.

II

Dans le cycle de fictions posthumes dont la personne du fils aîné de Paul est devenue l'objet, la fable de sa survie occupe une place centrale. Barberousse, Sébastien de Portugal, Louis XVII, les autres héros de la même légende ont été légion ; au regard d'aucun d'eux, cependant, elle n'a acquis autant de consistance, ni obtenu un aussi large crédit. Non seulement des poètes et des romanciers, comme Gniéditch, il y a cent ans, et de nos jours Merejkovski après Tolstoy (1), ou des historiens-amateurs, comme, récemment, le prince Bariatinski, mais des professionnels même de la science historique ont donné leur foi à cette supposition, et un écrivain français s'est trouvé pour classer le fait dans le domaine des certitudes (2). Encore, ne connaissait-il pas les dernières découvertes des bolcheviks, comme l'absence de tout cadavre qu'ils auraient constatée dans le cercueil d'Alexandre I[er] ouvert par leur ordre, ce qui ne prouverait rien, ou la croyance à sa survie qu'ils auraient trouvée proclamée dans les souvenirs publiés par leurs soins du fameux procureur général du Saint-Synode sous Alexandre III, Pobiédonostsov, où l'on ne voit rien de pareil.

Il est constant qu'un certain nombre de personnes en situation d'être bien informées, dont quelques membres même de la famille impériale, ont partagé cette conviction. Il convient, cependant, de reconnaître comment elle s'est établie dans leur esprit. Auteur d'une *Histoire d'Alexandre I[er]* en quatre gros in-quarto, dont une édition illustrée a obtenu dans son pays une grande popularité, le général Schilder devait à sa situation de haut fonctionnaire et de *persona grata* en haut lieu des possibilités de documentation exceptionnellement étendues, et, si les sévérités de la censure ou ses convenances personnelles ne lui ont pas permis

(1) Autour des « Mémoires de F. Kouzmitch, » dont les fragments ont paru, dans *la Richesse russe*, février 1912. — *Le Sphinx* de Gniéditch a été traduit en français par Mme Bachmakov.

(2) A. Edellin, dans *Revue mondiale*, 1[er] juin 1921, p. 320.

de les utiliser entièrement (1) au regard d'autres problèmes, il a cependant, en ce qui concerne celui-ci, laissé transparaître dans son ouvrage et accusé, depuis, devant de nombreux témoins, plus qu'une conjecture, une certitude absolue. Mais il ne la fondait sur aucune preuve documentaire. A une séance de la Société impériale d'histoire, il a fait à ses collègues le récit suivant : Vaincu un soir par la fatigue à sa table de travail et s'étant assoupi, il a vu soudain se dresser devant lui un vieillard de haute taille, dont les traits lui ont rappelé les portraits déjà mis en circulation à cette époque d'un ermite sibérien qui était identifié, en certains quartiers, avec le créateur de la Sainte-Alliance. Comme il s'effrayait de cette apparition, il s'entendit interpeller en ces termes : « Eh quoi ! Tu ne me reconnais pas? » Et aussitôt, il n'eut pas de doute qu'il ne se trouvât en présence du souverain à la biographie duquel il avait consacré une grande partie de sa vie. Il se jeta à ses pieds en pleurant, et, se réveillant au même moment, il demeura persuadé qu'il avait vu l'empereur Alexandre et que lui et Fiodor Kouzmitch ne faisaient qu'une seule et même personne (2).

Fourni par un homme de savoir et qui plus est spécialisé, comme directeur de l'Académie du génie, dans la pratique des sciences exactes, cet exemple laisse soupçonner les fondements que des croyants au sens critique moins exercé ont pu donner, en ce point, à leur foi. Du fait des circonstances qui ont accompagné la fin du « sphinx » couronné, une ambiance morale a été créée, particulièrement propice au développement des phénomènes d'autosuggestion et il était dans l'ordre de la nature que le mystère, dont il aimait à s'entourer dans la vie, suivît le souverain par delà la mort. Il semble établi que l'embaumement défectueux du corps n'a pas permis d'en prolonger l'exposition à découvert, conformément à l'usage local. Élisabeth elle-même se faisait scrupule de soulever le linceul et elle en indiquait ainsi la raison : « Lui qui était si soigneux de sa personne n'aurait pas

(1) Au cours de la préparation de son ouvrage, il a bien voulu mettre sous nos yeux quelques-uns des documents qu'il a ainsi recueillis et dont, bien qu'il en reconnût l'intérêt, il ne devrait pas faire emploi.

(2) Le récit nous a été rapporté par l'un des auditeurs, feu M. Izvolsky, ambassadeur de Russie à Paris.

aimé... qu'on le regardât lorsqu'il devait être si changé (1). » Au grand déplaisir de la veuve, Wyllie a cependant permis parfois d'enfreindre la consigne, ce qui suffirait à exclure l'hypothèse d'une substitution, dont le chirurgien aurait dû se rendre complice : il a signé le procès-verbal d'autopsie, avec huit de ses collègues, qui tous avaient très bien connu le souverain (2).

Des contradictions ont été relevées dans les rapports de ces témoins (3). Elles n'ont pu impressionner que des personnes peu familières avec la documentation historique, où la divergence des témoignages est habituelle. Parmi les signataires du procès-verbal susmentionné, figure Tarassov, qui, dans ses Mémoires, dit avoir rédigé l'acte mais nie avoir mis son nom en bas, tandis qu'au rapport d'un autre témoin, le rédacteur du procès-verbal aurait été Wyllie. Le fait a paru suffisant pour arguer le document de faux. Plus plausible semble une défaillance de la mémoire chez un chroniqueur qui a écrit quarante ans après l'événement.

Autour de ce cadavre, la multiplication des fictions macabres a été stimulée par les mesures mêmes prises pour le transport du corps à sa dernière demeure. Elles ont paru suspectes, parce qu'elles n'ont pas été expliquées. Sous le gouvernement tsariste, l'ésotérisme était, on le sait, une tradition, qui devait être maintenue jusqu'au dernier jour de ce régime et l'a toujours mal servi. Cette fois, cependant, la pratique en fut involontaire. Le long retard apporté à la mise en route du convoi a été dû principalement aux difficultés que rencontrait son organisation. Au cours de l'interrègne de près d'un mois qui a suivi le décès du souverain, les décisions qu'elle comportait sont restées en suspens. De plus, en rapport avec des projets effectivement agités au sein des sociétés secrètes, le bruit courait que le passage du convoi à Toula ou à Moscou fournirait le prétexte d'un soulèvement. D'où la fuite des hauts personnages devant les responsabilités à encourir. Désigné pour le commandement de l'escorte, le prince Basile

(1) Grand-duc Nicolas, *Elisabeth*, t. III, p. 503.

(2) Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 573.

(3) Prince Bariatinski, *Un mystique couronné*, p. 80 : Mikhaïlov, *l'Empereur Alexandre et Fiodor Kouzmitch*, p. 151 ; cf. *Ancienne Russie*, 1882, t. XXXV, p. 213 ; *Archives russes*, 1880, t. III, p. 280 et suiv. ; Schilder, *loc. cit.*, t. IV, p. 390.

Troubetzkoy allégua une indisposition, qui ne devait pas l'empêcher de porter à Berlin la notification de l'avènement de Nicolas (1).

La veuve n'accompagna pas le corps : nouveau motif de suspicion. On voulut que ce fût parce qu'elle savait que ce cadavre n'était pas celui de son mari. En réalité, elle ne se trouvait pas en état de faire le voyage, mais elle ne voulait pas l'avouer, pour que sa mère n'en prît pas l'alarme. Le 30 janvier 1826, Christin écrivait de Moscou : « Tout est fort tranquille ; mais déjà on dit généralement que le peuple veut qu'on ouvre le cercueil et qu'on lui prouve que c'est bien l'empereur Alexandre qui y est déposé. » De Saint-Pétersbourg, La Ferronays en mandait autant, ajoutant qu'il serait cependant impossible de donner satisfaction à la curiosité publique, en raison de la décomposition du corps. En effet, à son arrivée à Tsarskoïé-Siélo, le 12 mars, le cercueil ne fut ouvert qu'en présence des membres seuls de la famille impériale, les desservants de l'église étant eux-mêmes éloignés. Encore, fidèle à ces façons de cachotterie dont il recueillait la leçon dans le double héritage du régime tsariste et de son dernier représentant, qui n'en avait jamais usé plus mal à propos, Nicolas ordonnait que la cérémonie eût lieu à une heure tardive de la nuit, comme si, la fable d'une substitution du cadavre couvant déjà, il eût voulu aider à son éclosion. Marie Féodorovna y contribua par des propos que des oreilles aux écoutes derrière les portes fermées retenaient : « Oui, c'est bien mon fils, mon cher Alexandre ! », comme si elle-même avait donné accès aux doutes conçus dans le public (2).

Ainsi la légende prit corps. Vers le milieu du siècle, elle tombait cependant à l'oubli, quand elle en fut tirée par l'effet d'un de ces remous qui, sous l'influence de causes parfois fortuites, se laissent observer souvent dans l'histoire de tels troubles de la conscience humaine. Le 20 janvier 1864, mourait à Tomsk un vieillard dont la personne avait été entourée de quelque mystère et le hasard voulait qu'il fût l'hôte d'un homme disposé à battre monnaie avec cette énigme. Prospecteur d'or et brasseur d'af-

(1) *Ancienne Russie,* 1882, t. XXXVI, p. 186 ; *Archives russes,* 1903, t. II, p. 424 et suiv.

(2) Gerlach, *Denkwürdigkeiten,* t. I, p. 20 ; Schilder, *Alexandre Ier*, t. IV, p. 586 ; Affaires étrangères, Russie, *Correspondance,* t. CLXIX, f. 290.

faires également malchanceux, ce Khromov se trouvait à bout d'expédients, et, aux fins d'une exploitation fructueuse de cette mystification, le vagabond qu'il avait recueilli sous le nom de Fiodor Kouzmitch fut, dans un cercle de crédulités qui devait être industrieusement étendu, identifié avec l'empereur Alexandre, qui aurait survécu trente-neuf ans à son enterrement officiel. Habilement pratiquée, la presse rapporta des propos impressionnants, des prédictions, des miracles même attribués au défunt, et des têtes qu'on pouvait croire plus pondérées tournèrent. En 1891, une biographie détaillée de « l'ermite » sibérien fut publiée et eut plusieurs éditions. La troisième donna, en 1894, deux portraits du vieillard, une vue de sa cellule et un fac-similé de son écriture. Elle n'a fourni aucune indication sur son existence depuis sa disparition présumée à Taganrog en 1825 jusqu'en 1836, date de sa réapparition en Sibérie ; mais de telles lacunes se rencontrent dans d'autres affabulations qui ont obtenu une plus grande fortune encore.

III

En 1836, aux environs de Krasnooufimsk, petite ville du gouvernement de Perm, avait été arrêté un homme dont les propos avaient paru suspects à un maréchal ferrant, dont il réclamait les services pour le cheval qu'il montait. Conduit devant les représentants de l'autorité locale, le cavalier avait refusé de donner des indications sur son origine, dont il disait ne pas garder le souvenir. Après avoir été passé par les verges pour délit de vagabondage, il fut déporté en Sibérie comme colon *(na possiélénié)* et interné au village de Ziértsaly, du bailliage de Bagotol, près d'Atchinsk, gouvernement d'Iénisséïsk. Employé ultérieurement dans une fabrique d'alcool à Krasnoriétchié, il y demeura cinq ans. Très pauvrement logé et vêtu, il aurait cependant entretenu sa demeure et sa personne dans un état de propreté méticuleuse. Ce dernier trait semble cependant avoir été inventé par les fabulistes, en raison des habitudes que l'on avait connues à Alexandre. Au rapport de l'évêque de Tomsk, Pierre, qui l'a compté parmi ses ouailles, après tout au moins qu'il fut devenu

ermite, Fiodor Kouzmitch a adopté les mœurs communes aux ascètes de son pays et de quelques autres : « Il ne se lavait jamais, si ce n'est les pieds deux fois par an (1). »

Vers 1842, le déporté manifestant un goût de plus en plus décidé pour la solitude, un cosaque charitable, Simon Sidorov, l'invita à partager avec lui une petite *izba* qu'il s'était construite en dehors du village de Krasnoriétchié. Mais la réputation de vertu et de sagesse acquise par Fiodor Kouzmitch était déjà si grande que les paysans de Ziértzsaly envièrent la possession d'un hôte aussi précieux et engagèrent le saint homme à s'établir dans une maison plus grande qu'ils édifièrent pour son usage exclusif.

En 1849, après qu'il eut néanmoins travaillé encore quelque temps comme simple ouvrier dans les mines d'or voisines d'Iénisseïsk, un riche et pieux paysan de Krasnoriétchié, Ivan Latytchov, le porta à changer une fois de plus de domicile, obtenant qu'il vînt occuper auprès de lui un logis préparé à son intention. Ainsi on se le disputait, jusqu'à ce qu'il tombât aux mains d'un fabricant de boniments, qui à l'auréole de sainteté déjà portée par l'humble chemineau devait ajouter le halo fascinateur d'un diadème volontairement déposé.

En même temps qu'il devenait un objet de vénération, Fiodor éveillait la curiosité de son entourage par le mystère des relations qu'il semblait entretenir avec des personnages de haut rang. Jusqu'à sa mort, cependant, l'idée ne paraît être venue à personne de l'identifier avec un souverain qui aurait gouverné un des plus grands empires du monde. Il cachait son origine ; mais de telles énigmes abondaient en Sibérie, où il n'était point habituel qu'on cherchât à les déchiffrer. Les déportés constituaient un monde au passé inconnu qu'on s'abstenait de fouiller.

Telle qu'elle peut être reconstituée historiquement, la physionomie de celui-là est curieuse en elle-même, comme représentant un type spécial de quasi-saint populaire, qui ne se laisse confondre ni avec les dévots demi-fous *(iourodivyié)*, ou les thaumaturges de l'ancien temps, ni avec les mystiques d'une époque plus récente. Fiodor Kouzmitch ne s'institue fondateur d'aucune religion nou-

(1) Vassilitch, *l'Empereur Alexandre Ier et F. Kouzmitch*, p. 140.

velle et ne donne pas signe non plus d'affiliation à une secte quelconque. Ni théosophe ni franc-maçon, point fanatique et pas davantage bigot, quoi qu'en ait dit Khromov dans un dessein de glorification mal inspiré, sa piété, bien que respectueuse au regard du canon orthodoxe, semble pourtant avoir été marquée au coin d'un individualisme quelque peu dédaigneux des formes usuelles. Il paraît avoir eu une certaine instruction et accusé des idées humanitaires assez élevées. Si quelque méfait l'a jeté à la vie d'aventures et condamné à l'exil, il a fait effort pour racheter le passé en exerçant autour de lui une influence moralisatrice des plus méritoires. D'après les récits qui ont été mis en circulation après sa mort, il était de haute taille et d'aspect imposant ; le ton grave et doux de sa voix contribuait à l'effet de séduction qu'il exerçait, et tous ceux qui l'approchaient étaient frappés par l'air de majesté qui se dégageait de sa personne. De tout cela les portraits de Fiodor Kouzmitch qui ont été publiés ne laissent pourtant rien soupçonner. Sous le sarrau de toile serré à la taille par une ceinture de cuir, ils montrent une figure assez vulgaire de vieillard barbu et *chevelu*. Ce dernier détail est noté dans plusieurs rapports qui nous ont renseigné sur l'apparence physique du « déporté », et, au regard de son identification avec le fils de Paul, il semble fait pour déconcerter les plus robustes crédulités. En devenant d'empereur vagabond, Alexandre a pu laisser pousser sa barbe, mais non pas remplacer la calvitie très prononcée dont il était affligé par la toison épaisse et crépue que portait l'hôte de Khromov, d'après quelques-uns des signalements qui nous sont parvenus, aucun ne mentionnant la claudication, qui, en 1825, était déjà très apparente aussi chez le souverain.

Fiodor Kouzmitch peut bien avoir eu un passé auquel son apparence en Sibérie ne répondait pas. Un naufragé de la vie, comme ce pays en recueillait par milliers, quelques-uns y poursuivant une existence aventureuse, mais d'autres prenant le parti du recueillement voire de l'expiation volontaire. Les diables devenus ermites n'y étaient pas rares. A Ziértsaly même, un soldat condamné à la déportation pour quelque peccadille faisait à la même époque figure d'apôtre et gagnait une réputation de sainteté telle qu'après sa mort une chapelle et plus tard une église ont été élevées sur l'emplacement de sa demeure.

La légende, dont Fiodor Kouzmitch est devenu l'objet, peut d'autre part avoir eu son origine dans une autre aventure, passablement invraisemblable et pourtant très réelle, dont l'héroïne fut une jeune paysanne de Krasnoriétchié, qui a compté parmi les admiratrices du pieux solitaire. Née en 1827, et donc âgée de douze ans à l'arrivée de Fiodor Kouzmitch dans son village, Alexandra Nikiforovna lui a voué une affection exaltée, à laquelle il semble avoir répondu par des témoignages d'une tendresse paternelle. En 1849, à son instigation a-t-on supposé, elle s'est portée à entreprendre une grande tournée de pèlerinage à travers les monastères russes, et elle paraît avoir reçu de lui, en viatique, non seulement des conseils, mais des recommandations à l'adresse de personnages haut placés. C'est ainsi qu'au couvent de Potchaiov, en Volhynie, elle a été recueillie par une comtesse d'Osten-Sacken, née Ouchakov, femme du comte Dmitri Iérofiévitch, futur défenseur de Sébastopol et sœur de cette princesse Czartoryska dont Paul Ier a eu un fils (1). Emmenée par cette dame à Krémiéntchouk, elle s'y trouva à l'arrivée de Nicolas Ier, qui, logeant chez les Osten-Sacken pendant son séjour dans cette ville, s'intéressa lui-même à la jeune Sibérienne. En 1852, Alexandra Nikiforovna revint à son village, où, revoyant Fiodor Kouzmitch, elle lui aurait dit : « Comme vous ressemblez à Alexandre Ier ! »

Le propos a sans doute été imaginé ; mais, en dehors de toute fiction, par cette humble villageoise, un lien se trouvait établi entre l'ermite de Krasnoriétchié et la famille impériale, avec laquelle Alexandre Nikiforovna allait prendre d'autres contacts, au cours d'un nouveau périple, où elle-même a paru entrer dans le domaine de la légende, bien que tous les traits connus de sa biographie appartiennent authentiquement à l'histoire. Sur la route de Saint-Pétersbourg, au monastère de Ladoga, elle est, nous ne savons comment, signalée à l'impératrice Alexandra Féodorovna, femme de Nicolas Ier, qui lui témoigne également de l'intérêt. A la Laure de Kiév, le moine Parfénii, à qui elle a été recommandée par Fiodor Kouzmitch, l'engage de façon pressante à reprendre le chemin de Potchaiov. Après s'en être défendue, elle accepte pour faire ce voyage la compagnie d'un major

(1) V. K. Waliszewski, *le Fils de la grande Catherine*, p. 76.

retraité qu'elle finit par épouser. Devenue veuve, elle revient en Sibérie, mais n'y retrouve plus son ami en vie.

Fiodor Kouzmitch a légué à Khromov un petit sac, où, aurait-il dit, se trouvait le secret de son passé. On n'y a découvert, cependant, qu'une suite de mots et de signes, où on a voulu reconnaître un chiffre dont le défunt se serait servi pour sa correspondance. L'écriture n'en a aucune ressemblance avec celle d'Alexandre (1).

Khromov a rapporté à l'évêque de Tomsk des traits hagiographiques : odeur suave dont était remplie souvent la demeure du défunt, lumière dont elle paraissait parfois éclairée, bien qu'il n'y allumât jamais ni lampe ni bougie. Empruntée notoirement aux almanachs ayant cours dans les milieux dévots, cette partie des informations fournies par le légataire de Fiodor donne encore la mesure de la créance due aux autres. Il a, de toute évidence, essayé d'exploiter une légende qu'il trouvait déjà formée, mais qu'il amplifiait et enjolivait au gré du parti qu'il espérait en tirer. et, en le représentant comme un simple maniaque, l'archevêque d'Irkoutsk, Benjamin, homme de grand mérite et de beaucoup de bon sens, a usé d'indulgence (2).

La fable était grossièrement bâtie. D'après une des versions propagées, Alexandre aurait fait enterrer à sa place le courrier Maskov (3), qui aurait été expédié de Saint-Pétersbourg à cette fin et tué intentionnellement (4) ! Il suffit d'observer que la mort de cet homme a précédé de *quinze jours* la matinée du 1er décembre, où Élisabeth a recueilli le dernier soupir de l'époux qu'elle adorait. Et qui admettrait qu'elle se soit prêtée à une supercherie, en jouant avec ce qu'elle avait de plus cher et de plus sacré? Compagnon inséparable du souverain dans tous ses voyages, le général Salomka dit avoir conservé le mouchoir qui a servi à

(1) Fac-similé dans Prince Bariatinski, *Un mystique couronné*, p. 142 ; cf. Vassilitch, *loc. cit.*, p. 114 et suiv. Cet auteur s'est servi d'une biographie de l'ermite, écrite par un habitant de Tomsk, M. Miélnitch, ainsi que d'une notice publiée par l'évêque de Tomsk, Pierre, dans *Ancienne Russie*, 1891, t. LXXII.

(2) Lettres à l'archevêque de Kasan, Vladimir, *Messager historique*, février 1914, p. 705 et suiv.

(3) V. ci-dessus, p. 352-353.

(4) K. Mikhaïlov, *l'Empereur Alexandre et F. Kouzmitch*, p. 102.

nouer le visage de l'empereur et qui était celui de l'impératrice, trempé de ses larmes (1) !

En ce qui concerne la personne de Fiodor Kouzmitch, nous sommes réduits à des conjectures, parmi lesquelles deux offrent quelque vraisemblance. Le fait semble établi d'une correspondance entretenue par « l'ermite » avec le comte d'Osten-Sacken. Elle a pu ne porter que sur des sujets religieux, le mari de la protectrice d'Alexandra Nikiforovna étant homme à prendre un grand intérêt à un commerce de ce genre. Il ne serait pas impossible pourtant que Fiodor Kouzmitch fût, par les Ouchakov, apparenté aux Osten-Sacken. Le fils de Paul Ier et de la princesse Czartoryska, née Ouchakov, Simon Viélikoï, est mort, d'après certains rapports, en 1794, aux Antilles et, d'après d'autres, à Kronstadt, quelques années plus tard. Cette incertitude rend, pour le coup, admissible la supposition d'une survie dans le lointain et le mystère sibérien. D'autre part, les annuaires du régiment des chevaliers-gardes mentionnent la disparition sans trace, à cette époque, de plusieurs officiers de ce corps, dont un Ouchakov, et les prénoms de Fiodor et de Kouzma ont été fréquemment portés par des membres de cette famille. On trouve même, dans le nombre, un Fiodor Kouzmitch (2).

Il convient enfin d'ajouter que l'impératrice Élisabeth a été, elle aussi, l'objet d'une légende, d'après laquelle elle ne serait pas morte à Biélév, mais aurait pris retraite dans un monastère, où d'autres crédulités l'ont identifiée avec une certaine Viéra, jusqu'à la publication, en 1873, des Mémoires du général Maiévski (3), où, les antécédents, nullement princiers, de cette nonne ont été mis en lumière.

(1) *Documents sur les derniers mois de la vie... d'Alexandre Ier*, p. 101-102 ; cf. *Messager historique*, avril 1914, p. 280 (lettre du fourrier de cour Babkine) ; grand-duc Nicolas, *Élisabeth*, t. III, p. 681 (lettre de Catherine Valouiév).

(2) Pantchoulidzev, *Histoire des chevaliers-gardes*. V. aussi à ce sujet : Prince N.-G. Galitzine. « Notices, » *Ancienne Russie*, 1880, XXIX, et 1887, LVI ; M. Miélnitski, « Notice, » même recueil, 1892, LXXIV ; V. Dolgoroukov, « Notices, » même recueil, 1887, LVI (avec portrait) ; 1891, LXXII ; 1892, LXXIV ; Mgr Pierre, évêque de Tomsk, « Notice, » même recueil, 1891, LXXII ; I. Smirnov, « Notice, » *ibid.* ; grand-duc Nicolas, *la Légende sur la mort d'Alexandre Ier* ; le même, dans *Messager historique*, 1914, CXXXVII p. 866 et suiv. ; P. Rossien, même recueil, 1907, CIX, p. 687 et suiv.

(3) *Ancienne Russie*, 1873, t. VII, p. 125 et suiv.

IV

Ceux de Fiodor Kouzmitch ne le seront peut-être jamais ; mais il n'y a aucune raison de rattacher cette énigme à celle que « le sphinx non deviné jusqu'au tombeau » a portée sur la scène du monde et qui, quoi que Pouchkine en ait pensé, ne paraît pas absolument indéchiffrable. Elle n'a d'ailleurs pas déconcerté de nombreux Œdipes, dont quelques-uns très éloignés les uns des autres dans leurs idées et leurs sentiments et qu'elle a précisément rapprochés. Il est même rare qu'une personnalité historique ait, caractère et œuvre, obtenu une concordance si parfaite entre des appréciations procédant, on peut le dire, des « quatre vents de l'esprit ».

« Alexandre, qui avait beau jeu en prenant la couronne après son père, était malheureusement l'enfant de l'époque. Marchant de culte en culte et de religion en religion, il a tout remué et n'a rien bâti. Tout en lui était superficiel, rien n'allait au delà. Exagéré en tout et toujours enclin à préférer le mauvais moyen au bon, il a laissé, au bout de vingt-cinq années de règne, son empire là où l'empereur Joseph avait conduit le sien en neuf années de temps. Joseph, toutefois, était administrateur, ce que n'était pas ce monarque russe. »

Cela est de Metternich (1) et voici qui est de Chateaubriand :

« Quelles qu'aient été les hautes qualités de ce prince, en dernier résultat, il a été funeste à son empire : il le mit trop en contact avec l'Europe et l'Occident ; il y sema des germes de civilisation qu'il voulut ensuite étouffer. Tiraillées en sens contraire, les populations ne surent ce qu'on leur demandait, ce qu'on souhaitait d'elles, pensée ou abrutissement, obéissance passive ou obéissance légale, mouvement ou immobilité. Alexandre, brave Tatar, retenant ses peuples dans la barbarie ; Alexandre, prince éclairé, les menant par degrés aux lumières, eût mieux servi son pays. Il était trop fort pour employer le despotisme, trop faible pour

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 276.

établir la liberté : son hésitation ne créa pas l'affranchissement national, mais elle enfanta l'indépendance individuelle, laquelle à son tour, au lieu de libérateurs, ne produisit que des assassins (1).

Même son de cloche dans un mémoire rédigé, en 1817, par un Prussien, le major von Roger Luehnes, aide de camp à ce moment du prince Antoine Radziwill et plus tard agent secret de Hardenberg à Paris : « Je ne crois pas Alexandre machiavéliste par profondeur de génie mais par faiblesse de caractère. Je le crois plus comédien que... hardi hypocrite. Sans grandeur réelle dans l'âme..., sans fermeté dans les dangers..., sans énergie ni comme fils, ni comme souverain..., est-ce un pareil caractère qui imposera à une nation cette ardeur et cette confiance qui développe et accroît les forces? (2).

Principal collaborateur de Nesselrode, le sénateur Divov a écrit de son côté :

« Si on examine les événements de ce règne, on voit une désorganisation complète de l'administration à l'intérieur, la perte de toute influence dans le domaine des relations extérieures comme de toute perspective de conquêtes nouvelles pour l'empire dans l'avenir. D'autre part, on voit que dans toutes les branches du gouvernement s'est accumulé un énorme amas de matières incendiaires d'où les flammes peuvent jaillir à tout moment. Dans son état actuel de destruction, l'église de Saint-Isaac donne une image exacte de ce règne. On l'a détruite, parce que l'on voulait, sur les anciennes fondations, élever avec une masse de matériaux nouveaux une église nouvelle... Mais on s'est aperçu combien il était dangereux de bâtir sans avoir soigneusement élaboré ses plans (3). »

Le mystère dont les faits et gestes du « sphinx » ont paru entourés a été dû au souci même de paraître où ce petit-fils de la fallacieuse mais autrement géniale créatrice de prestiges que fut Catherine a mis son plus grand et son plus constant effort. Ne voulant pas s'avouer à lui-même le véritable objet de son ambition, qui était presque exclusivement de faire n'importe comment et n'importe

(1) *Œuvres*, t. XIX, p. 95.

(2) Mémoire publié par M. Laubert, dans *Zeitschrift fur Osteuropäische Geschichte*, 1912, t. II, p. 65.

(3) *Ancienne Russie*, 1897, LXXXIX, p. 461.

à quel prix montre de grandeur ou d'héroïsme, de puissance ou de vertu, il a invariablement déguisé ses idées comme ses sentiments et agi le plus souvent au rebours de ses inclinations naturelles.

Pacifiste déterminé en théorie, il n'a cessé de guerroyer pendant la plus grande partie de son règne, et, même après avoir remis l'épée au fourreau, il a consacré aux armements la plus grande partie de son temps et de ses ressources. Il condamnait sévèrement l'esprit de conquête ; au patrimoine hérité de ses prédécesseurs, il a cependant ajouté d'immenses territoires, affaiblissant son empire dans la mesure où il l'étendait. Grevant son avenir de redoutables complications, le mettant sur une grande partie de sa périphérie aux prises avec le problème irritant et menaçant de nationalités non assimilées, il a de plus associé sa destinée à celle d'une Prusse militarisée et d'une Allemagne en voie de prussianisation.

Épris de réformes et partisan du progrès dans tous les sens, après avoir lancé audacieusement dans cette voie son peuple d'esclaves incultes, il l'a brusquement condamné à rebrousser chemin, parce que la gloire d'être le Solon d'une Russie policée par ses soins l'a moins flatté que l'honneur de devenir le gendarme d'une Europe mise en lisière.

Ami des lumières, il a commencé par multiplier les établissements d'enseignement, en même temps qu'il favorisait la liberté de la pensée et de la presse ; puis, soudain, au suffrage d'un La Harpe, d'un Parrot ou d'un Nicolas Mouraviov, il a préféré encore ceux de Metternich et de Photius, et il a donné la main aux entreprises de l'obscurantisme le plus stupide.

A ces revirements on aura aussi reconnu une autre cause, qui fut que cet ouvrier n'a pas eu le courage de son œuvre et ainsi, répugnant aux transes inséparables de tout enfantement, s'effrayant des troubles qui accompagnent toute accession à des formes supérieures de la vie, il s'est le plus souvent arrêté à mi-chemin. Très forte, l'influence de ce mobile sur les déterminations du souverain n'a pas cependant toujours été décisive, ainsi qu'en témoigne son obstination dans la question des colonies militaires. Mais là il s'inspirait du caporalisme prussien et il pensait travailler *in anima vili*.

Son intelligence était vive mais bornée, son instruction très insuffisante et sa capacité pour le gouvernement des plus médiocres. Quelques dons heureux de l'esprit, joints à la capacité d'éprouver, à certaines heures, des impulsions généreuses ou d'être élevé au-dessus de lui-même par des agents extérieurs, courants d'enthousiasme populaire ou circonstances favorables, lui ont permis parfois de réaliser son rêve hautain. Mais ces moments ont été écourtés et leur fruit compromis par les défauts innés ou contractés de son tempérament intellectuel et moral : incohérence de la pensée et faiblesse de la volonté, vanité mesquine et égoïsme foncier.

Pour bien tenir le rôle qu'il assumait, une condition essentielle lui a manqué aussi : au contraire de sa grand'mère, beaucoup plus Allemande que lui, et de sa femme, beaucoup moins intelligente, il n'est pas arrivé à contracter cet attachement en quelque sorte physique qu'elles se reconnaissaient pour leur patrie d'adoption. Dans les millions d'être humains assujettis à sa loi, il n'a jamais vu qu'un élément de force, mis à sa disposition pour le jeu de ses combinaisons, ou la satisfaction de ses caprices.

A l'école de Catherine et de La Harpe lui-même, de Paul Ier et d'Araktchéiév, il a par contre acquis non seulement le goût du despotisme en accord avec la fonction qu'il exerçait, comme d'ailleurs aussi avec la tendance du plus grand nombre parmi les hommes marquants de son temps, libertaires compris, mais encore l'inclination au mépris de ses semblables. Du fait de son origine et du régime qu'il représentait, il ajoutait à ce trait une brutalité de sentiments que ne dissimulait pas toujours l'urbanité des façons, si même, recueilli de seconde main et de source ancillaire, le rapport ne doit pas être retenu, d'après lequel le dernier mot qu'il ait prononcé sur cette terre, avant que « l'ange » ne prît son vol vers le ciel, aurait été une injure grossière — *dourak* — à l'adresse de l'un des serviteurs qui s'employaient à adoucir ses souffrances (1).

Disciple de plusieurs enseignements radicalement opposés l'un à l'autre, l'élève de La Harpe et d'Araktchéiév s'en est inspiré dans une mesure égale, et non pas successivement, ainsi que ses

(1) Schœnig, « Mémoires, » *Archives russes*, 1880, t. III, p. 279.

biographes l'ont pour la plupart admis, mais simultanément. Assurément, comme tous les hommes au cours d'une carrière longue et accidentée, il a évolué, traversant des phases et parcourant des étapes où son esprit a pris des aspects divers. Entre les uns et les autres on serait embarrassé, cependant, pour établir des points de démarcation précis. De 1801 à 1812 même, dans ce qu'on a communément appelé « la période de ses hésitations », il n'a pas, à proprement parler, hésité entre Spéranski et Araktchéiév. Il a commencé par mettre l'un à l'essai et l'autre en réserve, après quoi il les a introduits de conserve dans sa confiance et dans son gouvernement, comme en même temps le froid Czartoryski et le bouillant Dolgorouki, quelque différence d'opinions et animosité de sentiments qu'il observât entre eux, comme plus tard, le morne Nesselrode et l'enthousiaste Capo d'Istria, si grand que dût lui paraître l'abîme qui les séparait, et sans qu'il s'en trouvât davantage déconcerté ou incommodé.

La création de la Sainte-Alliance a certainement correspondu, dans sa vie morale, à un tournant décisif. Cependant encore, le discours ultra-libéral de Varsovie est postérieur de trois années à cet événement, sans qu'il indiquât aussi un retour en sens contraire, car il se rencontre chronologiquement avec les encouragements donnés à la propagande réactionnaire de Stourdza et de Kotzebue.

Le projet de constitution russe, préparé en collaboration avec Novossiltsov, est de 1820 ; le dernier renouvellement des promesses faites aux Polonais relativement à l'élargissement territorial et politique de leur autonomie date de 1825, comme l'assurance donnée à Karamzine, la veille du départ pour Taganrog, que le tsar ne renonçait pas au dessein d'établir dans son empire un régime de légalité. Et, néanmoins, en Russie comme en Pologne, l'arbitraire et l'oppression étaient, au même moment, en voie de progression constante.

Chacun de nous porte en soi plusieurs hommes, qui s'opposent l'un à l'autre et que nous arrivons à mettre d'accord par un effort plus ou moins conscient de coordination. Mais ainsi que l'observation en a déjà été faite au cours de cette étude (1), l'organe

(1) V. t. I, p. 26, de cet ouvrage.

coordinateur manquait dans l'appareil mental que la nature et l'éducation donnaient à Alexandre Ier, et, habituellement, le fils de Paul ne s'en trouvait pas non plus gêné. Il juxtaposait imperturbablement jusque dans sa vie intime et le tréfonds de sa pensée ou de sa sensibilité, les contrastes les plus heurtés, et non seulement ses élans mystiques avec ses ardeurs sensuelles dans le commerce jumelé de Mme de Krüdener et de Marie Antonovna, mais, dans le contact familier d un Araktchéiév, les goûts de raffinement qui lui étaient propres avec la grossièreté physique et morale de ce commensal.

Et il est faux encore qu'après 1815, gagné au parti de la réaction, il ait, selon un mot de Sorel, remisé ses inclinations libérales dans une « forge secrète ». Au discours de Varsovie, qui est de 1818, il a volontairement donné le plus grand retentissement.

Fils de Paul et héritier d'un pouvoir dont il n'a jamais songé sérieusement à abandonner la moindre parcelle, il le concevait ingénument comme lui permettant d'octroyer une constitution à son empire, sans que son omnipotence en fût amoindrie. Il n'apercevait pas d'impossibilité à l'accouplement de ces deux principes : liberté et autocratie, et il croyait même en réaliser le paradoxe à Varsovie.

Petit-fils de Catherine, il n'oubliait pas qu'à se dire républicaine et à mettre d'Alembert dans sa confidence ou Diderot dans son intimité, elle n'avait pas abdiqué la volonté de disposer des hommes et des choses dans son empire aussi arbitrairement que des meubles dans son appartement, et il est resté toujours, au moins en paroles, l'homme dont l'avènement au trône avait paru annoncer pour la Russie une ère nouvelle d'affranchissement et de relèvement intellectuel et moral. L'esprit du temps prêtait du charme à une telle attitude et d'être charmant fut toujours une des préoccupations maîtresses du souverain. Mais il tenait plus encore à être obéi.

A ses goûts, à ses ambitions personnelles et à ses caprices, il a accommodé non seulement son existence mais, autant qu'il a pu et osé, celle de son peuple, dont il a, en fait, retardé l'accession aux formes supérieures de la civilisation, tout en le poussant d'une part à un rapprochement hâtif avec l'Occident et en lui imposant de l'autre un effort qui dépassait ses moyens. Peuple et souverain,

l'un découvrant des réserves d'énergies insoupçonnées, l'autre les exploitant à l'extrême limite, ont paru, pendant un temps, triompher de l'épreuve, en y puisant même l'orgueilleuse conscience d'une destinée dont les perspectives ont ébloui le monde entier. Mais ce ne devait être qu'un éclat fugitif. L'effort excessif l'épuisant promptement, l'empire, « colosse aux pieds d'argile », s'est affaissé sous le poids des vices organiques, qui déjà le faisaient glisser sur la pente fatale où il a encouru, depuis, les pires déchéances, et, privé de cette source d'énergie, l'empereur, un moment acclamé par l'Europe qu'il attachait avec des fleurs à son char de triomphe, est redevenu ce qu'il était avant cette apothéose : un « gesticulateur » décevant.

Moins de cent ans après la disparition de cet homme qui avait été quelque temps l'arbitre de l'Europe, son trône a croulé ; de sa dynastie, quelques rejetons seulement, condamnés à une existence errante dans l'exil et presque la misère, ont échappé au massacre, dans un drame dont l'horreur entourée de mystère déconcerte l'histoire et fait reculer l'imagination, et le peuple russe lui-même a été entraîné dans un abîme dont on n'aperçoit pas le fond. Mais ainsi qu'il a été dit déjà, en ce qui le concerne tout au moins, cette chute ne peut être considérée comme finale. Ses ressources restent, réserve énorme de force matérielle et morale, qui lui a permis d'occuper sur la surface du globe une place, où l'on ne saurait imaginer que l'avenir ne lui doive restituer une part au moins du passé. Peut-être même, la crise actuelle n'est-elle qu'une maladie de croissance. Elle rend pour le moment difficile tout pronostic. Dans cette effroyable faillite, l'actif épargné ne se laisse pas bien évaluer. Sous l'amoncellement des ruines, les parties intactes de l'édifice ont elles-mêmes disparu. C'est pourquoi il convient de reporter le regard en arrière, vers le sommet de la courbe, qui sûrement se redressera plus ou moins prochainement, après avoir sous nos yeux touché le point de son plus bas déclin. Et c'est aussi l'objet que l'auteur a eu principalement en vue dans cette étude, où il ne se flatte pas d'avoir mis des moyens à la mesure de la tâche assumée. D'autres après lui compléteront son œuvre.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Les études, mémoires et documents publiés dans les périodiques ne sont indiqués ici que par les titres de ces recueils, mention n'étant pas faite des plus généralement connus. Pour la transcription phonétique des noms, qui se trouve imposée par la différence des alphabets, la forme la plus généralement adoptée a été suivie, sauf indication contraire des auteurs eux-mêmes, auquel cas des renvois ont été faits pour éviter les confusions. Propre aux langues slaves, la déclinaison des noms au féminin donnant parfois des formes susceptibles de déconcerter quelques lecteurs, comme, par exemple, *Tolstaïa* dérivant de *Tolstoy*, il n'a pas paru à propos de la généraliser.

Abeille du Nord (Siéviérnaïa Ptchela), périodique, Saint-Pétersbourg.

A. E. (Rousseurs), *Vie d'Alexandre Ier*, Paris, 1826, 1 vol.

Abrantès (Duchesse d'), *Mémoires*, Paris, 1838, 4 vol.

Actes de la Commission archéographique du Caucase, rédacteur A. Bergé, (Akty Arkhéografitcheskoi Kamissii...), Tiflis, 1881-1888, 6 vol.

Actes de la Commission des Archives de Nijni-Novgorod (Diéïstvia Nijégorodskoï... Kamissii...), Nijni-Novgorod, 1905 et 1909, v. VI-VII.

Adair (Sir Robert), *Historical Memoir of a mission to... Vienna in* 1806, Londres, 1844, 1 vol.

Le même, *The negociation for the peace... in* 1808-1809, Londres, 1845, 2 vol.

Adami (F.), *Luise, Kœnigin von Preussen*, Guttersloh, 1888, 1 vol.

Adams (John Quincy), *Memoirs*, 1795-1848, Philadelphie, 1874-1877, 12 vol.

Le même, *Writings*, New-York, 1913-1916, 6 vol.

Adrianov (N.), *Le ministère de l'Intérieur* (Ministerstvo vnoutrennykh diél), Saint-Pétersbourg, 1901, 1 vol.

Aegidi (L.-K.), *Die Sendung Knesebecks in das russische Hauptquartier*, 1813, Münich, 1870, plaquette.

Akcharoumov (D.), *Description de la campagne de* 1812 (Opissanié Vaïny), Saint-Pétersbourg, 1819, 1 vol.

Akssakov (S.-T.), *Œuvres*, Moscou, 1858, 1 vol.

Le même, *Chronique de famille...* (Khronika), Moscou, 1862 et 1870, 1 vol.

Alexandre Ier... et ses collaborateurs (Alexander Ier i iévo spodvijniki), Saint-Pétersbourg, 1845, 2 vol.

Alexandre Ier et le prince Czartoryski, Correspondance particulière et conversations, édit. L. Czartoryski, Paris, 1865, 1 vol.

Alexandre Ier, sa correspondance... avec Bernadotte en 1812, édit. X..., Paris, 1909, 1 vol.

Alexandre Ier, sa correspondance avec sa sœur Catherine, édit. Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, v. ce nom.

Aléxiéienko (N.), *La loi en vigueur sur les impôts directs* (Diéïstvouiouchtchyï Zakon o priamykh nalogakh), Saint-Pétersbourg, 1879, 1 vol.

Alexiéiev (G.-N.), *Alexandre Ier, sa personnalité, son gouvernement et sa vie intime* (Alexandr I, iévo litchnost...), Londres, 1908, plaquette.

Alison (A.), *History of Europe*, Edimbourg, 1857, 14 vol.

Allen (W.), *Life of...*, Londres, 1846-7, 3 vol.

Aller (S.), *Description de l'inondation du 7 novembre à Saint-Pétersbourg* (Opisanié navodniénia), Saint-Pétersbourg, 1826, plaquette.

Allonville (Comte A. d'), *Mémoires secrets*, Paris, 1838-1845, 6 vol.

Le même, *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, Paris, 1828-1838, 13 vol.

Altpreussiche Monatschrift, périodique, Berlin.

American Historical Review, périodique, New-York.

American State Papers, Foreign Relations, Washington.

Anastassiévitch, *Mémoires inédits*, Ms de la Bibliothèque publique de Petrograd.

Ancienne Kiév (Kiévskaïa Starina), périodique, Kiév.

Ancienne et nouvelle Russie (Drevnaïa i novaïa Rossiïa), périodique, Moscou.

Ancienne Russie (Rousskaïa Starina), périodique, Saint-Pétersbourg.

Ancien et nouveau Temps (Starina i novizna), Saint-Pétersbourg, 1897-1913, 16 vol.

Ancienne Ukraine (Oukraïnskaïa Starina), périodique, Kiév.

Andréiévski (I), *le Droit public russe* (Rousskoié gossoudarstviénnoié pravo), Saint-Pétersbourg, 1866, 1er vol.

Andrianov (P.-N.), *la Guerre russo-turque de* 1806-1812 (Roussko-touretskaïa vaïna...), Petrograd, 1912, 1 vol.

Angeberg (Comte d') (L. Chodzko), *le Congrès de Vienne et les traités de* 1815, Paris, 1863, 4 vol.

Le même, *Recueil de traités concernant la Pologne*, Paris, 1862, 1 vol.

Annales de l'Ecole des Sciences politiques, périodique, Paris.

Annales internationales d'histoire, périodique, Paris.

Annales du lycée juridique de Demidov (Vremiennik...), périodique, Saint-Pétersbourg.

Annales de la Patrie (Otiétchestviennyïa Zapiski), périodique, Moscou.

Annales de la Société des Amis de la littérature russe (Biessiédy v Obchtchestvié lioubitiéleï rousskoï sloviésnosti), périodique, Saint-Pétersbourg.

Annales de l'Université de Kasan.

Années passées (Minouvchyié gody), périodique, Moscou.

Année polonaise (Rok Polski), périodique, Cracovie.

Annuaire de la Société d'histoire et de littérature polonaise (Rocznik...), périodique, Paris.

Apponyi (Rodolphe, comte d'), *Journal*, édit. E. Daudet, Paris, 1914, 1 vol.

Araktchéiév, v. *Siémiévski.*

Arapov (P.), *Chronique du théâtre russe* (Liétopis rousskavo teatra), Saint-Pétersbourg, 1861, 1 vol.

Archiv für öffentliches Recht, Fribourg et Tübingen, 1886 et années suivantes.

Archiv für Oesterreichische Geschichte, Vienne, 1865 et années suivantes.

Archives centrales, à Petrograd.

Archives de la Chancellerie du ministère de la Guerre, à Petrograd.

Archives du Conseil de l'Empire à Petrograd (Extraits publiés à Saint-Pétersbourg, 1878-1897, 4 vol.

Archives Czartoryski, à Cracovie (Musée Czartoryski).

Archives de l'Empire, à Petrograd.

Archives d'Etat, à Dresde.

Archives d'Etat de Finlande, Helsingfors et Petrograd.

Archives de l'état-major général, section de Moscou.

Archives principales du ministère des Affaires étrangères, à Petrograd.

Archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris.

Archives du prince A.-A. Gagarine.

Archives de la Guerre, à Petrograd.

Archives du ministère de l'Intérieur, à Petrograd.

Archives des comtes Mordvinov, Saint-Pétersbourg, 1900-1906, 10 vol.

Archives nationales, à Paris.

Archives du prince Obolenski-Neledinski-Meletski, Saint-Pétersbourg, 1876, 1 vol.

Archives des comtes Orlov-Davydov, à Otrada.

Archives de la famille Raiévski, édit. G. Raiévski, sous la rédaction de V.-L. Modzalevski, Saint-Pétersbourg, 1908, 1er vol. en russe.

Archives russes (Rousskiï Arkhiv), périodique, Moscou.

Archives des Sciences historiques et juridiques, édit. Kalatchov, Saint-Pétersbourg, 1876, 1 vol., en russe.

Archives des Sciences historiques et pratiques, Saint-Pétersbourg, 1859. 1 vol. en russe.

Archives de l'amiral Tchitchagov, Saint-Pétersbourg, 1885, 1 vol. en russe.

Archives des frères Tourguéniév, Saint-Pétersbourg, 1911-1913, 3 vol. en russe.

Archives du Vatican.

Archives Vorontsov, Moscou, 1870-1885, 30 vol. en russe et en français.

Arndt (F.-M.), *Erinnerungen*, Leipzig, 1840, 1. vol.

Le même, *Wanderungen... mit... von Stein*, Berlin, 1858, 1 vol.

Arnold (Th.), *Erfurt... im September...* 1808, Erfurt, 1808, 2 vol.

Arsséniév, *Esquisse d'une statistique de l'Empire russe* (Natchertanié statistiki...), Saint-Pétersbourg, 1818-1819, 2. vol.

Artaud de Montor (le chevalier), *Histoire du pape Léon XII*, Bruxelles, 1836, 2 vol.

Arvidson (S.-I), *la Finlande et son avenir* (Finland och des framtid), Stockholm, 1838, plaquette.

Askenazy (S.), *Deux siècles, XVIIIe et XIXe* (Dwa Stulecia), Varsovie, 1903, 1 vol.

Le même, *Loisirs historiques* (Wczasy historyczne), Varsovie, 1902, 1 vol.

Le même, *Nouveaux loisirs*, Varsovie, 1910, 1 vol.

Le même, *Lukasinski*, Varsovie, 1908, 2 vol. en polonais.

Le même, *Monographies historiques*, Varsovie, 1902, 2 vol. en polonais.

Le même, *Napoléon et la Pologne*, Varsovie, 1918, 2 vol. en polonais.

Le même, *la Pologne et la Russie*, Lwow, 1907, 1 vol. en polonais.

Le même, *le Prince J. Poniatowski*, Cracovie, 1904, 1 vol. en polonais ; traduction française, Paris, 1921.

Le même, *la Question polonaise en* 1812 (O sprawie polskiej), Cracovie, 1912, plaquette.

Assassinat (De l') de S. A. R. M. le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulaincourt, Orléans, 1814, plaquette.

Aster (H.), *Die Gefechte... bei Leipzig im Oktober* 1813, Dresde, 1852-1853, 2 vol.

Le même, *Schilderung der Kriegsereignissen... vom* 7 *Maerz bis* 28 August 1813, Dresde, 1844, 1 vol.

Le même, *Die Kriegsereignisse zwischen Peterswalde, Pirna, etc...* im August 1813, Dresde 1845, 1 vol.

Athénée (L'), (Ateneum), périodique, Saint-Pétersbourg.

Aube (L'), (Razsviét), périodique, Saint-Pétersbourg.

Auger (H.), *Mémoires inédits*, fragments en traduction russe dans « Archives russes », 1877, v. ce titre.

Augustin, archevêque de Moscou, *Esquisse biographique*, Moscou, 1848, 1 vol.

Aurore boréale (L') (Siéviernyié Siianié), périodique, Saint-Pétersbourg.

Ausland, rédacteur Widemann, périodique, Berlin.

Avenir (L') (Boudouchtchnost), périodique, Paris.

B... (A.-F.), *Histoire de la destruction de Moscou*, Paris, 1822, 1 vol.

Bade (Prince Charles-Frédéric de), *Politische Correspondenz*, Heidelberg, 1888-1901, 5 vol.

Bagaliéi (D.-I.), *Essai d'une histoire de l'Université de Kharkov* (Opyt istorïï...), Kharkov, 1893-1898, 1er vol.

Bailleu (P.), *Briefwechsel Kœnig Friedrich-Wilhelms III und der Kœnigin Luise mit Kaiser Alexander I*, Leipzig, 1900, 1 vol.

Le même, *Kœnigin Luise*, Berlin, 1908, 1 vol.

Le même, *Preussen und Frankreich von* 1795 *bis* 1807, Leipzig, 1880-1887, 2 vol.

Bancroft (H.), *Works*, San-Francisco, 1883-1890, 39 vol.

Bantych-Kamiénski (D.), *Biographies des généralissimes et feld-maréchaux russes*, Saint-Pétersbourg, 1840, 4 vol.

Barante (Baron de), *Notes sur la Russie*, Paris, 1875, 1 vol.

Le même, *Souvenirs* (1782-1866), Paris, 1890-1891, 8 vol.

Barbey (F.), *Suisses hors de Suisse*, Paris, 1914, 1 vol.

Bardoux (A.), *la Duchesse de Duras*, Paris, 1898, 1 vol.

Bariatinski (Prince V.), *Un mystique couronné, l'empereur Alexandre Ier*, (Tsarstviénnyï Mistyk...), Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol.

Barruel (l'abbé A. de), *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Paris, 1813, 5 vol.

Barssoukov (N.), *la Vie et les œuvres de M. P. Pogodine*, Saint-Pétersbourg, 1888-1890, 3 vol. en russe.

Barssov (N.), *Essais de critique historique* (Istoritcheskiié Krititcheskiié Opyty), Saint-Pétersbourg, 1879, 1 vol.

Baudus (G. de), *Etudes sur Napoléon*, Paris, 1841, 2 vol.

Baye (Baron de), *Voronovo, le château de Rastoptchine*, Paris, 1909, plaquette.

Bazilevski (B.), *les Crimes politiques en Russie au dix-neuvième siècle* (Gossoudarstviénnyia prestoupliénia), Stuttgart, 1903, 1 vol.

Beauvollier (Comte P. de), *Mémoires sur l'expédition de Russie*, Paris, 1825, 1 vol.

Beer (A.), *Die orientalische Politik Oesterreichs seit* 1774, Leipzig, 1883, 1 vol.

Le même, *Zehn Jahre Oesterreichischer Politik*, 1801-1810, Leipzig, 1877, 1 vol.

Beguelin (H. de), *Denkwürdigkeiten...* 1807-1813, Berlin, 1892, 1 vol.

Beitzke (H.), *Geschichte der deutschen Freiheitskriege in den Jahren* 1813-1814, Brême, 1822-1823, 2 vol.

Benckendorff (A. comte de), *Mémoires inédits*, Bibliothèque privée de l'empereur à Petrograd.

Bennigsen (L. comte de), *Mémoires*, édit. Cazalès, Paris, 1907, 2 vol.

Béranger (P.-J. de), *Ma biographie*, Paris, 1868, 1 vol.

Bérard (V.), *Un mensonge de la science allemande*, Paris, 1917, 1 vol.

Berch (V.), *Histoire... de la découverte des îles Aléoutiennes* (Istoria otkritia...), Saint-Pétersbourg, 1823, 1 vol. Traduction allemande, *ibid.*, même année.

Berenhorst (G.-H. von), *Aus dem Nachlasse von...* édit. von Bülow, Dessau, 1845-1847, 2 vol.

Berg (G.), *Autobiographie*, Dresde, 1871, 1 vol. non mis en vente.

Bernhardi (Th.), *Geschichte Russlands und der europäischen Politik in den Jahren* 1814 *bis* 1831, Leipzig, 1863-1875, VIIe, XIXe et XXIe vol. de « Staaten Geschichte », v. ce titre.

Le même, *Friedrich der Grosse als Feldherr*, Berlin, 1881, 2 vol.

Le même, *Vermischte Schriften*, Berlin, 1879, 2 vol.

Le même, v. *Natzmer et Toll.*

Bernstorff (Comtesse E. de), *Ein Bild aus der Zeit von* 1789-1835, Berlin, 1897, 2 vol.

Bertenson (S.), *Un aïeul de la scène russe*, I. I Sosnitski (Diéd rousskoï stseny), Petrograd, 1916, 1 vol.

Berthézène (Baron P.), *Souvenirs militaires*, Paris, 1855, 2 vol.

Bertrand (P.), *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon Ier*, Paris, 1889, 1 vol.

Bestoujév-Rioumine (A. D.), *Rapport sur les événements survenus à Moscou en* 1812 (O proïchestviakh...), Moscou, 1859, plaquette.

Beugnot (Comte), *Mémoires*, 1783-1815, Paris, 1889, 1 vol.

Bibliophile russe (Le) (Rousskoï Bibliofil), édit. N. Soloviov, périodique, Pétrograd.

Bibliothèque des décembristes (Biblioteka Diékabristov), Moscou, 1907, 3 livraisons.

Bibliothèque internationale (Miéjdounarodnaïa Biblioteka), Leipzig, 1874-1903, v. 4, 7, 10, 24, 33.

Bibliothèque privée de l'Empereur, à Petrograd.

Bibliothèque russe, Leipzig, 1858-1863.

Bibliotek russischer Denkwürdigkeiten, édit. Th. Schiemann, Berlin et Stuttgart, 1890 et années suivantes.

Bibliothèque de Varsovie (Bibljoteka Warszawska), périodique, Varsovie.

Biedermann (K.), *Fünfundzwanzig Jahre deutscher Geschichte*, 1815-1840, Breslau, 1890, 2 vol.

Biéliaiév (I.-D.), *Leçons sur l'histoire de la législation russe* (Lektsii po istorii...), Moscou, 1888, 1 vol.

Le même, *les Paysans en Russie* (Krestianié na Rousi...), Moscou, 1903, 1 vol.

Biélinski (I.), *Biographie du prince A. Czartoryski*, (Zywot Ksiecia A. C.), Varsovie, 1905, 2 vol.

Bielloziérskaïa (Mme N.), *V.-T. Nariéjnyï (biographie de)*, Saint-Pétersbourg, 1896, 1 vol. en russe.

Bienemann (F.), *Der Dorpater Professor G.-F. Parrot und der Kaiser Alexander I*, Reval, 1902, 1 vol.

Bigland (J.), *Letters on the modern History*, Londres, 1804, 1 vol.

Bignon (L.), *Histoire de la France sous Napoléon*, Paris, 1829-1850, 14 vol.

Le même, *Souvenirs d'un diplomate*, Paris, 1864, 1 vol.

Bilbassov (B.), *Archives du comte Mordvinov*, Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.

Le même, *Histoire de Catherine II*, édition russe, Saint-Pétersbourg, 1890, 1er vol ; édition allemande, Berlin, 1893, deux premiers volumes.

Bilder aus der Befreiungskriege, v. Hormayr.

Billings (J.), *An account of a geographical... expedition to the northern parts of Russia* 1785-1794, Londres, 1802, 1 vol.

Biot (Colonel H.-F.), *Souvenirs anecdotiques et militaires*, Paris, 1901, 1 vol.

Bismarck (Comte F.-W. von), *Aufzeichnungen*, Carlsruhe 1847, 1 vol.

Bladh (C.), *Mémoires sur la guerre de Finlande* 1808-1809 (Minnen Fran finska Kriget...), Stockholm, 1849, 1 vol.

Blagovidov (F.-V.), *les Procureurs généraux du Saint-Synode au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-neuvième siècle* (Oberprokourory...), Kasan, 1900, 1 vol.

Blennerhasset (Lady), *Frau v. Staël*, Berlin, 1887-1889, 3 vol.

Bloch (J.), *les Finances de la Russie* (Finanse Rossii), Varsovie, 1884, 1 vol. en polonais.

Blocqueville (Marquise de), *le Maréchal Davout*, Paris, 1880, 4 vol.

Bloudov, v. *Kovalevski.*

Blumenthal (M.), *Die Konvention von Tauroggen*, Berlin, 1901, 1 vol.

Bobrovski (P.), *l'Eglise grecque uniate sous le règne d'Alexandre Ier* (Rousskaïa greko-ouniatskaïa Tserkov...), Saint-Pétersbourg, 1890, 1 vol.

Bogatina (Sophie), *Beiträge zur russischen Geschichte*, Berne, 1907, plaquette.

Bogdanovitch (M.), *Histoire du règne d'Alexandre Ier*, Saint-Pétersbourg, 1869-1871, 6 vol. en russe.

Le même, *la Campagne de* 1814 (Vaïna 1814 goda), Saint-Pétersbourg, 1865, 1 vol., traduction allemande, Leipzig, 1866, 2 vol.

Le même, *Histoire de la guerre patriotique en* 1812 (Istoria otiétchestviénnoï vaïny), Saint-Pétersbourg, 1869-1871, 3 vol.

Bogoutcharski (V.), *la Société russe dans le passé* (Iz prochlavo rousskavo obchtchestva), Saint-Pétersbourg, 1904, 1 vol.

Boigne (Comtesse de), *Mémoires*, Paris, 1907, 1er vol.

Bojasinski (J.), *le Gouvernement provisoire en Pologne en* 1815, 1er vol. (1905), dans « Monographies », édition S. Askenazy, v. ce titre.

Bojérianov (I.-N.), *Esquisse de la vie à Saint-Pétersbourg, Histoire et culture* (Koultourno-istoritcheskiï otcherk...), Saint-Pétersbourg, 1904, 1 vol.

Le même, *la Grande-duchesse Catherine Pavlovna*, Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol.

Bonnefons (A.), *Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe*, Paris, 1902, 1 vol.

Bornhak (C.), *Russland und Finland, ein Beitrag zu der Lehre von den Staatenverbindungen*, Leipzig, 1901, plaquette.

Borodkine (M.), *Histoire de la Finlande*, Saint-Pétersbourg, 1909, 1 vol.

Borovkov (A.), *Résumé des dépositions des décembristes et autobiographie*, (Svod iz pokazanii Diékabristov...), Saint-Pétersbourg, 1899, 1 vol.

Borozdine (A.), *Extraits de la correspondance et des dépositions des décembristes* (Iz pisem i pokazanii Diékabristov, Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol.

Boudou (P.), *le Saint-Siège et la Russie*, Paris, 1922, 1 vol.

Boukharov (D.), *la Russie et la Turquie*, Paris, 1887, 1 vol.

Boulgarine (F.), *Souvenirs* (Vospominania), Saint-Pétersbourg, 1846 1848, 4 vol.

Boulitch (N.), *l'Université de Kasan au cours des premières années de son existence* (Iz piérvykh liét...), Kasan, 1887 et 1891, 2 vol.

Le même, *Essais sur l'histoire de la littérature et de l'instruction en Russie* (Otcherki po istorii...), Saint-Pétersbourg, 1902, 2. vol.

Bourgeois (E.), *Manuel historique de politique étrangère*, Paris, 1897-1898, 2 vol.

Bourgogne (A.-J.-B.-F.), *Mémoires du sergent Bourgogne*, 1812-1813, Paris, 1901, 1 vol.

Bourgoing (Baron P.), *Souvenirs militaires*, 1791-1815, Paris, 1897, 1 vol.

Bourrienne (A. de), *Mémoires*, Paris, 1829, 10 vol.

Boutourline (S.), *Histoire militaire de la campagne de Russie en* 1812, Paris, 1824, 2 vol. avec Atlas.

Le même, *Tableau des guerres de la Russie avec la Turquie sous... Catherine II et... Alexandre Ier* (Kartina vaïn...), Saint-Pétersbourg, 1829, 2 vol.

Le même, *Tableau de la campagne d'automne de* 1813 *en Allemagne...*, revu par le baron de Jomini, Paris, 1818, 1. vol.

Boutovski (N.), *Essai sur la richesse nationale* (Opyt o narodnom bogatstvié), Saint-Pétersbourg, 1847, 1 vol.

Boyen (H. de), *Erinnerungen aus dem Lebem des General-feldmarschal v. Boyen*, Leipzig, 1889-1890, 3 vol.

Brand (B.), *Die Manufaktur-Industrie in Zarthum Polen*, 3e vol. de « Ausländische Kapitalien, » Saint-Pétersbourg, 1901.

Brandès (G.), *Die Hauptströmungen der Literatur des XIX Jahrhunderts*, Leipzig, sans date, 3 vol.

Brandt (H. von), *Aus dem Leben des Generals H. von Brandt*, Berlin, 1870-1882, 3 vol.

Braun (J.-W.), *Luise, Kœnigin von Preussen in Ihren Briefen*, Berlin, 1888, 1 vol.

Bray (Comte F. G. von), *Aus dem Leben eines Diplomaten*, Leipzig, 1901, 1 vol.

Bredow (G.-G.), *Chronik des XIX Jahrhunderts*, Altona, 1808-1908, 8 vol.

Brescius (K.) et *Dr Spieker*, *Beiträge zu einer Geschichte der Frau von Krüdener*, Berlin, 1918, plaquette.

Breton de la Martinière (J.-B.), *Campagnes de Bonaparte en* 1812-1814, traduit de l'allemand..., Paris, 1814, 1 vol.

Briefe und Aktenstücke zur Geschichte Presseuns unter Fr. Wilhelm III, édit. Stägemann, Leipzig, 1900, 3 vol.

BRIGHT (J.), *A History of England*, New-York, 1888-1909, 5 vol.

BRJESKI, *les Dettes d'Etat en Russie* (Gossoudarstviénnyié dolgi...), Saint-Pétersbourg, 1884, 1 vol.

BRÜCKNER (A.), *Matériaux pour la biographie du comte N.-P. Panine* (Materialy dlia jizniéopissania), Saint-Pétersbourg, 1888-1892, 7 vol.

BUCKINGHAM and CHANDOS (Duke of), *Memoirs of the court and cabinet of George the third*, Londres, 1853-1855, 4 vol.

Bulletins de l'Académie des Sciences de Petrograd, Section de la langue et de la littérature russe (Izviéstia...), périodique, Petrograd.

Bulletins de l'Académie ecclésiastique de Kiév, périodique, Kiév.

BÜLOW (H. VON), *Der Feldzug von* 1805, sans lieu, 1806, 2 vol.

BURGHERSH (Lord), *Correspondence*, 1808-1840, édit. Rachel Weigall, Londres, 1912, 1 vol.

Le même, *Memoir of the operations of the allied armies under prince Schwarzenberg and Marshal Blücher*, Londres, 1822, 1 vol.

CALLAHAN (I)., *American relations in the Pacific and the Far-East*, dans « John Hopkins University Studies » (1901), v. ce titre.

Cambridge modern History (The), Cambridge, 1902 et années suiv.

Campagne de la grande armée en Saxe, en Prusse et en Pologne, en 1806-1807 (*La*), Paris, 1807, 1 vol.

CANNING (S.), *Some official Correspondence*, édit. E.-J. Stapleton, Londres, 1887, 2 vol.

CAPEFIGUE (J.-B.-R.), *la Baronne de Krüdener et l'empereur Alexandre Ier...*, Paris, 1866, 1 vol.

Le même, *la Diplomatie européenne*, Paris, 1843-1847, 4 vol.

Carnet (Le), historique et littéraire, périodique, Paris.

CART (J.), *le Canton de Vaud de* 1795 *à* 1818, Lausanne, 1868, 1 vol.

CASSAGNE (A.), *la Vie politique de... Chateaubriand*, Paris, 1911, 1 vol.

CASTELLANE (Maréchal comte E. DE), *Journal*, 1804-1862, Paris, 1895, 1er vol.

CASTLEREAGH (Stewart, lord Robert), *Correspondence, Despatches and other papers*, Londres, 1848-1852, 12 vol.

CATHERINE II, *Mémoires*, Londres, 1859 ; traduction russe publiée par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, avec additions, Saint-Pétersbourg, 1907, 1 vol.

La même, *Mémoires sur l'histoire russe*, Saint-Pétersbourg, 1801, 1 vol.

CAUFEYNON (Dr), *l'Eunuchisme, Histoire générale de la castration*, Paris, 1903, 1 vol.

CAULAINCOURT (A. DE), duc de Vicence, *Souvenirs*, Paris, 1837-1841, 3 vol. (Composés par Mme Oilleaux-Desormeaux).

Centenaire du ministère de la Guerre (le) (Stolétié voiénnavo Ministerstva..), Saint-Pétersbourg, 1904, 8 vol.

CHAMBRAY (M. DE), *Histoire de l'expédition de Russie*, Paris, 1823, 2 vol. et Atlas.

Champ (Le) (Niva), périodique, Saint-Pétersbourg.

Centenaire de la *Chancellerie de S. M. l'empereur de Russie* (Stoliétié sobstviénnoï Iévo Viélitchestva Kantseliarii), Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol.

CHATEAUBRIAND (René, vicomte DE), *Œuvres complètes*, Paris, 1857-1858, 20 vol.

Le même, *Mélanges historiques*. Paris, 1874, 1 vol.

Le même, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, 1849, 12 vol.

Chélékhov (G.), *Premier voyage sur l'océan Pacifique*, 1783-1787 (Piérvoié Stransvovanié..), Saint-Pétersbourg, 1793, 1 vol. suite : Voyage de 1788, *ibid.*, 1793, plaquette.

Chéméline (F.), *Journal du premier voyage autour du monde* (Journal piérvavo poutiéchestvia...), Saint-Pétersbourg, 1816-1818, 2 vol.

Chévyrév (S.), *Histoire de l'Université de Moscou*, Moscou, 1885, 1 vol.

Chichkov, v. *Schischkov*.

Chilovski (P.), *Documents se rapportant au statut politique de la Finlande* (Akty otnossiachtchyiésia...), Saint-Pétersbourg, 1903, 1. vol.

Choiseul-Gouffier (Comtesse de), *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre Ier*, Paris, 1829, 1 vol.

La même, *Réminiscences...*, Paris, 1862, 1 vol.

Cholkovitch (S.), *Recueil d'articles éclairant la question polonaise dans la Russie de l'Ouest* (Sbornik statiéï raziasniaiouchtchykh polskoié diélo...), Wilno, 1885, 1 vol.

Choubinski (S.), *Traits et anecdotes de la vie de l'empereur Alexandre Ier* (Tcherty i anekdoty...), Saint-Pétersbourg, 1877, 1 vol.

Chrapowicki (A.), *Journal*, Saint-Pétersbourg, 1874, 1 vol en russe.

Christin (F.), *Correspondance avec la princesse Tourkiéstanov*, Moscou, 1883, 1 vol.

Chronique juridique (Iouriditcheskaïa Liétopis), édit. N. Korkounov, Saint-Pétersbourg, 1892 et années suivantes.

Chronique d'un passé récent (Khronika niédavnoï stariny), extraits des archives du prince Obolenski-Nélédinski-Méletski, Saint-Pétersbourg, 1876, 1 vol.

Chtcheglov (V.), *le Conseil de l'empire en Russie, particulièrement sous le règne... d'Alexandre Ier* (Gossoudarstviénnyï Soviét v Rossii), Iaroslav, 1903, 3 vol.

Chtchégoliév (P.), *A. Griboiédov et les décembristes*, Saint-Pétersbourg, 1905, 2 vol. en russe.

Le même, *V. Raiévski, le premier décembriste*, Saint-Pétersbourg, 1905, plaquette, en russe.

Le même, éditeur de « la Vérité russe » (Rouskaïa Pravda), de Pestel, Saint-Pétersbourg, 1906, plaquette.

Chtchenkine (I), *Mémoires* (Zapiski), Moscou, 1864, 1 vol.

Chtchépiélnikov (V.), *le Recrutement des armées sous le règne d'Alexandre Ier* (Komplektovanié voïsk...), 1er vol (1904) du « Centenaire du ministère de la Guerre », v. ce titre.

Chtcherbatov (Prince), *le Général... prince Paskiévitch*, Saint-Pétersbourg, 1888, 2 vol. Traduction française, *ibid.*, 1888-1893, 4 vol.

Chtchoukine (P.), *Documents se rapportant à la guerre patriotique de* 1812 (Boumagi do vaïny...), Moscou, 1896, 10 vol.

Chuquet (A.), *Etudes d'histoire*, 4e, 5e séries, Paris, 1911-1912, 2 vol.

Le même, *1812, la Guerre de Russie*, Paris, 1912, 3 vol.

Le même, *Lettres de 1812*, 1re série, Paris, 1911, 1 vol.

Le même, *Lettres de 1815*, 1re série, Paris, 1911, 1 vol.

Cisternes (R. de), *le Duc de Richelieu, son action aux conférences d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1898, 1 vol.

Clausewitz (C. de), *Der Feldzug in Russland*, 1er et 8e vol. des « Hinterlassene Werke » du même, Berlin, 1832-1837.

Cleland (R.-G.), *The early sentiment for the annexion of California*, réimpression de « Southwestern historical Quarterly », (1914-1915), v. ce titre.

Clercq (De), *Recueil des traités de la France*, Paris, 1864-1900, 21 vol.

Cobbett (W.), *Parliamentary Debates*, Londres, 1803-1820, 41 vol. ; continuation par Hansard.

Cochelet (Mlle), *Mémoires sur la reine Hortense*, Paris, 1836-1838, 4 vol.

Colbert de Chabanais (N.-N. marquis de), *Traditions et Souvenirs Mémoires sur la vie du général A. Colbert*, Paris, 1863-1873, 5 vol.

Comptes rendus des séances et mémoires de la Société finlandaise de littérature suédoise (Skriftar utgivna av Svenska Litteratursällskapet i Finland), Helsingfors, 1886-1899, 40 vol.

Condition juridique de la Finlande (La), traduction du russe, Paris, 1902, 1 vol., anonyme.

Conegliano (Duc de), *le Maréchal Moncey*, Paris, 1901, 1 vol.

Consalvi (le cardinal E.), *Corrispondenza inedita*, édit. P. Rinieri. Turin, 1903, 1 vol.

Le même, *Mémoires*, édit. Crétineau-Joly, Paris, 1875, 1 vol.

Constant (Benjamin), *Journal intime et Lettres*, Paris, 1895, 1 vol.

Le même, *Lettres à sa famille*, édit. Z.-H. Menos, Paris, 1888, 1 vol.

Constant, *Mémoires*, Paris, sans date, 2 vol.

Constantin (le grand-duc), à Varsovie pendant le Congrès de Vienne, attribué à Nakwaski, v. ce nom

Congrès de Vienne (Le), *Acte principal et traités additionnels*, Paris, 1847, 1 vol.

Constitution du grand-duché de Finlande (La), Recueil des... Actes officiels, Paris, 1900, 1 vol.

Contemporain (Le), (Sovrémiénnik), périodique. Saint-Pétersbourg.

Contes Fagotés de Moscou (Moskovskiïa Niébylitsy), Moscou, 1813, plaquette.

Conversation russe (La) (Rousskaïa Biéssiéda), périodique, Saint-Pétersbourg.

Cournand (l'abbé de), *De la Propriété, ou la cause du pauvre plaidée au tribunal de la raison...*, Paris, 1791, 1 vol.

Crehange, *Histoire de la Russie depuis la mort de Paul Ier*, Paris, 1882, 1 vol.

Cresson (P.), *The holy Alliance*, New-York, 1922, 1 vol.

Crousaz-Crétet (L. de), *le Duc de Richelieu en Russie et en France*, Paris, 1897, 1 vol.

Crusenstolpe (M.), *Der russische Hof vom Peter I bis auf Nicolaus I*, Hambourg, 1856, 6 vol.

Le même, *Carl-Johann und die Schweden*, Berlin, 1845-1846, 5 parties.

Cussy (chevalier de), *Souvenirs*, Paris, 1809, 1 vol.

Czartoryski (Prince A.), *Mémoires*, édit. de Mazade, Paris, 1887, 2 vol.

Le même, *Memoirs of prince A. Czartoryski and his Correspondence*, édit. A. Gielgud, Londres, 1888, 2 vol.

Czartoryski (Prince L.), *Alexandre Ier et le prince A. Czartoryski*, Paris, 1865, 1 vol.

Dachkov (Princesse C.), *Mémoires*, édit. Mrs W. Bradford, Paris, 1859, 2 vol.

Dahlmann et Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, Leipzig, 1906-1907, 2 vol.

Damas (Baron de), *Mémoires*, Paris, 1922-1923, 2 vol.

Damas (Comte R. de), *Mémoires*, Paris, 1913-1914, 2 vol.

Danielson (I.-R.), *Finnlands Vereinigung mit dem Russischen Reiche*, traduction du suédois, Helsingfors, 1891, 1 vol.

Le même, *la Guerre de* 1808-1809 *en Finlande* (Finska Krieget och Finlands Krigare...), Helsingfors, 1897, 1 vol.

Daniévski, *Histoire de la création du Conseil de l'empire* (Istoria obrazovania gossoudarstviénnavo Soviéta), Saint-Pétersbourg, 1859, 1 vol.

Danilevski (N.), *L'âme des époux couronnés, feus l'empereur Alexandre Ier et l'impératrice Elisabeth* (Doukh-viéntsenosnykh souprougov...), Moscou, 1829, 3 parties.

Le même, *Taganrog, ou description détaillée de la maladie et de la mort de l'empereur Alexandre Ier*, Moscou, 1828, 1 vol.

Daudet (E.), *la Police politique... des temps de la Restauration*, Paris, 1912, 1 vol.

Le même, *l'Exil et la mort de Moreau*, Paris, 1909, 1 vol.

Le même, *Poussières du passé*, Paris, 1896, 1 vol.

Le même, *la Princesse de Lieven*, Paris, 1903, 1 vol.

Davout (le Maréchal), *Correspondance*, édit. de Mazade, Paris, 1885, 4 vol.

Davydov (D.-V.), *Mémoires* (Zapiski), Bruxelles, 1863, 1 vol.

Le même, *Œuvres* (Polnoié Sobranié Sotchiniénii), édit. prince P. Dolgoroukov, Londres, 1863, 1 vol.

Le même, *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1893, 2 vol.

Davydov (A.), *Zweimalige Reise der russischen Flottofiziere Chwostow und Davydov... nach Amerika* 1802-1804, trad. du russe par C. Schultz, Berlin, 1816, 1 vol.

Debidour (A.), *Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Vienne*, Paris, 1891, 2 vol.

Delbrück (F.), *Die Jugend des Königs Friedrich-Wilhelm IV von Preussen*, Berlin, 1907, 2 vol.

Delbrück (H.), *Leben der Feldmarschals... von Gneisenau*, Berlin, 1882, 2 vol.

Dembicki (L.), *Puluwy*, Lwow, 1887, 4 vol.

Deminski (I), *les Russes à Paris* (Rousskiié v Parijié), Saint-Pétersbourg, 1814, plaquette.

Den (V.-E.), *la Population de la Russie d'après la* 5e *révision* (Nassiéliénie v Rossii...), 1er vol. et 2e partie du 2e vol. (la première partie du vol. 2 n'a pas paru), Moscou, 1902.

Denniée (Baron P.), *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de* 1812, Paris, 1842, 1 vol.

Des Cars (Duchesse), *Mémoires de la marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars*, suivis des *Mémoires inédits du duc d'Escars*, Paris, 1912, 1 vol.

Deutsche Revue, périodique, Berlin.

Deutsche Rundschau, périodique, Leipzig.

Dictionnaire biographique russe (Rousskiï Biografitcheskiï Slovar), Saint-Pétersbourg, 1896-1905, 8 vol.

Didot frères, *Nouvelle Biographie générale*, Paris, 1859, 28e vol.

Diérjavine (G.), *Œuvres* (Sotchiniénia), édit. Grot, Saint-Pétersbourg, 1871, 8 vol.

Dino (Duchesse de), *Souvenirs*, Paris, 1909, 1 vol.

Dirine (N.), *Histoire du régiment de la garde Siémionovski*, Saint-Pétersbourg, 1883, 1 vol.

Ditiatine (I), *l'Organisation et l'administration des villes en Russie* (Oustroïstvo... gorodov...), Saint-Pétersbourg, 1875-1877, 2 vol.

Dix-neuvième siècle (Dviénadtsatyï Viék), périodique, Saint-Pétersbourg.

Dmitriév (I.-I.), *Mémoires* (Zapiski), Moscou, 1866, 3 parties.

Dmitriév (M.-A.), *Souvenirs* (Miélotchi iz zapasa maioï pamiati), Moscou, 1869, 1 vol.

Dmitriév-Mamonov (A.-I), *les Décembristes en Sibérie* (Diékabristy v... Sibiri), Saint-Pétersbourg, 1905, 1 vol.

Dobrov (L.), *les Slaves du sud, la Turquie et les puissances européennes* (Ioujnyié Slavianstvo...), Saint-Pétersbourg, 1879. 1 vol.

Dobryninе (G.), *Mémoires* (Zapiski), Saint-Pétersbourg, 1871, 1 vol.

Documents pour l'histoire des relations de la Russie avec les puissances occidentales... 1814-1822 (Dakoumiénty dlia istorii diplomatitcheskikh snocheniï...), Saint-Pétersbourg, 1823, 1 vol.

Documents pour servir à l'éclaircissement du statut politique du grand-duché de Finlande (Akty dlia vyiasniénia...), Helsingfors, 1890, 1 vol.

Documents historiques pour le règne d'Alexandre Ier, 24e vol. (1885) de « Bibliothèque internationale », v. ce titre.

Documents sur les derniers mois de la vie et la mort de l'empereur Alexandre Ier (Dakoumiénty o posliédnikh miéssiatsakh...), Saint-Pétersbourg, 1910, 1 vol.

Dökert (W.), *Die englische Politik auf dem Wiener Congress*, Weide, 1911, 1 vol.

Dolgoroukov (Prince P.) et Tolstoy (Comte S.), *l'Organisation des paysans* (Krestianskiï Stroï...), Saint-Pétersbourg, 1905, 1 vol.

Dolgoroukov (Prince P.), *Récits sur la famille des princes Dolgoroukov* (Skazania o rodié...), Saint-Pétersbourg, 1840, 1 vol.

Le même, *la Vérité sur la Russie*, Paris, 1860, 1 vol.

Domergue (A.), *la Russie pendant les guerres de l'Empire*, Paris, 1835, 2 vol.

Dorow (W.), *Fürst Kozloffsky*, Leipzig, 1845, 1 vol.

Le même, *Erlebtes aus den Jahren* 1813-1820, Leipzig, 1843, 2 vol.

Doubrovine (N.), *la Guerre patriotique dans les écrits des contemporains* (Otiétchestviénnaïa voïna v pismakh sovrémiénnikov), Saint-Pétersbourg, 1882, 1 vol.

Le même, *Correspondance des principaux hommes d'Etat sous le règne d'Alexandre Ier* (Pisma glavniéïchykh diéiatiélcï...), Saint-Pétersbourg, 1822, 1 vol.

Le même, *Recueil de matériaux historiques provenant des Archives de la Chancellerie privée de... l'empereur* (Sbornik...), 2e et 3e livraison, Saint-Pétersbourg, 1876-1901, 11 vol.

Dovnar-Zapolski (M.), *les Idéals des décembristes* (Idealy Diékabristov), Moscou, 1907, 1 vol.

Le même, *les Mémoires des décembristes* (Memoary...), Kiév., 1906, 1 vol.

Le même, *la Société secrète des décembristes* (Taïnoié Obchtchestvo...), Moscou, 1906, 1 vol.

Le même, *Etudes sur l'histoire du mouvement social en Russie* (Iz istorii obchtchestviénnykh tiétchenii...), Kiév, 1905, 1 vol.

DRIAULT (E.), *Napoléon et l'Europe*, Paris, 1910-1912, 2 vol. (1er vol. *la Politique extérieure du 1er consul;* 2e vol. *Austerlitz*).

Droit (Le), (Pravo), périodique, Saint-Pétersbourg.

DROYSEN (J.), *Das Leben des Feldmarstchals... Yorck v. Wartemburg*, Berlin, 1851-1852, 3 vol.

Le même, *Vorlesungen über das Zeitalter der Freiheitskriegen*, Gotha, 1886, 2 vol.

DUBOIS (J.), *Du Commerce français dans l'état actuel de l'Europe*, Paris, Paris, 1806, 1 vol.

DU CASSE (A. Baron), *Mémoires et Correspondance du prince Eugène*, 1858-1860, 10 vol.

Le même, *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie*, Paris, 1852, 1 vol.

DUMAS (Comte M.), *Souvenirs*, Paris, 1839, 3 vol.

DU MONTET (A. Baronne), *Souvenirs*, Paris, 1904, 1 vol.

DUNCKER (M.), *Aus der Zeit Friedrichs des grossen und Friedrich-Wilhelms III*, Leipzig, 1876, 1 vol.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (E.), *l'Hermite en Russie ou Observation sur les mœurs... russes au commencement du dix-neuvième siècle*, Paris, 1829, 3 vol.

Le même, *Saint-Pétersbourg, Moscou et les provinces russes*, Paris, 1830, 3 vol.

DUPUIS (C.), *le Ministère de Talleyrand en* 1814, Paris, 1919-1920, 2 vol.

DUVERGIER DE HAURANNE (P.), *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, 1814-1848, Paris, 1867-1868, 10 vol.

ECKARDT (J.), *Yorck und Paulucci... Zur Geschichte der Convention von Tauroggen*, Leipzig, 1865, plaquette.

Eclaireur (L') (Razviédtchik), périodique, Saint-Pétersbourg.

ECKERMANN (J.), *Gespräche mit Gœthe*, Leipzig, 1910, 1 vol.

Echos du 14 décembre 1825, *Fragments des mémoires d'un décembriste* (Otgloski...), 33e vol. (1903) de « Bibliothèque internationale », v. ce titre.

EDLING (Comtesse R.), *Mémoires*, Moscou, 1888, 1 vol.

EFRON (I), *Dictionnaire encyclopédique* (Entsiklopeditcheskiï Slovar), Saint-Pétersbourg, 1891-1906, 85 vol.

EHRENSTROEM (I. A.), *Mémoires* (Effterlemnade historika Anteckningar), Upsala, 1882, 2 vol.

Ein Beitrag zur Beurtheilung der Staatrechtlichen Stellung des Grossfürstenthums Finland, Leipzig, 1900, 1 vol.

ELENEW (F.), *la Prétention des séparatistes finlandais*, Paris, 1895, 1 vol.

E(MPAYTAZ) (H.), *Notice sur Alexandre, empereur de Russie*, Genève, 1840, plaquette.

ENGELHARDT (L.), *Mémoires* (Zapiski), Moscou, 1868, 1 vol. ; complément dans 24e vol. (1885) de « Bibliothèque internationale », v. ce titre.

ENGELHARDT (N.), *Histoire de la littérature russe au dix-neuvième siècle* (Istoria rousskoï litiératoury...), Saint-Pétersbourg, 1902-1903, 2 vol.

Le même, *Essai sur l'Histoire de la censure* (Otcherki po Istorii Tsenzoury...) Saint-Pétersbourg, 1904, 1 vol.

ENGELMANN (J.), *Die Leibeigenschaft in Russland*, Leipzig, 1884, 1 vol.

Le même, *Das Staatsrecht des russischen Reiches*, 4e vol de « Handbuch des Oeffentlichen Rechts », édit. H. Marquardsen, Fribourg, 1889.

Engestroem (L. von), *Mémoires* (Minnen och Anteckningar), édit. F. Tegner, Stockholm, 1876, 2 vol.

English historical Review (The), périodique, Londres.

Erdmann (J.), *Reisen im Innern Russland*, 2e et 3e vol. (1825) de « Beiträge zur Kentniss Russlands », Leipzig, 1822-1826, 3 vol.

Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, *Aus meinem Leben und meiner Zeit*, Berlin, 1887-1889, 3 vol.

Ernouf (Baron A.), *Maret, duc de Bassano*, Paris, 1878, 1 vol.

Le même, *Souvenirs d'un officier polonais* (le général Brandt), Paris, 1877, 1 vol.

Escars, v. Des Cars.

Établissement de la domination russe au Caucase (L') (Outriéjdiénie rousskavo vladytchestva...), rédact. V. Potto, Tiflis, 1901-1908, 5 vol.

Étoile polaire (L') (Poliarnaïa Zviézda), édit. Herzen, 1857-1868, périodique, Londres.

Études des Pères Jésuites, périodique, Paris.

Eugène (Prince), v. Du Casse.

Evreinov (G.), *Exposé de la question finlandaise*, Saint-Pétersbourg, 1910, plaquette.

Eylert (R.), *Charakterzüge aus dem Leben des Kœnigs Friedrich-Wilhelm III*, Magdebourg, 1843-1847, 3 vol.

Eynard (C.), *Vie de Mme de Krüdener*, Paris, 1849, 2 vol.

Eynard (J.), *Journal du Congrès de Vienne*, édit. E. Chapuisat, Paris, 1916, 1 vol.

Fain (Baron F.), *Manuscrit de 1812*, Paris, 1827, 2 vol. ; — *de 1813*, Paris, 1824, 2 vol. ; — *de 1814*, Paris, Fayard, sans date, 1 vol.

Falkowski (J.), *Tableaux de la vie des dernières générations en Pologne* (Obrazy z zycia...), Poznan, 1877-1883, 5 vol.

Falloux (Comte de), *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1860 2 vol.

Fedorowicz (W. de), 1809, *la Campagne de Pologne*, Paris, 1911, 1er vol.

Ferlioudine (P.), *Aperçu historique des mesures concernant l'éducation supérieure en Russie* (Istoritcheskiï obzor...), Saratov, 1894, 1 vol.

Fessler (J.), *Rückblicke auf seine siebzigjährige Pilgerschaft*, Leipzig, 1851, 1 vol.

Feuilles d'histoire du dix-huitième au vingtième siècle, périodique, Paris.

Fezensac (J. de), *Journal de la campagne de Russie en* 1812, Paris, 1850, 1 vol.

Filippov (A.), *Histoire du Sénat*, Iouriév 1895, 1er vol. en russe.

Finlands Grundlagar, v. *Lois fondamentales*.

Fils de la Patrie (Syn Otiétchestva), périodique, Moscou.

Fiodorov (T.), *Recueil de légendes sur Alexandre Ier*. Ms. des Archives de la Chancellerie du ministère de la Guerre à Petrograd.

Firmin-Didot (G.), *la Captivité de Sainte-Hélène*, Paris, 1894, 1 vol.

Fisher (J.), *Finland and the Tsars*, 1809-1899, Londres, 1899, 1 vol.

Firssov (N.), *l'Empereur Alexandre Ier. Étude historique et psychologique*, Saint-Pétersbourg, 1910, plaquette, en russe.

Foch (le maréchal), *la Bataille de Laon*, Paris, 1920, plaquette.

Ford (C.), *The life and letters of Mme de Krüdener*, Londres, 1893, 1 vol.

Forschungen zur Brandeburgischen und Preussischen Geschichte, Leipzig, 1888 et années suivantes.

Foucart (P.), *la Campagne de Pologne*, Paris, 1882, 2 vol.

Fouché (J.), duc d'Otrante, *Mémoires*, édit. A. de Beauchamp, Paris, 1824, 2 vol. ; introduction et notes par Vitrac et Galopin, Paris, 1906, 1 vol.

Fournier (A.), *Der Congress von Châtillon*, Vienne, 1900, 1 vol.

Le même, *Die geheime Polizei auf dem Wiener Congress*, Vienne, 1913, 1 vol.

Le même, *Gentz und Cobenzl*, Vienne, 1880, 1 vol.

Le même, *Historische Studien und Skizzen*, Prague, 1885-1912, 3 vol.

Le même, *Napoléon Ier*, Vienne, 1905, 3 vol.

Forgues (E.), *le Général sir Robert Wilson... pendant la guerre de* 1812, Paris, 1861, plaquette.

Frappaz, *Vie de l'abbé Nicolle*, Paris, 1857, 1 vol.

Fredro (Comtesse P.), *Mémoires inédits*, Archives de la comtesse N. Carlova à Petrograd.

Freystedt (C. de), *Erinnerungen aus dem Hofleben*, Heidelberg, 1902, 1 vol.

Friccius (C.), *Geschichte des Krieges in den Jahren* 1813-1814, Altenbourg. 1843, 2 vol.

Friederich (R.), *Beiträge zur Geschichte der Befreiungskriege*, Berlin, 1910-1913, 3 vol.

Le même, *Geschichte des Herbstfeldzuges* 1813, Berlin, 1906, 1 vol.

Frolova-Bagriéiéva (Mme), *Mémoires inédits*, Bibliothèque publique de Petrograd.

Fusil (Mme L.), *l'Incendie de Moscou*, Londres, 1817, 1 vol.

La même, *Souvenirs d'une actrice*, Paris, 1841, 2 vol.

G. L. D. L. (George Lecointe de Laveau), *Moscou avant et après l'incendie*, Paris, 1814, 1 vol.

Gadaruel, v. *Relation*.

Gagarine (le père J.), *les Archives russes et la conversion d'Alexandre Ier*, Lyon, 1877, plaquette.

Gagarine (Prince C.), *Journal inédit*, 1816-1818, Archives du prince A. Gagarine.

Gagern (H. von), *Mein Antheil an der Politik*, Stuttgart, 1822-1830, 2 vol.

Gaillard (L.), *Autres temps, Nicolas Bergasse*, Paris, 1893, 1 vol.

Galakhov (A.), *Histoire de la littérature russe ancienne et nouvelle* (Istoria rousskoï sloviésnosti...), Saint-Pétersbourg, 1880, 2 vol.

Galiffe (I.), *D'un siècle à un autre*, Correspondances inédites, Genève, 1877-1878, 2 vol.

Galitzine (Prince I.), *Tables statistiques de l'Empire russe* (Statistitcheskiïa Tablitsy...), Moscou, 1807, 1 vol.

Galitzine (Prince P.), *le Premier siècle de l'existence du Sénat* (Piérvyï viék Senata), Saint-Pétersbourg, 1910, 1 vol.

Garden (Comte G. de), *Histoire générale des traités de paix depuis la paix de Westphalie*, Paris, 1848-1859, 14 vol.

Gautier (P.), *Napoléon et Mme de Staël*, Paris, 1903, 1 vol.

Gazo (J.), *Mémoires sur l'expédition de Russie*, édit. A. de Beauchamp, Paris, 1825, 1 vol.

GEFFCKEN (F.-H.), *Das europäische Volkersrecht der Gegenwart*, édit. A.-W. Heffter, Berlin, 1888, 1 vol.

GENTZ (F. DE), *Briefe an Pilar*, édit. K. Mendelsohn-Bartholdy, Leipzig, 1868, 2 vol.

Le même, *Briefe von und an*, Münich, 1909-1913, 3 vol.

Le même, *Mémoires et Lettres*, Stuttgart, 1841, 1 vol.

Le même, *Briefe aus dem Nachlasse...*, édit. Prokesch-Osten, Vienne, 1877, 1 vol.

Le même, *Dépêches inédites... aux Hospodars de Valachie*, même éditeur, Paris, 1876-1877, 3 vol.

Le même, *Tagebücher aus dem Nachlasse Varnhagens,...* Leipzig, 1873-1874, 4 vol.

GERLACH (L. VON), *Denkwürdigkeiten*, Berlin, 1891-1892, 2 vol.

GERNET (A. VON), *Die Aufhebung der Leibeigenschaft in Estland*, Reval, 1896, plaquette.

GERVAIS (Général C.), *Mémoires inédits*, extraits dans « Messager historique », mai 1898, v. LXXII, v. ce titre.

GERVINUS (S.), *Geschichte des XIX Jahrhunderts*, Leipzig, 1855-1868, 8 vol.

Geschichte der europäischen Staaten, édit. Ukert, Giesebrecht et Lamprecht, Gotha, 1880 et années suivantes.

GETZ (B.), *Das Staatsrechtliche Verhältniss zwischen Finland und Russland*, Leipzig, 1900, 1 vol.

GINGINS-PILLICHODY (DE), *Vie politique de... F.-C. de La Harpe*, sans lieu, 1815, 1 vol.

GLINKA (S.), *Mémoires* (Zapiski), Saint-Pétersbourg, 1837, 1 vol.

GNIÉVOUCHÉV (A.), *les Idées du comte N. Mordvinov en économie politique* (Politiko-ekonomitcheskiié Vzgliady...), Kiév, 1904, 1 vol.

GŒTZE (P. VON), *Fürst A. Galitzin und seine Zeit*, Leipzig, 1882, 1 vol.

GOERTZ (VON), *Mémoiren eines deutschen Staatsmannes aus den Jahren 1788-1816*, Leipzig, 1833, 1 vol.

GŒTTINGISCHE *Gelehrte Anzeigen*, périodique, Gotha.

GOLOVINE (I), *Histoire d'Alexandre Ier*, Leipzig, 1859, 1 vol.

GOLOVINE (Comtesse B.), *Souvenirs*, édit. K. Waliszewski, Paris, 1910, 1 vol.

GOLOVNINE (le Capitaine V.), *Mémoires sur sa captivité au Japon*, 1811-1813 (Zapiski o priklioutchéniakh...), Saint-Pétersbourg, 1851, 1 vol.

Le même, *Voyage autour du monde*, 1807-1809 (Poutiéchestvié...), Saint-Pétersbourg, 1822, 1 vol.

Le même, *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1851-1853, 3 vol.

GOUDON (J.), *Du droit public, ou projet de paix générale et perpétuelle*, Paris, 1807, 3 vol.

GONNARD (P.), *les Origines de la légende napoléonienne*, Paris, 1906, 1 vol.

GORIAÏNOV (S.), *Documents des Archives de l'empire et des Archives principales de Saint-Pétersbourg* (Dakoumiénty...), Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol.

GORSKIÏ (A.), *Journal* (Dniévnik), annoté par S. Smirnov, Saint-Pétersbourg, 1885, 1 vol.

GOURGAUD (Général), *Napoléon et la grande armée en Russie*, Paris, 1826, 1 vol.

Le même, *Sainte-Hélène*, Journal inédit, Paris, 1899, 2 vol.

GRABAR (I), *Histoire de l'Art russe* (Istoria rousskavo Iskoustva), Moscou, 1911, 2 vol.

GRABOWSKI (J.), *Mémoires militaires*, édit. W. Gasiorowski, Varsovie, 1905, 1 vol.

GRADOVSKI (A.), *Principes du droit public russe* (Natchala rousskavo gossoudarstviénnavo prava...), Saint-Pétersbourg, 1876, 2 vol.

Le même, *la Haute administration en Russie au dix-huitième siècle* (Vyschaïa Administratsia...), Saint-Pétersbourg, 1866, 1 vol.

Le même, *les Systèmes d'autonomie locale en Occident* (Sistemy miéstnavo oupravliénia...), 6e vol. (1878) du « Recueil des Sciences politiques » v. ce titre.

GREEN (J.), *A short history of the english People*, Londres, 1876, 1 vol.

GRENHOW (R.), *The history of Oregon und California*, Boston, 1847, 1 vol.

GRELLET DU MABILLIER (E. DE), *Mémoires*, Londres, 1861, 2 vol.

GRENET (A. DE), *Die Aufhebung der Leibeigenschaft in Estland*, Reval, 1896, plaquette.

GRENVILLE (C.-F.), *les Quinze premières années du règne de la reine Victoria*, extraits du Journal de l'auteur, Paris, 1889, 1 vol.

GRETCH (N.), *Mémoires autobiographiques* (Zapiski...), Saint-Pétersbourg, 1886, 1 vol.

GRIGORIÉV (V.), *l'Université de Saint-Pétersbourg pendant les cinquante premières années de son existence*, Saint-Pétersbourg, 1870, 1 vol. en russe.

GRIMM (Baron I.), *Lettres à l'impératrice Catherine II* (Pisma), édit. I. Grot, Saint-Pétersbourg, 1886, 1 vol.

GRITZNER (M.), *Der Adel der russischen Ostsee Provinzen*, Nuremberg, 1898, 2 vol.

GRIVEL (l'Amiral), *Mémoires*, Paris, 1914, 1 vol.

GROBBEL (Th.), *Die Konvention von Tauroggen*, Marbourg, 1892, plaquette.

GROT (I.), *la Correspondance de Catherine II avec Grimm* (Ekatiérina v piérépiskié...), Saint-Pétersbourg, 1884, 1 vol.

Le même, *Aperçu de l'œuvre et de la personnalité de Karamzine* (Otcherk Diéiatiélnosti...), Saint-Pétersbourg, 1867, plaquette.

Guerre patriotique dans la presse russe (La) (Otiétchestviénnaïa vaïna v rousskoï journalistykié), Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol.

Guerre patriotique et la société russe (La) (Otiétchestviénnaïa vaïna i... obchtchestvo), Moscou, 1911-1912, 6 vol.

Guerre patriotique de 1812 *(La)*, publication du Comité scientifique du grand état-major russe, traduction du russe par E. Cazalas, Paris, 1903-1911, 7 vol.

Guerre de Suède en 1808-1809 *(La)*, publication de l'état-major suédois, traduction russe, Saint-Pétersbourg, 1893, 1 vol.

GUILLON (E.), *Complots militaires sous la Restauration*, Paris, 1895, 1 vol.

GUIZOT (G.), *Mélanges biographiques et littéraires*, Paris, 1868, 1 vol.

HAGEN (K.), *Geschichte der neuesten Zeit vom Sturze Napoleons*, Braunschweig, 1850-1851, 2 vol.

HANDELSMANN (M.), *Napoléon et la Pologne*, Paris, 1909, 1 vol.

Le même, *Études historiques* (Studja historyczne), Varsovie, 1911-1913, 2 vol.

HANSARD (T.), *Parliamentary Debates, continuation de Cobbett*, Londres, 1820-1891, 381 vol.

HARDENBERG (Prince C. DE), *Denkwürdigkeiten*, Leipzig, 1877, 5 vol.

HARRING (Harro), *Memoiren über Polen unter russischer Herrschaft*, Nuremberg, 1831, 1 vol.

HARRIS, v. MALMESBURY.

HASSEL (P.), *Geschichte der preussichen Politik* 1807-1815, Leipzig, 1881, 6e vol. des « Publicationen aus den preussischen Staatsarchiven ».

HAUMANT (E.), *la Culture française en Russie*, 2e édition, Paris, 1913, 1 vol.

HAUSSER (L.), *Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs der Grossen...*, Berlin, 1863, 4 vol.

HAVARD (H.) et VACHON (M.), *la Manufacture nationale de Sèvres*, Paris, 1833, 1 vol.

HAXTHAUSEN (Baron A. VON), *Studien über die innere Zustände Russlands*, Hanovre, 1847, 2 vol. ; édition française, même date et lieu.

HELFERT (Baron J. VON), *Maria-Luise*, Vienne, 1873, 1 vol.

HEINZ (E.), *Die Beziehungen zwischen Russland, England und Nordamerika im J.* 1823, Berlin, 1911, plaquette.

HELLDORF (VON), *Aus dem Leben des Prinzen Eugen von Würtemberg*, Berlin, 1861-1862, 4 vol.

HELLER VON HELLWALD (F.), *Erinnerungen aus des Freiheitskriegen*, Stuttgart, 1864, 1 vol.

HENCKEL VON DONNERSMARCK (comte L. DE), *Erinnerungen aus meinem Leben*, Zerbst, 1846, 1 vol.

HERMANSON (R.), *la Condition juridique de la Finlande* (Finlands statsrättsliga Ställning), Helsingfors, 1892, 1 vol.

HERRMANN (E.), *Geschichte des russischen Staates*, *Ergänzungsband*, Gotha, 1866, 1 vol.

HERRSCHENSON (M.), *Histoire de la jeune Russie* (Istoria malodoï Rossii...), Moscou, 1908, 1 vol.

Le même, *le Décembriste Krivtsov*, Moscou, 1914, 1 vol.

HERTLTET (C.), *The map of Europe by treaty*, Londres, 1875-1891, 4 vol.

HERZEN (A.), *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1905, 6 vol.

Le même, *Recueil historique* (Istoritcheskiï Sbornik), sans lieu, 1857-1861, 3 vol.

HILDT (J.-E.), *Early diplomatic negociations of the United States with Russia*, Baltimore, 1906, 1 vol.

HIMLY (A.), *Histoire de la formation territoriale des États-Unis de l'Europe Centrale*, Paris, 1894, 2 vol.

HIMMELSTIERN (S. VON), *Historischer Versuch über die Aufhebung der Leibeigenschaft in der Ostsee Provinzen*, Riga, 1838, 1 vol.

Histoire du Sénat gouvernant (Istoria pravitiélstvouiouchtchavo Senata), Saint-Pétersbourg, 1911, 5 vol.

Historische Taschenbuch, périodique, Leipzig.

HOFFMANN (A.), *Coup d'œil sur l'état politique du royaume de Pologne sous la domination russe*, Paris, 1832, 1 vol.

HOGENDORP (G. VON), *Mémoires*, La Haye, 1887, 1 vol.

HOHENLOHE (Prince A. VON), *Mémoires*, Paris, 1835, 1 vol.

HOLZHAUSEN (P.), *Die Deutschen in Russland*, 1812, Berlin, 1912, 1 vol.

HÖN (Colonel VON) et BREMEN (lieutenant-colonel VON), *Die Kriege Friedrick des Grossen*, Berlin, 1908-1913, 3 vol.

HÖPFNER (E.), *Der Krieg von* 1806 *und* 1807, Berlin, 1850, 4 vol.

HOPKINS, v. *University Studies.*

HORMAYR (Baron J. VON), *Lebensbilder aus dem Befreirungskriege*, Iéna, 1841-1844, 2 vol.

Hötzsch (O.), éditeur de « Beiträge zur russichen Geschichte », Berlin, 1807, 1 vol.

Le même, *Ostenropäische Vorschungen*, Berlin, 1914, 3 livraisons.

Houssaye (H.), *1814*, Paris, 1888, 1 vol.

Le même, *1815*, Paris, 1899, 1 vol.

Le même, *Iéna*, Paris, 1912, 1 vol.

Iadrintsov (N.), *Spéranski en Sibérie*, dans « la Russie pittoresque » (Jivopisnaïa Rossiïa), édit. Wolff, Saint-Pétersbourg, 1884 (vol. XI).

Iakschitch (G.), *la Russie et la Porte ottomane de* 1812 à 1826, Documents de la Chancellerie russe, Nogent-le-Rotrou, plaquette (extrait de la « Revue historique », 1907, v. XCI).

Iakouchkine (I.), *Mémoires* (Zapiski), vol. IV (1875) de « Bibliothèque internationale », v. ce titre.

Iakouchkine (V.), *le Pouvoir de l'Etat et les projets de réforme politique* (Gossoudarstviénnaïa Vlast), Moscou, 1906, plaquette.

Le même, *Spéranski et Araktchéiév*, Moscou, 1905, plaquette.

Iérmolov (A.-P.), *Mémoires* (Zapiski), Moscou, 1863, 1 vol.; addition aux mêmes, Moscou, 1864, 1 vol.

Iérmolov (A.-S.), *Alexis Pétrovitch Iérmolov*, Esquisse biographique, Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol., en russe.

Ikonnikov (V.), *le Comte N. Mordvinov*, Saint-Pétersbourg, 1873, 1 vol. en russe.

Interlocuteur orthodoxe (Pravoslavnyï Sobiéssiédnik), périodique, Moscou.

Interlocuteur russe (Rousskiï Sobiéssiédnik), périodique, Saint-Pétersbourg.

Invalide russe (Rousskiï Invalid), périodique, Moscou.

Iorga (N.), *Rapports des consuls prussiens à Iassy et à Bucarest* (Rapoarte Consulare), 1763-1844, Bucarest, 1897, 1 vol.

Isambert (N.), *l'Indépendance grecque et l'Europe*, Paris, 1900, 1 vol.

Ischanian (B.), *Die ausländische Elemente in der russischen Volkswirtschaft*, Berlin, 1913, 1 vol.

Ivanov (M.), *Histoire du développement musical en Russie* (Istoria mouzikalnavo razvitia), Saint-Pétersbourg, 1912, 2 vol.

Ivanovski (V.), *le Droit public russe* (Rousskoié gossoudarstviénnoié Pravo...), Kasan, 1895, 1 vol.

Iwaszkiewiez (I.), *la Lituanie en* 1812 (Litwa...), Varsovie, 1912, 1 vol.

Jacob (le Bibliophile, P. de Lacroix), *Mme de Krüdener*, Paris, 1881, 1 vol.

Jakcson (Sir George), *The Diaries and Letters of*, Londres, 1872, 2 vol.

Jaucourt (Comte de), *Correspondance avec le prince de Talleyrand pendant le Congrès de Vienne*, Paris, 1905, 1 vol.

Jellinek (A.), *Die Lehre von den Staatsverbindungen*, Vienne, 1882, 1 vol.

Jephson, *European Commerce*, Londres, 1805, plaquette.

Jikharev (S.), *la Politique russe dans la question d'Orient* (Rousskaia politika v vostotchnom vaprossié...), Moscou, 1896, 2 vol.

Jikharov (S. P.), *Mémoires*, Moscou, 1859, 1 vol., 1re partie.

Jomini (le général), *Précis des campagnes de* 1812 *à* 1814, extraits de souvenirs, édit. F. Lecomte, Lausanne, 1886, 2 vol.

Joyneville (C.), *Life and times of Alexander I*, Londres, 1875, 3 vol.

Juchereau de Saint-Denis (Baron A.), *Histoire de l'empire ottoman*, 1792-1844, Paris, 1844, 4 vol.

Le même, *les Révolutions de Constantinople en* 1807-1808, Paris, 1819, 2 vol.

K... (F. de), *Journal der Kriegsoperationen... von der Eroberung Thorns...*, 1813-1814, Riga, 1815, 1 vol.

Kachkarov (M.), *la Circulation monétaire en Russie* (Diéniéjnoié Obrachtchénié...), Saint-Pétersbourg, 1898, 1 vol.

Kalatchov (N.), éditeur de « Recueil de l'Institut archéologique » et de « Archives des Sciences historiques et juridiques, » v. ces titres.

Kallach (V.), *L'année* 1812, d'après les souvenirs et la correspondance des contemporains (Dviénadtsatyï god...), Moscou, 1912, 1 vol.

Le même, *Essais sur l'histoire de l'Enseignement en Russie* (Otcherki po istorii chkoly...), Moscou, 1902, 1 vol.

Kapp (F.), *J.-E. Bollmann, Ein Lebensbild*, Berlin, 1880, 1 vol.

Karamzine (N.), *Œuvres et Correspondance inédites*, Saint-Pétersbourg, 1862, 1 vol.

Le même, *De l'ancienne et de la nouvelle Russie* (O drevnicï i novoï Rossiï), Berlin, 1861, plaquette.

Le même, *Sa correspondance avec I. Dmitriév*, Saint-Pétersbourg, 1866, 1 vol.

Karnovitch (E.), *le Tsesarevitch Constantin Pavlovitch*, 2e édit. revue par Schilder, Saint-Pétersbourg, 1899, 1 vol.

Le même, *Récits historiques* (Istoritcheskiié Razskazy...), Saint-Pétersbourg, 1884, 1 vol.

Kartavov (P.), *Feuilles volantes de l'année* 1812 (Liétoutchyié Listki...) Saint-Pétersbourg, 1904, 1 vol.

Kartsov (I), et Voiénski (K.), *les Causes de la guerre de* 1812 (Pritchyny vaïny...), Saint-Pétersbourg, 1911, 1 vol.

Kaufmann (I.), *le Rouble d'argent en Russie* (Rousskiï sérébrianyï roubl...), Saint-Pétersbourg, 1910, 1 vol.

Kavéline (K.), *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1898-1900, 4 vol.

Kelsiev (V.), *Recueil de documents officiels sur les dissidents* (Sbornik pravitiélstviénnykh sviédiénii...). Londres, 1860-1862, 4 vol.

Kénévitch (V.), *Notes bibliographiques et historiques sur les fables de Krylov* (Bibliografitcheskiïa i istoritcheskiïa primiétchania...), Saint-Pétersbourg, 1868, 1 vol.

Khliébnikov (C.-T.), *Biographie d'A. Baranov*, Saint-Pétersbourg, 1835, 1 vol. en russe.

Khodniév (A.), *Histoire de la Société impériale libre d'économie politique*, 1765-1865, Saint-Pétersbourg, 1865, 1 vol. en russe.

Khodskiï (L.), *le Crédit Foncier en Russie* (Poziémiélnyï Kredit...), Moscou, 1882, 1 vol.

Khvostov (Le comte), *les Navigateurs russes sur la Mer de glace* (Rousskiié moroplavatiéli...), Saint-Pétersbourg, 1825, 1 vol.

Kiprianovitch (G.), *Vie de Joseph Siemaszko, métropolite de Lituanie*, Wilno, 1893, 2 vol. en russe.

Kircheisen (F.), *Bibliographie napoléonienne*, Paris, 1902, 1 vol.

Le même, *Bibliographie du temps de Napoléon*, Genève, 1912, 1 vol.

Le même, *la Chute de Napoléon*, Stuttgart, 1911, 1 vol.

Kissiélev, v. Zablotski-Diéssiatovski.

Kizewetter (A.), *Essais historiques* (Istoritcheskiié Otcherki...), Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol.

Klaeber (le lieutenant-colonel), *Marschall Bernadotte, Kronprinz von Schweden*, Gotha, 1910, 1 vol.

Klaus (A.), *Nos colonies* (Nachi kolonii...), Saint-Pétersbourg, 1869, 1 vol.

Kleinschmidt (A.), *Drei Jahrhunderte russischer Geschichte*, Berlin, 1898, 1 vol.

Le même, *Geschichte des Königreichs Westphalens*, Gotha, 1893, 1 vol.

Klinkowstroem (A.), *Oesterreichs Theilnahme an den Befreiungskriegen*, Vienne, 1887, 1 vol.

Klioutchevski (V.), *Cours d'histoire à l'Université de Moscou*, lithographié, 3e volume.

Klose (C.-L.), *Leben Karl-August's, Fürsten von Hardenberg*, Halle, 1851, 1 vol.

Kluber (J.), *Acten des Wiener Congresses in den J.* 1814 *und* 1815, Erlangen, 1817, 8 vol.

Le même, *Schlussacte des Wiener Congresses vom* 9 *Juni* 1815 *und Bundesacte vom* 8 *Juni* 1815, Erlangen, 1817, 1 vol.

Le même, *Ubersicht der... Verhandlungen des Wiener Congresses*, Francfort, 1816, 3 vol.

Knesebeck (E. von dem), *Eine diplomatische Trilogie aus dem Leben C. F. von dem Knesebeck*, Berlin, 1899, 1 vol.

Knesebeck (C. von dem), *Hinterlassene Papieren*, Berlin, 1890, 1 vol.

Kobeko (D.), *le Lycée de Tsarskoïé-Siélo*, Saint-Pétersbourg, 1911, 1 vol. en russe.

Kochélév (A.), *Mémoires* (Zapiski), Berlin, 1884, 1 vol.

Kolaczkowski (le général C.), *Souvenirs* (Wspomnienia), Cracovie, 1898-1900, 5 vol.

Kolioupanov (N.), *Biographie de A. Kochélév*, Moscou, 1899, 2 vol.

Korczak-Branicki (X.), *les Nationalités slaves, Lettres au R. Père Gagavine*, Paris, 1879, 1 vol.

Korff (Baron M.), *Vie du comte Spéranski*, Saint-Pétersbourg, 1861, 2 vol. en russe.

Le même, *l'Avènement au trône de l'empereur Nicolas Ier*, Paris, 1857, 1 vol. en russe et en français.

Korff (Baron S.), *la Noblesse et son gouvernement de classe de* 1762 *à* 1855 (Dvorianstvo i iévo soslovnoié oupravliénié...), Saint-Pétersbourg, 1905, 1 vol.

Le même, *Histoire du Sénat gouvernant* (Istoria pravitiélstvouiouchtchavo Senata...), Saint-Pétersbourg, 1911, 5 vol.

Korkounov (N.), *le Droit public russe* (Rousskoié gossoudarstviénnoié pravo...), Saint-Pétersbourg, 1901-1903, 2 vol.

Kornilov (A.), *Cours d'histoire du dix-neuvième siècle*, Moscou, 1912, 2 vol. en russe.

Le même, *Essai sur l'histoire du mouvement social et de la question agraire* (Otcherki po istorii obchtchestviénnavo dvijénia...), Saint-Pétersbourg, 1905, 1 vol.

Kornilov (I.), *le Prince A. Czartoryski*, Moscou, 1 vol., 1896, en russe.

Korzon (T.), *Kosciuszko*, Cracovie, 1894, 1 vol. en polonais.

Koskinen (G.), *Finnische Geschichte*, Leipzig, 1873, 1 vol.

Le même, *G. M. Sprengtporten*, Helsingfors, 1822, 1 vol.

Kotchoubey (A.), *Mémoires* (Zapiski), Saint-Pétersbourg, 1890, 1 vol.

Kotchoubinski (A.), *l'Amiral Chichkov et le chancelier comte Roumiantsov*, Odessa, 1887-1888, 2 vol.

KOTLIAREVSKI (N.), *les Tendances littéraires à l'époque d'Alexandre Ier* (Litiératournyïa napravliénia...), Saint-Pétersbourg, 1907, 1 vol.

KOTOVITCH (A.), *la Censure ecclésiastique en Russie* (Doukhovnaïa Tsenzoura...), Saint-Pétersbourg, 1909, 1 vol.

KOTZEBUE (O. DE), *Entdeckungsreise in den Jahren* 1815-1818, Weimar, 1821, 3 vol.

KOUCHNIÉROV (I.) et PIROGOV (A.), *la Force armée de la Russie* (Rousskaïa voiénnaïa Sila...), Moscou, 1892, 2 vol.

KOUDACHEV (Prince), *Histoire de l'empereur Alexandre Pavlovitch*, Moscou, 1912, 3e volume (les deux premiers n'ont pas paru).

KOULOMZINE (A.), *Procès-verbaux du Comité des ministres*, 1802-1812, Saint-Pétersbourg, 1888, 1891, 2 vol. en russe.

KOUTIÉPOV (K.), *les Sectes des Flagellants et des Châtrés* (Sekty Khlystov i Skoptsov), Kasan, 1882, 1 vol.

KOUZMITCH (F.), *Récit sur la vie et les vertus de Fiodor Kouzmitch*, Moscou, 1891, 1 vol.

KOVALEVSKI (E.), *le Comte Bloudov et son temps*, Saint-Pétersbourg, 1871, 1 vol. en russe (sans nom d'auteur).

KOZLOWSKI (W.), *l'Autonomie du royaume de Pologne*, 1815-1832, Varsovie, 1907, 1 vol. en polonais.

KOZMIAN (A.), *Mémoires*, Poznan, 1867, 2 vol. en polonais.

KOZMIAN (G.), *Mémoires*, Poznan, 1858, 2 vol. en polonais.

KROPOTOV (D.), *Biographie du comte M. Mouraviov*, Saint-Pétersbourg, 1874, 1 vol. en russe.

KRÜDENER (Baronne DE), *le Camp de Vertus ou la grande revue de l'armée russe...* 1815, Paris, 1815, plaquette.

KRUG (W.), *Gespräch unter vier Augen mit Frau von Krüdener*, Leipzig, 1818, plaquette.

KRUSENSTERN (A.), *Précis... de l'état de l'Instruction publique en Russie...*, Varsovie, 1837, 1 vol.

KRUSENSTERN (A. J. VON), *Reise um die Welt*, 1803-1805, Saint-Pétersbourg, 1810-1812, 3 vol.

KÜBECK VON KÜBAU (C.-F.), *Tagebücher*, Vienne, 1909, 2 vol.

KULCZYCKI (L.), *Geschichte der russischen Revolution...*, *Gotha* 1910-1911, 2 vol. (traduction du polonais).

KULMANN (N.), *Notes sur l'histoire du mouvement social en Russie pendant le règne d'Alexandre Ier* (Iz istorii obchtchestviénnavo dvijénia...), Saint-Pétersbourg, 1908, 1 vol.

KUTRZEBA (S.), *la Constitution du grand-duché de Varsovie*, Cracovie, 1906, plaquette.

LABAUME (E.), *Relation... de la campagne de Russie en* 1812, Paris, 1820, 1 vol.

LABZINE (Mme A.-E.), *Souvenirs* (Vospominania), Saint-Pétersbourg, 1903, 1 vol.

LACROIX (P. DE), *Histoire... de Nicolas Ier*, Paris, 1864-1865, 1 vol.

LADYJENSKI (K.), *Histoire des tarifs douaniers en Russie* (Istoria rousskavo tamojennavo Tarifa...), Saint-Pétersbourg, 1886, 1 vol.

LA FERRONAYS (Comte A. DE), *Souvenirs*, 1777-1814, Paris, 1900, 1 vol.

LA GARDE-CHAMBONAIS (Comte DE), *Souvenirs du Congrès de Vienne*, Paris, 1901, 1 vol.

La Harpe (F.-C. de), *Mémoires*, Paris, 1864, 1 vol.

Le même, *le Gouverneur d'un prince*, d'après les manuscrits inédits de La Harpe, Lausanne, 1902, 1 vol.

Langeron (Général comte de), *Mémoires*, Paris, 1902, 1 vol.

Lapoukhine (I), *Mémoires* (Zapiski), Londres, 1860, 1 vol.

Las Cases, *Mémorial*, Paris, 1842, 2 vol.

Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, Paris, 1898, vol Xe.

Lebensbilder aus der Befreiungskriege, v. Hormayr.

Lectures chrétiennes (Kristianskoié Tchténié), périodique, Saint-Pétersbourg.

Lectures à la Société des amis de l'Instruction religieuse (Tchténia v obchtchestvié lioubitiélcï doukhovnavo prosviéchtchénia), périodique, Moscou.

Lectures à la Société des Amis de la langue russe (Biéssiédy v obchtchéstvié lioubitiélcï rousskoï sloviésnosti), périodique, Saint-Pétersbourg.

Lectures à la Société d'histoire et d'antiquité de Moscou (Tchténia v... obchtchestvié Istorii), périodique, Moscou.

Lectures russes (Rousskoié Tchtenié), périodique, Saint-Pétersbourg.

Lectures d'utilité spirituelle (Douchépolcznoié Tchténié), périodique, Moscou.

Lee (R.), *The last days of Alexander and the first days of Nicholas*, Londres, 1854, 1 vol.

Leer (le général H.), *la Campagne de* 1805 (Vaïna 1805 goda), Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol.

Lefebvre (A.), *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, Paris, 1866, 3 vol.

Lefebvre de Béhaine (Ct), *Napoléon et les Alliés sur le Rhin*, Paris, 1913, 1 vol.

Leffmann (B.), *Gentz und Nesselrode*, Bonn, 1911, plaquette.

Lehmann (M.), *Stein, Scharnhorst und Schön*, Leipzig, 1877, 1 vol.

Le même, *Scharnhorst*, Leipzig, 1886-1887, 2 vol.

Le même *Freiherr von Stein*, Leipzig, 1905, 3 vol.

Lelevel (J.), *Novossiltsov à Wilno...*, Bruxelles, 1844, 1 vol.

Lenz (M.), *Tilsit*, 6e vol. (1893), de « Forschungen zur Brandeburgischen und Preussischen Geschichte », v. ce titre.

Le Strange, v. Lieven.

Lettow-Vorbeck (O. von), *Der Krieg von* 1806-1807, Berlin, 1906, 4 vol.

Le même, *Napoléons Untergang*, 1815, Berlin, 1905, 1 vol.

Lettres sur la prise de Moscou, v. Surrugue.

Leuchtenberg (Duc G. de), *le Prince Eugène Beauharnais à la tête de la grande armée*, Paris, 1913, 1 vol.

Lévy-Brühl (L.), *l'Allemagne depuis Leipzig*, Paris, 1890, 1 vol.

Liachtchenko (L.), *Aperçu de l'évolution agraire en Russie* (Otcherki...), Saint-Pétersbourg, 1908, plaquette.

Lieven (Princesse D. de), *Mémoires inédits*, Bibliothèque privée de l'empereur à Petrograd, extraits dans grand-duc Nicolas, *Correspondance d'Alexandre Ier avec sa sœur Catherine*, v. ce titre.

La même, *Letters of... princess of Lieven during her residence in London*, 1812-1834, édit. L.-G. Robinson, Londres, 1902, 2 vol.

La même, *Correspondence of princess of Lieven and earl Grey*, 1824-1841, édit. G. Le Strange, Londres, 1890, 3 vol.

La même, *Sa correspondance avec le prince de Metternich*, édit. A. Chuquet et J. Hanoteau, Paris, 1909, 1 vol.

LISSIANSKI (U.), *Voyage round the world in* 1803, Londres, 1814, 3 vol.

Loi (La) (Pravo), périodique, Petrograd.

Lois fondamentales de la Finlande (Finlands Grundlagar), Helsingfors, 1861, plaquette.

LOKHVITSKI, *Mémoires*, v. TERNOVSKI.

LORET (M.), *Entre Iéna et Tilsit*, 2e vol. (1902), des « Monographies historiques », édit. S. Askenazy », v. ce titre.

LOT (H.), *les Deux généraux Ordener*, Paris, 1910, 1 vol.

LOUISE DE PRUSSE (La reine), *Briefe der Kœnigin Luise von Preussen*, édit. A. Martin, Berlin, 1887, 1 vol.

LOUISE DE PRUSSE (Princesse A. Radziwill, née), *Quarante-cinq années de ma vie*, 1770-1815, édit. Princesse Radziwill, née de Castellane, Paris, 1911, 1 vol.

LOUTCHITSKI (I.), *Souvenirs d'un passé récent* (Iz niédavnavo prochlavo), Kiév, 1911, plaquette.

LOWE POOL (Stanley), *Life of Stratford Canning*, Londres, 1888, 2 vol.

LÖWENSTERN (W. DE), *Denkwürdigkeiten eines Livländers*, 1790-1815, édit. F. von Smitt, Leipzig, 1858, 2 vol. ; en français avec variantes, édit. Weil, d'après l'original, Paris, 1903, 2 vol.

LUCKWALDT (F.), *Oesterreich und die Aufänge des Befreiungskrieges von* 1813, Berlin, 1898, 1 vol.

LUMBROSO (A.), *Miscellanea Napoleonica*, Rome, 1895-1898, 6 parties.

Le même, *Napoleone e l'Inghilterra*, Rome, 1897, 4 vol.

Le même, *Saggio di una Bibliografia de l'epoca Napoleonica*, Paris, 1894 et années suivantes.

LUTTEROTH (H.), *la Russie et les Jésuites*, Paris, 1845, 1 vol.

LYALL (R.), *Un account of the organisation and present state of the military colonies in Russia*, Londres, 1824, 1 vol. Deux traductions françaises, Paris, 1825.

MADELIN (L.), *Fouché*, Paris, 1901, 2 vol.

MAGGIOLO (Vicomte A.), *Pozzo di Borgo*, 1764-1842, Paris, 1890, 1 vol.

MAHAN (Captain A.), *The influence of sea power upon the french Revolution and Empire*, Londres, 1893, 2 vol.

MAISTRE (J. DE), *Mémoires politiques et Correspondance diplomatique*, édit. A. Blanc, Paris, 1864, 1 vol.

Le même, *Correspondance diplomatique* 1811-1817, édit. A. Blanc, Paris, 1860, 1 vol.

Le même, *Œuvres complètes*, Lyon, 1880-1887, 14 vol.

MALMESBURY (J. Harris, earl of), *Diaries and Correspondence*, Londres, 1842-1844, 4 vol.

MALLOY (W.-M.), *Treaties, Conventions, etc., between the United States and other Powers*, Washington, 1910, 2 vol.

MARBOT (Général baron DE), *Mémoires*, Paris, 1891, 3 vol.

MARGUERON (Colonel), *la Campagne de Russie*, Paris, 1897-1906, 4 vol.

MARIE FÉODOROVNA (l'Impératrice), *Correspondance*, Moscou, 1883-1885, 2 vol.

MARIGNIÉ (J.), *Lettre à l'empereur de Russie*, Paris, 1814, plaquette.

MARIGNY (F. comtesse DE), *Journal inédit*, augmenté du *Journal de T. Underwood*, Paris, 1907, 1 vol.

Markov (A.), *les Russes sur l'océan Pacifique* (Rousskiié na Vostotchnom Okéanié), Moscou, 1849, plaquette.

Marmont (le Maréchal), duc de Raguse, *Mémoires*, Paris, 1857, 9 vol.

Martens (C. von), *Denkwürdigkeiten*, Leipzig, 1848, 1 vol.

Martens (F. de), *Recueil des traités et conventions*, Saint-Pétersbourg, 1873-1905, 15 vol. texte russe et français.

Martens (G. de), *Nouveau recueil de traités*, Göttingen, 1791-1823, 20 vol.

Marwitz (Baron A. de), *Aus dem Nachlasse*, Berlin, 1852, 1 vol.

Masaryk (T.), *Russland und Europa, Studien über die geistige Strömungen in Russland*, Iéna, 1913, 1er vol.

Massachusets Historical Society Procedings, périodique, Boston.

Masson (C.-F.-Ph.), *Mémoires secrets sur la Russie*, Londres, 1802, 3 vol., et Paris, an VIII, 4 vol.

Masson (F.), *l'Affaire Maubreuil*, Paris, 1907, 1 vol.

Le même, *Joséphine répudiée*, Paris, 1901, 1 vol.

Le même, *l'Impératrice Marie-Louise*, Paris, 1902, 1 vol.

Le même, *Napoléon et sa famille*, Paris, 1897-1913, 10 vol.

Materialien zur Geschichte polnischer Landestheile unter preussischer Verwaltung, Leipzig, 1807, 1re livraison.

Matériaux provenant de la section scientifique des Archives de l'état-major général à Saint-Pétersbourg (Materialy voienno-outchebnavo Arkhiva...), Saint-Pétersbourg, 1910, 13e vol.

Matériaux pour l'histoire de la colonisation russe sur les côtes du Pacifique (Materialy po istorii rousskikh zassiéliénii...), Saint-Pétersbourg, 1861, 4 parties.

Maugras (G.), *Delphine de Sabran*, Paris, 1912, 1 vol.

Mechelin (L.), *Das Staatsrecht des Grossfürstenthums Finland*, Fribourg en Brisgau, 1889, IVe vol. de « Handbuch des Öffentlichen Rechts ».

Mémoires de l'Académie impériale des sciences, Saint-Pétersbourg, 1820, VIIe vol.

Mémoires bibliographiques (Bibliografitcheskiié Zapiski), périodique, Petrograd.

Mémoires des décembristes (Zapiski Diékabristov), Londres, 1862-3, 2 vol.

Mémoires d'un décembriste, v. Rosen.

Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat, v. d'Allonville.

Mendelsohn-Bartholdy (C.), *Geschichte Griechenlands*, 15e vol. (1870) de « Staatengeschichte », v. ce titre.

Le même, *Graf Johann* Kapodistrias, Berlin, 1864, 1 vol.

Meneval (Baron C.-F.), *Mémoires*, Paris, 1894, 3 vol.

Merkle (J.), *Katharina Pavlovna, Königin von Würtemberg*, Stuttgart, 1890, plaquette.

Messager du droit (Viéstnik Prava), périodique, Petrograd.

Messager ecclésiastique (Doukhovnyï Sbornik), périodique, Petrograd.

Messager de l'Europe (Viestnik Iévropy), périodique, Petrograd.

Messager historique (Istoritcheskiï Viéstnik), périodique, Petrograd.

Messager de l'Histoire universelle (Viéstnik Vsiémirnoï Istorii), périodique, Petrograd.

Messager russe (Rousskiï Viéstnik), périodique, Moscou.

Messager de Sion (Sionskiï Viéstnik), périodique, Petrograd.

Messager universel (Vsiémirnyï Viéstnik), périodique, Petrograd.

Metternich (Prince C. de), *Lettres à la comtesse de Lieven*, 1818-1819, Paris, 1909, 1 vol.

Le même, *Mémoires*, Paris, 1880-1881, 4 vol.

Le même, *Aus Metternichs nachgelassenen Papieren*, édit. Klinkowstroem, Vienne, 1880-1884, 8 vol.

Miakotine (V.), *Notes sur l'histoire de la Société russe* (Iz Istorii rousskavo Obchtchestva), Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol.

Miélgounov (S.), *le Maçonnisme dans son passé et dans son présent* (Masonstvo v iévo prochlom i nastoiachtchom), Pétrograd, 1915, 2e vol.

Miénchikov (Prince A.-S.), *Journal inédit*, Bibliothèque privée de l'Empereur à Petrograd.

Miértvago (D.-V.), *Mémoires* (Zapiski), Saint-Pétersbourg, 1867-1868, Supplément des « Archives russes », v. ce titre.

Migouline (P.), *le Crédit d'Etat en Russie* (Rousskiï Gossoudarstviénnyi Kredit), 1869-1899, Kharkov, 1899, 1er vol.

Mikhaïlov (K.), *l'Empereur Alexandre et Fiodor Kouzmitch*, Saint-Pétersbourg, 1914, 1 vol.

Mikhaïlovski-Danilevski (A.), *Histoire de la 1re campagne de l'empereur Alexandre contre Napoléon* (Opisanié piérvoï vaïny...), Saint-Pétersbourg, 1844, 1 vol.

Le même, *Histoire de la 2e campagne*... 1806-1807, Ms. de la section scientifique des Archives du ministère de la Guerre à Pétrograd, 2e division, no 1585, et Saint-Pétersbourg, 1846, 1 vol.

Le même, *Histoire de la campagne de Finlande en* 1808-1809, *ibid.*, no 1641.

Le même, *Histoire de la campagne de* 1809, *ibid.*, no 1748.

Le même, *Histoire de la Guerre patriotique de* 1812 (Istoria otiétchestviénnoï vaïny...), Saint-Pétersbourg, 1840, 4 vol.

Le même, *Mémoires sur la campagne de* 1813 (Zapiski o pakhodié...), Saint-Pétersbourg, 1834, 1 vol.

Le même, *Journal de la campagne de* 1813, Ms. de la Bibliothèque publique de Petrograd.

Le même, *Histoire de la campagne de* 1814 *en France*, Saint-Pétersbourg, 1845, 1 vol.

Le même, *Journal de la campagne de* 1814, Ms. de la Bibliothèque publique de Petrograd.

Le même, *Journal des années* 1815-1820, Ms. *ibid.*; Fragments dans « Ancienne Russie, » 1897, vol. XCII, v. ce titre.

Mikhniévitch (J.), *Biographie du duc de Richelieu*, Odessa, 1857, 1 vol. en russe.

Le même, *Aperçu historique de quarante années d'existence du lycée Richelieu* (Istoritcheskiï Obzor sorokaliétia...), Odessa, 1857, plaquette.

Mikhniévitch (Vl.), *Esquisse d'une histoire de la musique en Russie* (Otcherk Istoriï Mouzyki...), Saint-Pétersbourg, 1873, 1 vol.

Milioukov (P.), *la Crise russe, ses origines, son évolution, ses conséquences*, Paris, 1907, 1 vol.

Le même, *Essais sur l'histoire de la culture russe* (Otcherki po istorii rousskoi koultoury), Saint-Pétersbourg, 1905, 3 vol.

Le même, *les Courants principaux de la pensée historique en Russie* (Glavnyïa tiétchenia rousskoï istoritcheskoï mysli), Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol.

Minerva, édit. F. Bran, 1792-1858 périodique, Berlin et Iéna.

Ministère des Finances (Le), 1802-1902, édit. jubilaire, Saint-Pétersbourg, 1902, 1er vol., en russe.

Mischef (P.), *la Mer Noire et les détroits*, Paris, 1899, 1 vol.

Mittheilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung, périodique, Vienne (1889, XXe vol.).

Modzalevski (B.), *A.-F. Labzine*, Saint-Pétersbourg, 1904, plaquette, en russe.

Mollien (Comte N.), *Mémoires*, Paris, 1845, 3 vol.

Monde (Le), (Mir Bojiï), périodique, Petrograd.

Monde russe (Le) (Rousskiï Mir), périodique, Petrograd.

Monde (Le) (Swiat), périodique, Varsovie.

Monnard (C.), *Notice biographique sur le général F.-C. de La Harpe*, Lausanne, 1838, 1 vol.

Montet, v. Du Montet.

Montgaillard (M.), *Mémoires diplomatiques*, 1805-1819, édit. C. de Lacroix, Paris, 1896, 1 vol.

Montgelas (Comte M. de), *Denkwürdigkeiten*, Stuttgart, 1887, 1 vol.

Montholon (Général de), *Récits de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*, Paris, 1847, 2 vol.

Le même, *Mémoires écrits à Sainte-Hélène*, Paris, 1823, 8 vol.

Monuments de l'Histoire des paysans du quatorzième au dix-neuvième siècle (Pamiatniki Istorii Krestianstva...), édit. A. Worms, I. Tommier, A. Iakovlev et A. Kizewetter, Moscou, 1910, 3 vol.

Monuments de la nouvelle histoire russe (Pamiatniki novoï rousskoï Istorii, édit. Bazounov, Moscou, 1865, 3 vol.

Morawski (T.), *Histoire du peuple polonais* (Dzieje narodu...), Poznan, 1872, 6 vol.

Mordovtsev (D.), *les Femmes russes*, Saint-Pétersbourg, 1871-1874, 3 vol.

Moriolles (Comte de), *Mémoires*, 1789-1833, Paris, 1902, 1 vol.

Morochkine (M.), *les Jésuites en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1867-1870, 2 vol.

Morse (J.-P.), *John Quincy Adams*, Boston, 1883, 1 vol.

Moscovite (Le), (Moskvitanine), périodique, Moscou.

Müffling (C.-F. Baron de), *Aus meinem Leben*, Berlin, 1851, 1 vol.

Mühlenbeck (E.), *Etudes sur les origines de la Sainte-Alliance*, Paris, 1888, 1 vol.

Murat (J.), *Lettres et Documents pour servir à son histoire*, Paris, 1906-1912, 6 vol.

Nadler (V.), *l'Empereur Alexandre et l'idée de la Sainte-Alliance* (Impiérator Alexander I i idea sviachtchennavo Soiouza), Riga 1886-1892, 2 vol.

Nadler (S.), *Odessa au cours des premières années de son existence*, Odessa, 1893, 1 vol.

Nakwaski (J.), *le Grand-duc Constantin à Varsovie pendant le Congrès de Vienne*, Paris, 1847, plaquette, fragments dans d'Angeberg, *Recueil des traités*, p. 627 et suiv., v. ce titre.

Napoléon Ier, *Correspondance*, Paris, 1858-1870, 32 vol.

Le même, *Correspondance inédite*, édit. Pankoucke, Paris-Londres, 1819-1820, 2 vol.

Le même, *Lettres inédites*, édit. Lecestre, Paris, 1897, 2 vol.

Le même, *Supplément à la Correspondance de N.*, édit. de l'Agence polonaise de la presse, Paris, 1908, plaquette.

Le même, *Correspondance inédite*, édit. E. Picard, Paris 1912, 1 vol.

NARYCHKINE (Mme N.), 1812, *le comte Rastoptchine et son temps*, édit. R. Golicke et J. Wilborg, Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol.

NATZMER (G.-E. DE), *Aus dem Leben des generals Oldwig von Natzmer*, Berlin, 1876, 1 vol.

NEGROPONTE (J.), *Jean Negroponte*, publication posthume par Bernhardi, Paris, 1898, 1 vol.

NEMPDE (Général), *Opinion de M. le général du génie Nempde sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1826, plaquette.

NENADOVIC (M.), *Mémoires* (Memoari), Belgrade, 1867, 1 vol.

NESSELRODE (Comte C. DE), *Lettres et Papiers.*, édit. comte A. de Nesselrode, Paris, 1904-1907, 6 vol.

Le même, *Notice autobiographique*, Ms. des Archives de l'empire à Petrograd, XIe division, n° 1151 ; fragments dans « Archives russes », 1905, v. ce titre ; reproduits en traduction allemande, Berlin 1906, 1 vol.

Neue Preussische Blätter, 1843-1857, édit. A. Hagen.

NICOLAS MIKHAÏLOVITCH (le grand-duc), *Correspondance de l'empereur Alexandre Ier avec sa sœur Catherine*, Saint-Pétersbourg, 1910, 1 vol. en russe et en français.

Le même, *Correspondance de la famille impériale avec la comtesse A. Protassov*, Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol. en russe et en français.

Le même, *l'Empereur Alexandre Ier*, Saint-Pétersbourg, 1912, 2 vol. en russe et en français.

Le même, *Lettre de l'impératrice Elisabeth Alexiéiévna à un inconnu*, Petrograd, 1916, plaquette en russe et en français.

Le même, *la Légende sur la mort de l'empereur Alexandre Ier en Sibérie*, Saint-Pétersbourg, 1907, plaquette en russe.

Le même, *les Aides de camp généraux de l'empereur Alexandre Ier* (Général-Adioutanty...), Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol.

Le même, *l'Impératrice Elisabeth Alexiéiévna*, Saint-Pétersbourg, 1908-1910, 3 vol. en russe et en français.

Le même, *les Princes Dolgorouki*, collaborateurs de l'empereur Alexandre Ier, Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol., traduction allemande, Leipzig, 1902.

Le même, *Portraits russes*, Saint-Pétersbourg, 1905-1909, 5 portefeuilles, en russe et en français.

Le même, *les Rapports diplomatiques du comte Lebzeltern*, ministre d'Autriche à la cour de Russie, 1816-1826, Saint-Pétersbourg, 1913, 1 vol. en français.

Le même, *les Relations diplomatiques entre la France et la Russie avant l'année* 1812, 1808-1812, Saint-Pétersbourg, 1905-1908, 6 vol., en russe et en français.

Le même, *le Comte P. Stroganov*, Saint-Pétersbourg, 1903-1905, 3 vol., en français.

NIKITIÉNKO (A.), *Mémoires et Journal* (Zapiski i Dniévnik), Saint-Pétersbourg, 1905, 2 vol. traduction allemande de R. Fürstig, VIIe vol. (1895) de « Bibliothek russischer Denkwürdigkeiten », v. ce titre.

Le même, *A. I. Galitch*, ex-professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, Saint-Pétersbourg, 1869, plaquette en russe.

NOLDE (Baron A.), *Essais sur l'histoire de la codification... sous le comte*

Spéranski (Otcherki po istorii Kodifikatsiï...), Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol.

Noradounghian Effendi (G.), *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman*, Paris, 1897-1902, 4 vol.

Norvins (J. de), *Souvenirs d'un historien de Napoléon, Mémorial de J. de Norvins*, Paris, 1896-1897, 3 vol.

Nostitz (K. von) ; *Aus K. von Nostitz Leben*, Dresde, 1848, 1 vol.

Notes bibliographiques (Bibliografitcheskiia Zapiski), périodique, Petrograd.

Nouveau monument des Lois (Novyï Pamiatnik Zakonov), Saint-Pétersbourg, 1829, 1er vol.

Nouveau Temps (Novoié Vrémia), périodique, Saint-Pétersbourg.

Nouvelles de Moscou (Moskovskiia Viédomosti), périodique, Moscou.

Novitski (A.), *Histoire de l'Art russe* (Istoria rousskavo Iskoustva), Moscou, 1903, 2 vol.

Obolenski (Prince E.), *Souvenirs d'un exilé en Sibérie*, traduction française du prince A. Galitzine, Leipzig, 1862, plaquette ; autre édit., *ibid.*, « Mon exil en Sibérie » ; original dans « l'Avenir », 1861, nos 9-12, « Recueil étranger », IVe partie, cahier 5, et « Recueil de Siémiévski, Bogoutcharski et Chtcheglov », v. ces titres.

Obser (K.), *Karl Friedrichs von Baden politische Correspondenz*, 1804-1866, Heidelberg, 1901, 5 vol.

Observateur historique (L'), (Istoritcheskoïé Obozriénié), périodique, Petrograd.

Observateur orthodoxe (L') (Pravoslavnoïé Obozriénié), périodique, Moscou.

Observateur russe (L'), (Rousskoïé Obozriénié), périodique, Saint-Pétersbourg.

Oechsli (W.), *le Passage des Alliés en Suisse*, 1813-1814, traduction de l'allemand par F. Borrey, Paris, 1912, 1 vol.

Oesterreichischer Beobachter, périodique, Vienne.

Oesterreich in den Befreiungskriegen, Vienne, 1913-1914, 3 vol.

Oginski (M.), *Mémoires*, édit. L. Chodzko, Paris, 1826-1827, 4 vol.

Okouniév (N.), *Examen des grandes opérations militaires... pendant l'invasion de la Russie en* 1812 (Razsoujdiénié o balchikh voiénnykh diéïstviakh...) Saint-Pétersbourg, 1824, 1 vol.

Oliver (J.), *Études d'histoire nationale*, Lausanne, 1842, 1 vol.

Ollech (V.), *Geschichte des Feldzuges von* 1815, Berlin, 1876, 1 vol.

Ompteda (L. von), *Politischer Nachlass*, 1804-1813, Hanovre et Iéna, 1855-1869, 4 vol.

Oncken (W.), *Oesterreich und Preussen im Befreiungskriege*, Berlin, 1876, 2 vol.

Le même, *Das Zeitalter der Revolution, des Kaiserreiches und der Befreiungskriege*, Berlin, 1885-1887, 2 vol.

Ordine (K.), *la Conquête de la Finlande* (Pokoriénié Finlandiï), Saint-Pétersbourg, 1889, 2 vol.

Osten-Sacken (Baron V. de), *le Droit public du grand-duché de Finlande de l'Empire russe* (Gossoudarstviénno-pravoié polojénié...), Saint-Pétersbourg, 1810, 1 vol.

Osten-Sacken et von der Rhein, *Militärisch-politische Geschichte des Befreiungskrieges im J.* 1813, Berlin, 1903-1906, 2 vol.

Oudinot (duc de Reggio), *Récits de guerre et de foyer*, édit. G. Stiegler, Paris, 1912, 1 vol.

Oumaniéts (F.-M.), *Alexandre Ier et Spéranski*, Saint-Pétersbourg, 1910, 1 vol.

Ovssianiko-Koulikovski (D.-N.), rédacteur de *Histoire de la littérature russe au dix-neuvième siècle*, Moscou, 1908-1909, 3 vol., en russe.

Pakhman (S.), *Histoire de la codification du droit civil* (Istoria Kodifikatsii grajdanskavo prava), Saint-Pétersbourg, 1876, 2 vol.

Pajol (Comte V.). *Sa vie*, Paris, 1874, 3 vol.

Pallain (N.), *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne*, Paris, 1881, 1 vol.

Panine, v. Brückner.

Pantchoulidzev (S.), *Histoire des Chevaliers-gardes* (Istoria Kavalergardov...), Saint-Pétersbourg, 1901, 2 vol.

Pantschoff (M.), *Kaiser Alexander I und der Aufstand Ipsilantis*, Leipzig, 1891, plaquette.

Pasquier (Le chancelier), *Mémoires*, Paris, 1893-1895, 6 vol.

Passé (Le) (Byloié), périodique, Moscou.

Passé (Le), (O Minouvchem), périodique, Saint-Pétersbourg.

Pavlinov (A.), *Histoire de l'architecture russe* (Istoria rousskoï Arkhitiektoury), Moscou, 1894, 1 vol.

Pavlov-Silvanski (L.-P.), *le Décembriste Pestel devant la haute cour criminelle*, Saint-Pétersbourg, 1907, 1 vol. en russe.

Pavlovsk, *Esquisse historique et description*, 1777-1877, Saint-Pétersbourg, 1877, 1 vol. en russe.

Pelet (le général J.), *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, Paris, 1824-1826, 4 vol.

Pelikan (E.), *Études... sur la secte des Châtrés en Russie...* (Izsliédovania o skoptsakh...), Saint-Pétersbourg, 1870, 1 vol. ; traduction allemande par N. Ivanov, Giessen, 1876.

Pensée russe (La), (Rousskaïa Mysl), périodique, Saint-Pétersbourg.

Perey (Lucien), *Histoire d'une grande dame au dix-huitième siècle, comtesse H. Potocka*, Paris, 1888, 2 vol.

Périvier (A.), *Napoléon journaliste*, Paris, 1918, 1 vol.

Perrero (D.), *I Reali di Savoia nell'esiglio*, Turin, 1898, 1 vol.

Pertz (G.-H.), *Das Leben des Feldmarschalls Grafen... von Gneisenau*, édit. H. Delbrück, Berlin, 1880, 5 vol.

Le même, *Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*, Berlin, 1849-1854, 6 vol.

Pestel (P.), *la Vérité russe* (Rousskaïa Pravda), édit. P. Chtchégoliév, Saint-Pétersbourg, 1906, plaquette.

Petre (F.-L.), *Napoleons compaign in Poland* 1806-1807, Londres, 1901, 1 vol.

Pfister (A.), *Aus dem Lager des Rheinbundes*, 1812-1813, Stuttgart, 1897, 1 vol.

Philarète (Mgr), *Correspondance et Opinions* (Pisma i Mniénia...), Moscou, 1884-1888, 8 vol.

Philipson (G.-I.), *Souvenirs* (Vospominania), Moscou, 1885, 1 vol.

Phillips (W.-A.), *The Confederation of Europe*, Londres, 1920, 1 vol.

Piatkovski (A.), *Notes sur l'histoire de notre développement littéraire et social* (Iz Istorii nachevo... razvitia), Saint-Pétersbourg, 1876, 2 vol.

Pick (A.), *Aus der Zeit der Noth*, 1806-1815, Berlin, 1900, 1 vol.

Pièces du procès de l'employé Michel et de ses complices, Paris, 1812, plaquette.

Pierling (Le père), *Un problème historique. L'empereur Alexandre Ier est-il mort catholique?* Paris, 1901 et 1913, plaquette.

Le même, *la Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1912, 5e vol.

Pierre Ier. *Sa correspondance et ses écrits* (Pisma i Boumagi...), Saint-Pétersbourg, 1889, 3 vol.

Piétchorine (I), *Aperçu historique des recettes et des dépenses publiques en Russie de* 1801 *à* 1843 (Istoritcheskiï obzor... sborov...), Saint-Pétersbourg, 1896, 1 vol.

Pietkiewicz (M.), *la Lituanie et sa dernière insurrection*, Bruxelles, 1 vol. (sans date).

Piétrov (A.), *le Comte Araktchéiév et les colonies militaires*, 1809-1831, Saint-Pétersbourg, 1871, 1 vol. en russe.

Le même, *l'Organisation et l'administration des colonies militaires en Russie* (Oustroïstvo i oupravliénie voiennykh passiélieniï, Saint-Pétersbourg, 1871, 1 vol.

Pilder (H.), *Die russisch-amerikanische Handelskompanie*, Berlin, 1914, 2 vol.

Pingaud (L.), *Un agent secret, le comte d'Antraigues*, Paris, 1893, 1 vol.

Le même, *les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, 1886, 1 vol.

Le même, *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons*, 1797-1844, Paris, 1901, 1 vol.

Pinkerton (R.), *Russia or Miscellaneous Observations on the past and the present state of that country*, Londres, 1833, 1 vol.

Pirogov (N.), *Journal d'un vieux médecin...*, traduction allemande du russe par A. Fischer, 3e vol. (1894) de « Bibliothek rüssischer Denkwürdigkeiten », v. ce titre.

Pissariov (A.), *Correspondances et notes militaires se rapportant à l'année* 1812... (Voiénnyié Pisma...), Moscou, 1817, 2 vol.

Pitkin (T.), *A statistical view of the commerce of the United States*, Oxford, 1817, 1 vol.

Planat de la Faye (N.), *Souvenirs*, Lettres et dictées recueillies par sa veuve, Paris, 1893, 1 vol.

Plotho (K. von), *Der Krieg in Deutschland und Frankreich in den Jahren* 1813-1814, Berlin, 1817, 4 vol.

Pogodine (M.), *Matériaux pour la biographie de A. Iérmolov* (Materialy dlia biografii...), Moscou, 1863, 1 vol.

Le même, *Matériaux pour la biographie de N. Karamzine*, Moscou, 1866, 2 vol. en russe.

Pokrovski (S.), *le Pouvoir ministériel en Russie* (Ministerskaïa Vlast...), Iaroslavl, 1906, 1 vol.

Pokrovski (V.), *Recueil de documents pour l'histoire et la statistique du commerce extérieur de la Russie* (Sbornik sviédiénii...), Saint-Pétersbourg, 1902, 1er vol.

Pokrovski (M.) et Rojkov (N.), *Histoire de la Russie au dix-neuvième siècle*, édit. Granate, Saint-Pétersbourg, 1907, 1 vol. en russe.

Polignac (Prince J. de), *Études historiques, politiques et morales sur l'état de la Société européenne vers le milieu du dix-neuvième siècle*, Paris, 1845, 1 vol.

Political Science Quarterly, périodique, New-Yorck.

Polko (E.), *Am Theetisch einer schönen Frau, Erinnerungen an den Kaiser Alexander I*, Berlin, 1866, 1 vol.

Poltoratzky (C.), *Conversation de l'empereur Napoléon avec le général C. Poltoratzky*, Colmar, 1855, plaquette.

Le même, *Rastoptchine*, Notice littéraire et biographique, Hambourg, 1854, plaquette.

Poltoratzky (Mme H.), *Profils russes*, Paris, 1913, 1 vol.

Pons de l'Hérault (A.), *le Congrès de Châtillon*, Paris, 1825, 1 vol.

Popov (A.), *les Relations de la Russie avec les Puissances européennes avant la guerre de* 1812 (Snochénia Rossii...), Saint-Pétersbourg, 1876, 1 vol.

Le même, *Moscou en* 1812, Moscou, 1875, 1 vol. en russe.

Le même, *l'Affaire Vérechtchaguine*, Moscou, 1876, 1 vol. en russe.

Le même, *la Russie et la Serbie*, Moscou, 1869, 1 vol. en russe.

Porter (G.-R.), *Progress of the nation*, Londres, 1836-1838, 3 vol.

Portraits d'hommes russes célèbres (Rousskiié diéiatiéli v portretakh...), Saint-Pétersbourg, 1889, 1 vol.

Poste du Nord (La), (Siéviérnaïa Potchta), périodique, Saint-Pétersbourg.

Potocka (Comtesse A.), *Mémoires*, édit. C. Stryienski, Paris 1897, 1 vol.

Pouchkine (A.), *Œuvres*, Moscou, 1887, 7 vol.

Poutiata (H.), *Biographie de N.-N. Mouraviov*, Moscou, 1852, plaquette, en russe.

Povalichine (A.), *les Propriétaires du gouvernement de Riazan et leurs serfs* (Riazanskiié Pamiéchtchiki...), Riazan, 1903, 1 vol.

Pozzo di Borgo (C. comte), *Correspondance diplomatique*, édit. comte C. Pozzo di Borgo, Paris, 1890-1897, 2 vol.

Pradt (Abbé de), *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie en* 1813, Paris, 1815, 1 vol.

Précis historique de la campagne de 1809 *dans le grand-duché de Varsovie*, (Rys historyczny), Poznan, 1869, 1 vol.

Preussische Provinzial Blätter, édit. Richter, continué par Hagen, périodique, Kœnigsberg (vol. XXI, 1839).

Prittwitz (E. v.), *Beiträge zur Geschichte des J.* 1813, Potsdam, 1843, 2 vol.

Prohle (H.), *F. L. Jahn's Leben*, Berlin, 1855, 1 vol.

Prokesch-Osten (Baron A. von), *Geschichte des Abfalls der Griechen*, Vienne, 1867, 4 vol.

Prometheus, édit. H. Zschokke, périodique, Aaraû.

Public record office, Londres.

Pückler von Muskau (Prince H.), *Briefwechsel*, Berlin, 1874-1876, 5 vol.

Pulitzer (A.), *le Roman du prince Eugène*, Paris, sans date, 1 vol.

Pypine (A.), *Histoire de la littérature russe* (Istoria Rousskoï Litiératoury), Saint-Pétersbourg, 1899-1903, 4 vol.

Le même, *le Mouvement social sous Alexandre Ier* (Obchtchestviennyié dvijénié...), Saint-Pétersbourg, 1885, 1 vol.

Le même, *Matériaux pour l'histoire des loges maçonniques* (Materialy dlia Istorii massonskikh loj), Saint-Pétersbourg, 1873, 1 vol.

Le même, *le Caractère des opinions littéraires...* (Kharakter litiératournykh mniénii...), Saint-Pétersbourg, 1873, 1 vol.

Rabbe (A.), *Histoire d'Alexandre Ier*, Paris, 1826, 2 vol.

Raiévski (Archives de la famille), édit. G. Raiévski, sous la rédaction de B. Modzalevski, Saint-Pétersbourg, 1908, 1er vol. en russe.

RAIN (P.), *Alexandre Ier et les révolutions nationales*, Paris, 1912, plaquette.

Le même, *Un tsar idéologue, Alexandre Ier*, Paris, 1913, 1 vol.

RAMBAUD (A.), *Histoire de Russie*, Paris, 1900, 1 vol.

RAMBUTEAU (Comte DE), *Mémoires*, Paris, 1905, 1 vol.

RANKE (L. DE), *Hardenberg und die Geschichte des preussischen Staates*, 46e et 47e vol. des *Sämmtliche Werke* du même, Leipzig, 1879-1880 ; reproduction du 1er volume de Hardenberg, *Denkwürdigkeiten*, v. ce titre.

Rapport de la Commission d'enquête du 30 mai 1826 (Doniéssiénié Sliédstviénnoï Kamissii...), Saint-Pétersbourg, 1826, plaquette.

Rapport du Comité d'enquête de Varsovie, 22 décembre 1826-3 juin 1827, (Doniéssiénié Sliédstviénnavo Kamitiéta...), Saint-Pétersbourg, 1827, plaquette ; reproduit dans le VIIe vol. (1875), de « Bibliothèque internationale », v. ce titre.

Rapport du ministère de la Justice sur la réorganisation de la Commission codificatrice (Doklad ministerstva Ioustitsii...), Saint-Pétersbourg, 1804, plaquette.

RASTOPTCHINE (Comte T.), *Matériaux... pour la biographie... du comte T. R.*, édit. comte A. Rastoptchine, Bruxelles, 1864, 1 vol. ; tiré à 12 ex. (Collection du comte de Pitray.)

Le même, *Mémoires sur l'année* 1812, Ms. de la section scientifique des Archives du ministère de la Guerre à Petrograd, 2e division, n° 4525 (a), en français ; extraits en traduction russe dans « Archives russes », 1875, II-III, et « Ancienne Russie », 1889, v. LXIV, v. ces titres.

Le même, *Œuvres*, édit. Smirdine, Saint-Pétersbourg, 1853, 2 vol. en français et en russe.

Le même, *Œuvres inédites*, Paris, 1894, 1 vol.

Le même, *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1823, dans « Matériaux pour la biographie », v. ce titre.

RASTOPTCHINE (Comtesse L.), *les Rastoptchine*, Paris, 1907, 1 vol.

RATCHINE (A.), *Recueil complet de documents historiques sur tous les monastères et églises remarquables... en Russie* (Polnoié Sobranié... sviédiénii...), Moscou, 1852, 1 vol.

RAZOUMOVSKI (Comte C. DE), *Fürst A.-K. Razoumovski, Lebenskizze*, Halle, 1912, 1 vol., tirage limité.

RÉAU (L.), *l'Art russe depuis Pierre le Grand*, Paris, 1821, 1er vol.

REBOUL (F.), *la Campagne de* 1813, Paris, 1910-1912, 2 vol.

RÉCAMIER (Mme), *Souvenirs et Correspondance*, Paris, 1873, 1 vol.

Récits historiques et anecdotes de la vie des souverains russes (Istoritcheskiié Razskazy...), Saint-Pétersbourg, 1 vol.

Recueil d'articles éclaircissant la question polonaise dans la Russie de l'Ouest (Sbornik statiéï raziasniaiouchtchikh polskoié diélo...), Wilno, 1885, 1 vol.

Recueil du Caucase (Kavkazkiï Sbornik), périodique, Tiflis.

Recueil complet des lois (Polnoié Sobranié zakonov), vol. 18, 27 à 40.

Recueil de décisions concernant le ministère de l'Instruction publique (Sbornik postanovliénii po Ministerstvou narodnavo prosviéchtchénia, 1er vol. 1802-1825, Saint-Pétersbourg, 1864.

Recueil de décisions se rapportant à la censure (Sbornik po Tsenzourié), Saint-Pétersbourg, 1862, 1 vol.

Recueil de documents se rapportant au ministère des Finances (Sbornik... po Viédomstvou Finansov), Saint-Pétersbourg, 1865, 1er vol.

Recueil de documents se rapportant à l'histoire... du commerce extérieur de

la Russie (Sbornik... po istorii vniéchnoï torgovli), Saint-Pétersbourg, 1902, 1er vol.

Recueil historique de l'imprimerie russe à Londres (Istoritcheskiï Sbornik...), Londres, 1859, 2 vol.

Recueil d'histoire militaire (Voiénno-Istoritcheskiï Sbornik), périodique, Saint-Pétersbourg.

Recueil de l'Institut archéologique (Sbornik arkhéologitcheskavo Instituta...), édit. Kalatchov, Saint-Pétersbourg, 1876, 1er vol.

Recueil de Kharkov (Kharkovskiï Sbornik), périodique, Kharkov.

Recueil de matériaux pour l'histoire de l'Instruction publique en Russie (Sbornik materialov dlia Istorii Prosviéchtchénia...), Saint-Pétersbourg, 1891, 4e vol.

Recueil de matériaux historiques provenant de la Chancellerie impériale, v. Doubrovine.

Recueil militaire (Voiénnyï Sbornik), périodique, Saint-Pétersbourg.

Recueil de Nijni-Novgorod (Nijniénovgorodskiï Sbornik), périodique, Nijni-Novgorod.

Recueil de renseignements sur la statistique de la Russie (Sbornik statistitcheskikh sviédiénii), périodique, Saint-Pétersbourg.

Recueil russe publié à l'étranger (Rousskiï zagranitchnyï Sbornik), périodique, 1852-1862, Leipzig et Paris.

Recueil des Sciences politiques (Sbornik gossoudarstviénnykh Znanii...), 6e vol., Saint-Pétersbourg, 1878.

Recueil de la Société... d'histoire russe (Sbornik Istoritcheskavo Obchtchestva Saint-Pétersbourg, 1866-1912, 140 vol.

Recueil de statistique militaire (Voiénno-statistitcheskiï Sbornik), rédact. N. Obroutchev, 4e partie, Saint-Pétersbourg, 1873.

Recueil du Sud (Ioujnyï Sbornik), périodique, Kiév.

Reiset (Vicomte de), *les Enfants du duc de Berry*, Paris, 1905, 1 vol.

Relation du séjour des Français à Moscou et de l'incendie de cette ville... le tout annoté et publié par A. Gadaruel, Bruxelles, 1891, 1 vol.

Rémusat (Mme de), *Mémoires*, 1802-1808, Paris, 1879-1880, 3 vol.

Renaut (F.-P.), *la Politique de propagande des Américains durant la guerre d'indépendance*, Paris, 1922, 1 vol.

Renseignements historiques sur la censure en Russie (Istoritcheskiïa Sviédiénia o tsenzourié...), Saint-Pétersbourg, 1862, 1 vol.

Reuilly (J. de), *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire en* 1803, Paris, 1806, 1 vol.

Revelations of Russia by an english resident, Londres, 1844, 1 vol. ; traduction française, par C. Robert, Paris, 1845, 3 vol.

Revue contemporaine (Sovrémiennyï Journal), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue du génie (Injéniérnyï Journal), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue historique vaudoise, périodique, Lausanne.

Revue des Manufactures et du Commerce (Journal Mannufaktur i Torgovli), périodique, Moscou.

Revue militaire (Voiénnyï Journal), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue du ministère de l'Instruction publique (Journal ministerstva narodnavo prosviéchtchénia), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue du ministère de la Justice (Journal Ministerstva Ioustitsii), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue polonaise (Przeglad Polski), périodique, Cracovie.

Revue des Sciences historiques (Naoutchnyï Istoritcheskiï Journal), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue de la Société russe d'histoire militaire (Journal rousskavo voiénnavo Istoritchevskavo Obchtchestva), périodique, Saint-Pétersbourg.

Revue de statistique et de géographie (Istoritchesko-statistitcheskiï i geografitcheskiï Journal), périodique, Saint-Pétersbourg.

Richesse russe (La), (Rousskoié Bogatstvo), périodique, Saint-Pétersbourg.

Richter (A.), *Histoire des paysans dans les provinces baltiques...* (Istoria Krestianskavo soslovia...), Riga, 1860, 1 vol.

Ringhoffer (K.), *Ein Dezennium preussischer Orientpolitik*, Berlin, 1897, 1 vol.

Roche (D.), *le Mobilier français en Russie*, Paris, 1913-1914, 4 livraisons.

Rochechouart (Comte de), *Souvenirs*, Paris, 1889, 1 vol.

Rodnykh (A.), *Histoire de l'aéronautique en Russie* (Istoria vozdoukhoplavania...), Saint-Pétersbourg, 1812, 1 vol.

Le même, *les Préparatifs secrets pour la destruction de l'armée de Napoléon au moyen de la navigation aérienne* (Taïnaïa podgotovka...), Saint-Pétersbourg, 1912, plaquette.

Rœderer (Comte P.-L.), *Œuvres*, Paris, 1853-1859, 8 vol., non mis dans le commerce.

Rojdiéstviénski (S.), *Aperçu historique de l'activité du ministère de l'Instruction publique*, 1802-1902 (Istoritcheskiï Obzor diéiatiélnosti), Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.

Rojkov (N.), *la Ville et le village dans l'histoire russe* (Gorod i Dérevnia...), Saint-Pétersbourg, 1915, 1 vol.

Romanovitch-Slavatynski (A.), *la Noblesse en Russie depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la suppression du servage* (Dvorianstvo v Rossii...), Saint-Pétersbourg, 1870, 1 vol.

Le même, *Contribution à l'étude du droit public en Russie* (Posobié k izoutcheniou rousskavo gossoudarstviénnavo prava), 1er vol., Kiév, 1871.

Le même, *le Comte Spéranski au pouvoir* (Gossoudarstviennaïa diéiatiélnost Grafa S...), Kiév., 1873, plaquette.

Romberg (E.) et Malet (A.), *Louis XVIII et les Cent-Jours*, Documents inédits, Paris, 1898-1902, 2 vol.

Roos (H. de), *Avec Napoléon en Russie*, traduction de l'allemand par Buat, Paris, 1913, 1 vol. ; même ouvrage, sous le titre de « Souvenirs d'un médecin à la grande armée », traduction de Mme Lamotte, même date et lieu, 1 vol.

Rose (J. Holland), *Select despatches from the British Foreign office archives relating to the formation of the third coalition against France*, Londres,1904, 1 vol.

Le même, *William Pitt and the great war*, Londres, 1911, 1 vol.

Rosen (Baron A.), *Mémoires d'un décembriste* (Zapiski Diékabrista) Leipzig, 1870, 1 vol. (sans nom d'auteur).

Rosenzweig (K.), *Mémoire sur la cour de Russie*, Ms. des archives d'État à Dresde, n° 9643 ; traduction russe dans « Ancienne Russie », 1880, v. XXIX, v. ce titre.

Rouet de Journel (M.-J.), *Un collège de Jésuites à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1922, 1 vol.

ROVINSKI (D.), *Images populaires russes* (Rousskiïa narodnyïa Kartinki), Saint-Pétersbourg, 1881, 5 vol. et un Album.

RUHL (F.), *Aus der Franzosenzeit*, Leipzig, 1904, 1 vol.

RUSTOW (W.), *Der Krieg von* 1805 *in Deutschland und Italien*, Trauenfeld, 1853, 1 vol.

RYLÉIÉV (K.), *Œuvres et Correspondance* (Sotchiniénia i pisma), Saint-Pétersbourg, 1872, 1 vol.

Le même, *Matériaux pour sa biographie*, Xe vol. de « Bibliothèque internationale, » v. ce titre.

SABANIÉVA (Mme E.), *Souvenirs* (Vospominania), Saint-Pétersbourg, 1914, 1 vol.

SAINT-CHAMANS (Général comte DE), *Mémoires*, 1802-1812, Paris, 1896, 1 vol.

SAINT-JOSEPH (Baron A. DE), *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*, Paris, 1805, 1 vol.

SAINT-PRIEST (A. Guignard, comte DE), *Etudes diplomatiques et littéraires*, Paris, 1850, 2 vol.

SAINT-SIMON (Comte DE), et THIERRY (A.), *De la réorganisation de la société européenne*, Paris, 1814, 1 vol.

SAINTE-BEUVE (C.), *Nouveaux lundis*, Paris, 1864, 1er vol.

Le même, *Portraits de femmes*, Paris, 1862, 1 vol.

Le même, *Premiers lundis*, Paris, 1870, 13 vol.

SALOMKA (A. D.), *Récits inédits sur Alexandre Ier*, publiés en partie dans « Documents sur les derniers mois de la vie... d'Alexandre Ier », v. ce titre.

SAMARINE (I.), *les Jésuites et leurs relations avec la Russie*, 6e vol. des *Œuvres* du même, Moscou, 1877-1896, 9 vol. en russe.

Le même, *les Marches de la Russie* (Okraïny Rossiï), 1re série, « La côte russe de la Baltique », Berlin, 1869, 1 vol.

SAMBORSKI (A.), *Matériaux pour sa biographie*, Saint-Pétersbourg, 1888, 1 vol. en russe, tirage à 100 ex.

SANGLÈNE (J. DE), *Mémoires* (Zapiski), 1776-1831. Ms. de la Bibliothèque privée de l'Empereur; extraits dans « Bibliothek russischer Denkwürdigkeiten », v. ce titre ; traduction allemande de Sass, Stuttgart, 1894, 1 vol.

SARRANS jeune (B.), *Histoire de Bernadotte*, Paris, 1845, 2 vol.

SAUZEY (Le commandant), *les Allemands sous les aigles françaises*, 1806-1813, Paris, 1902-1908, 4 vol.

SAVARY (duc DE ROVIGO), *Mémoires*, Paris, 1901, 5 vol.

Sbornik, v. *Recueil de la Société d'histoire russe.*

SCALON (D.) et DANILOV (K.), *Aperçu historique du développement de l'administration militaire en Russie* (Istoritcheskiï Otcherk razvitia voiénnavo oupravliénia), Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.

SCHEFFER (C.), *Bernadotte roi*, Paris, 1899, 1 vol.

SCHERR (J.), *Blücher, seine Zeit und Leben*, Leipzig, 1862-1863, 3 vol.

SCHIEMANN (Th.), *la Charte constitutionnelle de l'empire de Russie*, Berlin, 1903, plaquette.

Le même, *Geschichte Russlands unter Kaiser Nikolaus I*, 1er et 2e vol., Berlin, 1904-1908.

Le même, *Die Thronbesteigung Nikolaus I*, Berlin, 1902, 1 vol.

Le même, *Zur Geschichte der Regierung Paul I und Nikolaus I*, Berlin, 1906, 1 vol.

Schilder (N.), *l'Empereur Alexandre Ier, sa vie et son règne*, Saint-Pétersbourg, 1904, 4 vol. en russe.
Le même, *l'Empereur Nicolas Ier*, 1er vol., Saint-Pétersbourg, 1903, en russe.
Schinkel (B. von), *Mémoires relatifs à l'histoire contemporaine de la Suède* (Minnen ur Sveriges nyare Historia), édit. W. Bergmann, Stockolm, 1855-1883, 15 vol.
Schischkov (A.), *Mémoires*, Berlin, 1870, 2 vol.
Le même, *Œuvres* (Sotchiniénia), Saint-Pétersbourg, 1818-1839, 17 vol.
Schladen (Baron L. von), *Mittheilungen aus den nachgelassenen Papieren eines preussischen Diplomaten*, édit. L. von Lebedur, Berlin, 1868, 1 vol. (sans nom d'auteur).
Le même, *Preussen in den Jahren* 1806 *und* 1807, *ein Taschenbuch*, Mayence, 1845, 1 vol. (sans nom d'auteur).
Schlechta-Wssherd (Baron O. von), *Die Revolutionen in Constantinopel in den J.* 1807-1808, Vienne, 1882, 1 vol.
Schlossberger (A. von), *Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jerôme von Westphalien, sowie des Kaisers Napoleon I mit dem König Friedrich von Würtemberg*, Stuttgart, 1886, 1 vol.
Le même, *Politische und militärische Correspondenz König Friedrichs von Würtemberg und Kaiser Napoleon's I*, 1805-1813, Stuttgart, 1889, 1 vol.
Schmidt (H.), *Die Urheber des Brandes in Moskau*, 1812, Greifswald, 1904, plaquette.
Schneider (L.), *Aus dem Leben Kaiser Wilhelms I*, Berlin, 1888, 3 vol.; traduction française de C. Rabaux, Paris, 1888, 3 vol.
Schnitzler (J.), *Histoire intime de la Russie*, Paris, 1847, 2 vol.
Schnitzler (M.), *la Russie en* 1812, *Rastoptchine et Koutousov*, Paris, 1863, 1 vol.
Schöll (F.), *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quatre années*, Paris, 1814, 4 vol.
Schön (Th. von), *Aus den Papieren des ministers und Burggrafen von Marienburg Th. von Schœn*, Berlin, 1875, 3 vol.
Le même, *Briefwechsel mit G.-H. Pertz und J.-P. Droysen*, Leipzig, 1890, 1 vol.
Schonhals (K. von), *Der Krieg von* 1805 *in Deutschland*, Vienne, 1874, 1 vol.
Schöltze (M.), *Zur Geschichte der Konvention von Tauroggen*, Berlin, 1898, 1 vol.
Schweitzer (M.-N.), *la Courlande en* 1812 *et l'armistice de Tauroggen*, extrait de la « Revue historique », t. CXII, Paris, 1913, plaquette.
Schweizergeschichtliche Studien, périodique, Berne.
Schybergson (M.), *Geschichte Finlands*, LVIIe vol. (1896) de « Geschichte der europäischen Staaten », v. ce titre.
Le même, *l'Histoire de la Constitution finlandaise* (Ur Finlands konstitutionella historia), Helsingfors, 1892, 1 vol.
Scuola Catolica, périodique, Rome.
Seeley (J.-R.), *A short story of Napoleon the first*, Londres, 1886, 1 vol.
Le même, *Life and times of Stein*, Cambridge, 1878, 3 vol.
Ségur (Comte A. de), *Vie du comte Rastoptchine*, Paris, 1873, 1 vol.

Ségur (Général comte de), *Mémoires*, Paris, 1894-1895, 3 vol.

Ségur (Comte P. de), *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, Paris, 1852, 2 vol.

Senfft (Comte de), *Mémoires*, 1806-1813, Leipzig, 1863, 1 vol.

Sérédonine (S.), *Aperçu historique de l'activité du Comité des ministres* (Istoritcheskiï Obzor diéiatiélnosti...), Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.

Serguiéiévitch (V.), *Leçons et études sur l'histoire du droit russe* (Lektsii i izsliédovania...), Saint-Pétersbourg, 1883, 1 vol.

Seydlitz (A. von), *Tagebuch des Koniglich-preussischen Armeecorps unter Befehl des generals... von Yorck...* 1812, Berlin, 1823, 1 vol. ; traduction française de Vermeil de Conchard, sans date.

Sicard (C.), *Lettres sur Odessa*, Saint-Pétersbourg, 1812, 1 vol.

Sidorov (A.), *les Russes à Varsovie* (Rousskiié v Varchavié...), Saint-Pétersbourg, 1899, 1 vol.

Siémiévski (V.-I.), *la Question des paysans en Russie au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix neuvième siècle* (Krestianskiï Vopros), Saint-Pétersbourg, 1888, 1er vol.

Le même, *les Donations de terres peuplées sous le règne de Catherine II...* (Pojalovania nassiélennykh imiéniï...), Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol.

Le même, *les Idées politiques et sociales des décembristes* (Polititcheskiïa... idéï Diékabristov...), Saint-Pétersbourg, 1909, 1 vol.

Le même, *le Comte Araktchéiév et les Colonies militaires*, Saint-Pétersbourg, 1871, 1 vol.

Le même, Bogoutcharski (V.-I.) et Chtchéglov (P.-E.), *le Mouvement social en Russie dans la première moitié du dix-neuvième siècle* (Obchtchestviennyia Dvijénia...), (Mémoires du prince E.-P. Obolenski, baron V.-I. Steingel et M.-A. von Visine), Saint-Pétersbourg, 1905, 1 vol.

Siémionov (G.-A.), *Études historiques sur le commerce extérieur de la Russie* (Izoutchénié Istoritcheskikh sviédiénii...), Saint-Pétersbourg, 1859, 3 vol.

Sikorski (I.), *Problèmes de médecine neuro-psychique* (Voprosy nervnopsikhitcheskoï meditsiny...), Kiév, 1901, 1 vol.

Sivitski (S.), *la Guerre patriotique dans les Provinces baltiques en* 1812 (Otiétchestviénnaïa vaïna...), Riga, 1812, 1 vol.

Skabitchevski (A.), *Essais sur l'histoire de la censure russe* (Otcherki Istoriï rousskoï Tsenzoury), Saint-Pétersbourg, 1892, 1 vol.

Skalkovski (K.-A.), *Nos hommes d'État* (Nachi gossoudarstviénnyié Diéiatiéli), Saint-Pétersbourg, 1911, 1 vol.

Skalkowski (Apollon), *les Premières trente années de l'existence d'Odessa*, (Piervoié tridtsatilétié...), Odessa, 1837, 1 vol.

Skalkowski (Adam), *Pour l'honneur du nom polonais* (O czesc imienia polskiego), Lwow, 1908, 1 vol.

Le même, *Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier*, Paris, 1908, plaquette.

Le même, *En marge de la Correspondance de Napoléon Ier*, Varsovie et Paris, 1911, plaquette.

Skarbek (F.), *Histoire du grand-duché de Varsovie* (Dzieje Ksiestwa Warszawskiego), Poznan, 1860, 2 vol.

Le même, *Mémoires* (Pamietniki), Poznan, 1878, 1 vol.

Skoguarevski, *l'Année 1812* (1812 God), Kasan, 1898, 1 vol.

Skriftar utgivna av Svenska Litteratursällskapet, v. *Comptes-rendus*.

Slavatynski (R.), *Sources pour l'étude du droit public en Russie* (Possobié k izoutcheniou rousskavo gossoudarstviénnavo Prava), Kiév, 1871, 1 vol.

Slovak (A.), *la Bataille d'Austerlitz*, traduction du slovène par L. Leroy, Paris, 1908, 1 vol.

Slovski (C.), *Récits du passé* (Razskazy o Bylom), Novgorod, 1865, 1 vol.

Smiétletski (N.), *le Prince A.-N. Galitzine*, Kiév, 1901, 1 vol. en russe.

Smirnov (N.), *la Vie et la Carrière du comte Platov* (Jizn i Diéiania...), Moscou, 1821, 1 vol.

Smirnovski (P.), *Histoire de la Littérature russe au dix-neuvième siècle* (Istoria rousskoï litiératoury...), Saint-Pétersbourg, 1899-1904, 8 vol.

Smolianinov (S.), *Histoire de la ville d'Odessa*, Odessa, 1853, 1 vol. ; en russe.

Smolka (S.), *la Politique du prince X Lubecki*, 2e vol., Cracovie, 1907, en polonais.

Sniéguirév (I), *Esquisse d'une biographie de l'archevêque de Moscou, Augustin* (Otcherk Jizni...), Moscou, 1848, 1 vol.

Le même, *Vie du métropolite de Moscou*, Platon (Jitié...), Moscou, 1835, 1 vol.

Sokolova (Mme A.), *le Sphinx du Nord*, étude historique (Siéviérnyï Sfinx), Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol.

Sokolovskaïa (Mme T.), *le Maçonnisme russe et son rôle dans le mouvement social* (Rousskoié Masonstvo...), Saint-Pétersbourg, s. a. (1907), 1 vol.

La même, *Nouvelles données pour l'histoire du Maçonnisme russe* (Novyia dannyia...), Tver, 1912, plaquette.

Sollohoub (Comte V.-A.), *Souvenirs* (Vospominania), Saint-Pétersbourg, 1887, 1 vol.

Soloviov (S.), *l'Empereur Alexandre Ier*, Politique et diplomatie, Saint-Pétersbourg, 1877, 1 vol., en russe.

Soltyk (R.), *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince J. Poniatowski pendant la campagne de* 1809 *en Pologne*, Paris, 1841, 1 vol.

Sopikov (V.), *Essai de bibliographie russe* (Opyt rousskoï Bibliografii...), Saint-Pétersbourg, 1906, 5 vol.

Sorel (E.), *l'Europe et la Révolution française*, 6e à 8e vol., Paris, 1907-1909.

Le même, *Essais d'histoire et de critique*, Paris, 1883, 1 vol.

Le même, *Mme de Staël*, Paris, 1890, 1 vol.

Soukhomlinov (M.), *Histoire de l'Académie russe*, Saint-Pétersbourg, 1874-1888, 8 vol., en russe.

Le même, *Études et Articles* (Izsliédovania i stati), comprenant : « Matériaux pour l'Instruction publique en Russie », Pétersbourg, 1889, 2 vol.

Southwestern Historical Quarterly, périodique. Texas.

Souvenirs d'un témoin oculaire du séjour des Français à Moscou en 1812 (Vospominania otchévidtsa...), Moscou, 1862, plaquette.

Spéranski (Comte M.), *Journal et Correspondance*, dans « A la Mémoire du comte M. Speranski », (V Pamiat grafa M. S...), Saint-Pétersbourg, 1872, 2 vol.

Le même, *Lettres amicales à P. Massalski*, 1798-1819, avec commentaires historiques de K. Massalski et quelques écrits de la jeunesse de S. (Droujéskiïa Pisma...), Saint-Pétersbourg, 1862, 1 vol.

Le même, *Sur les colonies militaires* (O voiénnykh passieliéniakh...), Saint-Pétersbourg, 1825, plaquette.

Le même, *Ses papiers à la Bibliothèque publique de Petrograd, aux Archives du Conseil de l'empire et aux Archives de la Chancellerie de l'Empereur*, 2e section, no 44.

Sprengtporten (G.-M.), *Sa correspondance officielle* (Irio Maunu S... in Suomen Kenvaalikuvermörin vivallista Kirjevaihtoa...), édit. J. Koskinen, Helsingfors, 1882, 1 vol.

Springer (A.), *Geschichte Oesterreichs Zeit dem Wiener Frieden*, VIe vol. (1863) de « Staatengeschichte, » v. ce titre.

Sréjniévski (V.), *Matériaux pour l'histoire de l'économie rurale sous le régime du servage* (Materialy po istorii Kriépostnavo Khaziaïstva), 6e et 7e vol. des « Travaux de la Commission des Archives de Nijni-Novgorod », 1905 et 1909.

Ssavodnik (V.), *Essais sur l'histoire de la littérature russe* (Otcherki...), Moscou, 1907, 1 vol.

Staaten Geschichte der neuesten Zeit, Leipzig, 1860 et années suivantes.

Stael (Mme de), *Dix années d'exil*, Paris, 1904, 1 vol.

Stanhope (Earl P. of), *The life of the right honourable William Pitt*, Londres, 1879, 3 vol.

Stapfer (P.-A.), *Aus Philipp Albert Stapfer's Briefwechsel, sa correspondance avec La Harpe*, Bâle, 11e, 12e vol. de « Quellen zur Schweizer Geschichte, édit. R. Luginhüll.

Stapleton (A.-G.), *The political life of George Canning*, Londres, 1831, 3 vol.

State Papers, publication du bureau de la bibliothèque du Foreign Office, Londres.

Stedingk (Comte de), *Mémoires posthumes*, Paris, 1844-1847, 3 vol.

Stein (F. von), *Geschichte des russischen Heeres*, Leipzig, 1895, 1 vol.

Stein (L. von), *Geschichte der socialen Bewegungen in Frankreich*, Leipzig, 1850, 2 vol.

Steingel (Baron V.), *Mémoires*, v. Siémiévski, Bogoutcharski et Chtcheglov.

Stern (A.), *Geschichte Europa's seit den Verträgen von* 1815, Berlin, 1894-1905, 4 vol.

Stern (B.), *Geschichte der öffentlichen Sittlichkeit in Russland*, Berlin, 1907-1908, 2 vol.

Stockmar (F. von), *Denkwürdigkeiten*, Brunswick, 1872, 1 vol.

Stoiounine (V.), A. Chichkov, Saint-Pétersbourg, 1880, 1 vol., en russe.

Le même, *Œuvres historiques* (Istoritcheskiié Sotchiniénia), 1re partie, Saint-Pétersbourg, 1880.

Storch (A.), *Russland unter Alexander dem Ersten*, Riga, 1803-1806, 8 vol. en 24 livraisons.

Le même, *Cours d'Economie politique*, Paris, 1843, 4 vol.

Stourdza (A. de), *Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne*, Paris, 1818, plaquette.

Le même, *Œuvres posthumes*, Paris, 1859, 3 vol.

Strobl von Ravelsberg (L.), *Metternich und seine Zeit*, Vienne, 1906, 1 vol.

Strojnowski (W.), *Sur les accords des propriétaires avec les paysans* (O ukladach wlascicieli...), Wilno, 1908, 1 vol.

Struwe (P.), *le Régime économique du servage* (Kriépostnoié Khaziaïstvo...), Moscou, 1913, plaquette.

STUTTERHEIM (Baron K. VON), *Die Schlacht bei Austerlitz*, Hambourg, 1906, 1 vol.

Le même, *Der Krieg von* 1809, Vienne, 1811, 2 vol., dont un de cartes.

Le même, *Journal inédit*, Archives d'État à Vienne.

SUDRE (A.), *le Secret de* 1812, Paris, 1887, 1 vol.

SUGENHEIM (S.), *Geschichte der Aufhebung der Leibeigenschaft... in Europa*, Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1861, 1 vol.

Le même, *Russlands Einfluss auf und Beziehungen zu Deutschland* .. Francfort, 1856, 2 vol.

SURUGUE (l'Abbé), *Lettres sur la prise de Moscou en* 1812, Paris, 1823, plaquette.

Le même, *1812, les Français à Moscou*, Moscou, 1819, plaquette.

SVATIKOV (S.), *Die Entwürfe der Aenderung der russischen Staatverfassung...* », Heidelberg, 1904, plaquette.

Le même, *le Mouvement social en Russie* (Obchtchestviennyié Dvijénié v Rossiï), Rostov sur le Don, 1905, 1 vol.

SVERBÉIÉV (D.), *Mémoires* (Zapiski), Moscou, 1899, 2 vol.

SWEDERUS (G.), *Schwedens Politik und Kriege in den Jahren* 1808-1814, traduction du suédois par F. Frisch, Leipzig, 1866, 2 vol.

SZUJSKI (J.), *Histoire de Pologne*, 4e vol. Lwow, 1866.

TAINE (H.), *les Origines de la France contemporaine, le Régime moderne*, 1er vol. Paris, 1891.

TALLEYRAND (Prince M. DE), *Mémoires*, Paris, 1891, 3 vol.

Le même, *Correspondance inédite*, v. *Pallain*.

TARASSOV (D.), *l'Empereur Alexandre Ier; les Dernières années de son règne, sa maladie, sa mort et son enterrement*, d'après les souvenirs de l'auteur, Petrograd, 1915, 1 vol., en russe.

TARLÉ (E.), *le Blocus continental* (Kontinentalnaïa Blokada), Moscou, 1913, 1 vol.

TASTEVIN (F.), *Histoire de la colonie française de Moscou, depuis les origines jusqu'à* 1812, Paris, 1908, 1 vol.

TATICHTCHEV (S.), *Notes sur le passé de la diplomatie russe* (Iz prochlavo rousskoï diplomatii), Saint-Pétersbourg, 1890, 1 vol.

Le même, *Alexandre et Napoléon*, Paris, 1891, 1 vol.

Le même, *la Politique extérieure de l'empereur Nicolas Ier* (Vniéchnaïa politika...), Saint-Pétersbourg, 1887, 1 vol.

TCHAADAIÉV (P.), *Œuvres choisies*, édit. Prince Gagarine, Paris, 1862, 1 vol. ; *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1914, 3 vol.

TCHISTOVITCH (I.), *les Dirigeants de l'enseignement religieux en Russie dans la première moitié du présent siècle* (Roukovodiachtchyié diéiatiéli doukhovnavo prosviéchtchénia...), Saint-Pétersbourg, 1894, 1 vol.

TCHITCHAGOV (l'amiral P.), *Sa correspondance avec Alexandre Ier en* 1812, Archives centrales à Petrograd, carton 79 (Campagnes) et Archives de l'Empire, Ve division, no 207 ; extraits dans vol. VI (1872) de « Recueil de la Société d'histoire russe », v. ce titre.

Le même, *Mémoires*, édit. C. Lahovary, Paris, 1909, 1 vol.

TENGOBORSKI (L.), *Etudes sur les forces productives de la Russie*, Paris, 1852-1855, 4 vol.

TEGNER (E.), *Etudes sur G.-M. Armfelt* (Studier ur Armfelts...), Stockholm, 1887, 3 vol.

Télégraphe de Moscou (Le), (Moskovskiï Tiélégraf), périodique, Moscou.

Télégraphe (Le), Organe de l'occupation française à Berlin, 1806-1807.

Ternaux-Compans. *le Général Compans*, Paris, 1912, 1 vol.

Ternovski (F.), *Matériaux pour l'histoire du mysticisme en Russie* (Mémoires de K. Lokhvitski), IIIe vol. (1863) de « Travaux de l'Académie ecclésiastique de Kiév », v. ce titre.

Le même, *Une caractéristique d'Alexandre Ier* (Kharakteristika...), Kiév, 1878, plaquette.

Théoktistov (E.), M.-L. Magnitski, Saint-Pétersbourg, 1866, 1 vol., en russe.

Thiard (Général), *Souvenirs diplomatiques et militaires*, édit. L. Lex, Paris, 1900, 1 vol.

Thibaudeau (Comte A.-C.), *Histoire générale de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1827-1828, 6 volumes parus sur 12 annoncés.

Le même, *le Consulat et l'Empire*, Paris, 1834-1835, 10 vol.

Thiébault (Général baron), *Mémoires*, Paris, 1895, 5 vol.

Thielen (M.-F.), *Der Feldzug der Verbündeten Heeren Europa's* 1814, in Frankreich, Leipzig, 1856, 1 vol.

Thiers (A.), *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 1845, 20 vol.

Thun (A.), *Geschichte der revolutionären Bewegungen in Russland*, Leipzig, 1883, 1 vol., traductions russes par G. Plekhanov (Genève, 1903, 1 vol.) et E. Chichlo (avec notes), Londres (?), 1904, 1 vol.

Thureau-Dangin (P.), *la Pologne et les traités de Vienne*, Paris, 1863, plaquette.

Thurheim (Comte A. de), *Feldmarschall Carl Joseph, Fürst de Ligne*, Vienne, 1877, 1 vol.

Le même, *Von den Sevennen bis zur Newa*, 1740-1805, Vienne, 1879, 1 vol.

Tikhménev (P.), *Aperçu historique de la fondation de la Compagnie russo-américaine* (Istoritcheskoié obozriénié obrazovania...), Saint-Pétersbourg, 1861-1863, 2 vol.

Tikhonravov (N.), *Œuvres* (Sotchiniénia), Moscou, 1898, 3 vol.

Timofiéiév (A.), *Histoire des peines corporelles en Russie* (Istoria tiélesnykh nakazanii...), Saint-Pétersbourg, 1904, 1 vol.

Tobien (A.), *Die Agrarfervassung des Livlandischen Festlands*, Riga, 1906, plaquette.

Tokarz (W.), *les Dernières années de H. Kollontay* (Ostatnie lata...), Cracovie, 1905, 2 vol.

Toll (Comte C. von), *Denkwürdigkeiten*, édit. Bernhardi, Leipzig, 1856, 4 vol.

Tolstoy (Comte D.). *le Catholicisme romain en Russie*, Paris, 1863-1864, 2 vol.

Tolstoy (Comte L.), *Physiologie de la guerre, Napoléon et la campagne de Russie*, traduction par M. Delines, Paris, 1888, 1 vol.

Touchard-Lafosse (G.), *Histoire de Charles XIV* (Jean Bernadotte), Paris, 1838, 3 vol.

Tougane-Baranovski (M.), *les Manufactures russes dans le passé et dans le présent* (Rousskaïa Fabrika...), Saint-Pétersbourg, 1898-1909, 2 vol.

Tourguéniév (A.-I.), *Correspondance avec le prince Viaziémski*, I-VIe vol. (1899-1908) des « Archives des Princes Viaziémski », v. ce titre.

Le même, *Lettres à N.-I. Tourguéniév*, Leipzig, 1872, 1 vol.

Tourguéniév (N.-I.), *la Russie et les Russes*, Paris, 1847, 3 vol.

Tourkiéstanov (Princesse B.), *Journal tenu en* 1818 (Dniévnik...), Supplément de « Archives russes », 1884, v. ce titre.

Toutchkov (S.), *Mémoires* (Zapiski), 1766-1808, édit. K. Voiénski, Saint-Pétersbourg, 1908, 1 vol.

Transactions of the royal historical Society, périodique, Londres.

Tratchevski (A.), *les Relations diplomatiques de la Russie avec la France à l'époque de Napoléon Ier* (Diplomatitcheskiïa Snochénia...), 70e, 82e et 88e vol. de « Recueil de la Société d'histoire russe », v. ce titre.

Le même, *l'Alliance des Princes* (Saiouz Kniaziéii), Saint-Pétersbourg, 1897, 1 vol.

Travaux de l'Académie ecclésiastique de Kiév (Troudy Kiévskoï Doukhovnoï A.), périodique, Kiév.

Travaux de la Commission des archives de Nijni-Novgorod (Diéïstvia Nijégorodskoï Arkhivnoï Kamissiï, Nijni-Novgorod, 1905 et 1909).

Travaux de la Commission codificatrice (Troudy Kamissiï po sostavliénii zakonov), 1re partie, Saint-Pétersbourg, 1804, 1 vol.

Treitschke (H. von), *Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert*, Leipzig, 1879-1894, 5 vol.

Trembicka (Mme F.), *Mémoires d'une Polonaise*, Paris, 1841, 2 vol.

Treuenfeld (B. von), *Das Jahr* 1813, Leipzig, 1901, 1 vol.

Troubetzkoy (Prince A.), *le Rouble de Constantin Tsesarevitch...*, Marseille, 1873, plaquette.

Troubetzkoy (Prince S.), *Mémoires*, 3e vol. (1875) de « Bibliothèque internationale », v. ce titre ; complément dans : Dovnar-Zapolski, « Mémoires des décembristes », v. ce titre.

Turquan (J.), *Une illuminée au dix-neuvième siècle, la baronne de Krüdener*, Paris, sans date, 1 vol.

Le même, *la Reine Hortense*, Paris, sans date, 1 vol.

Tzenoff (Gantscho), *Wer hat Moscou in Brand gesteckt*, Berlin, 1900, 1 vol.

Ulmann (H.), *Russisch-Preussische Politik unter Alexander I und Friedrich-Wilhelm III*, Leipzig, 1899, 1 vol.

Le même, *Ueber die Memoiren des Fürsten A. Czartoryski, Greifswald*, 1898, plaquette.

Underwood, v. Marigny.

University Studies, édit. J. Hopkins, périodique, Baltimore.

Ussel (Vicomte J. d'), *la Défection de la Prusse en* 1812-1813, Paris, 1907, 1 vol.

Le même, *l'Intervention de l'Autriche en* 1813, Paris, 1912, 1 vol.

Vaguine (V.), *Documents historiques sur l'activité du comte M. Spéranski en Sibérie de* 1819 *à* 1822 (Istoritcheskiïa Sviédiénia...), Saint-Pétersbourg, 1872, 2 vol.

Vandal (A.), *Napoléon et Alexandre Ier*, Paris, 1891-1893, 3 vol.

Varadinov (N.), *Histoire du ministère de l'Intérieur* (Istoria ministerstva vnoutrennykh Diél), Saint-Pétersbourg, 1858-1862, 3 vol.

Varnhagen von Ense (K.), *Blätter aus der preussischen Geschichte*, Leipzig, 1868, 3 vol.

Le même, *Tagebücher*, Leipzig, 1865-1870, 13 vol.

Le même, *Denkwürdigkeiten des eigenen Lebens*, Leipzig, 1871-1875, 6 vol.

Le même, *Leben des generals F.-W. Grafen Bülow von Dennewitz*, Berlin, 1853, 1 vol.

Le même, *Briefwechsel mit Oelsner*, Stuttgart, 1805, 3 vol.

Vassilitch, *l'Empereur Alexandre Ier et Fiodor Kouzmitch*, Moscou, 1910, 1 vol., en russe.

Vassiltchikov (A.), *les Razoumovski*, édit. russe, Saint-Pétersbourg, 1880-1887, 4 vol. ; édit. française par A. Brückner, Halle, 1893-1894, 6 vol.

Vaulabelle (A. de), *Histoire des deux Restaurations*, Paris, 1855, 4 vol.

Veltze (A.), *Kriegsbilder*, Vienne, 1910, 1 vol.

Vengerov (S.-A.), *Sources pour un Dictionnaire des écrivains russes* (Istotchniki slovara...), Saint-Pétersbourg, 1900, 1er vol.

Véréchtchaguine (V.), *Napoléon en Russie*, Paris, 1897, 1 vol.

Vermeil de Conchard (Colonel), v. Seydlitz.

Viaziémski (Prince P.), *Œuvres* (Sotchiniénia), Saint-Pétersbourg, 1878-1886, 10 vol.

Vicence, v. Caulaincourt.

Viéchniakov (V.), *les Paysans-propriétaires en Russie* (Krestianié Sobstviénniki...), Saint-Pétersbourg, 1858, 1 vol.

Vieilles années (Les), (Staryié Gody), périodique, Saint-Pétersbourg.

Viel-Castel (L. de), *Histoire de la Restauration*, Paris, 1862. 17 vol.

Viéssiélago (F.), *Courte histoire de la Flotte russe* (Kratkaïa Istoria...), Saint-Pétersbourg, 1893, 1 vol.

Vigée-Lebrun (Mme), *Souvenirs*, Paris, 1869, 2 vol.

Villèle (Comte de), *Mémoires et Correspondance*, Paris, 1887-1890, 5 vol.

Villemain (M.), *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, Paris, 1854-1855, 2 vol.

Vitrolles (Baron de), *Mémoires*, Paris, 1884, 3 vol.

Vladimirski-Boudanov (M.), *Histoire de l'Université impériale de Saint-Vladimir à Kiév*, Kiév, 1884, 1er vol., en russe.

Le même, *Aperçu de l'histoire du droit russe* (Obzor Istorii rousskavo prava), Moscou, 1908, 1 vol.

Voiénski (K.), *Documents et matériaux pour l'histoire politique et sociale de l'année* 1812, (Akty, dakoumienty i materialy dlia polititcheskoï i bytovoï Istorii...), 128e et 139e vol. de « Recueil de la Société d'histoire russe », v. ce titre.

Le même, *la Guerre patriotique de l'année* 1812 *dans les mémoires des contemporains* (Otiétchestviénnaïa vaïna..), Saint-Pétersbourg, 1911, 1 vol.

Le même, *Index d'articles de presse se rapportant à l'année* 1812 (Otiétchestviénnaïa vaïna v rousskoï Journalistikié...), Saint-Pétersbourg, 1906, 1 vol. ; continué dans « le Bibliophile russe » (1901), v. ce titre.

Le même, *Matériaux pour l'histoire de l'instruction publique en Russie, l'Université de Moscou et l'arrondissement scolaire de Saint-Pétersbourg, en* 1812 (Materialy dlia Istorii prosviéchtchénia...), Saint-Pétersbourg, 1912, 1 vol.

Voïnovitch, v. Woïnovitch.

Voix du passé (La) (Golos minouvchavo), périodique, Moscou.

Volkonski (Prince N.-S.), *les Conditions d'exploitation de la grande propriété sous le régime du servage* (Ouslovia pomiéchtchitiavo Khaziaïstva...), 1er vol., Riazan, 1898.

Volkonski (Prince P.-M.), *Esquisse d'une biographie* (Biografitcheskiï Otcherk), Saint-Pétersbourg, 1914, 1 vol.

VOLKONSKI (Prince S.-G.), *Mémoires* (Zapiski), Saint-Pétersbourg, 1902, 1 vol.
VOLKONSKI (Princesse E.-G.), *la Famille des princes Volkonski* (Rod Kniaziéï Volkonskikh), Recueil de documents, Saint-Pétersbourg, 1900, 1 vol.
VOLKONSKI (Princesse M.-N.), *Mémoires*, traduction allemande, Berlin, 1905, 1 vol.
VON VISINE (M.), *Mémoires*, meilleure édition dans le recueil de Siémievski, Bogoutcharski et Chtcheglov, v. ce titre.
VOSS (Comtesse S. VON), *Neun und zwanzig Jahre am preussischen Hofe*, Leipzig, 1876, 1 vol.

WALISZEWSKI (K.), *la Pologne inconnue*, Paris, 1819, 1 vol.
WASSILTCHIKOV, v. VASSILTCHIKOW.
WEBSTER (J.), *Travels through the Crimea..., including particulars of the death of the emperor Alexandre and of the conspiracy in* 1825, Londres, 1830, 2 vol.
WEIL (Commandant H.), *Les dessous du Congrès de Vienne*, Paris, 1917, 2 vol.
WELLINGTON (Duc A. DE), *The despatches of the Duke of Wellington*, 1799-1818, édit. Gurword, Londres, 1834-1839, 13 vol.
Le même, *Supplementary despatches*, édit. duc R. de Wellington, Londres, 1858-1872, 15 vol.
WELSCHINGER (H.), *le Duc d'Enghien*, Paris, 1913, 1 vol.
Le même, *le Divorce de Napoléon*, Paris, 1889, 1 vol.
Westermann's Monatshefte, périodique, Leipzig.
WERTHEIMER (E.), *Geschichte Oesterreichs und Ungarns im ersten Jahrzent des XIX J.*, Leipzig, 1884-1890, 2 vol.
WIEGEL (P.), *Mémoires* (Zapiski), Supplément, années 1891-1893 de « Archives russes », v. ce titre.
WILMOT (Miss), *Lettres de Russie*, addition à « Princesse Dachkov, Memoirs », v. ce titre.
WILSON (Sir R.), *Private Diary*, Londres, 1861, 2 vol.
Le même, *Life of general sir R. Wilson*, edited by his nephew, Rev. H. Randolph, Londres, 1862, 2 vol.
Le même, *Brief remarks of the character and composition of the russian army, and a sketch of the compaigns in Poland*, 1806-1807, Londres, 1810, 1 vol.
Le même, *Narrative of the events during the invasion of Russia*, Londres, 1860, 1 vol.
WISCHNITZER (M.), *Die Universität Göttingen und die Entwicklung der liberalen Ideen in Russland*, Berlin, 1907, 1 vol.
WITTSCHEWSKY (V.), *Russlands Handels, Zoll und Industrie Politik*, Berlin, 1905, 1 vol.
WOÏNOVITCH (J. DE), et VELTZE (A.), 1813-1815, *Oesterreich in den Befreiungskriegen*, Vienne et Leipzig, 1911, 3 vol.
WOLZOGEN (Baron Louis VON), *Memoiren*, Leipzig, 1851, 1 vol.
WÜRTEMBERG (le duc E. DE), *Erinnerungen aus dem Feldzuge des J.* 1812, Breslau, 1846, 1 vol.
Le même, *Memoiren*, édit. gen. von Hobe, Francfort, 1862, 3 vol.
Le même, *Die nachgelassene Correspondenz zwischen dem Herzog E. von W. und Hofmann*, édit. Hofmann-Chapuis, Cannstadt, 1883, 1 vol.
WYBICKI (J.), *Mémoires* (Pamietniki), Lwow, 1881, 1 vol.

Zablotski-Diéssiatovski (A.), *le Comte P. Kissiélev et son temps*, Saint-Pétersbourg, 1882, 4 vol. en russe.

Zagoskine (N.), *Histoire de l'Université de Kasan*, Kasan, 1903-1904, 3 vol., en russe.

Zahorski (L.), *Lettres inconnues de T. Kosciuszko* (Listy nieznane...), 1814-1817, Wilno, 1911, plaquette.

Zapolski, v. Dovnar-Zapolski.

Zatvornitski (N.), *le Centenaire du ministère de la Guerre, Portraits et Biographies* (Stoletié Voiénnavo Ministerstva...), édit. général D. Scalon. Saint-Pétersbourg, 1903, 1 vol.

Zavalichine (D.), *Mémoires* (Zapiski), Münich, 1904-1905, 2 vol ; Saint-Pétersbourg, 1907, 2 vol.

Zeitschrift für Ethnologie, périodique, Berlin.

Zeitschrift für Osteuropäische Geschichte, édit. Hötzsch, Berlin, 1910, 1914, 4 vol.

Zeitschrift für preussische Geschichte, périodique, Berlin.

Zimmermann (A.), *Geschichte der preussisch-russischen Handelspolitik*, Oldenbourg, 1892, 1 vol.

Znamiénski (P.), *Lectures sur l'histoire de l'Eglise russe pendant le règne de l'empereur Alexandre Ier* (Tchténia po Istorii rousskoï Tserkvi...), Kasan, 1885, 1 vol.

Zotov (P.), *Souvenirs de théâtre* (Teatralnyia Vospominania), Saint-Pétersbourg, 1859, 1 vol.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS LES TROIS VOLUMES

(Leur grand nombre a imposé une sélection.)

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA LEÇON DES GUERRES NAPOLÉONIENNES

CHAPITRE II

LE CONGRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE

CHAPITRE III

ALEXANDRE ET METTERNICH

CHAPITRE IV

LE PROBLÈME ORIENTAL

CHAPITRE V

LE CONGRÈS DE VÉRONE

CHAPITRE VI

LES CONFÉRENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE INTÉRIEURE ET LE PROBLÈME DE LA SUCCESSION DU TRÔNE

CHAPITRE VIII

LE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

CHAPITRE IX

L'ÉCLIPSE

CHAPITRE X

LE RÉGIME AUTOCRATIQUE EN SA DERNIÈRE FORME
LES ORGANES ET LES FONCTIONS

CHAPITRE XI

LE MOUVEMENT D'EXPANSION

CHAPITRE XII

LA VIE SOCIALE ET LES MŒURS

CHAPITRE XIII

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

CHAPITRE XIV

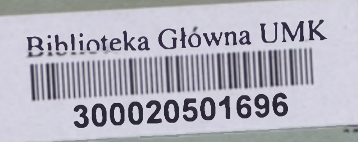
ALEXANDRE A TAGANROG. SA MORT

CHAPITRE XV

LÉGENDES, ÉNIGMES ET RÉALITÉS



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière



[illegible] LA MÊME LIBRAIRIE

L'Espagne et Napoléon (1804-1811), par Geoffroy DE GRANDMAISON. Deux volumes in-8° avec une héliogravure. Tome I (1804-1809)........... 15 fr. Tome II (1809-1811)........ 25 fr.

Le Mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815), par F. BALDENSPERGER. Deux volumes in-8° écu. Chaque volume..... 15 fr.

Robert Walpole et la politique de Fleury (1731-1742), par Paul VAUCHER, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Londres. Un volume in-8°. Prix........ 25 fr.

Les Sociétés de pensée et la démocratie. *Études d'histoire révolutionnaire*, par Augustin COCHIN. Un volume in-16........ 7 fr. 50

La Révolution et la libre-pensée. *La socialisation de la pensée* (1750-1789). *La socialisation de la personne* (1789-1792). *La socialisation des biens* (1793-1794), par Augustin COCHIN. Un volume in-8°........ 15 fr.

Journal du comte Rodolphe Apponyi, par Rodolphe APPONYI, publié par Ernest DAUDET (1826-1843). Trois volumes in-8°. Chaque volume.... 15 fr.

Journal de Jean-Gabriel Eynard, publié avec une introduction et des notes par Edouard CHAPUIZAT. Tome I : *Au Congrès de Vienne*....... 7 fr. Tome II : *Les Cent-Jours*........ 10 fr.

L'Europe et la Révolution française, par Albert SOREL, de l'Académie française. Tome Ier : *Les Mœurs politiques et les traditions*. 18e édition. Tome II : *La Chute de la royauté*. 18e édition. Tome III : *La Guerre aux rois*. 18e édition. Tome IV : *Les Limites naturelles* (1794-1795). 18e édition. Tome V : *Bonaparte et le Directoire* (1795-1799). 18e édition. Tome VI : *La Trêve, Lunéville et Amiens* (1800-1805). 18e édition. Tome VII : *Le Blocus continental. Le Grand Empire* (1806-1812). 18e édition. Tome VIII : *La Coalition. Le Traité de 1815* (1812-1815). 18e édition. Prix de chaque volume in-8°........ 12 fr.

(Couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert)

Le Pape et l'Empereur (1804-1815), par H. WELSCHINGER, de l'Institut. Un volume in-8°........ 16 fr.

L'histoire d'après les témoignages des contemporains. I. *L'Ancien Régime et la Révolution* (1715-1800). II. *Le Consulat, l'Empire, la Restauration*, par G. GUÉNIN et J. NOUAILLAC.. Deux volumes in-8°. Chaque volume........ 10 fr.

Mémoires du baron de Damas (1785-1832), par le baron DE DAMAS. Publiés par son petit-fils le comte DE DAMAS. Tome I (1785-1822). Tome II (1823-1832). Prix de chaque volume in-8° carré avec un portrait en héliogravure. 12 fr.

Napoléon et la paix, par ARTHUR-LÉVY. Un volume in-8°.......... 16 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne)

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général Désiré CHLAPOWSKI. Un volume in-16........ 7 fr.

Mémoires d'une inconnue (1780-1816). Un volume in-8°.......... 15 fr.

Souvenirs d'un officier de la Grande Armée, publiés par Maurice BARRÈS, son petit-fils. Un volume in-16........ 7 fr.

Louis XIV, par Louis BERTRAND. Un beau volume in-4° carré sur papier d'alfa vergé illustré de 24 hors texte en phototypie et rotogravure et orné de bandeaux, lettrines et culs-de-lampe........ 50 fr.

Histoire de France, par Jacques BAINVILLE. Un beau volume in-8° carré sur beau vélin des papeteries du Marais, illustré de 34 gravures hors texte. Prix........ 60 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31834.